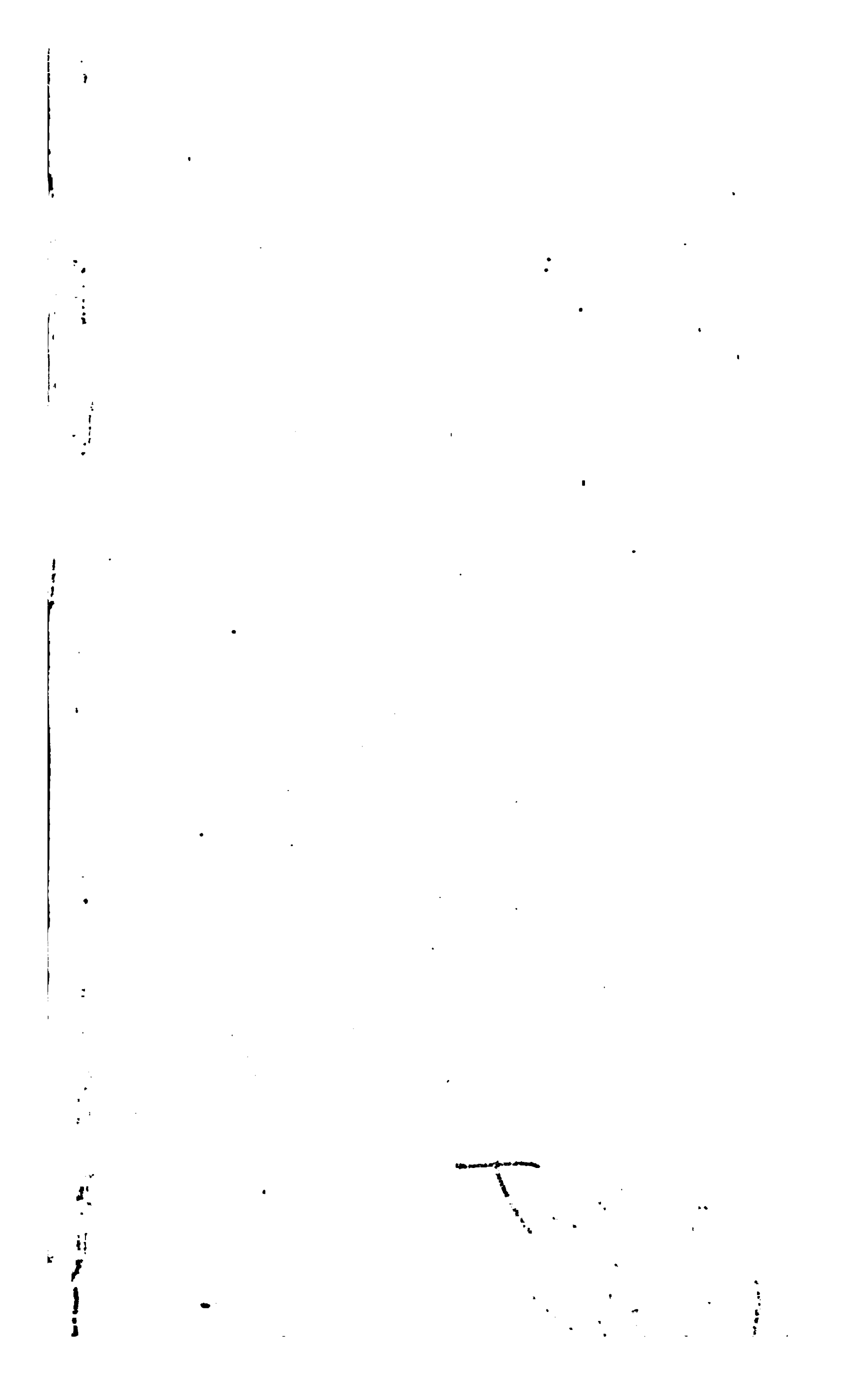


CRITIQUES

ET

RÉCITS LITTÉRAIRES

CORBEIL, typ. de CRÉTÉ.

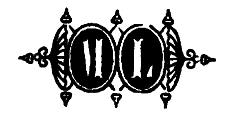
CRITIQUES

ET

RÉCITS LITTÉRAIRES

PAR

EDMOND TEXIER

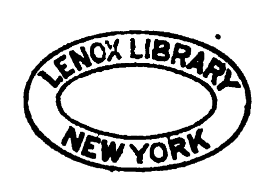


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1853



CRITIQUES

ET

RÉCITS LITTÉRAIRES.

I

La littérature française, qui rayonnait d'un si vif éclat il n'y a pas encore vingt ans, a presque abandonné aujourd'hui la forme du livre, et s'est installée en dominatrice dans les journaux en passant par l'incarnation du feuilleton-roman. La politique et la critique se sont faites de plus en plus petites, en dépit de la gravité des circonstances, pour céder le terrain à cette sœur usurpatrice. Le public et les écrivains ont-ils du moins gagné à cette transformation ?

Je commence par déclarer que j'ai pour cette Majesté anonyme qui s'appelle le public la plus grande vénération. Je pense fermement que le premier devoir d'un écrivain est de se présenter devant son souverain, sinon avec la perruque à canons et les manchettes de dentelle de M. de Buffon, du moins dans une tenue de visite et dans la plus fraîche toilette de son talent. Mais je crois aussi que cette vénération ne doit point aller jusqu'à l'abdication de la pensée. L'écrivain est un conseiller et non un courtisan. S'il est convaincu que le public s'égare à la suite des diseurs de bonne aventure, sa mission

est de lui crier qu'il fait fausse route; et il doit lui indiquer, au risque de n'être point écouté, au risque même d'être importun, la voie qu'il croit la meilleure.

Depuis quinze ans le public lisant, c'est-à-dire la portion la plus intelligente de la nation française, s'est faite volontairement la tributaire et la très-humble vassale de cette association de raconteurs de balivernes qu'un homme d'esprit a nommée la secte des endormeurs. Depuis quinze ans ce public a lu, tous les matins à la même heure, dans tous les journaux, la même histoire, retournée, rarrangée, modifiée et rafistolée à l'aide des mêmes procédés de composition, d'invention, d'émotions et de combinaisons. Il n'y a que le titre et le nom des personnages qui varient un peu. Hier, le héros s'appelait Arthur, aujourd'hui il se nomme Octave ou Frédéric. Hier, il mourait à la Morgue; aujourd'hui il se marie. Deux fins tragiques, dirait un vaudevilliste.

Je causais dernièrement avec un romancier célèbre (ils le sont tous), qui voulut bien, à raison de notre amitié de vieille date, me dévoiler les mystères de la fabrication.

— Toujours *La suite au prochain numéro?* lui dis-je en l'abordant.

— Toujours, me répondit-il.

— Mais, cela aura un dénoûment?

— Pourquoi, reprit-il, quand le dernier chapitre du roman est fini, on recommence le premier.

— Et le public?

— Le public français, vous le savez aussi bien que moi, est de tous les publics européens le plus léger, le plus inconstant...

— Et le plus spiri...

— C'est pour cela, interrompit-il, qu'il ne s'intéresse qu'aux histoires qu'il connaît déjà, qu'il applaudit le même vaudeville, qu'il n'admire que les mêmes hommes, et qu'il se pâme devant les mêmes jeux de mots.

— Ainsi, les cent cinquante volumes que vous avez publiés...

— Tiendraient dans deux volumes in-octavo, je l'avoue, et vous n'aurez plus ce visage étonné, lorsque je vous aurai appris qu'il n'existe que neuf combinaisons dramatiques, neuf, entendez-vous bien, comme il n'y a que vingt-quatre lettres dans l'alphabet. Or, j'ai usé et abusé de ces neuf combinaisons, et j'en userai et abuserai jusqu'à l'extermination du dernier lecteur et du dernier journal. Si vous pouvez me trouver une dixième combinaison, vous ferez de moi un homme aussi grand que Napoléon et plus riche que Rotschild. Adieu, vous savez mon adresse.

Ce romancier affairé, qui craignait de perdre en conversation une minute qu'il aurait pu consacrer à la *copie*, venait de faire en quelques mots la plus spirituelle et la plus sanglante critique de ses œuvres et des œuvres de ses confrères. De quoi s'agit-il, en effet, aujourd'hui en littérature, sinon de combinaisons, autrement dit de mécanisme matériel? Depuis qu'on a retranché des productions de l'esprit la peinture des sentiments, l'étude des caractères, le travail du style ; depuis qu'on a délaissé ce monde infini et toujours mystérieux où s'agitent les passions humaines, il ne reste plus au metteur en œuvre que des combinaisons, rien que des combinaisons. L'ouvrier les a comptées, il en existe neuf, pas une de plus, pas une de moins. Elles sont étiquetées dans son cerveau, et classées par compartiments. Il y a la combinaison de l'adultère greffé sur l'amour pur ; la combinaison du crime enté sur la vertu ; la combinaison de la haine combattue par la passion, etc., etc. Le fabricant littéraire tient boutique de combinaisons, comme le pharmacien du coin tient assortiment de drogues : c'est toujours le même amalgame, et il les débite au plus juste prix aux clients qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

— Vous dites donc, monsieur, que vous désireriez un enchevêtrement dramatique assez compliqué, quelque chose de

sombre, d'émouvant et de corsé. — J'ai votre affaire. Combinaison n° 4 agencée avec la combinaison n° 6 et compliquée de la combinaison n° 9. Ces trois combinaisons habilement mélangées ont toujours obtenu le plus grand succès, surtout auprès des femmes lymphatiques. Je vous enverrai demain mon premier feuilleton.

On le voit, c'est la chimie et l'arithmétique appliquées à la littérature. Le romancier sait que le public veut des combinaisons, et il combine.

En dehors des neuf combinaisons, il existe les sous-combinaisons qui, dans l'argot des fabricateurs, sont plus généralement connues sous le nom de *trucs*. Les combinaisons sont l'art de l'ensemble, le *truc* est la science des détails. On dit d'un écrivain qui *file la scène* avec difficulté : il manque de *truc*. Alexandre Dumas a du *truc*. Méry n'en a pas. Ramenée à ces proportions algébriques, la littérature devient une science exacte. On fait un roman comme une règle de trois. On cherche l'x du cœur, on dégage l'inconnue d'un sentiment et l'on extrait la racine carrée d'une passion.

Je me demande comment il ne s'est pas encore rencontré un littérateur ingénieux qui ait songé à ouvrir un cours public dans lequel il eût enseigné aux *fruits-secs* de toutes les professions, les mathématiques du roman.

Qu'il me soit permis de donner ici un exemple de ce procédé de littérature.

J'ouvre un des derniers ouvrages de M. de Lamartine, *Raphaël*, que j'ai là sur ma table, et je vois que le grand écrivain débute ainsi :

« A l'entrée de la Savoie, labyrinthe naturel de profondes
« vallées qui descendent comme autant de lits de torrents du
« Symplon, du Saint-Bernard et du mont Cenis vers la Suisse
« et vers la France, une grande vallée plus large et moins
« encaissée se détache à Chambéry du nœud des Alpes et se
« creuse un lit de verdure, de rivières et de lacs vers Genève

« et vers Annecy, entre le mont du Chat et les montagnes « murales des Beauges. A gauche, le mont du Chat dresse, « pendant deux lieues, contre le ciel, une ligne haute, sombre, « uniforme, sans ondulations à son sommet. On dirait un « rempart immense nivelé par le cordeau. A peine à son « extrémité orientale, deux ou trois dents de rochers gris in- « terrompent la monotonie géométrique de sa forme et rap- « pellent au regard que ce n'est pas une main d'homme mais « la main de Dieu qui a pu jouer avec ces masses. A travers « cette végétation touffue et presque sauvage on voit blanchir « de loin en loin des maisons de campagne, surgir les hauts « clochers de pauvres villages, ou noircir les vieilles tours des « châteaux crénelés d'un autre âge, etc., etc. L'automne était « doux mais précoce, etc. »

Ce début est simple et grandiose : on sent tout de suite l'artiste et le poëte, mais, j'en demande bien pardon à M. de Lamartine, son début manque de truc.

Un romancier eût animé la scène à l'aide de trucs, il eût par exemple commencé ainsi :

« C'était par une belle soirée d'automne (truc de l'entrée en matière), les feuilles, frappées par la gelée et colorées un moment de teintes roses, pleuvaient des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards tombant des hauteurs du Simplon et du Saint-Bernard, s'étendaient comme de larges inondations nocturnes dans tous les lits de la vallée. Les Alpes se noyaient dans un firmament sans fond, les ombres bleues et fraîches du soir glissaient dépliées en linceul sur une ligne haute, sombre, uniforme, rempart immense qu'on dirait nivelé par le cordeau. C'était le mont du Chat. La nature semblait mourir comme meurent la jeunesse, la beauté et l'amour, etc., etc. (truc de la description dramatisée). Tout à coup un homme parut sur le mont du Chat; il traversait un sentier étroit, pierreux, escarpé. D'où venait-il? où allait-il? (truc de la préparation) nul ne le sait (truc du mystère). Il était vêtu....

(trois colonnes sur son costume, sa figure, ses cheveux, ses mains, son bâton et son portemanteau). Mais en examinant cette ombre noire qui se détachait sur la pierre blanche du rocher (truc de l'antithèse), on restait frappé de terreur. Était-ce bien un homme? *La suite au prochain numéro* (truc de l'intérêt suspendu). »

Voici en abrégé pour le premier feuilleton. Avec ces six trucs, il est impossible de ne pas faire quelque chose de présentable et d'*empoignant*. Le truc du second feuilleton consistera à parler de toute autre chose que de l'homme du mont du Chat. Le lecteur restera pendant vingt chapitres à se demander si l'ombre noire était un homme, une femme ou un être fantastique. Puis, à ce vingtième chapitre, l'auteur lui dira qu'en effet c'était un montreur de marmottes ou un colporteur qui allait vendre des livres à Chambéry.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur et analyser ici tous les ingrédients indispensables qui entrent dans la fabrication d'un roman-feuilleton estimable et mettent la confection de cette chose à la portée des intelligences les plus rebelles. Il n'est pas même besoin d'avoir fait sa rhétorique et de savoir l'orthographe pour réussir peu ou prou dans ce genre de ressemelage littéraire.

Cette littérature, numérotée comme les pièces d'une mécanique, peut-elle durer longtemps? Je ne le pense pas. Tout s'use à la longue, même les ficelles. Lorsque le public, ce débonnaire public, à force d'avoir lu et relu la même histoire, commencera à comprendre le procédé des romanciers, ceux-ci n'auront pas plus de succès qu'un escamoteur dont les tours sont connus; et le lecteur, devinant le dénoûment à la première ligne, rejettera le feuilleton sans l'avoir parcouru.

Nous venons de voir ce qu'a gagné l'art à cette découpure du livre en chapitres, examinons maintenant quels avantages en ont retirés les écrivains.

Madame Sand avait débuté par des ouvrages qui sont en-

core dans le souvenir de tout le monde: *Indiana* et *Valentine*, deux histoires charmantes; *Geneviève*, un chef-d'œuvre, et bien d'autres livres merveilleux dont chaque page était imprégnée de la puissante personnalité de l'auteur. Quand l'étoile littéraire de Georges Sand a-t-elle pâli pendant quelque temps? Au moment où le roman a fait irruption dans le journal; il y a un an, le *Georges Sand* n'était plus demandé sur la place, il était à la baisse; depuis que le livre a repris faveur, Georges Sand a retrouvé ses inspirations premières. Balzac, cet esprit si fin, si ingénieux, ce ravissant conteur, qui a eu tant de vogue qu'on ne parlait que de lui dans les salons de Vienne et de Pétersbourg, se retira de la lice, de guerre lasse; il ne voulut pas traîner plus longtemps le boulet de la combinaison. Et Alphonse Karr, et Léon Gozlan, et tant d'autres, que sont-ils devenus? Celui-ci a encore mieux aimé charpenter des mélodrames pour l'Ambigu que des historiettes en dix-huit volumes pour un journal; celui-là, qui professait le mépris le plus souverain pour la science facile du truc, est allé se faire pêcheur et conseiller municipal à Sainte-Adresse. Tous ces esprits d'élite n'ont pu se résigner à coucher leur talent sur le lit de Procuste du feuilleton. Ils se sont sauvés avec leur style, leur imagination et leur personnalité. — Prenez toute la Béotie, occupez même le Péloponèse, ont-ils dit aux nouveaux barbares; quant à nous, retirés dans le coin le plus caché de l'Attique, nous continuerons à boire le vin de Syracuse et à louer les dieux immortels en attendant les jours meilleurs.

Croyez-vous par hasard que Jules Janin, ce talent si souple, cette verve toujours prête, ce printemps éternel en un mot, eût conservé ce merveilleux style qui fait l'étonnement et l'admiration de tous les écrivains de bonne foi, si, né au monde littéraire à l'époque de la floraison du feuilleton-roman, il se fût jeté tête baissée dans le gouffre des combinaisons et des trucs! Aujourd'hui, Jules Janin, au lieu de répandre chaque

lundi dans le feuilleton des *Débats* les diamants, les rubis et les émeraudes de son style et de sa jeunesse, ne serait plus qu'un vulgaire agenceur de chapitres, un découpeur de dialogues, un dépeceur d'intrigues. Au lieu de parler cette langue claire, éblouissante, que tout le monde entend, et qui plaît à tout le monde, il eût été obligé de mettre dans sa bouche, comme font tous les romanciers, la *pratique* de l'homme qui contrefait Polichinelle. De tous les grands talents qui se sont attaqués au roman-feuilleton, ou que le roman-feuilleton a attaqués, un seul résiste encore, Alexandre Dumas. Mais celui-là est une exception ; il fait du roman comme il fait des drames, comme il fait des vaudevilles, comme il fait de l'histoire, des impressions de voyage, des préfaces, des vers et de l'escrime. Quand il le faudra absolument, il fera des tragédies. Bien que *le Collier de la Reine* ne vaille pas grand'chose, et qu'*Olympe de Clèves* ne vaille rien, on peut dire qu'il a l'habileté de main de ces cochers du Cirque, qui conduisaient quatre quadriges à la fois. Quant à M. Eugène Sue, il est impossible de savoir au juste si c'est le feuilleton ou le socialisme qui l'a tué.

Quels avantages ont donc retirés les écrivains et le public de cette transformation littéraire ? Les vrais écrivains ont disparu pour faire place aux manœuvres. Les architectes ont été expulsés par les maçons. Le public avait autrefois quelques louis d'or, il a aujourd'hui une infinité de gros sous. Le marché littéraire est encombré de jeunes, et, ce qui pis est, de vieux écoliers qui passent leur temps à tuer, à violer, à enterrer, à déterrer et surtout à empoisonner leur public de leurs neuf combinaisons extravagantes et nauséabondes.

Cette industrie au jour le jour, à la tranche, à la toise, comme vous voudrez l'appeler, a donc tué du même coup la littérature et la librairie. Plus d'éditeurs, partant plus d'écrivains. Le littérateur est effacé par le littératurier, le libraire par le détaillant de pittoresques.

Pourtant que cette littérature se dépêche de jouir de son reste : elle sent le cadavre. Les feuilletons d'aujourd'hui tombent en putréfaction avant la douzième heure. Avant un an d'ici, il ne restera plus aux industriels de la phrase coupée, hachée et tourmentée que le refuge de la *Casquette de loutre,* ce journal paraissant *quelquefois.* En vain ils tressent encore des couronnes d'immortelles et préparent des ornements en chrysocale pour cette littérature aux abois. Je leur prédis que s'ils ne se hâtent pas, ils ne déposeront sur sa tête que le diadème d'Inès de Castro, un bandeau sur le front d'une morte.

II

Nous entrons dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. La première moitié est tombée dans le gouffre du passé. Un demi-siècle sillonné d'éclairs et de tempêtes, qui a commencé par la République et qui a fini par la République ; qui part de Bonaparte pour aboutir à Louis-Napoléon ! Que d'événements entassés dans cette minute de l'éternité ! Que d'hommes et que de choses depuis l'oncle jusqu'au neveu, depuis le canon vainqueur de Marengo jusqu'à l'acte du 2 décembre ! L'Europe bouleversée par les idées, les esprits égarés par la discussion, cherchant leur voie avec inquiétude au milieu des décombres que ce demi-siècle a semés sur toutes les routes ; luttes de peuples à rois, de rois à peuples, de systèmes à systèmes ; expériences de toutes sortes tentées et avortées aussitôt ; morceaux de couronnes, débris de gouvernements ; pêle-mêle de théories, confusion universelle : voilà ce qui nage à la surface de ces flots battus par un perpétuel orage.

Supposez un homme qui se serait endormi en 1800, et qui, se réveillant tout à coup, aurait la fantaisie de regarder à tra-

vers la lanterne magique de notre histoire contemporaine. Quel spectacle pour ce nouvel Épiménide! « Monsieur, lui dirais-je au moment où il sortirait de son long sommeil, veuillez vous donner la peine de regarder par le verre de cette lunette historique. Nous partons de 1800, juste au moment où vous vous êtes endormi : — Ce décor vous représente la fin de la République épuisée par ses excès et abâtardie par des bavards. Voici, sur le premier plan de la scène, un jeune homme malingre et chétif connu en Europe sous le nom de Bonaparte, et en Orient sous le pseudonyme de sultan Kébir. Ce général de vingt-sept ans a conquis l'Italie, l'Égypte et quelques autres localités. Pour le quart d'heure il songe à mettre la nation française dans sa poche : il ne s'agit que d'escamoter la muscade constitutionnelle des Cinq-Cents. Le tour est fait ; changement à vue : — Ceci est le Consulat, la plus grande époque de ce grand génie ; le Code civil, le concordat, l'administration organisée dans toutes ses branches, la restauration du pouvoir dans tous les ordres, l'harmonie après la confusion, un monde après le chaos. — Deuxième changement à vue : — Voici l'Empire avec ses splendeurs et ses misères, son despotisme et ses tambours battants, colossal édifice bâti sur cent victoires et renversé par une défaite ; tout un monde de géants évanoui dans l'espace de quinze années, et passé aujourd'hui dans le fantastique domaine de la légende, si bien que lorsqu'on se reporte par la pensée vers ce temps si loin et si près de nous, il faut, pour ne pas se laisser éblouir et pour prendre pied sur un terrain solide, adopter le point d'optique de ce peintre réaliste qui me disait un jour : « L'Empire c'était l'époque des troubadours de pendule et du cirage à l'œuf. » — Attention, la scène change : le petit officier qui tirait au sort les rois dans son chapeau, et qui tenait dans ses mains le globe de Charlemagne, n'a plus pour dernier asile qu'un misérable rocher qui appartient à sa vieille ennemie la Grande-Bretagne... — Salut aux survivants de Fontenoy, aux contem-

porains de Coblentz, aux lampions, aux chapeaux à claques, à l'empereur Alexandre, à madame de Krudner, à Wellington, à Blücher, aux Cosaques, au drapeau blanc, au comte d'Artois et à Louis XVIII. Après le droit du sabre le droit divin. — Comme vous voyez, mon cher monsieur Épiménide, cela se suit et s'enchaîne aussi logiquement qu'une tragédie académique bâtie sur la poétique d'Aristote. Le droit divin a lu Voltaire et il récite les odes d'Horace ; il a un habit bleu barbeau et des guêtres en velours rouge : voilà pour le moral; mais il est revenu obèse et paralytique. Aussi la décoration royaliste ne durera pas plus de quinze années, à peu près ce qu'a duré le décor impérial. — Machiniste, faites jouer les ficelles, la scène change : — Nous sommes pour le quart d'heure sur le terrain vague de la Révolution de juillet. La royauté vient de mourir pour la seconde fois, et elle tente de ressusciter le troisième jour dans la personne de Louis-Philippe. N'ajoutez pas foi, mon cher monsieur, aux historiens qui prétendent que le duc d'Orléans a été chercher la couronne à l'Hôtel de Ville : la royauté de juillet n'avait pas de couronne, mais un chapeau gris. Charles X a été le dernier roi de France, et dans la ronde qu'exécutent les porte-sceptres à l'heure de minuit, il donne la main à Pharamond. 1830 était une transition entre 1815 et 1848. 1848 est un cinquième acte auquel vous assisterez tout à l'heure. Mais n'allons pas plus vite que le machiniste.

A vous parler franchement, Louis-Philippe, cet homme qui n'était ni roi, ni empereur, ni consul, ni président, et qui cependant était chef de l'État, Louis-Philippe, dis-je, avait de très-estimables qualités : il aimait les arts à sa façon et il était très-attaché à ses amis. Sa famille, une admirable famille, l'adorait, et patriciens ou plébéiens nous avions tous été au collége avec ses fils ; moi qui vous parle, je ne suis pas très-sûr de n'avoir pas disputé au concours général un second prix d'histoire à M. le duc de Nemours. La postérité rendra

justice à Louis-Philippe; mais elle dira qu'il a accordé trop d'influence aux orateurs et aux faiseurs d'affaires. Pour lui tout ce qui n'était pas banquier était avocat, il estimait les premiers et subissait les seconds. Aussi l'avocasserie s'en est-elle donné à cœur joie sous son gouvernement, de telle sorte que la plus simple question à l'heure présente est plus embrouillée qu'un écheveau de fil qui sort des pattes d'un jeune chat. Du reste, tout autre homme que Louis-Philippe eût succombé à la tâche ingrate qu'il avait entreprise. Une révolution l'avait apporté, une révolution devait l'emporter. La même garde nationale qui s'égosillait à crier vive le roi! cria un beau matin à bas le tyran! et Jean s'en alla comme il était venu. C'est lui-même qui a dit ces mémorables paroles, sur la place de la Concorde, à M. Crémieux, un avocat très-obligeant, qui faisait avancer un fiacre à la monarchie et recevait sa dernière poignée de main.

Encore un coup de sifflet et nous revenons à notre point de départ. Liberté, Égalité, Fraternité. Vous connaissez cela et nous aussi.

Si vous tenez à connaître le dénoûment de ce drame historique et à grand spectacle, allez encore dormir pendant quelques années, mon cher monsieur Épiménide, et j'irai vous réveiller pour vous le raconter.

Vous ne seriez peut-être pas fâché de savoir en attendant ce que sont devenues depuis un demi-siècle les belles-lettres, comme disait votre ami M. de La Harpe. Dans votre jeunesse il était fort question de feu Laya, de feu Arnaud, de feu Jouy et de feu Jay. M. Tissot commençait à poindre; Népomucène Lemercier était un iconoclaste, et Bahour-Lormian un novateur. Quant à M. Briffaut, auteur de *Ninus II* ou de *Ninus III*, il donnait les plus belles espérances, et il continue de les donner avec une persévérance qui l'honore. Il n'y a que des érudits comme vous et moi, pour connaître le titre de cette tragédie fruste de *Ninus*, dont vous ne trouveriez pas un exemplaire partout

ailleurs que dans la bibliothèque de l'auteur. Du reste, si à cette époque il suffisait d'aligner en bataille une armée de deux mille alexandrins pour être maréchal littéraire et académicien, il n'en est plus ainsi à présent. De nos jours, il faut autant que possible n'avoir rien fait. Balzac et M. Pasquier sont immortels, voilà la ressemblance : le premier par son talent, le second par son diplôme, voilà la différence.

Si de la littérature académique nous passons à la littérature militante, nous tombons dans l'excès contraire. Nos écrivains n'ont plus le temps de faire un livre, ils se contentent de bâcler cent volumes. Celui-ci met de l'histoire dans le roman, celui-là du roman dans l'histoire ; cet autre se voue plus particulièrement à la démolition des grands hommes, il gratte les renommées, efface les réputations et fait tout ce qui concerne son état. Si une gloire vous offusque, nous n'avez qu'à la lui indiquer, il lui jettera son écritoire à la tête et la barbouillera si bien que nul ne pourra la reconnaître. C'est l'avocat des causes perdues et le chevalier errant des gouvernements actuels ; du reste il a une façon très-originale d'assommer les gens. Hier, il frappait de son sabre de bois le bronze indestructible de la statue de Racine, et il courait partout disant qu'il avait fendu en deux ce pauvre diable de grand homme ; aujourd'hui, il passe sa phrase autour du cou de Voltaire, tire à droite, tire à gauche, par devant et par derrière, et ce qu'il y a de vraiment merveilleux, ce n'est pas que la statue reste inébranlable, c'est que la ficelle de mots qui l'enlace soit assez flasque pour ne pas se rompre. Demain il se mettra en campagne contre Rousseau, contre Diderot, et il ne s'arrêtera que lorsqu'il croira avoir transformé le Panthéon en cimetière. Alors, en désespoir de cause, il est capable de démolir son ami le docteur, ce qui ne sera pas très-difficile, mais ce qui ne laissera pas que d'être fort divertissant.

De la littérature dramatique je vous dirai aussi deux mots en passant. Nous en sommes à la tragédie étrusque, à la comédie

étrusque, avec des décors étrusques, des costumes étrusques, des vers étrusques et des personnages étrusques. Nous avons si peu de ridicules parmi nous que nous sommes contraints de glaner dans la nécropole du passé; nous voyageons d'Athènes à Lesbos et de Mégare à Rome; aujourd'hui tout le monde va à Corinthe en dépit du proverbe grec. Les Phryné, les Laïs, les Aspasie, telles sont nos héroïnes. Quant au drame moderne qui faisait tant de bruit il y a quinze ans, il est tout aussi mort que Laïus, et tout aussi enterré que M. de Marlborough. Dernièrement on a voulu reprendre *Henri III et sa cour*, cela avait cent ans. Si vous me demandez des nouvelles du vaudeville, je vous répondrai qu'il continue à fredonner ses éternels ponts-neufs. Quand tout sera passé, le vaudeville chantonnera encore. Le vaudeville est né malin et il est français, quoiqu'il parle patois.

Mais je m'aperçois, mon cher monsieur Épiménide, que je ne vous ai pas encore présenté les illustres originaux de ce temps-ci; vous en êtes resté aux muscadins et à la jeunesse dorée, la jeunesse dorée d'aujourd'hui est aussi brillante, aussi luisante, et aussi pimpante qu'autrefois, grâce à un procédé économique inventé par un célèbre chimiste nommé M. Ruolz. Vous voyez donc bien qu'il n'y a presque rien de changé en France depuis cinquante années; il n'y a eu que quatre ou cinq gouvernements de plus, et quelques hommes de génie de moins. Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mon cher monsieur. Autrefois... Mais je m'arrête pour ne pas vous donner une trop haute idée de notre société nouvelle, perfectionnée et considérablement embellie par une demi-douzaine de révolutions.

Le public, lui, s'amuse à sa façon. Hier le bal de l'Opéra ouvrait ses portes à la foule des pierrettes et des débardeurs; de votre temps le bal de l'Opéra était une vérité. Aujourd'hui des messieurs se promènent dans le foyer, graves comme des

académiciens et roides comme des notaires. Ils attendent l'intrigue et l'intrigue ne vient pas; le foyer de l'Opéra avec son peuple de dominos qui pourraient se montrer à visage découvert est une anomalie, un vieil usage qui persiste comme tant d'autres, on ne sait pourquoi. Un domino aborde un promeneur et lui dit :— Je te connais. — Bah ! répond le monsieur qui s'attend à des révélations. — Je t'ai vu passer hier sur le boulevard. — Ah ! — Tu avais un paletot gris. — C'est ma foi vrai. — Et un cache-nez orange. — C'était bien moi. Et le domino disparaît. Le monsieur resté seul prend un air rêveur et dit à un ami : — Ce domino m'a profondément intrigué ; où diable a-t-il pu savoir tout ce qu'il m'a dit?

Dans mon extrême jeunesse, mon cher monsieur, alors que j'avais la candeur d'un naturel des Montagnes-Rocheuses, j'avisai une nuit, seul et à l'écart, un adorable domino noir. Des boucles de cheveux fins et cendrés s'échappaient de temps en temps de son capuchon. L'ampleur de sa robe dissimulait mal une taille flexible comme une branche de saule. J'osai adresser quelques compliments timides à cette aristocratique beauté, qui réalisait à mes yeux les plus suaves créations de l'Olympe romantique. C'était Ophélie, Elvire, Desdémone, Juliette. J'offris mon bras, on l'accepta ; ô bonheur ! tu n'es pas un rêve !

A toutes mes paroles, la belle promeneuse opposait un silence obstiné et une sorte d'hésitation qui trahissait le combat de son cœur. — Répondez-moi, lui disais-je dans l'exaltation de mon subit amour ; pour une seule parole échappée de vos lèvres roses, je donnerais....... Desdémone, comme si elle sortait d'un long rêve, leva enfin sur moi son œil velouté et laissa tomber ces mots : — Payes-tu à souper ?

A partir de ce jour ou plutôt de cette nuit je compris que la seule raison d'être du bal de l'Opéra, c'était le souper.

Mais nous avons bien encore d'autres divertissements, Dieu merci ! Depuis quelques années le billet de loterie nous pour-

suit sous toutes les formes; pour parvenir jusqu'à nous, tous les moyens lui sont bons; tantôt il se présente sous l'apparence d'un modeste journal à six francs par an, lequel promet à chacun de ses souscripteurs une misérable pépite de cinq cent mille francs; tantôt il se faufile sous la forme d'une gravure, d'un morceau de musique ou d'un coupon de madapolam. La pépite ne suffisant plus pour allécher la cupidité des preneurs de coupons, les industriels placés à la tête de ces sortes d'affaires philanthropiques se sont vus forcés d'ajouter à cette séduction la séduction d'une romance au rebut ou d'une lithographie qui vaut bien soixante-quinze centimes. Vous me demanderez peut-être pourquoi on a aboli la loterie sous prétexte d'immoralité, puisqu'on accorde à des particuliers la faveur de faire tourner à leur profit la roue aléatoire de la fortune? Autrefois la poursuite du quaterne et du quine n'absorbait guère que les économies de la portière et l'anse du panier de la domestique; aujourd'hui c'est bien pis : la loterie philanthropique s'attaque à toutes les bourses, elle escalade tous les étages, elle se présente chez vous en frac noir, en gant paille et en bottes vernies; elle vous parle morale, religion, famille comme un voltairien du *Constitutionnel,* et elle finit par vous extorquer votre argent au nom d'infortunes à secourir. Pour ma part, je préférais de beaucoup l'autre loterie, la loterie effrontée et patentée de Paris, de Lyon, de Lille ou de Strasbourg. Celle-là au moins se contentait de vous dépouiller sans les circonstances aggravantes de la phrase vertueuse, et elle n'accaparait pas pendant tout un trimestre la quatrième page des journaux, pour persuader à trente et quelques millions de Français que tous ceux qui ont cinq francs peuvent être assurés de gagner... une image ou un mouchoir de vingt-cinq sous.

Je viens de parler de la quatrième page des journaux. Cette quatrième page me rappelle une conversation que j'ai eue, il y a peu de jours, avec un des savants les plus célèbres d'Édim-

bourg, le vénérable docteur Templeton. M. Templeton a consacré toute sa vie au défrichement des parchemins et des papyrus ; il ne connaît peut-être pas très-bien les mœurs et les habitudes de sa patrie, mais il possède des détails très-intéressants sur la civilisation des Mèdes. Pour peu que vous y teniez, il vous racontera des anecdotes sur la vie intime du roi Teutobocus, et il se fera un plaisir de vous citer le nom de l'artiste inconnu qui a sculpté l'œil gauche de la statue d'Osiris. M. Templeton fait pour les civilisations disparues ce que font les professeurs du Muséum pour les monstres antédiluviens ; avec un poil de chameau arraché au caban d'un officier de l'armée d'Afrique, ces messieurs vous reconstruisent analogiquement le squelette d'un mastodonte, d'un dinothérium ou d'un ptérodactyle. A l'aide d'un fragment de patois saxon, M. Templeton reconstruirait toute une palingénésie mythologique.

Cependant une circonstance toute fortuite lui fit concevoir quelque inquiétude sur l'infaillibilité de sa méthode de reconstitution analogique. Il vit une page d'annonces et il resta stupéfait.

« Je suppose, me dit-il, que la civilisation française est engloutie, que Paris a disparu dans un cataclysme et que la charrue a passé sur cet asphalte, battu en ce moment par cent mille promeneurs. Vous admettez en conséquence que la langue française est un arcane ; un jour on m'apporte, à moi savant de l'avenir, cette page d'annonces qui a survécu à toute une civilisation. Je m'en empare ; j'emploie dix années de ma vie à reconstruire, lettre par lettre, syllabe par syllabe, votre langue, comme Champollion le jeune reconstruisit l'idiome hiéroglyphique. J'épelle enfin cette page, puis je la lis couramment, et à la vue de ces annonces de poudres de santé, de pâtes, de robs, d'élixirs, de pilules, de capsules qui occupent le quart du journal, je me dis tout naturellement : Les Français de 1852 étaient un peuple malsain ; c'était une na-

tion d'éclopés, d'hypocondriaques, de lépreux, de rachitiques, etc., qui croyait aux remèdes secrets et à toutes les imaginations de la chiromancie médicale. Me voilà donc, moi honnête savant, fondé à croire que la France était une immense pharmacie, puisque chaque jour annonçait un redoublement de préservatifs, et cependant, en publiant cette opinion, j'aime à croire que je me tromperais et que je tromperais mes contemporains. »

J'ignore, mon cher monsieur Épiménide, si le docteur Templeton a voulu réellement me soumettre ses doutes relativement à son système de reconstitution analogique, ou si plutôt son intention n'a pas été de faire une satire indirecte de notre publicité industrielle; mais je suis sûr que vous vous demanderez vous-même ce que les étrangers doivent penser de ce peuple galant, chevaleresque et troubadour, en voyant les milliers de drogues qui s'étalent chaque jour dans nos journaux.

Je ne vous dis rien des ballons, du fluide escargotique, des trains de plaisir et de la société des gens de lettres ; dans quelques jours vous serez au courant de toutes ces inventions contemporaines. Maintenant allez vous coucher, mon cher monsieur Épiménide; depuis une heure que vous m'écoutez, vous devez avoir une terrible envie de dormir.

III

Tout ce qui est célèbre dans notre temps, tout ce qui a brillé par l'esprit, par l'intelligence, par la grâce ou par le style, a posé devant M. Sainte-Beuve. La galerie de ce fin portraitiste est, sans contredit, la plus complète et la plus remarquable. Ses portraits sont ressemblants pour la plupart, et toujours rehaussés par un faire savant et à la fois ingénieux.

Le procédé critique de M. Sainte-Beuve est le plus rare et le moins facile. Tout peintre de portraits littéraires contemporains est presque toujours porté, par un sentiment qui tient au fond de notre nature imparfaite, à exagérer dans le mauvais sens les traits du modèle, qui se transforme alors en caricature. M. Sainte-Beuve n'a point ce défaut; il voit son modèle tel qu'il est et quelquefois même mieux qu'il n'est. Poëte, c'est-à-dire inventeur, il crée en analysant, mais sans trop s'écarter de la ressemblance, et dans cette juste mesure où l'on peut reconnaître l'original idéalisé par le pinceau de l'artiste. On ne saurait trop le répéter aux démolisseurs de réputations; la bienveillance est la qualité la plus indispensable du critique quand elle est intelligente. La bienveillance, en littérature, c'est la sympathie de l'honnête homme pour son semblable. Elle naît d'elle-même, parce que celui qui en est l'objet la mérite. On sait toujours, en effet, à qui on l'accorde. Quand M. Sainte-Beuve trouve un diamant là où d'autres ne verraient parfois que du stras, il jette tant de paillettes d'or sur sa trouvaille, qu'il fait illusion aux gens les moins disposés à se laisser tromper. D'ailleurs, il a soin de ne prêter son imagination et sa poésie qu'à ceux qui, au besoin, pourraient lui rendre toutes ces richesses, s'il arrivait qu'un esprit si bien doué se trouvât par hasard au dépourvu.

Je ne prétends pas que M. Sainte-Beuve soit jamais homme à louer des beautés absentes; il embellit quelquefois, il met souvent du sien en un mot; mais cette bienveillance ne l'empêche pas de lancer par-ci, par-là, et d'une main sûre, le trait épigrammatique. L'éloge de sa part est souvent la politesse d'un homme bien élevé; les paroles sont flatteuses, les manières charmantes; mais si vous le regardez à la dérobée, vous surprenez un sourire ironique dans le coin de sa lèvre. M. Sainte-Beuve a fait son tour d'Attique; il a rapporté de ce voyage la distinction, l'urbanité, la finesse et aussi la verve légèrement caustique des habitants d'Athènes.

Madame Émile de Girardin, qui a eu déjà trois phases littéraires bien distinctes, méritait une place dans ce musée contemporain où rayonnent dans leurs cadres sculptés, Lamartine, Alfred de Musset, Georges Sand, Guizot, Thiers, Balzac, Villemain, Châteaubriand et Napoléon. Madame de Girardin a ouvert la série des petits prodiges littéraires qui se sont tant multipliés dans ces dernières années. Delphine Gay était un prodige de beauté, de grâce et d'esprit, à peu près vers la même époque où M. Victor Hugo était un enfant sublime et mademoiselle Léontine Fay une merveille dramatique. Que de jours écoulés depuis cette aube souriante! C'était le temps des aspirations chevaleresques et de je ne sais quel enthousiasme conventionnel qui a fait dérayer bien des vocations. On chantait le sacre, on chantait le Trocadero, on chantait les Hellènes, Athènes n'avait jamais tant rimé avec Démosthènes. O Ypsilanti! je te vois d'ici théâtralement renversé en arrière, la main gauche posée sur le fût d'une colonne et le front ceint des lauriers de Marathon, *à ton aspect reverdissant encore!* A seize ans, belle, grande, les cheveux blonds au vent, admirée, fêtée, adorée, on était déjà la *Muse de la patrie*, et les journaux (qui depuis... mais alors la *Presse* à 40 fr. n'existait pas) racontaient les promenades de Corinne sous les arcades du Colisée au clair de lune. *Il m'aimait*, faisait pleurer les mères, *Ourika* faisait soupirer les jeunes filles; littérature de salon, poésie ingénieuse, enthousiasme de convention, reflet pâli de ce rayon qui avait éclairé les derniers jours de l'Empire, je veux parler de madame de Staël. Corinne s'était multipliée comme les pains de l'Évangile. Les jeunes filles affectant une mélancolie théâtrale, attendaient toutes un Oswald comme elles soupirent aujourd'hui après un Arthur. Oswald ne jouait pas de la lyre, mais il pinçait très agréablement de la guitare en sa qualité de diplomate ou de brigadier aux gardes, et il employait à fumer (le cigare naissait en France) tout le temps qu'il ne consacrait pas au lyrisme sentimental du cap Mycènes.

M. Sainte-Beuve indique très-justement tout ce qu'avait de charmant et de faux cette société étrange qui vivait — suspendue entre les souvenirs de la veille et les aspirations du lendemain. Dans un certain monde les traditions de l'Empire s'étaient pour ainsi dire incrustées, et mademoiselle Delphine Gay appartenait à ce monde par sa mère; *Ourika*, *Nathalie*, et les autres stances élégiaques étaient, il est vrai, les premiers bégayements d'une muse qui parcourra bientôt des sentiers moins battus; pourtant l'influence de l'éducation première se fera longtemps sentir. Si Oswald apparaît vaguement dans toutes les élégies de mademoiselle Delphine Gay, je trouve Dunois dans tous ses dithyrambes, et plus tard, beaucoup plus tard, hélas! je le rencontrerai comme une réminiscence des attendrissements factices et du faux éclat chevaleresque des premières années, jusque dans certains passages de *Judith* et même de *Cléopâtre*.

Un sculpteur de mes amis me disait un jour dans son langage pittoresque: — On a peut-être bien fait de ne pas *démolir Corinne*, mais, pour moi, je ne crains pas d'avouer que la lecture de ce livre me rappelle toujours les crevés abricot et les bottes jaunes des chevaliers français si admirés sous l'Empire. — Ce jugement est sans doute sévère, mais il ne manque pas d'une certaine justesse. Il y a en effet du troubadour de pendule dans toutes les œuvres d'imagination de l'époque impériale et de celle qui l'a immédiatement suivie. Les plus fiers génies, les révolutionnaires de l'art payent eux-mêmes le tribut aux faux dieux de leur temps. Châteaubriand n'a-t-il pas été troubadour dans le *Dernier des Abencerrages?*

Ce que j'aime le mieux dans madame de Girardin (nous mettrons de côté bien entendu ces magnifiques cheveux blonds, ce corsage opulent, cette taille divine et cette monumentale beauté qui resplendissaient d'un si vif éclat), ce que j'aime donc dans madame de Girardin, c'est le vicomte Delaunay. Voilà un gentilhomme qui est bien de notre

temps, et qui sait son monde sur le bout du doigt. Si celui-là a écrit des élégies, tenez pour certain qu'il les a oubliées et qu'il fait beaucoup moins de cas d'*Ourika* que d'un paradoxe de Méry ou de Théophile Gautier. Personne encore n'a su causer comme le très-spirituel chroniqueur. L'aimable vicomte, à mon avis, n'aurait que le petit défaut de parler un peu trop chiffons et dentelles, ce que ne s'était jamais permis et ce qu'aurait pu se permettre cependant, sans que nul y trouvât à redire, sa charmante sœur madame Emile de Girardin.

« Si on laisse de côté, dit M. Sainte-Beuve, certains traits lancés à satiété et sans bonne grâce contre les gens qu'elle a pris en déplaisance (contre une certaine dame des *sept petites chaises*, par exemple, qui revenait sans cesse comme souffre-douleur et comme victime), le feuilleton créé par madame de Girardin, en 1836, sous le titre de *Courrier de Paris*, était piquant, léger, gai, paradoxal et pas toujours faux. En général, il ne faut pas appuyer en la lisant. La société parisienne est observée à fleur de peau ; elle est saisie dans son travers, dans son caprice d'une saison, d'un seul jour, d'une seule classe qui se dit élégante par excellence. Une course de chevaux, une chasse, une mode nouvelle, une chose frivole prise au sérieux, une sérieuse prise au frivole, ce sont là ses sujets, ses triomphes ordinaires et faciles. Elle arrive, elle entre dans son sujet comme dans un salon, ayant d'avance ses partis pris d'être gaie, aimable, éblouissante, au rebours du lieu commun (je n'ai pas dit du sens commun), et elle tient sa gageure. Des mots heureux, imprévus, tout à fait drôles, font oublier l'absence du fond ; elle a du facétieux. On rit, on est déconcerté, on oublie un moment, par les finesses et les saillies de détail, ce qui souvent est une complète moquerie ou mystification de la nature humaine. Le blanc et le noir, le vrai et le faux, elle vous retourne tout cela, et ce serait du vrai pédantisme, auprès d'elle, que de s'en préoccuper. L'auteur écrit ces petits

feuilletons si légers, d'un style des plus nets, et les compose avec un art parfait ; l'imagination aussi s'en mêle. »

Tout cela est fort bien dit et pas du tout surchargé ; cependant je reprocherai à M. Sainte-Beuve de n'avoir pas accordé, je ne dirai pas à mademoiselle Delphine Gay, mais à madame de Girardin toute la part qu'elle mérite. Pour l'éminent critique madame de Girardin s'en tient volontiers aux surfaces et à l'épiderme social. Elle se joue et elle se plaît à ne voir la nature humaine que depuis le *boulevard* jusqu'au *bois ;* à mon avis, madame de Girardin voit quelquefois mieux et plus loin. Il est certaines pages du *Lorgnon* et quelques passages des *Courriers de Paris* qui révèlent non-seulement un écrivain charmant, fin, spirituel et aimable, mais encore un observateur délicat, et pourquoi ne pas le dire tout de suite? un moraliste.

M. Sainte-Beuve à parfaitement expliqué et défini les trois manières sous lesquelles madame de Girardin s'est jusqu'à ce jour révélée au public. La première phase, celle d'Oswald et de Dunois, commence aux élégies, se poursuit par des dithyrambes, des cantates patriotiques et s'arrête à *Napoline* exclusivement. Dans la seconde je ne dirai pas que l'esprit a tué le cœur ; mais l'enfant prodige a, Dieu merci, fait place à la femme de talent. Madame de Girardin est à sa troisième manière, la phase dramatique. Je souhaite, pour ma part, qu'elle abandonne au plus tôt Melpomène, non que *Judith* et *Cléopâtre* soient dépourvues de qualités souvent remarquables, mais je crois que le proverbe élégant est surtout son fait et qu'elle ne réussirait pas moins dans la peinture des mœurs de notre temps, auquel rien ne manquerait s'il avait plusieurs choses qu'il n'a pas et surtout un poëte comique un peu plus profond que M. Scribe.

M. Sainte-Beuve a eu le rare bonheur et le rare talent de peindre dans notre temps tout ce qui a porté au front l'étoile de l'amour ou du génie ; à l'heure où les plus vaillants se sentent défaillir, ce rare esprit acquiert chaque jour une nouvelle force

et se pare d'une grâce nouvelle. Il choisit pour rajeunir, le bon moment, le moment où tous les autres vieillissent. Heureux privilége du vrai et solide talent ! M. Sainte-Beuve aura eu deux jeunesses, et des deux, à mon avis, c'est la dernière qui est la plus souriante, la plus printanière, pour tout dire, la plus jeune. Sa pensée n'a jamais été plus limpide et plus fraîche, son style plus matinal. Dernièrement je relisais les *Pensées d'août*, et je saisissais dans ce passage de l'épître à M. Villemain le secret de la renaissance et du rajeunissement de l'auteur :

L'art est cher à qui l'aime, et plus qu'on n'ose dire ;
Il rappelle qui fuit, et, sitôt qu'il inspire,
Il console de tout ; c'est la chimère enfin.
Pour les restes épars de son banquet divin,
Pour sa moindre ambroisie et l'une de ses miettes,
On verrait à la file arriver les poëtes.
J'irais à Rome à pied pour un sonnet de lui,
Un sonnet comme ceux, qu'en son fervent ennui,
Pétrarque consacrait sur l'autel de sa sainte.
Pour un seul des plus beaux j'irais plus loin sans plainte,
Plus joyeux du butin, plus chantant au retour,
Qu'abeille qui trois fois fit l'Hymette en un jour.

Oui, c'est parce que l'art a été sa seule ambition, c'est parce que l'amour du travail l'a consolé de toutes les déceptions humaines, c'est parce qu'il n'a jamais perdu de vue à l'horizon, l'idéal, cette étoile des croyants, que M. Sainte-Beuve nous offre, dans une époque malade, ce salutaire exemple de bonne santé littéraire. Rester égal à soi-même quand on est parvenu à un certain degré d'élévation dans les lettres, c'est déjà bien difficile, mais se corriger de ses défauts, émonder son style des branchages qui l'embarrassaient, permettre à un air nouveau de circuler dans la forêt renouvelée, progresser, en un mot, voilà le rare et presque l'impossible. Jamais M. Sainte-Beuve n'a été plus complet qu'aujourd'hui et plus maître de sa pensée. Soit qu'il mène sa phrase à grandes guides, soit qu'il lui jette la bride sur le cou, on sent qu'il est sûr de son atte-

lage et qu'il n'ira pas se briser au détour contre la borne olympique. On ne trouvera plus dans les volumes des *Causeries du lundi*, qui marquent la nouvelle phase d'un talent si distingué, cette afféterie qui n'était pas sans grâce, mais enfin cette afféterie qu'on lui reprochait avec quelque raison, dans ses premières critiques et aussi dans *Volupté*. De sa première manière l'auteur n'a gardé que les rares qualités qui le distinguent et font de lui un des plus méritants écrivains de la grande famille française. M. Sainte-Beuve, retiré dans l'étude et exempt des impatientes ambitions qui ont conduit tant d'autres, et des plus glorieux, à leur chute, réalise complétement, ce me semble, l'idée qu'on se faisait de l'*honnête homme* au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième.

Je n'entrerai pas dans l'examen de ce second volume des *Causeries*, de fières causeries, je vous jure. Ainsi devaient causer dans les bons jours, et avec moins de finesse, je me figure, d'Alembert, Marmontel, Morellet, Raynal, d'Holbach, Grimm et Helvétius ; ainsi ont dû causer quelquefois de notre temps, sous la tonnelle du chansonnier de Passy et de la France, Béranger, Châteaubriand, Lamennais et quelques autres. Dans ces quelques autres Sainte-Beuve prend naturellement place ; car il a été, je présume, un des rares habitués de ce cap Sunium. Cependant, si l'espace ne me permet pas de mettre en relief cette sûreté de coup d'œil, cette grâce sans égale, cette finesse d'observation et ce charme répandu dans tout le cours du volume nouveau, j'en détacherai, pour ceux qui n'auraient pas encore lu l'ouvrage, un jugement formulé en quelques lignes à propos d'un livre que tout le monde connaît ; ce jugement, simple, exact de tous points et admirablement rendu, donnera, dans la proportion de la partie au tout, une idée de la manière rajeunie et à la fois plus virile de l'auteur.

« Le *Télémaque* (comment n'en pas dire un mot en parlant « de Fénelon ?) n'est pas de l'antique pur. De l'antique pur au-

« jourd'hui serait plus ou moins calqué et du pastiche. Nous « avons eu depuis lors de frappants modèles de cet antique « étudié et refait avec passion et avec science. Le *Télémaque* « est autre chose, quelque chose de bien plus naïf et de plus « original dans son imitation même : c'est de l'antique ressaisi « naturellement et sans effort par un génie moderne, par un « cœur chrétien, qui, nourri de la parole homérique, s'en res- « souvient en liberté et y puise comme à la source ; mais il la « refait et la transforme insensiblement à mesure qu'il s'en res- « souvient. Cette beauté, ainsi detournée, adoucie et non alté « rée, coule chez Fénelon à plein canal et déborde comme une « fontaine abondante et facile, une fontaine toujours sacrée, « qui s'accommode à sa nouvelle pente, à ses nouvelles rives. « Pour apprécier comme il convient le *Télémaque* il n'est que « de faire une chose : oubliez, si vous le pouvez, que vous « l'avez trop lu dans votre enfance. J'ai eu l'an dernier ce bon- « heur ; j'avais comme oublié le *Télémaque* et j'ai pu le relire « avec la fraîcheur d'une nouveauté. »

Je cite ce passage de préférence à tout autre parce que j'ai eu la même bonne fortune que M. Sainte-Beuve. J'ai relu le *Télémaque* tout dernièrement, et aujourd'hui que je recueille mes impressions sur la lecture de cet ouvrage, tout ce qu'il en dit me frappe et me semble de la plus incontestable vérité.

IV

Je reviens sur ce que je disais tout à l'heure, à propos de madame Émile de Girardin. Quand je contemple le présent, j'éprouve presque un remords de la façon légère, sinon irrévérencieuse, avec laquelle j'ai parlé du passé. Lorsque se levait sur la patrie littéraire le soleil de la restauration, il éclairait et échauffait de ses rayons cette valeureuse jeunesse qui allait

s'élancer à la conquête de l'idéal et rêver pour l'empire de l'art je ne sais quelle fabuleuse journée d'Austerlitz. Je crains de m'être joué un peu trop des dixièmes muses et des enfants sublimes. Hélas! nous avons aussi des muses aujourd'hui, mais quelles muses! Celles de 1824 étaient un peu théâtrales, qui le nie? Il y avait de la recherche dans leurs vers, de l'affectation dans leur attitude, dans leurs sourires et surtout dans leurs larmes, perles rares qui scintillaient le soir à l'éclat des lustres entre leurs cils dorés. Elles voyaient presque toutes un Oswald à l'horizon de leurs espérances; où est le mal? Oswald à cette époque n'était-il pas un progrès, une victoire remportée sur le beau Dunois? Dunois était revenu pendant si longtemps de Marengo, d'Eylau, d'Iéna, de Friedland, couronné de lauriers et avec les épaulettes de général, qu'il était indispensable d'opposer Oswald à Dunois, le *pékin* idéalisé au vainqueur militaire? Les dixièmes muses, dans ce temps-là, chantaient, la lyre en main, les gloires de la patrie, c'était encore de l'enthousiasme; mais les muses d'aujourd'hui ont-elles su faire autre chose que souffler dans un mirliton, en ravaudant je ne sais quelles théories sociales? Ce n'est pas à ces déesses littéraires qu'on reprochera leur maintien magistral. Quelques-unes poussent l'abandon jusqu'à ôter leur corset en public et à se coucher de tout leur long dans le feuilleton d'un journal. Certes, rien ne serait plus facile aux hommes que de faire comme ces dames, s'ils n'étaient heureusement retenus par la pudeur de leur sexe!

Au début du gouvernement de Juillet, madame de Staël commençait à être oubliée, et ce qui dominait alors au milieu de toutes les sectes éclectiques, c'était l'influence de Châteaubriand. On souffrait du *mal de René*, maladie étrange, dont on se plaignait avec fracas, et dont pour rien au monde on n'eût voulu guérir; le vent était aux mélancolies de parti pris aux désespoirs sans cause; les chants avaient cessé; on pleurait en prose et en vers; *assis à l'écart, on contemplait la nue fugi-*

tive, et, dans l'ivresse de sa douleur, on se serait volontiers écrié, comme le frère d'Amélie : « Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point comme moi traîné d'inutiles jours sur la terre ! »

Aujourd'hui, nous sommes raisonnables, grâce au ciel ! Tout enthousiasme s'est refroidi, et si l'*obermanisme* existe encore quelque part, ce n'est plus que dans les couplets des faiseurs de romances ; les muses se sont mariées avec des industriels, et les enfants sublimes ont fait place aux pianistes chevelus. Nous n'avons plus le moindre ridicule, nous avons extirpé de notre cœur toute passion compromettante ; nous aimons la musique facile et la littérature à la portée de toutes les intelligences ; tout le monde a le style de tout le monde, ce qui donne aux publications littéraires tout le piquant d'une page du *Moniteur*. Demandez à un écrivain consciencieux quelle est la qualité essentielle pour réussir aujourd'hui dans les lettres, il vous dira que c'est le savoir-faire ; quant au talent, s'il n'est pas indispensable, il nuit quelquefois.

Que voulez-vous? on nous a tant répété sur tous les tons que la jeunesse n'avait qu'un temps, que nous nous sommes faits vieux avant l'âge ; on nous a tant prêché le culte de l'utile et la religion de l'intérêt, que nous avons jeté à la porte de notre panthéon bourgeois la poésie, l'amour, l'enthousiasme et toutes les divinités de l'idéal ; le comédien est père de famille et juge au tribunal de commerce, et le personnage consulaire enlève à l'artiste les trois quarts du temps qu'il devrait consacrer à sa profession ; celui-là s'est éveillé un beau matin littérateur parce qu'il avait échoué au barreau ou perdu sa place dans l'administration des pompes funèbres, cette pépinière de vaudevillistes ; celui-ci est journaliste parce qu'il est le cousin du principal actionnaire ; les mœurs ont singulièrement gagné à cette transformation. Un fils de famille ne commettrait plus dans notre temps la folie de se ruiner pour une grande dame, mais

il pourrait bien arriver qu'il ruinât une comédienne ! Quel progrès dans la morale publique !

On peut donc affirmer, sans crainte d'être démenti, que la grande puissance de ce temps-ci c'est la médiocrité; la médiocrité règne et gouverne partout, en haut, en bas et au milieu, en, littérature dans l'art et encore ailleurs. La médiocrité se fait vingt mille livres de rentes là où le génie, cet imbécile de génie, ce révolutionnaire, cet iconoclaste, ce perturbateur, ne trouverait pas à gagner cent écus. Le roman stupide, vantard, absurde, invraisemblable, aura cinquante mille lecteurs, et le livre écrit avec goût ne trouvera pas trente acheteurs. Le tour des comparses est arrivé. Arbate se venge enfin d'Agamemnon. On nomme à l'Opéra troupe de fer-blanc les doublures chargées de suppléer à de certaines représentations les chefs d'emploi. La troupe de fer-blanc a si bien moralisé, si bien prêché, si bien intrigué, qu'elle domine à l'heure qu'il est sur toute la ligne, et qu'on la subit sur le théâtre comme dans les lettres, dans le journalisme comme au ministère. Un fait prouverait que M. de Girardin ne connaît pas son temps, lui qui se pique de connaître tant de choses. M. de Girardin a poursuit pendant trois ans à travers tous les partis et toutes les vicissitudes l'Ithaque chimérique du pouvoir, et il ne cessait de répéter qu'il avait une idée par jour au service de son pays, dans une époque où les vrais ambitieux sont ceux qui n'ont pas d'idées du tout.

Dans l'intérêt des jeunes gens qui se destinent aux carrières dites libérales, je voudrais qu'on soumît à une refonte radicale tous les vieux traités d'éducation. Il y a une sorte d'immoralité préméditée à faire étinceler dans la perspective, aux yeux de ces naïfs esprits, un monde chimérique qui leur causera tous les vertiges et tous les éblouissements qu'éprouverait un sauvage de l'Amérique du Sud transplanté en pleine civilisation. A Sparte, où l'adresse était tenue en plus haute estime que la vertu, on enseignait le vol aux jeunes Lacédémoniens. Un père de

famille pieux devrait, de nos jours, souhaiter pour son fils une orthographe suffisante et une intelligence contenue; qu'il lui permette l'accessit au concours, mais qu'il lui interdise formellement le premier prix. On a vu des prix d'honneur réduits par l'inclémence des temps à se faire aides de cuisine ou vaudevillistes. Les accessit ont toujours réussi.

Ah! l'accessit! c'est le trait d'union entre le talent et la stupidité; c'est l'éclectisme qui n'offusque personne; l'accessit est le roi du monde. Voulez-vous que je vous raconte comment, tout dernièrement, s'y sont pris, pour avoir du talent, de la science et de l'à-propos, les différents accessit du feuilleton? Depuis plus de quinze jours, le feuilleton dramatique passait ses journées à la Bibliothèque, au milieu d'un triple rempart d'in-octavo, d'in-douze et d'in-dix-huit; il remuait des montagnes de poussière historique, et transformé en bibliophile, il demandait à tous ces livres épars autour de lui une connaissance qu'il n'a pas et une science qu'il oubliera après huit jours, la science de l'antiquité païenne, la connaissance des beaux vers latins, des belles sentences latines, et la clef de ce monde romain dont il a vaguement entendu parler aux beaux jours de sa douteuse rhétorique. Quand, par hasard, on rencontrait le feuilleton dans la rue, on était tout étonné d'entendre tomber de ses lèvres des fragments de Tacite ou des phrases de Suétone. Je me suis trouvé nez à nez avec un de ces feuilletons hebdomadaires; il avait l'air si pâle et si défait que je lui ai demandé tout de suite des nouvelles de sa santé.

Le feuilleton m'a regardé sans me voir, et il m'a répondu sans broncher :

Quid privata domus, quid fecerit Hippia curas?
Respice rivales Divorum : Claudius audi
Quæ tulerit. . . . .

O prodige! m'écriai-je, le feuilleton parle latin!

. . . . Titulum mentita Lyciscæ,

répondit-il ; puis, partant tout à coup d'un long éclat de rire : Vous voyez, me dit-il, un feuilleton sur les dents ; je me prépare à la grande solennité dramatique par la résignation, la pénitence et le travail ; je fais mes études comme un collégien à l'intention de *Valéria*, drame antique et impérial qui va être représenté ces jours-ci. Tout ce que j'ai feuilleté de chroniqueurs, d'historiens, de poëtes, de satiriques, aurait fatigué la patience d'un bénédictin ; tout ce que j'ai dévoré de prose latine, de vers latins, tout ce que j'ai absorbé de Suétone, d'Aurélius, de Tacite, de Pétrone, de Perse, de Juvénal, *horresco referens*, aurait donné une indigestion à M. Nisard lui-même. Par Hercule ! je crois que j'avais des dispositions pour mordre à l'étude des langues mortes ; mais je ne m'en suis pas tenu là : afin de prouver au lecteur que le feuilleton connaît les détours des palais césariens et les mystères des alcôves impériales, j'ai appelé au secours de mon ignorance tous les auteurs modernes qui ont secoué la poussière sous laquelle dort la vieille société romaine, Bossuet, Voltaire, Rollin, Bayle, Rousseau, Gibbon, Mably, Niebuhr, Châteaubriand, Champagny, Dézobry et mon confrère Jules Janin, un faux bonhomme qui cache son érudition sous les arabesques de son esprit et qui connaît l'antiquité aussi bien que le jardin du Luxembourg. Par Junon, par Jupiter et surtout par Mercure ! les auteurs de *Valéria* n'ont qu'à bien se tenir ; le feuilleton est prêt, il est armé de souvenirs de pied en càp, il est hérissé de citations et bardé d'interpellations ; il a lu ce qu'il n'avait jamais appris, et, à l'heure qu'il est, il connaît Claude, Messaline, Agrippine, Pallas, Narcisse, Lycisca, comme s'il avait toujours vécu dans la familiarité de ces augustes personnages. Voulez-vous que je vous dise où était situé le Palatin ? Voulez-vous que je vous apprenne comment on portait le *peplum* ? Voulez-vous que j'éternue du Suétone, du pur Suétone ? *Olim quoties in lecticâ cum matre veheretur, libidatum incestè, ac maculis vestis proditum affirmant.* Ce n'est pas plus difficile que cela. Encore une pièce de

plus prochains maréchaux, était le résultat d'un malheur, d'une faute si l'on veut, mais non d'une trahison. Cela ressort victorieusement de la procédure, dont un exemplaire a été miraculeusement conservé par M. Regnault de Saint-Jeant d'Angély. C'est cet exemplaire unique, que M. Thiers a connu, qui lui a permis d'offrir au général Dupont la seule réhabilitation possible, celle qui concerne son honneur militaire. Le général Dupont, comparaissant devant un tribunal d'honneur, composé des grands de l'Empire, avait tout d'abord commencé par protester contre l'accusation de trahison, et s'était attaché à démontrer que son intérêt, à défaut du sentiment de l'honneur, lui faisait un devoir de rester fidèle au drapeau de la France impériale; mais quand les événements changèrent, quand le héros ne fut plus que l'ogre de Corse, on vit ce même général se vanter auprès des Bourbons d'une trahison qui n'existait pas, et escompter au prix d'un portefeuille et du grand cordon une infamie imméritée. Ne peut-on pas admettre aujourd'hui que c'était pour faire croire à un crime de haute trahison qui lui rapportait des honneurs et des dignités, que le général Dupont a anéanti, lorsqu'il était ministre de la guerre, deux exemplaires de la procédure qui l'innocentait devant ses contemporains et devant la postérité? Dans ces derniers temps, bien des hommes qui n'avaient commis que des fautes involontaires sous le gouvernement qu'ils avaient servi, se sont prévalus de ces fautes auprès du gouvernement nouveau comme d'un crime lâchement prémédité. N'est-ce pas là un fait caractéristique de notre époque que ce mépris de soi-même et de l'opinion? et n'est-ce pas un sujet digne des méditations du philosophe et de l'historien que le spectacle étrange de ces hommes qui, les uns pour un portefeuille, les autres pour une place ou un bout de ruban, tous dans un intérêt d'ambition personnelle, se font plus coupables et plus criminels qu'ils n'ont été réellement?

VI

M. Jules Janin a esquissé dans le *Journal des Débats*, à propos d'un vaudeville, une petite histoire de la Bohême littéraire ; que M. Janin me permette de le lui dire, il sait beaucoup de choses, et personne ne raconte ces choses-là mieux que lui ; mais il ne connaît que très-imparfaitement, et fort heureusement pour lui, les mille détails de cette existence exceptionnelle. Je serais tenté de croire que M. Janin n'a jamais vu que les copies de ces illustres originaux inconnus qui les premiers arborèrent, il y a une quinzaine d'années, le pavillon bohémien. Ils étaient dix, ceux-ci peintres, ceux-là faiseurs de romans, tous poëtes, émiettant leur vie sur les chemins, ne s'inquiétant que de la splendeur du soleil, et ne sachant pas au juste quelle était la forme de gouvernement de leur pays. Quel saint amour de la paresse! quelles belles soirées passées dans le nonchaloir et le *far niente !* Ces lazzaroni de l'intelligence avaient retourné la célèbre devise : *faire sans dire* ; leur devise, à eux, était : *dire sans faire* ; et ils jetaient en effet dans la circulation la seule monnaie qu'ils pussent royalement dépenser, la monnaie de leur esprit, des mots charmants que les vaudevillistes s'empressaient de ramasser et que le public attribuait à M. de Talleyrand, comme tous les mots spirituels qui se sont débités depuis cinquante années. Un jour, un notaire entre à l'improviste dans le cénacle, si j'osais, je dirais dans le galetas de la Bohême, et annonce à un des dix qu'il vient d'hériter de trente mille francs. Ce fut un hourra tel, que les échos de la rue Larochefoucault en frémissent encore à l'heure qu'il est. Le tabellion en devint sourd. On ouvrit un conseil pour savoir à quoi serait employée cette somme mythologique. L'un proposa de donner un festin au peuple français ; mais on lui fit observer que la chose serait

difficile, vu la quantité insuffisante de vaisselle plate que l'association pourrait offrir aux convives. L'achat d'une principauté fut aussi mis en avant; et l'on se disposait à discuter sérieusement cette idée, lorsqu'une voix s'écria : Un voyage en Italie! *Italiam* ! *Italiam* ! Huit jours après, les dix saluaient par leurs chants, par leurs strophes, et surtout par leurs sonnets, la patrie de Pétrarque et du macaroni. Pendant trois mois ce fut une existence à grandes guides, si bien qu'un jour il ne restait plus un sou de ces trente mille francs, qui ne devaient jamais finir. Il fallut à toute force se séparer, dix estomacs aussi creux ne pouvant marcher de compagnie sous peine d'affamer les populations. Un rendez-vous général fut assigné, à six semaines de là, au Palais-Royal. Chacun s'engageait à faire, au retour, le récit exact de ses aventures. Après quoi l'on se dispersa en s'embrassant.

Au jour et à l'heure indiqués les dix amis se rencontraient dans la galerie vitrée.

De ces dix odyssées de la jeunesse, de la poésie et de l'insouciance, je n'en citerai qu'une seule en quelques mots, parce que le héros n'existe plus. Celui-là était resté dans un hôtel de Naples, vivant au jour le jour tantôt d'une redingote, tantôt d'un pantalon qu'il allait vendre à un juif. Un matin, l'hôte, qui avait surveillé les évolutions de cette garde-robes fugitive, vint trouver son commensal et lui dit : « Voici cent francs, retournez en France; vous me renverrez cet argent quand vous serez à Marseille ou à Paris. » Le jeune homme était doué de quelque talent en peinture; il ne consentit à accepter les cent francs si libéralement offerts que lorsqu'il les aurait légitimement gagnés. Le maître d'hôtel avait une femme et deux filles, il fit le portrait au pastel de toute la famille, et il dessina les marmitons par-dessus le marché. Quand sa besogne fut achevée, il se dirigea vers le bateau, accompagné de l'hôte, qui ne voulait plus le laisser partir. Heureuse jeunesse! le charme qu'elle répand autour d'elle est si grand, qu'elle atten-

drit jusqu'aux maîtres d'hôtel napolitains. A bord, notre héros se rencontre sur le pont avec une belle jeune femme, à laquelle il ose à peine parler, tant elle lui semble une grande dame et une noble créature. Cependant il s'enhardit peu à peu, et, pour se faire bien venir de cette fière beauté, il laisse vaguement soupçonner qu'il est un gentilhomme voyageant pour son instruction, et qu'il a oublié son gouverneur dans un honnête tripot ou dans le cratère du Vésuve. Tout va bien, et l'on arrive à Marseille. Mais, ô contre-temps! les douaniers manifestent l'intention de visiter les bagages. Notre héros veut fuir, on le retient; on le force de donner la clef de sa malle, on l'ouvre... elle contient trois pavés! Pétrification générale. La malle de la belle voyageuse est également ouverte : ô bonheur! elle ne renferme que des oranges! La grande dame n'est elle-même qu'une bohémienne, double méprise! tromperie charmante! Ils partent ensemble pour Paris, où ils vécurent heureux pendant une éternité de quinze jours.

Eheu! fugaces posthume! Qu'êtes-vous devenus, chers poëtes dispersés? L'un est avocat général, l'autre est un grave législateur, cet autre... Mais à quoi bon vous dire ce qu'ils sont? Qu'il vous suffise de savoir ce qu'ils ont été.

VII

Je signale à mon pays l'avénement prochain d'un nouveau parti, le parti des gens modestes; sous le gouvernement de Juillet, nous avions le parti des hommes sérieux. L'homme sérieux était un sage qui voulait arriver par la voie la plus courte, *linea brevissima*, la voie de l'insignifiance. Dans la rue, il portait un chapeau qui n'était ni trop neuf ni trop vieux, un habit dont la couleur était intraduisible, un gilet mixte et une cravate dogmatique. Il marchait posément, parlait peu, ne souriait jamais, et n'ouvrait la bouche que pour éternuer un petit bar-

barisme inédit, Il avait horreur de l'*inconstitutionnalité*, et trouvait que M. Barrot manquait de *gouvernementabilité*.

Pendant six mois, il faisait annoncer dans les catalogues un ouvrage destiné à produire la plus profonde sensation : *Des théories parlementaires considérées dans leur rapport avec*, etc, etc. Le livre ne paraissait pas, mais le titre avait produit son effet, et plus tard, l'homme sérieux se portait candidat à l'Académie des sciences morales et politiques, comme auteur d'un ouvrage qui aurait pu à la rigueur exister. Il était admis.

Ce qui distinguait surtout l'homme sérieux, c'était la *tenue*. La *tenue* était son cheval de bataille. La tenue consistait à affecter un air gourmé, à se vieillir l'esprit et le visage, et à faire semblant d'étudier l'économie politique.

La révolution de février avait dissous ce parti; mais aujourd'hui il se reforme, les éléments dispersés se rapprochent; les vaincus d'hier aspirent à l'empire de demain. Seulement, ils ont pendu leur vieux costume au vestiaire, et pour être à l'unisson de la politique contemporaine, ils ont endossé la défroque de la modestie.

L'homme modeste vit retiré, il ne veut rien, n'aspire à rien : il est profondément dégoûté de tout ce qu'il voit et de tout ce qui se passe autour de lui; ne lui parlez pas de dignités, de gloire, de fonctions publiques; il a donné sa démission de tout et n'aspire qu'au repos et à l'oubli : aux cœurs blessés l'ombre et le silence. Ce n'est pas qu'il méprise l'espèce humaine; mais il se sent incapable, et se range de côté pour laisser aux plus dignes le chemin libre. L'étude est sa seule distraction, et s'il va encore chez les ministres, dans les cercles politiques, partout où parade le monde officiel, c'est pour ne pas rompre du jour au lendemain avec des habitudes prises, et pour que son absence précipitée n'attire pas l'attention sur sa personne.

O Athéniens! j'ai vu l'homme modeste de mon temps, je l'ai examiné, je l'ai sondé! Défiez-vous de lui, c'est un renard sous la peau d'un agneau!

VIII

Je voudrais bien ici dire un mot de Voltaire. C'est que, tous les jours, on le juge ridiculement. On l'a exagéré, et, faut-il l'avouer, les Espagnols, comme les Italiens, le comprennent aujourd'hui mieux que les Français. — Voltaire, qu'on nous fait si effrayant et si noir, n'était qu'un Boccace qui s'était gâté en changeant de siècle.

Si Voltaire fût né dans un pays riant, à Naples, à Florence ou à Venise, quelle différence! Conteur vif et délicat, comme il l'était; philosophe à peine et par hasard; sceptique, mais plein de grâces, quel grand homme aimable ne serait pas encore Voltaire! C'eût été une bénédiction pour son temps, pour l'Église elle-même, toujours pleine de gens de goût, de pouvoir lire ses livres, sans que personne, pas même lui, pût croire que de cette lecture allait sortir une révolution cruelle.

Ceci n'est-il qu'un paradoxe? Eh bien, qu'on lise quelques-unes de ses lettres intimes perdues dans la *Correspondance de Grimm*, et reconnaissables à leur parfum! Vous direz si personne de nous, depuis 1789, a su ce que c'était que Voltaire; si même par des louanges insensées on ne l'a pas calomnié, et si enfin les plus décidés d'entre les encyclopédistes, tous ces écrivains risqués : Grimm à qui il se plaignait déjà de la tournure qu'il voyait prendre à ses idées, si Diderot encore, d'Alembert lui-même, et jusqu'au baron de Holbach, se sont jamais douté du rôle que plus tard des bêtes féroces allaient leur faire jouer à tous!

Voltaire se fût indigné de voir son nom mêlé à tant de folies et de crimes qu'il ne prévoyait pas! — Sans doute, il a critiqué et dû critiquer une foule de choses inutiles ou ridicules existant dans l'ancienne société française, au sein de laquelle il vivait si bien en y souriant toujours; mais peut-être l'a-t-il

moins attaquée que Molière. Son malheur, c'est de n'avoir pas pris garde qu'il parlait à un siècle moins fort que le dix-septième siècle, et où il fallait parfois se taire, parce qu'on était écouté par un moins grand nombre d'honnêtes gens que du temps de Molière.

Aussi, qu'est-il arrivé à Voltaire? Du moment que la populace des écrivains et des pamphlétaires politiques répéta ses idées, tout ce qu'il disait si bien devint ignoble, et tout fut perdu. L'esprit et le tact disparurent de la France. Aujourd'hui enfin, le châtiment de Voltaire, de cet homme d'esprit, c'est — d'être devenu le dieu des imbéciles.

IX

M. Gérard de Nerval, le plus pérégrinateur de nos écrivains, comme il est aussi un des plus aimables et des plus savants, s'était dirigé l'année dernière pour Berlin lorsqu'il apprit en route que l'on allait donner à Weimar, pour l'inauguration de la statue de Herder, des fêtes qui se rencontraient avec l'anniversaire de la naissance de Gœthe.

Gérard avait été l'ami de Gœthe, ami presque inconnu, car ils ne s'étaient, je crois, jamais vus. Mais à l'âge de dix-huit ans Gérard avait publié la traduction de *Faust*. Cette traduction, malgré toutes celles qui ont paru depuis, est restée la meilleure, et Gœthe ne reconnaissait guère que celle-là. « Gœthe, rapporte Eckermann, avait pris en main la dernière traduction française de son *Faust*, par Gérard, qu'il feuilletait et paraissait lire de temps à autre. De singulières idées, disait-il, me passent par la tête quand je pense que ce livre se fait valoir dans une langue dans laquelle Voltaire a régné il y a cinquante ans... Gœthe fit l'éloge de la traduction de Gérard. Je n'aime pas lire le *Faust* en allemand, ajoutait-il, mais dans cette

traduction française tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. »

Gérard ne pouvait donc se dispenser d'ajourner son voyage à Berlin. Il se dirigea vers le duché littéraire de Saxe-Weimar. Je dis duché littéraire, parce qu'on y distribue aux poëtes et aux artistes des marquisats, des comtés et des baronnies... Les noms des hommes illustres qui l'ont habité y marquent des places et des stations nombreuses qui deviennent des lieux sacrés. Si jamais le flot des révolutions modernes doit emporter les vieilles monarchies, il respectera sans doute ce coin de terre heureux où le pouvoir souverain s'est abrité depuis longtemps sous la protection du génie.

Il est est inutile de demander si Gérard fut bien accueilli à Weimar ; tout ce qu'il y a d'illustre à cette petite cour voulut lui faire fête. Un matin qu'il s'occupait de visiter les anciennes demeures des grands hommes qui ont séjourné à Weimar, telles que celles de Lucas Cranach, qui a orné la cathédrale d'un beau tableau ; de Wieland, de Herder et de Schiller, il fit la rencontre d'un inconnu qui lui proposa de lui faire voir l'intérieur du palais grand-ducal, où resplendit de toutes parts le culte que la famille de Saxe a voué aux grands hommes; Gérard accepta avec empressement, et examina avec une pieuse curiosité ces quatre grandes salles consacrées une à Wieland, la seconde à Herder, les deux dernières à Gœthe et à Schiller.

De retour à Paris, Gérard publia dans un journal la description des fêtes auxquelles il avait assisté. A ce sujet, l'inconnu qui lui avait si gracieusement ouvert le palais grand-ducal, lui adressa la lettre suivante :

« *A Monsieur Gérard de Nerval.*

« MONSIEUR,

« Lorsqu'on est passionné comme je le suis pour la gloire littéraire de la patrie, l'on désire qu'elle soit servie par la renom-

mée. Rien ne saurait réjouir davantage que la preuve que cette gloire est reconnue et goûtée à l'étranger. Vous m'avez procuré cette joie, monsieur ; aussi ne saurais-je mieux y répondre que par la main même de Gœthe, dont je vous prie d'accepter l'autographe ci-joint, en vous souvenant de Weimar et de celui qui reste à jamais votre très-dévoué.

« CHARLES ALEXANDRE,
« Grand-duc héréditaire de Saxe.

« Du château du Belvédère, 30 octobre 1850. »

Il est assez difficile de rendre en français la traduction fidèle de ce quatrain improvisé. Il a été écrit à propos d'un portrait de la jeune princesse Marie de Prusse, et, s'il était possible de le faire passer littéralement dans notre langue, on pourrait le traduire ainsi :

Aimable et gentille,
Calme et bienveillante ;
Sont à elle les fidèles
Sûrs comme l'or.

Quelle plus charmante et plus délicate manière de prouver sa reconnaissance à un écrivain ! Un prince ordinaire se serait contenté d'envoyer à Gérard quelque banale décoration, que celui-ci aurait mise dans sa poche. Le prince de Saxe-Weimar adresse au traducteur de Gœthe un autographe de Gœthe ; il donne à un homme littéraire une récompense littéraire ; il a causé avec l'écrivain français ; il a pu, dans le peu de temps passé avec lui, se rendre compte de la distinction de cet esprit solide et d'une grâce suprême, et il a compris tout de suite que celui-là ne devait pas être traité comme un pianiste, à qui l'on remet une tabatière à la fin d'un concert.

Ce qui ajoute encore de la grâce et de la valeur à l'envoi du prince héréditaire, c'est le choix spécial de l'autographe. Au

moment où Gérard examinait l'intérieur de la maison de Gœthe, il y avait rencontré cette jeune princesse Marie pour qui ont été écrits ces quatre vers. En voyant cette apparition gracieuse errer capricieusement parmi les images du passé, Gérard l'avait comparée à l'image antique de Psyché, représentant la vie sur la pierre des tombeaux. Le prince Charles Alexandre, en choisissant parmi tous les autographes de Gœthe celui qui se rapportait à la jeune princesse, a-t-il voulu faire discrètement comprendre à l'écrivain qu'une autre personne était de moitié dans l'envoi de ce souvenir de Weimar?

La royale famille de Saxe-Weimar est une famille à part au milieu des autres souverains allemands. Le culte et l'amour de l'art sont une des traditions des princes de cette souveraineté athénienne dont Gœthe a été pendant longtemps le principal ministre. Cependant, il faut le dire à la louange des princes allemands, beaucoup aiment les lettres, comme le roi de Prusse et le roi Louis de Bavière, et presque tous bannissent, dans leurs rapports avec les simples particuliers, cette morgue et cette roide attitude qui ont caractérisé nos anciens princes français. Que le lecteur veuille bien me permettre de citer, comme preuve à l'appui de cette opinion, une petite aventure de chemin de fer qui m'est personnelle.

Vers la fin du mois d'août de l'année dernière, je me trouvais à Mayence, lorsqu'un matin je lus dans un journal que ce jour-là le Congrès de la Paix allait s'ouvrir à Francfort. Moins désireux d'entendre des discours dans tous les dialectes connus que de rencontrer quelques Français qui avaient dû se rendre à cette solennité polyglottique, j'allai prendre un billet au bureau du chemin de fer et je me trouvai dans une diligence seul avec un homme jeune encore, qui, au bout de quelques minutes de silence, m'adressa la parole en allemand. Sur un signe de tête négatif de ma part, il comprit mon ignorance de la philologie teutoniqne, et, changeant aussitôt de dialecte, il s'exprima dans le français le plus pur.

Pendant les trois quarts d'heure qui séparent Mayence de Francfort, nous causâmes du Congrès de la Paix, auquel l'inconnu n'épargna pas les épigrammes, nous parlâmes de Paris, de Francfort et de la pluie qui tombait par torrents.

En descendant du wagon, j'avais pris congé de mon compagnon de route, lorsque la circonstance de la pluie, qui redoublait, nous rapprocha. Il ne restait plus qu'un seul fiacre devant l'hôtel du chemin de fer, et le cocher s'était approché sur un signe que je lui avais fait, lorsqu'en me retournant, j'aperçus mon inconnu qui se promenait sous le péristyle. J'allai à lui et lui offris une place dans le fiacre, en lui demandant où il désirait être conduit.

— Allez-vous, me dit-il, à un hôtel avant de vous rendre à l'église Saint-Paul, où se tient le Congrès?

— Oui, lui répondis-je ; mais, comme je n'ai pas de préférence, j'irai au premier venu.

— Alors, reprit mon compagnon, permettez-moi de vous conduire à l'Hôtel de Russie. Il est situé dans le Zeill, la principale rue de Francfort.

J'acceptai.

En entrant dans la cour de l'Hôtel de Russie, quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis le maître de la maison venir dire chapeau bas, à mon compagnon :

— La chambre ordinaire de Votre Altesse est occupée par Son Altesse le grand-duc de Hesse-Darmstadt. Nous n'attendions pas Votre Altesse aujourd'hui.

— C'est bien, répondit mon compagnon. Donnez une chambre à monsieur d'abord, moi je me contenterai de la première venue.

Quand je fus installé dans ma chambre, qui était d'une magnificence royale, je me mis à faire mon examen de conscience pour me rendre compte si, dans le cours de la conversation, je n'avais pas laissé échapper quelques-unes de ces bordées fran-

çaises dont les éclats auraient pu rejaillir sur mon compagnon de route, lequel était le duc régnant de...

Tout à coup le prince entra et me dit : Vous savez qu'ici on dîne à une heure. C'est l'habitude germanique.

— Je le sais, monseigneur, lui répondis-je.

— Bah! me dit-il, je ne suis pas plus monseigneur que vous, aujourd'hui ; je voyage *incognito*. Donc vous ne devez voir en moi qu'un simple gentleman. A la table d'hôte vous rencontrerez quelques autres souverains, mais faites comme si vous ne connaissiez pas leur qualité, c'est l'usage.

Je le remerciai de l'avis qu'il venait de me donner, et me rendis à l'église Saint-Paul.

A une heure j'étais de retour à l'hôtel. Le duc de..... me fit placer à côté de lui.

Il y avait autour de la table une dizaine de convives.

— Pardonnez ma curiosité de Parisien égaré en Allemagne, dis-je tout bas au duc de..., je voudrais savoir si toutes les personnes ici présentes sont aussi des gens considérables.

Ce personnage qui est en face est le prince Frédéric de Prusse, voici le grand-duc de Hesse, et à côté de lui le duc de Lucques.

— Savez-vous, lui dis-je, que depuis Candide on n'avait jamais vu tant de princes dans une hôtellerie.

— Chut! me répondit-il en souriant, ne réveillons pas Voltaire qui dort.

Le dîner fut charmant ; il fut surtout égayé par les saillies et le champagne du duc de Lucques.

Le soir, au moment où je prenais congé du duc de ***, il me dit en me tendant la main : Vous retournerez à Paris, vous êtes bien heureux.

— Je croyais que les rois détestaient Paris, lui répondis-je.

— Nous l'exécrons et nous l'adorons ; tenez, il y a des instants où je donnerais la moitié de ma principauté pour pou-

voir habiter pendant trois mois un entre-sol du boulevard Italien.

X

Il y a eu dernièrement un procès littéraire bien autrement curieux et intéressant que le procès de Paul-Louis Courier pour la tache d'encre de Longus, et cependant c'est à peine si l'on s'en est occupé, quoiqu'il ait été plaidé à grand orchestre et que les journaux l'aient reproduit *in extenso*. Nous voulons parler des lettres amoureuses de Benjamin Constant à madame Récamier, cette abbesse mondaine de l'Abbaye-aux-Bois qui a compté presque autant d'adorateurs qu'elle a fait d'académiciens. Aujourd'hui l'arrêt est prononcé, arrêt étrange qui eût excité dans son temps la verve satirique de Beaumarchais ; car de ce singulier jugement il résulte que madame Louise Collet a peut-être raison, mais que madame Lenormand n'a pas tort.

Toujours est-il que les lettres ne paraîtront pas, et c'est dommage. Cette publication eût mis dans son vrai jour un point de critique littéraire fort controversé : *Adolphe* est-il un personnage vrai ou un être imaginaire? l'amant d'Ellénore est-il ce jeune étudiant d'Heidelberg, ce causeur trop éloquent du tribunat, qui devait être un jour une des gloires du parti libéral, ou bien n'est-ce qu'un caractère savamment étudié et en quelque sorte pris sur le fait? Madame Récamier soutenait cette dernière hypothèse ; elle assurait que l'on avait toujours loué l'esprit de Benjamin Constant aux dépens de son cœur, et c'était, assure-t-on, pour venger cette ombre chère et désolée qu'elle avait ardemment désiré la publication des lettres. Si au contraire il fallait ajouter foi à l'opinion de critiques célèbres, MM. Sainte-Beuve, Gustave Planche et Loëve-Weimar, on serait porté à croire que Benjamin Constant s'est peint au naturel dans ce roman fameux, et que dans un jour de décou-

ragement et peut-être de remords il a déchiré du livre de sa vie cette froide page de sa jeunesse. Dans ce cas, il faudrait admirer l'écrivain et plaindre l'homme, ce type d'égoïsme et de lâcheté dans les affections du cœur.

Ce qui a fait le succès d'*Adolphe* ce ne sont pas les combinaisons savantes, c'est encore moins l'imagination, je ne crois même pas que ce soit le style. Mais le lecteur s'est plu à porter aux nues un ouvrage où il se reconnaissait à chaque page dans son présent ou dans son passé. Il éprouvait une commisération égoïste à la vue de cet homme, enlacé dans les anneaux d'une chaîne de fleurs et d'épines et se débattant dans l'agonie de son amour. Chacun en comptant les rares pulsations de ce cœur refroidi faisait l'anatomie de son propre cœur. Qui n'a pas eu son Ellénore ?

O sublime égoïsme de notre nature ! ce n'était pas Ellénore, c'était Adolphe qu'on plaignait; et cependant qui devait le plus intéresser du héros ou de l'héroïne ? ils ont gravi ensemble, la main dans la main, le coteau verdoyant de la passion ; ensemble ils ont cueilli sur la route enchantée les fleurs de l'enthousiasme; puis un beau jour, par un soleil étincelant, alors que la nature n'a jamais été plus belle, le ciel plus splendide, le cœur d'Ellénore plus débordant, voici que l'ambition, cet oiseau moqueur, chante à l'oreille distraite d'Adolphe cette triste chanson de la vingt-cinquième année qu'entendit aussi le docteur Faust par un soir d'orage. *Eheu fugaces !* s'écrie-t-il et, jetant sur la route parcourue un regard désolé, il reconnaît avec effroi que les cyprès et les ronces ont envahi le sentier semé naguère de myrtes et de roses. Alors il descend pas à pas le versant des illusions jusqu'à l'heure où, comprimant sous sa main de fer les derniers battements de son cœur, il abandonnera, dans la solitude du désespoir, l'Ariane de sa jeunesse. L'histoire de Benjamin Constant s'arrête là ; mais qui n'a pas achevé cette histoire dans sa pensée ?

Adolphe fera sa rentrée dans le monde ; ses amis le féliciteront d'avoir rompu des liens qui l'enchaînaient loin des hon-

neurs et de la fortune. On viendra à son aide, on lui aplanira les obstacles, et chacun s'empressera de le conduire par la main dans la voie qu'il voudra parcourir. Et Ellénore qui a tout sacrifié à son amant, sa beauté, sa jeunesse, sa réputation et peut-être sa fortune, Ellénore qui n'a eu que le tort de croire aux serments d'Adolphe, que deviendra-t-elle? triste et délaissée, elle pleurera. L'amour est un épisode dans la vie de l'homme, il est l'existence tout entière de la femme. Loin de venir la consoler, ses amies la montreront du doigt quand elle passera solitaire sur les contre-allées de la promenade. Rien n'effacera de son front le stigmate de sa chute, j'allais dire de son bonheur évanoui. Partout elle traînera la flèche empoisonnée. Quand la nuit et la solitude se feront de plus en plus autour d'elle, Adolphe, lui, sera célèbre, envié et admiré. Un jour le bruit public apprendra à Ellénore que son ancien amant est entré à l'Académie ou au ministère, et seule peut-être, elle éprouvera, à cette nouvelle, une joie triste mais désintéressée. O justice distributive de l'homme ! Adolphe sera partout cité comme un modèle de probité et d'honneur, pendant qu'Ellénore, méprisée, mourra dans l'isolement en donnant sa dernière pensée à l'homme qui a troublé sa vie et qui, depuis l'heure de la séparation, n'a pas une seule fois songé à s'informer de ce qu'était devenue cette amie des premiers jours. De quel côté est la résignation, la grandeur et la vertu?

Les débats de ce procès nous ont initié aux mystères des derniers jours de madame Récamier, cette noble femme, la dernière partie de cette société d'élite dont nous avons vu se fermer la tombe. Elle eut le malheur de survivre à sa génération, si bien qu'à la fin de sa vie son cœur n'était plus qu'un vaste cimetière où reposaient, les uns à côté des autres, ces rois et ces hommes célèbres, ces reines et ces femmes illustres, toute cette réunion de grandes intelligences dont elle avait été adorée. Pas un de ses chevaliers fidèles ne resta pour mener son deuil, et l'on s'afflige en voyant quels hôtes, après la mort de

Ballanche et de Chateaubriand, avaient, dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois, rempli de leur nullité la grande place laissée vacante par ces deux géants. Qu'auraient dit madame de Staël, la reine Caroline, la marquise de Catteley, l'empereur Alexandre, Fox, Benjamin Constant, Canning, si on leur eût annoncé que les dernières illustrations qui entoureraient madame Récamier seraient madame Louise Collet et mademoiselle Clémence Robert !

XI

M. Henry Murger a eu le bonheur peu commun de se révéler au public par un vaudeville très-original et mieux écrit que la plupart des comédies contemporaines du Théâtre-Français. On comprend facilement l'étonnement général, Un vaudeville sans coq-à-l'ane, sans esprit réchauffé et sans entorses grammaticales, un vaudeville littéraire en un mot; cela ne s'était pas encore vu. M. Scribe, le Titan de ce genre dramatique, ne s'était pas fait faute d'émailler ses petits chefs-d'œuvre de lieux-communs prémédités, de couplets naïfs et de quelques phrases de patois. Ce que voyant, les critiques avaient dit : Si un homme aussi habile que M. Scribe attend pour enchâsser une plaisanterie dans sa prose que cette plaisanterie ait traîné pendant trois ou quatre ans sur les tables de quelque cercle littéraire, s'il ramasse avec tant de soin les bouts de cigares de la conversation des gens d'esprit, c'est que le vaudeville est de son essence une sorte d'improvisation, et qu'il doit comporter, sous peine de chute, une certaine dose de commun. M. Henry Murger a eu l'audace d'en appeler de l'exemple de M. Scribe et du jugement des critiques, et cent représentations de son œuvre lui ont donné gain de cause.

Aujourd'hui M. Murger fait paraître un volume des fragments publiés dans les journaux ; ces fragments, coordonnés, corrigés

et augmentés, forment une histoire suivie. Mais dès le début l'auteur a grand soin d'avertir le lecteur que « les bohèmes dont il est question dans son livre n'ont aucun rapport avec les bohèmes dont les dramaturges du boulevard ont fait les synonymes de filous et d'assassins. » Sa bohème à lui se compose, Dieu merci ! d'autres personnages. « Aujourd'hui comme autrefois, dit-il, tout homme qui entre dans les arts sans autre moyen d'existence que l'art lui-même, sera forcé de passer par les sentiers de la bohème. La plupart des contemporains qui étaient les plus beaux blasons de l'art ont été des bohémiens ; et, dans leur gloire calme et prospère, ils se rappellent souvent, en le regrettant peut-être, le temps où, gravissant la verte colline de la jeunesse, ils vivaient de cette manne hasardeuse qui tombe des corbeilles de la Providence, et n'avaient d'autre fortune au soleil de leurs vingt ans que le courage, qui est la vertu des jeunes, et que l'espérance, qui est le million des pauvres. »

On voit tout de suite quels sont les originaux dont M. Murger va tracer les portraits. C'est d'abord un jeune peintre qui n'a pas les premiers capitaux nécessaires à l'achat d'une toile. Cette toile enfin obtenue à l'aide d'une persévérance héroïque, le rapin enthousiaste et coloriste la barbouillera de vermillon, et obtiendra, à force de coups de brosse, un horrible passage de la mer Rouge, qui deviendra au besoin un passage du Granique, un passage du Rubicon, un passage de la Bérésina, et se transformera enfin, dans une incarnation définitive, en un passage de Panoramas. Voici un poëte romantique forcé de rengaîner son lyrisme et de marteler pour dix francs une épitaphe à la gloire éternelle d'un pharmacien. Cet autre est un musicien du plus grand avenir qui manque de présent parce qu'il n'a pas de passé. Celui-ci, philosophe pythagoricien, est à la recherche de son âme, et finit par trouver un beau soir l'immortelle endormie tout au fond d'une bouteille de Syracuse à 40 centimes. Ce monde, borné à tous les horizons par les expédients, est animé de frais visages, de gais sourires et de

tendres propos : *la vie de Bohème* est la symphonie à grand orchestre de la jeunesse, de la poésie, de l'insouciance et de la misère.

Que le lecteur et M. Murger me permette une digression. C'est une croyance universellement admise depuis des siècles que l'artiste, le poëte, le littérateur doivent débuter dans le voyage intellectuel par l'étape de la nécessité. Bien des gens restent convaincus que sans la douleur et la privation, ces deux muses énervantes, jamais le génie de Jean-Jacques ne se serait éveillé. Béranger pour sa part a beaucoup contribué dans notre temps à enraciner dans les esprits ce préjugé féroce que le grenier doit être le temple consacré aux bégayements de la muse. Cet éternel grenier sans feu et aux murailles humides m'a toujours paru un antre affreux, même avec la robe de Lisette suspendue à la fenêtre. Il est impossible d'admettre, même à vingt ans, Lisette avec les mains et le nez rouges. Quand Béranger préludait à son existence lyrique, s'il avait occupé un modeste appartement au quatrième étage, il n'en aurait été ni plus malheureux ni moins poëte. Béranger a résisté au grenier, mais je suis convaincu que le grenier en a tué bien d'autres ; je ne crois pas non plus, comme M. Murger, que la plupart des contemporains qui étaient les plus beaux blasons de l'art aient été des bohémiens ; quelques-uns sans doute se sont vus forcés de séjourner pendant quelque temps dans cette hôtellerie aux fourneaux éteints, aux lits absents et aux dîners chimériques ; mais le plus grand nombre au contraire avait de quoi payer son écot à l'hôtel garni d'à côté. Lamartine a eu et a encore une fortune patrimoniale ; Victor Hugo ne quittait la maison de sa mère que pour se marier ; Alfred de Vigny était capitaine d'infanterie avant d'être littérateur ; Alfred de Musset n'était pas sans quelque fortune ; Jules Janin donnait des leçons de latin, des leçons de grec, et se créait un revenu de son métier avant de songer à se faire une fortune de son art ; M. Scribe, l'homme qui avait le moins besoin d'un capital assuré, entrait

le radieux sourire de cette capricieuse maîtresse qui s'appelle la gloire !

M. Henri Murger a donc eu soin de prémunir le lecteur contre les séductions de ce monde affreux et charmant, triste et bouffon, dont il fait les honneurs avec toute l'élégance d'un poëte qui ne croit pas déroger en écrivant de la prose excellente. A mon avis, ce livre est remarquable par l'entrain, par l'observation et surtout par le style. Quant à l'esprit, je n'en parlerai pas, il pullule, il fourmille, il grouille. Avec un pareil livre, un littérateur honnête aurait pu faire six volumes sans être taxé d'économie. M. Murger est riche et il jette sa fortune, en enfant prodigue, par toutes les fenêtres.

XII

Un ami de M. Hugo, prétendait à propos de je ne sais plus quel ouvrage de M. de Lamartine, que ce qui nous a manqué depuis soixante années dans les rudes épreuves que nous avons traversées au pas de course, ce n'est ni l'idée ni le fait, ni l'intelligence ni l'épée, ni la parole ni l'action, ni les peuples ni les chefs, ni ceci ni cela. C'est... un poëte dramatique. O monsieur Jourdain! l'Empire est tombé faute d'un poëte dramatique. On sait que Napoléon se désolait de n'avoir pas Corneille sous la main pour confier à ce grand homme le portefeuille des relations extérieures. (Voir Marco Saint-Hilaire, *passim*.) C'est pour la même raison que restauration et gouvernement de juillet ont fait un beau matin la culbute, Le gouvernement de juillet s'était pourtant décidé à jeter sur le front monumental de Corneille le chapeau à plumes de pair de France. L'insensé, c'était trop ou trop peu. Il fallait à Corneille au moins le ministère de l'instruction publique. La République fit les premiers pas, il est vrai, appuyée sur le bras d'un poëte,

mais quel poëte s'il vous plaît ? Un poëte lyrique. Que pouvait faire l'amant d'Elvire pour conjurer tous les orages? Ah ! si l'on avait songé à Corneille au lieu d'appeler à la tête du gouvernement provisoire l'élégiaque paratonnerre que vous savez !

« M. de Lamartine, dit le critique hugolâtre, est certainement l'homme de ce temps-ci qui aura le plus contribué à enraciner dans les esprits ce préjugé vulgaire et absurde que le poëte est inhabile et incompétent dans la conduite des affaires humaines. Pourquoi? — Justement parce que M. de Lamartine est un poëte purement lyrique et le contraire d'un poëte dramatique. »

« Cette séparation, ce divorce, cette fuite perpétuelle de l'action devant l'idée, de l'idée devant l'action que nous signalons dans *Toussaint Louverture*, vous les retrouverez dans la vie publique de l'auteur des *Girondins*, homme d'État et penseur qui, chose inouïe ! n'aura jamais *vu que du feu dans Napoléon.* »

« Regardez, en effet. »

« Aujourd'hui, ce sera l'idée qui chez lui dominera, écrasera annihilera l'action, il laissera l'esprit souffler où l'esprit voudra ; il abdiquera sa volonté devant l'inspiration, nous ne dirons pas du hasard, mais de Dieu ; il criera : *Alea jacta est* ; il demandera cinq minutes de réflexion pour décider si la France sera république ou monarchie, il montera à la tribune sans savoir comment il va conclure, et s'il attribuera à l'Assemblée nationale ou bien au peuple le droit de choisir le chef de l'État. »

« Demain, sa pensée se laissera aller, incertaine, légère et flottante, au courant et à la merci de l'événement. Une révolution le portera au pouvoir, une insurrection l'en arrachera ; dans l'intervalle, la France s'offrira par trois ou quatre fois à lui et ne le trouvera jamais prêt, et comme une belle fille sottement dédaignée, ne lui pardonnera plus jamais ni ses retards à lui, ni ses avances à elle. »

« De sorte que lorsqu'il aura voulu fonder une Républi-

que, cet homme courageux, ce grand homme, sera resté inférieur, tantôt à M. Ledru-Rollin par l'idée, tantôt à M. Changarnier par l'action. »

« De sorte que lorsqu'il aura voulu écrire un drame, ce poëte inspiré, cet écrivain abondant, sera resté inférieur à M. Jules Janin pour la critique et à M. Anicet-Bourgeois pour la facture. »

Le tort impardonnable de M. de Lamartine, aux yeux de l'auteur de l'article, c'est d'avoir compromis Corneille, c'est d'avoir contribué à enraciner dans les esprits ce préjugé vulgaire et absurde *que le poëte est inhabile et incompétent dans la conduite des affaires humaines*. Aussi, tout en déclarant que M. de Lamartine est un beau génie et un grand caractère, a-t-il soin de le placer un peu au-dessous d'un faiseur de mélodrames.

Cette proposition une fois admise que le poëte dramatique sera l'homme d'État de l'avenir, le Confucius social, le Tyrtée législateur, il ne nous reste plus qu'à chercher parmi les membres de l'association des auteurs à qui ce rôle de sauveur doit échoir un jour.

S'il est permis dans une question aussi délicate, de s'en rapporter à l'opinion générale, les trois plus grands génies dramatiques de notre temps seraient MM. Alexaudre Dumas, Dennery et Bouchardy. C'est donc un de ces trois messieurs qui sera vraisemblablement tôt ou tard l'arbitre des destinées de la France. Comme je ne voudrais pas passer plus tard pour un flatteur du lendemain, je m'empresse de prendre date. *Vive monte Christo, vive la dame de Saint-Tropez, gloire au Sonneur de Saint-Paul !*

M. Victor Hugo a bien aussi quelques prétentions dramatiques, prétentions justifiées du reste ; mais, il faut bien l'avouer, toutes les critiques dirigées contre M. de Lamartine retombent de tout leur poids sur l'auteur des *Burgraves* et de *Marion de Lorme*. Comme M. de Larmartine, M. Hugo déclame, rêve et

chante quand il faudrait agir. Ses héros, au lieu d'aller droit au but, se préoccupent en chemin.

De la pâle clarté qui tombe des étoiles.....
......*Arcades ambo,*
Et cantare pares et respondere parati.

Dans les pièces de M. Hugo, le lyrisme est partout, au commencement, au milieu, à la fin, le drame n'est nulle part. *En notre âme et conscience*, l'œuvre de M. Hugo peut bien être *une belle effusion lyrique, mais l'humanité y chercherait vainement l'homme.* L'ami, en condamnant sans appel M. de Lamartine, n'a pas pris garde qu'il frappait du même coup sur son maître, lequel aura lui aussi contribué à enraciner dans les esprits ce préjugé vulgaire que le poëte est inhabile et incompétent dans l'exercice des affaires humaines; parce que comme M. de Lamartine, et plus que M. de Lamartine, M. Hugo a sacrifié le raisonnement à l'imagination, l'homme au poëte, l'idée à la forme; parce que la foule l'a vu, depuis qu'il a *l'âge d'homme*, passer d'une idée à une autre idée, des *Odes et Ballades* au *Roi s'amuse*, de *sa mère vendéenne* à *son père républicain.* Si M. Hugo, exalté par le rôle politique qu'a joué M. de Lamartine, rôle qui n'est pas sans gloire, caresse, chimérique ambition! l'espérance d'un jour, d'une heure, d'une minute de domination populaire, qu'il se détrompe. M. de Lamartine a pu être, à un moment donné, le tribun des sentiments généreux, la lyre de la révolution. M. Hugo ne serait que le tribun des antithèses, la lyre de la rhétorique. Le premier peut parler à la foule, l'exalter et la dominer, le second ne sera jamais compris que des bacheliers ès lettres et des académiciens!

XIII

Il vient de mourir ces jours derniers un brave garçon qui, lui aussi, avait entrepris de sauver le monde. Un soir, il y a

de cela une quinzaine d'années, il accompagnait au Père-Lachaise la dépouille mortelle d'un ami. Parvenu sur le mamelon funèbre qui domine Paris, il contempla les dômes, les colonnes, les tours et les toits des maisons qui marquaient à ses yeux la place où s'agitait la grande fourmillière. Il songea, c'est lui-même qui me l'a raconté depuis, à toutes les misères entassées dans ce gigantesque espace ; il vit ceux qui souffraient du froid ou de la faim, il entendit le râle des agonisants et, exalté par l'apparition des lugubres fantômes qui passaient devant son esprit, il se crut appelé à féconder les cœurs et à changer en paradis terrestre cette vallée de larmes. Quand il rentra dans Paris il était Dieu, je n'ose pas dire qu'il était fou.

A partir de cet instant, il s'appela le *Mapah*, l'homme androgyne, et il mit au jour une nouvelle religion intitulée : l'*Evadaïsme*. Novateur rétrospectif, il ramenait le monde à son berceau, à Adam et Eve. Il en est parmi les novateurs d'aujourd'hui qui ne remontent pas au delà du déluge. Il faisait des prédications partout, dans les réunions d'amis, dans les cafés et dans la rue. Il courait les ateliers pour trouver des disciples, et il eut le bonheur d'en rencontrer un, chose rare en ce temps-ci. Un jour ce disciple vint trouver le Mapah et lui dit : « Maître, j'ai écrit l'Évangile du Verbe nouveau, faut-il le livrer à l'impression ? Le Mapah répondit affirmativement.

Cependant un scrupule retenait le vulgarisateur : dans la religion évadienne, on ne s'appelait pas.

Le Mapah, qui poussait encore plus loin que le rédacteur en chef de la *Presse* le culte de l'égalité, avait compris que deux noms dissemblables constituant une différence, le dogme de l'égalité était violé par ce seul fait que celui-ci s'appelait Jean et que celui-là se nommait Pierre. Le Mapah était radicalement logique.

Quand un évadien voulait appeler un autre évadien, il se contentait de faire *psit*, *psit*, par respect pour l'égalité absolue. Le disciple, voulant concilier son amour-propre d'auteur avec

la prescription évadienne, chercha un biais ingénieux. Un jour le livre parut, et tout le monde a pu le voir derrière la vitrine des libraires étalagistes ; on lisait sur la couverture de cet évangile : *le Nouveau Verbe, par celui qui fut Caillaux.*

De l'évadaïsme il ne reste plus, à l'heure qu'il est, qu'un souvenir à la fois triste et risible. Celui qui fut le Mapah n'était pas, en somme, une intelligence vulgaire ; seulement, quand une fois il adoptait un principe, il le grattait jusqu'au tuf et il arrivait tout droit à l'absurde. En épluchant la philosophie du Mapah, on y trouverait peut-être bien, des pensées généreuses et des aperçus ingénieux ; mais tout cela est perdu dans un fatras de logique trop rigoureuse. Combien en avons-nous vu mourir en ces tristes temps, de pauvres diables qui ont perdu leur raison à vouloir absolument sauver le monde !

XIV

On croit assez communément qu'un homme qui a dépensé dix ou douze années de sa vie à courir la prétentaine sur les grands ou les petits chemins de l'imagination ; qu'un malheureux dont l'esprit, inutile papillon, s'est posé sur la tige de tous les caprices et a respiré le parfum de toutes les fantaisies, peut gravir ensuite d'un pied sûr le sentier des réalités. On se figure que cette chimère insaisissable qu'il poursuit à toute heure, il peut la quitter et la reprendre à volonté. Ceux que leur mauvaise étoile a poussés dans cette ingrate et glorieuse carrière des lettres supportent avec plus ou moins de courage les privations et même la misère ; mais c'est là un trait distinctif : ils luttent jusqu'à la fin. Une fois qu'on est engagé dans la voie, on ne peut, sans déchirement, songer à rebrousser chemin. Cèdent-ils à une fascination invincible et inexplicable, ou ont-ils, tous ces diseurs de riens, la conscience de leur inu-

tilité? Je ne sais, mais ils lutteront jusqu'au bout plutôt que de déserter. Ils ressemblent à ces peuples déshérités que le ciel a fait naître dans des pays arides et qui s'attachent à la nature avare qui les entoure en raison même de sa tristesse et de sa stérilité.

Parmi toutes les professions dites libérales, en est-il une seule qui soit plus rude et plus décevante que la profession littéraire? Sur mille qui combattent la plume à la main un seul arrive je ne dis pas à la gloire mais à la réputation, qui est le fantôme de la gloire. Les autres effeuilleront en pure perte les fleurs de leur esprit; ils suivront, mornes et résignés, le cortége de tous les triomphateurs, et ils disparaîtront un jour sans qu'on s'inquiète de leur absence, sans qu'un ami inconnu se souvienne de leurs premiers vers ou de leur dernier livre. Et pourtant que de forces éparpillées, que de travaux accomplis par ces obscurs soldats de l'intelligence! dans les quinze ou vingt ans consacrés à la Muse, que de souffrances endurées! Travailleurs rompus aux fatigues, esprits toujours prêts, ils auront donné leur repos et leur sang à cette tâche sans fin du journalisme, chaque jour ils auront versé leur goutte d'eau dans ce tonneau des Danaïdes! Condamnés, par la nécessité, au labeur improvisé, ils auront dépensé en menue monnaie leur part du trésor intellectuel. Tristes jusqu'à la mort, ils se seront vus contraints de mettre des paillettes à leur style, des rubans roses à leur plume pour se présenter devant leur souverain maître le public dans la mise la plus coquette de leur talent. Ils auront ressenti, à de certains moments, les souffrances de ces pauvres comédiennes dont l'unique enfant est mort le matin, et qui, le soir venu, séchent leurs larmes, mettent du rouge sur leur pâleur, et viennent, le sourire aux lèvres et la poitrine brisée, faire rire deux mille spectateurs.

Ah! ne croyez pas ces spirituels commis voyageurs et ces non moins spirituels vaudevillistes quand ils font passer sous vos yeux cette vie littéraire de convention, pleine de bruit,

pleine d'éclat, pleine d'actrices et de bols de punch. Tout littérateur sérieux travaille au moins dix heures par jour; et je ne compte pas cet autre travail qui consiste à se tenir au courant de tout ce qui se fait, de tout ce qui se publie, à savoir quel est l'esprit de ce matin, et à deviner quelle sera la mode de ce soir; et quand il sortira pour prendre l'air, pour se promener comme tout le monde, son cerveau galopera encore sur l'hippogriffe imaginaire, car la passion des lettres, si malheureuse qu'elle soit, est une maladie, une folie, si vous voulez, qui ne laisse ni repos ni trêve. Si vous me demandez après cela, pourquoi ces indociles esprits aiment mieux rouler cet éternel rocher du vieux Sisyphe que de s'asseoir tranquillement dans un comptoir ou dans les bureaux d'un ministère, je vous répondrai que c'est probablement parce qu'ils feraient des employés détestables et des commerçants impossibles. Ils ont endossé la tunique dévorante du Centaure, ils ne l'arracheront qu'avec leur chair; ils ne peuvent être que ce qu'ils sont; c'est leur malheur et c'est aussi leur gloire.

XV

M. de Lamartine a distancé M. Alexandre Dumas, ce *gentleman rider* de la fabrication romanesque, dans le grand *steeple chasse de la ligne*. M. de Lamartine est partout, dans le *Civilisateur*, dans les *Fóyers du Peuple*, dans le *Siècle*, dans le *Pays* et dans les catalogues des éditeurs; il écrit le même jour, dans la même matinée, un article politique, un roman intime, une page de ses mémoires et un chapitre de l'histoire de la Restauration. Je n'ai pas encore entendu dire qu'il fît des vaudevilles. L'ex-chantre d'Elvire est de son temps, un triste temps, où l'on ne mesure plus la valeur des écrivains qu'au mètre. Je ne sais plus quel critique nous apprenait dernière-

ment que les œuvres complètes de Balzac contenaient un peu plus de vingt millions de lettres. Vingt millions de lettres! Quand je pense que l'auteur des *Maximes* n'en a peut-être pas douze cent mille dans son immortel bagage. Après cela, il faut rendre à M. Lamartine cette justice, que ce n'est pas la voix de l'inspiration qui l'excite; la Muse, cette première amante, a sombré elle aussi dans le naufrage des illusions du poëte : aujourd'hui M. de Lamartine met en prose ses *Méditations*, ses *Harmonies*, *Jocelyn* et *la Chute d'un Ange;* il attèle impitoyablement à la charrette du feuilleton ses vers ailés, oiseaux charmants qui gazouillaient naguère dans le nid de notre jeunesse. Il sert à ses convives la seconde eau d'un thé qui a enivré toute la France.

M. de Lamartine a mis toutes ses impressions, toutes ses souffrances intimes en coupes réglées, à l'heure présente il fait la moisson de sa vie agitée, il rentre le grain de ses sublimes tristesses, il coupe le regain de ses poétiques infortunes. L'amant d'Elvire va décidément un peu bien loin dans ses *Confidences* ; si cela continue nous allons connaître tous les secrets de sa famille et tous les mystères qui dormaient ensevelis dans son cœur. J'ai de la peine à comprendre, je l'avoue, qu'un écrivain, si grand soit-il, fasse parader sur les tréteaux d'un feuilleton les amoureux fantômes de sa jeunesse. Nos souvenirs nous appartiennent-ils exclusivement, quand des êtres qui n'avaient sans doute pas prévu, pour leur mémoire, une publicité posthume, sont de moitié dans ces souvenirs?

J'admets le poëte idéalisant sa passion dans des strophes extatiques. Le manteau d'Élie enveloppe l'objet adoré en l'élevant dans le ciel. D'ailleurs, quelque transparent qu'il soit, le nuage poétique dérobe toujours la femme aimée aux regards du vulgaire. Au contraire, la prose la déshabille, tout l'idéal disparaît, l'ange fait place à la créature. Lorsque M. de Lamartine me dépeint Elvire, dans ses *Confidences* ou plutôt dans ses indiscrétions, avec *ses yeux couleur de mer claire ou de lapis veiné de*

brun et fermés par l'affaissement des paupières, avec son nez grec se nouant par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et rétréci, avec ses lèvres minces légèrement déprimées aux deux coins de la bouche, avec un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes; lorsqu'il me donne ce signalement de passe-port, il me fait perdre de vue l'Elvire vague et mystérieuse que j'ai entrevue sur les *bords du lac*, par un beau soir d'amoureuse contemplation. Pour moi, Elvire n'a jamais eu les lèvres minces ni déprimées aux coins de la bouche, cette Elvire-là, je la rencontre partout, dans les salons, dans la rue et dans les romans quadragénaires de M. de Balzac, c'est l'Elvire de tout le monde, de M. Eugène Sue et de M. Paul Féval. L'autre, l'Elvire de la muse, je ne la connais que pour avoir entendu sa voix quand elle chantait aux plus beaux jours de M. de Lamartine :

> Aimons donc, aimons donc ; de l'heure fugitive,
> Hâtons-nous, jouissons,
> L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
> Il coule et nous passons.

Et cependant croyez-moi, poëte, c'est cette Elvire qui est la vraie ; c'est cette Elvire qui, heureusement pour votre gloire, vivra immortelle dans la mémoire des hommes.

Si l'on veut savoir pourquoi M. de Lamartine en est réduit à jeter sur les épaules de sa poésie ce lourd manteau de prose bâclée, demandez-le-lui, et il vous répondra qu'il s'agissait pour lui de vendre Milly, sa terre natale, la terre des tombeaux de famille, ou de vendre des manuscrits. « L'acte était sur la table, dit-il dans la préface des *Confidences*. D'un mot j'allais aliéner pour jamais cette part de mes yeux (Milly). La main me tremblait, mon regard se troublait, le *cœur* me manqua... Je pesai d'un côté la tristesse de voir des yeux indifférents parcourir les fibres palpitantes de mon *cœur* à nu sous des regards sans indulgence ; de l'autre le déchirement de ce *cœur* dont l'acte allait détacher un morceau par ma propre main. Il fallait

faire un sacrifice d'amour-propre ou un sacrifice de sentiment. Je mis la main sur mes yeux et je fis le choix avec mon *cœur.*» Ce parti héroïque une fois pris, M. de Lamartine s'est loyalement exécuté. Il ne s'est point passé un seul jour qu'il n'ait envoyé à un journal un morceau de son *cœur* avec la suite au prochain numéro.

Si encore l'amant d'Elvire s'était contenté de mettre son cœur en coupe réglée ! mais il est impossible de reconnaître l'auteur du *Lac* et du *Voyage en Orient* sous le domino de cette nouvelle phase. On respire bien encore dans ces pages tracées à la hâte le souffle puissant qui a fait éclore tant de chefs-d'œuvre ; mais la décadence coule à pleins bords dans ce style appauvri par l'abus de la périphrase et des fausses images. Le style est le sang de la pensée ; or, le sang ne circule pas dans les dernières productions de M. de Lamartine, qui n'enfante plus que des nouveau-nés rachitiques. Cette emphase perpétuelle est d'autant plus sensible dans le *Tailleur de pierre de Saint-Point*, qu'il y règne aussi une grande prétention à la simplicité rustique et à l'analyse morale. M. de Lamartine mettra en scène son jardinier avec une pompe sonore qu'on comprendrait tout au plus s'il s'agissait d'introduire Agamemnon. « Je dis au père Litaud, c'est lè nom de ce vénérable vieillard, à *la figure homérique* et aux cheveux argentés comme l'*écume d'une vie* si longtemps battue du vent de ces collines, je lui dis *Père*, etc., etc. » Et savez-vous pourquoi M. de Lamartine monte sur de pareilles échasses en s'adressant à son jardinier ? C'est pour dire à ce brave homme que le mur de son parc est dégradé et qu'il est grand temps de songer à y faire des réparations.

Voici le portrait que l'auteur trace du principal personnage, qui s'appelle Claude et qui est tailleur de pierre de son état :

« Sous cet extérieur grossier et sous ces habits rustiques, éclatait néanmoins, dans la tête nue de cet homme, une empreinte, je ne dirai pas seulement de dignité, mais de

divinité de visage humain, qui imposait à l'œil et qui faisait rentrer toute idée de vulgarité et de dédain dans l'âme. La ligne de son front était aussi élevée, aussi droite, aussi pure d'inflexions ou de dépressions ignobles que les lignes du front de Platon dans ses bustes reluisants au soleil de l'Attique. Les muscles amaigris, creusés, palpitants des orbites de ses yeux, de ses tempes, de ses joues, de ses lèvres, de son menton, avaient à la fois le repos et l'impressionnabilité d'une jeune fille convalescente de quelque longue maladie ou de quelque secrète douleur. Les paupières de ses yeux bordés de longs cils se relevaient sur le globe bleu clair et largement ouvert des prunelles, comme la paupière de l'homme accoutumé à regarder de bas en haut et à fixer les choses élevées. Les cils jetaient une ombre pleine de mystère entre les bords de ses paupières et l'œil. La méditation et la prière pouvaient s'y abriter sans interrompre le regard. Son nez, droit et légèrement bombé au milieu par le réseau des veines entrevues sous une peau fine, se rattachait aux lèvres par la cloison des narines, transparente au soleil qui brillait derrière lui. Les plis de la bouche étaient souples, sans contraction, sans roideur; ils fléchissaient un peu vers les bords sous le poids d'une tristesse involontaire, puis ils se relevaient par le ressort d'une fermeté réfléchie. En marchant ainsi près de cet homme, entrevu de côté à la lueur du soleil, qu'il me cachait et qui le vêtissait de son auréole de rayons, on sentait qu'on marchait à côté d'une âme. »

Retranchez de cette citation les habits rustiques, les quelques menus détails imposés par la profession du personnage et l'amphigouri du style, et dites-moi si ce portrait ne pourrait pas être aussi bien celui de Werther ou de René? Cet idéal tailleur de pierre, qui parle en outre le beau langage de la moderne phraséologie, n'existe pas, Dieu merci! à Saint-Point non plus qu'ailleurs. Si M. de Lamartine n'avait pas fait un portrait de convention, s'il avait véritablement, comme il

l'affirme, causé avec le Claude qu'il met en scène dans ses *Nouvelles Confidences*, celui-ci serait très-probablement à l'heure qu'il est un des aigles de l'aire législative.

Autrefois, rien n'était plus facile que de donner à son héros la beauté, la grandeur et la magnificence en partage; dans ce temps-là le héros, c'était toujours le fils du roi, c'est-à-dire un héros imaginaire. Mais quand on dévoile les secrets de son cœur, quand on affiche la prétention d'être le narrateur d'un fait vrai et non l'inventeur d'une histoire romanesque, il faut au moins se tenir dans les limites de la vraisemblance, et si l'on dépeint un tailleur de pierre, on ne l'affuble pas de la défroque d'Obermann, d'autant plus qu'un bon ouvrier vaut mieux que dix rêveurs.

Quant aux descriptions de M. de Lamartine, je suis bien fâché de le dire, mais elles sont impossibles. Je n'ai jamais eu pour ma part l'occasion de voir des paysages comme ceux que l'auteur a créés dans son dernier livre; M. de Lamartine refait tout simplement l'œuvre de Dieu et, je l'avoue, Dieu ne gagne pas à cette tardive collaboration. Du reste, ce reproche pourrait être adressé à presque toute l'école moderne, qui se pique d'un grand amour et d'une vaste connaissance de la nature, et qui semble n'avoir jamais vu la nature qu'à travers je ne sais quels brouillards fantastiques. Je me demande si l'aspect des objets extérieurs se dérobe à certains regards ou si chacun n'a pas une perception particulière qui lui montre les choses sous un point de vue différent, mais il ne m'est point encore arrivé de reconnaître un site ou un paysage dans un livre. Beaucoup de gens à qui j'ai fait part de cette particularité qui me paraissait une mésaventure personnelle, m'ont fait le même aveu. L'année dernière, je remontais le Rhin, de Cologne à Mayence; un peintre avec qui je voyageais s'était muni, en guise de guide, du livre de M. Victor Hugo. Chose étrange! là où l'écrivain avait placé un ravin, nous trouvions une colline; tout semblait avoir changé d'aspect depuis que

l'illustre descripteur avait visité les rives du fleuve allemand. A la fin, mon compagnon de route impatienté ferma le livre et me dit : « Il y a en France un grand peintre du nom de Decamps ; chaque année il va passer deux mois à Fontainebleau pour admirer les grands arbres ; quand il est devant les hautes futaies du bas Bréau, savez-vous ce qu'il fait ? il peint des Turcs. » Je compris la pensée de mon ami le peintre. M. Victor Hugo, lui aussi, avait peint des Turcs en face du Rhin et du Taunus.

XVI

Depuis la loi qui grève d'un centime tout roman-feuilleton, les journaux se sont embarqués sur tous les océans et ils filent en ce moment je ne sais combien de nœuds à la colonne. Ce que nous avions prévu se réalise, les romanciers, forcés par l'amendement Riancey d'interrompre le récit palpitant des amours de Colombine et d'Arlequin, amour sans cesse contrariées par le despote Cassandre, se sont tous donné le mot pour fréter des coques de noix et aller à la découverte des pays les plus invraisemblables, ils se sont faits voyageurs, en ce moment les uns sont en Chine, là-bas, là-bas, derrière la grande muraille, occupés à raconter les aventures de Yang-Po, de Ching-Kang et de Hong-Tché, des noms qui s'éternuent. Les autres parcourent le Kamtschatka et se livrent à des chasses fabuleuses. Nous verrons bientôt très-probablement des Christophe Colomb se lancer à la recherche de continents inconnus et enrichir la science géographique d'une sixième partie du monde, sans avoir pris la peine de quitter Paris.

Cette avalanche de voyages au long cours autour de la chambre, ne laisse pas de me causer quelques inquiétudes ; des écrivains aussi versés que ceux-là dans la science des combinaisons dramatiques ne peuvent manquer de nous donner des

gloire de doter son pays de toutes les améliorations que son collaborateur avait remarquées à l'étranger.

Quoi qu'il en soit, le journal anglais ne s'adresse qu'à un certain public, à un public aristocratique et bourgeois : le peuple ne le connaît pas. De là peut-être le ton toujours modéré de cette presse, qui dans sa plus vive opposition ne dépasse jamais de certaines limites. En Angleterre le journal le plus radical ne pourrait exciter les passions de la foule. Le voudrait-il, qu'il n'aurait aucune action sur les masses, comme on dit chez nous. Deux causes principales empêchent la presse quotidienne de pénétrer dans les classes populaires : le prix élevé du numéro (dix sous) et l'indifférence du peuple anglais en matière politique. Cette indifférence est si grande, que la plupart de ces honnêtes gens de Londres ne semblent même pas se douter qu'ils ont dans *Parliament street* une chambre des communes et que leurs législateurs se réunissent chaque nuit à Westminster. Je demandai un jour à un gentleman que je connaissais de vouloir bien me dire quelle question devait être discutée le soir au parlement. Il me répondit d'un air flegmatique et peut-être avec l'arrière-pensée de donner une leçon à l'impatiente curiosité française : *I cannot tell you*, Sir, *that does not regard me* (je ne puis vous le dire, monsieur ; cela ne me regarde pas). Le peuple anglais écrira bien sur les murailles de la cité avec un morceau de charbon : *No popery* (A bas le papisme) ! Mais c'est là un cri religieux en même temps que politique. En somme, le journalisme anglais s'adresse exclusivement à la classe qui possède, et il ne pénétrera pas encore de sitôt très-probablement dans les couches inférieures de la société britannique.

Il ne faut pas croire cependant que ce peuple, qui se préoccupe si peu de ce qui se passe dans les régions du pouvoir et dont l'attention ne s'arrête jamais sur un journal politique, se complaise dans l'ignorance absolue des choses intellectuelles. Malgré la funeste propension des ouvriers anglais à l'ivrognerie,

il n'en est peut-être pas deux sur dix qui ne possèdent une petite bibliothèque généralement composée de traités élémentaires et de livres religieux. Dans ce pays où tout marche sous l'impulsion à la fois égoïste et intelligente de l'oligarchie, les enfants du peuple reçoivent les bienfaits d'une instruction rudimentaire. La *nobility* et la *gentry* élèvent dans chaque village une école où sont instruitset habillés les fils du pauvre et du nécessiteux. Quand ces enfants seront devenus des hommes, leurs tuteurs ne les perdront pas de vue. On leur enverra à domicile des livres moraux, des recueils instructifs, des traités scientifiques composés exprès à leur intention. Autant on s'occupera d'éloigner d'eux les sujets qui conduisent même indirectement à la politique, autant on leur facilitera l'étude des connaissances spéciales à leur profession. On les guidera dans tout le cours de leur vie, mais avec une telle légèreté de main qu'ils ne sentiront jamais la tension de la bride, et que soumis à une direction étrangère ils ne croiront cependant obéir qu'à leur propre impulsion.

Que nous voilà bien loin de la France ! Chez nous aussi après une de ces terribles leçons que la Providence inflige périodiquement à notre pays, on avait semblé comprendre la nécessité de se mettre en communion avec les classes inférieures. On avait songé, un moment, à organiser un comité pour la propagation des bons livres. Qu'a-t-on fait ? où sont les résultats obtenus ? Je ne veux pas m'arrêter sur cette triste tentative, qui a montré une fois de plus que nos hommes d'État se préoccupent plus de l'intérêt mesquin du moment que de l'ensemble et de la chose publique. Il s'agissait de parler au peuple la langue du dévouement et du patriotisme. On a bégayé je ne sais quel patois électoral, et l'entreprise a été frappée de mort à sa naissance. Et cependant pour fonder une pareille institution, quel pays offre plus de ressources que le nôtre ! quel littérateur, parmi les plus illustres, ne serait fier d'apporter à une telle œuvre son concours !

Chose étrange, tout le monde a le sentiment des excellents résultats qu'on retirerait dans l'intérêt de la société tout entière de l'établissement d'une si patriotique propagande ! Une modique rétribution annuelle suffirait et au delà pour couvrir les dépenses, et quand il s'agit de réaliser le projet tout le monde fait défaut.

Je viens de signaler la différence qui existe entre la presse anglaise et la presse française, je demande aussi la permission de dire un mot des journalistes d'outre-Manche. Dans ce singulier pays d'Angleterre, où la liberté presque absolue fonctionne régulièrement à côté de la plus inexorable inégalité, il manque à la rude profession de journaliste le tyrannique contrôle de la *respectability*, un mot terrible dans toute l'étendue des îles Britanniques. Les hommes de la presse anglaise ne comptent pas individuellement ; on les paye et on les ignore. Un gentleman, frappé par des revers de fortune, et contraint de recourir à sa plume pour vivre, cachera sa profession comme un crime. En France, au contraire, où domine l'esprit d'égalité, mais où la liberté a tant à conquérir pour être au niveau de la liberté anglaise, tout homme vaut par son talent, par ses qualités, et quelquefois par ses défauts. Quand un journaliste s'appelle Thiers ou Guizot, il devient président du conseil. Chez nous, depuis l'établissement du gouvernement constitutionnel, le journalisme politique a été en quelque sorte l'antichambre du salon parlementaire. Au delà du détroit, on vit et on meurt journaliste, comme dans l'armée on vit et on meurt sous-officier. L'homme attaché à la presse est un être déclassé. Il est journaliste, c'est dire qu'il est très-rétribué et estimé médiocrement. Un salon aristocratique ou bourgeois acceptera son opinion et subira jusqu'à un certain point le jugement qu'il porte sur les hommes et sur les choses, mais il n'admettra jamais sa personne. Monstrueuse anomalie, qui se reproduit dans presque tous les détails de la vie anglaise !

Du reste, si quelque chose pouvait venger le lecteur qui parcourt cette indigeste compilation, ce serait la décadence de l'auteur. Dans la composition de ce triste travail, il a perdu son talent et sa verve. Ce sont des lambeaux de déclamations cousus, tant bien que mal, avec un style cotonneux. C'est moins encore qu'un mauvais livre mal pensé, c'est une platitude littéraire.

XVIII

S'il y a au monde quelque chose d'insaisissable, de variable et de fugitif, c'est l'esprit. L'esprit est comme les modes; il se transforme à chaque renouvellement de saison. La littérature a son Longchamps aussi bien que les élégants et les tailleurs. Hier, le style portait un habit de soie, un gilet brodé et des manchettes en dentelles; ce matin, il a un habit de cheval et une cravate noire; cet écrivain, que vous voyez passer, à califourchon sur sa phrase prétentieuse, vieille haquenée qui a déjà fait vingt fois le tour du Champ de Mars littéraire, est un beau d'avant-hier qui n'est plus qu'une aile de pigeon d'aujourd'hui. Cet autre, qui s'acharne à aiguiser une épigramme émoussée, et qui fait une reprise à ce vieux costume qu'il portait si gaillardement l'année dernière, — aile de pigeon. Ce gros garçon, qui s'obstine à ouvrir chaque semaine les salons de sa chronique à ses vieilles anecdotes, à ses vieux jeux de mots, à ses vieilles plaisanteries, ne se doute seulement pas qu'il ne reçoit plus chez lui que les revenants de sa jeunesse. Il en est de certains écrivains comme de certaines femmes qui n'ont jamais que vingt-neuf ans. Le temps a beau, de son aile impitoyable, fustiger leur jeunesse et leur beauté, elles empruntent de la jeunesse au parfumeur et des attraits à la modiste. Combien ne voyons-nous pas aussi se promener sur le Mail littéraire de ci-devant jeunes hommes

avec leur esprit cosmétiqué, leurs périodes vermillonnées et leur style en queue de morue ? Ils ont eu leur quart d'heure d'élégance et d'éclat ; il a été question d'eux pendant toute une matinée, et ils ne sont pas contents, les ingrats ! Celui-ci florissait vers l'époque mythologique du 3 pour 100 ; celui-là est né à la réputation avec le premier chapeau à la Bolivar. Cet autre a été presque grand homme au temps du premier *Figaro*. Mais, au lieu de s'endormir tranquillement dans les bandelettes de leur gloire incontestée, ils veulent encore courir la bague, les imprudents ! et parader devant la critique, qui ne demandait pas mieux que d'accepter sur parole une réputation qui date de Bolivar.

XIX

Tout dernièrement je relisais les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, traduites par Amyot. Ce qui étonne tout d'abord quand on arrête sa pensée sur Amyot, c'est que la postérité ait consacré la célébrité d'un écrivain qui, se refusant les honneurs de l'invention, n'a su accroître notre patrimoine littéraire que d'une richesse d'emprunt ; c'est que cette postérité ait placé au rang des grands peintres un homme qui ne lui a légué que des copies : phénomène singulier, qui ne s'est présenté qu'une seule fois peut-être dans l'histoire de notre littérature. Quand tant d'autres, sollicités par l'âpre désir d'inscrire un nom de plus sur les pages du livre immortel, ont fouillé et livré en pure perte les trésors de leur imagination, de leur esprit et de leur cœur, lui, ce traducteur modeste, a vu la gloire lui sourire et lui décerner, de son vivant, autant d'honneurs qu'en ont rapporté aux plus habiles les œuvres originales les mieux inspirées. A quoi cela a-t-il tenu ? Au choix de l'ouvrage qu'il a fait connaître et popularisé en le traduisant, le

plus utile peut-être dont il pût faire cadeau à son siècle. Cela a tenu aussi à ce qu'Amyot sut revêtir les pensées qu'il empruntait d'un style tout à lui, et que ce traducteur, auquel Vaugelas accorde cette louange d'avoir mieux compris que personne le génie de notre idiome, a développé notre langue à l'égal des plus excellents maîtres.

La langue française est sortie de ses langes gauloises au seizième siècle. C'est à cette époque de rénovation universelle que se propage au sein de la société française cette activité intellectuelle, cette ardeur de savoir qui ramènent les esprits vers l'art et la raison antiques. La vieille veine du moyen âge est épuisée; on est las des légendes, des récits romanesques et des héros merveilleux : les Lancelots, les Tristans, les Amadis vont disparaître de la scène pour faire place à Périclès et à César. L'épopée du roman de la Rose va se perdre dans la nuit du passé. Le seizième siècle, pénétrant au sein de l'antiquité, renouera par l'étude passionnée de ses modèles, la tradition interrompue de l'éloquence et de la poésie, de la morale et de l'histoire. Le génie ancien avec sa fertilité d'invention, le bel artifice et l'excellence de ses formes, vient raviver ce libre et naïf génie gaulois dont la science est courte et l'art fatigué.

C'est à ce moment, qu'à côté des poëtes, ces chercheurs et ces audacieux enrôlés sous la bannière de Ronsard pour aller à la conquête des trésors d'éloquence et de grâce que recèlent la *superbe cité romaine* et la *Grèce menteresse*, c'est à ce moment, dis-je, que se forme cette grande école des traducteurs, qui ouvrira pour le présent et pour l'avenir les portes de l'antiquité. Pendant que les premiers se lanceront dans les tentatives téméraires, et ne feront voir par échappée que quelque coin du vaste tableau, les seconds, Amyot à leur tête, étaleront aux regards de leurs contemporains ravis les trésors les plus secrets, les richesses les plus splendides, en même temps qu'ils donneront à la langue, retrempée à la source du grand fleuve antique, un élan nouveau et une nouvelle

jeunesse. Le génie français, à cet âge de renaissance, n'a pas de promoteurs plus puissants, de maîtres plus utiles que ces laborieux précepteurs populaires. Les rois, ces Valois spirituels et artistes, ont si bien la conscience des services rendus par ces modestes ouvriers, qu'ils leur prodiguent les encouragements et les attachent à leur personne avec le titre de traducteurs du roi. Amyot, qui avait déjà éveillé l'attention par la traduction de la pastorale de Longus, livre enfin son Plutarque, et excite l'admiration et l'enthousiasme de son siècle, en révélant cette œuvre, une des plus belles et des plus complètes que nous ait léguées l'antiquité. Ce vivant tableau saisit tous les esprits : les dames de la cour elles-mêmes se mirent de la partie et se passionnèrent pour ces robustes personnages qui détrônaient Amadis de Gaule. « On voyait, dit Brantôme, les princesses de la maison de France, qui, entourées de leurs gouvernantes et filles d'honneur, s'édifiaient grandement aux beaux dicts des Grecs et des Romains remémoriés par le doulx Plutarchus. »

Plutarque, j'en appelle à tous ceux qui l'ont lu et qui savent le relire, n'est-il pas en effet le précepteur par excellence, l'homme de bon conseil pour le guerrier, pour l'artiste, pour le magistrat, pour les gens du monde? A toutes les époques et dans toutes les conditions de la vie il plaît, charme et intéresse. Jeune on n'est encore séduit que par l'attrait de ces mille récits du conteur attachant ; plus tard le moraliste apparaît, et l'on découvre à chaque page l'observateur profond, le grand peintre de la nature humaine. Quel vaste champ ouvert à la réflexion morale que ce grand répertoire de la société païenne avec ses souvenirs, ses institutions, ses mœurs, sa vie domestique et ses annales ! Quelle riche et précieuse galerie de portraits, les uns vigoureusement brossés, pour nous servir d'une expression moderne, les autres peints avec une délicatesse de touche qui n'a jamais été surpassée! On a reproché avec raison au philosophe de Chéronée ses parallèles souvent forcés, la symétrie artifi-

cielle à laquelle il assujettit l'histoire, ses exercices de rhéteur, ses jeux de bel esprit; mais ces défauts appartiennent moins à Plutarque qu'à son temps; il était d'une époque littéraire où les loisirs de la servitude et les déclamations de l'école avaient développé cet esprit sophistique et subtil né de l'abus des exercices intellectuels; mais il eut cette bonne fortune inespérée de trouver un traducteur qui, par la naïveté de son esprit et le charme de son langage, sut déguiser ses défauts sans cesser d'être exact. Si bien qu'un savant du seizième siècle, Henri Étienne, pouvait avec raison louer Amyot de n'avoir changé à Plutarque que la robe.

De toutes les nourritures qui fortifient l'esprit, la lecture de Plutarque est une des plus réconfortantes, et rien ne semble plus naturel que l'admiration professée par tant de grands hommes pour ce grand peintre de l'antiquité. Henri IV lisait Plutarque tout enfant, et jeune homme il le savait par cœur; Turenne l'emportait avec lui dans ses campagnes; Montesquieu, Rousseau font de longues stations dans cette galerie des héros et des hommes d'État d'un autre âge. Shakspeare lui-même n'est-il pas animé du souffle de Plutarque, et lorsque le jeune vainqueur de l'Italie se dispose à partir pour l'Égypte, n'a-t-il pas soin de faire placer les *Vies des hommes illustres* à côté des ouvrages scientifiques qui le suivront dans son expédition ?

Le nom d'Amyot restera attaché au nom immortel de Plutarque tant que le grand arbre de la langue française abritera sous ses rameaux les chefs-d'œuvre de l'esprit moderne. Bien d'autres sont venus depuis l'évêque d'Auxerre qui ont voulu faire passer dans notre idiome le grec industrieusement travaillé du philosophe de l'époque tranquille des Antonins; mais nul n'a pu lutter contre la grâce, la bonhomie et la naïveté élégante du premier traducteur. Et à ce sujet ne pourrait-on pas faire remarquer qu'il est peut-être dans l'histoire des langues des âges de traduction et des âges d'invention ? Sans doute la prose

du seizième siècle a déjà de grandes qualités dans Rabelais, plus souple et plus nerveux qu'Amyot ; dans Montaigne, dans Desperriers, dans Marguerite de Valois, dans d'Aubigné, dans Calvin dans Montluc ; mais cette prose, qui se cherche encore parce qu'elle ne fait que de naître, est par cela même admirablement propre à la traduction. Cette absence d'artifice et d'étude, cette franchise dans l'expression que ne comportent plus les idiomes arrivés à leur maturité, ce naturel dans la grâce, ce qu'on appelle enfin du nom de naïveté, est une qualité essentielle pour qui veut transporter d'une langue dans une autre une pensée originale sans la surcharger d'ornements artificiels. Plus tard lorsque la langue sera devenue plus savante, le traducteur écrasera à son insu la pensée traduite sous les draperies de son style. Et pour ne citer qu'un exemple contemporain n'avons-nous pas vu parmi les cinq ou six traductions qui ont été faites des œuvres de Walter Scott celle du plus illettré des traducteurs l'emporter sur ses rivales ? M. Defauconpret était un ancien notaire que ses affaires avaient conduit à Londres ; il traduisit les romans de Walter Scott naïvement, sans prétention aucune et sans la préoccupation dont est obsédé tout écrivain qui se trouve, plume en main, face à face avec la phrase. Je ne veux établir aucun parallèle entre Amyot et M. Defauconpret ; je ne prétends pas non plus qu'Amyot ne soit pas un grand écrivain ; je dis seulement que ce qui lui assure la victoire sur tous ceux qui tenteraient de lui disputer son glorieux héritage, c'est sa naïveté, qualité qui plaît toujours, mais à laquelle une langue déjà savante et mûre ne revient plus.

XX

Il est un moyen de gouvernement auquel n'ont pas encore songé les législateurs et les hommes qui se sont succédé dans

l'administration des affaires publiques ; et pourtant dans une société fractionnée à l'infini et divisée en nuances imperceptibles, je ne sais qu'un seul drapeau dont les larges plis puissent, à de certains jours, abriter tous les intérêts divers ; toutes les passions opposées, toutes les opinions ennemies. Dans un temps où les plus étranges solutions se produisent de toutes parts, personne ne trouvera exorbitant que j'indique en passant, la solution du plaisir.

Les hommes d'État de l'antiquité avaient sur les politiques modernes cette incontestable supériorité qu'ils tenaient compte de toutes les aspirations, et savaient même utiliser, au profit de l'État ce besoin de distraction inhérent à la nature humaine. A Athènes et à Rome, l'imagination des artistes et des poëtes était sollicitée par les magistrats chargés de veiller à la bonne administration de la joie publique, et la réglementation des fêtes occupait une large place dans le programme de la politique courante.

« Tout ce que la poésie, la musique, la peinture, ont de majesté, de force et de grâce, dit Fabre d'Olivet, était employé pour exciter l'enthousiasme des citoyens. » Périclès n'a gouverné pendant si longtemps l'Atique, ce pays ingouvernable que parce qu'il était le plus grand improvisateur de réjouissances populaires. Les patriciens romains se disputaient l'honneur de se ruiner pour offrir au peuple quelque banquet colossal ou quelque gigantesque spectacle. En ces temps barbares, le préfet de police, et le gendarme n'étaient pas les seuls éléments qui concourussent à la composition des gouvernements comme cela se pratique dans notre société civilisée.

En France, les gouvernements changent ; mais en dépit de nos commotions fréquentes, il y a quelque chose d'immuable, ce sont les traditions. Notre pays est une sorte de conservatoire gouvernemental. Les acteurs de la tragédie politique sont remplacés par d'autres acteurs qui copient les gestes, le ton et la pantomime de leurs devanciers. Pour ne pas sortir du sujet qui

nous occupe, nous demanderons si, depuis soixante années, ce ne sont pas toujours les mêmes toiles peintes, les mêmes échafaudages et les mêmes lampions qui ont figuré dans nos solennités officielles? A-t-on pensé une seule fois à organiser une fête française, nue cérémonie véritablement nationale, je dirais *autochthone*, si le mot n'était pas un peu grave dans des lignes si frivoles en apparence. Nous qui avons la prétention d'être le peuple initiateur par excellence, nous ne savons que copier les civilisations disparues. Jusqu'à ce jour, il faut bien le dire, les gouvernements n'ont su nous offrir qu'un assez triste spécimen des réjouissances antiques.

Sous la Convention et le Directoire, les fêtes étaient grecques, la clamyde légère était le costume en honneur dans ces solennités septentrionales. S'agissait-il de célébrer la prise de Verdun sur les coalisés? On ornait de festons le temple de Jupiter, et cent jeunes filles vêtues de blanc allaient rendre grâce aux dieux immortels de la défaite des Prussiens expulsés du Péloponèse. Sous l'empire, la joie offieielle était latine, et l'on évoquait sur les bords de la Seine les souvenirs du Tibre. Il est vrai qu'Auguste battait à plates coutures les Russes et les Autrichiens et se proposait, à chaque victoire, de fermer incessamment le temple de Janus. Il ne manquait que Virgile à cette ère césarienne. Je ne parlerai pas des fêtes de la restauration; ce qui les distinguait des jours ordinaires, c'était un mât de cocagne planté au rond-point des champs-Elysées et une abondante distribution de saucissons à l'ail. Quand la légitimité avait jeté, deux fois par an, des comestibles à la foule famélique, elle croyait très-sérieusement avoir résolu le problème de la poule au pot d'Henri IV. La république de 1848 nous a ramenés, dès son début, aux réminiscences athéniennes; nous avons revu les théories de jeunes vierges, le char antique et les bœufs aux cornes dorées. A la dernière fête du 4 mai, nous nous enfoncions encore plus avant dans la nuit de l'imitation. Nous remontions jusqu'aux ibis et aux sphinx; c'était une so-

lennité pharaonesque, et nous étions à Memphis sur la place de la Concorde.

Le peuple peut-il être bien vivement impressionné à l'aspect de ces décorations qui ne parlent ni à son cœur ni à ses souvenirs ? Quand chaque année ramène à un jour fixe ces quinquets, ces verres de couleurs et cet amas de planches qui ont servi à célébrer l'éphémère triomphe de tous les régimes, il regarde tout cela d'un air railleur, et, voyant que rien n'est changé dans les pompes officielles, il arrive tout naturellement à conclure que rien n'est changé non plus dans la politique. Si le peuple devient jamais sceptique, ô gouvernants ! prenez-vous-en un peu à vos directeurs des beaux-arts.

Un disciple distingué de M. Joseph de Maistre, M. Donoso Cortès, a dit, du haut de la tribune espagnole, dans un discours resté célèbre, que l'appétit des jouissances allait précipiter la France vers sa ruine. Nous en demandons bien pardon à l'illustre orateur ; mais rien, à notre avis, ne prouve mieux le désir de vivre et de vivre longtemps, de la part d'un peuple, que la pratique bien entendue du plaisir ; il n'y a que les nations bien portantes et sûres de leur avenir qui, les affaires sérieuses terminées, se livrent sans arrière-pensée aux distractions permises. La tristesse est le lot fatal des peuples esclaves. Les grands seigneurs russes ne commencent à se dérider que lorsqu'ils ont franchi les frontières de leur pays ; mais la gaieté doit rayonner sur le front des hommes libres.

XXI

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'en dépit de la qualité généralement inférieure de ses produits littéraires, Paris reste toujours l'officine intellectuelle de l'Europe. Londres ne vit guère

personne et sans nous soucier de son bagage épistolaire; mais tout nous démontre que l'écrivain de Genève est fermement convaincu, et que bien loin de chercher l'éclat il le redoute. Il est demeuré caché malgré les tentatives faites pour le découvrir. Ses opuscules ont été tirés à un si petit nombre d'exemplaires qu'il est a peu près impossible de se les procurer. Nous avons bien devant nous un vrai sectaire, phénomène fort rare dans la presse et parmi les écrivains — Je parle surtout des plus violents — mais plus commun qu'on ne serait tenté de le supposer dans un certain monde, Je ne voudrais pas jurer que l'auteur des lettres ait toujours été ce qu'il est aujourd'hui, une sorte de moine diplomate du seizième siècle. Pour être si absolu dans la défense d'idées que le vent de trois révolutions a balayées comme une poussière, il faut avoir éprouvé bien des mécomptes et n'être content ni des autres ni de soi. Si le nom de l'écrivain genevois nous était révélé, peut-être trouverait-on sous l'absolutiste l'ancien libéral désappointé, et, qui, sait, même l'ancien carbonaro ? Quand je rencontre sur ma route un homme foncièrement impie et qui fait étalage de son impiété, je me dis tout de suite que cet homme doit être un prêtre qui a jeté aux orties sa soutane ; ainsi pensé-je de tous ces crânes d'absolutisme, qui sont pour la plupart des défroqués de la grande église libérale.

Je trouve dans ces *Lettres* la phrase suivante : « Juillet 1830 « a été un désastre ; février 1848 une réparation. » Si partant de cette phrase vous voulez suivre jusqu'au bout la pensée de l'auteur, vous verrez en quoi février a été une réparation et non un désastre ; il vous expliquera comment la grandeur même de la catastrophe ayant tiré de leur léthargie les rois qui sommeillaient sur le bord de l'abîme du *constitutionalisme*, le temps n'est pas éloigné où le canon et les baïonnettes de l'étranger guériront radicalement la France de la maladie libérale dont elle souffre depuis soixante ans. Alors je me demande pourquoi on prend tant de peine à défendre des principes et

à exalter des idées, quand on a dans l'arsenal de sa dialectique un argument aussi concluant que le canon!

A mon avis, février a été une réparation en ce sens qu'il a déblayé la situation. Juillet était, à quelque point de vue qu'on l'examine ou qu'on le juge, un établissement hybride qui tenait de la république et de la monarchie, sans être ni la monarchie ni la république. Nous n'avons plus aujourd'hui que deux principes bien distincts. Dieu seul sait dans ses vues impénétrables quelles destinées sont réservées à la France; mais ce qu'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est qu'il ne permettra pas que les peuples aient souffert pendant plus d'un demi-siècle en pure perte. Usez vos ongles à gratter cette date formidable de 1789, vous ne l'effacerez jamais de l'histoire du monde. Elle a été tracée en caractères indélébiles de la main des martyrs avec le sang des bourreaux et des victimes, et quand dix générations se seront succédé, elle flamboiera encore dans la nuit du passé sur le gigantesque holocauste de la liberté moderne.

Toutes les opinions sont respectables! C'est là une phrase toute faite qui circule dans les conversations comme une menue monnaie. Je ne suis pas très-convaincu cependant que je doive un grand respect à l'opinion d'un écrivain qui appelle au secours de ses doctrines les canons étrangers. Mais on conviendra avec moi qu'une cause est bien malade quand elle n'a pour défenseurs que des gens qui mettent l'injure à la place de la discussion et qui deviennent épileptiques quand ils rencontrent sous leur plume le nom d'un adversaire.

L'auteur des *Lettres de Beauséant*, qui se donne pour un homme d'État, et qui sait en effet beaucoup de choses quoiqu'il exprime souvent sa pensée dans un patois assez rocailleux, traite, comme je le disais tout à l'heure, les célébrités contemporaines du haut en bas. A ses yeux, le meilleur de nos grands hommes ne vaut pas grand'chose, et M. Berryer n'est guère plus épargné que M. de Châteaubriand. Béranger

qui se tient coi dans un des faubourgs de Paris depuis vingt ans, ne se doute pas de l'honneur qu'on lui fait à Genève et dans les chancelleries : « Béranger illustre ! dit le courageux anonyme, c'est une honte que l'influence exercée par ce triste ménétrier, qui pendant des années, trompette, ou plutôt, passez-moi le mot, fifre ou mirliton à la suite de tous les sots préjugés et mauvais instincts populaires, a versé sa bave sur tout ce qu'il importe que les hommes respectent. Pendant des années, le chantre des niaiseries libérales et des grisettes, du chauvinisme, cet alliage absurde et mauvais, cette excroissance, cette loupe du patriotisme, le Tyrtée de la croisade anti-monarchique, s'en est allé accaparant les échos de Paris, de la province et un peu de l'Europe, les polluant de ses flonflons, tour à tour, sinon à la fois, bonapartistes, républicains, graveleux, impies, toujours contempteurs cyniques de toute autorité. Il a rempli de ses refrains la bouche des commis voyageurs, des courtisanes, du boutiquier, du viveur, de l'artiste, du littérateur, du philosophe, du soldat ; disons mieux, des hommes, hélas, et des femmes de toutes les classes, même de celles les plus naturellement vouées à la conservation sociale. Quelques-uns ont eu la pudeur de s'excuser de leur indulgence sur la perfection d'ailleurs fort exagérée de la poésie, etc., etc. »

Toute cette citation me prouve que l'auteur des *Lettres de Beauséant* a lui-même chantonné les refrains maudits du célèbre poëte; pour *éreinter* un écrivain avec ce parti pris de rage, il faut le connaître beaucoup. Je pourrais reproduire encore quelques, portraits baveux, celui de M. de Lamartine, celui de M. Lamennais, celui de Châteaubriand ; mais le précédent suffit pour donner une idée de la modération de cet aimable modéré ; d'ailleurs tout le monde n'est pas assez haut placé dans l'estime publique pour rester indifférent à la reproduction d'une satire quelque injuste qu'elle soit d'ailleurs. Béranger qui habite les hauteurs sereines de l'immortalité ne fera que sourire de cette

diatribe ultra-janséniste. Un autre, s'appelât-il Lamartine, pourrait se croire éclaboussé.

On me dit que les *Lettres* en question ont été adressées à tous les gouvernements, à toutes les chancelleries, et qu'elles ont été accueillies avec une bienveillance marquée par l'aristocratie européenne. Cette dernière assertion est évidemment fausse de tous points. Il n'y a point en Russie de boyard de la vieille roche qui ne soit beaucoup plus libéral, beaucoup plus homme, pour tout dire, que l'auteur anonyme des *Lettres de Beauséant*.

XXII

Voilà un titre qui promet, *les Gaietés champêtres !* Trouvez-moi, s'il vous plaît, quelque chose de plus odorant, de plus frais, de plus printanier. Cela n'exhale-t-il pas tout de suite un parfum de mousse, de galanterie, de chèvrefeuille, de jeunes amours et de cityse en pleine floraison ? cela ne vous montre-t-il pas dans le lointain des levers de soleil et des soleils couchants, les ruisseaux du Lignon, les bergers d'Arcadie, les marquises en paniers, les rubans, la gaze, les chiffons, les dentelles, les agneaux qui dorment et le loup qui veille ; un loup en manchettes de malines et en frac de satin, des agneaux bien blancs, bien coquets, en belle robe de soie, avec des mouches sur la joue, une rose sur le sein, et la bouche en cœur. Ah ! Virgile ! mon maître ! ah ! Watteau, mon ami ! ah ! Boucher, mon garçon ! comme vous allez vous promener de long en large et de large en long dans cet élégant parterre de la fantaisie littéraire orné, arrangé, cultivé et ratissé par ce jardinier du beau langage qui est sans cesse à la recherche du dahlia bleu du style, comme s'il ne l'avait pas trouvé depuis plus de vingt ans déjà. La semaine prochaine, il s'évertuera à découvrir la mandragore, la fleur qui chante ; que voulez-vous ?

ce brave homme a une passion qui s'est changée en folie. Il est amoureux d'une belle princesse qui nous tient rigueur à tous, et qui, cependant, s'est donnée à lui dès le premier jour ; je veux parler de son altesse nationale la langue française. Aujourd'hui que le style laisse aux buissons du journal, aux épines de la brochure, aux chardons du discours politique toutes ses grâces, toutes ses délicatesses, toutes ses élégances, lui, l'amant de la forme, du son, de la couleur et de l'ornement, il a souci plus que jamais des phrases bien nées et des périodes aristocratiques ; cet Athénien des meilleurs jours tient de Sparte par un côté : il immolerait sans pitié toute pensée mal venue ou contrefaite, sans même songer à l'envoyer au plus prochain établissement orthopédique. — Tu n'es pas née viable, donc je te tue. C'est sa manière, à ce croquemitaine délicat! N'oublions pas non plus de constater en passant, qu'il ne se lance pas comme tant d'autres à la piste de la circonstance, à la suite de l'actualité, il croit à la langue immortelle, le reste lui importe peu. La révolution éclate, les trônes tombent, l'atmosphère est chargée d'un nuage de poudre, et pendant que ceux-ci courent aux clubs, il envoie à ceux-là une charmante histoire écrite à loisir, l'histoire de madame de Mondoville, cette demi-religieuse du siècle de Louis XIV qui eut la gloire de tenir un instant le grand roi en échec. Aujourd'hui que 1852 se dresse à l'horizon comme un point noir, voici que Jules Janin nous invite à une partie de campagne, et quelle campagne! comme il dirait lui-même, la campagne peignée, attifée, décolletée et galante du dix-huitième siècle ; la campagne au soleil, mais aussi aux flambeaux, la campagne aux clairs ruisseaux d'eau dormante et de vin de Champagne éclatant. Va donc pour la campagne de Jules Janin et de S. M. Louis XV! vivent la nature bleue et les paysages roses ! Puisque c'est Janin qui nous convie à souper, soyons sûrs qu'il nous traitera comme Lucullus traitait le grand Pompée au milieu des splendeurs de la salle d'Apollon.

Mais avant de vous faire asseoir à ce banquet où sont étalées toutes les succulences littéraires, les mets les plus délicats de l'esprit et de la belle humeur, ne me permettrez-vous pas de vous demander si vous n'êtes pas émerveillés de l'inépuisable fécondité de ce conteur ? Depuis vingt ans bientôt il jette à pleines mains, tous les lundis, les roses et les pierres précieuses, et plus il se dépouille, plus il est riche. De sa plume les pages s'envolent comme les feuilles des arbres secoués par un vent d'orage. Il n'a qu'à frapper son front comme Moïse frappait le rocher, et une fontaine jaillit. Voulez-vous du vin et du plus rare, et du plus généreux ? du chypre, de la malvoisie ou du falerne du consulat de Plancus ? Combien se sont épuisés à le suivre, ce gai coureur de papillons, dans le sentier où il marche par tous les temps de soleil ou de pluie, frappant le sol de son jarret d'acier ? Il y a déjà plus de dix ans, j'entendais dire autour de moi : « Laissez-le aller encore quelque temps et il ne tardera pas à succomber à la fatigue ; » et Janin plus jeune, plus alerte, plus gaillard, répondait à ces prédictions charitables par une nouvelle gambade sur la coudrette de sa fantaisie. Et avec cela, pas de redites, pas de demandes de crédit, pas de finesses éventées ; toujours l'esprit de ce matin, toujours de l'argent comptant, en veux-tu ? en voilà ? — Je n'ai jamais connu le mal de tête, me disait-il un jour. Je le crois bien, le moyen de faire tout ce qu'il fait et comme il le fait, s'il avait seulement par mois deux ou trois migraines !

Le 1er mai de cette présente année, Jules Janin était à Londres comme tout le monde ; ce jour-là on inaugurait la fête de toutes les nations, et la reine en personne ouvrait, au bruit des canons de la *Serpentine*, le grand bazar industriel. Au retour de la cérémonie, Janin tire sa montre et se dit : Il est deux heures, le courrier part à six heures, j'ai donc le temps d'envoyer dix-huit colonnes au *Journal des débats*. Et à six heures moins cinq minutes, au moment où j'arrivais chez Janin, je le trouvai resplendissant, les dix-huit colonnes venaient d'être

précipitées dans la bouche de bronze de Trafalgar Square. Voilà donc Janin bien heureux et s'apprêtant à aller dîner. Tout à coup, toc, toc, à la porte. — Qui est là? — Monsieur, dit un jeune homme en se présentant timidement, je viens chercher les dix-huit colonnes que vous avez promises hier à notre journal. — J'ai promis dix-huit colonnes à votre journal? — Oui, monsieur, et nous attendons, les compositeurs sont sans copie. — Si j'ai promis, je dois payer. Il est écrit là-haut, me dit-il en se tournant vers moi, que je ne dînerai aujourd'hui qu'à neuf heures; et là-dessus, Janin, dont les doigts étaient fatigués, se met à dicter au jeune homme dix-huit autres colonnes sur le même sujet; total, trente-six colonnes en équilibre sur une tête d'épingle. Je lus le surlendemain cette double improvisation, et je fus bien forcé de reconnaître que c'était là de la très-remarquable littérature. Après un pareil tour de force, limons nos phrases comme nous pouvons, mes frères et mes confrères, et inclinons-nous sans trop de mauvaise grâce devant ce Benvenuto du style qui pétrit et façonne en se jouant la terre glaise de sa pensée.

Il est temps, je présume, d'arriver au livre qui nous occupe et d'introduire le lecteur dans le jardin souriant des *Gaietés champêtres*. Commençons donc, et puisque nous parlons d'un docte et charmant esprit qui sait mêler le myrte du dix-huitième siècle au laurier de Virgile, chantons, ô ma flûte! des chants dignes du mont Ménale.

Incipe, Mœnalios mecum, mea tibia, versus.

Et tout d'abord, il est question d'une belle jeune fille bien portante et cambrée comme une Andalouse. Cette jeune fille, le rêve, l'amour et le désespoir des poëtes et des conteurs, elle s'appelle Louison chez Janin, comme elle se nomme Manon chez l'abbé Prevost d'Exiles, et Bernerette chez Alfred de Musset. Louison, Manon, Bernerette, trilogie charmante, trois rei-

nes des cœurs, trois sœurs qui se ressemblent par la beauté et ne diffèrent que par les ajustements de la toilette et les atours. La Manon de Janin n'a pour le quart d'heure qu'une petite robe bien simple comme il convient à une honnête fille qui passe ses jours et ses nuits en pleine rue Saint-Denis dans le comptoir de la *Balance d'or* ; mais vienne un amoureux, et vous verrez quels falbalas Janin taillera à sa Louison dans la pourpre et le brocart de son style. Il ne regardera pas à l'étoffe, l'enchanteur ; pourvu que Louison soit court vêtue par en haut et par en bas, elle pourra changer de robe trois fois par jour comme une archiduchesse d'Allemagne. Et justement, voici l'amoureux qui arrive, M. Eugène, le fils de madame sa mère, un beau garçon de la race d'Agar, noble comme le roi d'Espagne, et présentement troisième clerc chez maître Brouillon de Joux, procureur au parlement. Eugène a vu Louison, Louison a vu Eugène, et voilà deux cœurs incendiés. Eugène abandonne l'étude et le Digeste, et va prendre des leçons de bel air au Cours-la-Reine. Cédons la parole à Janin, il va vous dire ce qu'était le Cours-la-Reine en ce temps-là :

« Le Cours-la-Reine était alors le rendez-vous de toutes les élégances, de toutes les vanités, de tous les scandales de la Cité, reine des villes ; qui n'avait pas affronté le feu ardent de ces moqueries armées de toutes pièces, était compté tout au plus comme un étranger sans état et sans nom, et ne valait pas l'honneur d'un regard. Certes, comparé à tant de vices et à tant de passions qui y ont tenu leurs assises, leurs états généraux et leurs grands jours, le Cours-la-Reine est un bien petit espace, et pourtant, jamais les trois déesses ne furent plus empressées à l'arbre où se tenait le berger phrygien, que notre ville aventureuse dans ce champ clos de ses victoires et de ses défaites. Sous les arbres resplendissants d'un clair soleil, au murmure de l'onde enchantée et d'un parterre de jeunes gens et de femmes à la mode, venaient se promener, rougissantes et bien-heureuses d'être si hardies, la mariée du matin et la

fiancée de la veille. Au retour de la guerre, le jeune capitaine y venait montrer son nouveau ruban et sa nouvelle épée ; un plus galant et plus heureux, se pavanait de sa maîtresse nouvelle en nouvelles parures. Qui était nouveau venu à la ville et nouveau venu à la cour, qui avait fait un conte applaudi ou une tragédie sifflée, qui venait d'obtenir un évêché ou une magistrature. — Le cardinal en sa pourpre naissante, le philosophe au sortir de la Bastille glorieuse, l'homme acquitté d'une accusation capitale, le mari que sa femme enlevée a désigné aux médisances de cette foule superbe, l'abandonnée en ses douleurs, la coquette en ses conquêtes traînant après soi vingt esclaves de parade afin de grossir l'équipage de sa beauté ; le grand seigneur qui salue à peine ses créanciers, fiers de ce luxe qu'ils payent et de cet homme qui les nargue, toutes les gloires et toutes les défaites de cette société, sans souci et sans vergogne, passaient et repassaient par cette chaussée ouverte aux vertus, aux hontes, aux ridicules, aux vanités.

« Dans cette avenue où tout passe, où tout change, où le vainqueur de la veille est à peine un homme le lendemain, on s'envie, on se hait, on s'admire, on se salue, on se montre au doigt, on s'accable de respect, de médisances, d'adorations, de calomnies, de louanges, de mépris. Là se heurtent dans une confusion insensée et bruyante, le poëte et le financier, la duchesse et la fille, le philosophe et le libertin, ceux qui règnent et ceux qui servent, celui qui obéit et celui qui commande ; le duc et pair dominé par sa danseuse, le noble obéissant à sa servante, le génie tenu en laisse par le bel esprit ! C'était vraiment le pandæmonium de toutes nos folies et de toutes nos misères, cette brillante avenue qui reliait Paris à Versailles, et les passions de la ville aux intrigues de la cour.

« Ils allaient, elles venaient en grande pompe, en grand costume, en robes voyantes, en habits d'or, et chacun dans l'équipage non pas de sa fortune et de sa naissance, mais de son luxe et de sa folie. On voyait passer l'ambassadeur des na-

tions dans une diligente peinte de camaïeu d'un rouge éclatant; on lorgnait dans sa berline dorée à l'antique la soubrette de la comédie italienne; Célimène était en carrosse, le fermier général en berlingot, la dévote en vis-à-vis, la camargo en voiture-coupé, le prince du sang vêtu en *polisson* allait en demi-fortune à la poursuite de ses bonnes fortunes; pendant que la favorite de la veille étale ses grâces déjà fardées dans une calèche doublée d'un velours nacarat, traînée à six chevaux soupe au lait, les chevaux nattés de bleu, et les cordages de la même couleur, les harnais et la voiture et la roue étincelante et silencieuse sont rehaussés d'une moulure d'or rembruni; les panneaux (digne écusson de ces seize quartiers... de ces seize printemps) étalaient, armes parlantes, encadrées dans le manteau de la pairie héréditaire, les plus heureuses métamorphoses d'Ovide en leur petit déshabillé! Beaudoin avait peint ces panneaux, Martin les avait vernis. »

Je suis vraiment bien fâché de ne pouvoir vous citer tout au long ce cours d'histoire du Cours-la-Reine, il n'y a que Janin pour ressusciter tous ces fantômes roses, tous ces spectres adorables d'une société qui n'est plus. Comme il a dépeint le Cours-la-Reine, il dépeindra tout le reste, avec la même verve, la même fidélité et le même bonheur; il s'est fait le chantre et le critique, Ovide et Juvénal tout à la fois, de ce siècle charmant et affreux, aimable et repoussant, riant par ici, gémissant par là, si commode pour les rois, si pesant pour les peuples.

..... Ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hibernis parcebant flatibus Euri.

Oui, le printemps éternel... une éternité de quelques jours encore... et comme bientôt les aquilons furieux, l'implacable Eurus, allaient renverser la bergerie et disperser le troupeau voué au couteau du boucher!

Donc, pendant que je m'oublie à vous parler latin à propos de la fin du monde, notre gentilhomme, le troisième clerc dont

l'éducation s'est faite en un clin d'œil et en deux tours de promenade, revient à la *Balance d'or*, se présente bravement, comme vous l'avez deviné, devant sa voisine, et sans détours, sans périphrases, en deux mots comme en cent, lui dit qu'il est amoureux. Ouf! le grand mot est lâché, Eugène a fait comme César, il a passé le gué au gai. Mais Louison : Voilà bien du nouveau, dit-elle, comme si je ne le savais pas depuis huit grands jours. Et aussitôt nos deux amants conviennent d'aller se promener le lendemain de grand matin dans le bois de Vincennes, tous le long du bois joli; ils le font comme ils le disent, les brigands ! et M. Eugène *de jadis*, marquis d'*autrefois* et madame Louisette-Louison *d'aujourd'hui*, reine *de demain*, vont si bien tout droit devant eux là-bas ! là-bas ! que le soir de ce même jour, après avoir foulé mille petits sentiers, après avoir cueilli toutes les fleurs du chemin, après avoir été admirés et applaudis par les plus nobles marquis et les plus jeunes duchesses, ils arrivent chez leur ami, très-haut et très-puissant seigneur Hubert Laumon, concierge du château de Fontenay, et c'est alors, mesdames et messieurs, que nous pénétrons de plain-pied dans le grand et le petit Trianon des *Gaietés champêtres*.

A cet endroit de mon compte rendu, je crois entendre l'auteur qui me crie: Hé ! mon jeune ami, que diable faites-vous ? Je prends la peine d'embellir mon histoire, de la revêtir des plus beaux atours du langage, de l'orner des plus frais rubans et des plus riches dentelles de la poésie française ; ce n'est pas assez pour moi de tous les festons et de tous les astragales de Scudéry ; je cisèle chaque mot, j'enchâsse chaque épithète comme un rubis, une émeraude ou un saphir, et vous avez, vous, la prétention de raconter en vingt lignes les quatre cents pages de mon premier volume ! J'ai enfanté un être vivant, palpitant et triomphant, et vous l'escamotez, monsieur le critique, pour mettre à la place un squelette ? » — Vous avez mille fois raison, mon maître, et si je ne veux pas me brouiller

avec votre seigneurie, je crois que je ferai bien de renvoyer le lecteur tout droit à votre livre. Je m'étais offert comme cicerone, mais on saura bien suivre sans moi le chemin de ce beau jardin des Hespérides tout étincelant de pommes d'or et sans dragon à la porte. Et puis, d'ailleurs, à quoi bon charbonner le profil de la belle Denise, cette rivale rustique de la parisienne Louison; la silhouette d'Hubert, ce brave Nemrod! A quoi bon dire au public : Il y a ici un portrait très-ressemblant et très-largement dessiné du roi Louis XV? A droite est la petite maison, plus loin la galerie où brillent dans leurs cadres festonnés ces beaux gentilshommes et ces grandes dames qui, voyant venir la fin du monde, se couronnaient de péchés galants et brûlaient, les fous et les prodigues! la chandelle par les deux bouts! Est-ce qu'il n'est pas plus simple d'ouvrir à deux battants les portes du Musée et de dire aux gens de goût : Donnez-vous la peine d'entrer et admirez à votre loisir les tableaux de l'artiste?

Sans aucun doute, c'est là ce qu'il y a de mieux à faire. Permettez-moi donc de ne pas achever l'histoire de ce bandit d'Eugène et de cette adorable Louison-Louisette, qui aunait si bien les étoffes avant-hier au soir et qui aujourd'hui.....

Non, non, vous n'êtes plus Louisette,
Non, non, ne portez plus ce nom.

Pourtant un mot encore avant de prendre congé de madame la marquise Louison. N'allez pas vous mettre à dévorer les *Gaietés champêtres* tout d'une bouchée comme vous feriez d'un roman de Paul Féval. Les gloutons seraient mal venus, le style de Janin veut des gourmets et des plus fins. Prenez votre temps et dégustez moi à loisir, les pieds sur les chenets devant l'âtre qui pétille, cette généreuse liqueur littéraire; que si par hasard le lecteur aimait les incidents, les casse-cous romanesques, que sais-je? les enchevêtements et autres entripaillements dramatiques, toutes choses qui charmaient dans l'ancien

temps de la *suite au prochain numéro*, que s'il lui fallait absolument le Morock et le Chourineur de M. Eugène Sue, ou seulement quatre gaillards bien découplés comme les héros de M. Alexandre Dumas, qui mettent toute une armée en capilotade et font le tour du monde en vingt-quatre heures, que ce lecteur glouton laisse aller en paix, et Louison, et Denise, et Eugène, et maître Brouillon de Joux. M. Janin a une façon plus simple de procéder; il voyage à petites journées, en prend à son aise et aussi à l'aise du lecteur, se couche quand il se sent fatigué sous le hêtre de Tityre, chante avec les oiseaux, cause avec les fleurs, et va où le vent le pousse, pourvu que ce ne soit pas vers la grande route, mais dans un sentier odorant, touffu, coupé de ruisseaux jaseurs et à peine frayé. *Trahit sua quemque voluptas*. Jules Janin appartient à cette famille d'écrivains qui ont fait de la langue française la plus claire, la plus sonore et la plus élégante des langues modernes. Un grand honneur pour lui et une grande joie pour nous, aujourd'hui surtout que le patois du *Moniteur* a fait invasion sur le territoire de la sérénissime république des lettres. Pour tout dire, Jules Janin est un homme de qualité par excellence. Il a au plus haut point le respect du public, et ce n'est pas ce marquis de la rhétorique savante et élégante qui consentirait jamais à se présenter en manches de chemises ou en gilet de flanelle, devant notre seigneur et maître à tous, grands ou petits, célèbres ou inconnus. Malgré sa fécondité prodigieuse, les œuvres de Jules Janin n'atteindront jamais le chiffre de cent volumes, un chiffre fort ordinaire pour le temps présent; les *Gaietés Champêtres* ajoutées à ses livres précédents et à son œuvre hebdomodaire ; le mèneront tout simplement à l'Académie, et comme le donnait spirituellement à entendre, il y a quelques jours, un jeune écrivain vraiment distingué, peut-être un peu plus loin.

XXIII

L'Allemand Jean-Paul Richter affirme qu'il en est de l'amour comme des pommes de terre, qu'il y a dix-huit manières de l'accommoder. N'en pourrait-on pas dire autant, et avec plus de raison peut-être, des relations de voyage? Par ce temps de locomotion universelle, tout le monde est par voies et par chemins, mais chacun examine les objets à son point de vue personnel. Les variétés de l'espèce voyageuse sont incalculables comme les caractères. Nous avons d'abord les voyageurs qui ne voyagent pas; touristes officiels défrayés par les fonds perdus d'un ministère; ces gens-là ne peuvent se résigner à sortir de la circonscription du budget. Ils secouent la poussière des bouquins, courent du livre de celui-ci au livre de celui-là et émargent chaque mois religieusement. Les travaux ne sont pas toujours utiles, mais ils sont amusants comme un dictionnaire géographique. *La Bohême est bornée au nord par la Silésie, à l'est par la Moravie*, etc., ne leur en demandez pas davantage. Puis vient le voyageur enthousiaste: celui qui ôte son chapeau à tous les monuments célèbres, et se pâme devant tous les sites signalés par le Portfolio. *J'ai vu le Rhin, un géant! Je me suis recueilli devant le tombeau de Charlemagne. Charlemagne, quel nom!* Le voyage de cet homme est une suite non interrompue de points d'exclamation; passons vite. Voici le voyageur intime qui parle de lui à propos de la cathédrale de Cologne; le voyageur fashionable qui regarde le mont Blanc à travers son lorgnon; le voyageur frustre qui voit le pays qu'il décrit tel qu'il était il y a trois cents ans, et le voyageur humanitaire qui s'obstine à le voir comme il sera dans trois siècles. J'en passe, et des moins gais.

Aujourd'hui que la nouvelle loi sur la presse expulsant

violemment la littérature du domaine des incidents purement romanesques, celle-ci a pris le parti de chausser des bottes de sept lieues et d'aller à la découverte de ses inspirations sur les grands chemins, il n'est peut-être pas inutile d'examiner quelles doivent être les qualités particulières d'un écrivain qui voyage pour le public. Beaucoup de gens, qui ont publié un roman ou fait insérer trois articles dans un journal, sont fermement convaincus qu'ils n'ont plus qu'à se munir d'un sac de nuit et d'un passe-port pour l'extérieur. Mais alors comment se fait-il que tel littérateur de talent ait échoué dans ses descriptions sur l'Espagne et l'Italie? Pourquoi M. Victor Hugo a-t-il si mal vu l'Allemagne? C'est que l'action de voyager, c'est-à-dire de voir, de comparer et de juger, est un art et un art qui ne s'apprend pas. Il ne suffit même pas d'être observateur, il faut encore que l'observation ne s'émiette pas aux détails; voir vite et juste telle est la première qualité d'un voyageur. Une bonhomie native et une sorte de bienveillance cosmopolite sont également nécessaires à celui qui entreprend d'aller étudier les mœurs et les lois d'un peuple étranger ; il doit secouer à la frontière ses préjugés nationaux avec la poudre de sa chaussure, et il lui importe de savoir oublier dans une certaine mesure, pour n'être pas injuste, mais de savoir aussi se souvenir, pour comparer ce qu'il voit avec ce qu'il a vu. Talent difficile, sorte de tact qui se donne et ne s'acquiert pas, de même qu'il se sent mieux qu'il ne s'explique. Le voyageur qui sait voir et entendre, qui sait juger et comparer est bien près, pour peu qu'il ait en outre quelque *humour* et quelque fantaisie, d'être un littérateur de premier ordre, *vir bonus*. La Grèce antique n'accordait-elle pas le titre de sages à ceux de ses enfants qui avaient visité, pour s'instruire et instruire leurs concitoyens, les contrées barbares !

S'il est un écrivain qui possède les qualités essentielles du voyageur, c'est l'auteur du *Voyage en Orient*. Nature fine, observatrice et bienveillante, dépourvue de préjugés et pour ainsi

dire sans préférences, M. Gérard de Nerval s'est senti attiré vers ce pays du soleil qui sollicite les imaginations poétiques et leur montre dans le lointain le mirage de son passé merveilleux. Il est parti dans les meilleures conditions pour faire un bon livre, c'est-à-dire sans parti pris et pour ainsi dire sans arrière-pensée de publication. Il a vu pour lui-même avant de songer à voir pour les autres ; il a respiré tous les parfums, admiré tous les spectacles, observé toutes les scènes originales, sans se préoccuper de son seigneur et maître le public. Quand il a affaire à un écrivain de goût, à un esprit d'élite, le public gagne toujours à ce qu'on ne se préoccupe pas trop de sa redoutable majesté. Voilà donc notre voyageur sur la grande route, allant un peu au hasard, cueillant toutes les fleurs, courant après tous les papillons et prenant pour se rendre en Orient le chemin qu'il prenait naguère pour aller au collége. Ne croyez pas qu'il ira s'embarquer majestueusement à Marseille, sur un navire pavoisé, comme M. de Lamartine. Toute voie mène à Rome, et M. Gérard de Nerval commence par tourner le dos à Constantinople. Il voyage à petites journées, et inaugure cette longue pérégrination en prenant une place sur l'impériale de la diligence du Plat-d'Étain. « Me voici donc parvenu à Genève, écrit-il à un ami, par quels chemins, hélas ! et par quelles voitures ! Mais en vérité qu'aurais-je à t'écrire si je faisais route, comme tout le monde, dans une bonne chaise de poste ou dans un bon coupé, enveloppé de cache-nez, de paletots et de manteaux, avec une chancelière et un rond sous moi ? J'aime à dépendre un peu du hasard ; l'exactitude numérotée des stations des chemins de fer, la précision des bateaux à vapeur, arrivant à heure et à jour fixes, ne réjouissent guère ni un poëte, ni un peintre, ni même un simple archéologue, ou collectionneur comme je le suis. »

De la Suisse française, de cette petite France mystique et rêveuse, qui nous a donné toute une littérature à part, il dit un mot en passant, et d'un pas allègre il se dirige vers l'A-

thènes germanique, vers Munich, cette ville toute neuve bâtie *à l'instar de Paris*, par un Amphion couronné. Bientôt il est dans la capitale de l'Autriche. Ici trente pages pleines de fraîcheur et de jeunesse, un récit aussi fin et plus vraiment sentimental que le voyage de Sterne, un poëme qui s'appelle *les Amours de Vienne*. Mais j'ai hâte de franchir l'Adriatique et l'Archipel. M. Gérard de Nerval, cet amant passionné de la Grèce, est en face de la Grèce, plus heureux que Winkelman qui la rêva toute sa vie, plus heureux que le moderne Anacréon qui voudrait y mourir, il la voit enfin, lumineuse, sortir des eaux avec le soleil.

« Je l'ai vue, s'écrie-t-il, ma journée a commencé comme un chant d'Homère ! C'était vraiment l'Aurore aux doigts de rose qui m'ouvrait les portes de l'Orient ! Et ne parlons plus des aurores de nos pays, la déesse ne va pas si loin. Ce que nous autres barbares nous appelons l'aube ou le point du jour n'est qu'un pâle reflet terni par l'atmosphère impure de nos climats déshérités. Voyez déjà cette ligne ardente, qui s'élargit sur le cercle des eaux, partir des rayons roses épanouis en gerbes, et ravivant l'azur du ciel, qui plus haut reste sombre encore. Ne dirait-on pas que le front d'une déesse et ses bras étendus soulèvent peu à peu le voile des nuits étincelantes d'étoiles? Elle vient, elle approche, elle glisse amoureusement sur les flots divins qui ont donné le jour à Cythérée... mais que dis-je? devant nous, là-bas, à l'horizon, cette côte vermeille, ces collines empourprées qui semblent des nuages, c'est l'île même de Vénus, c'est l'antique Cythère aux rochers de porphyre, aujourd'hui cette île s'appelle Cérigo, et appartient aux Anglais. »

Quel réveil après un si beau rêve ! Du pont du navire le poëte cherche encore Cythère dans Cérigo ; il promène ses regards sur ce rivage aujourd'hui désert et jadis couvert de roses et de coquillages. Où sont les bergers et les bergères ? où est la conque de Cypris? où sont les dieux immortels? Hélas ! il

n'aperçoit qu'un gentleman qui tire aux bécasses, et des soldats écossais blonds et rêveurs cherchant peut-être à l'horizon les brouillards de leur patrie.

Ce qu'il y a de charmant dans ce *Voyage en Orient*, et où il vous plaira, c'est la spirituelle bonhomie du conteur jointe à des connaissances étendues et l'éternelle fraîcheur du récit. A propos de la Grèce moderne, il pénétrera dans les arcanes de la Grèce antique, mais sans pédantisme, sans efforts, et en revenant toujours par des détours ingénieux à son point de départ. Préparé à tout, heureux de tout ce qu'il voit, il s'émerveille facilement et ne s'étonne de rien. Un autre se lamenterait et accuserait le ciel et les hommes en voyant si ternes et si tristes ces îles de l'Archipel et de la mer Ionienne, jadis le séjour préféré des déesses et des dieux; lui, aime mieux par respect pour d'immortels souvenirs se faire une douce illusion et revêtir comme d'une pourpre ces contrées dégénérées, du splendide manteau de la muse homérique. Ainsi vous le verrez toujours bienveillant sans cesser d'être vrai. A Syra, il voit passer un jeune garçon portant sur l'épaule le corps difforme d'un chevreau noir : c'est une outre ruisselante et velue. Le jeune Grec lui offre gracieusement de délier une des pattes de sa bête, afin de remplir sa coupe d'un vin de Samos emmiellé. Le voyageur accepte. Hélas ! le nectar écumant sent affreusement le cuir et la colophane ; mais par respect pour le sol de l'antique Scyros, que foulèrent les pieds d'Achille enfant, M. Gérard de Nerval avale sans grimace et sans rien rejeter. Au moment où il va se plaindre, il se souvient que le vin qu'il vient de boire est le même qui se buvait aux noces de Pélée. La plainte expire sur les lèvres de l'amant des muses, et le voyageur remercie les dieux qui lui ont fait l'estomac d'un Lapithe sur les jambes d'un Centaure.

Je ne sais rien de plus frais, de plus jeune, de plus matinal que la description des Cyclades. Le voyageur foule le sol de

pour nous surtout qui ne l'avons jamais vue qu'à travers les livres et les traditions, cette terre lointaine nous apparaît toujours immobile comme ses dieux, pensive comme ses sphinx. Les voyageurs qui ont écrit sur ce pays ont eu le tort de céder trop facilement à l'impression première, et de ne voir qu'un vaste sépulcre dans cet antique berceau du monde. De là tant de volumes sur l'Égypte, volumes non dépourvus d'intérêt, mais monotones à force de descriptions et de dissertations sur le même sujet. A côté des pyramides, des obélisques, des momies, des sphinx, des ibis, des ruines, il y a tout un monde qui s'agite ; à côté de la mort, il y a la vie. M. Gérard de Nerval, sans négliger la partie descriptive et historique, s'est surtout attaché à nous montrer l'Égypte vivante. Il nous fait causer avec le fellah, avec le Turc, avec l'Arabe, avec le montagnard syrien venu de Saïde ou de Taroboulous. Il nous promène dans les bazars, dans les palais et jusque dans les harems. Il explique la condition des femmes et leur vie intérieure ; tout cela est entremêlé d'anecdotes, d'aventures, de récits qui servent encore à mieux faire connaître les mœurs de ces peuples bizarres ; puis, lorsque l'auteur est contraint par la nécessité du sujet de parler de choses plus connues, de ces cérémonies ou de ces monuments dont la description a été faite tant de fois avant lui, il s'exécute de bonne grâce, mais en ayant soin de tempérer son admiration par quelque petite pointe de gaieté gauloise. A-t-il à rendre compte de la caravane de la Mecque, par exemple, de cette éternelle procession de pèlerins que nous connaissons tous pour l'avoir vue derrière les vitrines de tous les marchands d'estampes ? M. Gérard de Nerval, au lieu de dépeindre les trompettes, les cymbales, les tambours et les drapeaux déployés, fera en quelques traits de plume le tableau bien saisi de cette immense cohue de Moghrabins composée des gens de Tunis, de Tripoli, de Maroc et aussi, comme il le dit, de nos *compatriotes* d'Alger. Il avouera même que ce qui le préoccupait le plus devant cet immense

spectacle, c'était un vieil air d'opéra comique, *la marche des chameaux*, et que parmi tous ces Turcs, tous ces Arabes, tous ces Maures, il s'attendait toujours à voir paraître le brillant Saint-Phar ; préoccupation d'auteur dramatique qui a lu Voltaire, et qui croit bien que Dieu est Dieu, mais qui n'est pas très-persuadé que Mahomet soit son prophète.

M. Gérard de Nerval est très-sobre de descriptions, et je l'en loue ; ce que le public demande aujourd'hui à un voyageur littéraire, c'est moins une relation archéologique et même pittoresque, qu'une peinture de mœurs exacte et bien rendue. Les monuments immortels ne périront pas pour cela dans la mémoire des hommes, et il se trouvera toujours assez de savants inoccupés pour marquer majestueusement, sur le sol, la place où n'était pas l'ancienne Thèbes... On a trop tourmenté les pierres dans ces dernières années, laissons les dormir. *Ite domum saturæ, venit Hesperus, ite capellæ* ; d'ailleurs, l'auteur *du Voyage en Orient* prouve, en maint endroit de son livre, qu'une description de vingt lignes vaut autant, et quelquefois mieux, qu'une description de vingt pages ; j'en atteste le passage suivant où il est question de la grande pyramide.

« La vue est fort belle, comme on peut le penser, du haut de cette plate-forme. Le Nil s'étend à l'orient depuis la pointe du Delta jusqu'au delà de Saccarah, où l'on distingue onze pyramides plus petites que celle de Gizeh. A l'occident, la chaîne des montagnes libyques se développe en marquant les ondulations d'un horizon poudreux. La forêt de palmiers qui occupe la place de l'ancienne Memphis s'étend du côté du midi comme une ombre verdâtre. Le Caire, adossé à la chaîne aride de Mokatam, élève ses dômes et ses minarets à l'entrée du désert de Syrie. Tout cela est trop connu pour prêter longtemps à la description. Mais en faisant trêve à l'admiration, et en parcourant des yeux les pierres de la plate-forme, on y trouve de quoi compenser les excès de l'enthousiasme. Tous

les Anglais qui ont risqué cette ascension ont naturellement inscrit leurs noms sur les pierres. Les spéculateurs ont eu l'idée de donner leur adresse au public, et un marchand de cirage de Piccadilly a même fait graver avec soin, sur un bloc entier, les mérites de sa découverte garantie par l'*improved patent* de London. Il est inutile de dire qu'on rencontre là le *Credeville voleur*, si passé de mode aujourd'hui, la charge de Bouginier, et autres excentricités transplantées par nos artistes voyageurs comme un contraste à la monotonie des grands souvenirs. »

Après avoir vécu en Égypte comme un Égyptien, M. Gérard de Nerval va saluer les côtes de la Palestine. Ne craignez pas qu'il soulève, d'une main indiscrète, le voile qui recouvre cette Belle aux Bois dormant de la diplomatie, et qui s'appelle la question des lieux saints. L'auteur du *Voyage en Orient* a horreur des questions politiques : analyste fin et ingénieux, observateur spirituel, conteur aimable et vrai poëte, M. Gérard de Nerval s'occupe toujours de l'homme en signalant les traits saillants du caractère des races. Personne n'a dépeint avec plus de vérité, et dans un style plus brillant, la rude existence de ces montagnards orientaux. Dans toutes ses pérégrinations, aux Cyclades comme au Caire, à Beyrouth comme à Constantinople, ce qui charme et égaie sans cesse ce fils d'un peuple grave, d'un siècle en habit noir, comme il dit, et qui semble porter le deuil des siècles qui l'ont précédé, c'est cette foule bigarrée, ce sont ces derniers représentants de la poésie naïve. M. Gérard de Nerval n'est pas seulement le peintre des mœurs orientales, il est aussi le chantre inspiré de cette civilisation musulmane qui tend à s'affaisser de plus en plus et dont chaque jour emporte un lambeau.

XXIV

On a publié l'œuvre posthume de Balzac, *Mercadet ;* non pas le *Mercadet* arrangé, corrigé et mitigé par un faiseur émérite pour les exigences de la scène, mais le vrai *Mercadet*, le *Mercadet* sorti tout bouillant du moule de l'inspiration. Les gens qui auraient trouvé fade la représentation de cette nouvelle incarnation de *Vautrin*, sont prévenus qu'ils rencontreront dans la brochure authentique, tous les condiments désirables. Gingembre, poivre de Cayenne, cantharides, rien n'a été négligé pour réveiller et émoustiller les tempéraments affaiblis. J'admire la destinée de Balzac, qui poursuivit pendant toute sa vie, sans pouvoir l'atteindre, un succès dramatique, et qui, après sa mort, rencontra deux triomphes pour un dans celle de ses comédies qu'il estimait le moins, au triple point de vue de l'idée, du style et du théâtre. O fortune! voilà de tes coups!

Cette œuvre, qui date de 1839, est due à la collaboration de Balzac et de Charles Lassailly, un honnête garçon mort depuis dix ans. Lassailly m'a raconté dans le temps tous les efforts qui lui avait fallu faire pour entrer dans l'idée dramatique de Balzac. Au bout d'un mois de travail, il revint des Jardies essoufflé et maigri. Sa comédie fut présentée au comité du Théâtre-Français et reçue à corrections. Balzac la rejeta dans ses cartons et prit un autre collaborateur pour charpenter une nouvelle pièce. Ce nouveau collaborateur était Édouard Ourliac, mort également depuis quelques années. On dit que la comédie à laquelle a travaillé Ourliac suivra de prè la représentation de la comédie à laquelle a collaboré Lassailly. Je viens de citer les noms de trois écrivains contemporains et jeunes encore (Ourliac aurait trente-sept ans s'il vivait), et ce sont trois morts aujourd'hui. La vie littéraire est un perpétuel champ de bataille, et sur ce champ-là. comme sur le champ

de bataille militaire, ce sont souvent les plus vaillants qui tombent les premiers.

Le feuilleton dramatique a diversement jugé *Mercadet*. Pour ma part, si j'avais à me prononcer sur cette comédie pleine de verve sans doute, mais d'un réalisme sans art, je dirais qu'une telle œuvre semble avoir été conçue pour réhabiliter les tragédies de M. de Jouy et les comédies de M. Casimir Bonjour. En effet, en voyant ces coquins et ces gredins s'emparer de la scène pour y établir leur batterie de cuisine; en écoutant ces paroles crues, ces jeux de mots effrontés, ces colibets insolents, on se demande si l'art consiste à offrir à quinze cents personnes la vue d'un daguerréotype, et si le chiffonnier ou l'homme d'affaires de la scène ne doivent pas différer, dans l'ensemble et dans les détails, de l'homme d'affaires du cabinet et du chiffonnier de la rue. On va jusqu'à regretter ces pièces dont les personnages, mus par le ressort des conventions, n'avaient ni sang ni nerfs, ni muscles, mais étaient bouffis d'une sorte d'honnêteté qui les rendait supportables trois actes durant. Les héros en bottes jaunes et en crevés abricot de l'école impériale étaient faux de tous points, mais le *Mercadet* de Balzac a le défaut d'être trop vrai. Dans l'un et l'autre système dramatique, l'art n'a absolument rien à voir. Transportez le bagne de Toulon sur la scène, il se trouvera un public nombreux pour courir à ce spectacle ; mais quel profit retirerez-vous de cette exhibition, comme moraliste? Je n'insiste pas sur le côté immoral de ces sortes de représentations, tout le monde le comprend, et si le genre *Mercadet* faisait école, espérons que le mépris public en ferait bientôt justice.

M. Jules Janin, tout en reconnaissant les éminentes qualités littéraires de Balzac, a écrit à propos de *Mercadet* quelques réflexions fort justes, qui serviront à faire connaître une des infirmités du grand romancier; M. Jules Janin n'a pas cru que, Balzac mort, il n'avait plus qu'à le louer sans restriction. C'est une nouvelle preuve de goût, aujourd'hui que la

plupart des gens qui ont attaqué Balzac vivant, se plaisent à tresser tant de couronnes sur sa tombe.

« Or, savez-vous, dit M. J. Janin, pourquoi M. de Balzac se plaît à retracer sans fin et sans cesse cette image du faiseur, cette forme nouvelle du chercheur de pierre philosophale et d'inventeur des nouveaux mondes? Il aime le *faiseur* parce qu'il aime l'argent! Il y a de l'argent dans tous les livres de M. de Balzac! C'est son rêve, l'argent; c'est son Apollon, l'argent; c'est sa muse, l'argent! Après avoir tourné heureusement autour des aimables passions et des enchantements divins de la jeunesse passagère, il est revenu à sa folle du logis, à l'argent! Il s'enivre de ce bruit d'écus, de ce frôlement de papier de banque, et des cris étouffés du coffre-fort, quand la serrure aux mille plis permet à l'avare de contempler son trésor à la lueur d'une lampe fétide! Oui, ce romancier si parfaitement habile à nous montrer les grâces, les vapeurs, le charme, les gloires de la vie heureuse; ce merveilleux indicateur des plus imperceptibles mouvements du cœur de l'homme... et de la femme; cette bonne d'enfants à peine sevrés, ce rude instituteur des plus sauvages natures, cette marchande de modes, savante à marier l'une à l'autre la forme et la couleur; ce pédant qui porte la flamme en sa férule; cette vieille portière accroupie, au milieu de l'hiver, sur son gueux rempli de cendres froides, et cette duchesse en son ronron de Versailles, et cette fraîche grisette aux lilas de Romainville ou dans la ronde harmonieuse du bal de Sceaux; oui, cet être multiple, ingénieux, odieux, brutal, charmant, la corruption même et l'innocence en personne, aujourd'hui la reine des courtisanes et le lendemain le roi des repris de justice, — un si grand seigneur, un si bon bourgeois, un si fameux aventurier, le Christophe Colomb de la rue Soly et le Pizarre du faubourg Saint-Honoré, le sourire et le râle, le squelette et la fleur, l'âme et le corps, la dentelle et la bure, le haillon et la pourpre, la hotte et le trône, le crochet et le sceptre, le vin généreux des

gais coteaux et l'eau-de-vie en feu dans l'écuelle des mendiants, le poëte et le soldat, le médecin et le curé, le Napoléon de le Rétif de La Bretonne du conte bien fait, l'Homère en patois et la nature humaine, le La Bruyère et le Piron de ce siècle des infamies, des lâchetés et des élégances exquises, après avoir épuisé le bouquet et la mousse amoureuse du vin d'Aï, s'est enivré d'alcool, et déserteur de ces belles passions, traître à ces belles mœurs, tombé en méfiance de sa valeur personnelle,

Non est certa meos quæ forma invitet amores,

il est devenu tout d'un coup (dans ses livres bien entendu) l'homme le plus passionné *pour les biens de la fortune*, dirait La Bruyère, qui se soit jamais rencontré dans aucune littérature ! A ce moment de la précoce décrépitude de M. de Balzac (même dans ses meilleures livres : *Eugénie Grandet*, *la Vieille Fille*, *la Peau de Chagrin*, *le Père Goriot*, *le Grand Homme en province*), on n'entend que le son des louis d'or mêlé au bruit des écus ! Dans ces livres, où la couleur fauve domine à chaque page, on voit ruisseler les millions par centaines, et le poëte est le premier à s'enivrer de ce bruit sonore qui l'excite et l'anime autant et plus que le frôlement d'une robe de soie ou le craquement d'un soulier neuf. Ah ! quelle fatigue et quelle misère quand on voit un si bel esprit ne plus s'occuper qu'à arranger, à combiner, à déranger des sacs plus ou moins remplis jusqu'à la gueule, et n'être gai, et n'être heureux, et n'être soi-même qu'au beau milieu d'un coffre-fort ! L'argent sera le malheur des livres de M. de Balzac, l'argent en est déjà le fléau. »

Tout cela est si bien dit et si vrai, qu'il n'y a pas un mot à y ajouter. Si Balzac étalait en effet dans ses livres cette passion de l'or pour l'or, c'est que Balzac était un romancier doublé d'un homme d'affaires ; seulement l'homme d'affaires

n'a jamais eu le moindre succès ; toutes ses ingénieuses spéculations ont raté. Je demande la permission de raconter une petite anecdote, qui montrera que ce grand esprit était toujours, et sans cesse, poursuivi, obsédé et dominé par la pensée d'affaires.

A l'époque où Balzac demeurait dans la rue de Chaillot, il y a de cela quinze ou seize ans, trois jeunes gens dont deux sont aujourd'hui célèbres dans les lettres, allèrent le voir dans la soirée. Balzac avait quelquefois des caprices de femme de trente ans. Ce jour-là, il avait eu la fantaisie de faire orner son salon d'un meuble de satin blanc. Un immense lustre en style pompadour pendait au plafond. Le grand homme fit admirer à ses visiteurs ce boudoir coquet et d'un goût un peu extravagant, en leur recommandant bien de ne pas trop s'asseoir sur les fauteuils et les sofas. — Mais, dit un des trois amis, il nous est difficile de juger de la splendeur de votre salon, si vous nous le montrez à la lueur d'une simple bougie ; allumons le lustre, et voyons l'effet que produit votre satin aux lumières. — Adopté, répond Balzac, et voilà les quarante bougies allumées. En ce moment on frappe à la porte. — C'est, dit le domestique, M. X..., éditeur, qui voudrait parler à Monsieur. — Un éditeur ! s'écrie Balzac, *comme ça se rencontre* ; un éditeur et quarante bougies qui flambent. Faites entrer. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers les trois jeunes gens, couchez-vous sur les canapés, étendez-vous sur les fauteuils, prenez-moi des poses nonchalantes, et ne craignez pas d'égratigner mon satin avec le cuir de vos bottes.

La porte s'ouvre, et l'éditeur en entrant reste aveuglé par l'éclat des lumières. Balzac, calme et l'air insouciant, lui demande ce qu'il veut. L'éditeur venait solliciter la faveur de publier un ouvrage du célèbre romancier. Balzac répond qu'il est très-occupé, très-fatigué ; mais que cependant... Bref, il engage l'éditeur à revenir le lendemain pour conclure l'affaire, et celui-ci se retire.

— Je dois au moins une livre de chandelles à la Providence, dit Balzac, aussitôt que X... fut sorti. Vous comprenez que cet homme doit croire que j'allume quarante bougies tous les soirs, et décemment on ne peut pas payer quelqu'un qui brûle quarante bougies par soirée, comme on payerait un écrivain qui travaillerait à la lueur d'une lampe. Maintenant éteignons le lustre, le tour est fait.

Avouez que Mercadet n'aurait pas tiré un meilleur parti de quarante bougies allumées.

XXV

Je rencontrai, il y a quelques jours, sur le boulevard Saint-Martin, un littérateur *pour tout faire*. C'est ainsi que l'on désigne un homme de lettres qui n'a pas de spécialité bien déterminée et qui est tour à tour dramaturge, historien, vaudevilliste, romancier, critique et faiseur de rébus. M. Alexandre Dumas est la plus haute expression de ces intelligences encyclopédiques. — Vous me voyez, me dit-il, dans le ravissement. Je viens de conclure une affaire commerciale magnifique.

— Vous faites donc aussi du commerce?

— Quelquefois.

— Et de quoi s'agit-il?

— J'ai lu hier à l'Ambigu, me répondit mon interlocuteur, un drame en cinq actes qui a été reçu avec enthousiasme, et je viens de le vendre au prix de quinze cents francs à mon banquier ordinaire.

— Vous avez vendu le manuscrit de votre drame avant sa représentation?

— A peu près; j'ai vendu mes droits dramatiques, j'ai aliéné ma propriété, j'ai mangé mon blé en herbe.

— Singulier marché!

— Cela dépend, le drame peut tomber à la première soirée

comme il peut régner sur l'affiche pendant trois mois. J'avais besoin d'argent aujourd'hui même, et j'ai été frapper à la porte de la providence des auteurs à sec.

— Comment appelez-vous cette providence?

— X..., me répondit-il, c'est un gros homme qui a gagné à ce jeu-là maison de ville et maison de campagne. Pour le vulgaire il est entrepreneur de succès dramatiques, autrement dit chef de la claque, c'est une position qu'il a adoptée, parce qu'il faut absolument en exercer une en ce monde pour jouir de la considération de son concierge, mais son vrai commerce consiste surtout à escompter l'avenir des auteurs pressés par le besoin. X., ajouta-t-il, est une des figures les plus curieuses du pavé parisien, il ne gagne guère que cinq cents pour cent à tous ses marchés. Il prête de l'argent aux directeurs, aux acteurs, aux musiciens de l'orchestre, aux ouvreuses et aux marchands de contremarques, argent bien prêté et encore mieux rendu, car il ne peut pas perdre; il ne fait que prendre des hypothèques sur les appointements. Toutes ses journées se ressemblent; le matin il court visiter les directeurs de théâtres qu'il sait besoigneux, et, moyennant un prix convenu, il leur achète à ses risques et périls la recette de la soirée. Il offre plus ou moins, d'après l'état de l'atmosphère, le nom des auteurs, des acteurs et la composition de l'affiche.

Je pourrais vous citer une conversation assez singulière qui s'est tenue devant moi dans le cabinet d'un directeur. X... arrive et offre quatorze cents francs de la recette. — Il m'en faut seize cents, dit le directeur.

— S'il pleuvait, répond X..., je n'hésiterais pas à vous les donner, mais le temps est beau et le ciel sera étoilé au moment de l'ouverture du théâtre. On dirait que le bon Dieu le fait exprès.

— Cependant, reprend le directeur, le baromètre est à la pluie, regardez plutôt!

— Mauvaise patraque de baromètre, il ne sait ce qu'il dit ou

— Impossible, père X .., je vous le laisserai au plus juste prix à deux mille cinq cents. Le cinquième acte est superbe, du Shakspeare pur.

— Alors, il n'y a rien de fait, ce sera pour une autre fois.

— Si c'était quinze cents francs, on pourrait peut-être s'arranger.

— Va pour deux mille francs, père X...

— Non, quinze cents.

— Adieu donc, dit le dramaturge en se dirigeant vers la porte.

— Dix-huit cents, crie X...

— Je vous ai dit mon dernier mot.

— Allons, j'accorde les deux mille francs; mais vous me donnerez un acte de vaudeville par-dessus le marché.

On se débat encore pendant quelque temps et le traité est signé.

Au tour d'un autre.

— Monsieur X...? dit un très-jeune homme.

— C'est moi, monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir.

— Monsieur, je désirerais vous céder mes droits sur un vaudeville en trois actes qui se joue demain au Palais-Royal.

— Ah! le vaudeville, mon cher monsieur, c'est un genre bien tombé par le temps qui court; Clairville a tué la chose. Enfin il y a peut-être moyen de s'arranger. Est-ce triste ou gai?

— J'ai la prétention de croire que c'est très-gai, monsieur.

— Mauvaise affaire; je vous donne cinq cents francs de votre pièce, pour qu'il ne soit pas dit que vous vous êtes dérangé pour rien.

— Cinq cents francs un vaudeville en trois actes où il y a un rôle pour Ravel!

— Ravel est grimacier; j'aurais mieux aimé Grassot.

— Vous êtes servi à souhait, Grassot joue aussi dans ma pièce.

— Tant pis, mon cher monsieur! deux comiques dans le même ouvrage, cela divise l'intérêt et fatigue le spectateur.

— Ainsi, monsieur, vous refusez ?...

— Combien voudriez-vous donc?

— Quinze cents francs.

— N'en parlons plus.

— Je me borne à douze cents francs. C'est être raisonnable.

— Comme c'est la première affaire que je fais avec vous et que j'aime à encourager la jeunesse, je vous en donnerai mille, et vous me céderez vos billets d'auteur ; signez-moi ce papier.

Les mille francs sont comptés, le vaudevilliste s'en va triomphant, et la pièce en question rapportera peut-être six mille francs de bénéfice à l'escompteur dramatique.

Arrive un comédien.

— Bonjour, X...

— Bonjour, mon garçon, qu'avez-vous donc aujourd'hui? Seriez-vous malade?

— Non, mais je ne suis pas content.

— Bah ! vous est-il arrivé quelque malheur ?

— Vous savez bien ce qu'il m'est arrivé. Vos gens ne *soignent* plus mes entrées ni mes sorties, la claque ne résonne plus pour moi ; hier j'ai été *chuté*.

— Ah ! mon Dieu.

— Faites donc l'étonné; pourtant je n'étais en retard avec vous que de quelques jours.

— Il faut se mettre en règle avec les amis, mon cher, je ne connais que ça, moi.

— Oh ! je le sais bien que vous ne connaissez que ça; tenez, voilà vos cent cinquante francs mensuels ; j'espère que vous ne m'oublierez plus.

— Comptez sur moi ; vous aurez, pas plus tard que ce soir, une entrée de premier choix, deux salves et des *agréments* tout le long de votre rôle.

— Au revoir.

Une actrice se présente sur le seuil du cabinet.

— Toujours jeune, toujours jolie, toujours charmante, s'écrie X..., qui daigne porter la main au bonnet grec qui cache la nudité de son crâne ; ma parole d'honneur vous êtes le plus long printemps que j'aie vu au théâtre.

— Écoutez, père X..., il s'agit d'une affaire sérieuse. Je viens vous demander un service.

— Parlez, ma belle enfant.

— Voici de quoi il *retourne* pour le quart d'heure, on a donné un de mes rôles à Evelina.

— Un de vos rôles à Evelina !

— C'est comme j'ai *la chose* de vous le dire.

— Mais, c'est très-grave cela.

— Si c'est grave, je le crois bien ?

— Voyons, que puis-je faire ?

— Evelina joue ce soir.

— Bien.

— Il faut qu'elle soit *chutée à mort.*

— Diable ! Evelina est une de mes meilleures pensionnaires, une paye excellente.

— Combien vous donne-t-elle par mois ?

— Deux cents francs, et chaque premier elle solde rubis sur l'ongle, c'est une considération.

— Vous pouvez bien lui faire une petite infidélité, une fois en passant.

— Eh ! eh !

— Si je vous donnais un *billet de cinq* ?

— On ne peut rien vous refuser ; Evelina disparaîtra ce soir dans le troisième dessous.

L'actrice fait place à un directeur de théâtre.

— Je suis perdu, si vous ne me prêtez pas cinq mille francs sur-le-champ. Mes acteurs refusent de jouer ; ils veulent être payés avant la représentation.

— Désolé, mon cher ; je suis à sec.

— Laissez-vous attendrir ; j'ai une pièce qui fait un argent fou, vous le savez bien... Je vous abandonne trois jours de recettes.

— Il me faut huit jours.

— C'est impossible.

— Mettons alors que nous n'avons rien dit.

— Voulez-vous quatre recettes ?

— Huit ; je n'en démords pas.

— Cinq ; et si vous me refusez, je vais chez un autre qui sera peut-être plus raisonnable.

— Allons, je suis bonhomme ; je me contenterai de six recettes, et vous me mettrez à l'étude, la semaine prochaine, deux petits actes charmants que j'ai achetés hier à un jeune homme qui donne les plus belles espérances.

— Mais si vos actes ne valent rien ?

— Vous les ferez retoucher par un faiseur ; je ne m'y oppose pas. Et le malheureux directeur est contraint d'en passer par ces inexorables conditions.

Le soir X..., va d'un théâtre à un autre pour s'assurer si *ses gens* fonctionnent ; puis il fait encore des affaires dans les entr'actes avec des auteurs qu'il rencontre au foyer, et des comédiens qu'il va voir dans les coulisses ; à minuit il rentre chez lui, prêt à recommencer le lendemain. A l'heure où je vous parle, cet homme est trois fois millionnaire, et il ne dépense pas vingt mille francs par année.

— Mais, dis-je à mon interlocuteur quand il eut esquissé le portrait de ce banquier de la littérature dramatique, comment se fait-il que les vaudevillistes et les dramaturges consentent à aliéner pour une misérable somme les productions de leur intelligence, c'est-à-dire leur fortune ?

— Par la même raison qui porte les fils de famille à escompter leur avenir et à faire passer les écus paternels dans les mains des usuriers.

XXVI

En lisant *l'Annuaire*, ou plutôt en le feuilletant au galop et au hasard, je me disais : Ce livre est véritablement le précepteur de l'existence parisienne ; il ne charme pas, mais il instruit ; c'est par lui seul qu'on peut connaître exactement Paris, cet abrégé de l'univers ; Paris, le grand consommateur du globe ; le minotaure à qui toutes les nations payent le tribut. C'est pour Paris que le Sibérien va à la chasse de l'hermine et de la martre, que l'Égypte déterre ses momies, que le nègre plante des champs de cannes à sucre, que le chercheur d'or fouille les ruisseaux de la Californie ; c'est pour Paris que Saint-Étienne fabrique ses plus belles armes, que Lyon brode ses plus fins tissus, que Marseille lance ses vaisseaux sur tous les océans ! Les velours, les guipures, les dentelles, les parfums de l'Orient, les pierreries de l'Inde, le vent tissé et brodé par les fées, les festons et les astragales de toutes les nations, Paris a tout cela, mais tout cela est disséminé à droite et à gauche, à l'ouest et à l'est, au nord et au sud de la grande ville. Le monde entier est dans Paris et Paris est dans l'*Annuaire* ; c'est là que vous trouverez rangées et étiquetées comme des fioles d'apothicaire toutes les professions, toutes les industries, toutes les merveilles. Vous verrez défiler, escadrons par escadrons, nos forgerons, nos architectes, nos hommes politiques, nos tisseurs, nos doreurs, nos imprimeurs, nos magistrats, nos orfèvres, nos littérateurs, nos joailliers, nos avocats, nos fleuristes, nos jardiniers, nos artistes. Nous avons huit cent soixante-deux avocats à la cour d'appel, messieurs, et quelque chose comme seize cent quatre-vingt-treize médecins, mesdames ! Avez-vous besoin de chaussures ? vous pouvez compter sur le zèle et le cuir de huit cent quatre-vingt-

dix-sept bottiers et cordonniers. Six cent soixante architectes sont toujours prêts à dresser des plans et des étages de moellons ; supposez-les tous occupés, et voyez d'ici quelles myriades de phalanstères vont improviser tous ces artistes de la pierre de taille.

Si tu te promènes par les rues ou sur les boulvards en flâneur, ô Parisien de Paris, des départements ou de l'étranger, n'oublie pas que tu as toujours à ta disposition cinq cent soixante-quatre cafés et estaminets et six cent quatre-vingt-quatorze restaurants, ouverts à tous les estomacs et à toutes les bourses, depuis le restaurant de la Maison-d'Or, où l'on dîne à quarante francs par tête, jusqu'à l'établissement non moins célèbre de *l'azard de la fourchette*, dont l'addition ne peut jamais excéder la somme de cinq centimes ; tu trouveras encore sur ta route huit cent quarante-cinq marchands de vins en gros, quatorze cent soixante-dix-huit débitants de vins en détail, quatre cent quatre-vingt-quinze bouchers, cent quatre-vingt-huit charcutiers, six cents boulangers, sans compter deux cent cinquante-trois chaudronniers, trois cent quinze corroyeurs, six cent soixante ébénistes, six fabricants de queues de billards, vingt-neuf pédicures, quarante-cinq marchands de cirage, dix-sept fabricants de cartes à jouer, quarante-deux bureaux de placements, soixante quinze chocolatiers, six cent trente-trois marchandes de modes, deux cent vingt-huit marchands de rubans, trois cent quarante-deux gantiers, trois cent trente-six fabricants de parapluies, cent vingt lapidaires ; quatre cent dix-neuf fleuristes, et deux cent cinquante-deux pensionnats de demoiselles. *Boarding chool for young ladies*, c'est ainsi que cela s'écrit et se prononce aujourd'hui en français.

Ce n'est pas tout, il ne faut pas moins de neuf cent trente-six tailleurs pour habiller Paris ; aussi Paris est-elle la ville la mieux vêtue du globe. Paris a un habit noir et un gilet échancré pour toutes les circonstances, pour aller à la bourse, au bal, chez sa maîtresse et à l'enterrement. La province garde encore

comme une tradition économique l'habit des dimanches ; Paris n'a que des dimanches dans tout le cours de l'année, et c'est pourquoi Paris a tant de tailleurs, sans compter les portiers, qui sont pour la plupart des tailleurs méconnus. On s'est beaucoup moqué de l'épicier, et l'on comprend tout de suite la jalousie qu'a dû exciter ce débitant élémentaire, qui s'est multiplié dans ces dernières années comme les pains de l'Évangile. Plantez un épicier quelque part, il en poussera mille. Paris possède, pour le quart d'heure, dix-neuf cent soixante-treize membres de cette corporation formidable. Étonnez-vous, après cela, qu'un gouvernement qui reposait sur cette base se soit cru éternel ! Que l'homme de lettres ne se plaigne plus dorénavant de la rareté des éditeurs. J'ai compté les libraires parisiens : ils forment une phalange composée de sept cent quarante-cinq individus, plus disposés, il est vrai, à vendre des livres au public qu'à acheter des manuscrits aux auteurs. A défaut d'éditeurs, l'homme de lettres a sous la main quatre-vingt-deux maîtres en typographie et munis d'un brevet du gouvernement. Pour peu qu'il appartienne à une des quarante-deux sociétés plus ou moins savantes, telles que l'Athénée des arts, l'Institut historique, la Société entomologique, la Société asiatique, la Société phrénologique, la Réunion des enfants du délire, d'Apollon, etc., il sera bien malheureux s'il ne trouve pas un typographe qui consente à l'imprimer tout vif... pour son argent. L'artiste qui débute n'est pas non plus en droit de se récrier ; il peut porter ses improvisations sur toile dans cinquante-trois magasins ; les propriétaires de ces boutiques artistiques et de bric-à-brac sont toujours enchantés de pouvoir fournir des Murillo et des Rubens inférieurs, aux banquiers amis des arts, qui veulent décorer leur salon à l'aide de n'importe quoi. Enfin, sans vouloir épuiser toutes les catégories de cet *Annuaire* universel, qu'il me soit permis de dire au Parisien qu'il possède également trois cent dix-neuf marchands de bois et de charbon en gros ; quarante-deux

fabriques de bougies diaphanes, cyrogènes, stéariques, célestes, du soleil, de l'étoile, du phénix, de l'éclipse, de blanc de baleine, bougies de cire mélangée, bougies où il n'entre que de la cire pure et bougies où il n'entre que du suif. Paris compte encore cinquante-trois fabriques de bouteilles ; trente fabriques de briquets phosphoriques, hydroplatiniques ou phlogosaïdes (où diable le grec va-t-il se nicher?); dix-huit chasubliers ; cinquante-cinq marchands de chevaux ; trois cent quarante-six couteliers ; trois cent cinquante-sept graveurs, et soixante-seize crémiers ; et si le lecteur veut bien songer que je n'ai pas donné le quart de toutes les catégories industrielles contenues dans l'*Annuaire*, il peut se faire une idée de toutes les industries brassées pour le Parisien, de tous les commerces établis pour le Parisien, de toutes les professions inventées pour le Parisien, cet être caressé, choyé, adulé, et qui serait aussi le plus heureux des mortels s'il connaissait son bonheur et son *Annuaire*

O fortunatos nimium !...

La partie la plus aride de ce livre est sans contredit la liste générale des adresses, et pour qui sait lire cependant, la lecture de cette liste offre encore un certain attrait. On est étonné que tant de gens qui ne sont ni parents ni alliés et qui ne se ressemblent guère portent le même nom et jusqu'au même prénom. J'ai eu la patience de compter deux cent soixante-trois Lacroix, cent quatre-vingt-sept Henry, deux cent trente-deux Bernard, cent quarante-trois Leblanc, quatre-vingt-six Lerouge et soixante-quatre Levert. Je ne parle ni des Legris, ni des Leroux, ni des Lenoir. Vous comprenez que dans ce vocabulaire, comme à la foire, il en est plus d'un qui se nomme Martin, Gautier, Garnier, François, Dupont, Bonnet, Barbier, Gérard, Lefebvre, Legrand, Legras, Legros, Lejeune, Leroy, Lambert sont plutôt des noms communs que des noms pro-

pres. En revanche, il n'y a guère que cinq ou six Hugo, quatre Sainte-Beuve, trois Berlioz, et un seul Lamartine. Je profite de la circonstance pour présenter mes compliments à Jules Janin et pour l'avertir qu'un de ses rares homonymes a l'audace de vendre des tripes à la mode de Caen, rue Montorgueil, nº 17.

XXVII

Il y a longtemps déjà qu'on a dit que les novateurs de notre époque n'avaient rien inventé, et qu'on pourrait indiquer la source précise où chacun de ces empiriques philosophiques était allé puiser sa panacée sociale. M. Proudhon, ce grand démolisseur de réputations et de systèmes, a été un des premiers à assigner une filiation directe aux idées de ses antagonistes et confrères en idéologie. Louis Blanc, Pierre Leroux, Considérant, Cabet, Owen, Fourier, tous les sectaires de notre temps ne procèdent pas seulement des illuminés du seizième siècle, ils en sont les contrefacteurs. Toutes les théories ambitieuses que la réclame apostolique nous a présentées comme un nouveau remède aux souffrances humaines, ne sont en définitive qu'une drogue métaphysique déjà expérimentée dans la pharmacie spéculative du passé. Figaro a dit : On est toujours le fils de quelqu'un ! A la bonne heure; mais il ne faut pas afficher la prétention d'être un ancêtre, quand on n'est qu'un descendant.

Le mouvement que nous avons vu s'accomplir sous nos yeux dans ces dernières années, cet élan de certains esprits vers un idéal chimérique, n'est pas un fait nouveau dans l'histoire des aberrations humaines. Tout le seizième siècle a été témoin d'une agitation semblable à celle qui, de nos jours, sollicite

un si grand nombre d'imaginations maladives. Dans ce temps-là, comme à l'heure où nous sommes, il se trouvait des théoriciens aventureux qui ne craignaient pas de jeter au vent de la publicité des plans de réformation universelle. Campanella, un des penseurs les plus originaux et les plus hardis de la renaissance philosophique en Italie, ne se contenta pas seulement de reconnaître comme source unique de toute science et de toute philosophie l'étude expérimentale de la nature, il anticipa dans sa *Cité du Soleil* sur ce que les utopies sociales ont aujourd'hui de plus audacieux. Jean de Leyde, Thomas Morus, tous les grands pères du socialisme contemporain, datent de cette époque, où les esprits, en haine de la compression du moyen âge, battaient des ailes un peu au hasard dans les champs de la fantaisie philosophique. Seulement ce que les inventeurs ont donné pour d'ingénieuses utopies, les plagiaires voudraient l'imposer comme le *criterium* de la science nouvelle ; ce qui était un jeu d'esprit pour les premiers, est un code pour les seconds. Ce sont les rêveurs qui, à leur insu, ont compromis la sécurité sociale. Platon, en écrivant sa *République*, savait bien à quel peuple fin et spirituel il avait affaire, et il ne se doutait guère qu'à deux mille ans de distance il engendrerait Cabet et Pierre Leroux.

Ces réflexions préliminaires nous sont suggérées par la lecture d'un livre très-curieux et très-rare, intitulé : *Les Mondes célestes, terrestres et infernaux,* imprimé à Lyon, en 1578, avec privilége du roi, et traduit d'un auteur italien, Doni, qui, selon toute probabilité, devait être un élève de Campanella (1).

Ce livre contient tout bonnement l'idée du phalanstère; il la contient non pas en germe, mais tout entière, avec les détails, les imaginations et les fantaisies dont Fourier a émaillé sa cosmogonie harmonienne. Afin de rendre plus accessible à toutes les intelligences la description de son *Nouveau Monde*,

(1) Le titre de l'ouvrage original italien est : *I Mondi celesti, terrestri e infernali degli accademici pellegrini* ; Venise, 1552, 1553, 2 parties in-4°.

l'auteur du livre italien place en tête le dessin de la ville modèle où nous ferons tout à l'heure pénétrer le lecteur. Si, dans les passages que nous allons donner, on reconnaît, à ne pouvoir s'y méprendre, le phalanstère, Fourier ne sera pas seulement le plus aimable des mystificateurs ainsi que l'appelle M. Proudhon, déjà cité, il sera surtout le plus audacieux des plagiaires.

Selon Fourier, la terre est mal divisée, mal peuplée, mal gouvernée. Les villages, les villes, les empires, les républiques, tout cela existe au hasard. Pour lui, la société civilisée est la barbarie. A la place de cette société, il propose comme idéal la société garantiste. Dans la pensée du maître et des disciples, la société garantiste sera un immense échiquier divisé en une infinité de cases dans lesquelles les travailleurs passionnels seront répartis en groupes, en séries et en phalanges ; la lutte entre la passion et le devoir sera supprimée, la tendance des passions se manifestant d'elle-même et forcément vers la règle du devoir par la force impulsive de l'attraction.

Le monde se modifiera de lui-même sous l'empire de la loi harmonienne. Le monde doit avoir une durée de quatre-vingt mille années. Quarante mille ans d'ascendance, quarante mille ans de descendance. A l'heure qu'il est, le monde est à peine adulte ; il n'a connu jusqu'ici que l'existence irrégulière, chétive et irraisonnable de l'enfance. Il passera au premier jour dans sa période de jeunesse, puis dans la maturité, point culminant de bonheur, pour descendre ensuite vers la décrépitude. Ainsi le veut la loi inexorable de l'analogie. Le monde, comme l'homme, comme la plante, doit naître, se développer et périr. Qu'arrivera-t-il après? Je n'en sais rien, ni Fourier non plus.

Je ne parle pas pour le moment du mariage des astres, des rapports des sexes entre eux et des océans de limonade ; je dirai plus tard à qui Fourier a fait ces emprunts sans nommer

les empruntés, car c'est une chose assez singulière à signaler que ce grand inventeur n'est que l'éditeur responsable des plus monstrueuses absurdités de la chose phalanstérienne ; il n'a rien inventé, pas même la queue oculaire ; je le prouverai tout à l'heure. Charles Nodier a écrit quelque part : « La vérité est limitée, l'absurde ne l'est pas. » Cet aphorisme a du vrai ; pourtant je me permettrai de faire remarquer que les novateurs anciens avaient poussé si loin déjà les limites de l'absurde, qu'il n'a pas encore été donné aux novateurs modernes de les franchir. Arrivons maintenant à notre livre de 1578, imprimé avec privilége du roi.

L'auteur prend deux personnages, un sage et un fou, et les fait dialoguer. Le sage est le croyant, l'*harmonien*, si l'on veut ; le fou est le *civilisé*, c'est-à-dire l'homme qui n'a pas une foi bien robuste dans les utopies, et qui n'est pas très-disposé à troquer le misérable monde où il se trouve contre le monde merveilleux qu'on lui promet, la proie contre l'ombre.

Le dialogue s'établit ainsi :

Le sage. — Des pèlerins nous menèrent en une grande ville, laquelle estoit bastie en un vray rond, en guise d'une estoile ; il faut que tu t'imagines ce lieu, comme je te le vay désigner sur terre. Voylà donc comme je te marque un rond, pose le cas que ce rond soyent les murailles, et qu'icy, au milieu où je fay ce point, soit un haut temple quatre ou six fois aussi grand que la Cupola de Florence.

Le fou arrête son interlocuteur et lui fait cette réponse sensée :

— Il faudra que tu changes ton nom pour prendre le mien, pour ce que tu as des propos d'un fol.

Le sage. — Escoute néanmoins. Ce temple avoit cent portes, lesquelles venoyent de droicte ligne comme les rayons d'une estoile, aux murailles de la ville, laquelle avoit semblablement cent portes, et même y avoit cent rues. Au moyen de quoi celuy qui estoit au milieu du temple et se tournoit en rond venoit à voir toute la ville sans se bouger d'un lieu.

N'est-ce pas, moins le nombre un peu exagéré des portes, la description du phalanstère ?

Le sage arrive ensuite aux *séries* de Fourier.

— En chacune rue de la ville s'exerçoyent les arts ou mestiers. Car d'un costé estoyent, comme vous pourriez dire tous les cousturiers, et de l'autre les boutiques de drapperie : en une autre rue voyoit on d'un costé les apoticaires et de l'autre costé les médecins, et en un autre tous les cordonniers d'un costé, et tous les corroyeurs de l'autre; en un autre les fourniers qui faisoyent le pain, et vis-à-vis les mouniers qui mouloyent le bled à sec ; en une autre rue des femmes qui filoyent, et de l'autre costé des tisserands. Pourquoy y avoit jusques à deux cents arts et mestiers, et *chacun ne faisoit autre chose que celle qu'il entendoit.*

Toute la théorie de l'attraction passionnelle est contenue dans cette dernière ligne.

Ce n'est pas tout, Fourier assure que les maladies disparaîtront dans la société garantiste. Voici comment s'exprimait à ce sujet le sage du seizième siècle :

— Il alloit (le malade) en la rue des hospitaux où il estoit pansé et visité des médecins qui n'avoient autre chose à faire, et lesquels estoient bien expérimentez et sçavans, de manière que les malades estoient soudain guariz.

— Ah ! qu'il faschoit bien à un riche d'aller à l'hospital, s'écrie le fou.

— Que penses-tu ? répond le sage. L'un n'estoit là plus riche que l'autre ; chacun estoit égal au manger, au vestir, et avoit autant en sa maison l'un que l'autre (Théorie du communisme pur).

Le fol. — A naître comment alloit-il ?

Le sage. — Il y avoit une rue ou deux de femmes, et estoit le tout commun. Au moyen de quoy on ne congnoissoit aucune parenté et ne sçavoit aucun de qui il estoit fils, et en cette manière la chose estoit égalle pour ce que l'homme naissant

estoit nourry et élevé, et quand il venoit en âge on le faisoit ou bien étudier ou apprendre un métier, selon l'inclination de son esprit.

Le fou ne peut s'empêcher de basarder quelques timides objections, mais le sage lui prouve que ce système est le meilleur; plus d'ennuis de ménage, plus de drames sanglants entre mari et femme. Il arrive même un moment où le sage donne la définition de *la papillonne*.

— Pour aucuns le changement de femelle est chose nécescessaire et utile, dit ce Joconde socialiste. Puis il continue:

— Avoir une, deux, trois cent et mille femmes au commendement de vostre seigneurie ne vous fera pas entrer en dispute ou jalousie, car l'amour se perd, et ce d'autant plus aisément que l'homme s'est accoustumé à ceste loy et ordinaire sans amour.

Le fol. — Mais si quelqu'un fust devenu amoureux?

Le sage va répondre à cette objection exactement dans les termes dont se sert Fourier.

— Says-tu pas que l'amour consiste en la privation de la chose aimée? En cette difficulté passent incontinent semblables appétits.

Le sage explique ensuite que le nouveau monde ne combattant aucun penchant, on respecte ainsi les personnes qui pratiquent la chasteté. Ce sont les *vestales* et les *vestels* de la société harmonienne.

Fourier a beaucoup songé au perfectionnement de la race humaine. Le sage de 1578 dit aussi son mot sur l'*élève* de l'homme et de la femme; mais le passage où il est question du haras harmonien ne peut être reproduit ici : qu'il vous suffise de savoir qu'à l'aide de *juleps et scirops on rend les hommes beaux, bons, sains et virils* et n'est point la dommageable ains fort utile: pourquoy ceux-là s'en peuvent servir quand il y a occasion légitime.

Fourier, lui, n'a pas besoin de confectionner des sirops et

des juleps; la mer changée en limonade est la meilleure potion contre toute maladie; ce breuvage rafraîchissant donne la plus grande force et la plus grande virilité.

Cependant je dois l'avouer, Fourier n'a pas été aussi loin que le sage du seizième siècle sur le point suivant :

— Que faisoit-on, demande le fou, des enfans tortus, bossus, boiteux et louches ?

— Il y avoit un grand puits, répond tranquillement l'interlocuteur, où l'on les jettoit aussi tost qu'ils estoient nez ; au moyen de quoy on n'y voyoit point telle difformité.

Un fait extraordinaire à constater : tous les rêveurs en prose socialiste sont impitoyables pour les poëtes, ces rêveurs innocents ; Platon les excluait de sa république, le sage du nouveau monde ne les traite guère mieux.

— Les poëtes, dit-il, ont trouvé plus d'hydres, plus de dieux, plus d'ombres, plus de fadaises que les astrologues n'ont inventé et songé de folies. Dans le monde nouveau, il y avoit des poëtes, mais il leur falloit bien mettre la main à faire autre chose que des vers, comme vous pourriez dire à pescher, à chasser, à faire rets et autres mestiers.

Cela me rappelle ce qui arriva après février à une députation d'écrivains qui s'était rendue au Luxembourg et à qui l'on répondit : Nous ne pouvons que vous envoyer aux ateliers nationaux.

Le dialogue se termine comme tous les dialogues de cette espèce; le sage l'emporte sur toute la ligne, et le fou, qui joue le rôle de Pitre dans cette parade humanitaire, finit par s'avouer vaincu. M. Cantagrel n'a pas eu besoin de recourir à un autre procédé quand il a écrit le *Fou du Palais Royal*.

Nous n'avons cité que quelques extraits, mais ces passages ne prouvent-ils pas surabondamment que Fourier n'a fait que copier les novateurs ses devanciers ? N'est-ce pas le même système, les mêmes folies, et je dirai presque les mêmes mots ? N'est-ce pas toujours et sans cesse l'exaltation de la brute ? un

appel incessant aux instincts, aux passions et au bien-être? Dans tout cela où est l'âme? Où est Dieu? Est-il seulement question du devoir? *Jouir*, voilà le dernier mot de tous ces systèmes qui aspirent modestement à la domination du monde; et ils ne s'aperçoivent pas, les malheureux! que leur société si elle était possible, serait cent fois plus triste que le couvent, que dis-je, que le bagne.

J'ai dit au début de cet article que Fourier n'avait pas même inventé ses drôleries harmoniennes; je tiens à le prouver. Si l'on trouve dans l'ouvrage dont nous venons de donner quelques extraits, l'idée du phalanstère, on trouve le mariage des constellations produisant les mers de sirop et de limonade, ainsi que l'augmentation de l'épine dorsale humaine en forme de queue, dans la *Philosophie de M. Nicholas*, par Restif de la Bretonne, 1796, 3 vol. in-12. Cela explique comment, par acquit de conscience et sans allégation de motifs, Restif de la Bretonne a été placé parmi les saints du calendrier phalanstérien, ce dont personne n'avait eu le mot jusqu'à ce jour.

XXVIII

Voici bien longtemps déjà qu'on s'acharne contre l'Académie. Feuilletonistes, journalistes, hommes de lettres, c'est à qui décochera, en se jouant, son trait contre l'aréopage. Il y a sur ce sujet des plaisanteries stéréotypées et qui réussissent toujours dans un certain monde. Si c'est une mode, elle date de loin, puisqu'elle a été introduite par un des esprits les plus rétifs et les plus débraillés du dernier siècle, par l'auteur de la *Métromanie*. Cependant, pour peu qu'on ne soit pas d'humeur à se contenter de quelques épigrammes émoussées, de quelques jeux de mots d'une longévité respectable, on se convaincra facilement que l'Académie française est aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle a toujours été depuis Richelieu : le

sénat des traditions, du goût et de l'urbanité, le panthéon des vivants glorieux, le salon des mœurs, des élégances et de l'esprit littéraire, salon dont la porte est toujours ouverte, depuis quarante ans surtout, à quiconque a le droit de s'y présenter et d'y être admis.

Les gens de lettres, dans ces derniers temps, avaient singulièrement circonscrit le domaine littéraire. En dépit des institutions, nouvelles alors, et déjà disparues aujourd'hui, qui avaient créé une éloquence parlementaire et une littérature politique, ils ne donnaient droit de bourgeoisie qu'à trois ou quatre genres, dans la république très-aristocratique des lettres : le drame, le roman, la poésie et l'histoire. A leurs yeux, tout le reste ne comptait pas. L'Académie n'a pas été de cet avis. A-t-elle eu tort ? En se recrutant parmi les diverses célébrités du monde intellectuel, n'est-elle pas au contraire restée fidèle à ses traditions ? N'a-t-elle pas obéi à la pensée de son fondateur ? Et pour répondre tout de suite au plus terrible reproche qui ait été adressé, de nos jours, à l'illustre compagnie, au reproche d'avoir reçu dans son sein des grands seigneurs (le mot est dit), à l'exclusion de littérateurs célèbres, pourrait-on me citer, à l'heure présente, l'écrivain dont l'attente prolongée sous le vestibule académique soit un scandale public ? Qu'on n'oppose pas Béranger, qui se tient systématiquement à l'écart. N'oublions pas non plus de signaler, en passant, que de ces grands seigneurs appelés à l'honneur de siéger au fauteuil, la plupart ont par devers eux des titres dont s'enorgueillirait à bon droit plus d'un orgueilleux plébéien.

Quoi qu'il en soit, on ne contestera pas son dernier choix à l'Académie. De tous les poëtes de la jeune génération, le nouvel élu est sans contredit un des plus audacieux et des plus sympathiques. L'auteur de *Rolla* a quarante ans à peine, et, depuis des années déjà, sa réputation est solidement établie. La gloire est venue le prendre par la main au sortir du collége, et, caprice étrange ! ne l'a plus abandonné depuis. Toutes les strophes

poétiques écloses de ce charmant esprit n'ont, pour ainsi dire, rien perdu de leur éclat et de leur parfum printanier. Ninon et Ninette sont aussi fraîches et aussi jeunes aujourd'hui qu'elles l'étaient à l'heure matinale où elles naquirent, sœurs de grâce, de jennesse et de beauté, d'un souffle amoureux de la Muse.

NINON.

L'eau, la terre, les vents, tout s'emplit d'harmonies ;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur,
J'entends sous les roseaux murmurer des génies ;
Ai-je des sens nouveaux inconnus à ma sœur ?

NINETTE.

Pourquoi ne puis-je voir, sans plaisir et sans peine,
Les baisers du zéphir trembler sur la fontaine ?
Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus ?
Ma sœur est un enfant et je le ne suis plus.

NINON.

O fleurs des nuits d'été. Magnifique nature !
O plantes, ô rameaux l'un dans l'autre enlacés !

NINETTE.

O feuilles des palmiers, reines de la verdure,
Qui versez vos amours dans les vents embrasés !

M. Alfred de Musset était à peine un adolescent lorsqu'il débuta. C'était vers 1830. Le moment était à l'audace, aux tentatives de toutes sortes, et au mépris des voies frayées. Les Grecs et les Romains venaient de recevoir leurs lettres de rappel, le vieil olympe n'existait plus que comme un monticule géographique, — on cherchait d'autres dieux littéraires, on se réfugiait à l'Ombre du moyen-âge sous le porche des cathédrales ou des vieilles abbayes. Toutes les légendes, toutes les ballades de la Germanie avaient passé de ce côté du Rhin. M. Alfred de Musset eut tout de suite horreur de cet aspect sentimental et grave, et pour marquer sa séparation d'avec les poëtes en renom alors, il se mit à courir la prétentaine et à faire de la poésie buissonnière en Espagne et en Italie. Barcelonne, Séville, Cadix,

Vérone, Venise, il visita ces villes tour à tour sans sortir de Paris. La mélancolie, cette fleur plantée dans notre siècle par Châteaubriand et arrosée par M. de Lamartine, foisonnait dans les jardinières des poëtes du temps ; M. de Musset, lui, étala sur sa fenêtre des caisses d'oranger, de myrte et de jasmin d'Espagne ; il chantonna ses romances galantes, ses *boleros* de la Chaussée-d'Antin, et mit à la mode des Andalouses comme il n'en avait jamais existé en Andalousie. Un beau jour, il fut assez heureux pour trouver au fond de son écritoire ce fameux point sur un *i*, qui ameuta contre le poëte tous les professeurs de rhétorique. Précieuse trouvaille ! ce point sur l'*i* fut un coup de pistolet qui fit mettre toute la gent littéraire à la fenêtre ; innocente détonation, celle-là, et qui n'a blessé personne.

Eût-il débuté plus simplement, M. Alfred de Musset, avec la vraie flamme qui était en lui, fut bientôt arrivé à se distinguer manifestement des poëtes dont le voisinage l'incommodait, et il n'eût pas eu à expliquer plus tard quelques singularités dont il a déploré le succès quand la gloire sérieuse est venue le visiter. Ceci bien constaté une fois pour toutes, il serait difficile de tenir longtemps rigueur au poëte devenu célèbre, parce que le débutant, impatient de se produire au grand jour, aurait fait au faux goût de ces sacrifices volontaires qui abrégent de quelques étapes le rude chemin de la célébrité.

Les Contes d'Espagne marquent donc l'enfance lyrique de M. Alferd de Musset :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

a-t-il dit quelque part. (Les poëtes seraient bien fâchés, si on les prenait au mot, dans les aveux qu'ils font parfois au public.) Mais cette enfance est pleine d'éclat, de verve et de poésie. Après l'enfance la jeunesse, la jeunesse de M. de Musset c'est le *Spectacle dans un fauteuil*, c'est-à-dire la *Coupe et les lèvres*,

Namouna, *Rolla*, *A quoi rêvent les jeunes filles ?* des senteurs de lauriers-roses, des bouquets de pervenche et d'églantine, des bouffées de printemps. Là, cependant, vous retrouverez quelques-uns des défauts des *Contes d'Espagne et d'Italie*, des personnages qui n'existent nulle part, si ce n'est dans le monde des conventions littéraires, des pensées un peu crues, très-crûement exprimées, des poëmes sans composition qui ne sont que des divagations merveilleuses, et, reproche plus grave encore ! ce qui domine dans la première manière de M. de Musset, ce n'est pas seulement l'allure cavalière et tapageuse, mais bien une affectation très-marquée à se moquer de certaines idées et de certaines choses fort respectables. Les héros et la plupart des héroïnes du poëte ont un ton leste et débraillé qui sort quelquefois de toutes les traditions vraiment littéraires. Je suis sûr que don Rafaël, Belcolor, Mardoche, Hassan vont être bien enchantés et en même temps un peu étonnés, quand tous ces lestes personnages apprendront que M. Alfred de Musset est devenu un grave académicien et qu'il a débité comme tout le monde son discours en plein aréopage ! Si la Camargo n'improvise pas sur ce sujet quelque spirituel quatrain, c'est que la vive personne sera entrée au couvent pour faire pénitence ! Le *Spectacle dans un fauteuil* est un livre plein de contrastes. Tout s'y trouve pêle-mêle et un peu au hasard, du lyrisme, de la grâce, des nudités, de l'esprit, de la finesse, et en somme beaucoup trop de matérialisme. Jamais la poésie française n'avait encore été à pareille fête, avec plus de mouches sur la joue, plus de lis sur le sein, plus de fleurs dans les cheveux, mais jamais non plus elle ne s'y était rendue en jupon plus court.

M. Sainte-Beuve, ayant à juger le poëme de *Namouna*, disait il y a quelques années, à propos du personnage de don Juan, *le candide corrupteur* : « Le poëte n'est parvenu qu'à évoquer, à revêtir un moment par sa magie, une abstraction impossible. Les mots ne se battent pas sur le papier, on l'a dit. De telles

vertus et de tels vices ainsi combinés et contrastés dans un même être, c'est bon à écrire, et surtout à chanter (est-ce réellement bon, même à chanter ?), mais ce n'est pas vrai humainement ni naturellement. Et puis, pourquoi nous mettre dans cette alternative absolue d'avoir à choisir entre les deux espèces de roués ? Est-ce que la poésie existerait moins, ô poëte, s'il n'y avait pas de roués du tout ? Dans le groupe sacré des Champs-Élysées de Virgile, où les plus grands des mortels figurent, il y a place au premier rang pour les poëtes pieux, c'est-à-dire pleinement humains et qui ont rendu avec émotion et tendresse les larges accents de la nature :

Quique pii vates et Phœbo digna locuti.

Combien de tels raffinements étaient loin d'approcher de ces hautes et saines pensées. »

Et malgré toutes ces critiques, il faut bien finir par avouer que l'œuvre lyrique de M. Alfred de Musset est remarquable, que les défauts, si grands soient-ils, y sont rachetés par de plus grandes qualités. De toutes les fleurs cueillies, il y a déjà vingt ans, dans le jardin de la fantaisie, par cette main leste et téméraire, quelques-unes ont encore tout l'éclat, toute la fraîcheur, toute la grâce de la première heure. Des vers restés jeunes, vigoureux, vaillants, *contemporains*, après vingt années, quoi de plus rare, dans notre temps surtout ! Vingt ans, c'est presque un avant-goût de la postérité ! Que l'on parcoure les œuvres poétiques publiées vers l'époque où parut le *Spectacle dans un fauteuil*, et l'on verra comme tout cela a vieilli, comme toutes ces gerbes naguère odorantes se sont vite desséchées au souffle du temps ! De la flore romantique (cela s'appelait encore ainsi hier) que reste-t-il aujourd'hui ? trois ou quatre plantes vivaces tout au plus. Parmi les poëtes de l'école moderne, M. Alfred de Musset est un de ceux qui *datent* le moins, et il y a même çà et là dans son œuvre des morceaux

qui ne porteront jamais l'empreinte fatale du millésime.

Le *Spectacle dans un fauteuil* avait paru en 1832. A partir de cette époque, M. Alfred de Musset se repose pendant quelques années sur les myrthes et les lauriers de sa jeunesse. Puis vers 1840 il se réveille et publie quatre pièces ou plutôt quatre poëmes intitulés les *Nuits*, et qui marquent l'élévation la plus haute de son talent lyrique. Que nous voilà bien loin des folles marquises d'autrefois ! il y a entre les *Contes d'Espagne* et les *Nuits d'août* et *de décembre* toute la distance qui sépare l'adolescence de la maturité, l'insouciance de la douleur ; dans ces huit années le poëte a aimé, il a souffert, il a vécu. La passion qu'il n'avait jusqu'alors exprimée qu'à l'aide de cette merveilleuse intuition particulière aux lyriques, il vient de la ressentir. Son cœur meurtri déborde pour la première fois, et de la blessure de ce cœur les sanglots s'échappent en strophes harmonieuses. Plus de traces de réminiscences, ni d'affectation, plus de sarcasme, plus de parti pris ; tout ce qu'il dit est vrai, simple, éloquent, humain ; encore une fois il a souffert, et c'est sa douleur qui l'inspire. L'expérience de la vie a débarrassé son âme des scories matérialistes. Il s'est épuré dans l'amour et dans la souffrance. On n'avait rien entendu de plus beau, de plus saisissant, de plus pur, depuis les élégies de *Sorrente* et du *Lac*, ces *novissima verba* de la poésie moderne.

La fortune littéraire a de singuliers caprices ! En cette année 1840, qui marque l'heure solennelle du talent de M. de Musset, et dans les trois ou quatre années qui suivirent, la réputation de l'auteur des *Quatre nuits* était réelle, mais le charme de cette lyre mélodieuse n'était goûté que par un nombre encore restreint d'admirateurs. M. de Musset avait son public, mais il n'avait pas le public. Les esprits délicats, les *dilettanti* littéraires, la jeunesse qui va droit à ce qui est franchement original, avaient depuis longtemps apprécié cette verdeur cavalière et cette grâce sans seconde. Les hôtes studieux de la rive gauche savaient par cœur tous les poëmes des deux

recueils parus. Dans le quartier des écoles, l'admiration pour l'auteur de *Rolla* allait jusqu'au fanatisme; mais les hommes du monde, mais les femmes surtout ne connaissaient que le nom du poëte. Pour ouvrir aux vers de M. de Musset la porte du salon et du boudoir, il fallut un hasard : une comédienne arrivant un beau matin de Saint-Pétersbourg et révélant aux Parisiens une fine esquisse ensevelie dans une *Revue* et depuis longtemps admirée et applaudie par les Athéniens des bords de la Néva. Le *Caprice*, un gracieux proverbe, mais enfin un proverbe, est donc la clef qui a ouvert aux gens du monde le palais poétique de M. de Musset. Les spirituelles et gracieuses ébauches en prose ont donné aux spectateurs l'envie bien naturelle de connaître les poëmes, et (voilà où l'aventure devient piquante) le principal de l'œuvre s'est ainsi faufilé sur les guéridons, grâce à l'accessoire.

Sans doute le temps de la justice serait toujours venu tôt ou tard; mais il faut bien reconnaître qu'un hasard heureux a avancé l'heure souriante du triomphe. Depuis cette grande fortune du proverbe, l'esquif de M. de Musset vogue à pleines voiles et l'enthousiasme soulevé tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, n'a pas peu contribué à pousser tout doucement le poëte vers le rivage académique. Si M. de Musset est reconnaissant, comme je n'en doute pas, il doit avoir quelque gratitude pour la Russie, qui l'a pour ainsi dire révélé à l'élégante société parisienne. *C'est du Nord aujourd'hui...*, on sait le reste. Voltaire aurait-il raison ?

Disons aussi que de tous les jeunes talents contemporains, M. Alfred de Musset est, sinon le plus académique, du moins un des plus dignes de l'honneur du fauteuil. Dans ce temps où les poëtes, je parle des plus célèbres, ne craignent pas de couper ses ailes à la Muse pour l'atteler à la charrette du roman-feuilleton, l'Académie ne pouvait mieux faire que d'appeler à elle ce jeune homme, qui a toujours maintenu son génie sur les cimes les plus élevées de l'art. La docte compagnie

a le droit d'exiger, de ceux qui briguent ses suffrages, un grand respect de soi-même, et une certaine tenue ; elle ne saurait se montrer trop formaliste sur ce point. Qu'il soit bien établi, une fois pour toutes, qu'il y a deux manières bien distinctes d'être littérateur, et qu'il faut, de bonne heure, choisir entre l'étude calme, patiente, qui produit à son heure une œuvre sérieuse, et cette déplorable facilité à enfanter un volume par semaine. Aux uns, les honneurs et la considération qui s'y rattachent ; aux autres, le gain, le succès éphémère et la notoriété qui n'a rien de commun avec la célébrité.

Qu'il me soit permis de dire maintenant deux mots des ouvrages en prose de M. de Musset, Comme prosateur, il est un peu parent de Brantôme, dont il a la grâce et la facilité dans les récits ; de Bussy Rabutin, à qui il emprunte sa malice gauloise; et aussi de Marivaux, qui lui a passé ce délicat microscope à l'aide duquel il étudiait les fibres les plus imperceptibles du cœur humain. Avec une telle généalogie, il est bien permis de ne pas entreprendre une comédie humaine avec ses infinis détails, ou d'invoquer la muse tragique avec ses complications et ses catastrophes. Dans ses nouvelles et ses petits romans, M. de Musset excelle surtout dans la peinture d'un sentiment ou d'une passion ; ainsi, par exemple, M. de Musset a traité ce sujet immortel, et toujours nouveau, du véritable amour de la courtisane, de la virginité du cœur alliée à l'impureté du corps, *Frédéric et Bernerette*. Un autre avait créé avant lui *Manon Lescaut* ; et, sans doute, Bernerette n'est pas étrangère à d'autres productions venues plus tard ; je la crois, pour ma part, la sœur aînée de la *Dame aux Camélias*, ce grand succès d'hier dont il n'est déjà plus question aujourd'hui.

Qu'est-ce que cette nouvelle de *Frédéric et Bernerette* pour qu'on l'ait distinguée entre toutes ? Presque rien ; un épisode trop ordinaire de la vie de Paris, nne amourette de griselle et d'étudiant. La jeune fille a commencé par une enfance misé-

rable ; maltraitée jusqu'à quinze ans, elle a été vendue à seize, puis jetée, à la grâce de Dieu, sur le pavé ; là, vivant au jour le jour, elle a passé par toutes les banales amours qui font parcourir à la femme l'échelle de la fortune et de la honte ; elle ne songeait à rien, quand une tête studieuse de jeune homme lui est apparue ; les deux enfants se sont aimés, se sont quittés, puis repris. Pour Frédéric, le soin de son avenir, un mariage avorté, l'autorité paternelle ; pour Bernerette, le besoin du pain quotidien, l'oisiveté fatale ont été cause de bien des brouilles et des raccommodements ; puis le père est intervenu, l'amante s'est dévouée et s'y est prise à deux fois pour mourir ; ainsi de Manon Lescaut et de toutes les autres. L'histoire ne varie guère. Que ces passions se montrent naïves, comme dans la nouvelle de M. de Musset ; qu'elles soient tragiques et terribles comme dans les créations de l'abbé Prévost ; toujours faut-il, pour dénoûment, la mort de la Madeleine repentante. Quant à l'amoureux, il survit quelquefois, et souvent il vit heureux et sans remords : c'est là un fond bien vieux et toujours jeune. Le mérite de M. de Musset c'est d'avoir été simple, vrai, touchant même là où tant d'autres sont tombés dans le sentimentalisme et la déclamation.

Le caractère de la nouvelle de *Frédéric et Bernerette* est le caractère général des autres petits romans de l'auteur. Dans ses *comédies* et ses *proverbes* se retrouve tout entière la verve frondeuse des premières poésies ; mais le pétillement des antithèses, le croisement de tous ces traits d'esprit qui étincellent, la délicatesse précieuse et recherchée des détails, la finesse exagérée des personnages, mêlent un peu trop à l'élément Sévigné, si l'on peut ainsi parler, l'élément Marivaux et Dorat. Le dialogue est charmant, mais parfois trop joli ; les situations sont toujours, sinon bien naturelles, du moins intéressantes ; pour l'action, elle se traîne un peu, tout ingénieuse que soit l'idée première.

Les comédies de M. de Musset n'avaient pas été composées

pour la scène, aussi quelques-unes n'y ont-elles réussi qu'à demi. De ce nombre, le *Chandelier*, *André del Sarto*, qui brillent cependant de qualités de style et de caractères que l'on chercherait en vain dans les ouvrages de ce genre les plus applaudis. J'en veux, je l'avoue, à M. de Musset, de me faire aimer une franche coquette comme Jacqueline, et il me semble que le caprice de Marianne pour cet insensé d'Octave passe un peu la limite. Pourquoi a-t-il voulu aussi refaire Brutus et représenter sa folie sublime dans une de ces petites cours italiennes qui ont inspiré le *Prince* de Machiavel ? Lorenzaccio vise trop à paraître un héros de Shakspeare, et l'auteur, génie si original, s'est donné presque un démenti, lui qui avait dit naguère avec tant de modestie et de raison :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Un des plus jolis proverbes de M. de Musset, sans contredit, c'est celui qui développe le vieil adage populaire : *Il ne faut jurer de rien*. Remarquons, en passant, combien le conseil est juste. Après avoir lu les premières fantaisies de l'auteur, personne n'eût trouvé, dans le poëte de Mardoche, l'étoffe d'un académicien : *Il ne faut jurer de rien*. Hassan a quitté cette large chaise doublée de peau d'ours, il a secoué sa nonchalance, et il va très-dignement désormais représenter à l'Institut, côte à côte avec M. Mérimée, cet esprit français qui devient chaque jour plus rare.

Cet esprit français nous le retrouvons en effet dans les premiers mots prononcés par M. de Musset sous la coupole de l'Institut. Pour voir et pour entendre l'auteur de tant de petits chefs-d'œuvre applaudis, la société élégante et choisie, cette société qui s'est tout d'un coup éprise de ce talent jeune et alerte était accourue dans ses plus beaux atours. Il y avait ce jour-là, au palais Mazarin, toute la fine fleur de l'épi parisien, tout ce public privilégié en gants paille et en capotes roses

qu'on rencontre aux représentations du Théâtre-Italien aussi bien qu'aux grandes solennités littéraires. On voulait savoir comment le chantre audacieux des amours décolletées se tirerait de ce pas difficile et si nouveau pour lui : un discours et un discours académique. La curiosité était en éveil. M. de Musset a-t-il répondu à l'attente générale? Je n'hésite point à répondre que je ne le crois pas. Dans ce discours le trait abonde, l'esprit est semé à pleines mains, la finesse est partout. Mais le nouvel élu a sauté à pieds joints par-dessus la difficulté. Il avait à louer dans son prédécesseur, homme honorable s'il en fût, un talent tout différent du sien, un littérateur aimable, spirituel, enjoué, mais qui avait suivi une route tout opposée à la route parcourue avec tant de bonheur par l'auteur de *Rolla*. Louer et cependant nuancer son éloge, applaudir aux beaux endroits, et faire ses réserves, payer en un mot et payer largement le tribut à l'usage académique sans abdiquer ses préférences et son origine, là était le difficile et le point délicat. Personne n'était mieux placé que M. de Musset pour oser un peu dans cette circonstance, lui qui a tant osé autrefois, il pouvait, il devait peut-être expliquer la légitimité de sa présence au milieu du cénacle académique. Il le devait pour lui-même et aussi pour ses amis dont les vœux l'ont partout suivi dans les phases de sa vie littéraire. Au lieu de cela, M. de Musset s'en est tenu au panégyrique pur et simple. Il s'est levé et s'est assis avec le nom de M. Dupaty sur les lèvres, et c'est tout au plus s'il s'est permis dans le récit de sa notice biographique une ou deux réflexions, une ou deux échappées ingénieuses. Il y a eu évidemment de la part du récipiendaire un parti pris d'effacement personnel. On ne demandait pas à M. de Musset de planter hardiment au beau milieu de l'Institut le drapeau d'une école, mais franchement il a poussé trop loin la modestie en mettant ce drapeau dans sa poche. Un petit bout qui aurait passé par mégarde n'aurait pas fait de mal. Ce n'est pas que je veuille dire que ce discours soit sans élégance et sans charme, mais

comme idée générale il est nul. Après cela M. de Musset a peut-être voulu rester fidèle à certain aphorisme impertinent qui s'étale dans les premières strophes du poëme de *Namouna* :

> Nu comme le discours d'un académicien.

Tout éloge académique est en quelque sorte coulé dans un moule uniforme, et le plus souvent, style et développement à part, le fond en est à peu près le même, il faut bien en convenir, que celui des épitaphes du Père-Lachaise. D'un autre côté, si l'on veut sortir de l'ornière il faut faire, comme Buffon, un discours sur le style et ne parler que très-incidemment, sinon pas du tout, de l'immortel qui a laissé son fauteuil vide, ou bien esquisser et finir, dans un cadre restreint, la figure d'un homme, le montrer vivant, agissant et pensant, créer une biographie complète, qui renferme louanges et critiques, récits et appréciations, qui soit un monument littéraire et non un discours banal. Depuis quelques réceptions, la mode semble avoir adopté ce dernier système, et M. Alfred de Musset a voulu s'y conformer. Première déception pour une grande partie de l'auditoire, qui n'était pas venu sans doute avec un si grand empressement dans le seul espoir d'ouïr le récit des faits et gestes de M. Dupaty, aspirant de marine à bord du *Patriote*, ou capitaine de la garde nationale, et de donner des applaudissements rétrospectifs aux *Voitures versées* et à *la Prison militaire*. Le premier moment de surprise n'a pas cependant tardé à faire place à la bienveillance, et chacun a écouté avec plaisir la parole du jeune académicien, ferme, colorée, et rencontrant parfois de ces mots heureux qui ont fait le succès de ses ouvrages.

Cependant le public savait confusément, car le public n'a pas la mémoire des noms bien fidèle, qu'on avait applaudi autrefois, à Feydeau, un librettiste d'opéras-comiques plein

M. Nisard en veut beaucoup au vers brisé, et il n'a peut-être pas tort ; mais qui se préoccupe encore du vers brisé aujourd'hui, je vous le demande ? La poésie est-elle sérieusement menacée, à l'heure présente, par le défaut de *césure ?* L'hémistiche est-il en danger ? Le vers brisé, ce barbare, cet Attila de vers brisé, est-il à nos portes ? M. Nisard a aussi consacré un bon tiers de son discours, en réponse à celui de M. de Musset, à faire le panégyrique de Boileau : « Aimer Boileau, dit-il, non d'amour, mais comme on aime la vérité et le devoir, est, j'ose le dire, une qualité sociale dans notre pays. » Aimons donc Boileau, je ne demande pas mieux, et, pour ma part, j'ai grand plaisir à relire de temps en temps le mathématicien de la poésie, mais aimons aussi Châteaubriand qui n'est pas Boileau, Shakspeare, Byron, Lamartine, et quelques autres, sans compter les aïeux. M. Nisard a sans doute raison de prêcher le culte de Boileau, mais il a trop raison, voilà son tort.

M. Nisard a un goût trop sûr pour n'être pas convaincu, quand il y réfléchira bien, que de telles recommandations ont un faux air d'anachronisme en nos jours d'apaisement littéraire. Il n'y a plus d'iconoclastes, il ne reste même plus de fanatiques pour Ronsard ou pour Malherbe. Plût à Dieu qu'il y eût encore des fanatiques !

Qu'il me soit permis de citer quelques mots de ce passage sur Boileau :

« Dans cette justesse exquise sur tout ce qui touche à l'art français et à ses modèles, je ne regrette qu'une chose : c'est que vous en ayez excepté Boileau. Vos dernières rigueurs contre lui remontent, il est vrai, à dix ans. Mais c'était au temps de vos plus beaux vers, et peut-être dans la meilleure de vos dernières pièces. De quoi lui en vouliez-vous ? Serait-ce de n'avoir pas été capable de certaines faiblesses intéressantes de votre Enfant du siècle ? Ce serait juste, s'il en avait eu la prétention. Vous lui préférez Régnier ! Pourquoi ne pas les aimer tous les deux ? Je vais bien le venger, monsieur, en disant que, dans cette pièce où vous lui êtes si sévère, vous avez plus d'un trait de cette poésie franche, sobre, colorée par le fonds

qui fait sa gloire; et que, partout où votre aimable laisser aller ne coule pas jusqu'au sans façon de Régnier, vous écrivez comme Boileau.

« Tout le monde sait le mot charmant de Voltaire sur ce qu'il en coûte *de dire du mal de Nicolas*. Vous en avez pu dire impunément : cela seul me serait une preuve que vous deviez finir par n'en plus penser. Je puis donc vous prendre à témoin, monsieur, qu'un poëte aurait une idée bien étroite de son art, s'il ne le reconnaissait pas dans l'homme illustre qui fait sortir la poésie de deux sources principales : le cœur d'un homme touché d'une passion vraie, et le cœur d'un homme de bien. J'irai plus loin (aussi bien, aux yeux des gens qui n'aiment pas Boileau, j'ai, depuis longtemps, toute honte due à son sujet) : j'étendrais la maxime communicatoire de Voltaire à toute génération qui, en France, ferait mépris de Boileau. Témoin le dix-huitième siècle, Voltaire en tête, auquel il n'en eût pas pris mal, ce semble, d'avoir plus de respect pour sa morale, et d'être plus fidèle aux traditions de son grand goût. Aimer Boileau, non d'amour, qui le demande? mais comme on aime la vérité et le devoir, est, j'ose le dire, une qualité sociale dans notre pays. Les vicissitudes de sa gloire, tour à tour ébranlée et raffermie, y marqueront toujours, dans la raison publique, un progrès ou un déclin.

Avouons-le, il était piquant, même après les actes d'humilité de M. de Musset, d'entendre M. Nisard parlant des œuvres du *fantaisiste* par excellence, de la littérature française de nos jours. M. Nisard n'a pas abusé de ses avantages; pour les premières poésies, il s'est borné à dire que, dans le temps, il a su les apprécier et prévoir l'avenir brillant de l'auteur, au milieu de ses égarements de littérateur facile. Il est vrai qu'après quelques légères chicanes, il a fait au récipiendaire toute la part d'éloges que peut désirer un nouvel élu. Les *Nuits*, les *Comédies*, l'*Enfant du siècle*, ont passé tour à tour sous les fourches caudines d'un commentaire louangeur. Fantasio s'étonnait peut-être un peu, sous son nouvel habit, d'être traité si fort en homme de conséquence, mais il faut bien se faire à l'air du pays que l'on doit habiter.

La réponse s'est terminée par des compliments. L'Académie espère trouver, dans le nouvel académicien, un auxiliaire im-

portant pour ses travaux intérieurs, pour l'espèce de censure littéraire et morale qu'elle exerce par les concours et les prix Monthyon. Sans doute M. de Musset prendra place parmi les rapporteurs les plus aimables, les plus judicieux, les plus spirituels ; mais, dût-il égaler MM. Villemain et Mignet, espérons que nous ne regretterons pas trop le poëte des *Contes d'Espagne et d'Italie* et du *Spectacle dans un fauteuil.*

Et cela m'amène tout naturellement à adresser à M. Alfred de Musset la prière obligée en pareille circonstance. Il a complétement triomphé à un âge où tous les autres luttent encore ; qu'il ne rompe pas ses relations avec la Muse ; j'entends surtout celle qui a si bien inspiré les *Nuits* ; qu'il prenne place au glorieux fauteuil ; qu'il y dorme même parfois, s'il a besoin de repos, mais pas d'un sommeil trop profond.

XXIX

Le nom de Bossuet est invoqué chaque jour, dans les discussions qui ne cessent de régner entre les défenseurs des deux principes d'autorité et de liberté, principes dont l'antagonisme se reproduit à propos de toutes les questions politiques, religieuses et sociales qu'agite notre époque. Pour les uns, ce nom rappelle la fameuse déclaration de l'Église gallicane, c'est-à-dire l'esprit libéral, d'accord avec l'orthodoxie la plus pure ; pour les autres il ne s'y rattache que le souvenir de la révocation de l'édit de Nantes, et que l'idée des persécutions qui suivirent cet acte. Tandis que certains catholiques ultramontains reprochent au grand orateur, et le reproche a été renouvelé hier encore, ses efforts pour concilier une certaine liberté avec les exigences inflexibles du dogme, bon nombre de gens le considèrent comme un fanatique aveugle, presque comme un inquisiteur égaré à la cour de Louis XIV. Bossuet

n'est donc connu qu'à moitié : on lit *ses Oraisons funèbres*, son *Discours sur l'Histoire universelle*, et l'on néglige ses ouvrages de philosophie et de controverse, admirés le plus souvent sur parole, et en toute confiance sur l'incontestable renommée de l'auteur.

Dans cette dernière classe, l'*Histoire des Variations des Églises protestantes* se fait remarquer par son étendue, et aussi par son apparence de sécheresse et d'austérité, qui éloigne le lecteur peu familier avec les écueils de la théologie. Chacun sait, d'après une sorte de tradition, que ce livre se distingue par la rigueur et la maturité du raisonnement, par la force et la clarté de la démonstration, par la logique et l'ordre lumineux qui règnent dans toutes les preuves et toutes les citations : et la plupart se contentent de cette notion, de cet à peu près, plutôt que d'affronter les difficultés que l'on prévoit avec trop de timidité. Parler de l'*Histoire des Variations* c'est encourir le reproche de banalité et s'exposer à être peu compris ou laissé de côté ; pourtant l'ouvrage en lui-même offre un double intérêt, comme monument de la science religieuse et philosophique d'une époque mémorable, et comme jalon posé en arrière de nous, qui mesure le progrès des idées sociales en général, et de l'idée de la liberté civile et politique en particulier.

La Réforme remua si profondément les esprits, que chaque ordre de pensée, chaque production de l'intelligence en reçut comme l'empreinte ineffaçable. Elle amena de tels changements, qu'on nel es peut envisager en entier sur-le-champ, ni même après deux outrois générations : à peine sommes-nous en état de les juger d'une façon complète, nous qu'une grande révolution politique rend plus clairvoyants pour apprécier une grande révolution religieuse. Dans toutes les parties de cette transformation universelle, les principes nouveaux furent, dès l'origine, poussés à l'extrême : Luther eut pour fils légitimes, en religion, les Sociniens; en politique, les Anabaptistes et les

niveleurs. L'émancipation de la raison humaine soustraite au joug du catholicisme la conduisit d'abord aux interprétations les plus diverses des livres saints, puis à la négation de plus en plus absolue, et de ces livres, et des dogmes qu'ils ont consacrés. De même la proclamation de l'indépendance en matière de foi eut pour corollaire la liberté civile et son extrême conséquence, la démocratie pure : l'égalité devant Dieu passa du ciel à la terre et devint l'égalité devant la loi et devant les hommes. Telle est la considération supérieure qui explique à la fois les variations, les incertitudes et les fluctuations éternelles du protestantisme, c'est-à-dire de la raison affranchie, et l'invariabilité, apparente ou réelle du catholicisme, expression de cette autorité divine qui s'impose à notre liberté et circonscrit sa sphère déjà si étroite. Soit que, du temps de Bossuet, l'expérience historique ne fût pas assez mûre pour avoir révélé dans toute son évidence cette loi des révolutions humaines, soit plutôt qu'un principe philosophique ait paru trop peu solide aux controversistes des deux partis pour leur servir de base, ni les uns, ni les autres n'ont considéré les choses sous ce point de vue. De nos jours, le problème devrait être posé d'une manière différente : les deux partis, admettant la loi, n'auraient discussion que sur le plus ou le moins d'avantages que présente l'un ou l'autre principe : celui-ci trouverait dans les livres saints l'autorité, et celui-là s'efforcerait d'en extraire la liberté. D'ailleurs le débat ne s'engagerait qu'à titre d'escarmouche sur l'interprétation ou sur l'authenticité de ces livres : car de pareilles questions n'occupent qu'un auditoire spécial et restreint, tandis que la religion, comme la philosophie, doit s'adresser à toutes les intelligences. Il faudrait, pour fixer l'attention, établir d'une manière nette le bilan des deux régimes qui se sont partagés le monde et l'histoire : dire ce que le genre humain a gagné ou perdu à la liberté illimitée, à l'autorité absolue, au mélange ou à l'antagonisme des deux. Ce serait là marcher en avant, et montrer quel système a, en dé-

finitive, donné le plus de bien-être matériel et le plus de dignité morale à l'humanité : nous rejetons aujourd'hui les *à priori* de la théologie, et la meilleure des révélations ne trouve en nous qu'une prédisposition favorable, mais non une forte conviction.

Le livre des *Variations* montre combien on était éloigné, il y a moins de deux siècles, de cette façon, bonne ou mauvaise, mais particulière à notre temps, d'envisager les questions philosophiques et religieuses. En premier lieu, il suppose toujours au lecteur une connaissance approfondie, non-seulement des dogmes de sa religion, mais encore des raffinements ajoutés à ces dogmes : preuve que l'ouvrage, destiné par sa nature même à un public nombreux, servait plus à confirmer qu'à répandre l'enseignement théologique. Le terrain s'est tellement déplacé de nos jours, que tout profane qui pénètre dans cette forêt vierge se trouve embarrassé par les épines et les broussailles et passe un temps considérable à se reconnaître au sein de l'obscurité. Cette science admise, Bossuet établit magistralement l'unité et l'immutabilité du catholicisme : la religion a été coulée d'un seul jet par son ouvrier divin, et tous les travaux, toutes les innombrables élucubrations des innombrables disciples n'ont servi qu'à faire briller d'un plus vif éclat les parties de l'œuvre un instant obscurcies par l'ignorance ou l'incrédulité. Tel est le caractère de la vraie foi : l'erreur se reconnaît par conséquent à ses variations et à ses incertitudes. L'exposition du catholicisme et de sa théologie, voilà le fil d'Ariane, pour guider le lecteur dans ce labyrinthe de controverses, de faits, de propositions et de conclusions : l'unité romaine opposée à l'instabilité protestante, voilà l'idée fondamentale autour de laquelle pivote l'ouvrage tout entier.

Il y a deux manières de combattre ce syllogisme fondamental ; les adversaires de Bossuet les ont toutes deux essayées, mais timidement, d'une manière incomplète et dé-

tournée. L'une, la plus hardie, consiste à nier, historiquement, l'intégrité primordiale du christianisme. Ici revient la question de l'authenticité des livres saints, et l'examen de la formation du dogme catholique. Les controversistes ont eu peur : ils semblent avoir prévu la négation du Rédempteur et de la Révélation : on dirait qu'ils ont pressenti Dupuis, et les théories du docteur Strauss. Le christianisme ne serait-il en effet qu'un éclectisme des traditions mythologiques de l'Orient, alliées avec je ne sais quels souvenirs grecs et Mithriaques, avec les livres arabes ou égyptiens attribués à Moïse, et la morale demi-pythagoricienne, demi-cynique, des Esséniens et des Thérapeutes ?

Basnage et Jurieu tremblent devant cette extrémité terrible : ils reculent, en songeant qu'une négation franche de la tradition les conduit à retrouver Adonis sous les traits de Jésus-Christ, les Mages et les Vestales dans les communautés chrétiennes, et les fables indiennes, dans la passion du crucifié, devenue une simple légende.

Aussi leur embarras est grand : ils bégayent, ils tâtonnent, disant qu'au premier, au second, au troisième siècle, tel ou tel dogme était *informe*, *confus* ; qu'il a été éclairci, dégagé, puis altéré par les commentaires subséquents. Ils se rejettent sur les cérémonies, sur les pratiques extérieures, qui ont varié en effet, mais qui n'ont qu'une importance secondaire : ils cherchent avec effort les moindres symptômes d'interprétation forcée pour en faire une preuve, et leurs pénibles arguments fatiguent, sans éclairer et sans convaincre. Quelques transactions, telles que des divorces autorisés, ou bien le pacte des Hussites, sont pour eux une bonne fortune : et eux qui ont toléré, permis même la bigamie du landgrave, eux à qui l'on oppose une consultation signée de Luther et de Mélanchton, rédigée par Bucer, et portant qu'un prince peut avoir à la fois deux épouses légitimes, ils reprochent à l'Église romaine ses concessions trop vraies aux faiblesses humaines, ses brefs de répu-

diation accordés par complaisance, et aussi sa casuistique!

L'autre moyen, plus philosophique, consisterait à prouver que l'unité absolue d'un corps de doctrines ne constitue pas sa vérité parfaite, de même qu'il n'y a pas toujours identité entre l'incertitude et l'erreur. On pourrait dire d'une part, que le catholicisme a conservé son unité plutôt par ses persécutions que par l'évidence incontestée de ses enseignements, et que l'ignorance générale sert plus à la perpétuité des idées et des principes une fois établis, que l'unité ne sert au progrès, cette loi du monde, qui implique nécessairement changement. Et l'on ajouterait aussi que les variations de la raison humaine, cherchant un guide pour sa liberté nouvelle, résultent et de son long esclavage et de sa bonne foi. Le libre penseur ne prétend pas que sa liberté est infaillible, qu'elle s'éclaire au flambeau de la divinité : il cherche, il doute, il hésite, en un mot il est libre. Dieu n'aurait-il créé l'homme responsable de ses actions que pour le rendre esclave d'une volonté supérieure à la sienne ? ne lui aurait-il donné une raison aspirant sans cesse à l'indépendance que pour le contraindre à abdiquer sa raison ? Telle est, en définitive, l'excuse et la justification de tous les réformateurs : ils ont protesté contre la tyrannie intellectuelle; ils ont usé, abusé peut-être, d'un droit : le droit a reçu de leurs excès même une nouvelle consécration. Mais nul, ni Luther, qui anathématisait Carlostadt, ni Calvin, qui brûla Servet, ni Jurieu, qui reniait les niveleurs, ni aucun des protestants, qui repoussaient bien loin les Manichéens et les Sociniens, nul n'a osé ouvrir un champ si vaste à la liberté d'examen : et, sur le terrain étroit où ils se sont renfermés d'eux-mêmes, ils ont livré à Bossuet une victoire facile.

Sans doute que, écrivant à présent, ce grand génie eût senti les nécessités de notre âge : mais le livre des *Variations* est le livre du dix-septième siècle, et, après l'avoir examiné sous sa portée philosophique si insuffisante, il reste à l'étudier comme ouvrage, et comme monument de l'époque. L'*Histoire des*

que, de l'esprit de révolte en France, la Réforme à besoin d'être étudiée par phase, successivement, et non d'après la rigueur chronologique de ses luttes et de ses progrès. Même sous le point de vue religieux et théologique, Bossuet n'aurait pas dû confondre toutes ces manifestations si opposées : il aurait trouvé, dans l'esprit même des divers réformateurs, et dans l'observation des différents milieux où ils se sont produits, la raison véritable de leurs divisions et de leurs incertitudes. Partout la politique a réagi sur les questions religieuses. En Allemagne, Luther, Mélanchton, Bucer, esclaves des souverains ligués à Smalkalde, ont dû modifier d'après leurs exigences les opinions primitives et les errements des premières leçons, des premières prédications. Ils ont enveloppé, en leur qualité de sujets fidèles, dans la même exécration, les Sacramentaires, les Anabaptistes, ennemis de toute autorité, au nom de l'égalité absolue, et le pape, suzerain spirituel, et l'empereur, suzerain temporel, dont l'un prétend régner seul sur les consciences, dont l'autre veut sa part des dépouilles opimes du clergé. En Angleterre et en Suède, les princes ont pris l'initiative dans la transformation : Bossuet aurait dû traiter les frères Pétri, dont il ne parle pas d'ailleurs, Cranmer et les anglicans comme des ministres de l'État plutôt que comme des théologiens. Zwingle et Calvin, républicains et réformateurs maîtres de la Suisse qui leur résiste à peine, ressemblent peu à Caméron et à Knox, révolutionnaires politiques et religieux, qui disputent l'Écosse aux Stuarts. De même il ne faut pas comparer les prédicateurs des Pays-Bas, qui excitent à l'indépendance ce peuple froid et calculateur de marchands, divisés entre les stathouders et les grands pensionnaires, avec les Théodore de Bèze et les La Renaudie, dont le parti, mélangé de calvinistes fanatiques, de grands seigneurs féodaux en pleine révolte et de bourgeois mécontents, se mesure avec la royauté, que soutiennent et le clergé, et l'ancien prestige monarchique, et la politique italienne des Médicis.

On le voit : dans l'ouvrage de Bossuet, ces distinctions n'ont été qu'à demi comprises et exprimées : d'où il est résulté du vague et de la confusion, même dans la partie religieuse, qui est si inséparable de la partie politique.

Pour être juste, il faut signaler quelques-unes des beautés les plus remarquables du livre. Luther et Mélanchton sont parfaitement compris : on ne peut s'empêcher de citer ici quelques lignes. Voici Luther : « Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse, qui entraînoit les peuples et les ravissoit; une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisoit trembler devant lui ses disciples : de sorte qu'ils n'osoient le contredire ni dans les grandes choses, ni dans les petites. » L'homme est là tout entier. Il y a un livre pour les agitations, les regrets, les incertitudes de Mélanchton, et ce n'est ni le plus court, ni le moins beau. L'état de l'âme de cet homme si estimable et si bon y est dépeint d'une manière admirable : le lecteur éprouve une vive sympathie à suivre dans ses hésitations, ses angoisses, ses tortures morales, ce jeune professeur, émule et héritier présomptif d'Érasme : il reconnaît déjà dans ce cœur inquiet et malade un avant-goût du marasme et des doutes qui tourmentent les incrédules de notre temps : c'est Bossuet, ce génie austère et fort jusqu'à la roideur, qui nous initie aux combats intérieurs de ce théologien qui précède les René et les Obermann. Bucer, le conciliateur à tout prix, l'ami des ambiguïtés et des équivoques volontaires; Zwingle, le prêtre-soldat; Œcolampade, l'homme des recherches et du travail; Cranmer, le courtisan mitré, l'esclave docile du despotisme, le martyr en dépit de sa bassesse et de ses apostasies; Calvin, le génie organisateur, le tyran de la liberté qu'il proclame, le juge du rêveur Michel Servet et du socinien Valentin Gentil, Théodore de Bèze, le grand seigneur qui prêche comme un docteur; ceux-là, bien d'autres, vivent et parlent, agissent et discu-

tent, au milieu de leur siècle et de leurs écrits. Puis quel talent de narration! quelle profonde ironie! quelle âpreté, quelle inflexibilité de logique. Luther accepte une entrevue avec Carlostadt : voici la fin du récit : « Au sortir du sermon de Luther, Carlostadt le vint trouver à l'Ourse-Noire où il logeait ; lieu remarquable dans cette histoire pour avoir donné le commencement à la guerre sacramentaire parmi les nouveaux réformés. Là, parmi d'autres discours, et après s'être excusé le mieux qu'il put sur la sédition, Carlostadt déclare à Luther qu'il ne pouvoit souffrir son opinion de la présence réelle. Luther, avec un air dédaigneux, le défia d'écrire contre lui, et lui promit un florin d'or s'il l'entreprenoit. Il tire le florin de sa poche. Carlostadt le met dans la sienne. Ils touchèrent en la main l'un de l'autre, en se promettant mutuellement de se faire bonne guerre. Luther but à la santé de Carlostadt et du bel ouvrage qu'il alloit mettre au jour. Carlostadt fit raison, et avala le verre plein : ainsi la guerre fut déclarée à la mode du pays, le 22 d'août 1524. L'adieu des combattans fut mémorable. *Puissé-je te voir sur la roue*, dit Carlostadt à Luther. *Puisses-tu te rompre le cou avant que de sortir de la ville!* L'entrée n'avoit pas été moins agréable. Par les soins de Carlostadt, Luther entrant dans Orlemonde, *fut reçu à grands coups de pierres, et presque accablé de boue*. Voilà le nouvel Evangile : voilà les actes des nouveaux apôtres. » On se rappelle le mot d'un ancien sur l'austère Thucydide racontant la ridicule tentative de Cylon, et on dit aussi de Bossuet : « Ici le lion a ri. » Mais en revanche, qu'il est éloquent lorsqu'il s'indigne! lorsqu'il dit, par exemple, au ministre Jurieu, à propos des prophéties absurdes de ce calviniste moins sensé que fanatique : « Ne faut-il pas avoir avalé jusqu'à la lie le breuvage d'assoupissement que boivent les prophètes de mensonges et s'en être enivré jusqu'au vertige, pour annoncer au monde de tels prodiges! »

La défense de l'*Histoire des Variations* et les avertissements aux protestants offrent de pareilles qualités, moins toutefois

l'intérêt naturel qui s'attache à l'exposition historique et à la série des faits et des idées. Seulement Bossuet, pressé par ses contradicteurs, touche à un ordre de questions qu'il avait à peine effleurées dans le cours de l'ouvrage, et dont l'importance nous paraît plus considérable aujourd'hui, que toutes ces discussions, alors si majeures, sur la grâce, l'immutabilité et la justification. Il s'agit du principe même de la souveraineté, du droit monarchique et national et de la légitimité des révoltés contre les tyrans. Ces grands problèmes, discutés déjà par les révolutionnaires d'Allemagne et d'Écosse, avaient eu en France un vaste retentissement du temps de la ligue : le couteau de Jacques Clément, le pistolet de Poltrot de Méré avaient même poussé les solutions au plus terrible excès. Mais sous le règne absolu de Louis XIV, pendant les dragonnades et la guerre des Camisards, un prélat et un ministre ne pouvaient le prendre de si haut : Jurieu et Bossuet ont cherché leurs preuves théoriques uniquement dans les livres saints et dans les actes des martyrs. C'était là combattre dans le vide : le peuple hébreu, composé de pasteurs, de laboureurs et de prêtres, délégua la souveraineté à un roi qui devait être sous le contrôle perpétuel de Jéhova toujours présent, parlant et agissant. Quel rapport avec les monarchies modernes ! Quant aux premiers chrétiens, il est certain qu'un essai de révolte, soit contre l'empire romain, soit contre les Perses, n'eût guère servi au triomphe de leur religion. Voyez ce qui s'est passé au Japon, il y a cent ans : les catholiques persécutés ont voulu combattre. Leur patience eût lassé les bourreaux : leur révolte a redoublé la haine, et à l'heure présente pas un n'a survécu.

Et maintenant, quel est le but de cette étude sur l'*Histoire des Variations* ? Elle ne serait ni inutile, ni déplacée, si elle révélait seulement jusqu'à quel point on doit considérer Bossuet comme historien, et si elle montrait de quelle manière l'Église gallicane a raconté et jugé la réforme. Peut-être

a-t-elle aussi une sorte d'actualité : nous qui avons vu tant de révolutions politiques et sociales, que les révolutions religieuses d'hier ne nous intéressent plus que comme curiosités historiques, n'avons-nous aucun profit à tirer du spectacle de ce passé si bien terminé? Il y a lieu de penser au contraire que, dans la lutte que nous soutenons, dans les efforts d'une révolution qui continue encore, plus d'un enseignement précieux nous attend au sein des archives de ces révolutions consommées. Quand un génie comme Bossuet a creusé si avant pour saper les fondements de la liberté religieuse sans avoir réussi à autre chose qu'à les affermir, personne ne doit plus s'effrayer des tempêtes insignifiantes qui bourdonnent autour de la liberté civile et politique : et les immenses travaux intellectuels, les prodigieux efforts de science, de talent, de logique qui ont accompagné l'enfantement de cette indépendance glorieuse de la conscience font connaître ce qu'il faudra de génie, de travaux et de persévérance pour achever l'œuvre et compléter l'émancipation humaine.

XXX

De Marie Stuart on n'avait guère connu jusqu'à ce jour que la légende. Comment se fait-il que le jugement de l'histoire soit venu si tard pour cette jeune reine, doublement sacrée par la majesté du trône et du malheur? Je crois que je viens de rencontrer précisément la raison de cette tardive entreprise. La vie de Marie Stuart, semée de tant d'incidents et marquée en quelque sorte du sceau fatal, devait d'abord solliciter les romanciers et les poëtes. Presque tous, en effet, se sont emparés de ce sujet dramatique et l'ont enjolivé de leurs sentimentales fictions, si bien qu'à la longue l'inflexibilité du fait a dû

disparaître sous les broderies de la fable. Grâce à cette conspiration du sentiment en faveur de la grâce, de la beauté et de l'infortune, Marie Stuart apparaissait aux yeux du plus grand nombre dans ce demi-jour apprêté qui sied si bien aux héros et aux héroïnes romanesques. On la voyait toujours à peu près telle qu'elle est représentée dans ces gravures qui ont popularisé son souvenir, debout sur le tillac du navire qui la remportait en Écosse, et confiant aux flots et aux nuages le dernier adieu de son cœur à sa patrie d'adoption, à *ce plaisant pays de France*. Quant aux actes de sa vie, comme reine et comme femme, on les laissait volontiers dans l'ombre, et, ce mystère aidant, l'influence victorieuse qu'exerçait la reine d'Écosse sur tous ceux qui l'approchaient, semblait avoir survécu et s'être étendue jusque sur la postérité.

L'histoire est enfin venue projetant impitoyablement la lueur de son flambeau sur cette intéressante figure du seizième siècle, et débarrassant l'idole des bandelettes lyriques dont l'avaient enveloppée les poëtes depuis Ronsard. Les vieux parchemins ensevelis depuis trois siècles dans la poudre des bibliothèques se sont ouverts et ont livré la preuve des fautes, et, pourquoi ne pas le dire, des crimes. Si Élisabeth, l'implacable ennemie de sa *bonne sœur*, n'a pas gagné à cette illumination soudaine, Marie Stuart, elle, y a beaucoup perdu. De ce jugement sans appel, prononcé pièces en mains par M. Mignet, il résulte que la fatalité n'est pas seule coupable, et que la fille de Jacques V, la belle et poétique Marie, a au moins contribué autant que l'aveugle déesse au désastre de sa destinée.

Pour traiter ce difficile sujet et se frayer un chemin sûr à travers les broussailles de contradictions accumulées dans ce champ mal exploré, il ne fallait pas moins qu'un pionnier historique comme M. Mignet. Il fallait cette austérité de pensée, cette sage retenue, ce langage clair et précis, et cette infatigable patience qui distinguent à un si haut point l'auteur d'*Antonio Perez*. M. Mignet à compris toute l'importance de la mis-

sion qu'il s'était imposée; en retraçant cette vie aventureuse où il est si facile de verser l'histoire dans l'ornière du roman, il s'est toujours tenu dans son rôle sévère de rapporteur et de juge, et j'admire comment, à de certains moments, il a pu comprimer les bondissements de son cœur en face de cette royale accusée dont le front avait resplendi de la double couronne de France et d'Écosse, et qui, pendant dix-huit ans, ne devait plus porter que la couronne d'épines. Dans ce laborieux examen, rien n'est laissé au hasard des conjectures, tout est appuyé sur des documents authentiques. M. Mignet, c'est là son plus grand mérite à mon avis, n'a voulu être que l'éloquent interprète des faits. Il a compris que cette histoire était assez intéressante en elle-même pour se passer des artifices de la mise en scène, et il a courageusement banni de son livre tout ce lyrisme personnel qui caractérise et amoindrit les œuvres historiques contemporaines en donnant à la plupart des historiens de notre temps un certain air de parenté avec les romanciers.

Ne serait-ce pas le moment de dire deux mots de cette confusion des genres et des styles d'où est issue depuis quelque temps le monstrueux adultère de l'histoire et du roman? L'histoire, telle qu'on l'écrit de nos jours, n'est plus le miroir du passé, c'est un prétendu enseignement pour le présent et pour l'avenir. On ne se contente plus de raconter, ni même d'instruire, on prêche. La supposition ingénieuse tient lieu du document; quelquefois le fait est estropié et même dénaturé, et cette mutilation devient un argument de plus à l'appui de la thèse dont on se constitue le défenseur. On taille dans l'histoire comme en plein drap, prenant ce qui convient, élaguant ce qui pourrait nuire, glissant sur tel point, s'étendant outre mesure sur tel autre, et substituant toujours à l'autorité indestructible du fait le ridicule arbitraire de l'interprétation personnelle. L'historien doit s'effacer devant l'histoire: on efface l'histoire devant l'historien. De là tant d'opinions diverses sur

un événement qui n'a pas cinquante années de date. Puis, de cette première licence découlent toutes les autres. Il y a un style historique comme il y a un style de mémoires, un style épistolaire, un style politique; on mêle tous les styles et l'on parvient à produire une œuvre aussi diaprée que l'habit d'Arlequin. Le lyrisme tient surtout beaucoup de place dans les productions historiques de notre temps. Pourquoi cela? Parce que le lyrisme est la formule la plus noble de l'individualisme. Le héros principal d'une histoire ainsi conçue, c'est l'historien lui-même. Il s'empare d'un sujet comme d'un théâtre, et, du haut de ce théâtre où il parade sur le premier plan, il n'est préoccupé que de se mettre en scène, en laissant tomber sur les hommes et sur les choses des cascades de sentences dogmatiques. Il se passionne, s'emporte, se fait juge et partie dans le débat, quand il n'aurait pas de trop de tout son sang-froid pour juger les pièces du procès et tenir d'une main ferme tous les fils des événements. Le roman a eu la prétention de se faire historique : il n'a pas réussi ; mais, en revanche, l'histoire s'est faite romanesque. Je pourrais citer tel historien qui a encombré le marché littéraire de cent vingt volumes, et qui a consacré moins de temps à écrire l'histoire de *Philippe-Auguste* ou de la *Révolution francaise*, que M. Alexandre Dumas à composer un seul de ses romans. Mais je reviens à Marie Stuart.

Dans son beau livre d'*Antonio Perez*, M. Mignet s'est servi du sécrétaire-ministre de Philippe II comme d'un clou pour y attacher le tableau du catholicisme inquisitorial, et c'était surtout pour nous conduire à travers les plus secrètes issues de l'Escurial qu'il entreprenait le récit de ce célèbre procès. Dans le nouvel ouvrage qu'il a récemment publié, l'auteur, sans dédaigner le récit, s'attache à faire ressortir la lutte du catholicisme et du protestantisme. Marie Stuart et Élisabeth sont les principaux champions de ce duel entre deux croyances qui se disputent la possession de l'île. Élisabeth, soutenue par son génie, par son astuce, par les divisions qu'elle sèmera habilement

parmi les sujets de la reine d'Écosse, sortira triomphante de cette lutte moins inégale qu'on pourrait le supposer au premier abord, si l'on songe que Marie Stuart avait pour elle les secrètes sympathies d'une partie de la noblesse anglaise et les secours des princes catholiques du continent. Autour de ces deux personnages, l'auteur a groupé, avec une grande habileté, la figure sombre de Morton, la froide figure de Murray, Knox, cet ardent disciple de Calvin, cet illuminé du presbytérianisme; Cécil, ce ministre à la fois austère et souple d'Élisabeth. M. Mignet ne s'amuse pas à empâter ses portraits de couleurs, à les enluminer, comme cela se pratique de nos jours, il les peint en quelques traits et fixe pour toujours la ressemblance sur la toile historique. Il y a, dans ce livre, un petit profil de Cécil qui fait connaître l'homme tout de suite, et dont le dessin, sobre et arrêté, vaut cent fois mieux que la peinture à grand fracas de certains portraits fort en vogue au moment où j'écris.

Marie Stuart était la première femme qui montait sur le trône d'Écosse, et elle y apportait, dit l'auteur, la double infirmité de son âge et de son sexe. Couronnée à l'âge de six jours, elle succédait à cinq rois, cinq Stuarts, dont deux avaient péri assassinés, deux étaient morts en combattant, et un, Jacques V, avait expiré de désespoir en se voyant abandonné par sa noblesse. A l'avénement de Marie au trône, Henri VIII entra en négociations avec les lords écossais pour la marier au prince de Galles, son fils, afin de soumettre les deux pays au même sceptre. Les lords s'y refusèrent par haine pour la domination anglaise, et la reine enfant fut envoyée à la cour de France, Marie fut donc élevée au sein de cette cour frivole et brillante des Valois.

« C'est, dit M. Mignet, à cette école d'élégance et de dépravation, d'où sortirent des rois si spirituels et si vicieux, des princesses si aimables et si désordonnées, que se forma Marie Stuart. Dans son enfance, elle n'en prit que le bien, sans qu'elle pût s'empêcher toute-

fois d'en apercevoir le mal et plus tard de l'imiter ; car ce qu'on voit influe à la longue sur ce qu'on fait. Mais alors elle profita uniquement des charmes et de l'instruction répandus dans cette cour agréable et lettrée, où les filles des rois s'adonnaient à l'étude des langues et au goût des arts, et où chaque prince eut son poëte : François Ier, Marot ; Henri II, Saint-Gelais ; Charles IX, Ronsard ; Henri III, Desportes. Elle y était venue pendant que se tentait la révolution littéraire qui, séparant notre poésie des formes naïves qu'elle avait prises au moyen âge pour se rapprocher des formes savantes de l'antiquité, lui faisait perdre son originalité sans lui donner de la grandeur, et ne pouvait être qu'éphémère, quoique conseillée par Joachim de Bellay, accomplie par Ronsard, favorisée par le chancelier de L'Hôpital, admirée par Montaigne et applaudie par toute la cour de Henri II. Ronsard, qui avait habité trois ans l'Écosse comme page de Jacques V, fut le maître de Marie Stuart en poésie et devint son admirateur. »

L'intelligence de Marie Stuart se développa promptement dans cette serre chaude de l'élégance, du savoir et des arts. Outre le latin, qu'elle parlait très-bien, elle connaissait les langues vivantes, excellait dans la musique et composait des vers agréables dont il nous est resté quelques fragments. A quinze ans, elle épousa le dauphin, et deux ans plus tard la reine d'Écosse devenait reine de France par la grâce de Dieu et du maladroit coup de lance de Montgommery.

Marie Stuart était regardée par ses oncles, les princes lorrains, comme l'instrument envoyé par Dieu pour écraser, en Angleterre, l'hydre naissante du protestantisme ; elle fut élevée dans cette idée, et la foi de la jeune reine dans l'autorité des Guise ne devait pas peu contribuer à accélérer sa perte. Lorsqu'après la mort de François II, qui ne fit que passer sur le trône, elle fut forcée de revenir dans cette rude Écosse déjà gagnée à la cause presbytérienne, elle continua de caresser cette idée de rétablissement du culte des aïeux, pressée par ses sujets de se choisir un nouvel époux, surtout après l'exécution de Chastelard, qui avait osé aspirer à la possession de la reine ; demandée en mariage par cinq princes, elle se prononça pour

Darnley, Stuart par son père et Tudor par sa mère, après avoir vu échouer des négociations au sujet d'une union projetée entre elle et don Juan d'Autriche. Jusque-là le sévère historien n'a à reprocher à la jeune reine qu'une excessive légèreté, une duplicité enseignée par les Guise et une grande inaptitude dans le gouvernement de ce royaume d'Écosse travaillé d'un côté par les fougueux prédicateurs de la foi nouvelle, et de l'autre toujours enclin à la révolte sous la conduite des lords turbulents et soudoyés par Élisabeth.

A partir de ce moment, les événements se précipitent ; Marie Stuart, bientôt dégoûtée de Darnley, nature faible et débauchée, s'éprend de l'Italien David Rizzio. Darnley fait une ligue avec les principaux lords et tue Rizzio sous les yeux de la reine. Celle-ci, prisonnière dans son propre palais, parvient à s'échapper, grâce à la faiblesse de ce Darnley, qu'elle laissera assassiner quelques mois plus tard par son nouvel amant, l'aventurier lord Bothwell. C'est ici que disparaît complétement la Marie Stuart de la légende et de la romance de Béranger. A ce moment de son histoire, Marie Stuart est odieuse : elle fait preuve, pour arriver à son but, le meurtre de son mari, de la plus infernale duplicité. Elle se réconcilie avec lui, l'attire dans une maison isolée, où tout est prêt pour le faire périr ; puis, l'assassinat accompli, elle épouse l'assassin en face de l'Écosse et de l'Europe indignées.

M. Mignet, je l'ai dit au début de cet article, n'a rien avancé légèrement. Il dit et il prouve. Il établit sur des documents nouveaux et incontestables la complicité de Marie Stuart dans le meurtre de Darnley.

Le premier volume de cette histoire saisissante et lugubre s'arrête à la défaite de Marie Stuart par les lords confédérés, et à sa fuite en Angleterre. Nous venons d'assister aux crimes ; le second volume montrera l'expiation.

Pour moi, je ne me sens pas le courage de suivre l'auteur dans le récit de ces dix-huit années de souffrance et de pri-

son. Marie Stuart est au pouvoir d'Élisabeth, d'Élisabeth qui l'a toujours haïe pour sa jeunesse, pour sa grâce, pour sa beauté, et aussi pour les prétentions de la reine d'Écosse à la couronne d'Angleterre. Ce second volume est d'un intérêt poignant. En voyant Marie toujours légère et imprudente, même dans la prison d'Élisabeth, toujours aimée de ceux qui l'entourent ou qui l'approchent, on oublie ses crimes et l'on n'a plus que de la pitié et une sorte de tendresse pour une si grande infortune. M. Mignet, avec un courage, une patience qui me semblent héroïques, ne faiblit pas un seul instant dans sa tâche : il suit pas à pas le tyran et la victime, explique la conduite d'Élisabeth, et les nouvelles causes de la perte définitive de Marie Stuart. Après avoir raconté, dans tous ses détails, la déplorable issue de la conspiration de Babington et les tristes conséquences qu'elle devait avoir pour la malheureuse captive, l'auteur arrive au grand jour du sacrifice et de la réhabilitation. Les derniers moments de Marie Stuart furent sublimes, et l'on ne s'étonne plus que devant ce grand courage et cette noble fierté de la femme la postérité ait pour ainsi dire absous la reine.

« ..... La reine, dit l'auteur, suivie d'André Melvil, qui portait la queue de sa robe, monta sur l'échafaud avec la même aisance et la même dignité que si elle était montée sur le trône.

« Cet échafaud avait été dressé dans la salle basse du château de Fotheringay. Il avait deux pieds et demi de hauteur et douze pieds carrés d'étendue. Il était couvert de fine dentelle noire d'Angleterre, ainsi que le siége où Marie devait s'asseoir, s'agenouiller et recevoir le coup fatal. Elle prit place sur le siége lugubre sans changer de couleur et sans rien perdre de sa grâce et de sa majesté accoutumée, ayant à sa droite les comtes de Shrewsbury et de Kent assis, à sa gauche le shérif debout, en face les deux bourreaux vêtus de velours noir ; à peu de distance le long du mur, ses serviteurs, et, dans le reste de la salle, retenus par une barrière que Paulet gardait avec ses soldats, environ deux cents gentlemen et habitants du voisinage, admis dans le château dont on avait fermé les portes. Robert Bale lut alors la sentence que Marie écouta en silence et si profondément

reau. Elle disait à haute voix et avec le sentiment de la plus ardente confiance : « Mon Dieu ! j'ai espéré en vous, je remets mon âme « entre vos mains. » Elle croyait qu'on la frapperait, comme en France, dans une attitude droite et avec le glaive. Les deux maîtres des hautes œuvres l'avertirent de son erreur et l'aidèrent à poser sa tête sur le billot sans qu'elle cessât de prier. L'attendrissement était universel à la vue de cette lamentable infortune, de cet héroique courage, de cette admirable douceur. Le bourreau lui-même était ému et la frappa d'un coup mal assuré. La hache, au lieu d'atteindre le cou, tomba sur le derrière de la tête et la blessa sans qu'elle fît un mouvement, sans qu'elle proférât une plainte. Au second coup seulement, le bourreau lui abattit la tête, qu'il montra en disant : « Dieu sauve la reine Élisabeth ! » — « Ainsi périssent ses ennemis ! » ajouta le docteur Fletcher. Une seule voix se fit entendre après la sienne et dit : *Amen !* C'était celle du sombre comte de Kent. »

Je n'ai pas dit un seul mot de la partie politique traitée par l'auteur avec un si remarquable talent ; dans le dernier chapitre, qui est en quelque sorte le résumé philosophique de son œuvre, M. Mignet, sans prendre précisément parti pour l'une ou pour l'autre des deux idées religieuses qui viennent de se combattre, examine ce qu'il serait advenu dans le cas où la cause de Marie Stuart eût triomphé. Après la mort de la reine d'Écosse, Philippe II résolut de tirer vengeance de ce meurtre juridique. Il équipa une flotte redoutable, *l'invincible Armada*, dont il confia le commandement au duc de Médina-Sidonia. Celui-ci, ayant laissé échapper l'occasion d'écraser la flotte anglaise à Plymouth, ne retrouva plus une seconde fois la fortune sur sa route. L'*Armada*, battue par la tempête, brûlée en partie par l'ennemi, fut dispersée. Ce fut le dernier effort des puissances catholiques en faveur de la cause de Marie Stuart. Elle morte, le catholicisme allait disparaître aussi de l'île. Si le duc de Médina-Sidonia eût eu plus de résolution, les conséquences de sa victoire eussent peut-être changé la face de l'Angleterre, de l'Écosse et même de la France. Philippe II vainqueur, c'était le catholicisme violemment restauré dans la grande île britanni-

que, et en France c'était le triomphe de la maison de Guise à l'exclusion de la maison de Bourbon. Le catholicisme du moyen âge reprenait le dessus sur l'éclectisme moderne inauguré quelques années plus tard par Henri IV. M. Mignet ne se prononce pas ouvertement ; mais, s'il flétrit Élisabeth, geôlière et bourreau de Marie Stuart, on voit qu'il est pour la reine d'Angleterre contre Philippe II, pour la liberté de conscience contre l'inquisition.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. *L'Histoire de Marie Stuart* est, comme *Antonio Perez*, un épisode développé de l'*Histoire de la réformation* à laquelle travaille depuis longtemps M. Mignet. Espérons que le légitime succès obtenu par ces deux ouvrages le décidera à publier prochainement ce grand travail si impatiemment attendu. Le seizième siècle, c'est-à-dire le premier réveil de la liberté humaine, quel vaste et magnifique sujet ! et qui pourrait le traiter avec plus de talent et d'autorité que M. Mignet ?

XXXI

L'honorable M. Granier de Cassagnac, député au corps législatif et journaliste politique, a voulu se contempler dans le miroir de sa jeunesse littéraire. Ce miroir est un volume jaune de trois cents pages, une réimpression de choses quelconques publiées autrefois dans la *Presse*, dans la *Revue de Paris*, dans la *Revue du dix-neuvième siècle* et dans l'*Époque*. Quelle époque !

Parlons donc de M. Granier de Cassagnac avec toute la déférence qu'on doit à ce littérateur homme de bien.

Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

Adolphe Granier de Cassagnac est né au milieu *des habitants des campagnes*, dans un village de Tarn-et-Garonne. Les fées du

département furent convoquées à sa naissance, sauf la fée Modeste et quelques autres. S'il faut ajouter foi à une confidence publiée il y a deux ans dans le *Pouvoir*, journal disparu, Adolphe Granier avait, dès ses plus tendres années, des aspirations champêtres et une propension très-décidée vers les jouissances bucoliques ; tout en lui annonçait un pâtre virgilien, lorsqu'il fut envoyé au collège de Toulouse, cette capitale des troubadours et de l'Occitanie.

Après ses humanités, Adolphe Granier, qui venait de cueillir tout fraîchement une églantine ou une violette dans le parterre de Clémence Isaure, résolut de se lancer dans le chemin escarpé de la gloire, contrairement aux vœux de sa famille, qui l'aurait vu suivre d'un œil plus favorable la route moins hasardeuse de la pharmacie.

Les départements étaient alors en pleine révolte contre la tyrannie littéraire de la capitale. Les poëtes du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, fatigués de vivre à l'ombre de la gloire, avaient résolu de clouer un soleil au firmament provincial. De toutes parts s'étendit ce mouvement de décentralisation qui enfanta un tas de *Revues* dont aucune n'a survécu et qui créa tant d'Obermanns de sous-préfectures. Toulouse eut sa *Revue*, et Adolphe Granier adopta avec enthousiasme les espérances des révoltés. Pour prouver à la France et au monde que la cité palladienne pouvait soutenir la concurrence littéraire avec Paris, Adolphe Granier charpenta un drame en collaboration avec MM. Louis de Maynard et Burat de Curgy. Ce drame noir, comme la littérature du temps, était, je crois, intitulé *la Marquise de Brinvilliers*. C'était un empoisonnement en cinq actes et en prose. La *Marquise* fut sifflée avec une telle unanimité, que le lendemain de ce désastre dramatique, Adolphe Granier montait en diligence et se dirigeait en toute hâte vers Paris, non sans avoir vidé tout un carquois d'épigrammes contre Toulouse et la décentralisation. Adolphe Granier ne croyait plus à la décentralisation !

A peine arrivé à Paris, Adolphe Granier se transforme en

Granier de Cassagnac, et va tout droit à la place Royale offrir sa plume à M. Victor Hugo, qui attendait un critique. Celui-ci, charmé de la forfanterie gasconne et de l'allure batailleuse du nouveau débarqué, fait des démarches auprès de M. Bertin aîné, qui enrôle le cadet littéraire au *Journal des Débats*. Par dévouement pour son protecteur, M. Granier de Cassagnac entreprend de débarrasser M. V. Hugo d'un rival qui le gênait alors, et, de propos délibéré, il entre en campagne par un *éreintement* en quatre points d'Alexandre Dumas. L'auteur d'*Antony* répond dans la *Revue de Paris*, l'auteur de la *Brinvilliers* riposte dans les *Débats*, et la bataille durerait probablement encore si M. Bertin, que tout ce tapage incommodait, n'avait prié M. Granier de Cassagnac de mettre une sourdine à sa critique ou d'aller ferrailler plus loin.

Evincé de la rédaction des *Débats*, M. Granier de Cassagnac se transporte à la *Revue de Paris*, où il publie quelques travaux qui sont peu remarqués. Puis il quitte la *Revue de Paris* pour la *Revue du dix-neuvième siècle*, un recueil aujourd'hui oublié, qui venait d'être fondé par des colons. M. Granier de Cassagnac trempe aussitôt sa plume dans l'écritoire antiabolitionniste, et il fait à ce sujet des tours de force de dialectique dont se souviennent encore ses rares lecteurs d'alors. Il donne de telles entorses aux textes de l'Évangile, qu'il tire de ces textes une triomphante argumentation en faveur de la sainteté de l'esclavage condamné par la morale chrétienne. A partir de ce moment, on put pressentir que M. Granier de Cassagnac irait loin, et, de fait, il alla plus tard jusqu'aux colonnies pour recueillir les bénéfices de son paradoxe : les planteurs reconnaissants le nommèrent leur délégué. Malheureusement, je ne sais comment cela se fit, la nomination ne fut pas approuvée par le ministre de la marine.

Cependant M. de Girardin venait de fonder *la Presse:* il avait convoqué le ban et l'arrière-ban. M. Granier de Cassagnac enfourche un beau matin le feuilleton dramatique, et le

voilà qui s'épate au milieu des chefs-d'œuvre de la scène française, qu'il met fort au-dessous d'*Angelo* ; il a le ton tranchant, le verbe haut, l'allure pourfendeuse, et il se promène dans les six colonnes de sa critique, renversant toutes les idées reçues, se cognant à toutes les traditions, — un éléphant dans un magasin de porcelaine. — Peine perdue ; le nom de l'écrivain n'avait pas encore percé cette carapace qui s'appelle l'indifférence du public. Un livre qu'il venait de publier, l'*Histoire des classes nobles*, n'avait obtenu aucun succès. Cinquante exemplaires tout au plus étaient sortis de ce purgatoire qu'on nomme la boutique d'un libraire, tout le reste de l'édition était passé dans l'enfer de l'arrière-magasin. *Lasciate ogni speranza*. Un soir M. Granier de Cassagnac rencontre au foyer de la Comédie-Française Henri Heine, qui lui dit d'un ton goguenard : « Pour crever le nuage qui cache un homme à la foule, il ne s'agit pour celui-ci que de développer, à grands renforts d'arguments cornus, une proposition biscornue ; un nom est une chose indispensable, surtout pour le jour où l'écrivain n'aura plus de talent, car alors il mettra ce nom au mont-de-piété. Abandonnez, croyez-moi, la grande route de la gloire, où vous êtes une centaine de pauvres diables de talent qui vous bousculez et vous marchez sur les talons, et faites un détour dans les parages de l'absurde, où vous ne serez malheureusement pas seul encore ; mais, comme vous avez en vous une force réelle, si vous suivez mon conseil, vous distancerez les autres d'un seul bond et vous raccourcirez de je ne sais combien d'étapes le chemin de la réputation. « Au fait, c'est une idée, répondit M. Granier. Jusqu'à présent je me suis époumoné à soutenir qu'il fait jour en plein midi, dorénavant je veux prouver qu'il fait nuit en plein jour ; en d'autres termes, tous les Français ont savouré depuis leur plus tendre enfance le lait de la tragédie du dix-septième siècle et ont été élevés dans l'admiration littéraire des grands hommes du règne de Louis XIV. Je prouverai dogmatiquement, moi, que la tragédie est une gue-

nille, et je démontrerai péremptoirement que Racine est un drôle. Dans huit jours on me prendra pour un fou, dans un mois je serai célèbre.

Ce fut le lendemain de cette conversation que parut dans la *Presse* ce magistral article dans lequel M. Granier de Cassagnac soutenait que Racine est peut-être un écrivain valaque, chinois ou bas breton, mais qu'il ne sait rien de la langue française. Disons-le tout de suite, ce fut un beau triomphe pour l'Aristarque ! C'est même la plus belle époque de sa vie ! A chaque injure jetée à la face de Racine, c'était de toutes parts une explosion de colère et d'indignation contre l'iconoclaste qui se fit ainsi connaître de toute la France. Le succès des articles contre Racine fut si instantané, que dans l'espace de deux mois, la *Presse* perdit trois mille abonnés ! M. Granier de Cassagnac était célèbre, et il ne restait plus que cent exemplaires de son livre chez le libraire.

Ces articles étaient depuis longtemps oubliés ; tout s'oublie, hélas ! Mais M. Granier de Cassagnac n'a pas voulu que ses injures contre le prince des poëtes n'arrivassent pas à la postérité. Qu'aurait dit Erostrate, si l'on n'avait pas su que c'était lui qui avait brûlé le temple d'Ephèse ? Nous avons donc sous les yeux ce grand travail, revu et corrigé. Pour donner une idée de l'honnêteté littéraire de M. Granier, que le lecteur nous permette de citer le début de la critique d'*Athalie* :

« D'abord le *scenario* de cette tragédie est conçu et disposé « avec une telle absence de toute réflexion, que l'exécution de « la pièce prise au pied de la lettre est impossible. Ainsi la dis- « tribution faite par Racine lui-même porte que la scène se « passe *dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.* « Or ce même vestibule, ouvert de tous côtés, et dans lequel on « laisse venir humblement tout le monde, même Athalie, « même Joas, quand il a été reconnu roi, se trouve être, au « cinquième acte, le temple lui-même.

« En outre, n'est-ce pas une idée bien étrange en une action

« comme celle d'Athalie, action qui exige le concours d'une « reine, d'une *grande dame !* comme Josabeth (*oh ! c'est que « ce sont de grandes dames!* comme dans la *Tour de Nesle*), de « personnages importants comme Abner et Joad, de jeunes « filles, de prêtres, de sacrifices et de cérémonies, d'aller la « placer entre quatre heures et huit heures du matin, c'est-à-« dire avant le moment réellement actif et occupé de la « journée! »

Tout le reste est de cette force et de cette bonne foi ! M. Granier de Cassagnac sait, comme tout le monde, que la règle des unités est une convention dramatique à laquelle se sont soumis tous les grands écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, Corneille comme Molière, Voltaire comme Racine. M. Granier frappe donc Aristote sur le dos de Racine. Ce qu'il reproche à *son ennemi Jean*, il peut aussi bien le reprocher à Corneille, qui n'a pas plus recours que son émule au grand art moderne du machiniste; à Molière, qui prend la première place publique pour y placer ses personnages, et qui n'est certes pas aussi fort que M. Hugo dans la science de la maçonnerie et de la serrurerie théâtrales. Dans ce triste siècle de Louis XIV, que nous autres bourgeois nous avons la faiblesse d'appeler encore le grand siècle, les décorations, les changements à vue, la charpente, et pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom ? les *ficelles* ne tenaient pas autant de place qu'aujourd'hui. Tout le théâtre de Racine, tout le théâtre de Molière, pourraient, sans rien perdre de leur intérêt et de leur beauté, se jouer dans un salon, entre deux paravents. A cette époque, on ne savait pas *faire grand*, on faisait assez souvent des chefs-d'œuvre, — une habitude bien dédaignée de nos jours. — Quant à la seconde critique, elle est encore plus ridicule que la première. Reprocher à Racine d'avoir fait lever une reine à quatre heures du matin, quand cette reine prend soin de nous informer qu'elle a été réveillée par un songe dont le souvenir la poursuit partout, c'est compter un peu trop sur

la naïveté de son lecteur. Je ne suivrai pas, comme on le pense bien, M. Granier de Cassagnac dans ses divagations hypercritiques : tous ses arguments ont la valeur de ceux qui précèdent. La réfutation de pareils paradoxes serait oiseuse, tant elle est facile. Je me contenterai de citer encore quelques lignes, qui donneront à ceux qui n'ont pas lu le *factum* de M. Granier de Cassagnac une idée du style, du jugement, du goût de ce célèbre écrivain :

« Malheureusement le style d'*Athalie* est *généralement* assez mal venu.

« Quand le style de Racine est *médiocrement* exécuté (un style « exécuté !), *il constitue* quelque chose de *particulièrement* « odieux. La trame, affaiblie, se rompt sous le faix des épithètes ; « l'idée, perdue dans le dédale des mots, n'arrive presque ja- « mais au bout de la phrase, et l'harmonie du vers n'est « qu'un piétinement insupportable de termes oiseux, d'hémis « tiches parasites et de rimes manquées ; l'abondance tourne « au gâchis, l'ampleur à la pléthore, et la noblesse à l'ori- « peau. »

Un des nombreux griefs de M. Granier de Cassagnac contre les poëtes tragiques du dix-septième siècle, c'est de n'avoir pas « ce sentiment de rêverie et de lyrisme qui a occupé depuis une si grande place dans les œuvres de Châteaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo. » Dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, M. Granier de Cassagnac n'est qu'un écho de la préface de *Cromwel*. Mais ce qu'écrivait M. Victor Hugo il y a vingt-cinq ans, comment oser le réimprimer aujourd'hui ? Voulez-vous savoir quelles déplorables conséquences ont eues sur la littérature moderne ce lyrisme et cette rêverie qui s'étalent en effet dans toutes les œuvres contemporaines ? Cette rêverie a toujours mis le poëte à la place de ses personnages. Ce lyrisme a détourné la langue française de son cours naturel ; il a fait perdre au style la simplicité et la clarté, ces qualités de premier ordre, que Voltaire semble avoir em-

portées avec lui. Racine ne se servait pas de *Britannicus*, comme d'un truchement pour faire part au public de ses aspirations et de ses douleurs intimes. Le lyrisme, tel que l'ont entendu jusqu'à ce jour les grands papas de la jeune école, est l'apanage des écrivains inférieurs. Si vous voulez de la vraie rêverie, du vrai lyrisme, et si vous savez lire, lisez la *Phèdre* de Jean Racine.

Ce qui distingue M. Granier de Cassagnac entre tous les écrivains, c'est l'imperturbable assurance de sa critique ; il ne se prononce pas sur tel ou tel point, il ne donne jamais un avis, il rend un arrêt. Ainsi j'ouvre la première page de son livre, et j'apprends que la rénovation littéraire découle tout entière de M. de Châteaubriand, *Francais*, *catholique* et *gentilhomme*, et qu'elle ne doit rien à madame de Staël, *étrangère*, *protestante* et *bourgeoise* : « Il en est de madame de Staël allant chercher ce qu'on appelle le romantisme en Allemagne, comme des décemvirs allant chercher les lois des Douze Tables en Grèce ; *il est prouvé* aujourd'hui que les décemvirs n'ont jamais mis le pied hors de Rome. »

Je ne veux pas examiner si le romantisme a été apporté en France dans le giron de madame de Staël ou dans la poche de M. de Châteaubriand, quoique je ne sois pas de l'avis de M. Granier, qui prétend que l'Allemagne n'a exercé aucune influence sur la littérature française contemporaine. Mais cette formule absolue : *il est prouvé aujourd'hui que les décemvirs*, etc. me fit supposer que cela n'était pas prouvé du tout. Je fis à ce sujet quelques recherches, et je donne, avec l'indication des sources, le résultat de cette pédantesque investigation.

Après une vive et sanglante opposition, qui dure de 461 à 451, les Romains, sur la proposition de Térentillus Arsa, tribun du peuple, délèguent, pour prendre connaissance des lois grecques, trois commissaires, Spurius Posthumius, Aulus Manlius et Publius Sulpicius. D'après Tite Live, livre III, chapitre 31, les lois à faire devaient établir l'égalité civile ; d'après

le même auteur, livre III, chapitre 32, les commissaires allèrent jusqu'à Athènes. Cicéron, *Tuscul.*, liv. III, chap. 36; Pline, liv. XXXIV, chap. 11, donnent des détails et s'accordent sur le voyage des commissaires, au moins dans les villes de la grande Grèce, au sud de l'Italie.

Hermodore d'Éphèse servit d'interprète aux décemvirs, d'après Denys d'Halicarnasse, liv. X, chap. 57, 58, et d'après Diodore de Sicile, liv. XII, chap. 24, une statue fut élevée en son honneur dans le *comitium*.

L'opinion contraire, soutenue par Niebuhr, s'appuie sur le silence de Polybe. Or le silence de Polybe est-il une raison suffisante pour que M. Granier de Cassagnac se croie autorisé à dire *qu'il est prouvé* aujourd'hui que les décemvirs n'ont jamais mis le pied hors de Rome?

Tout écrivain peut commettre des erreurs, mais ce qu'il n'est pas possible de supporter, c'est la jactance unie à l'ignorance. Or, il faut bien le dire, si l'on épluchait les *œuvres littéraires* de M. Granier de Cassagnac, on trouverait des erreurs et des contradictions à chaque page, pour ne pas dire à chaque ligne : j'en cite quelques-unes au hasard.

(Page 92.) « C'est pour avoir voulu s'attribuer le droit d'être religieux à sa guise, que Sophocle fut décrété d'accusation capitale. »

Eschyle, et non Sophocle, fut accusé, non pas d'irréligion, mais d'avoir, dans ses *Euménides*, révélé les secrets d'Eleusis.

(Même page.) « Dans tous les petits gouvernements de la Grèce, dans le gouvernement romain lui-même, l'autorité était pontificale avant toute chose. »

Énorme erreur historique! Lépide vaincu est rélégué dans sa dignité de grand prêtre.

(Page 85). « Les armées de toutes les nations ont été d'abord exclusivement formées de cavalerie. »

M. Granier de Cassagnac pourrait-il nous dire combien il y

truit son autorité. Depuis quinze ans il a touché à tout, littérature, histoire, politique, philosophie ; on entre de plain pied dans le monde littéraire officiel avec un bagage plus léger que le sien. Eh bien ! je mets M. Granier de Cassagnac au défi de se présenter jamais comme candidat à l'Académie des sciences morales ?

XXXII

Le public n'a guère été gâté de nos jours, par les auteurs modestes. Presque toujours le titre d'un livre est menteur plus ou moins. Généralement, plus le sac est vide, plus l'étiquette est ronflante. Ce n'est pas à M. Ambroise-Firmin Didot, dans tous les cas, qu'on pourra reprocher de surfaire l'œuvre qu'il livre aujourd'hui au lecteur. Son *Essai sur l'imprimerie* est un ouvrage complet sur la typographie, cet art dont il est un des maîtres les plus illustres,

Et par droit de naissance, et par droit de conquête.

L'auteur n'a rien omis : il suit pas à pas les progrès de cette immense découverte, qui inaugure l'ère moderne, met en relief des noms trop peu connus, marque la date de tout perfectionnement apporté, depuis Guttenberg, à cet art si simple et à la fois si compliqué, et éclaircit, à l'aide de notes et de savantes recherches, quelques points obscurs de l'histoire de l'imprimerie. Tout ce qui se rapporte aux premiers jours de la découverte est surtout du plus haut intérêt pour quiconque aime suivre, dans ses phases les plus douloureuses, la vie de l'inventeur.

Quand on lit l'ouvrage de M. Ambroise-Firmin Didot, on se demande comment le nom de Guttenberg a survécu, et

par quel prodige la postérité a unanimement décerné à l'illustre Mayençais une gloire qui lui était disputée de son vivant, non-seulement par des particuliers jaloux et avides, mais par trois ou quatre nations. Plus de quinze villes ont revendiqué leurs prétendus droits à la découverte de l'impression en caractères mobiles : Augsbourg, Bâle, Anvers, Bologne, Florence, Lubeck, Nuremberg, Rome, Venise, etc., sans compter les trois villes dont les prétentions sont appuyées de quelques titres, comme Strasbourg, Harlem et Bamberg. Ajoutez à cela qu'aucun livre imprimé ne porte le nom de Guttenberg. Quelle en est la cause? on l'ignore. M. Ambroise-Firmin Didot ne résout pas ce problème; seulement, pour expliquer ce fait, il donne trois raisons, dont une surtout paraît malheureusement trop probable.

Guttenberg était de famille noble, et avait épousé une demoiselle de noble famille. Crut-il ne pas devoir accoler son nom à celui de ses deux associés, Schœffer, simple ouvrier, et Faust, qui était lui-même roturier?

Était-ce par une noble modestie, et pour ne laisser la gloire de l'invention qu'à Mayence, sa patrie? « En ce cas, dit l'auteur de l'*Essai*, cette souscription placée à la fin du *catholicon* (1) mériterait à juste titre l'épithète de divine, qui lui a été donnée :

« Avec l'assistance du Tout-Puissant, qui par un signe rend
« les enfants éloquents, et leur révèle souvent ce qu'il cache
« aux doctes, ce livre insigne, le *Catholicon*, fut achevé d'im-
« primer en 1460, à Mayence, ville de l'illustre Germanie
« (que Dieu, dans sa clémence, daigna élever au-dessus des
« autres nations par le don gratuit d'une telle production du
« génie humain). Ce livre n'a été fait ni à l'aide du roseau,
« du stylet ou de la plume, mais *par l'accord merveilleux dans*

(1) Ouvrage dont l'impression est attribuée à Guttenberg.

« les rapports et la grosseur des lettres, au moyen de poinçons « et de matrices. »

Pour nous il ressort très-clairement des procès que Guttenberg eut à soutenir avec ses associés, et des textes cités par l'auteur de l'*Essai*, qu'un troisième motif, le moins noble, est aussi le plus réel. Guttenberg, sans argent pour perfectionner sa découverte, emprunte à Faust et à Schœffer des sommes qu'il ne peut rendre, et les créanciers abusent du malheur de leur débiteur pour le contraindre à garder le silence. Voilà, je crois, la vérité. Cette vieille histoire a été de tout temps, et est encore aujourd'hui, l'histoire des inventeurs.

En effet, nous voyons que, par un acte souscrit à la fin d'août 1450, Faust prête à Guttenberg 800 florins garantis par le matériel; de plus, il s'engage à fournir à celui-ci 300 florins par an pour frais d'employés et de loyers, pour le parchemin, le papier, l'encre, etc. Au mois de décembre 1452, ces fonds étant absorbés, Guttenberg fut de nouveau obligé d'emprunter au même Faust 800 florins.

Quelque temps après, Pierre Schœffer, habile calligraphe, ayant été admis par Faust au secret de l'imprimerie, celui-ci résolut de se débarrasser de Guttenberg : il éleva des difficultés sur les sommes déjà avancées et sur les intérêts formant un total de 2,020 florins. Guttenberg fut condamné au remboursement des intérêts et de la partie du capital employée à son profit personnel; mais, comme il était probablement hors d'état de rembourser la somme dont il venait d'être déclaré redevable, il dut transiger, abandonner à Faust et à Schœffer la meilleure partie du matériel, et aller fonder une nouvelle imprimerie. Faust et Schœffer, qui venaient, en qualité de capitalistes, de dicter la loi à Guttenberg, et qui restaient possesseurs de la première imprimerie, purent se dire plus tard les inventeurs de la découverte, et ils n'y manquèrent pas, comme on peut s'en convaincre par la souscription imprimée par Jean Shœffer à la fin d'un bréviaire, et où il déclare, dès 1509, « que ce bré-

viaire a été imprimé à Mayence, aux frais et par le labeur de l'honnête et vigilant Schœffer, citoyen de Mayence, dont l'aïeul inventa le premier l'art de l'imprimerie et le mit à exécution. »

Guttenberg vit la gloire de sa découverte revendiquée par bien d'autres. Junius, sans autre preuve que les on dit de quelques vieillards, fait de Faust un domestique de Laurent Coster, de Harlem, lequel Faust, après avoir surpris à son maître le secret de fondre les caractères et d'imprimer, lui aurait volé, dans la nuit des fêtes de Noël, toute son imprimerie et l'aurait transportée d'abord à Amsterdam, puis à Cologne, puis à Mayence, où, à l'abri des poursuites, il se serait mis à imprimer le *Doctrinate d'Alexander Gallus*. La ville de Bamberg a aussi sa prétention et sa fable. Quant à Strasbourg, elle croit également avoir des droits, mais elle ne dépouille pas Guttenberg de son auréole, elle fait de ce grand homme un de ses citoyens. Le fait est que Guttenberg était de Mayence ; les actes officiels des magistrats de Strasbourg ne permettent aucun doute sur cette question. Dans un acte passé également à Strasbourg en 1442, acte par lequel Guttenberg transfère au chapitre de Saint-Thomas une rente de quatre livres qu'il possédait sur la ville de Mayence, il est désigné : Jean dit Gensfleich, autrement Guttenberg, *de Mayence*. Voilà qui est concluant.

Ce que l'on peut conjecturer de tout cela, c'est que Guttenberg vécut pauvre et presque oublié à côté de ses deux associés, qui s'enrichirent. Guttenberg mort en 1468, Pierre Schœffer continua ses publications et eut toujours soin de mentionner dans ses souscriptions que c'était lui, Pierre Schœffer et son associé Jean Faust, qui étaient les inventeurs de la gravure et de la fonte des caractères. « Cependant, dit M. Ambroise-Firmin Didot, est-ce un sentiment de remords ou de sincérité réveillé en Schœffer par la mort toute récente de Guttenberg, qui lui fit placer à la fin de son édition des *Institutes* de Justinien, imprimées par lui en 1468, ces vers où, sans que le nom de Guttenberg soit pro-

noncé, deux *Jean* sont signalés comme premiers inventeurs de la gravure des caractères d'imprimerie, ce qui semblerait désigner *Jean* Guttenberg et *Jean* Faust, tous deux de Mayence ? Dans cette même pièce de vers, il est dit que *Pierre* (Schœffer) vint s'adjoindre à eux : mais que, bien qu'il fût venu le dernier, il dépassa ses devanciers, ce qui semble être une allusion au passage de l'évangile de saint Jean, chap xx, v. 3-8, où il est dit que saint Pierre, bien que saint Jean l'eût précédé, entra cependant dans le sépulcre du Christ. »

Après avoir jeté une lumière vive et nouvelle sur l'origine de la grande découverte du quinzième siècle, M. Ambroise-Firmin Didot suit les progrès de la typographie dans tous les pays, depuis l'Allemagne et la France jusqu'aux îles de l'Océanie, où il nous montre le roi Pomaré imprimant, en 1818, la première feuille de son royaume. Le chapitre où l'auteur trace la situation des écrivains, des vendeurs de livres, des relieurs, des enlumineurs et des parcheminiers avant la découverte de l'imprimerie, est une des lectures les plus instructives et les plus attachantes. M. Ambroise-Firmin Didot ne recule pas devant les notes, les scolies, les appendices, les renvois et les citations de toutes sortes, et cependant c'est un savant agréable qui ne rejette pas l'anecdote quand elle se trouve sur son chemin. Son *Essai sur la typographie* apprend beaucoup de choses, et plaît également par le charme du style, deux qualités de premier ordre, dont une seule suffirait au besoin pour faire le succès d'un livre.

Nous venons de parler d'un inventeur du quinzième siècle, passons à un inventeur du dix-neuvième : M. Adrien Féline vient de découvrir un nouveau système d'orthographe, et il propose tout simplement de révolutionner la langue en substituant à nos lettres idéologiques un alphabet phonétique. Cette tentative n'est pas nouvelle, même de notre temps, il y a une vingtaine d'années, un M. Marle fit quelque bruit avec son *sisteme de reform ortografic.* « Beaucoup de savants

grammairiens, dit l'auteur, Domergue, Beauzée, Duclos, ont depuis longtemps critiqué notre alphabet, la grammaire de Port-Royal a fait de même ; Destutt de Tracy en a démontré les vices, et Volney a écrit un volume entier sur l'*alphabet européen appliqué aux langues d'Asie*, où il prouve les imperfections de notre système graphique. Si M. Adrien Féline l'avait bien voulu, rien ne l'eût empêché de remonter encore plus haut : dans son excellent livre de l'*Histoire des révolutions du langage en France*, M. Francis Wey a fait avec beaucoup de talent et de bon sens l'histoire et la critique de tous ces émeutiers de la langue. Le premier de tous fut un docteur de la faculté de médecine de Paris, Jacques Dubois, dit Sylvius, lequel naquit à Amiens en 1478. Sylvius eut la triste gloire de poser le premier le programme de la licence orthographique, mais il eut des disciples dans tous les siècles suivants. Un autre hérésiarque, Louis Meigret, lança, en 1545, un manifeste réformateur en faveur des cuisinières de son époque. Toute autre orthographe que la sienne lui paraît dérivée *d'une grande ignorance e supersticion;* aussi annonce-t-il qu'il s'efforcera *de fere qadrer lé lettre e lecritur ao voes* (aux voix) *et a la prononciacion, sans avoer egart ao loes sofistiqes dé derivezons e diferences, aoqelles se soumettet plus qe jamès aocuns de notres, come beufs ao gou.*

Je ne suivrai pas avec l'auteur de l'*Histoire des révolutions du langage en France* tous les réformateurs en matière d'orthographe depuis Milleran, Dangeau, qui poussa, dit M. Francis Wey, la conscience à cet égard jusqu'à s'appeler *Danjo*, Peletier du Mans, Simon, D'Argent, Lescluche, Lartigaut, Bleigny et Jacquier, jusqu'à l'abbé de Saint-Pierre. Tous ces néo-lexicographes, imités aujourd'hui par M. Adrien Féline, n'ont fait que semer l'anarchie en voulant modifier le système graphique, et en substituant à l'autorité inflexible de la règle et de l'usage, les fantaisies biscornues de prétendus alphabets phonétiques.

L'écriture conforme à la parole introduirait nécessairement autant d'orthographes diverses qu'il y a de manières de prononcer; la prononciation varie de département à département : le nord a son accent, le midi a le sien, sans compter les accents intermédiaires. La simplification proposée par M. Féline nous ramènerait donc tout droit à la tour de Babel (1).

M. Féline, qui vient de faire un alphabet *rationnel*, n'a pas remarqué qu'il est tombé lui-même dans plus d'une erreur *phonétique*. Ainsi, dans son dictionnaire de la prononciation, je vois qu'il rend le son *que* par un k et une voyelle grecque, un epsilon, *kε*. Plus loin, dans le mot *quérir*, où le son de la première syllabe diffère essentiellement du son *que*, cité plus haut, l'epsilon est également employé, *kεrir*. Je pourrais lui citer bien d'autres fautes de ce genre, si j'avais absolument besoin de démontrer l'impuissance des alphabets phonétiques, et si je n'étais convaincu que l'orthographe de toute langue ne repose que sur une convention qui a pour bases raisonnables la tradition, l'étymologie et l'usage.

Mê-z jε prosed a la manièr dè-z matematisyên, j'admez un ipotez absurd, jε supôze kε l'alfabê-t rasionel de M. Felin èst adopte par tûz lε frase-z (tous les Français), e jε mε di kε le-z kuisinie e le-z kuisinier serèt tût ôsi abarase (embarrassés) aprè-z k'av-t (après qu'avant).

Je suis forcé, comme on voit, d'avoir recours à l'orthographe difficile pour faire comprendre l'orthographe facile.

(1) M. Francis Wey cite une anecdote qui démontre bien la vanité du langage phonétique :

« Le livre de Louis Meigret, dit-il, n'eût pas fait très-grand bruit s'il n'avait reçu l'approbation et l'appui de Jacques Peletier du Mans, qui, ravi de l'idée de calquer l'écriture sur la prononciation, publia une apologie de Meigret à propos d'une traduction du *Menteur*, de Lucien, mise au jour par ce dernier dans sa orthographe nouvelle.

« Peletier cependant et Meigret ne s'entendirent pas sur tous les points ; chacun d'eux prenait la prononciation pour base, mais l'un était de Lyon, l'autre du Maine, et ils prononçaient différemment quantité de mots. »

Dussé-je passer aux yeux de M. Féline, qui n'aime pas, à ce qu'il paraît, les esprits légers, pour le plus léger des esprits, je soutiens que son alphabet rationnel est bien plus idéologique que l'alphabet consacré par l'usage et l'étymologie. Je me demande aussi ce que deviendraient les chefs-d'œuvre de la langue, s'il venait jamais à l'idée d'un imprimeur barbare de les revêtir des caractères phonétiques de l'auteur de la nouvelle réforme alphabétique. Prenons les quatre premiers vers d'une fable de La Fontaine. et voyons quel effet produirait le bonhomme sous ce travestissement de carnaval antiphilologique :

Mê'tr korbô, sur u-n arbr perche,
Tenê-t a-n so-n bêk u-n fromaj.
Mê'tr renar par l'oder aleche,
Lui tint à pe prez ce langaj.

Et Corneille,

Ke vûlie vû kil fi kotre truâz ? Kil mûru.

Je suis sûr que si M. Adrien Féline avait songé à écrire ce vers du grand tragique dans l'orthographe de son invention comme je viens de le faire, il aurait renoncé à son nouveau dictionnaire et à son système. Orthographié de la sorte, cela n'est plus du français, c'est quelque chose au-dessous du gallois et du bas-breton.

M. Féline a prévu l'objection. « On s'inquiétera pour notre poésie et les chefs-d'œuvre de notre littérature. Mais il ne s'agit pas de supprimer l'alphabet actuel, il continuerait encore pendant longtemps d'être employé par les lettrés, comme la langue latine a été pendant tant de temps la langue savante et seule écrite. (Sylvius, dont nous parlions plus haut, disai exactement la même chose.) Il s'agit seulement, pour ceux qui peuvent recevoir une éducation complète et suivre les écoles secondaires, d'acquérir, par l'étude la plus sommaire, une

seconde manière d'écrire qui les mette en rapport avec la masse du peuple. »

En vérité, j'admire le sang-froid de M. Adrien Féline. Il ne voit pas que si son patois triomphait jamais, la langue française, devenue le langage exclusif des lettrés, ne serait bientôt plus qu'une langue morte comme le latin, le grec et l'hébreu. Dans quarante ans d'ici il n'y aurait plus que les membres de l'Académie des inscriptions qui pourraient comprendre les vers de Racine et la prose de Voltaire. En revanche le bas-normand et le languedocien, orthographiés d'après la méthode phonétique, auraient de grandes chances de se substituer à notre idiome national.

Quand j'entends soutenir sérieusement des hérésies de cette nature, je me rappelle certain passage qui m'a frappé dans l'*Histoire des révolutions du langage*, et je ne puis résister au désir de le citer.

« Comme les fauteurs de troubles, ces hérésiarques se sont recrutés dans la foule des mécontents. Dédaigné par les muses, maltraité par Appollon, un auteur garde parfois de l'aversion pour la langue dont il n'a su tirer un parti glorieux. . . .

. . . .

« Que faire alors? On se jette dans les protestations grammaticales, on appelle des réformes ; sous prétexte d'un idiome à perfectionner, on discute et l'on nie le génie des ancêtres, et quand on a fait table rase, on se trouve seul et grand face à face avec un alphabet : on a vaincu un T final, atterré une diphthongue et désarçonné deux ou trois lettres étymologiques. »

XXXIII

Il y a aujourd'hui deux façons bien distinctes de *cultiver les lettres*: l'une, c'est la plus commune et la plus facile, consiste à produire beaucoup, à empiler volume sur volume, à traiter tous les sujets qui ont une certaine opportunité, et finalement à abdiquer son talent au profit de son intérêt ou de la nécessité. Quand il a fait quelques étapes de cette route au premier abord si riante, l'artiste s'est bientôt métamorphosé en manœuvre ; la volonté, la spontanéité, la rêverie, la liberté, tout ce qui est du domaine du *mens divinior*, il ne le connaît plus; il ne peut plus travailler avec cette calme passion sans laquelle il n'y a pas d'œuvre sérieuse ; sa tâche, à lui, c'est de produire sans trêve du matin au soir, et il produit; mais comme nulle nourriture intellectuelle ne vient réparer cette quotidienne déperdition de forces, la production d'aujourd'hui vaudra juste (si elle ne vaut pas moins) ce que valait la production de la veille. Il ressemble à ces machines garanties pour un certain temps, et qui fonctionnent à merveille jusqu'à ce que le grand ressort se brise. Le malheur est qu'il n'existe pas encore de mécanicien pour souder les ressorts de l'esprit. Après dix ans d'un travail de toutes les heures, cet homme, qui a rempli de son nom tous les journaux et de ses livres toutes les librairies, ne laissera ni un livre ni un nom.

La seconde manière est juste la contre-partie de la première. L'écrivain véritablement digne de ce nom s'appartient tout entier; il travaille à son heure, et ne relève que de l'étude ou de l'inspiration. On ne le voit pas chevaucher dans la foule des coureurs à tous les *steeple-chase* de l'annonce; il n'a guère le temps de parader mensuellement sur la quatrième page des journaux. Enfermé dans sa studieuse solitude, il laisse les

aventuriers de lettres sauter les fossés et les palissades. Heureux ceux qui ont le courage ou la liberté d'agir si sagement, et d'aller par un chemin sûr au succès. Hélas! tous, et je parle des mieux doués, n'ont pas ce privilége. Combien, parmi les fervents, sont forcés de sacrifier au minotaure et d'échanger le grand titre de littérateur contre la très-vulgaire qualité d'homme de lettres.

XXXIV

Ce n'est pas une entreprise facile que de traduire Homère, ce vieux poëte grec aussi éloigné de nos mœurs et de notre langage que la Bible elle-même ou les poëmes sanscrits. Celui qui voudra donner de l'aïeul de la littérature hellénique une idée exacte devra auparavant se créer une langue qui ne ressemble nullement à celle que nous parlons. Il lui faudra s'identifier à une époque héroïque pleine de barbarie et de grandeur. Les héros de la guerre de Troie discourent, combattent, se livrent à la joie des festins, se massacrent et s'injurient pendant douze ou quinze mille vers. Ulysse, dont les aventures forment le tissu de l'Odyssée, est témoin de prodiges dont les équivalents ne se trouvent que dans les merveilleux récits des *Mille et une nuits*. Tout cela est exprimé dans une langue contemporaine ; le poëte et les acteurs ont vécu au sein de la même civilisation, ont en quelque sorte palpité aux mêmes récits, ont cru aux mêmes fables ; ils ont ensemble adoré ces dieux immortels à proportions humaines, qui se battaient corps à corps avec les guerriers. Ils ont connu le vieil Olympe, tantôt considéré comme la voûte éthérée du firmament, tantôt simplement comme une montagne, royaume terrestre dont les habitants vivaient d'ambroisie et jouissaient d'une immortalité exempte de quelques-unes des infirmités humaines, mais non de la honte de la défaite et de la douleur des blessures.

M. Giguet est entré dans la lice. Il a voulu combattre non-seulement le vieil athlète ionien, mais encore les vingt ou trente prédécesseurs rencontrés dans ce tournoi fameux. Après les tentatives de traduction, aussi anciennes que notre langue, après les savantes études de Dugas-Montbel, les incolores pastiches de Bitaubé, les efforts de madame Dacier, les essais de MM. Aignan et Bignan, deux versificateurs académiques dont les noms riment l'un avec l'autre, il nous a donné un volume compacte de prose modelée sur ces antiques statues homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, que les anciens considéraient comme des muses plus jeunes et plus belles que les hôtesses du Pinde ou du Parnasse. Son travail, exécuté avec conscience et talent, est aussi réussi que peut l'être l'ouvrage d'un homme qui n'a pas consacré sa vie entière à l'étude et à la reproduction d'Homère. Dugas-Montbel, fanatique adorateur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, a été son guide pour le sens général et pour l'esprit des deux grandes épopées. Il a seulement modifié le style étrange et parfois peu français de ce Grec du dix-neuvième siècle. Mais la traduction nouvelle, avec une assez grande correction, ne nous présente pas le coloris si fortement accusé, l'allure si fière et si énergique du vieux poëte. Malgré des efforts désespérés, M. Giguet ne peut rendre ces pittoresques images qui ont fait frémir la plume des anciens traducteurs. A peine si parfois il hasarde *Junon aux grands yeux*, *Achille aux pieds légers*, *Vénus aux bras blancs*, *Pénélope à la jolie jambe*. On comprend cette timidité : ce qui dans le texte ne constitue qu'une épithète harmonieuse devient, en passant dans notre langue, une lourde et traînante périphrase. Le grec d'Homère, si pittoresque et si expressif, contient toute une phrase dans un mot, par exemple : *Des monts frappés de la foudre* (*acroceraunî*). *Une lance qui projette une ombre longue* (*dolichoskion*). Aussi, grâce à cette merveilleuse facilité de composition, il suffit d'un ou de deux vers pour faire tout de suite un petit tableau. Quels efforts ne faudrait-il pas pour que notre langue

si analytique, et en comparaison si diffuse, pût se colorer sous la plume du traducteur, et donner quelque idée de ces vives et fraîches peintures ? Voltaire disait avec raison, comme presque tout ce qu'il disait, que nous n'avons que de misérables briques pour bâtir nos demeures, tandis que les anciens élevaient des palais tout resplendissants de marbre et de porphyre.

Que M. Giguet nous permette de lui signaler un poëte de l'école de Ronsard, bien ignoré sans doute, mais qui n'en a pas moins publié, vers la fin du règne de Henri IV, une *Iliade*, une *Odyssée*, et, qui plus est, tous les poëmes apocryphes qui viennent à leur suite, en alexandrins français. Chose étrange, Salomon Certon, conseiller notaire et secrétaire du roi, reproduit parfois avec fidélité non-seulement le sens toujours exact chez lui, mais encore le mouvement et la couleur du texte. Je n'en citerai que les premiers vers de l'*Iliade*, afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir choisi le passage le plus irréprochable :

Déesse, je te prie, apprends-moi et me chante
Du Pélide Achilles la colère sanglante,
Qui nuisit tant aux Grecs, leur porta tant de maux,
Qu'elle força descendre aux règnes infernaux
Les plus braves esprits de leurs bons capitaines,
De leurs chefs généreux exposant par les plaines
Les corps auparavant tant forts, tant estimés,
Aux oiseaux dévorants et aux chiens affamés.
Du puissant Jupiter l'ordonnance fut telle,
Dès le premier instant qu'entrèrent en querelle
Et furent divisés Achille au divin nom
Et des hommes le roi, l'Atride Agamemnon.

Le lecteur comparera ces vers raboteux, incultes, mais robustes, mais exhalant le parfum de la barbarie pittoresque du grec, avec les versions adoucies des modernes. M. Giguet et bien d'autres pâliraient à côté de cette imitation, qui date d'une époque où notre langue à demi formée avait plus d'analogie avec la langue d'Homère.

XXXV

M. Pierre Leroux a pris M. Proudhon à partie et il le secoue vigoureusement ; il n'y a que les philosophes qui soient doués de pareils poignets. « Mon cher Proudhon, lui dit-il, vous êtes un sophiste, vous êtes un athée ; on m'avait bien dit que vous écriviez les plus singulières choses sur le bon Dieu, mais je n'en voulais rien croire. » Aujourd'hui M. Pierre Leroux croit tout ce qu'on lui a dit sur le compte de M. Proudhon. Il reconnaît que cet amant des ruines, cet oiseau de la nuit nie toute divinité, toute providence, toute théodicée, qu'il refuse au monde toute organisation. M. Pierre Leroux, l'apôtre de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, ne se doutait même pas dans sa candeur que depuis tantôt dix ans M. Proudhon déclarait qu'il se souciait de l'égalité comme de son habit de première communion ; qu'il ruinait la liberté au nom même de la liberté, et qu'en voulant mettre en lutte la liberté de chacun avec la liberté de tous (théorie de l'anarchie), sans contrat, sans convention, au nom de l'égoïsme, au nom de la concurrence, au nom du *laissez-faire*, il organisait purement et simplement l'écrasement du plus grand nombre des enfants de Dieu. Comment M. Pierre Leroux est-il enfin parvenu à voir clair à travers le système destructeur de M. Proudhon ? C'est ce que nous allons dire en peu de mots.

M. Proudhon, abrité derrière sa formidable barricade de syllogismes, s'était mis dans un de ses moments de mauvaise humeur à lancer à tour de bras des pierres contre tout le monde. Dans la mêlée, M. Pierre Leroux reçut un pavé en pleine poitrine, et quel pavé ! M. Proudhon le traitait de *théologastre*. Immédiatement la lumière se fit pour M. Pierre Leroux. Il se sentit soudainement illuminé comme saint Paul sur

le chemin de Damas. — Ah! tu m'appelles théologastre, moi ton collègue en socialisme, décidément tu dois être un forban de la propriété ; ah ! je ne suis qu'un théologastre, je vois à présent qu'on ne m'a pas trompé quand on m'a dit que tu ne croyais pas en Dieu. Attends un peu, je vais t'apprendre ce que c'est qu'un théologastre. Et le théologastre Pierre Leroux, élevant barricade contre barricade, entreprit sur-le-champ le siége de M. Proudhon. Il dressa contre lui toutes les catapultes de l'*a priori*, tous les béliers de l'*a posteriori ;* il battit en brèche sans repos et sans relâche les thèses, les antithèses et les synhtèses de son adversaire avec la grosse artillerie de sa dialectique. Théologastre ! à l'heure qu'il est, la barricade Proudhon est complétement démantelée ou peu s'en faut. Toutes ses pièces ont été enclouées par l'ennemi, car il n'a pas riposté par un seul coup de canon, lui, le grand artilleur de la controverse ! Je ne sais même pas si le bastion de *l'antinomie* n'est pas au pouvoir de M. Pierre Leroux ; que va devenir M. Proudhon, s'il est vrai que l'antinomie ait été emportée d'assaut ! Cela lui apprendra une autre fois à ne pas traiter légèremen M. Pierre Leroux de théologastre.

Il faut que ce mot de théologastre soit un terrible mot, avouez-le, pour déterminer des sorties aussi vigoureuses que celle-ci : « Ah ! vous voulez renvoyer toute la science politique aux musées et aux bibliothèques, mon cher Proudhon. Il me semble entendre Fourier, votre ancien maître, celui dont vous avez sucé le lait quoi que votre orgueil en dise (quelle cheminée sur les épaules de M. Proudhon !); car, bien que vous souteniez que vous n'avez jamais demandé la lumière à aucune école, vous n'êtes pas sorti tout armé de votre propre cervelle, comme Minerve du cerveau de Jupiter, et tous ceux qui vous connaissent savent fort bien que Besançon, votre patrie et celle de Fourier, vous vit fouriériste dans votre jeune âge (théologastre !) : la seule différence que je voie entre vos prétentions et celles de Fourier, c'est que Fourier, plus conséquent

que vous, annonçait fièrement la débâcle de toutes les bibliothèques politiques et morales renversées par ses conceptions, tandis qu'il paraît que vous conservez les bibliothèques et les musées, je ne sais trop pourquoi. J'y vois encore une autre différence, c'est que sur les ruines des sciences incertaines, Fourier croyait de bonne foi élever la théorie de *l'harmonie universelle*, tandis que vous n'élevez que la théorie de *l'anarchie universelle*, c'est-à-dire que sur les ruines de la science humaine imparfaite et progressive, vous prétendez ériger le néant. »

Nous ne dirons jamais rien de plus fort et de plus juste contre la théorie de M. Proudhon, qui voudrait bien rejeter dans son écritoire la terrible goutte d'encre d'où est sorti le mot imprudent de : théologastre.

Malheureusement M. Pierre Leroux ne se contente pas de démolir pierre par pierre l'édifice proudhonien, il élève à la place sa petite cabane métaphysique. Si je ne vous dis rien du système de M. Pierre Leroux, ne vous en prenez qu'à la faiblesse de mon intelligence, qui n'a jamais pu deviner ce réjouissant logogriphe appelé la *triade*. Tout ce que j'ai pu démêler dans l'écheveau embrouillé des propositions du sectaire, c'est que MM. Pierre Leroux et Proudhon ne sont pas aussi éloignés de s'entendre qu'ils en ont l'air, et que ce grand carnage d'érudition doctrinale finira très-probablement un beau jour par une accolade philosophique. En effet, M. Proudhon dit : *Dieu n'est rien*, et M. Pierre Leroux répond : *Dieu est tout ;* or ces deux axiomes, si dissemblables au premier abord, conduisent logiquement à une conclusion identique, *adéquate*, dirait M. Leroux. Si M. Proudhon peut me prouver que Dieu n'existe pas, je deviens athée comme lui, je me retranche dans mon égoïsme comme lui, et je vis dans l'admiration de mon individu toujours comme lui. Si de son côté M. Pierre Leroux me démontre victorieusement que je suis une partie intégrante de Dieu, je me divinise, je m'adore moi-même, ou, ce qui est

aussi triste, j'ai un profond mépris pour la divinité. On voit donc bien que la conséquence des deux propositions est la même, et que le panthéisme de M. Pierre Leroux n'est pas plus concluant que le nihilisme de M. Proudhon.

Cependant au moment où l'on croit que tout est fini et que la grande question du *sic et non* est vidée, voici que M. Proudhon ne veut absolument pas rester sous cette terrible accusation d'athéisme. Comme il n'admet ni le catholicisme, parce qu'il vient de Jérusalem; ni le panthéisme, parce qu'il vient d'Allemagne, il fait sortir des flancs d'une strophe brûlante l'éclair d'une religion indigène. Il faut, s'écrie-t-il, que le peuple reprenne avec son initiative son *automathie* perdue. « Vous n'avez pas entendu, comme moi, dès l'enfance, ô Leroux! les chênes de nos forêts druidiques pleurer l'antique patrie, vous ne sentez pas vos os pétris de ce pur calcaire du Jura frissonner au souvenir de nos héros celtes, Vercingétorix, traîné en triomphe par César, Orgétorix, Arioviste et ce vieux Galgacus vaincu par Agricola; vous n'avez pas vu, au bord de nos torrents alpins, la liberté vous apparaître sous les traits de Velléda. »

A la bonne heure, nous connaissons enfin la religion de M. Proudhon; c'est celle de la Gaule primitive, c'est Velléda, c'est le druidisme; seulement, au lieu de druidisme, M. Proudhon l'appelle *automathie*.

Et c'est au moment même où M. Proudhon se moque du *circulus*, ce dieu de l'avenir, selon M. Pierre Leroux, qu'il invente, lui, l'automathie druidique. O automathie! ô circulus! allez en paix et unissez-vous. Nous sommes bien sûrs que vous n'aurez pas de postérité!

Mais ce n'est pas tout, quelques jours plus tard M. Proudhon s'écriait.

« Je m'étais dit: Que ferons-nous de Louis Blanc? un con-
« troversiste ou un insulteur? — A son choix. — L'un comme
« l'autre convient à la *Voix du Peuple*. C'est à lui de prouver

« par la manière dont il répondra à nos interpellations qu'il a « encore plus d'esprit que de faconde. Sinon, auteur sifflé, « il faut qu'il disparaisse de la scène révolutionnaire. Quoi « qu'il fasse donc, et quoi qu'il dise, sottise ou trait de génie, « nous poserons nos conclusions. La science y gagnera, la « révolution profitera, et le peuple s'avisera. *Quidquid dixe-* « *rit argumentabor.* »

Là-dessus M. Proudhon se met à confesser Louis Blanc; il lui dit en substance qu'il n'est pas un révolutionnaire, mais que toute sa science économique n'est qu'une généralisation absurde de la routine *mercantile et propriétaire* ; que son système de gouvernement n'est qu'une soufflure de la politique de Ferdinand Flocon, qui faisait pour elle concurrence à M. Armand Marrast, qui la tenait de M. Thiers, qui était un compère de M. Guizot, qui avait étudié sous M. Royer Collard, qui..... Je n'en finirais pas avec les qui multipliés. Cette filiation scientifique est aussi longue que la généalogie des descendants de David.

M. Louis Blanc est en outre atteint et convaincu d'être un pseudo-socialiste et un pseudo-démocrate. C'est pour cela qu'en mars il a fait de la réaction à Blanqui, et qu'en avril, le croyant mort, il a aspiré à la dictature. Par son ultragouvernementalisme, Louis Blanc a rendu la révolution sociale odieuse aux paysans et aux bourgeois, et contribué plus qu'aucun autre aux défaites de la démocratie.

Voulez-vous connaître maintenant la réponse du confessé Louis Blanc, au confesseur Proudhon?

Proudhon, dit M. Louis Blanc, est un gladiateur de profession, un déchireur de renommées populaires, un panégyriste des tyrans, jongleur, tendeur de gluaux, semeur de doutes, souffleur de discordes, éteigneur de lumières, calomniateur du peuple, race de Thrasymaque, de Lysandre et de Tallien. La litanie est déjà assez jolie comme cela; mais, ce n'est pas tout : l'ex-président du Luxembourg n'a dévidé que

mais je n'en ai jamais pu former un avec les élèves du Conservatoire. Ils sont à jamais gâtés par la routine et la médiocrité de l'école ; ils n'ont point étudié la nature, ils se sont toujours bornés à copier plus ou moins mal leur maître. Au contraire, dès qu'un enfant est sur le théâtre, ce qu'il peut y avoir en lui de talent se développe naturellement ; c'est ainsi que se sont formés presque tous nos grands comédiens modernes. »

Je n'ai point à prendre parti en faveur du garde municipal et du boutiquier retiré, qui me paraissent pourtant quelque peu malmenés par ce haut baron du feuilleton. Dans l'esprit de M. Dumas, le garde municipal tient, à ce qu'il paraît, le milieu entre le mollusque et l'éponge, cet infortuné est à l'idéal intellectuel ce que, dans l'ordre plastique, la grenouille est à l'Apollon du Belvédère. Encore une fois, je n'ai point à me prononcer sur cette grave question. M. Alexandre Dumas est un homme qui se connaît en intelligence et en gardes municipaux ; et s'il a si lestement paraphé un brevet de crétinisme à ces intéressants militaires, c'est qu'ils seront probablement restés insensibles et l'arme au bras, dans leurs soirs de service, devant les beautés dramatiques de *Monte-Cristo* et des *Girondins*. Passons.

Jusqu'à ce jour, on avait supposé que le Conservatoire, cette école de déclamation ouverte aux jeunes gens qui se destinent au théâtre, avait sa raison d'être, comme l'Ecole polytechnique, comme l'École normale, comme l'École forestière, comme toutes les écoles spéciales : on s'était trompé. Le Conservatoire, c'est M. Dumas qui le dit, est une superfétation. Cela existe, on ne sait pourquoi. M. Dumas fournit des preuves à l'appui de son opinion. Non-seulement il n'est pas sorti un seul grand comédien du Conservatoire, mais il suffit d'avoir étudié au Conservatoire pour être un comédien déplorable et pour être classé dans l'échelle artistique au-dessous de l'huître et du garde municipal. Donnez à M. Dumas *n'importe quoi*, et il se

charge de le façonner, au bout de quelques leçons, en un acteur présentable ; mais ne lui envoyez pas surtout un élève de M. Ligier, de M. Samson ou de tout autre professeur, il ne pourrait pas même en faire un figurant du Cirque ou la quatrième jambe d'un éléphant dans une pièce indienne. Il ne faut pourtant pas un très-grand talent pour remplir le rôle de quatrième jambe ; mais un malheureux qui a étudié au Conservatoire a le cerveau tellement atrophié, qu'il est capable de prendre la queue pour la jambe et M. Dumas pour un homme sérieux.

Dans de pareilles conditions il semblerait que la Commission du conseil d'État n'eût plus qu'un parti à prendre, ce serait de proposer au gouvernement de fermer au plus vite les portes du Conservatoire et de renvoyer les adeptes dramatiques à M. Alexandre Dumas, qui se ferait un malin plaisir d'enrichir de comédiens distingués les différentes scènes de Paris et de la banlieue.

Tel était mon avis après avoir pris connaissance du discours de M. Alexandre Dumas, lorsque l'idée me vint de consulter à ce sujet un acteur de la Comédie-Française, qui, pour toute réponse, me mit sous les yeux les registres du Conservatoire depuis 1786, époque de sa fondation, jusqu'à nos jours.

Jugez de mon étonnement ; le premier nom qui fixa mon regard fut celui de Talma.

— Talma ! m'écriai-je, n'a jamais pu être élève du Conservatoire. Talma était un grand artiste dont l'intelligence dramatique dépassait certainement celle d'un garde municipal ordinaire.

— C'est aussi mon opinion, me répondit l'honorable comédien auquel je m'étais adressé, et malgré ma confiance aveugle dans la science professorale de M. Dumas, je doute fort qu'il fasse beaucoup de tragédiens de cette trempe.

— Mais enfin, lui dis-je, Talma est une exception, nos grands

comédiens modernes n'ont point passé par ce pont aux ânes qui s'appelle le Conservatoire?

— Consultez les registres, me répondit impitoyablement l'artiste, et vous pourrez vous convaincre que M. Alexandre Dumas, emporté sur les ailes de sa brillante imagination, a singulièrement abusé des moments de la Commission du conseil d'État.

Je me mis à parcourir les registres du Conservatoire depuis 1786, et voici les noms que je remarquai entre autres.

HOMMES : Talma, Larochelle, Cartigny, Armand Dailly, Samson, Menjaud, David, Ligier, Saint-Aulaire, Beauvalet, Provost, Guyon, Perlet, Gonthier, Bocage, Volnys, Lockroy et Frédérick Lemaître.

FEMMES : Lange, Rose Dupuis, Menjaud, Brocard, Mante, Noblet, Plessy, Mélingue, Brohan, Denain, Maillard, Guillemin, Moreau-Sainti, Allan-Dorval, Augustine Brohan, Allan-Despréaux, Guyon, Melcy et Rachel.

— Ah ça, m'écriai-je à la vue de toutes ces célébrités scéniques, Alexandre Dumas est donc décidément..... un farceur?

— Décidément, me fut-il répondu.

— C'est-à-dire, repris-je, qu'à l'exception de quelques illustrations comme mademoiselle Mars, qui a reçu des leçons de son père, Monvel; comme M. Régnier, comme Monrose, comme M. Geffroy et comme quelques autres encore, tous les grands comédiens sont sortis du Conservatoire.

— Comme vous le dites, mon cher monsieur; ce qui fait que le Conservatoire n'a pas beaucoup à redouter la concurrence des gardes municipaux dramatiques de M. Alexandre Dumas.

Il ressortait clairement de la lecture de ces registres que le Conservatoire est non-seulement une institution utile, mais une institution nécessaire et indispensable dans l'intérêt de l'art dramatique. Dieu merci ! j'aurais pu citer bien d'autres noms encore vivants dans les souvenirs du public. Que le

Conservatoire fournisse bon an mal an un assez grand nombre de médiocrités, je le crois sans peine, cela doit être; il ne sort pas de l'École de droit que des Vatimesnil, des Dupin, des Berryer et des Duvergier. L'École polytechnique ne produit pas que des Arago, et l'École de médecine que des Dupuytren; M. Alexandre Dumas a probablement été élève d'un collége comme tout le monde; tous ses anciens condisciples ne seraient peut-être pas capables d'écrire aussi agréablement que cet illustre historien le *Collier de la Reine* ou les faits et gestes de *Mylord*, cet intéressant bouledogue de M. Jadin. En un mot, il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe; M. Dumas, lui, y est allé; nous ne conseillons pas à ceux qui seraient tentés d'entreprendre le voyage après lui, de suivre l'itinéraire tracé par ce touriste vagabond.

Après la courte conversation que je venais d'avoir avec le comédien du Théâtre-Français, conversation qui ne m'apprenait, hélas ! rien de nouveau sur la portée des affirmations de M. Dumas, je me demandai comment il ne s'était pas trouvé un homme pour réfuter devant la commission d'enquête le paradoxe de ce professeur dramatique *in partibus*; comment pas un des nombreux journaux qui avaient publié son discours n'avait pris la peine de prémunir le public contre la fausseté de pareilles assertions! M. Dumas affirme publiquement que pas un des grands comédiens modernes n'a daigné étudier au Conservatoire, et il se trouve que presque tous sortent de cette école pour laquelle il professe un si profond dédain. Mademoiselle Rachel, Frédérick Lemaître, Samson, Provost, Ligier, tous les rois, toutes les reines de la scène sont les glorieux produits de cette *pépinière de médiocrités*; et savez-vous, s'il vous plaît, ce qu'oppose M. Dumas aux élèves du Conservatoire? ses propres élèves à lui, les illustres comédiens qu'il a créés et que personne n'a eu le privilége d'applaudir. Hélas! les gardes municipaux sans emploi, à qui les paroles de M. Dumas auraient fait concevoir quelques espérances d'avenir dramatique,

feront bien d'entrer, si l'occasion s'en présente, dans la gendarmerie d'élite.

XXXVII

Dans l'histoires des arts, l'avénement de la critique est un fait analogue à l'invasion du rationalisme au sein des philosophies primitives, et à l'apparition d'une foi nouvelle, ou, pour le moins, du libre examen en matière de religion, qui vient ébranler et souvent démolir l'édifice des anciennes croyances. Comme tout ce qui touche au berceau des nations, les premières œuvres du génie humain, en poésie, en musique, en architecture et en sculpture, nous apparaissent environnées de mystères, et marquées du sceau en quelque sorte divin, par lequel se distinguent les traditions des vieux âges. La critique a fait descendre chaque prédication de notre intelligence des régions célestes où les élève l'adoration des contemporains : elle a introduit la raison et le sang-froid là où ne régnaient que l'enthousiasme, l'inspiration et un lyrisme sans frein. Il est vrai, l'aiëule des civilisations, l'Inde, n'a pas eu de critique littéraire : les grands poëmes sont l'œuvre de Brahmâ, incarnés sous la forme humaine de Veyas et de Valmukâ : sa philosophie, ses monuments revendiquent également une origine surnaturelle. Qu'en est-il résulté ? Le génie indien n'est jamais descendu sur la terre : la poésie, la science, l'art se sont abîmés à l'envi dans un panthéisme inintelligible, et ce peuple, merveilleusement organisé, a fini par s'assoupir dans une léthargique contemplation de soi-même. La Grèce au contraire a quitté ses langes divins dès le temps d'Homère, le premier des poëtes humains, si toutefois Homère a existé : en effet, le père de l'épopée, qui semble être une personnification de tout un siècle littéraire, n'est-il pas, au dire de ses biographes,

l'auteur de poëmes satiriques et critiques intitulés *Margités*, les *Cercopès*, la *Batrachomyomachie* ?

Depuis la Grèce est demeurée le modèle éternel du beau dans les arts, surtout de ce beau accessible à notre nature, que contrôle plus particulièrement la critique. Les hymnes d'Orphée, refaits par les néo-platoniciens, remontent à l'époque divine de le belle littérature Hellénique : comparez-les avec l'Iliade et l'Odyssée, et vous verrez la différence des poëmes humains d'avec les poëmes divins.

Le moyen âge fut, pour les temps modernes, un équivalent de cette époque où régnaient les dieux et les génies : il n'a laissé debout qu'un petit nombre d'individualités ; il offre à peine quelques ouvrages anonymes, remarquables surtout par le vague des aspirations et l'ignorance de la forme. L'architecture seule, cette science des âges primitifs, a fait exception : mais l'histoire de l'architecture est perdue. Nous ignorons s'il n'y a pas eu, comme on pourrait le supposer, une critique architecturale, et nous sommes encore à déchiffrer les symboles et les règles qui ont guidé les constructeurs des cathédrales gothiques.

On le voit : la critique est pour les arts un contrôle favorable, qui arrive après leurs premières manifestations, et qui se présente à propos pour les faire rentrer dans la vie ordinaire, dans les régions où respire, s'agite et souffre la masse de l'humanité. Au point de vue des uns, son apparition signifie décadence : ceux-là croient que les nuages de l'infini, la sublimité continue des célestes demeures, l'inspiration sans règle et sans frein constituent l'art par excellence, l'idéal du grand et du beau. Selon les autres, la critique est un perfectionnement ; elle leur paraît indispensable pour tracer des lois, fixer les jugements et l'admiration indécise et apporter à toutes les créations de l'esprit la correction, la sagesse, le fini qui les rendent irréprochables. Les partisans de la liberté illimitée en littérature rejettent loin d'eux cette seconde opinion et préfèrent

hautement les allures, indépendantes en apparence, du premier système : ils ne s'aperçoivent pas qu'on est beaucoup plus libre en se conformant au code de la raison, qu'en se livrant aux aveugles entraînements d'un enthousiasme déréglé. La foi la plus vive produit seule des œuvres vraiment belles sans la participation de l'expérience et de la critique : est-on plus maître de soi sous son impulsion, que sous les règles d'Aristote, les plus sévères pourtant qui aient été inventées? D'ailleurs ce contraste n'est autre chose qu'une face de la grande lutte entre la raison et la croyance, la foi et le libre examen : nous nous prononçons hardiment pour le camp de la réforme, convaincu du peu de danger qu'offre dans les arts la liberté de conscience la plus absolue.

La critique, ainsi qu'on a dû le pressentir par ce qui précède, commence à s'exercer dès l'apparition des œuvres de l'intelligence, pourvu qu'elle rencontre un milieu favorable à son développement. Elle triomphe à l'apogée des civilisations, quand il lui est permis de faire large moisson d'exemples et de réflexions au milieu du champ de la pensée, suffisamment cultivé par le génie des hommes supérieurs. Cela explique l'erreur des révolutionnaires en matière d'art, qui ont vu dans la critique un motif de décadence : ils ont commis le fameux sophisme si connu de l'école sous la désignation de *post hoc, ergo propter hoc.* Souvent, disent-ils, la littérature, la peinture, etc., ne jettent plus d'éclats lorsque la critique brille de toute sa splendeur : donc, la critique étouffe la littérature, la peinture, etc. Syllogisme d'une fausseté manifeste ; il fallait conclure simplement que la critique venant après tous les autres arts, devait naturellement leur survivre et leur succéder. On doit ajouter à cela que, plus les sièles avancent, plus le champ de la critique gagne en étendue et en fertilité. Puisque le passé est son domaine, elle s'enrichit évidemment à mesure que le passé s'agrandit. D'où il suit que notre époque est plus essentiellement critique qu'aucune de celles qui ont précédé ; ce qui

ne veut pas dire qu'elle soit moins artiste et moins littéraire.

L'observation est tellement vraie que nous nous surprenons à refaire ce qu'avaient déjà tenté Platon et Aristote, c'est-à-dire, à essayer de réduire en science positive la critique, cette suprême expression du bon sens et du bon goût. Nous cherchons à fixer, à définir, à préciser le beau, dans l'intention de considérer comme un principe abstrait, duquel découleraient, sous forme de corollaires et de propositions régulièrement déduites, les règles infaillibles pour bien faire et bien juger. Quel bonheur s'il devenait aussi mathématique de composer un drame que de discuter une équation ! S'il y avait un ensemble de calculs ou de théorèmes pour écrire une partition d'opéra irréprochable, si l'on nous donnait une échelle chromatique et un daguerréotype, pour suppléer au dessin et au coloris du tableau ; s'il existait pour la statuaire quelque chose d'analogue au *Discobols* de Polyclète , lequel était si parfait qu'on le nomma *canon*, c'est-à-dire le type invariable des belles proportions humaines, la règle par excellence ! Voilà pourtant où l'on en viendrait si jamais l'idée archétype du beau, comme le dit Platon, acquérait l'évidence et la clarté d'un axiome de géométrie; l'art se transformerait en une science de chiffres et de lignes, et le critique ne serait autre chose qu'un professeur d'algèbre, examinant si les quantités sont coordonnées d'une façon convenable et les calculs opérés sans errata.

Heureusement que les arts ont des ailes dorées qui les enlèvent bien au-dessus de la portée des compas et de l'équerre : heureusement que le beau n'est pas une abstraction qu'on isole, mais un prisme aux innombrables facettes, dont une ou deux seulement se laissent apercevoir par l'œil de chaque individu. Vous voulez savoir ce que c'est que le beau : mais il n'est autre chose que l'alliance harmonieuse de la pensée, dans son élan le plus sublime, et de la forme, dans sa plus sévère correction. En poésie, le beau suprême, ce seraient les inspirations des prophètes hébreux avec la langue pittoresque d'Homère et la

forme châtiée de Virgile. Nous le trouverions en musique dans l'union de la science harmonique d'un Beethoven et d'un Mandelsolm avec les suaves mélodies des anciens maîtres d'Italie. Raphaël, un peu humanisé par le réalisme des artistes hollandais, nous semblerait atteindre à l'idéal de la peinture, etc.; s'il était possible, nous voudrions l'obtenir dans l'architecture en tempérant l'austérité grecque par les caprices merveilleux de l'art au moyen âge. Voilà de quelle manière le critique peut concevoir la beauté, ce criterium définitif des œuvres de l'homme : mais réunir en faisceau toutes ces notions isolées et individuelles, c'est là une chimère véritable. L'imagination poétique de Platon rêva le type suprême du beau; Aristote, génie positif, essaya de le réduire à l'état de syllogisme, et de nos jours les Allemands, sous la bannière d'Hégel, veulent l'atteindre en s'élevant sur les nuages de l'abstraction. Triple tentative avortée : le beau ne serait visible dans son unité qu'à un critique universel, qui aurait le sentiment de toutes les manifestations de l'art, et l'universalité est moins possible encore chez le génie qui juge que chez celui qui crée.

En effet, à mesure que l'esprit humain s'élève et atteint aux conceptions sublimes qui n'appartiennent qu'au génie, il s'habitue à juger d'en haut; il découvre une étendue plus vaste, et, ne s'arrêtant qu'aux sommités, il voit, sinon mieux, du moins davantage. Le critique a la vue plus courte : il connaît mieux ce à quoi son regard s'est attaché, mais le reste lui échappe. Ainsi nous voyons des hommes éminents exceller dans certaines appréciations générales et se montrer inférieurs, pour les détails, au censeur obscur qui étudie une loupe à la main. Horace, admirable pour donner des préceptes, pour tracer à grands traits le code de la littérature dans son *Épître aux Pisons*, ne sait pas rendre justice au génie créateur de Plaute et des comiques latins : de même Voltaire, qui a disséminé dans ses œuvres des aperçus très-élevés et très-justes sur l'art dramatique, se montre étroit, partial et sans portée

dans le commentaire injurieux dont il a défiguré Corneille.

Si la critique ne doit jamais aspirer au peu désirable honneur d'être une science positive, s'il lui faut renoncer à l'espoir d'ajouter une gloire plus éclatante à la gloire des grands génies, n'allons pas croire qu'elle soit arrivée à son apogée, et que les modernes aient rempli toutes les obligations laissées par les deux antiquités, grecque et latine. Peut-être avons-nous besoin d'être modestes en présence des chefs-d'œuvre de poésie, d'éloquence, d'architecture et de sculpture qui nous sont parvenus de ces civilisations mortes; il est permis de dire qu'Homère et Sophocle n'ont pas été surpassés par Dante, Shakspeare et Corneille : bien des gens soutiennent la supériorité du Parthénon sur Notre-Dame de Paris, et prétendent que dans les arts plastiques Raphaël, Michel-Ange et Canova demeurent inférieurs à Zeuxis l'inconnu et aux débris de Phidias. Mais l'art de juger a fait des progrès plus incontestables que les autres arts : son développement s'opère avec régularité et presque sans secousses. On peut le suivre dans l'histoire de la critique, histoire distincte de celle de la littérature, de la philosophie, s'y rattachant et s'en détachant à la fois.

Homère, avons-nous dit, est le premier poëte humain de la Grèce : à Homère appartient légitimement, dans la littérature hellénique, le premier essai de critique régulière. Il n'en est pas l'auteur, mais il en est l'occasion. Chacun sait que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été conservés longtemps par la mémoire des rapsodes, sorte de chanteurs ambulants, qui récitaient des fragments des poëmes homériques à peu près comme les improvisateurs italiens débitent les stances de la *Gerusalemme* et d'*Orlando Furioso*. Pisistrate, tyran d'Athènes, convoqua une mission de savants, pour colliger les vers ainsi colportés par toute la Grèce et en dégager l'œuvre primitive : travail de haute critique, s'il en fut jamais. Les arrangeurs, ou *diascévastes*, firent école ; la critique établit son domaine sur les poésies homériques, et s'exerça pendant des siècles à les aug-

menter, les diminuer, les interpeler, les commenter, les annoter de cent mille façons. Aristarque s'est fait un nom proverbial parmi les diascérastes; le fameux manuscrit d'Homère découvert à Venise nous apprend quels grammairiens fanatiques furent ces arrangeurs. Zoïle sert de corrélatif au nom d'Aristarque; il attaquait le fond et la forme de la bible hellénique, si l'on peut dire ainsi, et, aux yeux des Grecs, personnifiait la mauvaise critique, ainsi que son contemporain s'identifiait avec la bonne. Une hérésie se déclara parmi les adorateurs du fabuleux aveugle ; elle se recrutait des gens qui, ergotant sur le fond, attribuaient l'*Iliade* et l'*Odyssée* à deux auteurs différents : on les nommait *chorizontes*, ou séparateurs. La critique grecque, ou du moins la critique militante, qui diffère de la critique enseignante, vécut longtemps sur les démêlés des chorizontes et des diascérastes, quelquefois troublés par les invectives de Zoïle et de ses adhérents.

Le premier code littéraire remonte à une antiquité presque aussi respectable; et, grâce peut être à un long exercice de l'esprit sur des beautés comme celles de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, il atteignit bien vite à une certaine perfection relative. Gorgias, de Léontium, le père des rhéteurs et sophistes, enseigna publiquement le premier l'art de la parole, et mit au jour un vrai formulaire d'éloquence. On ne le connaît que par un discours qui nous est resté de lui, et par les critiques de Socrate. Gorgias s'occupait surtout de ce fléau d'éloquence qu'on nomme les lieux oratoires; il avait disposé sous des étiquettes ingénieuses une foule d'amplifications s'adaptant à toute charpente imaginable. Composer un discours, d'après sa méthode, c'était jouer à un jeu de casse-tête : les morceaux étaient prêts, il fallait les ajuster et les emboîter l'un dans l'autre. Voilà pour le fond; quant à la forme, l'habile rhéteur avait obtenu des résultats plus réels, quoique bien puérils encore. A ses yeux, l'harmonie du langage doit passer avant toute considération : aussi avait-il écrit des règles extrêmement minutieuses et pré-

cises sur le développement de la période, la symétrie et l'euphonie de ses phrases et de leurs désinences, la combinaison des esprits et des accents, la quantité des syllabes finales, les divers emplois, en prose, de l'iambe, du dactyle et de l'anapeste. Ces détails, appuyés d'exemples, sur la musique du discours parlé, remplissent, à la surprise des modernes, les traités de critique des disciples les plus fameux de l'école de Gorgias, notamment Denys d'Halycarnasse et Dion Chrysostôme. Il nous est parvenu bon nombre de déclamations et d'exercices exécutés d'après ces principes, à partir de l'*Éloge d'Hélène*, composé par le maître, comme pour servir de *corrigé* aux devoirs de vingt générations de disciples. Mais depuis le chef-d'œuvre du genre, *le Panégyrique d'Athènes*, par Isocrate, jusqu'aux plus insignifiantes amplifications des rhétoriciens de Gaza, tous ces écrits se distinguent par des qualités et des défauts identiques et ne varient que du plus au moins. On y voit le déplorable résultat de la critique du temps engagée dans une fausse voie : à force de préconiser l'harmonie du langage et la pureté des formes, elle avait réduit en lexique les tropes et les figures de pensée autorisés ; elle avait dressé un catalogue des morceaux d'invention propres à chaque sujet, et composé une prosodie invariable pour le mètre de la phrase dans la période et de la période dans l'amplification.

Le bon sens littéraire et artistique se réfugia sous le masque grimaçant de la parodie. La république des lettres eut sa paraphrase comique de même que la cité politique ; et le pamphlétaire du théâtre cingla quelques coups sur le visage des rhéteurs et des poëtes du même fouet qui châtiait l'ambitieux éhonté et le libertin infâme.

Platon n'avait que rêvé l'idéal du beau, et s'était borné à bannir Homère de son imaginaire république ; Aristote, génie de l'unité, tenta de réduire la critique en science comme il l'avait fait pour l'histoire naturelle, la politique et la philosophie. Contrairement au père de l'Académie, qui procédait par une

poétique synthèse, l'homme de Stagyre soumit l'art et la pensée à son analyse infinitésimale. Il voulut renfermer l'invention dans le cercle de ses dix catégories et la forme dans son recueil ingénieux de figures de mots et de figures de pensées. Poussant l'*a priori* jusqu'à ses dernières limites, il traça au poëme épique des lois qu'aurait dû suivre Homère; il imposa au drame les trois unités, violées par l'ignorance d'Eschyle, dont l'admirable trilogie d'Oreste n'en est pas moins la merveille du théâtre tant ancien que moderne. Puis, ayant ainsi dompté et mis aux fers la science, la poésie, l'art, jusqu'alors rebelle, Aristote se contempla dans son œuvre. Il avait tout disséqué, tout approfondi, tout analysé; il recomposa, à lui seul, l'ensemble prodigieux de toute cette civilisation intellectuelle et morale qu'il venait d'examiner atome par atome, et il laissa comme le dernier mot, le testament politique, scientifique et littéraire de la Grèce à l'avenir. Le monde de la pensée et de la raison a vécu sur Aristote jusqu'à Descartes, et le christianisme lui-même n'essaya pas de renverser le péripatétisme. La partie critique n'est qu'une parcelle dans l'encyclopédie aristotélicienne.

Le grand homme ne détrôna pas les sophistes; ils avaient résisté au bon sens incisif de Socrate; ils résistèrent plus aisément aux abstractions d'Aristote, peu accessibles pour le vulgaire. Ne nous en plaignons pas; les sophistes ont produit à titre d'excuse le *Traité du sublime*, de Longin. C'est là de la vraie critique, un peu étroite, un peu exclusive, un peu minutieuse, mais pourtant franche, éclairée et supérieure parfois. Si Longin confond trop souvent la forme et l'inspiration dans les œuvres littéraires, au moins il sait que *le sublime est le son que rend une belle âme;* au moins il admire autant la simplicité austère dans certains cas que dans d'autres le luxe de l'expression. Ses appréciations sur les exemples qu'il cite ne manquent ni de justesse ni de sel; mais son livre est comme dans des proportions trop exiguës. Le sublime fournirait un chapitre

qui devrait être sublime lui-même : en faire un traité, c'est vouloir l'analyser et se condamner à tout l'arsenal des rhétoriques, des sophistes.

Les critiques grecs eurent des héritiers et des continuateurs directs dans la littérature latine; si les Romains avaient raison en s'attribuant la satire comme un genre national, ils n'en peuvent dire autant pour l'art de juger et d'indiquer les règles. Autant qu'il nous est permis de le conjecturer, Cicéron, avec son admirable talent, se borne à redire, à embellir peut-être, les leçons de composition oratoire professées à Rhodes et à Athènes. Il n'a de propre, en critique, autre chose que ses jugements, et il les motive sur les principes trop absolus de l'École. A ses yeux, l'originalité romaine, s'il en existe quelque part, est une preuve, non de génie, mais d'antiquité et de barbarie ; il apprécie les auteurs relativement à leur parenté avec le génie grec. Pour lui, Démosthènes est le type achevé de l'éloquence, et il le loue principalement de joindre à ses élans sublimes, à sa clarté inimitable l'harmonie, le nombre, le fini sans lesquels une harangue ne lui eût semblé qu'une improvisation de sauvage.

Sur les traces du grand orateur, Quintilien écrit ses *Institutions*, titre admirablement adapté à l'ouvrage, d'ailleurs. La partie historique du livre est féconde en renseignements pour refaire l'histoire de la littérature antique ; seulement il faut modifier toutes les sentences, en partant de cette considération générale que l'auteur prononce d'après les arrêts de ses professeurs grecs. Par exemple, nous préférons comme orateur Jules César, que le critique trouve trop nu, à Messala et à Hortensius, qu'il nous représente brillants de tout le lustre, de toute l'élégance des Attiques les plus parfaits. Quant à la partie dogmatique, elle constitue en quelque sorte un manuel complet, un guide infaillible pour élever les orateurs au biberon et au régime. Quintilien prend l'enfant dès le sein maternel, comme les Spartiates, qui ornaient de belles statues les chambres des

femmes enceintes, afin que le citoyen à venir se modelât sur les formes divines d'Endymion et d'Alcide. Il nous enseigne à le dresser graduellement aux exercices de mémoire, à l'empâter de développements oratoires, à le repaître de tropes et de prosopopées. Après ce travail préliminaire, on peut l'initier à la connaissance du droit, de la philosophie, de l'histoire ; mais il faut, avant tout, qu'il trouve dans les compartiments de son cerveau un dossier tout prêt d'amplifications oiseuses et de triades à effet. Les *horizons politiques*, dont se nourrissaient naguère tant de feuilles quotidiennes, ont dû être inventés par le dernier disciple de Quintilien. Saluons avec respect ce vénérable débris d'une industrie oubliée, et n'essayons pas de former des orateurs comme des chevaux de course.

Puisque la satire est toute romaine, parlons des satiriques romains comme juges en matière de littérature. Et d'abord il ne nous semble pas qu'un écrivain qui se donne pour frondeur, soit dans de bonnes conditions d'impartialité et de justice, quand il s'agit de constater le mérite d'un ouvrage. C'est trop souvent une nécessité pour lui de sacrifier au bon mot, au trait, et même aux exigences du mètre. Néanmoins Horace est un critique de grande valeur, et le seul qui, dans toute la littérature latine, montre de l'indépendance et de la sûreté de goût. Les Grecs lui apparaissent bien, il est vrai, comme des modèles impossibles à vaincre ; ils ont atteint le point suprême, le comble de l'art, et comme l'idéal du beau dans toutes les manifestations de leur fécond génie. Cette prédilection lui fait oublier Lucrèce, talent original qui ne fut pas exclusivement héllenique, et le rend injuste pour le puissant comique, Plaute, comparable quelquefois à Molière. Mais, en dépit de cet aveuglement, Horace excelle à donner des conseils, à tracer la voie : ses aperçus généraux ne manquent ni d'étendue ni de justesse, et la grâce qui les accompagne n'enlève rien à leur précision. Il a résumé en vers techniques et frappés d'une empreinte proverbiale bon nombre de vérités, quel-

ues demi-vérités et quelques erreurs qui ont fait leur chemin dans le monde, malgré les cris des novateurs de tout temps. Perse, Juvénal et Martial, qui voulurent se saisir des verges de Némésis et transformer en épouventail les traits pacifiques dont se servait l'hôte de Mécène, ont laissé de côté les travers littéraires pour s'attaquer aux vices et aux criminels. La Théséide de Codrus eût été pour Horace une bonne fortune, lui aurait rappelé ce misérable versificateur qui représente Jupiter *crachant sur les Alpes la blanche neige;* Juvénal a lancé à toute bride le Pégase qui lui sert de monture et s'est envolé par delà les nuages pour foudroyer de si haut, qui donc ? un mauvais poëte.

Après cette génération de critiques de par Apollon, Rome ne montre guère qu'un seul livre remarquable, où il soit question de littérature, incidemment, il est vrai, mais pourtant de manière à mériter une mention rapide. Ce livre est le *Satiricon* de Pétrone, assemblage monstrueux d'impudicités révoltantes, de pittoresques tableaux de mœurs, de peintures pleines d'intérêt, d'anecdotes tour à tour dramatiques, piquantes et graveleuses, de vers tantôt bouffons, tantôt sublimes; on dirait le produit informe et tronqué de l'ivresse d'un auteur de génie. Parmi les personnages étranges qui passent dans ce roman sans tête et sans dénoûment, figure un certain littérateur du nom d'Eumolpe; lequel débite d'assez belles poésies et de sanglantes critiques sur l'éloquence des sophistes et les livres produits dans ces serres chaudes de l'intelligence qu'on nommait écoles d'Athènes ou de Rhodes. Rien de décousu et de détraqué comme le cerveau de ce philosophe de carrefours : les enfants des rues le poursuivent armés de pierres, et il doit braver une avalanche de projectiles chaque fois qu'il se hasarde à réciter quelque chose sur le théâtre; mais ses réflexions sur la décadence littéraire n'en sont pas moins sensées, et le fou parle encore plus raisonnablement que les sages qui le bafouent.

Pétrone est le dernier nom de l'antiquité qui ait droit de

disputer le prix aux chefs-d'œuvre du passé. Le fait qui domine les autres : Luther, porte audacieusement la cognée au tronc et aux branches de l'arbre du catholicisme : Luther arbore si haut la liberté, qu'elle arrive d'un coup aux excès de l'anapbatisme. Que pouvait-elle faire, au sein d'une si vaste révolution, l'humble critique, dont l'impartialité demande du calme et du repos, dont la voix faible se perd dans le fracas des événements extraordinaires ? Elle n'avait pas cessé de vivre, mais personne en quelque sorte ne se doutait de son existence ; les esprits même les plus éclairés, laissaient à leur obscure besogne les censeurs littéraires, les législateurs de la rhétorique, et les commentateurs de l'antiquité ; tant ce grand duel entre le catholicisme et la réforme absorbait l'attention universelle ! A peine si l'on prêta l'oreille aux ricanements et à l'ironie si profonde d'un homme exceptionnel, qui eût été un savant encyclopédique, un Pascal peut-être, ou un Descartes, s'il n'avait préféré être Rabelais.

La littérature attendit presque le repos général qui régna au dix-septième siècle, pour accueillir de nouveau les leçons et les réprimandes de la critique. Henri Estienne, venu trop tôt, n'avait pas été écouté ; l'on écouta Heinsius, l'abbé d'Aubignac et autres plagiaires, qui donnaient au public la vingtième, peut-être la centième édition des commentaires sur Aristote et sur sa *Poétique*, ou sa *Rhétorique*. Pourtant l'occasion était belle et favorable à un génie critique ; ne semble-t-il pas que tout appelait quelque démolisseur puissant doué aussi d'un goût sûr et d'un esprit droit, pour mettre le bon ordre au milieu du dévergondage inouï qui régnait dans toute l'Europe littéraire ? La France se partageait entre Ronsard et d'Urfé, entre les Gallo-Grecs et l'hôtel Rambouillet ; la cour d'Élisabeth s'infectait de l'euphuïsme d'Edmund Spencer, et si le cavalier Marin régnait sans partage au delà des Alpes, don Louis de Gongora, derrière les Pyrénées, semblait avoir porté au comble les rodomontades et le dithyrambe effréné de la littérature espagnole. Le bon sens

public, plus que la critique, fit justice de ce mauvais goût exagéré, dont Malherbe et Boileau se montrèrent en quelque sorte les adversaires officiels. Nous ne contestons ni les efforts, ni le talent, ni les succès de ces deux champions de la bonne littérature; mais franchement auraient-ils abrégé de beaucoup le règne de Clélie et de Voiture, sans la prose de Pascal et la poésie de Corneille? Ici, les plus grands écrivains ont rempli l'office de grands critiques. Après la publication du *Discours sur la Méthode* et des *Provinciales*, et les premiers succès dramatiques de Corneille et de Molière, Boileau eut toute facilité pour rimer agréablement les articles du code déjà promulgué par Horace; il s'est tenu dans les limites fixées par son modèle; et il a volontairement oublié le seul genre et le seul poëte vraiment national de son époque, La Fontaine.

Le siècle de Louis XIV, qui vit tant de choses, vit au nombre de ses plus humbles créations, en apparence du moins, les premiers essais de critique périodique. Dans la critique, autant et plus encore que dans les sciences et dans les lettres, la périodicité constitue un progrès ou, si l'on veut, un changement qui transforme de la façon la plus radicale et la plus complète. Il n'entre pas dans notre cadre de retracer cette transformation; une pareille obligation ne saurait être imposée qu'à l'auteur assez hardi et assez ingénieux pour écrire l'histoire du journalisme. Mais, en critique, la périodicité, enlevant toute entrave, toute nécessité préalable d'un échafaudage philosophique et scientifique, laisse libre carrière au premier sentiment, en général si exquis et si parfait, à la verve, à l'esprit, au brillant, qui accompagnent si bien la sévérité des appréciations et des principes. Les misérables écrivassiers, qui se nomment De Visé, Loret ou Subligny, ne se doutaient pas que leurs informes poésies étaient les tâtonnements d'un genre si nouveau et destiné à tant de vogue; les journalistes de Trévoux, eux-mêmes, gens d'esprit quelquefois, et toujours gens d'érudition, n'ont pas osé prévoir un avenir si plein de gloire. De même

nul n'aurait soupçonné que cet intrigant de Théophraste Renaudot, en publiant une gazette ressemblant parfois à quelque complainte mise en prose, faisait le premier usage du bélier révolutionnaire qui devait battre en brèche les trônes et les institutions. La *Muse Dauphine* et le *Mercure* indiquèrent la marche aux journaux littéraires du siècle de Voltaire, depuis l'anodin *Almanach des Muses* jusqu'à l'*Année littéraire*, de Fréron, et au *Spectateur*, d'Addison.

Ici commence l'histoire moderne de la critique. Elle avait, jusqu'au moment où nous sommes parvenus, vécu tout entière sur l'antiquité, et n'avait, pour ainsi dire, ajouté aucune idée, aucun principe aux idées et aux principes qui nous ont été transmis par héritage. Fénelon, dans ses appréciations si admirées; Boileau, bien d'autres moins célèbres, ne comprennent le beau qu'à la manière de Platon et d'Aristote : pour eux, la correction passe avant l'invention, et toutes deux sont captives dans des règles immuables. Les critiques n'admettent pas la cathédrale gothique en architecture; ils rejetteraient Dante et Shakspeare s'ils les connaissaient; et, pour eux, le Tasse, le classique Tasse, fut téméraire et barbare en introduisant le diable dans des vers sérieux : pourtant, ce diable ressemblait si fort à Pluton, qu'on s'y serait mépris. Aussi voyez quel culte pour la grammaire et la rhétorique! Ils font presque un grand homme de Vaugelas, qui mettait trente ans à traduire Quinte-Curce; ils écrivent des volumes pour ou contre une préposition; ils mettent hors la loi Furetière, un révolutionnaire bien innocent. Perrault attaque sottement Homère, qu'il ne comprend pas, et Pindare, que personne ne comprend : le général en chef s'élance contre lui en combat singulier, comme Diomède et Glaucus (la comparaison appartient à l'un des champions, à Boileau). Sur quoi donc va triompher le défenseur de la bonne cause? Attendez! M. Perrault a mal traduit la conjonction grecque qui signifie *car* : le voilà qui vide les arçons; le tournoi est fini. Puis les deux combattants

se réconcilient, et, toujours à la façon d'Homère, échangent leurs ouvrages. Boileau dit modestement qu'il fait comme Glaucus, qu'il a donné, en retour d'une armure d'airain de la valeur de neuf taureaux, une armure d'or qui vaut une hécatombe.

Au dix-huitième siècle, la critique gagne prodigieusement, sinon en portée, du moins en étendue. Il y a tant de modèles, un passé si riche, une impulsion si vive dans toutes les branches de la littérature et des arts, que l'art de juger est exercé par chacun sous toutes ses formes. Rarement dogmatique et sérieuse, la critique devient acerbe, injurieuse et personnelle ; on en fait une arme de parti, une épigramme aux mille pointes, une satire aux développements infinis. Fréron épanche dans l'*Année littéraire* sa bile et sa mauvaise humeur, trop souvent métamorphosée en mauvais goût. Grimm, La Harpe, Beaumarchais, assaisonnent successivement d'un sel attique, qui sent le fiel d'une lieue, leurs spirituelles compositions. Voltaire, roi de l'armée de tous ces jugeurs et de tous ces insulteurs, leur donne le ton en répandant à profusion satires, épigrammes, opuscules, pamphlets, où se cache sous la plus fine plaisanterie un venin toujours mordant, souvent dangereux. Et, à cette époque de dénigrement universel, de causticité endémique, les œuvres saines et sérieuses en critique se comptent aisément. D'abord, en Angleterre et en Allemagne, deux hommes, l'un esprit droit, clairvoyant et réfléchi ; l'autre, génie créateur, mais ténébreux, honorent d'une manière différente leur pays et la littérature, nous avons nommé Addison et Lessing. Ce dernier crée en quelque sorte l'esthétique, c'est-à-dire la philosophie de la critique, science quelquefois illusoire, mais féconde en résultats positifs pour d'autres que ceux qui la cultivent. Addison prélude, de son côté, au règne de la raison froide et de la politesse dans l'appréciation des œuvres de l'esprit ; mais ce n'est ni l'Allemagne ni l'Angleterre qui donnent le tort aux belles lettres, c'est la France.

Voltaire, qui régentait la littérature entière, ne vit nulle

part son empire plus respecté que dans la critique. Lui et son disciple La Harpe résument à peu près le siècle entier pour cette branche importante des lettres. Aussi méritent-ils un examen spécial. Le maître a porté, dans l'art de juger, cette inconstance d'opinions, ce vague de croyances, ces incertitudes et ces variations perpétuelles qui signalent toute sa carrière d'auteur et de philosophe. Tantôt il rit aux dépens des ineptes censeurs de *Nicolas*, puis il élève sur un piédestal une des victimes du satirique, et en appelle au tribunal de la postérité de la trop juste sentence qui condamna Quinault. Une autre fois il exalte Corneille et le loue en termes magnifiques; puis il l'affuble d'un commentaire, et quel commentaire! Shakspeare est tour à tour à ses yeux un immense génie et un bouffon ignorant et barbare; il *caricaturise* la Bible, et traduit avec soin le Cantique des cantiques. Mêmes contradictions dans les principes : il établit que les trois unités ont été cause d'une foule d'absurdités dramatiques, puis il les consacre de son autorité et de son exemple. La forme de l'alexandrin lui paraît monotone et endormante, au point de rendre illisible tout poëme de longue haleine, et il redouble de rigueur sur l'hémistiche et sur la proscription irrévocable de l'enjambement. Voltaire semble toujours tiraillé entre son bon sens naturel et des préjugés invincibles; il a rompu avec le catholicisme, et il n'ose rompre avec les règles d'Aristote. Le sentiment religieux, auquel il doit les beautés les plus réelles d'*Alzire* et de *Zaïre*, n'entre pas dans sa *Poétiquee*; l'invention et la hardiesse des grands génies l'effrayent. Il blâme Corneille d'avoir oublié les règles, il reprend Homère de ne pas les connaître; Shakspeare lui paraîtrait irréprochable s'il n'avait commis ni *Hamlet* ni le *roi Lear*, et s'il avait suivi les préceptes développés tout au long dans la *Pratique du théâtre;* il approuverait presque Sannazar, si Sannazar n'avait pas chanté les couches de la Vierge. Pourtant, au milieu de ses hésitations, Voltaire a fait avancer à

grands pas la critique. On lui doit le grand tragique anglais, et certes une pareille découverte excuse bien des choses. Il a été moins heureux en déterrant *la Araucana*; Dante aurait mieux valu pour faire contre-poids à Homère que Alonzo de Ercilla, chantre obscur des guerres du Chili.

La Harpe, dont l'humeur dénigrante, après s'être épanchée au hasard, reçut un cours régulier, et comme un lit tout creusé par le besoin d'une leçon littéraire pour chaque semaine, La Harpe, disons-nous, continua l'œuvre du maître. Mais, plus dogmatique et partant moins irrésolu, il eut le rare talent d'ériger en corps de doctrine tout ce qui n'était auparavant que boutades et à-propos dans les discussions. Le *Lycée* est un ouvrage de haute portée ; si l'auteur a montré souvent de l'ignorance et de la légèreté, peut-être même çà et là quelque peu de mauvaise foi, au moins il sentait vivement le beau, et plus vivement encore le mauvais. Les génies incontestés, surtout ceux de l'antiquité grecque et latine, n'obtinrent jamais un encens aussi pur que celui de La Harpe. L'éloge, chez lui, arrive presque toujours à la hauteur de l'éloquence et à la hauteur de l'écrivain qui en est l'objet. En revanche, rien d'acerbe, de haineux, de mordant, comme ses critiques ; le juge se complaît à torturer les coupables, à les frapper de mille coups, à les tuer de mille morts, et il semble être plus heureux de remplir l'office d'exécuteur des hautes œuvres de la justice littéraire, que celui de pontife, sacrifiant sur les autels du génie. On peut lui appliquer avec raison ce vers comique :

Gille a cela de bon : quand il frappe il assomme.

A l'exemple de Voltaire, La Harpe voulut aussi essayer une résurrection ; la tentative fut des plus malheureuses. Le critique alla choisir Ossian, dont l'existence est aussi problématique et aussi douteuse que la valeur réelle. Pour comble de maladresse, il alla rechercher dans ces poésies d'une authenticité si hasardée, le morceau peut-être le plus évidemment apocry-

phe, c'est-à-dire l'épisode de Gaul et d'Ossian, nébuleuse imitation du meurtre de Rhésus, dans Homère, d'Euryale et Nisus, chez Virgile, de Cloridan et Médor, dans Arioste, etc., etc. Puis il compara l'héroïsme chevaleresque des deux guerriers calédoniens, à la conduite moins idéale des modèles, sans se douter qu'un tel raffinement prouvait contre sa thèse : Euryale et Nisus massacrent les ennemis surpris dans leur sommeil. Gaul les éveille pour les combattre à force égale, et La Harpe de se récrier sur la générosité des hommes d'Ossian. Il ne voit pas que cette générosité est l'invention d'un faussaire, et que les romans de chevalerie expliquent la distance morale de Virgile à Macpherson.

Luce de Lancival, héritier de la chaire de La Harpe, continue sur ses principes la critique officielle ; et l'on ne s'aperçoit pas tout d'abord que la révolution française a passé entre le maître et l'élève. Soudain Châteaubriand leva l'étendard de la littérature nouvelle : la critique, éclairée par lui, conquit l'Allemagne, l'Angleterre, le moyen âge entier. Ce furent les préludes d'une réaction immense dont chacun se souvient et qu'il est inutile de raconter ; la révolution des idées, des lettres et des arts, suivait la révolution des faits, de la politique et de la philosophie. Aujourd'hui les puissances belligérantes ont fait trêve, et il règne entre le passé et le présent une bonne intelligence dont la durée a garanti la franchise. Cette paix, qui date déjà de plusieurs années, et l'on sait que nous vivons vite, cette paix a eu ses fruits, dont le plus beau peut-être est une floraison rapide et inespérée de la critique. Depuis que chacun juge sans aigreur, tout le monde à peu près jugerait bien, si l'on savait garder son impartialité contre n'importe quelles séductions. Mais, pour les censeurs du lundi surtout, que d'attraits a l'indulgence plénière ! La fraternité littéraire, les agaceries et les prévenances du théâtre et des coulisses, l'amour d'un bien-être que ne vient pas troubler l'aiguillon de la polémique, l'extrême facilité de substituer son esprit à celui des

autres, tout cela milite bien fort contre la sévérité si souvent nécessaire. On disait jadis que tous les discours de réceptions aux académies se résument en un triple bouquet d'éloges, pour le défunt, pour le corps qui reçoit, et pour le néophyte : n'est-il pas vrai aussi que tout compte rendu périodique se compose d'un certain nombre de fusées que tire le feuilletoniste pour faire retourner le public, et de quelques louanges banales, dont à peine la forme et l'expression offrent quelque variété. L'art de juger sur le titre et sur la table d'un livre est connu de tous : on attend chaque jour que cet art soit rédigé en code, et que cette rhétorique nouvelle prenne place à côté des élucubrations de Heinsius ou de Scaliger.

Dieu merci, cette critique papillonnante n'est pas la seule. Il en existe une autre, digne à la fois de la littérature française et des chefs-d'œuvre immortels qui nous ont été légués par la suite des âges d'autrefois. Cette critique s'inspire de la contemplation du beau dans les mille formes qui nous le rendent sensible, et dans des théories supérieures que nous en donnent la morale et la foi : elle connaît les abstractions allemandes et les rêveries de Platon ; elle a un poids et une mesure différents pour les différentes manifestations du génie. Étudiant avec l'homme de l'époque où il a vécu, sa religion et ses croyances, elle donne de lui une notion à la fois plus juste et plus complète. En un mot, elle a réalisé des progrès immenses, et marche l'égale de l'histoire, cette science suprême des civilisations parvenues à leur âge mûr.

MM. Villemain, Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve représentent la triple face de la critique contemporaine. Ils semblent s'être partagés le travail nécessaire pour l'élever tout d'un coup à son apogée, et, après ce qu'ils ont fait, le mieux n'est guère possible qu'à la condition de résumer dans une digne synthèse leur analyse féconde et merveilleuse.

M. Villemain décrit le siècle, et fait ressortir l'individu comme un des personnages saillants du tableau ; sa méthode est,

avant tout, historique. Pour lui, il existe à chaque période comme des courants d'idées qui entraînent les esprits ordinaires et ne respectent même pas les génies supérieurs. Homère, Dante, Shakspeare, Corneille, Voltaire lui apparaissent comme la personnification idéalisée des âges qui les ont produits : ils donnent et reçoivent l'impulsion qui les soulève. Cette action réciproque d'un homme et d'un siècle l'un sur l'autre peut quelquefois être contestée : mais à ne la considérer que comme vue d'ensemble, à ne l'accepter que comme une théorie hypothétique dont l'auteur se sert en guise d'échafaudage, il faut convenir qu'elle dispose admirablement à l'impartialité, qu'elle offre des garanties précieuses pour celui qui passe en jugement. Le critique s'interdit, par son plan même, tout anachronisme dans ses appréciations ; il ne s'expose pas à taxer de barbarie un trait choquant par son étrangeté dans nos mœurs et nos idées ; il se place dans les meilleures conditions pour juger la partie matérielle, la forme, l'exécution, pour faire revivre à notre époque l'homme tel qu'il a vécu parmi ses contemporains. Mais justice n'est pas toujours rendue au mérite individuel, à l'initiative, au caractère propre de l'individu : partir de l'ensemble pour descendre aux détails, n'est-ce pas risquer de sacrifier parfois les détails à l'ensemble ? Constatons que plus d'une fois M. Villemain, à force de sagacité, de pénétration et de talent, évite cet écueil : ajoutons qu'il ne fait défaut à aucune des qualités exigées par son programme, et nous devons nous estimer heureux pour l'honneur français, de compter au milieu de nous un critique si éminent, malgré quelques imperfections inévitables.

Le système de M. Sainte-Beuve est diamétralement opposé : tandis que M. Villemain fait un tableau par masses, celui-là compose le sien au moyen d'une série de portraits. Chez lui l'individu passe au premier rang : il l'étudie avec amour, le peint avec des couleurs vraies jusqu'à l'excès, et le pose en pied, avant de considérer ce qui l'entoure. L'époque n'est décrite ensuite que

pour excuser quelques tons criards; tout au plus, pour ajouter un trait à la parfaite ressemblance. Cette méthode, plus aisée peut-être que la première, séduit par l'attrait de la variété : mais elle est moins scientifique et moins élevée, sans offrir plus de garanties aux intérêts de la vérité. Loin de là; M. Sainte-Beuve ne doit qu'à de longs essais, qu'à une érudition de bénédictin et une patience d'anachorète, la grande exactitude qui distingue ses peintures : nous n'avons pas oublié ses premiers pas dans la carrière, ses premières biographies, où éclataient les divers défauts que le travail et l'étude dissimulent si habilement dans les plus récentes. Le principal, sans contredit, c'est l'adoration du modèle : à force de le considérer isolément, on s'aveugle sur ses imperfections, et l'on s'exagère sa valeur. De là les résurrections factices de morts bien et dûment enterrés par la justice de la postérité ; de là les engouements rétrospectifs pour ces pâles fantômes de la littérature, qui survivent à peu près comme les ombres du second Faust, sans personnalité et dans un vague souvenir. M. Sainte-Beuve a trop essayé de réveiller de leur sommeil certains individus que Gœthe aurait tout au plus jugés dignes de prêter une voix à l'écho, un murmure à la mer, un grondement à la tempête.

La troisième forme de la critique contemporaine, c'est la critique morale, à laquelle M. Saint-Marc Girardin attache son nom. Le principe moral lui-même est contestable ; il dépend d'une démonstration encore à faire, qui établisse l'identité, dans les récits de l'absolu, du beau esthétique et du bien. Et même, ce point admis, ne serait-on pas en droit de demander ce qu'il faut entendre par morale, dans les questions littéraires? S'agit-il de ces préceptes universellement répandus, qui enseignent les devoirs et les droits fondamentaux de toute société, ou bien de ce corps de doctrine qui accompagne les dogmes de chaque religion, et varie avec eux ? S'il y a eu des œuvres de l'esprit contraires à la morale universelle, l'indignation publique en a fait prompte justice. Cette morale peut

être violée par les individus, mais non par une société entière. Quant aux conseils et aux préceptes religieux, leur observation a été plus souvent violée. Homère est condamné au Tartare par le philosophe Pythagore, pour avoir parlé irrévérencieusement des dieux; l'Aréopage exile, pour cause d'impiété, le poëte Eschyle; et Byron, l'incrédule Byron, marche, en dépit de son irréligion, à la tête de nos génies contemporains. M. Saint-Marc choisit tour à tour ces deux sortes de morales pour criterium, et il arrive, par voie de parallèles, à établir la supériorité morale, et partant religieuse, des anciens sur les modernes. Ce résultat seul, surtout donné d'une façon péremptoire et générale, montre le côté paradoxal de la critique de M. Saint-Marc Girardin. La morale est loin de nous paraître inutile pour éclairer la conscience du juge en matière de littérature, mais encore faut-il définir avec précision le précepte auquel on a recours, et subordonner la conclusion aux autres circonstances de temps, de lieu et de caractère. D'ailleurs, il est juste de reconnaître que le critique a tiré tout le parti possible de son plan défectueux. Obligé à de perpétuelles antithèses d'homme à homme et d'ouvrage à ouvrage, il a toujours exécuté cet exercice d'équilibre avec une grâce, une souplesse, une dextérité admirables. Son goût est plein de finesse, son style pétille d'esprit et de saillies; il est élégant et harmonieux. Quel malheur que l'œuvre pèche par la base!

Une infinité d'écrivains, divers de talents et de conscience, marchent sous les bannières de ces trois chefs, également distingués : un nombre plus considérable encore s'éparpille en tirailleurs, et préfère à la tactique savante la guerre d'escarmouches. La somme de pénétration, de vivacité et d'esprit qui se gâte chaque jour dans le camp de ces enfants perdus de la critique, ne peut se comparer qu'à celle de qualités analogues que gaspillent, avec une aussi déplorable facilité, les enfants perdus de la poésie dramatique, de la littérature légère. S'il n'existe pas à notre époque un seul Voltaire en bloc, certes

vous en trouveriez dix, vingt, trente qui circulent en monnaie de billon, et qui se répandent dans toutes les directions imaginables, pareils à un prodigue qui jette l'or par toutes les fenêtres. Devons-nous craindre pour cela que les forces vives de la France artistique et littéraire se perdent entièrement de la sorte, sans gloire ni profit? La critique, particulièrement, est-elle à l'article de mort parce que M. Villemain se repose un peu trop sur les lauriers académiques, et M. Saint-Marc dans les colonnes hospitalières du *Journal des Débats*, laissant à l'infatigable M. Sainte-Beuve le soin d'apporter la pâture au monstre dévorant de la presse quotidienne? Non sans doute. Ces messieurs n'ont pas atteint l'*acmé*, le *nec plus ultra* de l'art de juger, or cet art ne mourra pas, tant qu'il aura quelque chose à faire. Autant vaudrait dire que nous l'assurons de l'immortalité. Pour le moment il faudrait trouver un critique nouveau, qui sût fondre ensemble, d'une manière harmonieuse, les trois systèmes divergents des maîtres, et les contrôler, les corriger l'un par l'autre. En parlant des hommes du temps passé, il devrait peindre le temps où ils vécurent, et emprunter pour cela des couleurs tantôt à son héros, tantôt aux contemporains, tantôt à l'histoire proprement dite; puis il suivrait ce héros dans sa famille, dans ses premières années; il retracerait ses croyances et ses doutes, ses essais et ses hésitations. Abordant l'œuvre après les travaux préparatoires sur l'auteur, il rappellerait les circonstances fortuites qui ont pu modifier les premières données déjà obtenues, et il la jugerait par elle-même au point de vue de la conception et de la forme, puis relativement à la morale, et enfin par la comparaison. Si le critique consciencieux, muni de fortes études conçues sur ce plan, descendait à son tour sur l'arène quotidienne de la littérature du jour, il apporterait dans la discussion l'impartialité puisée dans un passé incorruptible, et la science que donne la fréquentation des modèles. S'il joignait à cela l'esprit, le brillant, le feu et la légèreté qui attirent le public vers ce qu'on

appelle mal à propos la littérature facile; s'il connaissait à fond les tendances de son siècle, il serait alors irréprochable. Voilà comment nous comprenons la critique aujourd'hui, et comment nous voudrions la voir comprise.

XXXVIII

Lorsque du Bellay donna le signal du pillage de l'antiquité et publia ce manifeste fameux où il criait aux Gaulois de courir sus une seconde fois au temple de Delphes, il se rencontra dans les colléges de la société de Jésus quelques pédants, nourris de la latinité de Térence, qui crurent avoir en eux l'étoffe de nouveaux Euripides et de nouveaux Sénèques. Ils composèrent des tragédies, c'est-à-dire, qu'ils furent les pères de ce genre essentiellement antidramatique, dans lequel, hélas! vint s'emprisonner plus tard le génie de Corneille et l'admirable talent de Racine. Nous-mêmes, héritiers de vingt révolutions littéraires et politiques, nous n'avons pas tout à fait secoûé les fers rivés par ces malheureux versificateurs, qui ne laissent rien à présent, pas même un nom que l'on puisse se rappeler.

Cependant on ne saurait comprendre pourquoi les classiques incorrigibles ont abandonné à un oubli aussi complet leurs aïeux légitimes, les chefs réels de cette glorieuse dynastie qui commence à la religieuse Hrosvitha et qui ne se termine pas, du moins il faut le craindre, aux poëtes de l'empire. A eux revient, sinon l'invention primitive, du moins la résurrection, la pleine et entière réhabilitation du confident, qui se charge de narrer la catastrophe. Ils ont trouvé qu'un salon à colonnes, figuré par deux paravents, suffit, et au delà, pour le développement d'une action de quelques heures, dans laquelle se décide le sort d'un empire et l'hymen d'une princesse de la race

d'Agamemnon ; ils ont remis en honneur les unités enseignées par Horace, d'après Aristote, et parfaitement négligées par les grands auteurs dramatiques de l'antiquité : ils ont rebâti cette *cage des Muses*, qui arrive en droite ligne d'Alexandrie à la cour de Louis XIV, pour enfermer, non plus Callimaque, Apollodore, Homère le jeune, mais toute une réunion de gens pleins de génie, d'écrivains immortels, auxquels on ne peut reprocher que leur respect aveugle pour de si misérables entraves.

Les fouilleurs intrépides qui s'occupent de nos jours à dresser l'inventaire déjà si riche du passé, pourront, s'ils le veulent bien, rencontrer des choses curieuses dans ces catacombes scéniques si peu explorées où gisent les restes d'iambiques, les débris de dialogues et d'amplifications des révérends pères, principaux et régents, dont on représentait jadis les œuvres aux grands applaudissements du public, dans ces panathénées qui se couronnaient d'ordinaire par la distribution des prix. Il était de la dignité de monsieur l'élu, de monsieur le bailli, de monsieur le conseiller au présidial, d'avoir l'air de comprendre toutes ces belles choses en latin que débitait le jeune lauréat, son fils, en costume de reine des Thraces ou de princesse des Amazones; si vous lisez le *Traité des études*, de Rollin, livre composé au déclin du grand siècle, vous verrez qu'à cette époque même, peu de colléges se dispensaient, lors de l'instant solennel qui sert d'entrée aux vacances, de la représentation soi-disant dramatique de rigueur. Qu'on se figure les grands parents, magistrats vieillis dans les arrêts de la basse justice, bourgeois élevés aux dignités municipales, cadets de famille pourvus d'une compagnie et en résidence dans la localité, tous personnages peu lettrés, mais très-fiers et placés aux fauteuils d'honneur pour la cérémonie, battant des mains à contre-sens, comme celui qui pleurait sur le pauvre Holopherne, *si méchamment mis à mort par Judith*, et demandant à leurs *ciceroni*, les professeurs et maîtres du collége, si Achille et Mé-

nélas valaient bien monsieur le premier, si Calchas avait une mitre aussi belle que monseigneur l'official, si madame Hélène, la Grecque, et madame Camena, la Galate, portaient des vertugadin sou des collets montés.

Quant au fond des pièces latines, jouées devant cet auditoire si bien choisi et si intelligent, il était emprunté aux déclamations dialoguées de Sénèque, avec moins de mouvement dans l'intrigue et surtout moins de poésie dans l'exécution. La pudeur des régents se serait offusquée d'une peinture quelconque de la passion de l'amour : pour eux l'amour ne fut jamais que le dieu malin, avec ses flèches, son carquois, ses chaînes et ses martyres; ils n'eussent jamais commis le délit de lèse-poésie qui consiste à nommer le soleil autrement que Phébus, la terre autrement que Cybèle, et le vent autrement qu'Aquilon ou Zéphyre : car, entre autres inventions, on doit aux révérends pères celles des périphrases et des mots peu nobles, indignes d'entrer dans les vers. Ils auraient anathématisé Racine, pour avoir prononcé *chien*, et Delille, pour avoir dit *crapaud*. Je me rappelle avoir lu un *Lysimaque*, tué par sa fille, ou par son gendre, sans que j'aie pu deviner le motif de ce crime, à cause de l'excessive chasteté de l'auteur, qui avait enveloppé le nœud d'inextricables circonlocutions; j'ai remarqué également un Alboïn, qui demandait fort à propos le *ministère de Bacchus* au moment où son épouse venait de former le dessein de l'empoisonner. Et que dites-vous de ce jésuite italien, qui, faisant une tragédie sur ce terrible sujet de Crispus, tué par ordre de Constantin, son père, comme un nouvel Hippolyte, sur la dénonciation de sa belle-mère dont il a repoussé l'amour, n'ose pas dire, dans le cours entier du drame, que Fausta ait aimé son beau-fils?

Tel est le genre pour lequel Heinsius écrivit une longue poétique spéciale, paraphrasée d'Aristote et de Scaliger; tel est le genre qui, pour le malheur de notre littérature, succéda aux mystères et aux soties. Dans ce dernier ordre d'ouvrages, au

moins, il y avait entente parfaite entre le spectateur et l'acteur : le scenario était fait sur un fond de légendes connues et consacrées : le machiniste n'avait qu'à préparer d'avance ses invariables décors, le paradis, c'est-à-dire une chambre élevée, ornée de trônes de différente grandeur; l'enfer, sous la figure d'une gueule de dragon montante, le tribunal de Pilate, le Calvaire, avec de véritables gibets, l'étable natale, représentée au naturel par le local même où était convoqué le public. Peut-être qu'un jour la poésie eût pénétré là et eût tiré parti de ces données sacramentelles, peut-être serait-il résulté des progrès des idées nouvelles un drame complet, demi-sacré, demi-profane, qui aurait ouvert la voie.

Le cadre des soties, encombré de fictions allégoriques empruntées à ces romans d'origine méridionale dont le moyen âge a été infesté, n'offrait pas, à beaucoup près, de pareilles ressources. Mais ne peut-on pas dire que tout le génie de Molière suffit à peine pour nous faire tolérer les personnages impossibles, sans relief, sans couleur, sans vérité, que lui imposa l'imitation italienne? On aimerait presque autant dame Richesse et dame Béauté, Heur et Malheur, que tous les Sganarelle, tous les Géronte, tous les Ariste, toutes les Isabelle qui viennent coudoyer les puissantes et vivantes créations du Tartufe et du Misanthrope.

Il a fallu, pour notre malheur, que les Gallo-Grecs, qui connaissaient aussi peu l'antiquité que les temps modernes, se soient avisés de regarder, d'étudier la littérature hellénique dans les colléges, à travers les lunettes des régents. Au lieu de se mesurer corps à corps avec Eschyle, avec Aristophane, avec Plaute, ou, ce qui eût été bien mieux, au lieu de créer le drame moderne, comme ces inimitables auteurs ont créé le drame ancien, ils se sont contentés du troisième, du quatrième calque d'Euripide et de Sénèque. C'est Jodelle qui obtint le prix de cette contrefaçon pâle d'un modèle déjà usé; la Pléiade le couronna de pampres, et lui offrit le sacrifice

du bouc classique, comme au restaurateur de l'art des Thespis et des Phrynichus. Or, Jodelle, et ses imitateurs, car Jodelle a eu des imitateurs, avaient tout simplement traduit les traductions d'Euripide, des révérends pères un tel et un tel. Rien ne manquait à la copie : ni le rapport du héraut Talthybius, qui raconte comment Polyxène dévoila son sein, aussi beau que le sein d'une statue, et déchira sa tunique jusqu'au milieu du ventre, ni même le naïf monologue où l'on voit, au commencement de la pièce, une ombre qui dit : Je viens du séjour de Pluton : je m'appelle Polydore, fils d'Hécube et de Priam.

Il y avait des chœurs, à ces tragédies ; et ces chœurs étaient mis en musique. Et même la musique semblait si bonne, pour le temps, qu'elle valut à Jean-Antoine Baïf les faveurs du roi Charles IX : ce prince aimait la représentation des tragédies à l'antique, qui avait lieu dans la maison du poëte, rue des Fossés-Saint-Victor, et il l'autorisa à donner à son spectacle le titre d'*Académie royale de musique*.

Le plus triste résultat des progrès inespérés du drame à la jésuite est facile à deviner : sur les traces de Ronsard et de son école, il se forma toute une phalange de rimailleurs qui s'empressèrent d'exploiter la mine inépuisable des Atrides et des Pélopides. Il se versifia un nombre prodigieux de dialogues et de monologues, entremêlés de stances et d'apophthegmes, sur les aventures et les malheurs de cette famille de roitelets, qui n'exista peut-être que dans le cerveau des poëtes. Hélène fut enlevée pour la centième fois et l'on ralluma à perpétuité le bûcher destiné à cuire les enfants de Thyeste. Le public lui-même finit par se familiariser avec tous ces princes grecs, qui parlaient, sauf une certaine enflure, le jargon du beau monde, et qui s'habillaient de leur mieux pour singer les petits-maîtres et baladins de la cour : il retint quelque chose de ces infortunes, de ces enlèvements, de ces crimes et de ces exploits. La mode s'en mêla : on applaudit Agamemnon et son

frère, et toute sa parenté, comme des gens de connaissance; on s'habitua à leurs physionomies au point de ne pouvoir plus les perdre de vue. C'est l'affaire d'un statisticien, non d'un critique, de relever les noms des auteurs qui ont pourvu à cette effrayante consommation de héros d'Homère; un seul mérite, par sa fécondité, la mention honorable: Alexandre Hardy a composé huit cents pièces, c'est-à-dire seize cents de moins que son contemporain Lope de Vega: mais il n'en a fait imprimer que quarante et une, parmi lesquelles quatre sur Daphnis et Chloé! que ces derniers vingt actes en vers alexandrins soient légers à sa mémoire!

Quand on connut parfaitement la filiation, l'histoire, la mort de Pélops, d'Atrée, et de toute leur respectable famille, les auteurs comprirent qu'il fallait se mettre en frais d'invention. Leur expédient vaut la peine d'être cité: ils continuèrent à dramatiser dans la citadelle des trois unités, et remplirent la durée de l'action d'incidents romanesques, pris les uns à l'*Astrée*, les autres, à la collection variée d'intrigues et d'imbroglios que présentait le théâtre espagnol. C'est de là qu'est éclos, pour la plus grande joie des lecteurs de la Calprenède et de Gomberville, cet *Amour tyrannique*, chef-d'œuvre de M. de Scudéri et de la poésie dramatique, d'après un brevet signé Sarrazin, ce *Tiridate*, qui obtint quatre-vingts représentations de suite, et qui n'a jamais été repris. Il est vrai que l'abbé d'Aubignac traduisant Heinsius, avait resserré de nouveau l'étiquette de la composition, et que le théâtre était aussi bien réglé, aussi parfaitement discipliné que la cour de Louis XIV. Un historien flatteur, n'osant dire que l'avénement des empereurs romains porta le coup de la mort à la tribune, écrivit que le règne d'Auguste pacifia l'éloquence: certes Louis XIV aurait admirablement pacifié le théâtre, sans Corneille et sans Molière.

N'est-ce pas une pitié pour ces deux grands génies de se heurter à chaque pas contre les décors d'une scène qu'on leur a

faite si étroite ? Voyez-vous d'ici Corneille, résumant dans un jour, sur un espace de quelques pieds carrés, le récit et l'exposition animée d'une provocation, d'une bataille, d'un duel et d'un mariage ? Distinguez-vous, dans leur cadre insuffisant et mesquin, les gigantesques figures romaines qui avaient besoin de tant d'espace pour se mouvoir ; ne trouvez-vous pas que l'immobilité de la scène écrase bien Attila, le roi barbare, le Parthe Suréna, et tant d'autres, qu'on ne peut discerner, faute d'air et de jour ? Je ne parle pas de Molière ; il est plus à plaindre, lui qui voulait tracer de vastes tableaux de mœurs, où seraient peints nos travers et nos ridicules de grandeur naturelle, et qui était obligé de réduire toutes ses conceptions les plus hardies et les plus vraies, en proverbes accrus d'invraisemblables et romanesques dénoûments. Le seul Racine se tient à l'aise dans l'étroit écrin où brillent ses gracieux madrigaux déguisés en tragédies. Comme il ne hasarde jamais sur les planches qu'un seul personnage à la fois, et que ce personnage est toujours une femme dominée par un sentiment unique, la place lui semble toujours assez large.

Mais aussi, que le public avait bien su façonner ce théâtre-là à son usage ! Les diverses figures qu'il apercevait lui souriaient avec un air de connaissance, de vieille amitié : il avait entendu les noms de ces héros et de ces héroïnes dans son enfance, aux jours solennels du collége, dans sa jeunesse. Leur langage était celui qu'il parlait, qu'il entendait de prédilection : coquet, raffiné, un peu précieux, d'une harmonie molle, flasque partout, mais sans inégalité, correct d'ailleurs, émondé et taillé géométriquement, à l'instar des arbres de Versailles ; quant à l'action, il était aisé de la prévoir, de deviner d'avance la péripétie et la catastrophe : on n'avait pas lu pour rien l'*Astrée*, *la Clélie*, le *grand Cyrus* et la *Polyxène*. Le clerc, debout dans les profondeurs du parterre, sifflait les vers du grand Corneille et les traitaient de Wisigoths, chaque fois que le grand Corneille s'avisait d'être nerveux, subli-

me, imprévu : mais il admirait de bonne foi mademoiselle Champmeslé en Iphigénie, discourant encore mieux que madame la marquise qu'il avait vue la veille chez son patron, en consultation. Le courtisan saluait avec familiarité les madrigaux qu'il avait répétés dans la matinée, et le roi, le maître suprême dans la république des lettres comme partout, le roi se complaisait à voir son image reproduite, sous les noms d'Agamemnon ou d'Assuérus, de même qu'il aimait à se voir en triomphateur romain et en perruque flottante, sur la place des Victoires. Je ne parle pas des belles dames, qui pleuraient au récit du trépas de ce charmant Hippolyte, tout en le blâmant de ses froideurs, mais qui ne comprenaient bien de Corneille que les énormes concetti, les étranges fleurs de rhétorique au milieu desquelles il se jouait avec la maladresse d'un géant.

Pendant que l'école de Heinsius préludait en France à cette production déplorablement féconde, l'art dramatique atteignait à son but réel au sein d'une littérature et d'une nation bien peu connues dans cette période. En effet, quand elle produisit Shakspeare, l'Angleterre n'avait que des relations politiques avec le continent européen : elle vivait sur elle-même, elle employait toutes ses forces à créer ou à détruire dans son sein. Agitée par des révolutions séculaires, qui avaient remué toutes les couches de la population, orageuse comme l'océan qui l'environne, cette contrée offrait l'image la plus exacte du chaos, en la comparant au calme qui régnait en France à partir de Henri IV. Cependant le chaos ne fut pas improductif dans ce pays ; la tempête remua les idées non moins que les hommes, et sous le rapport littéraire, elle prépara le public qui devait former Shakspeare. Pour un tel génie, il fallait d'abord des ignorants : il était nécessaire que l'auditoire n'eût pas la tête rebattue de ces personnages de convention imposés aux tragiques français ; il fallait qu'il fût neuf à toutes ces révélations des âges éloignés. Mais il ne fallait pas qu'il fût neuf à l'histoire. Loin de là, le peuple anglais, dont toutes

les classes avaient pris part aux révolutions et aux guerres civiles, était plus expérimenté dans la science des hommes et des événements, que les Français, qui depuis les guerres de religion, avaient désappris la politique, et ne savaient juger les grandes commotions sociales qu'en les rabaissant au niveau de la Fronde. Peu de luxe : au lieu de ces ressouvenirs de la pompe des spectacles antiques, si déplacée au sein de nos théâtres clos de toute part et éclairés de lumières factices, le spectateur anglais voulait bien s'accommoder d'une grange tendue de noir, avec des inscriptions en guise de décors; un vif sentiment de la nature : ce sentiment est naturel aux hommes qui n'ont pas l'esprit faussé par une science insuffisante ou par des préjugés mille fois pires que l'ignorance.

Ces diverses qualités du public anglais, à la fin du seizième siècle, ignorance de l'antiquité et expérience profonde de l'histoire et du cœur humain, dédain du luxe et des accessoires et sentiment de la nature, constituent la moitié de Shakspeare. Sorti d'un pareil milieu, il n'avait plus que fort peu d'études du procédé dramatique à faire, plus qu'un peu d'art à joindre à son génie créateur, pour devenir ce qu'il a été, l'immortel William.

Plus tard, le public anglais s'est épris de notre littérature; plus tard ses tempêtes se sont calmées et il s'est classé et hiérarchisé encore mieux que nous : on a applaudi alors à Londres MM. Pope et Addison; on a refait le *roi Lear* de Shakspeare oublié!

Le dix-huitième siècle n'est pas une époque dramatique : les esprits s'occupent à autre chose, et le théâtre vit des rogatons de l'âge précédent. Il suffit de dire qu'en ce temps-là, le *Siége de Calais*, de Dubelloy, passa pour une innovation hardie. Il y a, dans toute cette époque, sur la scène française, deux créations, pas plus: Turquaret et Figaro.

Nous avons pu, de nos jours, grâce à l'étude plus approfondie et plus impartiale des modèles innombrables que nous

possédions, espérer qu'enfin il surgirait une forme nouvelle et originale du drame. Le public apprécie à sa valeur *Don Juan*, cette création fantastique signalée par un échec de Molière, il rend justice à Shakspeare, il applaudit aux efforts quelquefois heureux de ses imitateurs. Ce n'est pas un public ignorant de l'antiquité ou des vicissitudes humaines : bien au contraire, sa science, son expérience sont telles, qu'il effraye les plus intrépides, et que nul n'ose affronter un juge si sévère et si éclairé. D'ailleurs il se recrute partout : il représente cette égalité inflexible, qui réduit à la même mesure les individualités les plus diverses et les plus disparates. On ne peut plus espérer de parler à ses préjugés, de flatter ses manies; car la raison, la nature sont seules universelles et toujours admises auprès de lui. Ce public, se doutant à la fin de l'existence d'un *beau* supérieur à ce qu'il connaissait, l'a demandé à toutes les écoles : il a écouté avec une patience louable les œuvres de toutes espèces. L'antiquité a reparu à son tribunal avec son classique cortége, avec ses vieux oripeaux décrochés une fois de plus par la main du costumier. Elle fait entendre ses alexandrins, ses imprécations, ses narrations, ses descriptions, qui semblent en réalité faire depuis longtemps partie du matériel des théâtres. Ensuite est venu le moyen âge, puis la renaissance, puis l'histoire moderne : quand on a cru que le juge était saturé de trônes et de diadèmes, on lui a servi des châteaux forts, des couvents, des oubliettes et des caveaux humides; on a passé de là aux bouges, aux tapis francs, aux maisons suspectes, et l'on est arrivé aux bagnes. Puis il y a eu les partisans de l'éclectisme dramatique, qui ont mélangé à haute dose ces divers ingrédients; puis, en désespoir de cause, on a entremêlé le drame de danse, de musique et de tableaux vivants.

La comédie a traversé de même toutes ces phases désespérées. Quoique elle ait moins souffert de métamorphoses, grâce à ses lettres de naturalisation, qui ont été depuis longtemps contre-si-

gnées en France par Rabelais, par Molière, par Beaumarchais, par d'autres encore, la fille d'Aristophane est devenue bien méconnaissable. Les pièces sérieuses et morales ont étouffé toute sa joie, dans l'espoir d'un prix Monthyon ; les vaudevilles ont découpé ses plus jolies parures et décoloré ses traits les plus charmants. Il est survenu des courtisanes grecques, qui l'ont affublée à l'étrusque, et des faiseurs de revues, qui l'ont transformée en chronique du *Charivari*. Aujourd'hui elle végète, mais enfin elle n'est pas séchée sur pied : pour lui rendre quelque peu de vie, il suffirait peut-être de défendre aux auteurs, sous peine d'exclusion du théâtre, deux ordres de plaisanteries : celles qui se rapportent à l'ornement traditionnel du Minotaure, et celles qui désignent, d'une manière quelconque, la partie du corps à laquelle Arnal doit les plus signalés de ses succès.

Malgré cette stérilité fâcheuse, le public n'a cessé de se montrer avide de spectacles. Peu satisfait de ses applaudissements, des immenses progrès accomplis par la musique, il a demandé à ses fournisseurs ordinaires pour le théâtre, de la fécondité, à défaut de talent. Jamais peut-être souverain ne fut si bien obéi, et l'on peut dire que le bilan dramatique de 1852, par exemple, est fait pour effrayer. Je ne répéterai pas ici le nombre total de drames, comédies, vaudevilles, etc., joués sur nos dix-sept ou dix-huit théâtres : il serait également déplacé de pénétrer dans les arcanes de cette production et de révéler encore une fois les procédés en usage pour confectionner les pièces les plus en vogue. Que nous importe l'habileté des charpentiers de notre temps pour réduire en aphorismes les sept ou les neuf combinaisons, avec les sous-combinaisons, pour mettre en règles mathématiques l'arrangement de chaque scène, de chaque effet, de chaque *ficelle* ? La critique n'a plus rien à faire là, il n'y a que du métier : au consommateur de juger si la marchandise convient pour satisfaire son appétit.

Qui est-ce donc qui s'oppose aujourd'hui à la régénération du drame, à la création de beautés originales, de personnages nouveaux, de ressorts inconnus sur la scène? Certes, le spectateur est bien disposé, il conduit jusqu'à la centième représentation tout ce qui lui paraît avoir une apparence de vérité et de vie; il ne se lasse pas même de la *Dame aux camélias.* Les interprètes non plus ne font pas défaut. N'avons-nous pas telle reine de l'art qui galvanise les ruines du dix-septième siècle, et qui donne à des fantômes plus de vie qu'ils n'en eurent jamais? N'avons-nous pas celui-ci qui conserve, en dépit de tout, les vieilles traditions de la fine comédie; celui-là qui rend presque vraisemblable une pâle copie de Shakspeare; cet autre, cet autre encore. Quant aux auteurs, il ne faut jamais les accuser de stérilité et d'impuissance, du moins en masse, car on ne peut juger ni un homme ni une époque avant que cet homme, que cette époque aient dit leur dernier mot.

S'il y a quelqu'un à reprendre, c'est le public lui-même, malgré toute son indulgence et sa bonne volonté. Ordinairement, et quoi qu'en aient dit les diverses académies qui sont dans l'habitude de mettre au concours la question de l'influence du théâtre sur les mœurs, ce sont les mœurs, c'est l'esprit public qui influent sur le théâtre. Les spectateurs donnent la direction générale, le courant : aux auteurs de le suivre ou de le diminuer. La démocratique Angleterre a fait Shakspeare, avec son indépendance, son énergie, sa force libre et fière; les colléges de la Société de Jésus ont donné naissance à cette littérature qui exhale, comme dit M. Quinet, une odeur de cadavre. Le siècle de Louis XIV a imposé sa froide régularité aux emportements du drame, aux caprices de la comédie; que produira le dix-neuvième siècle? Sans doute que la variété infinie de détails qu'il cache sous son apparence d'uniformité, que l'absence de traits énergiquement accentués au sein de nos sociétés hypocrites et correctes, seront un grand

obstacle à la verve et à la conception. Peut-être même faut-il croire un peu que la forme dramatique est une forme surannée, et que le roman convient mieux que le dialogue à cette peinture, qui doit descendre bien plus bas et s'élever bien plus haut que ne le comporte le cadre habituel de la scène. Admettons pour un instant que Balzac a écrit la comédie du dix-neuvième siècle : en tous cas, la tragédie n'est pas faite encore.

Il semble que la réforme, si toutefois réforme il y a, doit venir du Theâtre-Français. Quoique ce théâtre ait été de tout temps celui des monopoles, quoiqu'il ne se soit ouvert qu'aux célébrités établies et trop souvent usées, quoiqu'il persiste aveuglément dans les voies du passé, il garde encore les éléments d'une régénération probable. Un jour viendra où il lui faudra dire un adieu définitif à l'attirail tragique, si fané, si décrépit, dont il s'est contenté trop longtemps; il lui faudra congédier son dernier confident et déchirer sur le livre du souffleur son dernier monologue, renoncer aux songes, aux imprécations, aux récits de clôture, et commander aux costumiers de nouvelles draperies, de nouveaux palais au peintre-décorateur. La tragédie est morte, pourquoi tourmenter plus longtemps son ombre désolée. Lorsque les barbares du moyen âge firent irruption dans les antiques demeures d'Argos et de Mycènes, lorsque l'on vit s'élever, aux grands applaudissements d'un parterre d'iconoclastes, les donjons gothiques à la place du cheval de bois de Troie, on dut se croire à la veille d'une révolution. Mais il n'en fut rien : l'ombre du dix-septième siècle se réveilla dès que Rachel parut. Étrange puissance du talent : les fantômes reparurent au jour et reprirent une vie nouvelle, et vécurent avec plus d'éclat que jamais. Parce que Phèdre, parce qu'Hermione faisaient retentir leurs passions par cet organe magique, on crut que Phèdre, qu'Hermione existaient encore, et la révolution fut différée. Nous acceptons avec joie Voltaire et même M. Latour de Saint-Ybars, parlant par la bouche de cette sublime interprète ; nous con-

sentons à revoir cette danse macabre, qui se trémousse sur les planches depuis trois mille ans; nous voulons bien braver même le récit de Théramène pour vous entendre, ô muse, ô fée toute-puissante!

Mais que vous seriez grande et belle, en vous rajeunissant, en parlant notre langue! Bienheureux le Théâtre-Français de posséder ce démon secourable, qui vient ranimer du souffle cette Josaphat de tragédies endormies en attendant le jour du jugement! Mais qu'il serait heureux davantage, s'il ouvrait au soleil et au jour sa nécropole encore si riche, et s'il employait à des œuvres vivantes et actuelles, les trésors de génie, de talent et de bonne volonté qu'il dépense pour rejoindre et ranimer des débris épars et oubliés!

Non, tout n'a pas été fait par la poésie dramatique. Le monde, cette scène immense et mouvante, se modifie chaque jour d'aspect et de physionomie : comment l'image de ce changement éternel pourrait-elle arriver à rejeter toute métamorphose, à atteindre jamais sa perfection et son *nec plus ultra*. Une grande gloire est réservée au téméraire qui entrera dans la carrière nouvelle, ne dût-il pas la parcourir tout entière; il sera glorieux même de tomber, dans une si noble entreprise! Depuis longtemps le champ clos est ouvert : depuis longtemps notre époque attend son poëte et son drame. Voilà qu'il s'est fait un grand silence dans l'histoire contemporaine : voilà que les esprits désorientés, n'entendant plus le bourdonnement journalier des questions politiques, se demandent de quel côté ils doivent enfin diriger leur curiosité infatigable, porter le tribut de leur attention. A la littérature, à l'art dramatique, de saisir cette conjoncture favorable ; il y a une palme bien belle pour le vainqueur, une gloire bien pure à recueillir, une immortalité dont la conquête ne sera pas difficile. N'agissons pas comme nous le conseillait Du Bellay; ne courons pas sus aux richesses de l'antiquité; la France n'appartient ni aux Gallo-Grecs, ni aux adorateurs du passé, que ce passé s'appelle

moyen âge ou renaissance, hier ou avant-hier : la France s'occupe d'aujourd'hui et d'elle-même.

XXXIX

Un philosophe a dit quelque part : « Si je tenais la vérité dans ma main, je la laisserais s'envoler pour courir après elle. » Cette parole échappée des lèvres d'un penseur dans un moment d'expansion naïve, ne prouve-t-elle pas que l'homme est né pour s'agiter dans son impuissance et pour poursuivre, sans jamais les atteindre, les illusions, les rêves et les fantaisies, ces éternels papillons de l'imagination humaine?

Olibrius avait fait sa philosophie dans un collége de province. Dans les compositions hebdomadaires il était assez volontiers le dernier de sa classe, et son professeur le citait comme un modèle de paresse et d'ignorance. C'est pourquoi Olibrius songea qu'il ne pouvait rester plus longtemps étouffé dans la serre chaude départementale, et que sa place était marquée à Paris, *ce centre du mouvement intellectuel*. Son père, homme de bon jugement, lui avait fait quelques remontrances à ce sujet et l'avait engagé à demeurer auprès de lui. Mais le jeune homme ne crut pas devoir tenir compte de ces conseils. Paris l'appelait, disait-il; convive impatient, il voulait prendre place au grand banquet de la pensée; et, sans même jeter un dernier regard sur ses jeunes plaisirs et sur cette paisible existence de la famille, il avait pris la diligence, il était parti.

Comme tous les grands génies de notre temps, Olibrius avait les bourgeois en horreur; il accusait le ciel de lui avoir donné pour père un honnête propriétaire qui ne comprenait rien aux larges aspirations du siècle, ce qui ne l'empêchait pas d'aller toucher très-exactement, à la fin du mois, chez son correspondant parisien, les cent écus de la pension paternelle.

Il avait vingt ans, un chapeau conique, une cravate rouge et un lorgnon qui lui servait à ne pas voir. Voilà pour le moral.

Olibrius prétendait qu'il était sans cesse préoccupé, inquiet, tourmenté ; il était, disait-il, triste jusque dans sa joie, sérieux jusque dans son ivresse. Il se demandait, comme la plupart des très-jeunes gens, dont la prétention est d'avoir beaucoup souffert, même avant d'avoir vécu, si la vie n'est pas une *immense dérision*, un *sarcasme du ciel*, une *ironie satanique*, et trois minutes après il fredonnait, en se faisant la barbe, sur un air connu, ces paroles plus connues encore :

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir, etc....

A tout instant Olibrius, désenchanté, parlait de se faire sauter, à l'aide d'un pistolet, cette partie du crâne que la science phrénologique veut bien appeler la cervelle ; mais comme il poussait des cris de paon à la moindre égratignure, il ajournait indéfiniment ce projet héroïque. Seulement un jour il fit cette terrible réflexion :

La jeunesse contemporaine souffre d'une maladie morale dont aucun médecin ne peut au juste dire la cause, et pour laquelle il ne sait pas de remède. Le but de l'homme sur la terre, c'est le bien-être. La souffrance est donc un fait anormal qui se manifeste dans une époque critique de la vie de l'individu ou de la vie d'un peuple. Ce fait tient à des causes latentes qu'il importe de chercher sous peine de manquer à ses devoirs envers soi-même et envers l'humanité. Le milieu dans lequel se meut le moi individuel est mauvais, changeons ce milieu. Chacun doit allumer sa lanterne philosophique et se mettre à la recherche de la vérité.

Après cette lumineuse réflexion, Olibrius fit trois pirouettes sur le talon gauche, à la façon des prêtres babyloniens et des danseuses de l'Opéra, et passa subitement à l'état de philosophe socialiste.

breux composé d'hommes et de femmes. Quelques-unes de ces lionnes humanitaires portaient sur les traits de leurs visages pâlis et fatigués les traces du banquet de la veille. Des groupes nombreux se formaient de tous côtés, et tout le monde parlait à la fois, lorsqu'un monsieur chauve, qui tenait l'emploi de président, agita sa sonnette et réclama le silence.

Olibrius avait pris place sur une banquette à côté de Parenteau.

« Messieurs, dit l'orateur, qui continuait un discours suspendu depuis quelques instants, qu'avait fait le christianisme? il avait établi une lutte entre les passions et le devoir... Le devoir, sentinelle éternelle, veillait l'arme au bras à côté des passions, et faisait immédiatement feu sur la première qui tentait de se révolter. Alors il y avait lutte, combat corps à corps, tantôt au profit du devoir, tantôt à l'avantage de la passion; c'était au plus fort que demeurait la victoire. Dans le monde unitaire, sociantiste et garantiste, cette lutte n'existe plus; la tendance des passions se manifeste d'elle-même et forcément vers la règle du devoir par la force impulsive de l'attraction.

— L'accord du dualisme humain dont je te parlais tout à l'heure, dit tout bas Parenteau à Olibrius.

— Aujourd'hui, reprit l'orateur, la terre est mal divisée, mal peuplée, mal gouvernée; les villages, les villes, les empires, les républiques, tout cela existe sans but, comme les végétaux... Il faut donc commencer par tout renverser pour pouvoir tout reconstituer. Il faut faire *table rase* dans l'ordre des faits, comme Condillac l'exigeait pour le monde des idées. La société garantiste et sociantiste sera un immense échiquier divisé en une infinité de cases dans lesquelles les travailleurs passionnels seront répartis en groupes, en séries et en phalanges; la vie du phalanstère sera l'Eldorado si longtemps relégué parmi les espérances chimériques. L'individu ne suivra que ses élans et ses instincts. Les travailleurs ne feront que ce qui conviendra à leur tempérament. Par exemple: les gens pas-

sionnés pour les tulipes, c'est-à-dire les *tulipistes*, ne cultiveront que cette fleur. C'est ainsi qu'il y aura encore les *jonquillistes*, les *jacinthistes*, les *dahliatistes*, les *camélialistes* et les *hortensiasistes*. Les artistes se grouperont en phalange pour exécuter une œuvre ; dans un portrait chaque peintre choisira la partie qu'il affectionnera spécialement : l'un fera les cheveux, l'autre les yeux, celui-ci le nez, celui-là les oreilles...

— Et l'ensemble, interrompit un jeune rapin qui était parmi les auditeurs, l'ensemble de l'œuvre sera donc supprimé ?

— A la porte l'interrupteur ! vociféra Parenteau.

— Pour arriver au perfectionnement de la science gastronomique, car Fourier a tout prévu, continua l'apôtre qui dédaigna de répondre à l'objection, on aura recours à des congrès où seront convoqués de tous les points de la terre les travailleurs passionnels. Il y aura alors combat harmonique. Un prix sera accordé à celui qui aura inventé un mets ou perfectionné un plat déjà connu. La société *garantiste* proclamera le grand *côtelettier* ou celui qui saura le mieux cuire les côtelettes, le grand *bifteckier*, le grand *omelettier*, etc., etc.

« Ce n'est pas tout, le monde se modifiera de lui-même sous l'empire de la loi harmonienne ; le monde, vous le savez, doit avoir une durée de quatre-vingt mille années : quarante mille ans d'ascendance quarante mille ans de descendance. Dans ce nombre sont enveloppés huit mille ans d'apogée. Le monde est à peine adulte : il a sept mille ans. Il n'a connu jusqu'ici que l'existence irrégulière, chétive, irraisonnable de l'enfance, il va passer dans sa période de jeunesse, puis dans la maturité, point culminant de bonheur, pour descendre ensuite vers la décrépitude. Ainsi le veut la loi d'analogie. Le monde, messieurs, comme l'homme, comme la plante, doit naître, se développer et périr. Alors apparaîtront des phénomènes inouïs et qui sembleront surnaturels aux *civilisés* : une couronne boréale se fixera comme un soleil sur le pôle nord, dissoudra les glaces et rendra les

mers navigables ; les orangers fleuriront dans la Nouvelle-Zélande comme en Italie, et le ciel de Pétersbourg n'aura rien à envier au ciel de la blonde Provence. L'Océan, par un procédé chimique jusqu'ici ignoré, sera dégagé de la partie saline et ne formera plus qu'une immense limonade qui donnera aux hommes de la force et de la virilité. Alors des créations plus parfaites que les créations aujourd'hui connues peupleront le globe et concourront au bonheur de l'individu social. Les créations mauvaises, telles que les tigres, les léopards, les marsouins et tous les animaux malfaisants, disparaîtront pour faire place à des êtres serviteurs de l'homme. L'animal sera le domestique de la société garantiste. C'est le singe qui lavera la vaisselle. Alors naîtra l'antilion, quadrupède docile, porteur élastique, sur le dos duquel un cavalier partant le matin de Bruxelles, ira déjeuner à Paris, dîner à Lyon et souper à Marseille, moins fatigué de cette journée que s'il l'eût passée dans une berline excellente.

« Le cheval sera à l'antilion ce qu'est la voiture sans soupente à la voiture suspendue. Quant au chemin de fer, nous n'en parlerons pas. Ce misérable moyen de locomotion sera supprimé dans la société harmonienne ; il est à regretter seulement que tant de millions aient été consacrés à la pose de tant de rails, quand nous sommes si près de réaliser toutes les merveilles que j'annonce.

« Puis viendront ensuite l'antitigre, l'antiléopard, l'antipanthère, qui seront de dimension triple des moules présents; il y aura encore des antibaleines qui traîneront les vaisseaux dans les calmes, des antirequins qui aideront à traquer le poisson, des antihippopotames, des anticrocodiles, des antiphoques ou montures de mer, sur le dos desquelles l'homme traversera l'Océan.

— Eh bien ! murmura Parenteau à l'oreille d'Olibrius, qu'en dis-tu ?

— Sublime ! répondit celui-ci ; seulement, je ne comprends pas très-bien...

— Ce qu'il y a de beau dans ce système, c'est qu'il n'y a pas besoin de comprendre. »

Olibrius baissa les yeux, l'orateur reprit :

« Ce n'est pas tout encore. La grande âme des planètes ne meurt pas, vous le savez ; mais elle passe en d'autres planètes avec les âmes qu'elle porte, afin que ces dernières croissent en bonheur et en développement pendant plusieurs milliards d'années. Quand notre monde aura accompli ses quatre-vingt mille ans d'existence, il se fondra dans un autre monde pour participer à une vie nouvelle et toujours progressive. Jamais la transmigration indoue et la métempsycose pythagoricienne, qui préludaient à la vérité cosmogonique, n'avaient été jusque-là. Chacune de nos trente-deux planètes principales travaille pour les trente-une autres, toujours par la loi universelle de l'attraction. Nous n'avons pas un fruit, pas une plante dans notre planète qui ne soit en rapport avec les autres planètes correspondantes ; ainsi les raisins muscats ou de *sorte pivotale* mûrissent sous l'influence des aromes du soleil et de la terre ; les autres espèces de raisins proviennent d'un amalgame des aromes de la terre et d'autres planètes. Le plus délicat de tous, le *pulsart*, est de Mercure, qui est la planète la plus avancée ; les êtres qui habitent cette planète harmonienne sont doués déjà du dernier perfectionnement de l'homme, je veux parler de la queue de six pieds de long avec un œil au bout ; le chasselas paraît être de Vénus, le malvoisie de Saturne, etc., etc.

« Dans la société unitaire et garantiste, toutes les planètes entreront matériellement en correspondance harmonienne. Le télescope de l'astronome Herschell grossit quarante mille fois les objets ; nous obtiendrons nous, au moyen de nouveaux verres, un développement quarante mille fois supérieur à celui que donne le télescope d'Herschell. Dès que nous serons pourvus d'un de ces télescopes, les mondes entreront en corres-

pondance télégraphique. Mercure, comme je vous le disais tout à l'heure, marche depuis longtemps dans les voies de l'harmonie sociétaire. C'est lui qui nous apprendra l'alphabet de la langue unitaire et harmonique,

« Voyez quel avantage résultera pour les mondes de cette immense harmonie. Les astres parleront entre eux et traiteront aussi facilement de leurs affaires que les peuples ou les souverains daus leurs transactions et leurs négociations diplomatiques : il y aura des conférences sidérales. Chaque monde concourra aux intérêts de tous les mondes. Tel vaisseau parti de Londres arrive aujourd'hui au Bengale, en Chine, au Japon. Demain, *Mercure* avisé des arrivages et mouvements par les astronomes d'Asie, en transmettra la liste aux astronomes britanniques.

Voilà messieurs, où nous arriverons bientôt avec la force *cabaliste* que Dieu a mise en nous. L'attraction est destinée à faire le bonheur de l'humanité. »

A peine l'orateur avait-il fini de parler, que Parenteau, sautant par-dessus les banquettes, était allé se précipiter dans ses bras.

Olibrius était abasourdi. Le grand côtelettier, l'antilion, la queue de six pieds de long, la correspondance des astres, l'attraction, l'accord du dualisme humain, tout cela exécutait dans son cerveau une cachucha désordonnée.

« Voulez-vous que je vous expose ma façon de penser, lui dit un de ses voisins qui avait écouté le prédicateur avec la plus grande attention, Fourier ne me fait pas seulement l'effet du plus grand mystificateur des temps modernes, il est encore un des rêveurs les plus dangereux de notre époque ; au fond de toutes les balivernes que vient d'éternuer cet apôtre pacifique, il y a une pensée persévérante : c'est la réhabilitation de l'instinct brutal, de l'instinct de la bête qui se révolte contre l'esprit. L'orateur ne nous a pas parlé du rôle de la femme dans la société harmonienne. La femme est à peu près à tout

monde; elle est obligée de satisfaire les caprices de cinq ou x galants qui ont plus ou moins de droits sur elle; c'est la romiscuité la plus sale, la plus dégoûtante; toutes les stupiités de l'antilion, du côtelettier, de la mer changée en limoade et de la queue de six pieds, ne sont que des fioritures qui rvent à enjoliver, en la voilant, la pensée principale du mof. Ainsi, satisfaction des appétits, promiscuité des êtres, telle t l'idée génératrice qui a présidé à l'édification du système, allais dire de la crapaudière phalanstérienne. Les fouriéristes ui attaquent tous les jours Malthus arrivent au même but que ii par des moyens différents. La promiscuité n'abolit pas seument la famille et la propriété, elle arrête l'essor de la poulation, elle la tarit dans sa source; voyez en Orient, où la opulation dépérit d'année en année. Ainsi, Fourier et ses lisciples sont donc des malthusiens, c'est-à-dire des ennemis lu peuple, dont ils se prétendent les défenseurs; sans s'en louter M. Considérant est un *aristo*, et de la pire espèce. Si ous voulez trouver un système social, cherchez ailleurs, car elui-ci est le plus antisocial parmi tous ceux qui se produisent haque matin à la quatrième page des journaux, et chaque oir devant le public des clubs.

— C'est ce que je ferai, répondit Olibrius après avoir serré la main de l'inconnu. Et il s'évada de la salle harmonienne, laissant Parenteau occupé à casser les banquettes dans ses élans d'enthousiasme.

Olibrius rentra chez lui profondément découragé; l'utopie phalanstérienne ne lui semblait pas, malgré la recommandation de son ami Parenteau, propre à sauver le monde: il fallait donc appliquer un autre cataplasme sur le corps social. Olibrius ne pouvait en effet se dissimuler qu'on avait accordé avec quelque légèreté à Fourier le mérite d'avoir proclamé la formule de l'association dans laquelle quelques esprits voient l'espérance de l'avenir. L'association domestique est une vieille idée, non-seulement dans la théorie, mais encore dans la pra-

tique. Les frères moraves, qui conservent la propriété individuelle, se rapprochent bien plus du régime de l'association que de celui de la communauté; et Olibrius fit cette réflexion pleine de justesse, qu'abstraction faite de la profonde immoralité sur laquelle repose le système sociétaire, il serait difficile, pour ne pas dire impossible de faire du monde entier un couvent. C'est le rêve d'un grand nombre de novateurs de coucher notre société, au nom de la civilisation, sur le lit de Procuste du monastère, comme si l'homme n'éprouvait pas pour la vie en commun une répugnance que peuvent seuls surmonter le sentiment religieux et l'exaltation d'un ascétisme mystique.

A cette époque, et c'est encore un peu comme cela aujourd'hui, chacun avait dans sa poche un système nouveau destiné à guérir radicalement l'humanité de toutes ses misères; chaque jour voyait éclore un nouvel onguent dont la vertu curative surpassait de beaucoup la médecine de la veille; la France n'était plus qu'une immense pharmacie socialiste où les apothicaires ne manquaient pas pour confectionner du matin au soir leurs pilules démocratiques. Il était bien convenu que la société allait rendre le dernier soupir, et qu'on avait tout au plus le temps de lui administrer un remède héroïque; malheureusement, cette société, qui avait lu Molière, n'avait qu'une confiance modérée dans les prescriptions de ses docteurs. Olibrius, qui croyait fermement, d'après ce qu'il avait entendu dire dans les clubs et autres laboratoires patriotiques, que le vieux monde était fini, était sans cesse poursuivi par cette idée qu'il fallait au plus vite tailler en plein drap dans les systèmes pour organiser tout d'une pièce un monde plus jeune, plus pimpant et plus vivace.

Précisément le Luxembourg était devenu l'arène où tous les chevaliers de l'innovation, bardés de syllogismes, cuirassés de propositions et armés de toutes pièces, rompaient des lances humanitaires; tournoi de discours, risible et déplorable

Carrousel où le premier venu pouvait aller courir la bague du socialisme. Chacun de ces paladins avait ses couleurs et sa devise. Celui-ci portait écrit sur son écu : *Organisation du travail*; cet autre : *République universelle* ; un troisième déployait un drapeau sur lequel on lisait ce glorieux cri de guerre : *La Propriété est un vol*. Tous ces preux, avides de gagner leurs éperons, exécutaient des passes d'armes sous les yeux de leur dame, je veux dire de la France, qui, semblable à une captive pour laquelle combattraient des ravisseurs, ne voyait dans l'issue du combat que la honte et le désespoir.

Olibrius, grâce à son ami Parenteau, à qui sa qualité bien connue d'apôtre phalanstérien ouvrait toutes les portes, fut assez heureux pour être invité à assister à une de ces discussions où se jouait, au bruit cadencé des périodes, le sort d'une grande nation. La vérité allait sans doute jaillir du choc de tous ces systèmes; il allait donc enfin pouvoir arrêter son idée et se consacrer tout entier au bonheur de ses semblables!...

Il y avait au Luxembourg deux sortes de scéances : les séances auxquelles assistaient les ouvriers qui venaient périodiquement recevoir la manne sociale et que le premier ouvrier de France, ainsi que s'intitulait modestement un jeune sectaire, nourissait de phrases sonores à défaut d'aliments plus substantiels, celles-là avaient lieu dans la salle de l'ancienne chambre des pairs, sous les lambris du privilége et sur les banquettes de l'aristocratie. Les débats de ces séances paraissaient plus ou moins sténographiés le lendemain dans le *Moniteur*. Puis il y avait les séances secrètes, les conférences intimes auxquelles étaient convié les dieux et les demi-dieux de l'Olympe palingénésique. C'était le laboratoire caché où se réunissaient les alchimistes du socialisme pour travailler en commun au grand œuvre. L'humanité pouvait dormir sur ses deux oreilles; tous les Flammel, tous les Ruggieri, tous les Balsamo de la science étaient à la recherche de la pierre philosophale.

Olibrius fit en tremblant son entrée dans ce conclave composé de vingt-cinq à trente personnes et présidé par un jeune homme d'une taille exiguë dont la figure douce et spirituelle prévenait au premier abord en sa faveur. Quand tout le monde eut pris place sur des fauteuils rangés en cercle, le jeune homme se leva majestueusement et d'une voix forte et claire débuta ainsi :

« Citoyens,

« La société actuelle ressemble à Louis XI mourant et s'étudiant à donner à son visage les trompeuses apparences de la vie ; elle croit vivre encore, cette société qui porte en elle le germe de mille morts, la misère, la prostitution, l'égoïsme, la concurrence ; mais chaque minute qui s'écoule lui enlève une partie de son existence ; elle râle et s'éteint dans les dernières convulsions de l'agonie. Quelle est la cause de tous ces maux ? faut-il en accuser la corruption de la nature humaine ? Non, la source du mal est dans le vice de nos institutions sociales.

— Permettez, interrompit un économiste qui s'était frauduleusement faufilé dans la réunion. Vous allez justifier sans vous en douter, les hôtes du bagne et les prédestinés de l'échafaud.

Le jeune homme avait fièrement arrêté son regard sur l'interrupteur.

— Cette objection ne saurait m'arrêter, continua-t-il, et je vous répondrai comme Rousseau, le grand apôtre du dix-huitième siècle, qui le premier avait pressenti la fraternité, que tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses, et que l'homme seul pervertit l'œuvre du Créateur. Ce serait blasphémer Dieu que de dire que les hommes naissent nécessairement pervers.

— Mais, répliqua l'économiste, n'admettez-vous pas au moins que trop souvent la misère n'est que la conséquence

de l'imprévoyance et de l'inconduite; les vices et les crimes ne sont-ils pas les résultats de l'abus que fait l'homme de sa liberté, abus qu'il n'est donné à aucune société de prévenir?

— Je pourrais nier la liberté humaine, reprit le jeune homme; de grands philosophes, Montaigne, entre autres, l'ont mise en doute; mais, en admettant qu'elle existe, elle se trouve comprimée et modifiée chez le pauvre et le malheureux.

— Alors vous déclarez que l'homme n'est jamais responsable de ses fautes ou de ses crimes, dit l'économiste.

— Oui, répliqua l'orateur, c'est la société qui en répond.

— Oh! oh! dit tout bas Olibrius à Parenteau, ceci est un peu fort; moi, membre de la société, je suis responsable, pour ma part, d'un crime qui s'est commis à cinquante lieues d'ici et je ne suis pas responsable du crime que je peux commettre... Que dis-tu de cela?

— Il n'y a plus de crimes possibles avec l'attraction et l'accord du dualisme humain, répondit celui-ci.

— Que le diable t'emporte, murmura Olibrius.

— Tous les vices, tous les crimes, continua le jeune orateur, n'ont qu'une cause, la misère; la misère elle-même n'est que le résultat de la concurrence, la concurrence est la guerre dans l'ordre des intérêts. Il importe donc aujourd'hui d'arrêter l'état social définitif vers lequel l'humanité va se mettre en marche. Il faut d'abord commencer par substituer à la lutte des intérêts particuliers ou de l'individualisme, l'harmonie de l'intérêt général. Pour cela faire, voici les moyens que je propose :

Le gouvernement sera considéré comme le régulateur suprême de la production et investi, pour accomplir sa tâche, d'une force *despotique*. Il lèvera un impôt dont le produit sera affecté à la création d'ateliers sociaux dans les branches les plus importantes de l'industrie nationale. Les capitaux seront

fournis par l'État aux ateliers gratuitement et sans intérêts. L'atelier sera régi par des règlements ayant force et puissance de loi.

Ainsi, citoyens, dans chaque branche de travail, l'atelier national aura pour mission spéciale de faire à ceux de l'industrie privée une concurrence écrasante qui les forcera à venir s'absorber dans son sein. De cette manière, la concurrence sera détruite par la concurrence même. C'est de l'homœopathie sociale. Les capitalistes qui verseront leurs fonds à l'atelier national recevront l'intérêt légal, mais ne participeront pas aux bénéfices.

Ce n'est pas tout encore ; les ateliers nationaux d'une même industrie répandus sur le territoire seront associés entre eux et rattachés comme succursales à un grand atelier central. Les chefs des travaux seront nommés à l'élection et administreront sous la surveillance de l'État. Les salaires seront égaux ; l'évidente économie et l'incontestable excellence de la vie en commun ne tarderont pas à faire naître de l'association des travaux la volontaire association des besoins et des plaisirs.

L'agriculture, citoyens, sera soumise au même régime. L'abus des successions collatérales est universellement reconnu. Ces successions seront abolies, et les valeurs dont elles seront composées, déclarées propriétés communales et inaliénables, pour être soumises au régime des ateliers sociaux.

De même que tous les ateliers d'une même industrie seront solidaires entre eux, on complétera le système en établissant la solidarité entre les industries diverses.

Tel est le système que j'ai l'honneur d'exposer, citoyens, système longtemps médité, et qui est, j'ose le dire avec la plus grande franchise, le dernier mot de la science sociale. »

Quelques applaudissements couvrirent les dernières paroles de l'orateur, qui jeta sur l'aréopage un regard interrogateur pour juger de l'effet qu'il avait produit.

— Monsieur, dit l'économiste, est-il permis de hasarder quelques objections.

— Faites, répondit le jeune homme qui venait d'exposer sa théorie.

— Eh bien, continua l'économiste, je commence par déclarer que votre conception sociale n'a que deux petits défauts, elle est injuste et impraticable. Elle est injuste, car vous voulez faire supporter à l'ancienne société le fardeau d'un emprunt destiné à fournir gratuitement des capitaux à quelques travailleurs, et par là vous constituez au profit de ces derniers un privilége monstrueux, vous dépouillez la masse au profit de quelques uns. Vous vous dites l'apôtre de la liberté et de la démocratie, et les deux piliers de l'édifice social que vous vous proposez d'élever sont le despotisme et l'aristocratie, car vous créez l'aristocratie en établissant des priviléges.

— Votre objection est spécieuse, répondit le jeune homme; le despotisme de l'État est nécessaire en effet au début de la société nouvelle pour établir cette société, mais il disparaîtra quand elle fonctionnera régulièrement. Les travailleurs sociaux seront privilégiés, cela est vrai; mais avec le temps il n'y aura plus d'autres travailleurs que ceux-là, et par conséquent plus de privilégiés.

— C'est le point de départ de tous les novateurs, reprit l'économiste, d'étouffer la liberté au nom de la liberté, de constituer l'aristocratie d'en bas sur les ruines de l'aristocratie d'en haut; sous ce rapport, vous n'avez fait que suivre la voie frayée par vos devanciers; mais je ne m'arrèterais pas à ce détail. La concurrence, dites-vous, est la guerre dans l'ordre des intérêts; et moi je vous réponds, au nom de l'expérience et de la raison, que la concurrence n'est pas la guerre, c'est la lutte, c'est l'émulation, c'est l'effort, c'est-à-dire la conditiou même de l'existence. Il y a des gens qui croient que l'harmonie résulte du silence des passions et de l'immobilité des forces; je considère ceux-là comme les bonzes de la pensée. Le monde

moral a deux pôles, comme le mode matériel, dont l'harmonie n'est produite que par la lutte des éléments ; ces deux pôles sont l'intérêt et le devoir, autour desquels gravitent l'homme et la société : l'un qui suscite l'émulation des intelligences et des forces ; l'autre qui les règle et les modère pour empêcher que la lutte ne devienne un combat.

— Argumentation d'un élève de Say et de Bentham, répondit dédaigneusement le jeune socialiste.

— Ceux-là, en effet, ne se vantaient pas d'avoir trouvé le dernier mot de la science, répliqua l'économiste, mais ils ont posé des principes qui n'ont point encore été destitués par les rêveries humanitaires. Jamais, il est vrai, il ne serait venu à l'idée d'un de ces économistes arriérés de se faire une arme destructive de la concurrence que l'on maudit, pour ramener violemment toutes les industries dans le giron de l'État. Le procédé a quelque chose de par trop infernal. Ruiner les gens pour les décider à entrer dans une association qui viserait au monopole industriel, ne serait-ce pas imiter les dominicains, qui préparaient par des autoda-fés la conversion des hérétiques ?

— La question n'est pas de savoir si les moyens que je propose sont violents, répondit le socialiste, mais s'ils sont efficaces pour arriver au but que nous poursuivons tous, le bonheur de l'humanité. S'ils sont violents et injustes au premier abord, qu'importe ! pourvu que le monde soit sauvé ! Une génération sera sacrifiée, je l'avoue, mais qu'est-ce qu'une génération dans la durée des siècles ?

— Je consens à accepter la discussion sur ce terrain, reprit l'économiste ; je laisse de côté la raison d'équité. Ecrasons, s'il le faut, dix millions d'hommes, si cette hécatombe doit assurer le bonheur des générations futures ; mais je vais vous prouver que vos combinaisons ne sont pas seulement violentes ; elles sont encore mauvaises et elles ne remédieraient à rien.

— Écoutons, pensa Olibrius, qui commençait déjà à désespérer du système de l'organisation du travail.

— J'admets, continua l'économiste, que vous parviendrez peut-être à empêcher à l'intérieur la concurrence entre les ouvriers d'un même atelier et entre les ateliers d'un même peuple. Mais cela sera peu de chose, cela ne sera même rien tant que les peuples pourront se faire concurrence entre eux par le génie industriel, par les capitaux et par la main-d'œuvre. Voilà l'inconvénient de ce système absolu sorti tout d'une pièce de votre imagination; il ne pourrait réussir tant bien que mal qu'à la condition vraiment trop problématique d'un consentement universel. Ce n'est pas assez de faire de la France un couvent industriel; la règle, pour être observée, devrait embrasser toute l'étendue du globe. Tant que la liberté de l'industrie existera quelque part, elle menacera l'industrie cloîtrée de sa concurrence, et la contrebande brisera votre sceptre régulateur.

— Fourier avait prévu votre objection, s'écria triomphalement Parenteau, il avait décrété l'harmonie universelle du globe.

— A la bonne heure! répondit en riant l'économiste, Fourier a été plus logique dans l'absurde : d'un trait de plume il a *phalanstérisé* le monde; reste à savoir si l'univers observera le décret de l'omniarque sociétaire.

— Nous l'y forcerons par la *cabaliste*, vociféra Parenteau.

— Fourrier est une brute, riposta un sectaire dont nous parlerons plus tard.

Parenteau allait répliquer; mais le président, agitant sa sonnette, réclama le silence, et l'économiste poursuivit:

« Si je n'avais pas été interrompu, je vous aurais cité l'exemple de Méhémet-Ali. Il est, lui, propriétaire du sol égyptien; il est à la fois capitaliste et fermier; mais il ne reste pas maître de fixer le prix des cotons qu'il récolte. Le marché d'Alexandrie subit l'influence des marchés ouverts à la production, comme New-York, ainsi que des marchés ouverts à la consommation, comme le Havre et Marseille.

Quant à l'égalité des salaires, je l'admettrai volontiers lorsque vous m'aurez prouvé l'égalité des forces et des intelligences. Les inégalités sociales existent et ont existé de tout temps; elles sont la conséquence nécessaire des inégalités que la nature met entre les hommes. Dès qu'il existe dans le monde des forts et des faibles, des intelligences largement douées et d'autres qui réfléchissent à peine un rayon de la lumière céleste, il devient impossible à la société de placer tous les hommes sur le même rang. Si vous payez celui qui est faible autant que celui qui est fort, si l'homme qui ne travaille pas a le même salaire que celui qui succombe à la fatigue. je ne dirai pas seulement que cela est absurde, mais que cela est immoral; car vous désorganisez le travail, cette chose sainte, au lieu de l'organiser, et vous faites d'un peuple valeureux et fort un ramassis de fainéants et de misérables.

— Halte-là ! s'écria le jeune socialiste, vous ne m'avez pas compris; je n'ai pas retranché, comme vous le prétendez, de l'ordre industriel l'émulation qui est dans toute réunion d'homme l'aiguillon du travail, je l'ai seulement transformée. Le soldat obéit au point d'honneur militaire; le travailleur socialiste obéira au point d'honneur du travail; celui-là sera déclaré lâche et indigne qui restera sans rien faire. Les ouvriers de l'avenir seront comme les soldats de la société moderne, qui doivent, sous peine d'infamie, défendre vaillamment leur drapeau.

— Votre comparaison part d'une base inexacte, répondit l'économiste; je ne connais pas d'armée qui ait supprimé entièrement dans ses rangs le ressort de l'intérêt personnel que vous voulez abolir dans les légions industrielles. Le soldat obéit aux lois de l'honneur, mais il a aussi devant les yeux la perspective d'un légitime avancement; si la mort l'épargne, il enlèvera d'assaut le brevet d'officier. Dans l'armée anglaise, où l'avancement est limité pour les simples soldats aux grades inférieurs, on a jugé nécessaire d'ajouter au sentiment

du devoir le stimulant énergique de l'intérêt en promettant ou en allouant à tous des parts de butin. *Prize money*. Il est des mobiles qui n'agissent pas sur les natures grossières; il faut donc se résigner à faire états de appétits à côté des sentiments et des principes.

Tout législateur doit prendre la nature humaine comme elle est; l'amour de soi, le sentiment de la conservation fait partie de nos instincts; il faut sans doute lui opposer la sympathie et le devoir pour empêcher qu'il ne prenne un développement exclusif, et qu'il ne dégénère en égoïsme; tenons compte de la personne et de la famille en organisant la société. Les lois de Dracon ne furent pas exécutées parce qu'elles excédaient les forces de l'homme.

Je sais bien que vous allez me dire qu'il y a encore un moyen de résoudre la question en réglant le salaire selon les besoins; eh bien! ce système serait le pire; au point de vue moral, la règle des besoins, excitant tous les appétits, mènerait droit à la débauche; elle retrancherait de la société le dévouement et le sacrifice; le plus brutal sensualisme règnerait sur la terre; rien ne distinguerait l'homme de la brute. Avec ce système, Vitellius aurait droit à cent mille francs de rente, et Pierre Corneille serait mis à la ration du soldat.

Je terminerai ces considérations générales sur votre système, ajouta l'économiste, par un dernier mot : vous vous défendez de toutes vos forces de toucher à l'arche sainte de la famille, et vous la mettez en pièces, car la discorde entre les hommes et la promiscuité des femmes seraient les premiers effets de la vie commune. Vous vous défendez de toutes vos forces d'être communiste, et, quelque soin que vous preniez de dissimuler le fond de votre pensée sous l'éclat et les enjolivements de la forme, vous êtes communiste, car lorsque l'atelier national aurait, suivant votre vœu et votre prévision, envahi et absorbé toute propriété, tout capital, toute industrie, il se confondrait

Je ne crois donc pas plus à la théorie ambitieuse du Luxembourg qu'à l'utopie phalanstérienne. Je n'ai qu'une confiance médiocre dans l'omnipotence de l'État devenu seul propriétaire, et je ne suppose pas que Dieu ait précisément donné des ongles aux tigres et aux lions pour cirer les bottes des *harmoniens*. La vérité n'est donc pas là; si quelqu'un peut se flatter de la posséder, je crois sans fatuité que c'est moi : prêtez-moi trois minutes d'attention.

L'ignorance de soi-même a été dans tous les temps le plus grand malheur de l'individu. Les anciens étaient si bien de cet avis, qu'ils regardaient l'homme comme un petit monde (*microcosme*), et que la devise de Solon inscrite sur le fronton du temple de Delphes était celle-ci : *connais-toi toi-même*. Pour arriver à la connaissance de soi-même, il ne suffit pas de monter à califourchon sur le dos de l'observation, et de galoper à travers ses instincts, ses désirs, ses passions et ses volontés et tous les autres attributs qui sont du domaine de l'esprit humain. L'observation est une haquenée, tantôt fougueuse, tantôt rétive, qui va tour à tour au pas, au trot, au galop, et le plus souvent se couche au milieu de la route sans vouloir aller plus loin. D'ailleurs, dans ce périlleux voyage autour de la conscience, que de contrées se dérobent le plus souvent à votre lorgnette observatrice! il faut donc avoir recours à un autre procédé, à un procédé matériel et irréfutable. La nature nous a placé sur le crâne des saillies et des anfractuosités qui sont la reproduction en quelque sorte mathématique du développement interne du cerveau. A l'aide de ces organes indicateurs d'une qualité bonne ou mauvaise, d'une vertu ou d'un vice, il est facile, par le *palpement*, de se connaître, non-seulement soi-même, mais de connaître les autres à la première vue.

— Votre procédé, interrompit Olibrius, qui ne put retenir une envie de rire, ne servira guère que les gendarmes et les procureurs de la République.

— Voilà précisément où je vous attendais, répondit triomphalement le disciple de Gall; sans doute, si je n'avais trouvé que cela, mon système serait incomplet : mais, après bien des nuits de travail, je suis arrivé à une découverte qui va, en quelques années, changer la face de l'humanité. J'ai confectionné des calottes en caoutchouc qui, appliquées de bonne heure sur la tête de l'enfant, compriment les organes malfaisants et vicieux, et développent au contraire les organes intelligents. Jusqu'à ce jour la tête de l'homme, il faut bien le dire, a poussé au hasard comme un champignon; moi, je veux la diriger, la cultiver et en faire un chef-d'œuvre à l'aide du tuteur, je veux dire de la calotte en caoutchouc. Dans vingt-cinq ans il n'y aura plus ni voleurs, ni idiots, ni paresseux, ni malfaiteurs; le monde ne sera peuplé que de gens de bien et d'hommes de génie; et maintenant, pour prix de ma découverte, je ne demande que l'estime de mes concitoyens et le débit de mes calottes organiques, prix : 3 fr. 50 c.

— Votre découverte est fort belle sans doute, répondit Olibrius, qui commença à comprendre à quel fou il avait affaire, mais les résultats se feraient longtemps attendre, et le monde a besoin d'être sauvé tout de suite.

— Quoi, vous me refuserez vingt-cinq années; mais que fait un quart de siècle à l'univers éternel? Dans vingt-cinq ans, monsieur, aura lieu la réalisation définitive du grand problème de la pondération des esprits, prophétisée par l'apôtre saint Jean au septième chapitre de l'Apocalypse. Le bélier à la tête d'argent et aux cornes d'or est le symbole de la perfection divine à laquelle doit atteindre, par des phases successives, ce petit écrin merveilleux qui renferme le diamant du cerveau. Vous doutez des calottes en caoutchouc? autant vaudrait douter de Gall lui-même. Tenez, monsieur, regardez-moi cette calotte-ci, elle est destinée à la fabrication d'un poëte. L'enfant auquel on appliquera cet appareil ingénieux sera un jour aussi grand qu'Homère et que Shakspeare. Remarquez, je

vous prie, le développement fabuleux des organes de l'imagination. Quelle saillie de comparaison! quelle protubérance d'idéalité! O mon siècle! voile-toi la face, il y a un homme qui a prétendu nier l'efficacité sociale des calottes organiques!

— Monsieur, répondit Olibrius, qui ne crut devoir faire aucune objection, je ne nie pas, et, pour prouver combien je m'intéresse à votre découverte, je veux sur-le-champ faire sur moi-même l'application de votre système; donnez-moi une calotte.

— De quelle sorte la voulez-vous? Vous faut-il un appareil de mathématicien, de banquier, de médecin.... non, ajouta-t-il, je sais ce qu'il vous faut, vous êtes philosophe, cela se voit à la forme allongée de votre menton... tenez, voilà ce qui vous convient.

Olibrius essaya sur-le-champ sa coiffure palingénésique et prit congé du novateur industriel, en songeant à part lui combien d'années il lui faudrait encore attendre pour égaler le génie de Descartes.

Olibrius revint chez lui peu convaincu de l'excellence mathématique du système des calottes en caoutchouc. Quelque naïve que fut sa foi sociale, il ne voyait dans la découverte du phrénologue qu'une ingénieuse mystification : le fouriérisme était un rêve, l'organisation du travail une ineptie... que faire? Il tomba dans cette tristesse qui suit les grands désappointements... il regarda autour de lui, et ne vit que l'ennui et la solitude. Il accusait le ciel, dans ses heures d'abattement, de lui avoir donné un amour immodéré pour ses semblables; car, s'il se condamnait à fouiller avec son crochet philosophique les coins et les recoins des théories réformatrices, c'était par pure philantropie, par besoin d'être utile à l'humanité. Bien des gens s'évertuaient à vouloir lui prouver que l'humanité se portait encore assez bien pour se passer des onguents des modernes empiriques: Olibrius les plaignait au

fond de l'âme, quand il ne pouvait parvenir à leur faire l'opération de la *cataracte sociale*. Pour lui, il était convaincu qu'il y avait un Christ quelque part; il ne s'agissait que de le trouver.

Il était dans ces dispositions lorsque Parenteau tomba chez lui un beau matin.

— Eh bien, lui dit Olibrius! poursuis-tu toujours l'accord du dualisme humain?

— Il s'agit bien de l'accord du dualisme humain! répondit celui-ci; le fouriérisme est une ânerie et Considérant un farceur; d'ailleurs, la *Démocratie pacifique* ne paie plus qu'un sou la ligne. Tout système où il n'y a que de l'eau à boire est un système jugé; j'ai été harmonien, n'en parlons plus.

— Ainsi tu es dissident?...

— Tout ce qu'il y a de plus dissident!

— Tu renonces à la limonade, au beeftakier, à l'antilion, au congrès sidéral?

— Et à la queue de six pieds avec l'œil au bout, interrompit Parenteau; je répudie les *vestels*, et je donne ma démission de futur grand *géniteur*. Cantagrel s'arrangera comme il pourra...

— Et quelle est la cause de cette subite transformation?

— Voilà, répondit Parenteau; ma *papillonne* m'a poussé vers une officine de la rue Coq-Héron, où l'on s'occupe avec une incontestable supériorité des souffrances de la masse et de la fondation d'un nouveau journal. J'y ai rencontré un assez grand nombre d'harmoniens qui avaient faussé compagnie à la boutique phalanstérienne; cela ne m'étonne pas, Cantagrel est un pacha et Considérant un despote. Jean Journet ne cesse de le répéter depuis deux ans. Tu ne connais pas Jean Journet, c'est un apôtre de première volée, dont la profession est de prêcher partout. Saint Jean ne prêchait qu'au désert, Jean Journet prêche au théâtre, dans la rue, à l'estaminet, chez lui et chez les autres, à la volonté des personnes; je te ferai faire

sa connaissance, il te parlera de Moïse, des Pyramides, e Swucndenborg, de madame Tallien et des troubadours du moyen-âge avec une égale facilité. Ce garçon là est ébouriffant ; Alexandre Dumas lui a fait, il y a trois ans, une pension de douze cents francs de rentes, dont il lui a payé la première quinzaine avec la plus scrupuleuse exactitude. Jean Journet en était étonné, Alexandre Dumas l'était encore plus. Jean Journet, qui est un peu prophète, disait : Ça ne peut pas durer. Tout cela, c'est pour te dire que j'ai trouvé dans l'officine de la rue Coq-Héron un homme étonnant, extraordinaire, unique, qui m'a démontré en trois mots que Fourier n'était qu'un crétin et Considérant un *rempailleur d'idées*. Cet homme-là vous empoigne la société par le collet, vous la secoue et la pulvérise d'un coup de poing, c'est le Titan du socialisme. Il entasse les systèmes sur les théories, les doctrines sur les symboles, Pélion sur Ossa, Pierre Leroux sur M. Cabet, et quand sa montagne d'hommes, de choses, d'idées, de principes, de systèmes, de formules, de dilemnes et de catachrèses sera assez haute, il grimpera dessus et escaladera le ciel pour mettre le bon Dieu à la porte et fonder une nouvelle dynastie céleste. C'est son idée ; il m'a même promis une place...

— Dans le ciel ? interrompit Olibrius.

— Non, dans son journal, en attendant mieux. Viens avec moi, il tient une conférence aujourd'hui, tu vas l'entendre. Tous les novateurs de notre temps ne lui vont pas à la cheville. Il est à la fois le Confucius, le Tyrtée, l'Attila, le Charlemagne de la thèse et de l'antithèse ; c'est l'opérateur du fait et de l'idée ; si on le laisse faire, il amputera si bien la société qu'elle sera à tout jamais guérie ; avec son terrible scalpel, il fera tomber les bras, les jambes et même la tête du vieux corps social. Mets un faux col et hâte-toi de me suivre. »

Olibrius et Parenteau se dirigèrent vers l'officine de la rue Coq-Héron.

Olibrius fut assez étonné de voir que celui que son ami lui

avait représenté comme un Attila, un Charlemagne et un Titan, avait la placide apparence d'un honnête paysan de la Franche-Comté; ce Confucius en favoris blonds abritait son regard derrière des lunettes d'écaille. Rien dans la personne du novateur ne révélait le Titan à la première ni même à la seconde vue.

Au bout de quelques secondes il prit la parole :

« Je commence par déclarer, dit-il, que le communisme reproduit toutes les contradictions de l'économie politique. Son secret consiste à substituer l'homme collectif à l'individu dans chacune des fonctions sociales : production, échange, consommation, éducation, famille. Et comme cette nouvelle évolution ne concilie et ne résolut toujours rien elle aboutit fatalement, aussi bien que les précédentes, à l'iniquité et à la misère.

« ... Voilà ce que veulent ces réformateurs hypocrites, à qui la justice, la raison, la science ne sont rien, pourvu qu'ils commandent aux autres et qu'ils jouissent. Ce sont, en tout, des partisans déguisés de la propriété; ils commencent par prêcher le communisme, puis ils confisquent la communauté au profit de leur ventre.

« Que servirait de dire : Le communisme ou le socialisme n'est pas responsable des erreurs de M. Cabet, s'il est démontré que tous ceux qui parlent autrement que lui raisonnent cependant toujours comme lui ?

« Tout cela plus ou moins raisonné, plus ou moins communiste et social, n'a pas droit de nous occuper; il est clair que la méthode, la science, n'y entrent absolument pour rien.

« A quel degré d'abaissement intellectuel faut-il que nous soyons parvenus, pour que la critique se croit obligée de remuer tout ce fumier ?

« Le communisme, ce n'est pas la science, c'est l'annihilation !

« Le communisme, pour subsister, supprime tant de mots,

tant d'idées, tant de faits, que les sujets formés par ses soins n'auront plus besoin de parler, de penser ni d'agir : ce seront des huîtres attachées côte à côte, sans activité ni sentiment, sur le rocher... de la fraternité ! Quelle philosophie intelligente et progressive que le communisme !

« La communauté est le terme fatal du socialisme ! et c'est pour cela que *le socialisme n'est rien, n'a jamais rien été, ne sera jamais rien*, car la communauté c'est la négation dans la nature et dans l'esprit, la négation au passé, au présent et au futur.

« Le socialisme ne possède rien qui lui soit propre : ce qui le distingue, le constitue, le fait être ce qu'il est, c'est l'arbitraire et l'absurdité de ses emprunts.

« *Avez-vous rencontré dans le socialisme, je parle du socialisme dogmatique, autre chose que de la vanité et de la bêtise? Dites si je calomnie.*

« Le communisme est le dégoût du travail, l'ennui de la vie, la suppression de la pensée, la mort du moi, l'affirmation du néant. Le communisme dans la science comme dans la nature, est synonyme de nihilisme, d'indivision, d'immobilité, de nuit, de silence. C'est l'opposé du réel, le fond noir sur lequel le créateur, Dieu de lumière, a dessiné l'univers.

« En philosophie, le communisme ne pense ni ne raisonne; il a horreur de la logique, de la dialectique et de la métaphysique ; il n'apprend pas, il croit. En économie sociale, le communisme ne compte ni ne calcule ; il ne sait ni organiser, ni produire, ni répartir ; le travail lui est suspect, la justice lui fait peur. Indigent par lui-même, incompatible avec toute spécification, toute réalisation, toute loi ; empruntant ses idées aux plus vieilles traditions, vague, mystique, indéfinissable, prêchant l'abstinence en haine du luxe, l'obéissance en crainte de la liberté, le quiétisme en horreur de la prévoyance : c'est la privation partout, la privation toujours. Le communisme, lâche et énervant, pauvre d'invention, pauvre d'exécution,

pauvre de style, le communisme est la religion de la mi sère.

« Quant aux faits et gestes du socialisme, tant dans notre siècle que dans les siècles précédents, la tâche serait au-dessus de ma patience, et ce serait dévoiler trop de misères, trop de turpitudes. Comme homme de réalisation et de progrès, *je répudie de toutes mes forces le socialisme vide d'idées, impuissant, immoral, propre seulement à faire des dupes et des escrocs.* N'est-ce pas ainsi qu'il se montre depuis vingt ans, annonçant la science et ne résolvant aucune difficulté, promettant au monde le bonheur et la richesse, et lui-même ne subsistant que d'aumônes, et dévorant, sans rien produire, d'énormes capitaux ?...

« Toutes les utopies sociales, depuis l'Atlantide de Platon jusqu'à l'Icarie de Cabet, pressées dans leur signification, se réduisent à la substitution d'une *antinomie* à une autre *antinomie*. Le mérite, chez toutes, quant à l'invention, est zéro; la broderie n'est qu'un insignifiant accessoire. Ces écrivains sont tous d'insipides plagiaires, des économistes, des propriétaires travestis, qui, tandis que l'humanité gravit péniblement la montagne où elle doit se transfigurer, se donnent l'originalité de la redescendre..

« Que mes amis communistes me le pardonnent! Je serais moins âpre à leurs idées si je n'étais invinciblement convaincu, dans ma raison et dans mon cœur, que le communisme, le républicanisme et toutes les utopies sociales, politiques et religieuses, qui dédaignent les faits et la critique, sont le plus grand obstacle qu'ait présentement à vaincre le progrès.

« Le communisme, je m'en suis souvent plaint, est la négation même de la société dans sa base. »

Que m'a donc dit Parenteau? pensa Olibrius; il appelle cet homme-là un novateur, un Attila, mais c'est purement et simplement un membre très-distingué de l'Académie des sciences morales et politiques. Je me demande comment il n'est

pas encore chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre du Mérite civil de Prusse.

L'orateur but un verre d'eau et continua :

« Et cependant, citoyens, qu'est-ce la que propriété ? La propriété c'est le vol : il ne se dit pas en mille ans deux mots comme celui-là. Je n'ai d'autre bien sur la terre que cette définition de la propriété, mais je la tiens plus précieuse que les millions de Rotschild, et j'ose dire qu'elle sera l'événement le plus considérable de notre temps. »

Olibrius n'en revenait plus ; ce changement de front subit le déroutait tellement qu'il n'osait en croire ses oreilles.

« Mais, monsieur, lui dit-il, tout à l'heure vous avez battu en brèche avec un immense talent le communisme, et maintenant vous dites que la propriété c'est le vol.

— Citoyen, répondit le sectaire, l'esprit humain procède en formulant successivement une idée positive, puis une idée négative contraire à la première ; c'est là-dessus que j'ai basé mon système des contradictions. J'ai commencé par soutenir la thèse, maintenant j'aborde l'antithèse.

— Mais, monsieur, cette discussion n'est donc qu'un jeu d'esprit, un ergotage de scolastique ?

— Monsieur, répliqua brutalement le Lama socialiste, vous penserez de moi ce qu'il vous plaira, mais je vous prie de ne plus m'interrompre. »

Puis il continua à pérorer pendant plusieurs heures, renversant tout, brisant tout, attaquant les systèmes, éventrant les institutions, déclarant que Dieu est le mal : et ne plantant sur cet amas de ruines aucune formule définitive.

Olibrius saisit au passage des phrases telles que celles-ci :

« Pourquoi donc faire intervenir sans cesse dans des questions d'économie la fraternité, la charité, le dévouement et Dieu ? Ne serait-ce point que des utopistes trouvent plus aisé de discourir sur ces grands mots que d'étudier sérieusement les manifestations sociales ? Fraternité ! *Frères, tant*

qu'il vous plaira, pourvu que je sois le grand frère et vous le petit; pourvu que la société, notre mère commune, honore ma primogéniture et mes services en doublant ma portion.

« Charité! Je nie la charité, c'est du mysticisme. Vainement vous me parlez de fraternité et d'amour. Je reste convaincu que vous ne m'aimez guère, et je sens très-bien que je ne vous aime pas; votre amitié n'est que feinte, et, si vous m'aimez, ce n'est que par intérêt.

« Dévouement! Je nie le dévouement, c'est du mystcisme. Parlez-moi de doit et d'avoir, seul critérium à mes yeux du juste et de l'injuste, du bien et du mal dans la société.

« Dieu! je ne connais point de Dieu; c'est encore du mysticisme. Commencez par rayer ce mot de vos discours, si vous voulez que je vous écoute; car trois mille ans d'expérience me l'ont appris: quiconque me parle de Dieu en veut à ma liberté et à ma bourse. Combien me devez-vous? Combien vous dois-je? *Voilà ma religion et mon Dieu.*

« Certes, je crois avoir prouvé que l'abandon de la Providence ne vous justifie pas; mais, quel que soit notre crime, nous ne sommes point coupables devant elle, et — s'il est un être qui, avant nous et plus que nous, ait mérité l'enfer, il faut bien que je le nomme: *c'est Dieu.* —

« Le vrai remède au fanatisme, selon nous, n'est pas d'identifier l'humanité avec Dieu, ce qui revient à affirmer, en économie sociale, la communauté; en philosophie, le mysticisme et le *statu quo*; c'est de prouver à l'humanité que Dieu, au cas qu'il y ait un Dieu, est son ennemi. »

Parenteau applaudissait avec une frénésie stupide, et, il faut dire, à la honte de l'auditoire, qu'il n'était pas le seul à battre des mains; quant à Olibrius, qui regardait le Titan et socialiste comme un mystificateur dans le genre de l'homme aux calottes en caoutchouc, il se disposait déjà à gagner la porte, lorsque le sectaire l'arrêta et lui dit:

« Vous êtes étonné, citoyen; vous voudriez bien savoir ce que je suis...

— Je l'avoue, répondit Olibrius.

— Eh bien! répliqua le sectaire, je ne suis ni républicain, ni démocrate, ni aristocrate, ni théocrate, ni constitutionnel; je suis la contre-partie de tout cela, je suis *anarchiste*.

— Bravo, s'écria Parenteau,

— Anarchie, continua l'orateur, absence de maître, de souverain, telle est la forme de gouvernement dont nous approchons tous les jours, et que l'habitude invétérée de prendre l'homme pour règle et sa volonté pour loi nous fait regarder comme le comble du désordre et l'expression du chaos. Tout ce qui est matière de législation et de politique est objet de science et non d'opinion. Le peuple est à la fois gardien de la loi et pouvoir exécutif; appelons donc de tous nos vœux le règne bienfaisant de l'anarchie. »

Cette fois-ci, Olibrius n'y tint plus; il prit sa canne et son chapeau, sauta par-dessus les chaises des auditeurs, et descendit les escaliers quatre à quatre, en se demandant comment on avait pu faire une réputation d'homme de génie à un fou furieux qui insultait Dieu, la propriété, la famille, la société: tout cela pour mettre la banque d'échange à la place de la Banque de France, pour substituer un morceau de papier sans valeur à une pièce de cent sous.

En sortant du local de la rue Coq-Héron, Olibrius se rendit au jardin du Palais-Royal pour prendre l'air et oublier les inepties qu'il venait d'entendre; il laissait exhaler sa mauvaise humeur contre Parenteau, qui l'avait entraîné chez l'Attila de la propriété, chez cet homme qui jonglait avec des phrases et avait le triste talent de faire tenir la première idée venue en équilibre sur la pointe d'un paradoxe, lorsqu'il aperçut, majestueusement drapé à quelques pas devant lui, un personnage dont la barbe gigantesque décrivait de folles arabesques sur une espèce de souquenille verte. Ce personnage, qu'Oli-

brius avait vu à la réunion de la rue Coq-Héron, vint à lui, et lui dit:

— L'homme que vous venez d'entendre est un usurpateur, un misérable, un bandit; il se dit socialiste, il ne l'est pas; il a fait tous ses efforts pour me tuer sous les coups de sa dialectique, mais je vivrai autant que le monde.

— Qui donc êtes-vous? demanda Olibrius.

— Je suis le mapah.

— Qu'est-ce que le mapah?

— Le mapah, c'est l'homme androgyne, l'homme père et mère. Mapah est composé de deux mots : papa maman; *ma pa*. J'ai ajouté un *h* pour donner à ce nom symbolique une apparence orientale. C'est de la couleur locale humanitaire. Le monde est sauvé, j'ai trouvé la solution du grand problème, nous entrons dans l'évadaïsme.

— Qu'est-ce que l'évadaïsme?

— C'est la synthèse du grand Evadam.

— Je ne comprends pas très-bien, répondit Olibrius.

— Vous allez comprendre. L'évadaïsme est une formule qui renferme les noms de l'homme-femme, ou, si vous aimez mieux, de la femme-homme. Eve et Adam l'androgyne, le père et la mère, les deux êtres séparés, ne font plus qu'un. L'homme est réuni à la femme et la femme à l'homme. L'antagonisme des deux sexes, source de tous les maux, n'existe plus, l'homme est libre, la femme est libre, tout le monde est libre. Vive la liberté!

— L'égalité et la fraternité, ajouta Olibrius, j'ai vu cette triple devise inscrite sur les monuments publics depuis quelques jours; il reste à savoir si nous en sommes plus libres, plus égaux et plus fraternels.

— Enfant, reprit le dieu, vous cherchez la vérité et vous êtes déjà piqué au cœur par le ver du scepticisme; écoutez-moi donc: le monde a d'abord été à l'état de *minéralité*, puis d'*animalité*, puis d'*hominalité*; il est passé aujourd'hui

dans la phase évadienne, qui est la synthèse épopéique des harmonies planétaires. Il y a deux mille ans, Dieu s'est fait homme dans l'incarnation du Christ pour sauver les hommes ; il y a trente-trois ans, Dieu s'est fait peuple dans l'incarnation du peuple français, qui est mort à Waterloo pour sauver les nations. Waterloo, ajouta-t-il, est un dérivé de *water*, qui veut dire eau en hollandais, et de *lande*, qui signifie terre en vieux français. L'eau et la terre, le monde. Waterloo est le Calvaire moderne. Aux deux pôles, expansion et amour. Mais entrons dans un estaminet, car je me meurs de soif..... »

Le dieu tira une pipe culotée de sa poche, la bourra de tabac, l'alluma et continua après avoir préalablement avalé deux verres de bière :

« Napoléon n'était pas un crétin, ainsi que l'ont prétendu quelques novateurs téméraires ; Napoléon, c'était le peuple fait empereur, et tous les monuments élevés par son génie resteront comme autant de monuments de l'ère évadienne qui commence. Napoléon était évadien. La croix d'honneur instituée par lui est la signification symbolique et mythique du globe ; chacune de ses cinq branches représente une des cinq parties du monde. Si vous m'avez compris, vous saurez donc que les barrières élevées entre les nations par le despotisme des maîtres vont se briser au premier choc du bélier évadien. Le prolétariat cesse, le monopole disparaît ; aux deux pôles, expansion et amour, gloire au mapah le grabatier ! et prêtez-moi cinq francs.... »

Olibrius tira cent sous de sa poche et les remit au dieu, qui se croyait gêné pour le moment.

« Il y a quelque temps, poursuivit le dieu après avoir glissé la pièce de cent sous dans sa poche, rien ne manquait à mon bonheur ; j'avais un disciple avoué, mais il m'a abandonné. Que de grandes choses nous avons faites ensemble ! Nous avons publié un livre qui restera comme l'évangile de l'avenir ;

vous l'avez peut-être lu. L'évadaïsme exige que chacun se dépouille de son nom, l'égalité absolue ne pouvant exister avec des dénominations particulières à chaque individu. Dans la religion évadienne, monsieur, on ne s'appelle pas; cependant mon disciple, voulant concilier cette règle avec les anciennes habitudes de la société, prit un terme moyen qui satisfaisait son amour-propre d'auteur; il fit paraître l'évangile évadien sous ce titre :

EXPOSITION
DES THÉORIES SUPÉRIEURES,
DEPUIS
MIAOS ET CHOU-KING,
PAR CELUI
QUI FUT PARENTEAU.

Quoi ! s'écria Olibrius, c'était Parenteau qui était votre disciple !

—Lui-même! Il m'a abandonné, l'ingrat, quand le nerf de la religion évadienne est venu à manquer. Je veux parler de l'argent. Il a passé aux Volsques de la *Démocratie pacifique*. C'est lui qui rédige dans ce canard socialiste la petite correspondance de la quatrième page :

— A M. T. B. à Marseille. Reçu les 25 fr. Vive la France!

— A M. F. à Besançon. Nous attendons les 50 fr. Vive la liberté !

— A M. Z. Envoyez-nous donc le mandat de 60 fr. Vive l'égalité !

— Il paraît, ajouta le dieu, qu'il déploie le plus grand talent dans cette rédaction difficile. On prétend même qu'il a excité la jalousie de Cantagrel.

— Parenteau a abandonné le fouriérisme depuis hier, répondit Olibrius. Il s'est fait le disciple de votre ennemi, le Lama de la rue Coq-Héron. »

Le dieu poussa un soupir de cachalot. Sa *papillonne* le perdra, dit-il, mais l'évadaïsme triomphera sans lui... Adieu, monsieur; réfléchissez à mes paroles, et faites-vous évadien. Là est la vérité philosophique, morale et religieuse. Si on vous dit que je me suis laissé acheter par le gouvernement, n'en croyez rien. Aux deux pôles, expansion et amour. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Après avoir prononcé ces paroles, le dieu ralluma sa pipe et sortit de l'estaminet.

L'évadaïsme, il faut le dire à la louange d'Olibrius, ne lui parut pas, malgré les paroles enthousiastes du Mapah, le dernier mot de l'humanité. Le Lama de la rue Coq-Héron et le dieu évadien, juchés sur le piédestal de leurs périodes, lui semblaient également insensés; seulement le premier était un fou furieux auquel, dans l'intérêt des passants, il eût été utile de mettre une camisole de force. Olibrius s'était lancé dans la voie de l'investigation, il ne crut pas devoir s'arrêter encore; mais il ne pouvait déjà se dissimuler que la route serait longue et la tâche difficultueuse; il entendait chaque jour parler du socialisme comme d'une doctrine toute prête qui n'attendait que le moment de l'application, et il venait de faire en quelques jours connaissance avec quatre ou cinq socialismes qui se combattaient, se disputaient et s'injuriaient à grand renfort d'épithètes de carrefour. Évidemment il n'avait vu jusque-là que des rêveurs, des sectaires et des utopistes, et l'x sociale restait encore à trouver.

Un soir, il pénétra, moyennant la modeste rétribution de 5 centimes, dans la salle Valentino.

Deux mille personnes environ, parmi lesquelles on remarquait un grand nombre d'ouvriers et d'ouvrières, écoutaient dans le plus religieux silence un vieillard qui faisait l'exposition de sa doctrine.

« Citoyens, disait l'orateur, autour d'Icara, capitale de l'Icarie, remarquable par ses rues à chemins de fer, ses trottoirs

couverts, ses tunnels, ses fontaines, ses édifices de toute sorte, se grouperont cent villes principales dont chacune sera entourée de dix villes communales ; placées au centre de territoires égaux, ces cités seront construites sur des plans modèles, et réaliseront, sous le rapport de la propreté, de la commodité et de l'élégance, les rêves les plus difficiles des architectes voyers. Des établissements agricoles et non moins parfaits dans leur genre orneront et féconderont les campagnes. Dans ces magnifiques demeures, les Icariens vivront en communauté de biens et de travaux, de droits et de devoirs, de bénéfices et de charges. Ils ne connaîtront ni propriétés, ni monnaie, ni vente, ni achat ; ils seront égaux en tout, Tous travailleront également pour la république ou la communauté. C'est elle qui recueillera les produits de la terre et de l'industie, et qui les partagera également entre les citoyens ; c'est elle qui les nourrira, les vêtira, les logera et leur fournira à tous ce dont ils auront besoin, d'abord le nécessaire, ensuite l'utile et enfin l'agréable.

— Au moins, pensa Olibrius, celui-là ne dissimule pas sa pensée sous les draperies de ses phases ; il avoue tout d'abord qu'il est franchement communiste.

— C'est la république ou la communauté, continua le vieillard, qui chaque année déterminera tous les objets qu'il est nécessaire de produire ou de fabriquer pour la nourriture, le vêtement, le logement et l'ameublement du peuple. Elle seule les fera fabriquer par ses ouvriers dans ses établissements, toutes les industries et toutes les manufactures étant nationales, tous les ouvriers étant nationaux ; elle fera construire ses ateliers, choisissant toujours les positions les plus convenables et les plans les plus parfaits, organisant des fabriques immenses ; elle instruira ses nombreux ouvriers, leur fournira les matières premières et les outils, leur distribuera le travail, et les payera en nature au lieu de les payer en argent ; elle recevra tous les objets manufacturés, et les déposera dans ses

immenses magasins pour les partager ensuite entre tous ses travailleurs, ou plutôt tous ses enfants.

Pour rendre possible au gouvernement l'accomplissement de cette tâche gigantesque, des statistiques cantonales, provinciales et nationales seront dressées chaque année; le commerce sera remplacé par des fonctionnaires publics, qui recueilleront et répartiront tous les produits de l'industrie et de l'agriculture.

En Icarie, le travail n'aura rien de répugnant. Des machines prodigieusement multipliées y dispenseront l'homme de tout effort pénible. Des dispositions mécaniques ingénieuses permettront de supprimer tous les métiers malpropres et insalubres. Un ordre et une discipline parfaits régneront dans les ateliers; des chefs électifs les dirigeront d'après des règlements fixes. Dans cette ruche humaine, on ne connaîtra point l'indolence; toutes les professions seront également estimées, chacun choisira la sienne suivant son goût. Ceux qui se distingueront par leur activité, leur talent, leur intelligence, leur génie, ne recevront aucune rétribution matérielle supérieure à celle des autres, car toutes ces qualités ne sont en effet qu'un don de la nature. Serait-il juste de punir celui que le sort a moins bien partagé; la raison et la société ne doivent-elles pas réparer l'inégalité produite par un hasard aveugle? Celui que son génie rendra utile, sera assez récompensé par la satisfaction qu'il en éprouvera.

— Pardon, maître, interrompit un des auditeurs; croyez-vous que le dévouement et l'émulation sont des mobiles suffisants de l'activité productive?

— Oui, répondit le vieillard communiste; je nie l'aiguillon de l'intérêt individuel. En Icarie, l'attrait du travail doit suffire pour déterminer chacun à s'y livrer, et il est inutile d'en faire une obligation rigoureuse.

— Mais, reprit le même auditeur, si le travail est obliga-

toire pour tous, vous condamnez donc les populations en masse aux travaux forcés à perpétuité?

— *L'homme est né pour le travail!* répondit le maître.

— A la bonne heure! mais pour le travail qui lui rapporte en propre; ce qui constitue l'homme libre, c'est le droit de régler selon sa volonté, sa propre destinée, d'arriver au bonheur par la vertu, le travail et la prévoyance, c'est le droit de profiter de tout ce dont le produit de son travail dépasse les besoins de chaque jour, de capitaliser cet excédant, d'en disposer comme il l'entend, d'en être *propriétaire*, en un mot, d'avoir une famille à aimer, à protéger, à gouverner. L'esclave est l'Icarien que vous venez de dépeindre, c'est-à-dire l'homme auquel manquent les droits que je viens d'énumérer; celui qui n'a pas la liberté de régler sa propre destinée, à qui vertu, activité, prévoyance sont inutiles, puisqu'il ne peut rien posséder en propre; puisque tous ses efforts ne peuvent rien ajouter à la subsistance qu'il reçoit chaque jour de l'État, c'est-à-dire du maître, à l'instar des animaux domestiques. L'esclave lacédémonien n'avait pas non plus à se préoccuper de son avenir, chaque jour il recevait sa pitance. Voulez-vous faire de nous tous des ilotes?

— Bien loin de là, répondit le communiste, je veux au contraire abolir l'ilotisme moderne, le *prolétariat*.

— Très-bien, répondit l'interrupteur, et pour arriver à l'abolition du prolétariat vous nous rendrez tous prolétaires. — Qu'est-ce en effet qu'un prolétaire? C'est celui qui ne possède rien que son travail de chaque jour; eh bien, il existe aujourd'hui en France à peu près six millions de chefs de famille propriétaires, ce qui, à quatre personnes par famille, donne vingt-quatre millions de propriétaires sur trente-cinq millions de Français. Avec votre communisme nous serons tous prolétaires sans aucune exception, avec cette différence toute en faveur du régime actuel, qu'aujourd'hui le plus pauvre prolétaire a la possibilité ou tout au moins l'espoir d'arriver à la pro-

fervents disciples avouaient confidentiellement qu'ils n'avaient jamais rien compris.

« Le nombre trois est cabalistique, disait-il, il est surtout essentiellement démocratique.... Trois !!!.... comme c'est grand, comme c'est complet. Il y a trois dieux chez les Chinois, trois personnes en Dieu chez les chrétiens, trois dieux principaux chez les anciens ; il y a trois grâces, trois juges aux enfers, trois Parques ; Cerbère a trois têtes, le triangle a trois côtés. Tout ce qui est complet a trois faces. L'*idée* est renfermée dans le nombre trois, et réciproquement, le nombre trois est renfermé dans l'idée. La formule de l'idée, c'est la devise liberté, égalité, fraternité. La société doit se manifester sous trois aspects, et c'est parce que cette manifestation n'a pas eu lieu encore, que l'individualisme, l'antagonisme et l'égoïsme étouffent l'idée, qui n'est autre chose que le nombre trois combiné dans liberté, égalité, fraternité. »

Le libre penseur continua de parler ainsi pendant un quart d'heure sans prendre le temps de respirer. Olibrius, qui était depuis quelque temps accoutumé au murmure harmonieux de cette cascade de mots vides de sens, n'en voulut pas entendre davantage, et il se retira plus convaincu que jamais que, s'il est difficile de trouver quelque chose en ce monde, c'est la vérité et le sens commun.

Après avoir ainsi parcouru le monde des rêveurs, des illuminés, des utopistes et des idéologues, il s'arrêta enfin, et reprit haleine en jetant un regard mélancolique sur les ruines de tous ces systèmes ambitieux et impuissants ; il ne se sentait pas la foi robuste et commode de Parenteau, cette foi qui se transformait toutes les vingt-quatre heures, et qui le faisait passer d'une école à l'autre, de l'évadaïsme au fouriérisme, du fouriérisme au proudhonisme, du proudhonisme à la triade, manifestant à chaque étape un enthousiasme irréfléchi, et écrasant l'idole de la veille avec le fétiche du lendemain. La société était livrée aux bêtes de la dialectique, Olibrius n'en

pouvait plus douter; c'était donc en dehors de l'utopie qu'il trouverait le remède social; il descendit des nuées de l'empirisme philosophique, et s'abattit sur la terre ferme de la politique.

Le premier jour, il vit des hommes qui lui disaient : Nous voulons le suffrage universel à la base et la monarchie du droit divin au sommet.

Le second jour, il en vit d'autres qui prétendaient ramener la France au régime de la monarchie constitutionnelle élective; ceux-ci criaient : Vive la régence! ceux-là : Vive Henri V! trois invalides criaient : Vive l'empereur! touchante harmonie!

Il vit aussi des hommes qui se donnaient comme les représentants du progrès et qui, acculés dans l'impasse de 93, ne voyaient le salut de la patrie que dans le triomphe d'un adjectif, le changement de nom d'une rue et l'adoption d'un bonnet rouge.

La vérité est un mythe, pensa-t-il; elle n'a jamais existé que comme un idéal que l'esprit perçoit, mais qu'il ne peut atteindre pour la soumettre rationnellement à l'application.

Il était sur le bord de ce gouffre qu'on appelle le scepticisme, lorsqu'il rencontra un homme de bon sens (on en trouve encore quelques-uns) qui lui dit :

La vérité vous a échappé, parce que vous n'avez vu que les effets; remontez aux causes.

La société souffre, qui en doute? Mais, avant de chercher le remède, examinez d'abord le principe et le progrès de la maladie.

Qu'ont fait depuis soixante années ceux qui se sont donnés comme les défenseurs et les amis du peuple et qui n'en étaient que les flatteurs? Dans des vues d'égoïsme et d'intérêt personnel, ils se sont attachés à confondre dans l'esprit des masses les notions du juste et de l'injuste, ils n'ont cessé de parler au

peuple de ses droits, ils ne lui ont jamais parlé de ses devoirs; ils lui ont dit : Tu es fort, tu es grand, tu es souverain; mais ils n'ont jamais ajouté : Tu es ignorant, tu es passionné, tu es injuste. Ils ont mis le gouvernement à ses pieds et lui ont tenu, comme pour le tenter, ce langage que l'esprit du mal tient au Christ dans l'Évangile : Le pouvoir t'appartient; regarde ces villes, ces châteaux, ces richesses; tout cela est à toi.

A l'exemple des tribus sauvages qui, dans leur naïve ignorance, adorent les éléments qu'elles veulent conjurer, ces pères de la patrie, ces flatteurs du peuple l'ont traité comme une idole à laquelle il fallait sacrifier, entre autres holocaustes, les bases fondamentales de la société. Au lieu de faire appel à la noblesse, à la générosité de ses sentiments, ils n'ont songé qu'à exalter son orgueil et ses appétits et qu'à désarmer sa colère, ils ont déifié le ventre humain, les grands génies! En lui imposant son joug, le christianisme avait au moins tout fait pour le peuple; l'art parlait pour lui une langue qu'il pouvait comprendre; c'était pour lui qu'il bâtissait ces cathédrales, ces palais de Dieu qui étaient aussi les palais du peuple et où on lui parlait de vertu, de charité, de gloire. Si la route où la Providence l'avait jeté semblait la plus âpre, elle était aussi la plus courte et la plus sûre pour arriver au ciel. S'il était pauvre, il voyait son Dieu dans une crèche, il le voyait battu de verges, couronné d'épines, et il entendait à chaque instant cette consolante parole : *Heureux ceux qui pleurent!* Monuments, tableaux, statues, l'art n'écrivait pas une page qui ne fût un écho des promesses célestes. A la place de cela, que lui ont-ils donné, les misérables! Ils ont parlé de la raison, ils ont bégayé je ne sais quelles absurdes sentences de prétendue morale, et ils ont cru qu'ils n'avaient plus qu'à jouir tranquillement. Mais voilà que ce peuple qu'ils ont gâté, démoralisé; voilà que ce peuple que ne retient plus aucun frein moral veut jouir à son tour; il prend au sérieux toutes les promesses qu'on lui a faites, il ne veut plus du seuil de vos palais pour abriter

sa misère, il veut s'asseoir à vos tables et se repaître de vos festins. Qui l'en empêchera? Ne lui avez-vous pas dit pendant assez longtemps qu'il est le seul souverain, et croyez-vous qu'il se contentera longtemps de sa royauté en guenilles?

— Vous procédez comme tout le monde, lui dit Olibrius, vous décrivez le mal, vous n'indiquez pas le remède.

— Le remède! repartit l'interlocuteur, il est tout entier dans l'accomplissement de certaines promesses témérairement faites.

— Vous aussi, vous êtes donc socialiste?

— Entendons-nous; je ne crois pas à l'efficacité de ces systèmes absurdes qui surgissent de toutes parts; mais je crois, comme tous les bons esprits de notre temps, qu'il y a quelque chose à faire; le socialisme est moins un système de gouvernement qu'une protestation contre votre société païenne et égoïste; puisque vous tous, les beaux et les grands génies du siècle, vous avez arraché les digues du christianisme qui retenaient les mauvaises passions, il est bien juste que vous en supportiez la peine; puisque vous avez prêché le culte des intérêts et des appétits, donnez quelque satisfaction à ces appétits et à ces intérêts; vous avez appris au peuple à ne plus croire en Dieu; le peuple, que vous le vouliez ou non, vous forcera bien de croire en lui.

— Mais, pensez-vous au moins, dit Olibrius, que les sacrifices éviteraient de nouvelles catastrophes?

— Oui, je le crois. Si le gouvernement, au lieu de se manifester toujours sous l'apparence d'un gendarme, au lieu de faire de la résistance, veut prendre sérieusement en main les intérêts sérieux des masses, rien n'est désespéré; qu'il entre hardiment dans la voie des réformes possibles; qu'il fasse de l'initiative au lieu de faire de la répression; qu'il substitue à l'envie, ce sentiment qui domine partout aujourd'hui, le sentiment contraire, la reconnaissance; en un mot, qu'il combatte le mauvais socialisme par un bon socialisme, et vous verrez

tomber et disparaître tous ces rêveurs, tous ces utopistes, tous ces anarchistes qui égarent le peuple, et ne lui parlent jamais que de barricades et de batailles quand il faudrait lui parler de concorde et d'union. Lorsque les principales améliorations auront été accomplies, que le pouvoir organise partout une instruction solide et religieuse, qu'il forme une génération meilleure que la nôtre, et le monde est sauvé!

Ah! continua l'interlocuteur, la tâche est immense, mais elle n'est pas au-dessus des forces humaines. Un gouvernement qui aurait du cœur aurait bientôt tranché le nœud de la question sociale! Réorganisez le crédit sur une assiette plus large, fondez des caisses de retraite pour les classes ouvrières, ouvrez des maisons de refuge pour les vieillards, emparez-vous de l'enfance, instruisez-la, dirigez-la, convertissez-la à la foi ancienne et aux nouvelles idées, et n'oubliez pas que ces enfants d'aujourd'hui seront la France dans vingt-cinq ans. Tout cela vaudra encore mieux pour le peuple que le suffrage universel donné sans préparation. Car c'est ainsi que l'on a toujours procédé chez nous; on met dans la main du peuple un instrument qu'il ne connaît pas, et ce n'est que lorsqu'il s'est blessé et estropié avec cet instrument qu'on songe sérieusement à lui enseigner la manière de s'en servir.

Olibrius prit congé de son interlocuteur et revint chez lui, convaincu que la vérité sociale est l'œuvre du temps, et qu'elle ne sort jamais tout d'une pièce du cerveau d'un individu.

XL

Une course dans le midi (1).

Bourges, 14 septembre 1852.

Bourges, vous ne l'ignorez pas, est de toutes les villes de France la plus calme, je dirais presque la plus triste. Bourges n'a ni industrie ni commerce : à peine une boutique de libraire, d'épicier ou de pharmacien vient-elle rompre de temps en temps la ligne uniforme de ces vastes hôtels aux cours désertes, aux jardins déserts. La noblesse et la bourgeoisie vivent barricadées derrière les persiennes de leurs monumentales habitations; trois ou quatre personnes, parmi lesquelles il y a au moins un officier ou un soldat d'artillerie, tel est l'ordinaire public de ces rues bordées de maisons à pignons et de murs de jardins. Il y a ici deux sociétés distinctes : la société noble (passez-moi l'expression) et la société de la classe moyenne, qui, pendant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, a eu en main l'omnipotence. Le reste ne compte pas. Dans chacune de ces sociétés on se voit discrètement et à petit bruit. Pendant l'été, on émigre à la campagne; l'hiver venu, on joue au whist et au boston. Les fonctionnaires sont reçus dans ces cercles limités, mais on ne parle guère devant eux, si toutefois l'on parle à Bourges. Aujourd'hui, la population avait suivi l'élan donné par M. Godillot, l'entrepreneur des fêtes officielles; ce M. Godillot, dont nous allons voir pendant un mois dans toutes les villes que traversera le président

(1) L'auteur reproduit ici des fragments de lettres adressées à un journal de Paris, pendant le voyage du président de la république dans le midi de la France.

de la république, les gonfalons, les verres de couleur et les surprises pyrotechniques. Chaque maison a son drapeau ; quelques-unes sont même ornées de guirlandes de fleurs et de feuillage, comme pour une Fête-Dieu ; mais ces vastes hôtels dont je vous parlais tout à l'heure sont aussi hermétiquement fermés que d'habitude. Un drapeau est placé à travers la persienne entre-bâillée, et voilà tout. Si l'on ne voyait scintiller de temps en temps, à travers les interstices de la jalousie, les cheveux blonds de quelque curieuse jeune fille qui veut assister incognito au spectacle, on pourrait croire que ces demeures ne sont pas habitées. Évidemment, si l'enthousiasme éclate à Bourges, ce n'est pas la ville qui envoie au prince visiteur cet enthousiasme.

Ce matin, dès huit heures, les campagnards commençaient d'arriver avec une précision et une ponctualité presque disciplinaires ; ils se répandaient par la ville, ils allaient voir les préparatifs : deux colonnes rostrales enjolivées de verres de couleurs à la préfecture, et cinq ou six arcades de lampions ; à l'hôtel de ville d'autres lampions, d'autres verres de couleurs: cet hôtel de ville est, comme vous le savez, la maison de l'argentier Jacques Cœur, ce grand financier du moyen âge, dont les trésors contribuèrent, avec le dévouement d'une jeune fille, au salut de la France, et qui, par le négoce, avait amassé de quoi mener la vie d'un prince.

Le plan de l'hôtel de Jacques Cœur est très-irrégulier. C'est à la fois un château fort et un domicile particulier, avec une opulence d'ornements et une profusion de sculptures qui témoignent de la magnificence du fondateur, comme du talent de l'architecte. La façade se compose de deux ailes avec un pavillon au milieu, percé d'une fenêtre autrefois fausse, et qui n'a été débouchée qu'au commencement du dernier siècle. Cette fenêtre est elle-même surmontée d'un dais sculpté à dentelles, et sous lequel chevauchait un cavalier qui n'existe plus depuis la révolution. Les déchiquetures de ce baldaquin et les

arabesques du cul-de-lampe sont d'une extrême délicatesse. Ces deux fenêtres servent, m'a-t-on dit, à éclairer une petite chapelle remarquable par ses peintures à fresque.

Ce monument, élevé par un bourgeois, était destiné à devenir un jour l'hôtel même de la bourgeoisie. Colbert, un bourgeois arrivé, lui aussi, et devenu possesseur de l'hôtel de Jacques Cœur, le vendit à la ville de Bourges. Ce fut, je crois, dans une des salles de ce palais que fut accompli le grand acte de la *pragmatique sanction*, cette préface de la liberté gallicane. Charles VII assembla tous les hauts dignitaires du clergé à Bourges, pour adopter les décrets du concile de Bâle, qui reconnaissaient l'autorité du concile comme supérieure à celle du pape, qui demandaient des conciles annuels, l'élection libre dans l'Église et dans les abbayes, la suppression des indulgences et la nécessité de l'approbation royale pour la validité des bulles. Une ordonnance qui eut force de loi fut adoptée en ce sens par l'assemblée, laquelle donna à cette ordonnance la désignation de Pragmatique sanction.

Nevers, 15 septembre.

Nous voici à Nevers, qui se dresse en amphithéâtre, et qui gronde à son tour comme un orage. A la première vue, Nevers est la plus complète antithèse de Bourges : une verte colline baignée par les flots de la Loire et toute parsemée de maisons blanches, des villas étagées sur les coteaux du fleuve, de petites chaumières gaies et souriantes abritées sous la verdure jaunissante ; nous avons enfin quitté les vieilles rues si chères aux archéologues qui ne les habitent pas, et les mornes paysages du Berri.

A l'aspect de ces gras pâturages, on comprend tout de suite qu'on est dans le pays classique des éleveurs, pays aussi industriel qu'agricole, qui a des fabriques de toutes sortes, de gros drap, de quincaillerie, de coutellerie, des manufactures

de porcelaine, de faïence, des verreries, des papeteries, des hauts fourneaux, des forges, que sais-je encore? et de plus la patrie de maître Adam Billault, s'il vous plaît! un ouvrier menuisier qu'on ne connaît que par de médiocres chansons, et qui a laissé des sonnets et des stances admirables.

Il est inutile de vous dire que les hôtels et les dernières auberges sont inabordables. Tout est plein. On dîne où on peut, on couche je ne sais où. L'hôtel de France a loué le collége, et a transformé toutes ses salles en dortoirs. A l'hôtel de l'Europe, on s'étend dans un grenier, sur une botte de paille. La location de cette botte de paille ne coûte guère que cinq francs. Vous voyez que c'est pour rien. Le prix des denrées a augmenté dans la même proportion, et malheur à celui qui n'a pas retenu le matin son dîner du soir. Pour vous donner une idée de l'encombrement des hôtels, je vous citerai un fait qui m'est personnel.

Je suis arrivé à Nevers ce matin à trois heures, en compagnie de quelques autres voyageurs; les conducteurs d'omnibus ont commencé par nous déclarer que nous ne trouverions pas une place dans une auberge. Cependant, comme nous ne voulions pas rester à la belle étoile jusqu'au lever de l'aurore, nous nous mîmes à la recherche d'un logement. Après avoir couru d'un hôtel à un autre, je finis par trouver, pour ma part, une chambre de servante située au fond d'une basse-cour, et au rez-de-chaussée. J'y étais installé depuis un quart d'heure environ, lorsque l'hôtelier entra, suivi d'un grand monsieur qui se trouvait dans l'embarras où j'étais moi-même quelques minutes auparavant. — Ne vous dérangez pas, me dit poliment mon hôte, monsieur vient se coucher sur ce canapé. Je regardai autour de moi, et je vis en effet une chose de trois pieds de long, qui pouvait à la rigueur avoir été un canapé avant la révolution française. Le nouveau venu se plia en deux ou en trois sur ce canapé, et... je m'endormis. Quant à lui, qui était d'une taille de géant, et qui avait pour lit un canapé

de trois pieds au plus, il me dit le lendemain qu'il n'avait pas fermé l'œil, et que jamais les victimes de Procuste n'avaient été plus endolories et plus courbaturées que lui ; puis il me souhaita le bonjour et s'en fut à la recherche d'une chambre quelconque. Pour n'être pas en reste de politesse avec ce voyageur peu favorisé, je ne pus m'empêcher de lui souhaiter pour la nuit prochaine une meilleure chance ou tout au moins un canapé plus long.

Nevers n'est pas riche en architecture. Les habitants sont très-fiers d'un certain arc de triomphe dressé en mémoire de la bataille de Fontenoi. Sur la courbe de l'arc en question sont gravés des vers de M. de Voltaire, historiographe du roi. Voilà un homme qui a bien fait d'être historiographe de Louis XV pour arriver à la postérité.

Moulins, 16 septembre.

C'est la troisième étape du voyage présidentiel ; nous sommes à Moulins, en Bourbonnais, comme on dit ici, une jolie ville et une vieille province. On sait que le caractère physique et moral de l'homme se lie intimement à la nature et à la configuration du sol qu'il habite. Les populations de la Bretagne, de l'Auvergne, de la Flandre, de la Provence, si diverses d'aspect, ont une physionomie particulière qui se révèle dans leur langue, dans leur costume comme dans leurs monuments. Il n'en est pas absolument de même du Bourbonnais, formé jadis aux dépens de trois provinces limitrophes. Quand on jette un coup d'œil rapide sur le pays, on comprend tout de suite que ses habitants doivent avoir un tempérament différent suivant les lieux. Ceux du sud tiennent de l'Auvergnat ; ceux de l'ouest, du Berrichon ; ceux du nord ont plus de rapport avec le Bourguignon.

Moulins, je l'ai dit, est une jolie ville, mais elle n'a rien qui arrête l'esprit et le regard, rien qui ait exigé beaucoup

d'efforts et de longs travaux. Les maisons y sont propres et simples, ce qui n'empêche pas qu'elles aient quelque élégance et un peu de coquetterie dans leurs atours. A l'extérieur, elles sont peintes, vernies et badigeonnées; à l'intérieur, le confort n'y est pas négligé. Cet aspect riant des rues et de la population est surtout remarquable quand on a passé deux jours à Bourges, ce chef-lieu de l'ennui malgré ses magnifiques monuments. Ce qui donne à Moulins sa riante physionomie, c'est sa ceinture de promenades. Des berceaux de tilleuls, des avenues d'ormeaux, des allées de platanes, des jardins pleins d'ombre, puis l'Allier et son pont monumental, et à l'horizon, des montagnes dont les cimes vaporeuses se confondent avec l'azur du ciel.

Quant aux monuments, ils sont en petit nombre. Moulins a perdu ce qui la distinguait dans les siècles passés, ses édifices civils et religieux; quand on a vu la *mal coiffée*, la tour de Jacquemart, la cathédrale et le tombeau du duc de Montmorency, il n'y a plus rien d'intéressant à visiter, à moins qu'on n'aille à la bibliothèque publique examiner la fameuse Bible manuscrite de Souvigny, qui est connue de tout le monde savant.

Et cependant le Bourbonnais est plein d'antiquaires et d'archéologues; un éditeur célèbre de Moulins, M. Desroziers, qui a publié l'*Art en province*, et l'*Ancien Bourbonnais*, deux ouvrages que tout le monde connaît, a donné l'élan à ses compatriotes. Si vous pénétrez dans une maison il ne sera pas rare de trouver un fouillis de choses curieuses entassées pêle-mêle dans une pièce tendue de cuir basané. Des bahuts découpés de trèfles, des dressoirs en cariatides, des porcelaines de Chine, des émaux de Limoges, des faïences de Nevers, puis une foule de riens précieux arrachés aux dévastations du temps et des hommes.

Ce qui m'a frappé à Bourges comme à Nevers, c'est l'absence de toilettes. Peut-être n'ai-je pas été assez heureux

pour les apercevoir au milieu des rues encombrées de campagnards et de campagnardes, parmi ces ouvriers de Fourchambaut ou d'ailleurs qui passaient militairement, défilant devant le président de la république avec leurs bannières et leurs instruments de travail.

Ici, c'est autre chose : la campagne est arrivée à Moulins comme elle était accourue à Bourges et à Nevers; les populations rurales du Bourbonnais portent même à leurs chapeaux des papiers sur lesquels on lit, imprimée en gros caractères, cette simple inscription : *Vive l'Empereur!* Mais la population citadine se détache tout à fait de ce fond un peu uniforme du tableau. Dès huit heures du matin, Moulins est en grande toilette (je ne parle pas de la toilette officielle de l'entrepreneur des fêtes); toutes les robes de soie de la ville sont sorties de l'armoire ; tous les habits noirs ont été décrochés du porte-manteau ; le gant paille court les rues dès l'aube. On dirait d'une ville qui sort du bal. Les artisanes se font remarquer par leur mise originale et par leur chapeau de paille bordé de velours noir et coquettement relevé par devant et par derrière. L'habitant du Bourbonnais est *glorieux* (un terme du pays), cela se voit tout de suite. Vous savez d'ailleurs qu'il y a un vieux proverbe qui dit :

Bourbonichon, habits de velours, ventre de son.

Toujours est-il que Moulins n'est pas moins pavoisé que Bourges et que Nevers. Les drapeaux, les banderoles, les gonfanons peinturlurés, les guirlandes, les devises, le feuillage, tout cela nous suit partout. On sort d'un arc de triomphe pour passer sous un autre ; les cris qu'on entendait à Bourges on les entend ici. Les baigneurs et les buveurs d'eau des environs n'ont pas voulu manquer l'occasion d'assister à la fête, et Néris, Bourbon, Vichy, ont expédié à Moulins tout leur personnel de constitutions délicates. Les hôtels sont de plus en plus ina-

bordables ; en vérité je vous le dis, le voyage du président fera la fortune des hôteliers et des restaurateurs, qui vous répondent brutalement, quand on se récrie contre le prix fabuleux de leurs dîners : Que voulez-vous ! le prince ne passe pas tous les jours.

Dans ce pays les danses sont ce qu'il y a de plus intéressant : j'ai vu danser la bourrée bourbonichonne pendant que le monde officiel allait au bal. La musette se fait entendre ; aussitôt garçons et jeunes filles se rangent sur deux longues lignes parallèles, face à face et les bras pendants, comme une recrue à son premier service. A un signal donné, les filles se laissent prendre la main et embrasser sur les deux joues ; alors la partie s'engage, la ligne des filles s'avance en mesure et la ligne des garçons se retire en cadence ; puis la première recule à son tour et la seconde vient en avant ; puis les uns vont à droite, les autres à gauche, mais dans un sens opposé. Voici qu'on est dos à dos, mais l'on se retrouve bien vite de front pour recommencer l'allée et la venue. Cet exercice dure des heures entières, et malgré les chocs, malgré la fatigue, malgré les coiffures dont les édifices chancellent, il faut aller, et l'on va tant que le cornemusier a de souffle pour enfler sa musette. « Cette bourrée est la plus surprenante chose du monde, écrivait madame de Sévigné à madame de Grignan, sa fille ; des paysans et des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition ! Enfin j'en suis folle ; je donne tous les soirs un violon et un tambour de basque à très-petits frais, et dans ces prés et ces jolis bocages, c'est une joie que de voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon. » J'ai vu danser aussi ces bergers et ces bergères, mais un habitant de Moulins a tout à coup gâté le plaisir que je prenais à ce spectacle en me disant que ce n'était pas là la vraie bourrée, la classique bourrée d'Auvergne. Il y a des gens qui seraient bien fâchés de vous laisser une toute petite illusion.

Nous quittons Moulins ; jusqu'à la Palisse le trajet n'a rien

offert de remarquable. Les villages qui bordent la grande route sont pavoisés de drapeaux. A la Palisse, qui a élévé deux arcs de triomphe ornés d'aigles, d'initiales et de légendes, le président fait une halte et est complimenté par les autorités. Cette ville de la Palisse est dominée par un château crénelé qui a appartenu à ce Chabannes de la Palisse *mort de maladie* et si connu par la chanson. Soyez donc un grand homme de guerre, le compagnon de Gaston de Nemours, le commandant de Bayard et l'ami de François Ier, pour qu'un vaudevilliste anonyme vous décerne, dans un moment de belle humeur, un brevet de niaiserie qui traversera la postérité! Le château de la Palisse appartient aujourd'hui à M. le général marquis de Chabannes, le descendant du héros chansonné. A partir de cette petite ville, la route change tout à coup comme une décoration d'opéra ; nous quittons les horizons gracieux mais un peu monotones du Bourbonnais; le paysage s'anime et s'agrandit; le chemin tourne sur des précipices, et nous voyons tout autour de nous les vieilles montagnes étagées les unes sur les autres du Forez.

18 septembre.

A Roanne on trouve un tronçon de chemin de fer qui vous mène cahin-caha à Saint-Étienne. Voilà un chemin de fer plein de laisser-aller et de bonhomie, un vrai rail-way de famille. D'abord pas de gare, pas de bureau, pas d'employés. On voit trois ou quatre wagons remorqués par une petite locomotive qui fume comme un cigare allumé. On se place où l'on veut, et on attend pour partir que le train soit complet : « Encore « trois places de wagon pour Saint-Étienne! trois places! trois « places! » tel est le cri du conducteur, qui ne manque jamais d'ajouter : « On va partir à la minute. » Ce cri désespéré reporte la pensée du voyageur vers les beaux jours éclipsés du coucou parisien. Enfin la machine pousse son petit sifflement,

et le convoi se met en marche. Pour peu qu'il rencontre un voyageur au bord d'une route, le conducteur est trop poli pour ne pas s'arrêter. Tous les propriétaires des maisons qui bordent la voie ferrée ont l'avantage de posséder une station à leur porte. Ici on a sa station comme dans le midi on a sa bastide. C'est un luxe. Le convoi fait cent tours de roue, il s'arrête cinq minutes et il repart pour s'arrêter encore. Quand on rencontre une côte (car il y a des montées et des descentes sur ce chemin), les voyageurs descendent de wagon, prennent les devants et montent la côte à pied. Si l'on s'est attardé à contempler un point de vue ou à prendre les croquis d'un site ou d'une ruine, on n'a qu'à presser le pas, et on finit toujours par rattraper le convoi. C'est ainsi que de station en station, de descente en montée, il ne faut guère plus de six heures pour parcourir l'espace de dix-huit à vingt lieues.

Ce n'est pas moi qui me plaindrai de la lenteur du convoi. Il est impossible de trouver au monde un chemin de fer plus pittoresque et qui offre de plus charmants points de vue. Ce chemin de fer, le premier qui ait été établi en France, ne cherche pas, commes les voies ferrées qu'on a faites depuis, à forcer la difficulté : il la tourne ; il n'éventre pas la montagne, il ne saute pas à pieds joints par-dessus la vallée : il vous promène tranquillement au milieu de toutes ces belles choses, vous donnant le temps d'admirer tout ce qui s'offre à votre vue. Et quel panorama que ce parcours de Roanne à Saint-Étienne ! Une nature agreste s'il en fut, des ruines, des étages de montagnes à tous les horizons, des crêtes hérissées de rochers, des mamelons verdoyants et silencieux, des forêts de pins et des allées de saules et de peupliers. Deux natures, deux contrastes frappent le regard : une plaine immense où paissent des troupeaux de bœufs, une montagne aride avec des rocs pendants où sautent les chèvres ; une vallée fertile et un sol calciné, la Bétique et la Sologne séparées par un ruisseau. Au milieu de la route, on apeçoit du côté des montagnes une cime bleuâtre,

ui se détache comme une pyramide sur un fond de rochers. 'est le mont Izour, un nom qui ne ferait pas mal au bout d'un ers de romance. Au pied du mont Izour coule le Lignon, cet moureux ruisseau qui s'égarait jadis en tant de sinuosités à avers le pays de tendre. C'est là, au pied de ce monticule, ı milieu de ces champs plantés de bouquets d'arbres, qu'ont nu cour plénière les héros et les héroïnes du roman de l'*As-ée*; c'est là que d'Urfé conduisait par la main ses bergers en-ıbannés et ses bergères en talons rouges; les brebis qui routent cette herbe tendre et illustre ne sont plus aussi blan-ıes et aussi peignées que leurs aïeules; les bergères qui tri-ıtent là-bas sous ces saules en robe de sureau et en sabots e sont plus des princesses déguisées qui ont fui *la barbarie un père*. Tout dégénère, hélas!

Au penchant de ce mont Izour, on voit encore aujourd'hui château qu'habita pendant si longtemps d'Urfé. Il appartient un ancien pair de France, M. le duc de Cador. Qui m'aurait it que j'allais retrouver le Lignon et d'Urfé entre les fabriques ; Roanne et les hauts fourneaux de Saint-Étienne m'aurait en étonné. Un peu plus loin nous nous arrêtons à Feurs, un li village qui a élevé un monument à la mémoire de ce mal-ıureux colonel Combes qui trouva en Afrique une mort si lorieuse. Combes était né à Feurs. Puis nous sautons par-ıssus le Furens, un ruisseau grand comme la main, qui se iétamorphose en torrent à de certaines époques, et qui, il y deux ans, fit tant de ravages dans toute la contrée. Les eaux u Furens sont renommées pour la trempe de l'acier. Bientôt ; ne sont plus des moutons, des bachelettes et des bergers ue nous voyons dans les prairies, mais des usines : Saint-tienne n'est pas loin, et, en effet, un quart d'heure ne s'é-ıule pas sans que nous approchions de la patrie des fabriques, es hauts fourneaux, du charbon de terre et de Jules Janin.

Saint-Étienne, c'est Roanne en grand, Roanne perfection-ée; les rues y sont plus larges, les maisons plus hautes, la

population plus nombreuse et l'air plus empesté des vapeurs du charbon de terre. Toutes les rues, toutes les places sont bordées de bâtiments noirs et enfumés qu'on dirait détrempés à la suie; dans la plupart de ces hautes maisons percées de quatre rangs de grandes fenêtres et qui ressemblent à des manufactures et à des casernes, vit une population hâve, chétive, qui m'a rappelé la population des plus tristes quartiers de Londres, les quartiers de *Saint-Gilles* et de *Black-Friars*. La ville est toujours enveloppée d'une épaisse couche de fumée que les rayons du soleil ont de la peine à percer. Ces banderoles de soie, qui flottent au milieu du brouillard par un soleil splendide, ces feuillages, ces fleurs, ces guirlandes sur ces noires murailles, tout cela produit un singulier effet. C'est la joie et la tristesse réunies, une corbeille de mariée sur un corbillard. Cet air triste et sombre est, hélas! le caractère distinctif de toutes les grandes cités industrielles. Sur la chaussée des rues, macadamisées avec de la poussière de charbon, on a semé du sable pour la circonstance; mais l'ancien vêtement perce en maint endroit sous le nouveau.

19 septembre.

On attribue la fondation de Lyon au consul Numatius Plancus, qui la peupla de citoyens romains, que les Allobroges... Je vois d'ici mes honorables confrères de la presse parisienne, entrer ainsi en matière, et rappeler, à propos du passage de Louis-Napoléon, la Gaule Celtique et la Gaule Lyonnaise. Moi qui n'ai pas l'avantage d'être un savant, je vous parlerai tout simplement de Lyon tel qu'il est aujourd'hui. La seconde cité de la France s'offre tout d'abord au visiteur avec des rues noires, droites qui se frayent un chemin au travers de maisons colossales, enduites d'une couche sombre, le pavé est constellé de pointes aiguës comme les souliers d'un Auvergnat. Partout de bâtardes allées, des boutiques obscures, de grandes

portes cintrées munies de barreaux de fer éclairant les ténèbres de magasins que le soleil n'a jamais égayés de ses reflets dorés, et où la lampe s'allume quelquefois dès le milieu du jour. Une population soucieuse, affairée, peu curieuse de la forme. Et dans les rues, pour tout luxe d'équipages, de bruyants haquets, de lourds véhicules roulant des montagnes de ballots. Ajoutez à cela une atmosphère grise, humide, saturée neuf mois de l'année de ces brouillards tamisiens qui portent la moitié *d'old merry England* à l'expatriation, et l'autre moitié au suicide : tel est le polyorama qui frappe l'étranger quand il met pour la première fois le pied dans cette grande et industrieuse cité.

Quant au Lyonnais, c'est une sorte de Hollandais probe, actif, économe, laborieux, mais auquel le ciel, dans sa justice distributive, a refusé, en compensation des solides vertus dont il l'a doué, les grâces frivoles de l'affabilité et de la sociabilité. Le Lyonnais ne se pique ni d'être gai ni d'être aimable. Il rit ou il cause quand il en a le temps. Son commerce, son industrie, ses chiffres l'absorbent tout entier. De là sa physionomie morne et grave. Il est austère sans effort, car il n'a pas besoin de luxe, de plaisir, et il n'en soupconne pas même le goût. Il dîne à deux heures, soupe à neuf et se couche vertueusement comme un marchand du moyen âge. Ses jours, qui ne diffèrent pas sensiblement de ses nuits, il les passe la plume à l'oreille, dans une façon de rez-de-chaussée ou plutôt de cave, devant son grand livre, le répertoire de ses affaires, le grand intérêt de sa vie. Non-seulement il blâme le luxe chez autrui, mais il ne l'aime pas pour lui. Les dépenses de l'étalage, qui ailleurs soutiennent le crédit, le compromettraient à Lyon. La seule joie que se permette le négociant enrichi consiste à acheter quelque maison de campagne dans les environs de la ville pour y aller passer patriarcalement le dimanche. Dans la semaine il n'ambitionne guère d'autre divertissement que celui de fumer sa pipe et de humer de la bière.

Lyon est, comme vous savez, la grande jésuitière de la France. Le clergé, nombreux, influent, discipliné, y exerce un empire immense. Cette domination cléricale accroît la teinte d'ascétisme déjà si prononcée qui s'étend sur toute la ville. Les lieux de plaisir même se ressentent de cette tendance abolitionniste de la forme, de la couleur, de la gaieté, de la dépense et de la majeure partie des joies et des splendeurs terrestres.

L'étranger qui se sent envahi par les vapeurs de la tristesse et de l'ennui, ne sait comment s'y prendre pour combattre cette *mal' aria*. Le café, ce grand narcotique de l'existence provinciale, n'est pas un topique bien efficace contre l'*influenza* locale. Mornes et enfumés, les cafés lyonnais ressemblent plus aux tavernes anglaises qu'à ces élégants cafés élevés par le génie des limonadiers artistes à la demi-tasse parisienne. Mais la gastronomie peut être d'une grande ressource. Lyon, situé entre les crus de Bourgogne et de l'Ermitage; Lyon qui centralise à son profit les truites du lac de Genève, les écrevisses de Nantua, les carpes renommées de la Saône, les brochets du Rhône, les volailles de la Bresse et les bœufs gras du Charollais, est la ville gastrosophique et culinaire par excellence; mais les plus célèbres restaurants de Lyon, où l'on fait véritablement la meilleure cuisine du monde, sont installés dans des salles que dédaigneraient nos cuisines à vingt-cinq sous. Il faut être dilettante culinaire pour passer, par égard pour le fond, sur cette complète absence de la forme.

Et cependant, il faut le reconnaître en dépit des réflexions qui précèdent, Lyon a non-seulement tous les caractères de la grande ville, mais encore un genre de beauté sévère qui peut émouvoir le touriste et l'artiste. Je ne sais rien de plus saisissant que le double coteau au milieu duquel coule la Saône. Le front ceint d'une épaisse couronne d'édifices, le géant semble tout à la fois protéger et menacer la ville. Qui pourrait se défendre d'une vive admiration à l'aspect de ces hauteurs célèbres, la Croix-Rousse et Fourvières, qui surplombent de

outes parts la ville basse à demi noyée dans la brume? Quelle plus magnifique situation que celle de la vieille cité romaine couchée au milieu de ce vaste cirque de montagnes, entre le Rhône rapide et la Saône paresseuse, qui l'étreignent de leurs bras humides avant de s'unir dans un suprême embrassement!

J'ai fait, comme tous les visiteurs, mon pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières, et sur la terrasse qui domine Lyon et ses deux fleuves, j'ai pu voir, par un ciel pur, un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler : à l'orient la chaîne des Alpes, dont les cimes apparaissent comme des nuages festonnés ; au nord, le mont Cindre, avec des percées qui permettent à la vue de s'étendre vers la Côte-d'Or ; à l'occident, le commencement des chaînes de l'Auvergne ; au midi, les montagnes nuageuses, et dans la plaine, des maisons, des clochers, des villes et des forêts qui sont comme les ombres de ce majestueux tableau.

Lyon n'est pas dépourvu de monuments dignes de fixer l'attention de l'antiquaire, de l'architecte ou simplement de l'humble voyageur. L'hôtel de ville, qui, selon l'opinion populaire, est le plus beau d'Europe en ce genre après celui d'Amsterdam ; l'Hôtel-Dieu, gigantesque et superbe édifice, ouvert à toutes les infirmités sans acception de provenance, dont les proportions grandioses et l'aspect monumental défient toute comparaison avec cet amalgame de bâtisses informes qu'on nomme l'Hôtel-Dieu de Paris ; plusieurs vieilles églises qu'il faut aller chercher, comme en plein moyen âge, dans les empâtements de maisons à travers les quartiers les plus peuplés et les plus tortueux de la ville : il ne leur manque, pour avoir droit de bourgeoisie dans les *portfolio*, qu'un peu d'espace et de lumière : tous ces monuments sont glacés d'une vénérable patine dont se revêtent elles-mêmes au bout de quelques années les constructions modernes sous l'influence d'un ciel pluvieux et de la houille.

Le croirait-on? l'austère ville de Lyon a un jardin d'hiver, un fort beau jardin, ma foi! qui fleurit et prospère pendant que le nôtre se couvre de ronces et de papiers timbrés. Ce jardin est une serre monumentale élevée sur la rive gauche du Rhône, dans ce quartier des Brotteaux qui est la Chaussée d'Antin de Lyon. Cette immense salle est recouverte d'un vaste dôme soutenu par des portiques que relient la liane et le volubilis, toute la souple et gracieuse famille des plantes grimpantes. De nombreuses allées tournantes, semées d'un sable fin et doux, déroulent leurs courbes à travers des massifs où le magnolia, l'azalée, le rhododendron, l'oranger, le palmier, le grenadier, dressent leurs têtes au milieu d'un peuple de fleurs non moins admirées quoique moins altières.

21 septembre.

Grenoble avait un double intérêt pour Louis-Napoléon : c'était la première ville qu'il ne connût point encore, parmi toutes celles qu'il visitait depuis son départ de Paris, et c'est Grenoble qui fut en quelque sorte la préface de cette courte épopée impériale de 1815, dont Waterloo devait être le dénoûment. Débarqué de l'île d'Elbe, Napoléon arrive à l'entrée de la nuit sous les murs de Grenoble, il en trouve les portes fermées ; le colonel qui commandait dans la place n'ayant pas les clefs, que le lieutenant général avait fait porter chez lui, le peuple enfonce les portes en dedans et en dehors. L'empereur se rend à cheval à l'hôtel des Trois-Dauphins au milieu des acclamations. A peine commençait-il à se reposer de ses longues courses à travers les montagnes, qu'un tumulte épouvantable se fit entendre. C'étaient les portes de la ville que les habitants venaient lui offrir, disaient-ils, à défaut des clefs qu'on n'avait pu lui présenter.

Grenoble est assise au milieu d'un cirque de montagnes, dans un bassin couvert de prairies et arrosé par une foule de

courants d'eau vive ombragés d'arbres. Je ne sais pas s'il existe en Italie et en Suisse, ces classiques contrées du paysage, un spectacle plus pittoresque que cette vallée de Grésivaudan qui s'étend entre deux chaînes de montagnes dont les sommets perdus dans les nuages sont couverts d'une neige éternelle. Au pied des petites montagnes dont les flancs sont parsemés de bois et de pâturages, et qui sembleraient hautes si elles n'étaient dominées par la grande chaîne des Alpes, la vigne grimpe dans les pommiers et les poiriers : par ici, des coteaux géants aux cimes dénudées et noirâtres ; par là, une vallée délicieuse arrosée par l'Isère et qui contraste singulièrement avec l'âpreté des rives du Drac. Si l'on monte jusqu'à l'un de ces deux forts appelés le Rabot et la Bastille qui dominent la ville, on peut d'un seul coup d'œil contempler plus de cent lieues d'étendue. Les hautes Alpes profilent à l'horizon leurs arêtes échancrées, et, pour peu que le temps soit clair et le soleil éclatant, on distingue à plus de cent vingt kilomètres de distance la majestueuse cime du mont Blanc.

Cette vieille ville de Grenoble, flanquée de murailles neuves, est bien bâtie. Au-dessus des maisons aux toits plats et recouverts en tuiles creuses, se dressent quelques curieux édifices : le palais de justice, qui date de Louis XI, le clocher de Saint-André, une tour carrée élevée au quatorzième siècle par les dauphins, et l'hôtel de la préfecture, bâti par Lesdiguières et qui fut la résidence du célèbre connétable.

En ce moment, les touristes se rabattent de la Grande-Chartreuse sur Grenoble. Je les vois défiler depuis ce matin avec leur ceinture de cuir, leurs gros souliers et leurs longs bâtons ferrés. Ils ont tous l'air rayonnant et satisfait d'hommes qui viennent de braver les plus rudes fatigues. Cette Grande-Chartreuse est une des plus anciennes hôtelleries de l'Europe : c'est là que, depuis huit cents ans, viennent se recueillir et prier en silence ces âmes timides, maladives, blessées, mortes au monde, qui ne demandent plus à la terre qu'un asile d'un

jour pour attendre la mort. Mais outre ces pensionnaires pour l'éternité, le vaste édifice reçoit aussi, comme chacun sait, des voyageurs moins las du monde que fatigués des pierres du chemin, plus altérés de soif que de mortifications, et qui, pendant quelques heures de loisir, accourent amuser leur insouciante curiosité d'un double spectacle : ils viennent voir combien, dans ces solitudes reculées, la nature est luxuriante et vivace au pied des cimes arides où elle semble mourir, et comment l'homme séparé de ses semblables, s'éteint et meurt tout en ayant l'air de continuer à vivre.

23 septembre.

Nous voici à notre première étape, au pays du soleil. Le midi commence à Valence. J'en atteste les dictionnaires géographiques et ces maisons dont nous voyons reluire pour la première fois les tons d'ocre sur la route que nous venons de parcourir. Valence est une ville bossue, tortueuse, étriquée, et cependant charmante. Dans ces rues étroites et hérissées de cailloux, on voit des hommes qui causent en manches de chemise sur le pas de leurs portes, des femmes qui se parlent d'une maison à l'autre avec un sans façon qui rappelle le village. Puis ce sont des éclats de voix, des gestes, un accent !... Tous ces gens-là sont d'une gaieté ultra-française ; un homme du nord dirait peut-être qu'ils manquent de tenue. Ah ! la belle chose, en effet, que cette tenue septentrionale importée en France par les lycanthropes d'Angleterre ! Valence est entourée de ruines qui furent autrefois des murailles : une vieille ceinture sur une robe neuve. Sa situation est ravissante. Nous n'avons plus les Alpes en face de nous, comme à Grenoble, mais des coteaux chargés d'arbres et de verdure. Aux pieds de la ville coule le Rhône, bordé de chaque côté par un rideau de peupliers. Du haut de la place Championnet, au milieu de laquelle se dresse la statue du jeune général de la Répu-

blique, on découvre la tour de Crussol, une ruine qui a servi de prison d'Etat et de maison de réclusion, puis l'Etoile, qui fut la maison de plaisance de Diane de Poitiers, laquelle ajoutait quelquefois à son titre de duchesse de Valentinois celui de dame de l'Etoile. Voici les coteaux de Saint-Perray, célèbres sur la carte des restaurateurs. Heureux pays, où la gastronomie coudoie l'histoire! Puis à l'horizon, les hautes montagnes du Vivarais, dont les cimes s'illuminent d'une teinte d'or à chaque coucher de soleil. Hier soir, tout Valence se promenait sur le *Courss* pour respirer l'air vif des montagnes ; les Valentinoises, ces sentinelles avancées du midi vers le nord, donnent tout de suite au voyageur une haute idée du beau sexe méridional.

J'ai rencontré ici un officier d'artillerie qui m'a piloté à travers la ville. Dans notre excursion nous avons traversé le quartier de l'Arsenal. Si la pudeur s'exilait de la terre, ce n'est pas dans ce quartier qu'on viendrait la chercher. Ce ne sont de toutes parts que des maisons aux fenêtres ouvertes. De la rue on aperçoit des hommes qui fument et boivent, attablés avec des femmes, lesquelles boivent et fument également. Ce spectacle peu attrayant m'a rappelé le *Riddeck* d'Anvers, ce grand étal de la chair humaine.

Valence a quelques vieux monuments curieux. L'église Saint-Apolinaire, dont le rez-de-chaussée pourrait bien être une construction romaine; au second pilier de la nef est accolé un assez beau buste de Pie VI sculpté par Canova. On sait qu'après l'assassinat, à Rome, du général Duphot, le directoire fit enlever et conduire à Valence Pie VI, qui y mourut au bout de deux mois. Sous le buste est gravée une inscription dont voici le sens : « Son cœur est en France, son corps est à Rome, son nom est partout. » Tout à côté de cette église s'élève un petit édifice à quatre faces égales, dont les massifs sont vermiculés et semés d'animaux fantastiques. La corniche attire surtout l'attention par le fini de ses détails. Une toiture terminée en

pointe couronne cet édifice qu'on appelle le Pendentif de Valence, et qui est destiné, m'a-t-on dit, à conserver les dépouilles mortelles d'une famille valentinoise, la famille Mistral.

J'ai vu aussi dans la Grande-Rue un des plus curieux morceaux de l'architecture du quinzième siècle. C'est une vaste maison parfaitement conservée. Sur la façade, l'artiste a semé des sculptures, des figures en ronde bosse, des statues grotesques, des détails charmants. Malheureusement, quatre énormes têtes dans le style des tritons de Versailles, et ajoutées probablement au dix-septième siècle, font disparate. J'ai demandé à un monsieur décoré qui passait dans la rue comment on appelait cet édifice : il m'a répondu que ce n'était pas un édifice, et que cela se nommait, dans le pays, *Maison des Têtes*, puis il a passé son chemin. Je me suis adressé à un autre habitant qui m'a dit textuellement ces paroles : « C'était la demeure de nos rois du temps de Marc Aurèle. » Je suis forcé de m'en tenir à ces deux explications fort incomplètes : le Valentinois est trop amoureux du soleil et du *far niente* pour avoir le temps d'être archéologue.

24 septembre.

Nous quittons Valence. Le bateau tire des bordées d'une rive à l'autre rive. Tout ce paysage des bords du Rhône est magnifique, surtout lorsqu'on arrive à ce pont Saint-Esprit, si étonnant par sa hardiesse, son élévation, sa longueur, et qui résiste depuis plus de cinq siècles à l'impétuosité du plus impétueux des fleuves. A quatre heures, Avignon apparaît en amphithéâtre sur la rive gauche du Rhône, ses remparts bordés de créneaux, flanqués de tours carrées de distance en distance sont couronnés d'une multitude infinie de têtes. Sur les toits plats des maisons, sur la promenade qui se déroule, — serpent gigantesque, — du pied de la ville au sommet, on ne voit que des points noirs. C'est la foule.

La situation d'Avignon est ravissante. Quand on monte sur la plate-forme de la haute ville, on voit à ses pieds cette superbe forteresse de Saint-André qui domine Villeneuve; puis, une plaine immense de terres labourables, de prairies, de vignes, de jardins, de champs d'oliviers et de mûriers. Le Rhône, divisé en plusieurs bras tortueux, forme une quantité d'îles semées d'arbres de la plus belle verdure. La plaine environne la ville entièrement. C'est une sorte de cirque de cinq lieux d'étendue borné par des montagnes, dont la plus célèbre est le mont Ventoux, ce dernier contre-fort des Alpes. Vu le soir, ce spectacle est au-dessus de toute description. Les vapeurs du Rhône se répandent comme des nuages et enveloppent toute la plaine, qui semble une baie gigantesque entourée à tous les bouts de l'horizon d'énormes vaisseaux à l'ancre.

Quand on redescend dans la pittoresque capitale de l'ancien comtat, on aime à parcourir ses rues sombres et étroites, aux maisons quasi orientales qui tournent le dos au passant, n'entrouvent pour lui ni fenêtres ni jalousies, et se barricadent dans les étages inférieurs derrière d'énormes grilles rebondies dont l'aspect effrayerait les voleurs et les Almavivas les plus déterminés. Il n'est pas une seule de ces maisons jaunâtres qui ne semble cacher dans ses muettes profondeurs une énigme, un mystère. L'imagination du poëte peut se donner carrière. Rien ne l'empêche de voir derrière ces inaccessibles murailles une Rosine qui aspire à prendre sa volée, un alchimiste ou un millionnaire tremblant pour son trésor. Au soin curieux et défiant que la vieille cité pontificale prend de se fortifier, de se grillager, de se séquestrer, à voir ces énormes barreaux et ces pointes aiguës qui défendent toutes les fenêtres, on dirait d'une ville habitée par des nababs ou des Bartholos féroces.

Au reste, Avignon tout entier n'a pas cette physionomie. Le quartier marchand et la grande place centrale rachètent par la gaicté et la vie ce qui leur manque d'ombre et de silence monacal. Chaque jour, hélas! Avignon se civilise. Il se dé-

mantèle peu à peu de ces beaux remparts d'un ton si chaud et si splendide, qu'on les dirait arrachés de quelque vieille toile du Pérugin, ou mieux encore, rapportés de Palestine tout d'un bloc par quelque lord Elgin du temps des croisades.

Une autre merveille qui se détériore tous les jours, c'est le palais des papes qui domine la ville. La grandeur de cet édifice, bâti sur le roc, son élévation, son imposante majesté, ses tours, l'épaisseur de ses murs, ses créneaux, ses ogives, tout cet ensemble colossal étonne le voyageur. Malheureusement ces vastes salles, jadis armoriées et resplendissantes d'objets d'art, sont aujourd'hui occupées par des soldats. Ce palais où tant d'actes importants se sont accomplis dans l'espace de cent années est devenu une caserne. La foi a fait place à la force, la tiare a été détrônée par le sabre.

O barbares que nous sommes! nous avons un édifice unique par sa majesté, par les souvenirs qu'il rappelle, et nous en faisons une caserne quand nous ne pouvons plus en faire une prison!

Avignon compte bien d'autres monuments : la métropole bâtie par Charlemagne, et qui renferme le mausolée du pape Jean XXII et le tombeau du brave Crillon; l'église Saint-Agricol, où est la tombe de Mignard, tout à côté de la coquette chapelle de cette famille célèbre de Florence, la famille Bianco; l'église Saint-Pierre, l'église Saint-Martial, le palais des légats; mais j'ai visité toutes ces curiosités au pas de course, et je ne puis que les signaler en passant.

Quant à « ce fameux pont d'Avignon, » ce qu'il en reste est toujours à la même place, mais il ne semble pas très-digne de la popularité dont il jouissait avant son écroulement. Il n'a pas six pieds de largeur. On a jeté à côté une mince passerelle suspendue qui fait une assez triste mine sur ce large fleuve et en face de ces fiers remparts qui furent tant de fois assiégés et défendus. Tel fut en effet le sort d'Avignon. Pendant les deux derniers siècles, quand le roi de France était en querelle avec le pape, il s'emparait aussitôt du comtat, frappait les ha-

bitants de contributions de guerre, et quinze jours après, la querelle apaisée, rendait gracieusement son petit État au pontife. Louis XIV prit et rendit Avignon deux ou trois fois. Louis XV en fit autant. C'était toujours la ville qui payait les frais de ces brouilles entre papes et monarques. L'ambassadeur d'Espagne prenait-il à Rome le pas sur l'ambassadeur de France : vite on envoyait des boulets aux Avignonnais et l'on puisait dans leurs coffres. Cet heureux temps n'est plus, et Avignon n'a pas eu à se plaindre le jour où un décret de la constituante, la débarrassant de sa dangereuse couronne de capitale du comtat Venaisien, en fit le chef-lieu du département de Vaucluse.

25 septembre.

A partir de Tarascon, nous ne sommes plus en France, mais en Provence. On sait que la grande prétention des Provençaux c'est d'être un peuple complétement original et de former une nation à part. Ils ne sont Français qu'à l'étranger, ce qui est déjà quelque chose. Nous laissons derrière nous les hautes montagnes de Vaucluse, et nous ne voyons plus qu'une plaine immense bordée de vertes collines dans laquelle se déroulent des champs de maïs, d'oliviers, d'amandiers, de grenadiers et de mûriers ; cette plaine est sillonnée de petites routes poudreuses qui conduisent, à travers des détours, à des villages aux maisons jaunes comme les épis au mois d'août. Tout le long de la route, des paysans qui regardent passer le convoi d'un air étonné et des gendarmes postés de distance en distance. Une ville apparaît à l'horizon : c'est Arles la Romaine ; en quelques tours de roues, le convoi présidentiel est arrivé à la station. Là, l'affluence est considérable ; le sous-préfet, le maire, le conseil municipal, tous les personnages à habits brodés attendent Louis-Napoléon, qui descend de wagon. Les autorités l'invitent à venir visiter la ville, qui dresse à quelques pas son magnifique amphithéâtre.

Le président cède aux sollicitations qui lui sont faites et se dirige vers Arles, escorté de son état-major et de la population qui crie : Vive l'empereur ! Ce sont des éclats de voix, un bruit, une musique dont il n'est pas facile de se faire une idée quand on n'a pas vu de foule méridionale. Toutes ces jeunes Arlésiennes, avec leurs petits bonnets de tulle et leurs larges rubans, causent entre elles dans le patois du pays et semblent, quand elles parlent, chanter quelque amoureuse romance. Ce qu'il y a surtout de remarquable en elles, c'est la souplesse de leur taille, la finesse de leurs pieds et la majesté de leur démarche. Le président arrive à l'amphithéâtre qui est couronné de grappes humaines suspendues à toutes les anfractuosités du vieil édifice, le plus vaste de tous les amphithéâtres que les Romains aient élevés dans les Gaules.

Des restes de fortifications et des pans de murailles ayant appartenu à des maisons habitées, témoignent encore aujourd'hui du peu de sollicitude que la science et l'administration ont montrée pour ce monument. Les habitations construites autour de sa circonférence gênent la vue et obstruent en de certains endroits les portiques du premier étage. Mais c'est de l'intérieur qu'on peut véritablement admirer ses belles proportions. Il est impossible de voir rien de plus imposant que cet amphithéâtre construit d'énormes blocs appareillés avec une précision et une solidité toutes romaines. De la base au sommet, ce monument est divisé en deux étages percés chacun de soixante portiques. Le premier est d'ordre dorique, le second d'ordre corinthien. La couleur de ces vieux murs est splendide ; ils sont tous ruisselants d'or et de lumière.

Après avoir admiré cet édifice, dont la grandeur écrase nos constructions modernes, le cortége est revenu vers la station, et le convoi est reparti au milieu des hourras de la foule.

27 septembre.

Ce matin, à huit heures, le président quittait Marseille à bord du beau vaisseau à vapeur le *Napoléon*, le plus fort marcheur naval qui existe dans toute la marine européenne. Le pont étincelait d'épaulettes d'or et d'habits brodés. Le *Napoléon* a levé l'ancre aux sons de l'artillerie et de la musique, par un soleil majestueux qui colorait d'une teinte rose la forêt de mâts des navires marchands. Les quais, le rivage, les hauteurs, fourmillaient de curieux. On apercevait de la rade un grand nombre de spectateurs juchés sur les toits des maisons qui bordent les trois ports. Par ce radieux soleil dont les rayons baignaient ses maisons et ses édifices, Marseille se détachait à l'horizon, blonde comme une orange, sous son ciel bleu et sur ses flots d'azur. Je ne vous parlerai pas de la traversée et du magnifique spectacle que l'on contemple dans toute cette promenade en mer de Marseille à Toulon : le temps et le papier me manquent. Ici toutes les boutiques sont si hermétiquement closes aujourd'hui qu'on n'y trouverait pas, à prix d'or, une seule feuille de papier à lettre. Il n'y a d'ouvert que les hôtels, les restaurants et les voitures qui serviront ce soir de chambres à coucher à plus d'un visiteur.

A la hauteur du cap Sépet, le *Napoléon* a rencontré une escadrille d'honneur composée du vapeur à hélice le *Charlemagne*, portant le pavillon du contre-amiral Jacquinot, du *Gomer*, du *Sané*, du *Labrador*, du *Chaptal*, du *Caton*, du *Dauphin*, de l'*Averne* et de l'*Orénoque*, appareillés pour aller au-devant du président. Les batteries de la côte saluent par des volées d'artillerie ; les bâtiments de guerre hissent leurs pavillons et font trois salves de toute leur artillerie. Vous ne serez pas étonné si je vous dis que cette ville flottante qui mugissait par tous ses sabords ouverts présentait le plus imposant des spectacles.

C'est dans cet ordre que la flottille pavoisée a fait son entrée dans la rade de Toulon, une autre merveille de la Méditerranée. Cette flottille a mouillé. Même après avoir contemplé Marseille le matin, il est impossible de ne pas admirer cette rade immense, les courbes gracieuses de ces rivages et les montagnes qui la couronnent. Dès que le *Napoléon* est signalé, tous les vaisseaux du port et de la rade lâchent leurs bordées à bâbord et à tribord ; la ville est ébranlée du bruit de tous ces tonnerres qui retentissent pendant un grand quart d'heure; le feu ne cesse que lorsque le *Napoléon* passe devant la ligne des vaisseaux en rade. Là une autre explosion commence: c'est le cri de : Vive l'empereur! poussé par les matelots rangés sur les vergues et répété par les spectateurs du rivage. Louis-Napoléon met pied à terre à l'Arsenal. Alors les détonations éclatent de plus belle; toutes les batteries vomissent des nuages de fumée, batteries des côtes, des forts et des vaisseaux, un vacarme à rendre sourd pour tout le reste de la journée. C'est à l'Arsenal, où il est d'abord reçu par les chefs de service de la marine, que la municipalité présente au président de la république les clefs de la ville sur un plat d'or.

Cette ville de Toulon, qui étouffe entre ses murailles, est une véritable fourmilière aujourd'hui. De Marseille, d'Avignon, d'Aix, de Tarascon, de Beaucaire, sont accourus les curieux qui veulent assister demain au spectacle des fêtes maritimes et du combat naval. Ses rues resserrées regorgent d'étrangers, de marins, de soldats, de citadins et de campagnards ; on voit des voyageurs, leur malle à la main, frappant à toutes les portes pour demander une chambre qu'ils ne trouvent pas; des femmes qui veulent assister au bal de demain, et qui ne sont pas sûres d'avoir un cabinet pour faire leur toilette. Les Toulonnais sont peu hospitaliers, et ils profitent de la pléthore de visiteurs pour les rançonner.

Mais je ne peux m'empêcher de revenir à la rade sillonnée en ce moment de petites embarcations qui volent comme des

hirondelles à la cime des flots. On comprend que cet admirable golfe soit devenu le centre des grandes opérations maritimes de la France dans le midi, et qu'il ait joué un si grand rôle dans la destinée des peuples méridionaux. Sur ses rives se sont élevés les monuments; c'est de son sein que sont parties nos glorieuses escadres : celle qui, sous la conduite de Bonaparte, que Toulon fit général, alla conquérir l'Orient; celle qui délivra la Grèce, celle enfin qui a tué la piraterie et créé une seconde France à cent trente lieues des rivages de la métropole.

Au point de vue purement pittoresque, ces côtes toulonnaises ne sont pas moins intéressantes; toute cette Provence serait vraiment une contrée bénie du ciel s'il y pleuvait un peu plus souvent et si le pays du soleil était en même temps le pays de la propreté. La chaîne de rochers qui borde la Méditerranée depuis Marseille jusqu'à Hyères présente à chaque pas de ravissantes perspectives. L'aridité étincelante des côtes de Cassis et de la Ciotat; les jeunes pinèdes qui jalonnent le flanc du cap Sicier, les vertes treilles qui mûrissent le vin de Malgue, les falaises de Sainte-Marguerite, dont les couches de silex surplombent sur la mer, enfin les hespérides d'Hyères où les palmiers atteignent des proportions orientales, tout cet heureux assemblage de majesté et de grâce vous captive et vous charme sans jamais vous fatiguer.

Hyères, cette élégante infirmerie de la France, n'est distante que de quelques heures de la cité maritime, Hyères où l'on contemple des forêts d'orangers et les échantillons les plus variés des produits des plantes intertropicales.

29 septembre.

Le président a quitté Toulon ce matin. La mer était mauvaise, et beaucoup de personnes faisant partie du cortége présidentiel ont été indisposées. M. le général Roguet a eu un

violent mal de mer. L'évêque d'Éphèse est resté couché pendant tout le trajet. A deux heures le *Napoléon* entrait dans le port de Marseille salué par l'artillerie des forts. Le président débarquait au fort Jolliette, montait immédiatement en voiture et se dirigeait sur Aix. Le changement d'itinéraire n'ayant pas été connu à Marseille, presque personne ne se trouvait au lieu du débarquement.

Comme j'avais de l'avance sur le cortége, je suis allé voir le pont-aqueduc de Roquefavour, que le président ira visiter demain avant d'aller à Nîmes. Cet aqueduc, un travail cyclopéen terminé depuis deux ou trois ans, vaut bien la peine que l'on fasse un petit détour.

Figurez-vous un pont ou plutôt trois ponts superposés qui joignent deux énormes masses de rocs situés à une très-longue distance l'une de l'autre : le premier pont a douze arches élevées à trente-quatre mètres au-dessus de l'étiage de la rivière; le second, placé sur le premier, a trente-huit mètres de hauteur au-dessus du couronnement du premier rang; le troisième enfin est appuyé sur le second à cinquante-trois mètres de hauteur au-dessus du deuxième rang. Cet aqueduc, m'a dit un savant du pays, a deux fois la hauteur de la colonne Vendôme et dix-neuf mètres de plus que les tours de Notre-Dame de Paris. C'est Marseille qui s'est donné ce luxe architectural. Marseille avait besoin d'eau pour ses fontaines, ses jardins brûlés par le soleil, ses bastides desséchées par l'implacable azur, et un jour elle fit, purement et simplement, une petite saignée à la Durance et un travail digne des colonisateurs romains. Le tunnel a quatre cent mètres de largeur, pas un de plus, pas un de moins. Le site est pittoresque pour ne pas dire sauvage, des rochers à pics entassés les uns sur les autres et crevassés en maints endroits. Dans ces fentes aux zigzags bizarres poussent le pin rabougri et l'yeuse aux rameaux verts. Cette vallée de Roquefavour, qui pourrait bien être un jour ou l'autre la vallée de Josaphat, est traversée par

une petite rivière, moins que cela, un capricieux ruisseau qui s'appelle l'Arc; ce filet d'eau se promenant dans ce vaste bassin et roulant ses petits flots jaunes sur son lit d'argile apparaît comme un ruban d'or au milieu de la prairie cressonneuse.

Nous arrivons à Aix une heure avant le président de la république, et ce qui me frappe tout d'abord sur le Cours, une promenade très-grande, très-jolie et très-bien plantée de beaux arbres verts, c'est une foule réunie autour de quatre danseurs revêtus de culottes de tricot et de jaquettes de soie verte et orange. Un peu plus loin, je vois des chevaliers coiffés d'un chapeau à la Henri IV, armés de toutes pièces, chevauchant sur des coursiers de carton. Par ici des diables qui tourmentent un brave homme de roi, lequel a l'air de fort mauvaise humeur; par là, une reine donnant le bras à un baladin qui porte dans la main droite une épée nue surmontée d'un château de fer-blanc. Puis, au milieu de tout cela, un concert de fifres, de tambours et de tambourins à écorcher l'oreille d'un sauvage du café des Aveugles. Je suppose que tous ces personnages aux habits éclatants, aux têtières grotesques ou hideuses, sont les héros des jeux du roi René dont je vous parlais hier, et je ne me trompe pas. Je demande à un grave Aixois, qui semble prendre un grand intérêt à ce spectacle, de vouloir bien me donner l'explication de cette indéchiffrable mascarade. — Monsieur, me répond-il, René d'Anjou, roi de Sicile, de Jérusalem et comte de Provence par-dessus le marché, voulut, dans son temps, c'est-à-dire vers 1460, rendre manifeste aux yeux de ses sujets le triomphe du catholicisme sur les divinités païennes, et il institua les jeux de la Fête-Dieu. La plupart de ces personnages que vous voyez sont des seigneurs de l'Olympe qui disparaîtront ce soir devant les saints du paradis, comme l'erreur disparaît devant la vérité, la nuit devant le jour. Ces diables à quatre qui sont là-bas font enrager le roi Hérode dont vous connaissez sans doute l'histoire; la grande diablesse brosse l'habit du roi de Judée, probablement pour

lui faire sa cour. A côté est l'*armetta* ou la *petite âme*, représentée par un jeune homme qui tient de la main droite une croix que les démons veulent lui enlever et qu'il défend victorieusement avec l'aide de son ange gardien. Voici le *veau d'or* ou *lou juec d'oou cat* (le jeu du chat). On jette en l'air un chat enveloppé dans un sac, et ce chat représente le veau d'or adoré par les Juifs, qui n'ont pas été les seuls à lui offrir leurs hommages. Il y a encore la reine de Saba, la belle Estelle, qui conduit les trois rois mages à Bethléem, et les *tirassouns*, lesquels représentent le massacre des innocents ordonné par Hérode. Vous verrez ce soir, monsieur, le jeu du *guet*, composé d'un grand nombre de personnages très-intéressants. La Renommée, Jupiter, Junon, le duc et la duchesse d'Urbin montés sur des ânes, la foule des faunes et des dryades, Apollon et Diane, la reine de Saba, et le reste. Les costumes ne sont pas très-frais, les têtières sont pour la plupart assez sales, mais à la clarté des flambeaux, ce cortége produira le plus magnifique effet.

Mon savant interlocuteur allait continuer, lorsqu'un coup de canon parti du rond-point situé devant le Cours vint briser le fil de ses explications. Louis-Napoléon n'était qu'à quelques pas de la ville. Aussitôt voilà mes danseurs, dieux, déesses et saints du paradis, qui quittent la scène et se mêlent à la haie des curieux. J'avais à dix pas de moi un grand diable de démon qui s'époumonnait à crier : Vive l'empereur! Un diable enthousiaste! qui l'aurait dit? Le président, complimenté par les autorités, fait son entrée en ville dans sa calèche de voyage; il n'a à ses côtés que le général Saint-Arnaud. Les cris sont nombreux sur le Cours et dans les rangs des communes; les curieux et les curieuses placés aux balcons et aux fenêtres gardent le silence. Louis-Napoléon se rend ainsi jusqu'au palais de l'archevêché, où il est reçu par l'archevêque et son clergé. Tout le long de la ville, balcons et fenêtres laissent à désirer.

Dans cette ville d'Aix, dont la physionomie est si originale

surtout aujourd'hui, il est un homme aussi populaire que Néron l'est à Rome : cet homme, c'est le démocrate romain Caïus Marius, nommé sept fois consul. Il n'est pas dans toute la contrée une ruine à laquelle ne se rattache le souvenir du rival de Sylla. Demandez à un habitant d'Aix quel est ce rocher noirâtre qui surplombe la ville, et il vous dira que c'est là que Marius éleva un temple à la Victoire. La rivière de l'Arc tire son nom, s'il faut en croire la tradition, d'un arc triomphal que Marius aurait fait construire dans les environs, et ce matin même à Roquefavour, un stratégiste de l'endroit nous montrait la place où le général romain taillait en pièces les Cimbres et les Teutons. On marche ici au milieu de ses souvenirs de collége, on vit en pleine antiquité. Cela n'empêche pas que les croix de mission, les *ex-voto*, les reliquaires, ne soient plus nombreux à Aix que partout ailleurs. On voit des *Notre-Dame* à tous les coins de rues, avec des robes de satin, des voiles de dentelles et des manteaux de velours : Notre-Dame de la Délivrance, Notre-Dame des Affligés, Notre-Dame des Opprimés, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Bon-Secours, etc. En passant devant ces images de la sainte Vierge, l'habitant se découvre et le paysan s'agenouille après avoir fait le signe de la croix. En dépit de la thèse soutenue par l'abbé Gaume et l'*Univers*, je ne vois pas que les souvenirs de l'antiquité, si vivants dans toute la Provence, aient nui en rien dans cette contrée à la foi et aux traditions catholiques. Mais j'ai hâte de revenir à mes moutons, je veux dire à mes diables. Donc, depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir, ils sont partout dans les rues, dansant et folâtrant au son du tambourin et du fifre, et ne dédaignant pas de demander un sou en passant. J'ai donné dix centimes à un roi, cela m'a flatté. Les musiciens très-élémentaires de la diablerie, donnent des aubades aux autorités et aux gens *cossus* de la localité. Depuis cinq jours, le fifre provençal nous poursuit partout.

Au moment où j'écris, la mascarade débouche sur le Cours, et chaque dieu, chaque déesse, chaque chevalier, chaque grande dame porte un flambeau à la main. Les arquebusiers qui marchent en tête du cortége s'arrêtent de temps en temps pour faire le moulinet avec leurs *fusils de chasse*, gambader et se mettre en joue. Après quoi, ils se replacent gravement au port d'armes. Le monsieur de ce matin avait raison : tous ces costumes ne semblent pas aussi fanés la nuit que le jour. On remarque dans ce cortége mélangé des personnages qui jouissent d'une haute estime, comme *l'abbé dé la villa*, *lou capitanis deis gardos dé lou rei de la bazocho*, *lou bastonié dou rei* et le bucolique *Prince d'Amour*. Cette mascarade provençale dont il est à peu près impossible de comprendre le sens aujourd'hui, ne ressemble en rien aux brillantes cavalcades des villes de la Flandre française ; mais je crois que ces Provençaux, rois ou soldats, manants ou chevaliers, s'amusent beaucoup plus que messieurs les Flamands. Ceux-ci s'habillent magnifiquement pour briller aux yeux de la foule, ceux-là se vêtent de la première loque qui leur tombe sous la main. Pour s'amuser et rire, ici pas de poses théâtrales, de gestes étudiés, de rôles appris par cœur ; on se laisse aller à l'inspiration du moment, et le public peut toujours compter sur l'improvisation provençale.

30 septembre.

Depuis quelques jours nous repassons par des chemins déjà parcourus. Voici encore devant nous Arles, Tarascon et Beaucaire. J'avais vu Arles la semaine dernière avec des décorations, des rubans, des drapeaux, — un vêtement officiel ; — je la revois aujourd'hui dans sa pourpre de tous les jours et avec sa physionomie mélancolique, mais non sans charmes : c'est par le sentiment romain, qui tout d'abord s'empare du visiteur, bien plus encore que par son aspect, qu'Arles rappelle

sa filiation romaine. Nous nous éloignons à regret de cette petite Rome des Gaules (Gallula Roma), et en trois tours de roues nous sommes à Tarascon.

Il y a dix-huit cents ans, d'après la légende provençale, la sœur de ce Lazare que Jésus-Christ avait ressuscité, sainte Marthe, débarqua avec son frère sur les côtes de la Provence et vint prêcher la religion nouvelle aux habitants d'Aix et des contrées environnantes. A cette époque, le pays était ravagé par un dragon terrible appelé la *Tarasque*, qui, pendant le jour, se tenait caché dans le Rhône. Personne n'osait le combattre ; seule, Marthe eut ce courage. Elle marcha droit à lui armée d'un crucifix et d'un goupillon, et l'aspergea d'eau bénite. A la première goutte qu'il reçut, il commença à se tordre avec fureur ; à la seconde, il tomba sans force ; à la troisième, sainte Marthe put attacher le monstre avec sa jarretière. A l'endroit même où sainte Marthe avait tué la Tarasque, s'éleva, peu de temps après, une ville qui prit, en souvenir de cet événement, le nom de Tarascon.

Beaucaire n'a pas une origine aussi merveilleuse, mais cette ville se présente bien, vue de Tarascon et du pont suspendu : son beau quai, ses magnifiques promenades, son vieux château, tout cela forme un tableau pittoresque ; mais cette favorable impression est bien vite effacée si l'on pénètre dans la ville. Partout la solitude et la tristesse : des hommes couchés à l'ombre, des femmes endormies sur le ban extérieur de leur maison. Beaucaire n'est habitée, Beaucaire ne vit que pendant les trois semaines de cette foire qui l'a rendue si célèbre et qui rivalisait hier encore avec celles de Leipsig, de Francfort, de Novogorod et de Sénégalia.

A trois heures le train présidentiel arrivait à la station de Nîmes. Dans une des salles de cette station l'industrie du département du Gard avait exposé ses produits. Louis-Napoléon a visité cette exposition pendant un quart d'heure ; puis il est monté en calèche découverte et s'est dirigé vers *la Fontaine*,

une promenade qui rappelle le jardin du Luxembourg, et dans laquelle s'élève majestueusement le *Temple de Diane*. Ce temple est de forme rectangulaire; une porte à plein cintre ornée d'une grille en ferme l'entrée. C'est le monument qui excite le plus la fierté des Nîmois. Ils semblent le mettre bien au-dessus, je ne sais trop pourquoi, de l'amphithéâtre et de ce chef-d'œuvre unique qui s'appelle la Maison-Carrée.

De la Fontaine, le président s'est rendu à l'évêché, où l'attendait le clergé ; puis il est allé à l'amphithéâtre, où l'on devait lui offrir le spectacle d'une course de taureaux.

Cet amphithéâtre est couvert de la base jusqu'au faîte d'une foule compacte; des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, se tiennent debout sur ces hautes murailles, d'où peut à chaque instant se détacher une pierre, et qui n'ont aucune barrière pour protéger les curieux imprudents. Ce monument, le plus grandiose qui soit au monde, est construit sur une immense ellipse. La décoration du rez-de-chaussée est surtout remarquable par ses colonnes avec piédestaux, chapiteaux et entablements, construits d'après l'ordre dorique romain. Quand on pénètre dans l'intérieur, on voit une ellipse qui va en s'élargissant jusqu'à la partie la plus élevée. Des gradins y prennent naissance à peu de distance du sol et montent jusqu'au sommet de l'édifice. Malheureusement, un grand nombre de ces gradins n'existent plus ! Tout a été dit sur ces Arènes de Nîmes, mais, quelque favorablement prévenu que l'on soit par le récit enthousiaste des touristes et les descriptions des archéologues, il est impossible de ne pas éprouver une émotion toute nouvelle à la vue de ce vaste cirque qu'un peuple de géants bâtissait pour ses plaisirs et ses fêtes, quand il ne lui restait plus un coin du monde à conquérir.

Dans nos provinces méridionales, les courses de taureaux diffèrent essentiellement des courses si célèbres de l'Espagne. Ici on ne tue pas le monstre : on se contente, pour constater sa défaite, de le marquer d'un fer chaud à l'épaule. Ce jeu

s'appelle la *ferrade*. Des hommes armés de piques excitent la bête, qui court débonnairement dans l'arène et semble dressée à cet exercice. Quand le taureau a suffisamment gambadé à droite et à gauche, par ici et par là, le tauréador s'avance, prend l'animal par les cornes et le renverse aux applaudissements de la multitude. C'est alors qu'a lieu l'application du fer chaud. Cette ferrade m'a rappelé la chasse au cerf de l'Hippodrome, cette chasse où l'on ne sait pas si ce sont les chiens qui lancent le cerf, ou si c'est le serf qui poursuit le chiens. Ici le taureau n'est pas une bête furieuse comme che nos voisins de la Péninsule : c'est un acteur, et si de temps en temps il embroche un pauvre diable de picador, c'est tout à fait par mégarde et sans méchanceté.

En sortant des Arènes, on trouve à quelques pas la Maison-Carrée. Ce temple peut avec juste raison être mis au rang des monuments de l'antiquité les mieux conservés, les plus riches et les plus purs pour les détails de sculpture. L'élégance du chapiteau, le fini de son exécution, le caractère des ornements qui le décorent, tout porte à croire que ce gracieux et harmonieux édifice est l'œuvre d'artistes grecs. Il sert aujourd'hui de musée.

Du reste, dans toute cette ville de Nîmes, ce ne sont que des monuments et des souvenirs de l'antiquité. On marche dans ces vieilles rues au milieu de l'histoire romaine. Voyez plutôt : voici la rue de Trajan, la rue d'Auguste, la rue de Vespasien, la rue de Titus, la rue d'Adrien ; il n'est pas jusqu'à Néron, cet extravagant artiste et cet épileptique empereur, qui n'ait donné son nom à une promenade. Nîmes est le portique français de l'Italie. Quand on a visité Orange, Nîmes et Arles, l'Italie n'a presque plus rien à montrer de nouveau.

Vous comprenez qu'il est difficile de passer à Nîmes sans aller voir le pont du Gard, qui n'est qu'à deux lieues et demie de la ville. Ce pont, un des plus remarquables monuments de cette contrée si riche en monuments historiques, étonne l'i-

magination par sa masse imposante et par ses formes élancées et hardies. Il offre aux yeux les moins exercés le modèle le plus grandiose comme le plus harmonieux de l'architecture antique.

1er octobre.

A Montpellier, on nous conduit tout droit au Peyrou, une magnifique promenade enceinte de trois côtés par un mur de terrasse, couronné d'une balustrade en pierre. C'est le jardin de Versailles en miniature, la statue équestre de Louis XIV est au centre de la grande allée; de la plate-forme on découvre, par un temps clair, les Alpes, le mont Canigou, les Pyrénées, le mont Ventous, et à gauche un arc immense de la Méditerranée au sein duquel surgit l'île de Maguelonne.

On voulait donner au président le spectacle des danses du pays, *les treilles* et le *chevalet* (las tréias et lou chivalet), mais les dispositions avaient été si mal prises qu'il a fallu renoncer à ce divertissement. La foule s'était précipitée avec tant de furie dans le jardin, qu'il ne restait plus de place pour les danseurs. Louis-Napoléon s'est contenté de faire le tour de la promenade, fendant avec peine les flots de curieux, puis il est allé à la préfecture. Cinq minutes après son départ, ce vaste jardin était vide.

Cette danse des treilles diffère essentiellement des autres danses du midi. C'est un vrai ballet populaire qui produirait le plus grand effet à l'Opéra. Le costume des danseurs et des danseuses est charmant. Ces treilles rappellent les dionysiaques ou fêtes des vendangeurs, et il pourrait bien se faire que cette danse fût un reste du culte romain introduit dans la Gaule narbonnaise. A un signal donné, danseurs et danseuses, conduits par des coryphées, passent et repassent en cadence sous des cerceaux et des guirlandes en mousseline et ornés de rubans et de fleurs. C'est un long serpent bariolé dont chaque anneau étincelle. Quant à la danse du chevalet, elle ne date

que du moyen âge, et voici en quoi elle consiste : un homme élégamment costumé, ayant le corps passé à travers un petit cheval de carton, lui faire faire le manége au son des tambourins, des fifres et des hautbois, au milieu d'un cercle formé par une troupe de danseurs en pantalons blancs, en vestes blanches et parés de rubans à leurs chapeaux. Un autre danseur, un tambour de basque à la main, fait semblant de présenter de l'avoine au cheval, qui s'incline d'abord, puis lance des ruades, pendant que les autres danseurs forment un cercle animé et agitent, en signe de joie, leurs étendards.

C'est la danse grotesque après la danse gracieuse.

A la préfecture, le président a reçu les autorités. Le maire d'une commune rurale a présenté à Louis-Napoléon la pièce suivante, qui est, comme vous le verrez, une paraphrase plus ingénue qu'ingénieuse du *Pater noster* :

« Notre prince qui êtes au pouvoir par droit de naissance « et par l'acclamation du peuple, votre nom est partout glo- « rifié; que votre règne arrive et se perpétue par l'acceptation « immédiate de la couronne impériale du grand Napoléon ; « que votre ferme et sage volonté soit faite en France comme « à l'étranger. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien « en abaissant progressivement le tarif des douanes, de ma- « nière à permettre l'entrée des choses qui nous sont néces- « saires, aussi bien que la sortie de celles qui sont super- « flues. Pardonnez-nous nos offenses, lorsque vous serez bien « assuré de notre repentir et que nous serons devenus meil- « leurs. Ne nous laissez pas succomber à la tentation de la cu- « pidité et de la manie des places, mais délivrez-nous du mal, « c'est-à-dire des sociétés secrètes, des vices de l'enseigne- « ment, des moindres écarts de la presse, des élections de « toute espèce, et continuez à mettre de plus en plus en hon- « neur et à faire mettre en pratique la morale et la religion, « le respect à l'autorité, l'agriculture et l'industrie, l'amour de « l'ordre et du travail. Ainsi soit-il ! »

Cette prière municipale est signée Charles Maistre, maire de la commune de Villeneuvette. Inutile de vous dire que l'auteur est fier de son œuvre. — Il y a eu ce soir deux bals, le bal officiel de la mairie et le bal des ouvriers. En sortant du premier, Louis-Napoléon s'est rendu au second. A son entrée dans la salle, il a été accueilli par ce cri unanime : *L'amnistie! l'amnistie générale!*

Après avoir assisté dans ce voyage à fond de train à tant de bals de préfectures, j'ai été ravi de rencontrer sur ma route un bal populaire. Ce bal, honoré de la présence de Louis-Napoléon, s'appelle le bal des grisettes. Le costume favorise singulièrement les agréments de la grisette de Montpellier, puisque grisette il y a ; sa taille est svelte, sa physionomie piquante, vive et souvent jolie. Malheureusement, il y a décidément trop de brunes dans le midi ; le soleil dore la peau comme les monuments. L'ouvrière montpellieraise est couronnée d'un bonnet de tulle brodé ou de mousseline bordée de dentelles ; à ses oreilles d'énormes pendants dorés ; autour de son cou des chaînes qui tournent trois ou quatre fois ; le sein est couvert, mais à demi, d'un très-petit fichu dont les pointes retombent avec grâce en forme d'écharpe sur un tablier de soie ; une robe de mousseline peinte descend à peine sur la partie inférieure de la jambe, qu'elle laisse apercevoir finement moulée sous un bas blanc qui contraste avec la spirale du ruban noir de la chaussure.

J'avais toujours entendu dire que la mélodie était fille du midi, et qu'on ne chantait nulle part avec plus de goût et de justesse que dans ce pays des troubadours. Encore un paradoxe ou plutôt une vanterie gasconne ! Comparez les trouvères méridionaux avec les sociétés chorales de Lille, d'Anvers, de Liége, d'Arras, de Douai, de Cambrai, de Paris, et vous verrez la différence. Tacite disait cependant en parlant des populations de la Gaule narbonnaise : Ils se consolent de leurs infortunes en chantant : *Cantilenis infortunia sua solantur* ; mais

ıut est bien changé aujourd'hui depuis la Gaule narbonnaise : Tacite.

3 octobre.

En sortant de l'hôtel de la préfecture de Montpellier, la voire de Louis-Napoléon est montée sur une borne, et elle auıit peut-être versé si un athlète ne s'était trouvé là tout exprès ıur la remettre sur ses roues. — Monseigneur, dit l'athlète ı question en s'approchant de la portière, quoique vieux solıt de l'empire, vous voyez que je suis encore assez solide. — ›us êtes un soldat de l'empire? répliqua le président. — Oui, onseigneur, j'assistais, en 1814, à la bataille de Toulouse. · Faites vérifier le fait par le préfet, répondit Louis-Napoléon je ne vous oublierai pas. — La voiture se remit en marche rès ce dialogue, descendit la grand'rue qui conduit au Peyu, et sortit de la ville saluée par les détonations de l'artillerie. A midi, Louis-Napoléon arrivait à Béziers, une ville charınte, située sur une montagne, comme la plupart des villes des bourgs du bas Languedoc. Vous connaissez sans doute proverbe : « Si Jésus-Christ redescendait sur la terre, il ıoisirait Béziers comme lieu de séjour, et il serait de nouau crucifié par les Bitérois. » Voilà un proverbe qui rend ırfaitement justice aux agréments de la ville et à la beauté ı site, mais qui me semble un peu dur pour les habitants. ßziers s'était mise en frais; il n'est pas possible de voir plus : drapeaux, plus d'oriflammes, de banderoles, de mâts pa›isés et d'arcs de triomphe dans une sous-préfecture. Le prédent a été reçu aux acclamations de la foule. A quatre ›ures, il faisait son entrée dans Narbonne et se rendait, esırté par les cris de la population, au palais des archevêques, ı superbe monument de la renaissance. C'est dans une des ılles de ce palais que Louis XIII, surnommé le Juste, si je ne ıe trompe, signa l'arrêt de mort de Cinq-Mars et de de Thou. ême réception qu'à Béziers. Narbonne doit être une ville très-

curieuse, elle a de beaux remparts et des monuments respec-tables, mais je n'ai fait que la traverser.

En arrivant à Carcassonne, on me dit que la veille, quinze ou vingt arrestations ont été faites. Carcassonne est la ville natale de Barbès. A Castelnaudary, deux arcs de triomphe sont dressés, l'un à l'entrée, l'autre à la sortie de la ville. Toute la population est sur pied et les communes arrivent comme par-tout avec les tambours battant. Les jeunes filles vêtues de blanc qui doivent offrir des fleurs à Louis-Napoléon forment des rondes en attendant son arrivée, et chantent l'air : *Sur le pont d'Avignon*. Quatre ou cinq vieux soldats se tiennent gra-vement à côté de l'arc de triomphe, celui-ci en chasseur, celui-là en lancier. Un des cinq, n'ayant pas d'uniforme, s'est con-tenté de mettre sur sa veste de vieilles épaulettes de laine. Je ne vous parle pas des villages qui bordent le chemin ; tous sont enrubannés, enfeuillagés et pavoisés. De Béziers jusqu'à Castelnaudary, le paysage est des plus attrayants. La route serpente entre deux vastes collines qui rayonnent au soleil comme les côtes de la mer vermeille, puis la nuit jette tout à coup son voile sur ce spectacle. Partis la veille de Montpellier nous n'arrivons à Toulouse qu'à neuf heures du soir.

Notre arrivée à Toulouse est signalée par une particularité à laquelle nous n'étions pas habitués depuis notre départ de Paris. Aux portes de la ville, deux gendarmes nous demandent nos passe-ports ; en descendant de voiture deux autres gen-darmes exigent une nouvelle exhibition de nos papiers ; enfin dans l'hôtel où nous nous arrêtons, un sergent de ville se pré-sente, qui veut aussi s'assurer si nous sommes en règle. Je n'ai connu que ce matin le motif de ce luxe de précautions. Il pa-raît que les industriels les plus habiles de la capitale ont voulu profiter du voyage du président, pour aller exercer leur indus-trie dans les départements : ils précèdent d'un jour le cortège présidentiel, se mêlent à la foule et jettent la sonde dans la poche des curieux.

A Toulon, une trentaine de visiteurs sont rentrés à leur hôtel allégés de leur montre et de leur porte-monnaie. A Aix, un de ces flibustiers s'est même attaqué, assure-t-on, à l'intendant de la maison du président, et a essayé de couper une ceinture de cuir qui contenait dix-huit mille francs en or. Aucun de ces *messieurs* n'a encore été arrêté, mais ils sont signalés sur toute la route, et il est probable qu'ils ne rentreront à Paris que sous bonne escorte.

Toulouse, ce chef-lieu de la Haute-Garonne, pourrait être une capitale si sa population répondait à son étendue. Partout les rues larges et moins mal pavées que les rues des autres cités méridionales, de vastes places, un nombre incalculable de grands hôtels, habités chacun par une seule famille, de belles fontaines, d'immenses promenades, des quais et des ponts superbes. Mais l'herbe croît dans quelques-unes de ces rues; mais vers huit heures du soir ces places sont désertes; mais la vie ne circule pas dans ce grand corps frappé depuis soixante-dix ans par la centralisation. Je me rappelle qu'en 1836, M. Henri Fonfrède écrivait dans le *Journal de Paris*, au milieu d'un rire universel, que dans le cas de certaines éventualités, le midi se séparerait du nord et du centre et se reformerait en royaume d'Aquitaine. Je ne suis plus étonné aujourd'hui que le plus fougueux et le plus exalté des Girondins de notre temps ait laissé tomber de sa plume cette superbe menace. Ici, en effet, la haine provinciale contre Paris est plus forte que partout ailleurs.

Toulouse et les cités voisines vivent encore au milieu des souvenirs de leur splendeur passée. On regrette les vieux priviléges provinciaux, et il n'est pas un habitant qui ne vous parle de cette époque où les états du Languedoc refusaient quatre millions à Louis XIV. Tous ces retours vers un temps qui n'est plus sont entremêlés, bien entendu, d'hyperboles poétiques sur les capitouls et sur Clémence Isaure.

Le monument dont les Toulousains sont le plus fiers, c'est

l'hôtel de ville, lisez le Capitole, situé à peu près au centre de la ville. La façade de ce monument date du dernier siècle. Elle est décorée d'un ordre d'architecture ionique colossal, qui porte un soubassement continu avec des portiques refendus; l'avant-corps du milieu a huit colonnes de marbre rouge de Carrare. Il est terminé par un fronton triangulaire dans le tympan duquel figure le médaillon césarien de Napoléon.

Le corps de logis, masqué par la façade, est de la renaissance et du meilleur style. La première cour est terminée à gauche et à droite par des arceaux qui soutiennent les galeries supérieures. Deux portes, ornées de colonnes cannelées, sont remarquables par trois belles figures enlacées autour de l'archivolte. Cette cour est vraiment admirable par son harmonie. Au-dessus de l'entablement est une niche où se trouve placée la] statue de Henri IV en marbre noir. C'est dans cette cour que Louis XIII ou plutôt Richelieu fit trancher la tête au dernier Montmorency.

C'est aussi au Capitole qu'ont lieu les séances académiques des jeux floraux. C'est là que s'effeuille annuellement cet intarissable bouquet de violettes, de soucis, d'églantines, de pervenches, qui se métamorphosent en espèces de 200 à 500 fr. dans la poche des vainqueurs. Un complaisant cicerone m'a conduit dans la salle de Clémence Isaure, et m'a fait admirer la statue en marbre de cette vierge poétique. Mon guide m'a appris, en outre, que l'Académie des jeux floraux est la plus ancienne de l'Europe, et qu'elle était en treize cent et tant composée de sept troubadours qui prenaient le titre de *mainte-nadors del gay saber*. Vous voyez qu'on apprend quelque chose en voyageant. Que *donna Clementa Isaura* pardonne tous ses quolibets au *Charivari!*

Un autre monument vraiment curieux, c'est l'église de Saint-Seruin, qui date, dit-on, du onzième siècle ; cette église, très-élevée, a la forme d'une croix allongée ; elle est chaque jour encombrée par la foule qui vient prier à la porte du caveau

où sont enfermées de précieuses reliques dont les principales, d'après ce que m'a dit le suisse, consistent en un morceau de la vraie croix, une épine de la couronne du Christ et un fragment de robe ayant appartenu à la sainte Vierge.

Le courrier qui part dans une heure me force de passer sous silence les autres curiosités de cette grande ville dont les environs sont agréables. Ce n'est plus le chaud paysage de la Provence, ni le panorama d'Avignon ou de Montpellier : tout est verdoyant sur les bords de la Garonne, mais la vue ne s'étend pas au delà de quelques lieues. On m'a dit que, du haut du vieux pont, on apercevait par un temps clair les cimes neigeuses des Pyrénées. Je les ai vainement cherchées à l'horizon.

5 octobre.

Le cinq nous arrivons à Agen. Ces deux départements de Tarn-et-Garonne et de Lot-et-Garonne sont un immense jardin. Toute cette partie du midi est verte, fertile, cultivée comme la Touraine. Agen a de magnifiques promenades. On comprend tout de suite, à l'aspect des allées plantées de grands arbres qui entourent leurs villes, que les habitants du midi vivent moins dans leurs maisons que sous les ombrages. Tous les méridionaux sont péripatéticiens. Le *Courss* est leur jardin d'Académus. Agen a une rue bituminée, s'il vous plaît. J'ai voulu voir la grande merveille de la ville et du département, *Moussu Jasmin*, et j'ai même eu l'honneur insigne de me faire raser par ce rapsode languedocien. La boutique de Jasmin est sur le cours Saint-Antoine, une vraie boutique de perruquier des anciens jours. Dans une vitrine sont étalées les œuvres du poëte, et sur une table on voit éparpillés avec ordre les journaux qui ont parlé de lui. La *Revue des Deux-Mondes* est négligemment ouverte juste à l'endroit où commence un certain article consacré au barde gascon. L'autre côté de la boutique appartient tout entier au cosmétique et à la pommade. *Utile dulci.*

Presque tout le monde connaît les œuvres de ce poëte vraiment inspiré et vraiment populaire : « Vous êtes l'Homère de notre temps, » lui écrivait l'été dernier M. de Lamartine, et le chantre d'Elvire ne faisait pas en cette occasion une complaisante hyperbole. Jamais poëte (j'excepte Béranger) n'a exercé sur le peuple une plus souveraine influence. Tous les paysans du midi savent ses chants par cœur, et lui demandent sans cesse des vers nouveaux. Pendant que je causais avec Jasmin, entra un campagnard qui venait se faire couper les cheveux. A peine eut-il pris place sur la chaise de paille, qu'il dit à Jasmin : — *Moussu, diga nouss ouna devise en mé coupant lous piels* (Monsieur, dites-nous des vers en me coupant les cheveux). — Pas aujourd'hui, répondit Jasmin, je suis trop occupé : ce sera pour la prochaine fois. — La conversation de Jasmin est vive, colorée, pittoresque comme sa poésie. Je lui demandai s'il avait fait une pièce de vers à propos du passage de Louis-Napoléon. — Non, me répondit-il, pas encore ; mais si je le vois ce soir, voici ce que je lui dirai : et l'œil inspiré, il improvisa une douzaine de vers en patois dont je vous envoie la traduction :

« Prince, je viens vous demander un service pour un homme qui fut votre ennemi personnel ; aujourd'hui, il est terrassé, vaincu, impuissant ; sa mère est octogénaire, elle meurt de faim ; sa femme et ses enfants sont dans la misère ; sa maison craque de pauvreté. Rendez-le à son pays. Il ne peut pas vous faire de mal. Il peut vivre ici, il meurt dehors. »

L'homme dont parle Jasmin, et qui meurt dehors, c'est M. Baze. Que Jasmin soit entendu !

Le poëte étant occupé à raser ses pratiques, sa femme me conduisit ensuite dans une chambre que Jasmin appelle son musée, et où sont glorieusement étalés les prix qui lui ont été décernés par les villes où il a promené sa muse populaire, précieuses reliques qu'il montre avec orgueil. Depuis vingt ans, le rapsode a récolté dans ses courses poétiques cent quarante

mille francs, qui ont été consacrés à soulager des infortunes, à réparer des églises de village, à doter de pauvres orphelines. Le curé de Vergt et ses paroissiens lui ont envoyé un tableau représentant l'église de Vergt. Ce digne prêtre avait entrepris de bâtir une église à ses frais, mais, n'ayant plus d'argent pour élever le clocher, il s'adressa tout naturellement à Jasmin. Celui-ci fit une tournée dans le midi, rapporta vingt mille francs, et aujourd'hui l'église de Vergt a un clocher, que la commune a baptisé le clocher Jasmin. Heureux Jasmin, qui bat monnaie avec sa muse, et qui, de plus, est un généreux et honnête homme !

Auch a donné au poëte une coupe d'or, Toulouse un rameau d'or, Gaillac une bague, Angoulême une tabatière d'argent; Villeneuve-l'Agen lui a fait présent d'un cachet, œuvre remarquable de Froment-Meurice, et dont les quatre faces sculptées en relief représentent des sujets tirés des poëmes de Jasmin. Il y a là aussi sur la commode des cadeaux du duc et de la duchesse d'Orléans. En me montrant toutes ces belles choses, la femme du trouvère languedocien me disait : « La muse est venue visiter *mon homme;* il l'a reçue comme un ange du bon Dieu, et depuis ce jour, tout a prospéré dans notre maison. » Maison bénie du ciel, en effet, où l'on respire à la fois les trois plus rares parfums de la terre : la poésie, la bienfaisance et le bonheur !

7 octobre.

Bordeaux, tout le monde le sait, est une superbe ville. Nulle part ailleurs on ne trouvera réunis un port plus magnifique, des voies de communication plus belles, des places plus larges, des boulevards, des promenades plus splendides. Dans ces vastes rues qui descendent vers le port, les maisons ressemblent à des palais. Quand on arrive dans cette ville par la route de Paris, il est impossible de n'être pas frappé de l'aspect majestueux du port demi-circulaire où se dresse une forêt de mâts, et qui

s'offre aux regards dans toute son étendue. Du côté de la ville, ce qui frappe la vue tout d'abord, c'est la tour Saint-Michel, au haut de laquelle se démènent les grands bras du télégraphe, ce sont les flèches de la cathédrale, le Lion-d'Or, la tour de l'Horloge et le dôme du Grand-Théâtre. Quant aux environs, ils sont délicieux. On n'aperçoit que d'élégantes villes bâties à mi-côte sur le renflement de ces coteaux célèbres dont les produits égayent les tables de l'univers gastronomique : le *médoc*, le *pichon-longueville*, le *château-margaux*, le d'*estournel*, le *hant-brion*, petits coins de terre privilégiés dont les cailloux valent de l'or.

Bordeaux est tout juste la contre-partie de Lyon, dont je vous parlais il y a quinze jours. A Lyon, on thésaurise, on empile sous sur sous; ici, au contraire, on mène la vie à grandes guides, et le commerçant ne gagne de l'argent que pour le dépenser. Tout reluit dans cette ville, et là malheureusement, comme ailleurs, tout ce qui brille n'est pas or. Le plus mince négociant a des appartements princiers, un nombreux domestique, une voiture, des chiens de chasse, maison de ville et maison de campagne. *Paraître*, voilà toute la politique du commerce bordelais. Un habitant me disait ce matin : Nos barons de l'industrie et du négoce se nourriraient volontiers de pommes de terre pourvu qu'on crût dans le public que leur table est chargée de perdreaux truffés.

Un jeune écrivain du terroir, M. Saint-Rieul-Dupouy, a dit à propos du chef-lieu de la Gironde : « Bordeaux est atteint d'un mal sérieux qui le tue; il a au cœur un cancer qui le dévore et le ronge : c'est la vanité, l'orgueil, l'amour effréné de luxe, la passion immodérée de l'argent ; Bordeaux a un cœur de métal : c'est le Turcaret des villes de France. »

Et il faut dire, en effet, qu'il suffit de s'être promené une heure dans cette ville pour comprendre que la grande ambition de tous ces hommes et de toutes ces femmes, c'est pour ceux-ci l'apparence de la richesse, pour celles-là tous les

dehors de la vie élégante et inoccupée. On joue au mieux logé, à la mieux mise, au mieux empanaché, à la plus belle, au plus favorisé, à la plus à la mode. C'est la ville des diamants, des pierreries, des satins, des dentelles, du luxe qui s'étale et se porte sur les épaules. On vit en un mot pour les autres et pas du tout pour soi. Le caractère des Bordelais a subi l'influence de ce jeu perpétuel de la mise en scène. Ces anciens Girondins manquent en général de persistance dans les idées; ils vont et ils viennent un peu au hasard du fait qui domine et de la brise qui souffle. Ils se précipitent dans tous les événements avec cette spontanéité irréfléchie qui est à la fois le beau et le mauvais côté des natures méridionales.

Et cependant, malgré ses monuments, ses quais, ses quinconces, que l'on admirerait à Paris, ses femmes, qui sont les plus jolies et les plus piquantes du midi, ses vaisseaux qui se pressent dans le port, Bordeaux, dans les jours ordinaires, est sombre et monotone. Toute la vie de ce grand corps a reflué au centre. Même aujourd'hui, où cent mille visiteurs sont accourus, les quais et les places semblent vides ; le quartier du Chapeau-Rouge et ses environs seuls sont encombrés. Bordeaux est en pleine décadence : Marseille et le Havre ont détrôné cet ancien sultan commercial.

La société bordelaise se recrute dans le négoce. Il y a bien aussi, comme dans la plupart des villes, une noblesse, mais celle-ci vit à l'écart, retirée dans ses hôtels ou à la campagne ; elle émigre devant le plaisir ; et à ce sujet je vous dirai que la noblesse légitimiste de Toulouse a complétement rompu la glace : elle a été prise d'un mouvement d'enthousiasme et s'est ralliée en masse. A la réception des dames, qui a eu lieu à la préfecture, les salons de M. Chapuys-Montlaville recevaient pour la première fois depuis vingt ans les douairières et les fidèles de la branche aînée, qui boudèrent avec tant de persistance le gouvernement de la branche cadette.

Le peuple de Bordeaux, comme celui de Marseille, a une

profonde affection pour la ville natale et un légitime orgueil pour ses monuments et ses beaux quartiers. Ce matin, je me dirigeais vers la rue Rase, et en passant sur les quinconces, je demandai mon chemin à un homme du peuple. — La rue Rase est vers les Chartrons, me répondit-il. — Merci, lui dis-je, mais où sont les Chartrons? — Vous ne savez pas où sont les Chartrons? — Non. — C'est un peu fort! — Mais je suis étranger. — Ah! en effet, il faut être *bien* étranger pour ne pas savoir où sont les Chartrons. — Le tout relevé de ce ton et de cet accent qui sont les épices du langage méridional.

J'ai remarqué aussi qu'à Bordeaux le patois est à peu près inconnu. A Toulouse, au contraire, tout le monde sait le patois, même la bourgeoisie, un détail qui n'est pas indifférent et qui explique le caractère bien distinct de ces deux villes. Toulouse, une grande cité comme Bordeaux, garde avec une sorte de religion sa vieille physionomie; Bordeaux, au contraire, fait tous ses efforts pour effacer l'empreinte primitive. Les Bordelais disent, en parlant des habitants de Tonneins, qui n'est qu'à quinze lieues de Bordeaux: « Les gens du midi. »

En dépit de quelques-unes des réflexions qui précèdent, Bordeaux est une ville curieuse pour l'observateur, et agréable pour l'habitant... à la condition qu'il soit riche ou qu'il le paraisse. De toutes les villes de province, c'est celle, sans contredit, qui se rapproche le plus de Paris. Je ne sais trop si c'est un éloge.

FIN.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.

TABLE.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.

CONTES

ET

VOYAGES.

DU MÊME AUTEUR :

CRITIQUES

ET

RÉCITS LITTÉRAIRES

Un beau volume grand in-18.

Paris, — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CONTES

ET

VOYAGES

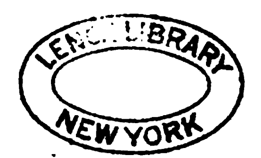
PAR

EDMOND TEXIER

LA TOISON D'OR.
— MADEMOISELLE D'AULNAY. —
LE DIABLE A PARIS.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1853


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA TOISON D'OR

EN MER

De l'or ! de l'or ! tel était le mot qu'on répétait à tous les instants, dans toutes les langues, sur le brick marchand *the Seagull* (en français *la Mouette*), parti depuis un mois de Mazatlan, petit port de la côte occidentale du Mexique, et naviguant, sous pavillon américain, dans les eaux de la mer du Sud.

De l'or ! Ce mot magique n'était pas seulement dans toutes les bouches, il brillait sur tous les fronts, dans tous les regards !

De l'or à ce gentilhomme sans blason, à ce banquier ruiné, à ce médecin sans malades, à ce joueur malheureux, à ce négociant embarrassé, à ce soldat éclopé, à cet artiste sans commandes, à cet ouvrier aux prises avec la misère, à ce chevalier d'industrie poursuivi par la police ! De l'or à celui-ci, de l'or à celui-là, de l'or à tout le monde !

Ah ! l'or est une belle chose ! l'or jaune et luisant, s'a-

moncelant pièce à pièce dans le creux de la main, et rendant ce petit son métallique qui va droit au cœur, comme le *je t'aime* tombé du balcon de Juliette sur les lèvres de Roméo. L'or, ce mobile prestigieux, cette puissance cabalistique composée de trois lettres qui contiennent toute la religion de notre temps! L'or! ce *sézame* indispensable des civilisations avancées, qui fait les Jasons intrépides, les lutteurs aventureux! L'or! dont la pensée nous poursuit partout, le jour, la nuit, dans nos travaux, dans nos rêves! jusque dans nos amours!

Auri sacra fames, disait Virgile, et quand il disait cela, la Californie n'était pas inventée.

La *Mouette* marchait lentement, quoique toutes voiles dehors, et son passage ne laissait pas une ride sur le flot mat et huileux.

Il était deux heures de l'après-midi, l'azur du ciel avait des reflets cuivrés. La chaleur était suffocante, et une faible brise tempérait à peine, par instants, les ardeurs d'un soleil tropical.

Cependant, tout le monde était sur le pont du navire; outre les Américains qui composaient l'équipage, il y avait là des Indiens, des Péruviens, des Mexicains, des Anglais, des Hollandais, des Français, des Espagnols, des Allemands, des Danois, un échantillon de toutes les races, un raccourci de tous les peuples; étrange spectacle, pêle-mêle bizarre, pandœmonium qui eût été digne d'inspirer le crayon de Callot!

Il y avait là des visages bistrés, tatoués, blancs, jaunes, rouges, noirs, des costumes aussi bigarrés que les figures, des dialectes aussi divers que les couleurs, — une mascarade et une Babel.

Jamais la *Mouette* n'avait été si chargée, jamais peut-être dans toutes ses courses elle n'avait contenu autant de passagers ; le pont pliait sous le poids de cette masse humaine attirée par l'aimant irrésistible de l'Eldorado californien.

Depuis un mois tout au plus la nouvelle des fabuleuses découvertes sur le sol de San-Francisco avait transpiré dans l'Amérique du Nord, au Mexique et au Texas, et quand la *Mouette* avait quitté Mazatlan, il s'était présenté tant de passagers à son bord, qu'elle avait dû en refuser un grand nombre, malgré le prix exorbitant du passage. Le jour du départ il y avait eu lutte acharnée entre tous ces hommes animés du même désir de faire fortune, et dont une partie se voyait abandonnée sur la rive mexicaine, pendant que l'autre partait pour aller étancher sa soif aurifère dans les eaux du *Rio-Sacramento*.

Le départ avait été tellement précipité, qu'un grand nombre de ceux qui s'étaient embarqués sur le bienheureux brick n'avaient pas eu le temps de se procurer les outils nécessaires à la grande expédition qu'ils allaient entreprendre, d'autres étaient partis sans paquets, sans linge, et riches seulement de leur personne comme le philosophe Bias, mais tous animés, excités par cette pen-

sée qu'ils tournaient le dos à la misère et qu'ils avaient la Californie devant eux.

Au moment où commence cette relation, le pont offrait donc l'aspect le plus animé ; chacun exposait ses plans, chacun étalait ses espérances ; puis c'était un bruit de paroles qui se croisaient, s'entrechoquaient, se heurtaient au milieu de la confusion générale, et l'or ruisselait de toutes les lèvres, dans tous les idiomes.

— Qui veut des outils pour l'extraction de l'or? criait dans un coin un vieux juif espagnol qui spéculait sur l'impossibilité où le plus grand nombre de passagers s'était trouvé, de se procurer des instruments avant le départ. Voici des pioches pour extraire l'or, disait-il d'une voix nazillarde, voici des brosses pour nettoyer l'or, voici des tamis pour tamiser de l'or.

Et vingt personnes à la fois se précipitaient vers lui.

— Combien la pioche?

— Combien la pelle?

— Combien le tamis?

— Combien la brosse?

Vingt voix faisaient cette demande en vingt dialectes différents.

— Dix piastres pour la pioche.

— Dix piastres! Cela ne vaut pas une demi-piastre.

— Trouvez-en ailleurs au même prix, répondait le juif en riant. Et la pioche passait aussitôt dans les mains de l'acheteur, moyennant les dix piastres.

— Combien la brosse? disait un autre.

— Pas cher! huit piastres.

— Que le diable t'étouffe! je n'en donnerais pas un *tlaco* (1).

— Demain je la vendrai douze piastres, comme il n'y a qu'une Californie au monde.

Et la brosse suivait le chemin de la pioche.

Puis il continuait à dire sur le même ton : des pioches, des pelles, des brosses, tout cela pour avoir de l'or! Ça vaut de l'or, et moi je le donne pour de l'argent!

Mais une autre scène se passait à l'autre bout du pont.

— Voilà le journal qui vient de paraître! Qui veut le journal, messieurs? A une piastre la lecture du numéro!

Celui qui faisait entendre ce cri étrange était un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui, soit par hasard, soit avec intention, avait apporté un numéro du journal mexicain, qui avait révélé les trésors fabuleux contenus dans les flancs de la Californie; ce vieux journal sali, racorni, graisseux, usé, qui donnait des détails sur les premières découvertes, était le seul qui fût à bord, en sorte que le jeune drôle qui en était possesseur avait depuis un mois fait d'abondantes recettes, rien que par la location de son numéro.

(1) Le sou mexicain.

— Ah ! c'est *File-ton-Nœud*, s'écria-t-on de toutes parts. Passe-moi ton journal. Je l'ai déjà lu trois fois; je veux l'apprendre par cœur.

— Voilà, bourgeois, surtout ne l'ébréchez pas, ne le salissez pas ! Chaque tache coûte une piastre ! une déchirure, c'est deux piastres ; le prix est coté comme les petits pâtés; et celui qu'on appelait File-ton-Nœud empochait sa piastre pour un quart-d'heure de location de son vieux chiffon de papier.

Puis il allait dans les groupes en recommençant à crier à tue-tête :

— Qui veut le journal ? il vient de paraître, le journal qui donne les détails les plus exacts sur la manière de se procurer l'or sans se déranger. Voillà, voilllà le journal !

— Combien veux-tu me vendre ton morceau de papier? lui dit un gros homme, qu'à ses chaînes d'or et ses diamants gros comme des bouchons de carafe, on reconnaissait pour un Mexicain.

— Vous voulez acheter mon journal ?

— Je veux l'acheter.

— Alors quinze piastres.

— Les voilà.

Puis quand le Mexicain eut le journal dans les mains : Je le confisque à mon profit, dit-il ; avant la fin de la traversée je me livrerai à des études préparatoires.

—Ah çà, lui dit File-ton-Nœud, vous êtes donc bien ri-

che que vous donnez quinze piastres pour un mauvais morceau de papier ?

— Oui, je suis riche, répondit le Mexicain, très-riche !

— Et vous allez en Californie ?

— Pourquoi pas ? Je vais opérer les fouilles en grand, j'emmène avec moi des piocheurs d'or, des laveurs d'or ; j'ai une cargaison d'instruments nécessaires à l'extraction de l'or. Je veux lester avec des tonnes d'or le vaisseau qui me ramènera.

— Et qu'est-ce que vous ferez de tout cet or ?

— J'ai gagné deux millions au jeu, répondit le Mexicain, avec cela je ne suis qu'un pauvre diable, j'ai un frère qui est six fois plus riche que moi, je veux être six fois plus riche que lui ; je m'entourerai d'or, j'aurai une maison en or, des meubles en or, une batterie de cuisine en or.

— Et pour compléter le tableau vous vous ferez faire une mâchoire en or, fit le jeune garçon en éclatant de rire, et il se sauva à travers la foule en faisant sonner les quinze piastres.

— Ohé ! capitaine, dit-il en s'approchant d'un homme d'une soixantaine d'années, on dirait que votre vieux fiacre de brick est loué à l'heure ! il dort sur cette grande nappe d'huile ! nous n'avançons pas !

— Tu es donc bien pressé d'arriver ?

— Ah oui ! Je veux de l'or, moi aussi ! ça me va de

de l'or, parce que, voyez-vous, jusqu'à présent, c'est un métal que je n'ai connu que de réputation.

Le capitaine tenait sa longue vue braquée sur un point de l'horizon à l'avant du navire.

— Eh bien! mon garçon, je crois que tu seras bientôt satisfait, à moins que ce point noir ne nous présage un coup de vent.

— Quoi! l'océan Pacifique se mettrait en colère!

— Si nous évitons le grain, demain matin tu pourras voir San-Francisco.

— San-Francisco! demain! à la bonne heure! Vive le capitaine! puis, s'élançant dans les groupes épars sur le pont: — Mes amis, le capitaine Jack a vu la terre! la terre d'or! Je l'ai vue aussi; on voit la terre! On voit San-Francisco! hourra! hourra!

A cette nouvelle, que File-ton-Nœud faisait circuler par pure malice, on vit les groupes s'ébranler; tous les yeux s'enflammaient, toutes les bouches criaient en vingt dialectes différents: Terre! terre! Les passagers de l'entre-pont parurent aux écoutilles, répétant le mot magique, et suivant cette foule qui se trouva bientôt amoncelée et pressée à l'avant du navire comme un essaim d'abeilles voyageuses au repos.

Aussitôt que File-ton-Nœud eut entraîné toute cette masse à l'avant du navire, il fit une pirouette sur le talon gauche, et alla rejoindre à l'arrière un beau jeune homme barbu, charpentier comme lui, lequel fumait

tranquillement sa pipe, à demi couché sur les ballots qui, en cet endroit, jonchaient le pont du navire.

— Passe-moi la blague, dit File-ton-Nœud en s'asseyant à côté de lui et bourrant son brûle-gueule.

— La recette est faite?

— Trente-neuf piastres!

— Tu as donc égorgé la poule aux œufs d'or?

— Juste! J'ai vendu le chiffon. Mais nous avons mieux que ça! San-Francisco lui-même, mon vieux! Nous y serons demain!

— Bravo! dit tranquillement David.

Et les deux amis se mirent à causer joyeusement de leurs projets, de leurs espérances, tout en se renvoyant en plein visage de fréquentes et copieuses bouffées de tabac.

S'il est vrai, comme le prétendent certains moralistes, que par une bizarrerie de l'esprit humain les êtres d'une nature contraire se cherchent instinctivement, ces deux enfants du peuple avaient dû se rencontrer avec plaisir; car ils formaient, l'un près de l'autre, une véritable antithèse. Le premier était un robuste gaillard, à la taille élégante, aux larges épaules, à la figure accentuée, aux cheveux noirs, au regard ferme, un de ces vigoureux athlètes, que n'a point étiolés l'atmosphère corrompue des grandes villes, et qui ont foi en eux comme un jeune lion a foi dans sa force.

Le second que nous avons vu tirer si bon parti d'un

numéro de journal espagnol qui n'avait guère que six semaines de date, était un garçon de vingt-deux ans environ, à qui on en aurait donné quinze tout au plus, tant il était chétif et fluet; ses traits pâles et amaigris, étaient relevés par cette vivacité fébrile qui caractérise le gamin de Paris, cet enfant du peuple, qui vit dans la misère, à côté du luxe le plus somptueux, et dont l'intelligence prématurément excitée par les courants électriques de la métropole se développe et éclate comme un cactus dans cette serre chaude de la civilisation; cet enfant rieur, gouailleur, tapageur, qui a étudié l'histoire de France au Cirque et l'histoire du cœur à l'Ambigu, qui a appris à lire dans les journaux et à se battre dans les émeutes, à qui la vue des monuments et des chefs-d'œuvre épars dans la capitale révèle l'instinct précoce des beaux-arts; intelligence encyclopédique, qui devine tout et que rien n'étonne; assemblage hétérogène de bon et de mauvais, de généreux et de cruel, de vrai et de faux, de grand et de petit, nature pleine de qualités et de défauts, prête pour le mal comme pour le bien, selon que le hasard la pousse ici ou là sur le grand chemin de la vie.

Si les passagers et l'équipage n'étaient pas précisément morts d'ennui depuis que la *Mouette* avait quitté Mazatlan, c'était bien grâce à l'entrain et à la verve de ce garçon qui s'appelait du nom de son père légitime Joseph Martin, mais auquel ses camarades de Paris avaient jadis donné le surnom de *File-ton-Nœud*, sobriquet qui bien-

tôt avait remplacé, même dans les habitudes de celui qui le portait, le nom patronimique.

Dès les premiers jours de la traversée, File-ton-Nœud avait fait connaissance avec tout le monde; sa nature liante et cosmopolite lui permettait de passer avec une égale facilité d'un Allemand à un Indien, d'un Polonais à un Espagnol, d'un Péruvien à un Hollandais; la nation, le costume, le langage, tout cela lui était profondément indifférent. Il trouvait toujours moyen de se faire comprendre par ses gestes, par ses grimaces ingénieuses et par de brillantes onomatopées qui suppléaient à l'insuffisance de la parole. Il aurait incrusté sa pensée dans le cerveau récalcitrant d'un Bas-Breton; rien n'était impossible à ce garçon-là. Ce n'était pas que File-ton-Nœud ne sût plusieurs langues; il avait déjà beaucoup voyagé. File-ton-Nœud parlait l'anglais et baragouinait l'espagnol, mais le plus souvent il dédaignait de faire usage de ses connaissances philologiques. Selon lui il n'y avait qu'une langue au monde, sa langue maternelle, toutes les autres n'étant que de vulgaires patois qui en dérivaient naturellement, comme le limousin dérive du français.

File-ton-Nœud avait eu soin surtout de se faire bien venir de l'équipage; avec une sûreté de coup d'œil qui révélait son intelligence, il avait vu tout de suite que le lord, le prince russe et l'agent de change ne foisonnaient pas précisément sur le bord de la *Mouette*.

Le Mexicain qui lui avait payé son journal quinze piastres était une exception bizarre qu'il n'avait pu prévoir. Or, comme le moindre verre de rhum coûtait un quart de piastre, et que toutes les denrées alimentaires avaient atteint à bord du brick un chiffre déplorablement élevé, il s'était fait ce raisonnement plein de sagacité : s'il y a un verre d'eau-de-vie à boire ou une pipe à fumer, ça ne peut venir que de l'équipage ; soyons surtout aimable de ce côté ! aussi il était toujours prêt à rendre service. S'agissait-il de ferler une voile, de planter un clou, d'ajuster une planche, File-ton-Nœud était là le premier à la besogne et réussissant à tout, ce qui excitait au plus haut point l'admiration du capitaine Jack, qui, en voyant s'exercer cette intelligence universelle, s'écriait quelquefois : Ce polisson de Parisien, où diable a-t-il appris tout cela ?

— Bah ! répondait File-ton-Nœud, ce n'est rien ce que je fais, c'est de la besogne pour rire ; mais voilà un gaillard, ajoutait-il, en montrant son ami David le Parisien, en voilà un qui vous en abat des copeaux et des soignés ! à lui seul il vaut trois charpentiers, car la charpente c'est notre partie, capitaine, et si vous avez quelque cabine endommagée...

— Merci, mon garçon, interrompait ordinairement le bonhomme Jack, la *Mouette* n'a pas besoin de tes services pour le moment ; si je te laissais aller, tu me ferais un brick tout neuf. Mais dis-moi donc, lui demandait-il

le matin même du jour où commence cette relation, je comprends très-bien que tu me rabottes une planche, que tu donnes du jeu aux portes, que tu me rafistoles, en un mot, ma vieille carcasse de navire, mais je n'ai jamais entendu dire que les charpentiers couraient dans les cordages comme des chats et grimpaient aux mâts comme des mousses ou comme des singes.

— Bon, répondit File-ton-Nœud, et le mât de cocagne des Champs-Élysées, capitaine! Croyez-vous donc que la ville de Paris le dressait pour faire l'éducation maritime du grand Turc? Un mât fameux, celui-là, et un peu savonné, je m'en vante. C'était bien autre chose que vos petits baliveaux de la *Mouette*. De mon temps, j'enlevais toujours la montre.

— Satané File-ton-Nœud! et qu'est-ce que tu as fai de toutes tes horloges? tu t'es établi bijoutier, c'est sûr!

— Jamais! j'ai *lavé* la dernière pour revenir d'Icaric!

— D'Icarie!

— Un fameux pays encore! parlons-en!

— Tu as été en Icarie?

— Un peu, premier départ, n° 37, sur la *Belle-Amélie*, capitaine Mouton, un ex de la marine royale.

— Il faudra que tu me racontes ton voyage.

— Quand vous voudrez, capitaine.

Et File-ton-Nœud ne quittait le brave homme Jack que pour aller porter ailleurs sa belle humeur, ses services ou sa malice.

Si dans la journée, tous les passagers n'étaient occupés qu'à regarder à l'horizon pour tâcher de découvrir la terre de l'or, ou à brocanter des outils, ou à se communiquer leurs plans et leurs espérances, quand la nuit venait, il fallait bien faire trève à ces préoccupations de tous les instants; aussi, pour charmer les loisirs nocturnes de la traversée, File-ton-Nœud avait d'abord songé à organiser des représentations dramatiques. Il savait par cœur la *Tour de Nesle*, les *Bohémiens de Paris*, et tous les chefs-d'œuvre littéraires qui naissent et meurent sous la latitude des boulevards; par conséquent, il se serait bien chargé d'apprendre les rôles aux acteurs. Malheureusement, il n'avait jamais pu réunir sur le brick plus de trois individus parlant la même langue; il avait pensé à faire donner la réplique à un Buridan français par un Gautier d'Aulnay espagnol; mais cette idée ingénieuse avait rencontré tant de difficultés, qu'il avait dû y renoncer. C'est pourquoi File-ton-Nœud était à lui seul le personnel complet de la troupe dramatique de la *Mouette*. Il était toujours prêt à lever le rideau, comme il disait, et à entrer en scène. Il contrefaisait Frédéric, singeait Boccage, imitait Mélingue, jonglait avec des chandeliers, et rendait d'une façon supérieure, ainsi qu'il l'annonçait lui-même avant la parade, le cri de tous les animaux avantageusement connus en Europe.

Chaque spectateur applaudissait à ce qu'il comprenait, ou plutôt à ce qu'il croyait comprendre, et tout le monde

était content. Sur toute l'étendue du brick, File-ton-Nœud jouissait d'une réputation colossale et méritée, et les mousses eux-mêmes lui témoignaient en particulier leur admiration par des verres de schnik dérobés à la cantine, et offerts pour cette raison avec une générosité facile à comprendre.

Les deux amis avaient à peine échangé quelques paroles et quelques bouffées de tabac, lorsqu'un homme d'une grande taille, chauve, et d'un visage respectable, s'approcha d'eux.

— Allons, range-toi, dit David à File-ton-Nœud, voilà Tom l'Américain qui vient à nous.

Si toutes les nations étaient représentées sur le pont de la *Mouette*, il faut ajouter qu'elles ne l'étaient peut-être pas sous un très-favorable aspect : la plupart des passagers rappelaient assez bien ces paladins de l'expédient, ces chevaliers errants de la fortune, accourus des quatre parties du monde, et citoyens de l'universelle patrie, la Bohême; mais il y avait des exceptions, l'Américain en était une; dès les premiers jours de la traversée, il s'était établi entre lui et les deux Parisiens un échange de bons offices qui les avaient liés de plus en plus en leur faisant découvrir leurs mutuelles qualités.

Cependant l'Américain avait mis jusque-là une certaine réserve dans ses relations, et les deux amis furent assez surpris de l'ouverture qu'il venait leur faire.

— Nous abordons décidément demain à San-Fran-

cisco, leur dit-il, avez-vous des connaissances en Californie?

— Non, répondit David.

— Nous y allons pour faire connaissance avec la monnaie, dit File-ton-Nœud.

— Eh bien, moi, j'y connais du monde; de plus, j'ai une carte dressée par un ami qui est mort, et qui, le premier, avait exploré le pays. A l'aide de cette carte et des jalons qu'il a fichés dans le sol, nous trouverons plus facilement les gisements aurifères; vous êtes tous deux de braves garçons, j'ai vu ça du premier coup d'œil, et je viens vous proposer de nous associer.

— Nous associer! dit David qui ne s'attendait pas à la proposition, nous associer, nous, des ouvriers, avec vous qui êtes... car vous n'êtes pas un ouvrier, vous avez les mains trop blanches...

— Je vois ce que c'est, répondit Tom, vous croyez à une arrière-pensée de ma part; je ne m'en offense pas, vous êtes d'un pays où il y a encore de la défiance entre l'ouvrier et le bourgeois; chez nous, cela n'est pas. Bourgeois, ouvrier, tout le monde est égal, pourvu qu'on soit honnête homme et bon travailleur, et vous l'êtes, ça me suffit. Pour s'enrichir, il faut de la force dans les poignets et de l'expérience. Il faut trouver l'or et savoir le bien placer. Il faut du cœur à l'ouvrage. Il faut une passion sérieuse, et nous l'avons tous les deux; vous ne m'avez pas dit votre secret, je l'ai deviné...

C'est l'amour qui vous rend avide, et moi c'est l'honneur. Nous travaillerons sans relâche, le jour, la nuit, nous défendrons au prix de notre sang nos trésors, nous serons économes, jusqu'au moment où nous aurons conquis tous deux le moyen de réaliser le but que chacun poursuit. Cela vous va-t-il?

Au mot d'amour prononcé par Tom, David, qui n'avait confié son secret à personne, pas même à son ami File-ton-Nœud, se troubla un peu; cependant, se remettant aussitôt, il frappa rudement dans la main que lui tendait l'Américain, et la lui serra en disant : Tope.

A ce moment, une exclamation immense, poussée à l'avant du navire, vint interrompre la conversation de ces trois hommes.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit File-ton-Nœud.

Et ils se précipitèrent du côté d'où était partie la clameur. Là, un spectacle merveilleux s'offrit à leur vue.

Le soleil, avant de disparaître dans l'Océan, venait de se dégager de l'épais manteau de nuages qui l'avait emprisonné jusque-là, il répandait sur l'immensité des eaux des torrents de lumière, et dorait jusqu'aux cordages du navire; tout-à-coup, par un de ces effets de mirage fréquents sous les tropiques, une côte sembla surgir étincelante à l'horizon, comme un gigantesque lingot d'or.

— La Californie! la Californie! tel était le cri qu'avaient poussé les passagers et l'équipage.

Puis, peu à peu, le soleil disparut, et la vision s'abîma avec lui dans la mer.

Était-ce un simple effet du hasard? était-ce un présage qui annonçait aux passagers qu'ils ne verraient pas la terre promise?

RÉCIT DE FILE-TON-NŒUD.

Après avoir vu s'effacer et s'engloutir dans les flots l'immense apparition lumineuse qu'ils avaient prise pour le rivage californien, les passagers reprenaient tristement le chemin des écoutilles, tous avaient un air profondément abattu; quant à File-ton-Nœud, ce n'était pas un garçon à se désoler pour si peu.

— Eh bien! quelle mine vous avez, vous autres! criait-il; tout ça parce que la Californie est ajournée au prochain numéro. Bah! ce qui est différé n'est pas perdu, demain matin nous en verrons une Californie, et une vraie cette fois, sans effet de soleil et autres décorations d'opéra-comique. Crédié! quelle noce nous ferons! les festins de Balthazar sont enfoncés : moi d'abord, je veux boire de l'or à mes repas; tiens, on met bien de l'or dans l'eau-de-vie de Dantzic, pourquoi n'en mettrait-on pas dans le vin blanc? C'est une idée!

Et lançant en l'air son chapeau de paille dans un élan d'enthousiasme, il le reçut sur sa tête sans se déranger.

— Dites donc, capitaine, continua-t-il, et vous, vous ne dites pas ce que vous ferez de vos richesses? vieux sournois! Va-t-il en flanquer à fond de cale des lingots! ça sera tout profit pour lui, il n'aura pas à payer les colis.

— Moi, mon garçon, je ne vais pas chercher de l'or; je mène les passagers, je les ramène! C'est là ma Californie.

— Il est encore bon là le capitaine! dit File-ton-Nœud en s'adressant à la foule des passagers, qui commençait à entourer les deux interlocuteurs : il ne va pas chercher le magot, lui; c'est le magot qui vient le trouver! Qu'est-ce que vous en dites, vieux? continua-t-il en frappant familièrement sur le ventre d'un gros Péruvien, qui revenait plus triste et plus mortifié que les autres de la déception qu'ils avaient éprouvée.

Le pauvre homme, sans comprendre, répondit par un soupir et un signe de croix; et le capitaine, en joyeux compère, pour relever le moral de son équipage, s'adressa à File-ton-Nœud, dont la verve et les lazzis avaient le privilége d'égayer les assistants.

— Ah çà, mon garçon, tu m'avais promis ce matin de me raconter les aventures de ton voyage en Icarie.

— Ça, c'est vrai : pour peu que ça vous fasse plaisir, capitaine, on va vous narrer la chose.

— Ça va ! mais il serait à propos de te graisser le gosier d'un verre de rhum.

— Ça n'est pas de refus !

— Ohé ! Anchise, vociféra le bonhomme Jack, une ration de rhum au petit Parisien.

Les passagers, pittoresquement groupés dans leurs manteaux, s'étaient rapprochés ; en quelques secondes, File-ton-Nœud se trouva le centre d'un cercle assez recommandable.

La chaleur était suffocante, le ciel commençait à se charger de gros nuages qui dessinaient à l'horizon leurs formes monstrueuses, les voiles pendaient flasques le long des mâts, et le navire glissait doucement sur les flots immobiles comme un cygne endormi.

Le mousse Anchise apporta le verre de rhum, que File-ton-Nœud avala d'un trait; puis, lorsqu'il eut rallumé sa pipe par une large aspiration : Y sommes-nous? demanda-t-il. Je frappe les trois coups. Attention !

— Pour lors, commença File-ton-Nœud, je ne faisais rien de rien dans ce satané Paris. Vous allez peut-être penser, vous autres, que je suis un *faignant*, un *propre à rien*, un *loupeur!* pas du tout ! Excepté David, ici présent, qui travaille comme un rhinocéros... faut me voir quand la besogne donne ! Mais, voyez-vous, quoique Paris soit une ruche bien grande, il n'y pas encore de place

pour toutes les mouches à miel ! Dans ce pays la *gouape* est forcée ; n'y a pas à dire, mon bel ami, c'est comme ça ; un jour on gagne ses quatre francs comme un banquier, et puis le lendemain, vlan ! le patron vous remercie, vous voilà sur le pavé, c'est très-bien...

— C'est dur ! dit le capitaine.

— Le pavé ? reprit File-ton-Nœud. Pas du tout ! Il y a des trottoirs superbes, des bitumes de première qualité, où l'on dormirait très à son aise, n'était le sergent de ville qui vous embête considérablement !

Pour lors, quand j'étais dans cette situation gênée, comme j'ai pas mal de ficelles à mon arc, je me livrais à toute espèce d'exercices, il n'y a pas de sots métiers, comme dit l'autre, je cirais donc les bottes du bourgeois, j'abaissais le marche-pied des voitures ; je plaçais un morceau de drap sur le tranchant des roues quand les duchesses descendaient de fiacre, et j'appelais les gardes nationaux mon général ! ça les flattait, ces hommes ! Tout ça me faisait bien vivoter pendant le chômage, mais jamais un sou devant moi. L'Ambigu absorbait tout. Crédié ! comme Delaitre était beau dans le *Sonneur de Saint-Paul*, et Albert dans *Abeilard !* comme il disait à Théodorine, une bien belle femme aussi : *Votre oncle Fulbert est un monstre !* et il est de fait, entre nous, que ce Fulbert était une franche canaille ; on ne se conduit pas comme ça en société... Enfin, c'est pour vous dire que j'étais malheureux comme les pierres, et

que quelquefois je n'avais pas un arlequin à me mettre sous la dent. Voilà qu'un jour, je rencontre David. Qu'est-ce que tu fais? que je lui dis. — Rien, qu'il me répond, l'ouvrage ne donne plus. — C'est les *aristos*, que je lui riposte, qui ne veulent pas faire travailler l'ouvrier. David me répond : Mon petit, les riches ont leur débine tout comme nous; d'ailleurs, ce qu'ils ont est à eux. Ainsi, à bas les pattes; la misère ne vient pas de là, elle vient de ce que la chose de la société est mal emmanchée pour le quart-d'heure, suite des tremblements qui se sont opérés dans la boutique. Il faut du temps, et beaucoup, pour faire aller le tourne-broche à la satisfaction de tout le monde; enfin, un tas de raisonnements tous plus philosophiques et plus embêtants les uns que les autres. — J'admets ta raison, que je lui réplique, mais c'est dur tout de même de crever de faim! — On ne meurt pas de faim, qu'il me dit, on s'associe; avec l'association, on peut faire de grandes choses! — L'association! que je m'écrie. Je connais ça, le phalanstère! des petites baraques bien alignées, où l'on mène une vie de satrape, avec un œil au bout de la queue! Ça me va! nous aurons une queue de six pieds; fichtre! dans notre état ça nous sera un peu utile pour toiser! — Tais ton bec! qu'il m'apostrophe, je pars demain pour l'Icarie; veux-tu venir avec moi? — C'est-y bien loin? — Dam! qu'il me répond, ça n'est pas ici, mais nous fonderons une ville de travailleurs! Société choisie! tenue soignée et de bon genre. — Ça va,

que je lui dis; moi, d'abord, je monte un théâtre icarien, phalanstérien, tout ce qu'on voudra, et j'engage Frédéric quand nous serons riches! Le lendemain, nous partions pour le Havre en chemin de fer, trajet direct!

Au Havre, on nous empile sur la *Belle-Amélie,* capitaine Mouton! un vieux marsouin, un dur-à-cuire, qui se fichait de nous depuis le matin jusqu'au soir, il nous traitait d'ânes, de crétins, d'imbécilles; il nous rabâchait que nous crèverions de faim dans le pays où nous allions, attendu que ce n'était pas même un pays, vu qu'il n'avait jamais aperçu son nom sur la carte. Moi, je ne comprenais pas trop ce que cela voulait dire, parce qu'à cette époque-là je ne connaissais que les cartes de restaurateurs pour en avoir entendu parler par des modernes pendant que j'astiquais leur chaussure, et je me demandais ce qu'il y avait d'étonnant que l'Icarie ne fût pas sur la carte du gargotier. Enfin, ce Mouton enragé me tannait énormément parce que je me faisais une idée de l'Icarie... Mais passons!

Nous arrivons à New-York. — Je demande à David qui est un savant, où l'on est quand on est à New-York, il me répond qu'on est en Amérique, ça me paraît un peu fort de café, mais enfin... Vive la France! Beau port! une forêt de mâts! des polissons de bateaux à vapeur qui sautent comme des carpes dans la poële à frire, c'est très-gentil! Nous visitons la ville... nous allons au Jardin-des-Plantes, figurez-vous qu'il n'y a pas une seule

bête féroce dans ce jardin-là ! et ils appellent ça un Jardin-des-Plantes !... Enfin, c'est leur idée ; mais voilà-t-il pas qu'au moment de partir pour l'Icarie, mon satané David ne veut plus démarrer? Le cœur était pris, un sentiment quoi ! une bêtise. Nous sommes tous mortels...

A cet endroit de son récit, File-ton-Nœud reçut en forme d'interruption, un coup de pied que lui administra son ami David placé derrière lui.

— Oh ! s'écria l'intrépide narrateur, comme j'aurais paré la botte si j'avais eu ma queue de six pieds et l'œil au bout ! Nous nous embrassons en pleurant comme la fontaine des Innocents. Il reste, et moi je pars sur un gredin de vapeur où la tristesse m'empoigne, que j'en serais devenu idiot sans mon idée, le phalanstère que je croyais trouver en Icarie... Enfin, nous débarquons dans un pays, que les naturels appellent le Texas, sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi. Un frère du père Cabet vient à nous, qui nous dit : Mes amours, l'Icarie est à deux pas, tournons à gauche, et toujours tout droit; nous marchons, nous marchons, que les jambes me rentraient dans l'estomac. Enfin, un beau matin, nous arrivons dans une grande plaine, le guide s'arrête et dit : La main aux dames, voilà l'Icarie! Je ne vois rien. Ah ! c'est ça l'Icarie, très-bien. Arrive un vieux bonhomme, celui qui remplaçait le père Cabet. Comment que ça va? qu'il nous dit. — Pas mal, et vous-même? — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Vous devez avoir faim? —

Un peu. — Alors on nous sert un plat de pommade de pomme de terre. Je mange comme quatre, je bois de l'eau claire, et je vas trouver le chef de la communauté. — Vous n'y êtes pas, que je lui dis, vous vous êtes complétement blousé, mon vieux ; c'est pas ça le phalanstère, pas ça du tout.

— Le phalanstère, qu'il me répond en ouvrant de grands yeux, le phalanstère, petit malheureux, qui t'a jamais parlé d'un phalanstère?

— Vous ne connaissez pas ça? Travail attrayant! courtes séances! amours à la papillonne!

— Horreur!

— J'ai vu, moi, un phalanstérien de naissance, un phalanstérien sans le savoir, qui m'a converti sans s'en douter! Travail attrayant! courtes séances! et il les faisait bonnes! C'était un agent de change chez qui je remontais la charpente de l'écurie. Et tout en travaillant, je le contemplais dans son enfilade de chambres à coucher. Il se levait à huit heures, et tout de suite, sans se faire tirer l'oreille, il se mettait au travail : il se frisait, se bichonnait, se pommadait; il faisait travailler ses bras, quoi! A neuf heures, il lisait ses lettres, ses journaux, — travail de cabinet. A dix heures, c'étaient les mâchoires; un rude travail, il déjeunait. Après ça, il se promenait sur le boulevard; histoire de faire travailler ses jambes... Puis, il montait en tilbury et allait à la Bourse travailler à gagner de l'argent; en revenant, il recevait en catimini mademoi-

selle Carabine. Notez qu'il avait sa légitime, mais c'était pour occuper la *papillonne*. Le soir, il trouvait encore moyen d'aller travailler la musique à l'Opéra : un rude piocheur, celui-là! Mais, travail attrayant! courtes séances! de sorte que, converti par cet exemple, je m'écriai un jour : O honnête homme, je jure d'être phalanstérien!

A ce moment un éclair déchira la nue et fut suivi d'un coup de tonnerre dans le lointain.

— Abrége, mon garçon, dit le capitaine.

— Trois minutes, et c'est fini!... Je n'eus pas plutôt raconté la chose au bonhomme, que voilà qu'il se met à m'agonir; c'est fameux que je me dis; nous ne casserons pas longtemps nos croûtes ensemble. Ah! tu crois que je vais rester plus longtemps dans ta baraque de monastère! Merci! Je vends ma tocante, et, ni vu ni connu, je file mon nœud sans demander mon reste. Me voilà dans des pays où le diable n'y connaissait goutte; je me nourrissais de cricris, de glands de chêne. Pas un chat. je ne savais où j'étais, ma parole d'honneur. J'aurais donné dix sous pour rencontrer un sauvage; mais le sauvage est un animal très-rare qu'on ne voit plus qu'au Café des Aveugles. Je vas toujours de l'avant; un beau jour je tombe sur un être humain : c'était un serpent à sonnettes, ainsi nommé, comme dit l'autre, parce que ses piqûres font venir des cloches. Cré coquin! j'ai t'y eu peur! Enfin, pour achever la chose, je parviens à

joindre une caravane. Ah! il y a un Dieu! que je m'écrie. Je m'offre comme domestique, on m'accepte, et, insensiblement, j'arrive à Mazaltan, où je retrouve David qui m'emmène avec lui en Californie, à cette fin de ramasser des cailloux d'or pour enfoncer tous les Rothschild de la rue Laffitte. Et voilà!...

En ce moment, un craquement terrible se fit entendre au-dessus du navire.

—Place à la manœuvre! En bas les passagers! cria le capitaine, dont les yeux inquiets suivaient depuis quelques instants la marche des nuages.

Le ton du capitaine annonçait un danger prochain et avait glacé d'effroi l'équipage.

— Il paraît, dit File-ton-Nœud, que nous allons danser *la chaloupe orageuse*...

En un instant le pont fut vide; les matelots fermèrent les écoutilles.

La mer grossissait, les nuages s'amoncelaient en grondant, et roulaient si près des flots, qu'on eût dit deux océans prêts à lutter. Le vent qui soufflait du sud-ouest, tourna subitement au nord, et la *Mouette*, prise par le travers, faillit chavirer.

— Serrez les voiles! cria Jack aux matelots qui montaient aux vergues, et il s'élança lui-même à la barre.

Son ordre ne put être exécuté. Une horrible rafale prit une seconde fois la *Mouette* par le flanc, et brisa ses deux mâts qui tombèrent lourdement avec un bruit sourd, en

engloutissant dans les flots ou broyant sur le tillac les malheureux matelots occupés à serrer les voiles. Cette catastrophe avait été prompte comme la foudre. Désespéré, furieux et les joues inondées d'une sueur froide, le capitaine poussait des imprécations terribles et s'efforçait d'amarrer la barre pour saisir une hache et débarrasser le pont, lorsque, par toutes les écoutilles, surgirent, avec des cris effrayants, les passagers de la *Mouette*.

— Perdus! perdus! criaient-ils dans toutes les langues.

Les mâts, qui pendaient à babord et frappaient comme deux béliers la coque du bâtiment, venaient de déterminer une voie d'eau; le flot montait dans l'entrepont; mais les malheureux qui fuyaient la mort couraient d'un déluge à un autre. Toutes les cataractes du ciel venaient de s'ouvrir à la fois; la foudre éclatait; des éclairs précipités enveloppaient le brick d'un cercle de feu... Au milieu de cette foule, que la violence des secousses aussi bien que la foi, précipitait à genoux sur le plancher ruisselant et incliné du navire, Tom et David, armés de haches, s'efforçaient de déblayer le pont des débris de la mâture, quand tout-à-coup une lame énorme, une montagne d'eau soulevée par l'ouragan balaya le pont dans toute sa largeur!

A cette vue, une immense clameur avait surmonté un instant le bruit de l'ouragan; mais, un moment après, quand le brick se releva, toute voix humaine s'était

éteinte. Sur le tillac désert, deux hommes survivaient seuls : l'un tenait dans ses mains raidies le manche d'une hache dont le fer avait presque traversé d'outre en outre un des madriers du pont ; l'autre était, pour ainsi dire, enroulé autour du tronçon qui marquait encore la place du mât de misaine. Ils revinrent à eux, leurs yeux se rencontrèrent, et, avec un cri d'une expression indicible, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tom !

— David !...

—Nous sommes condamnés, dit Tom... Mais au moins je ne mourrai pas sans avoir serré la main d'un honnête homme !

— Et mon petit ! dit David en essuyant avec sa manche l'eau de mer et les larmes qui l'aveuglaient. Mon pauvre File-ton-Nœud !

A ce mot, une voix glapissante et bien connue répondit du fond de l'abîme :

— Présent !

David et Tom, malgré les mouvements du navire, se précipitèrent au bastingage et virent le jeune Parisien qui sortait de l'eau, et, jouant des pieds et des mains, se servait du mât brisé qui pendait dans les flots, comme d'une échelle. En un instant, il sauta sur le pont avec la prestesse d'un baigneur sortant du canal Saint-Martin.

Les trois amis se tinrent longtemps embrassés.

— J'ai bu un coup, dit File-ton-Nœud, et la limonade

2.

n'est pas sucrée. Mais, me voilà !... Maintenant, cette vieille carcasse n'en a pas pour longtemps. Bon pied, bon œil, et tâchons de déguerpir.

— Par quel moyen?

— Un radeau! comme dans le *Naufrage de la Méduse!* Ah! saperlotte! nous avons la chaloupe!

L'eau remplissait déjà l'entre-pont. A mesure que le brick enfonçait, les mouvements devenaient moins sensibles. En un clin d'œil, la chaloupe fut à la mer. Les deux Parisiens s'y précipitèrent, et Tom, qui retenait l'amarre, allait les suivre, quand un dernier coup de mer arracha la corde de ses mains et entraîna la chaloupe loin du navire avec la rapidité d'une flèche.

ARRIVÉE ET RÉCEPTION A SAN-FRANCISCO.

Au moment où la violence de la tempête venait de séparer Tom de ses amis, leurs trois voix s'unirent dans un cri de détresse qui s'éleva en même temps du brick qui enfonçait et de l'embarcation que l'ouragan emportait au loin. David et File-ton-Nœud purent distinguer un moment à la lueur des éclairs les gestes de désespoir de l'Américain, qui, les bras levés au ciel, leur envoyait un

funèbre et suprême adieu. Puis, précipités dans le creux des flots et assourdis par la tempête, ils ne virent et n'entendirent plus rien.

Il fallut toute l'adresse, le sang-froid et la force des deux amis pour garantir la chaloupe contre l'immersion dont les menaçaient à tout instant des lames gigantesques. Ils ne savaient de quel côté était la terre ; l'eussent-ils su d'ailleurs, le flot était trop violent pour qu'aucune force humaine pût le dominer. Toute la nuit, l'aviron en main, ils s'épuisèrent en efforts et parvinrent à se maintenir à la surface des vagues, tantôt à leur crête, tantôt dans l'abîme. Enfin la mer se calma presque subitement. David pensa que la force des courants les avait entraînés dans une baie. En effet, on entendit bientôt dans l'obscurité, à une grande distance, le chant du coq, et peu après les premières gerbes de lumières sortant de l'Océan jetèrent un sourire vermeil sur le vaste amphithéâtre de verdure qui bornait partout l'horizon.

— Terre ! cria File-ton-Nœud.

Une ligne de maisons blanches pointait dans le lointain ; c'était San-Francisco.

Cette vue ranima nos aventuriers, qui firent force de rames et luttèrent si bien d'énergie qu'ils abordèrent enfin au port tant désiré. On était au dimanche 30 avril 1848.

Quoiqu'ils eussent été fortement éprouvés par les fatigues et les émotions de la nuit précédente, ils ne purent

rester insensibles au sublime tableau qui s'offrait à leur vue.

C'est qu'en effet le port de San-Francisco est peut-être le plus vaste et le plus beau du monde; une dizaine de gros vaisseaux, portant les pavillons de toutes les nations, mais surtout les pavillons anglais et américains se pavanaient fièrement dans cet immense espace ; ce port, encaissé entre deux baies, est si vaste qu'il pourrait abriter, avec la plus grande sécurité, plusieurs centaines de navires; la première baie à droite, située au nord, se nomme San-Raphaël; l'autre, au sud, est connue sous le nom de *Yerba-Buena* (bonne herbe), à cause des riches pâturages qui l'avoisinent, et qui présentent toutes les nuances diverses de la végétation. Du port, on aperçoit dans la campagne trois lignes parallèles aux reflets argentés, qui serpentent encaissées dans une nappe de prairies prolongée à perte de vue. Ce sont trois rivières : la première se nomme San-Joaquin, la deuxième Jesu-Maria; enfin, la plus éloignée est le très-vénéré *Rio-Sacramento*.

Les deux naufragés traversèrent le port. Sur le pont des bâtiments à l'ancre, aucun homme d'équipage n'apparaissait; les vaisseaux abandonnés se gardaient eux-mêmes.

— Ces gredins-là auront été pêcher de l'or, fit observer File-ton-Nœud.

— Cela doit être, répondit David; mais cela prouve

en même temps que tout ce que l'on a dit sur ce pays est vrai.

Ils amarrèrent leur barque à la jetée déserte comme les navires et pénétrèrent dans la ville.

San-Francisco présentait contrairement à leur attente l'aspect le plus animé ; les rues étaient pleines de monde, et la ville offrait en grand un spectacle bizarre assez semblable à celui que nous avons déjà vu sur le pont du brick la *Mouette ;* on apercevait surtout des Américains, des créoles espagnols donnant le bras à leurs femmes accompagnées de caméristes, choisies presque toujours parmi les plus belles filles indiennes. Au milieu des pâles *yankies,* qui se reconnaissaient à leurs pantalons blancs et à leurs chapeaux de paille, au milieu des Indiens à demi-nus, on remarquait le Californien au teint bronzé, à l'œil noir et brillant, avec sa petite veste ronde aux broderies éclatantes, sa culotte de velours, sa ceinture de soie, — le costume de Figaro dans le *Barbier de Séville.*

File-ton-Nœud faisait remarquer à David la grâce et la coquetterie des femmes ; leurs jupes de soie, coupées assez court pour faire voir des jambes rondes et fines, étaient couvertes de broderies écarlates ; leurs cheveux noirs tombaient en longues et luxuriantes tresses. Nous ne parlons pas des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets, des mille colifichets étincelants qui rehaussaient encore leur beauté. Rien n'était charmant surtout comme la façon dont elles se drapaient dans le *reboso,* espèce d'é-

charpe bariolée qui remplace la mantille de la vieille Espagne ; elles le portaient de mille manières, et toutes gracieuses, celle-ci sur les épaules, celle-là serrée sur la taille, autour du visage et toujours avec cette vivacité d'allures et cette grâce agaçante qui font reconnaître en tout pays une Espagnole au seul maniement de son éventail.

Et partout l'or brillait, scintillait, éclatait comme un feu d'artifice, l'or sur les habits, sur les robes, dans les cheveux, aux bras, aux doigts, aux oreilles, l'or partout. Des caballeros portaient, en guise de boucles d'oreilles, des petits lingots de la grosseur d'une noisette. Les deux amis ne pouvaient ouvrir assez les yeux pour contempler ce splendide spectacle.

— En voilà-t-il de ce métal, dit File-ton-Nœud, qui ne revenait pas de son étonnement. Et le jeune Parisien, garçon enthousiaste, comme on sait, serait probablement resté jusqu'au soir en contemplation, s'il n'eût été rappelé à la réalité par de cruels tiraillements.

— Sapristi ! s'écria-t-il, j'ai mon serpent à sonnettes dans l'estomac. Si nous nous dirigions du côté de la marmite.

— Tu sais bien, répondit tristement David, que le peu d'argent qui me restait était dans ma valise, et la valise est dans ce moment avec le brick....

— Dans le troisième dessous, connu ! Mais moi qui n'ai jamais commis la légèreté d'avoir une valise, je porte mon argent dans ma poche... c'est plus sûr.

— Tu as de l'argent? s'écria David.

— Et la location et la vente du journal! J'ai trente-euf piastres; ce qui fait, si je sais bien compter, cent uatre-vingt-quinze francs. Avec ça, on doit aller son pe-t bonhomme de chemin pendant quelques jours. Cher-hons une auberge, nous avons le temps de voir les curio-tés du pays, puisque nous sommes passés à l'état de aliforniens!

Complétement rassurés sur leur avenir, nos deux aven-uriers entrèrent dans une hôtellerie avec le sans-façon l'hommes à qui leur bourse bien garnie permettait de se iontrer exigeants.

Ils portaient des vêtements qui, à la première inspec-on, n'inspiraient pas précisément la confiance; File-ton-iœud surtout n'avait certes pas l'air d'un gentleman vec ses habits qui présentaient çà et là quelques inter-tices, en raison d'un raccommodage négligé, habits qui vaient fait le voyage de Paris à San-Francisco, en pas-ant par l'Icarie.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? demanda hôte, Américain d'une trentaine d'années, qui tenait une spèce de *boarding house* et s'appelait John Marshall.

— Nous voulons dîner d'abord, répondit David en je-ant son chapeau de paille sur une chaise et en s'asseyant, es deux coudes sur la table, pendant que File-ton-Nœud romenait agréablement ses regards sur l'étalage, garni e différentes pièces de gibier.

L'hôte avait regardé les deux étrangers avec un air de dédain qui n'annonçait pas une réception gracieuse... Le sans-gêne des nouveaux arrivants ne fit qu'ajouter à sa mauvaise humeur.

— Il ne me reste plus rien, répondit-il brutalement.

— De quoi ! s'écria File-ton-Nœud. Et ce quartier de chevreuil, et ce morceau de bœuf séché que j'aperçois ici; tout ça est donc en carton?

— Comme vous dites, répondit l'hôte.

— Je vois ce que c'est, continua File-ton-Nœud, notre accoutrement ne paie pas de mine. Vous dites : Voilà deux gaillards qui n'ont pas l'air cossu ; eh bien, détrompez-vous, mon brave homme, l'ouvrier charpentier n'est pas un mylord, mais il est honnête ; il ne demande à dîner que quand il peut faire honneur à son appétit.

Et en disant ces mots, File-ton-Nœud frappait énergiquement sur son gousset, de manière à faire sonner ses piastres.

A peine les mots d'ouvrier charpentier avaient-ils été prononcés, que la figure de l'hôte, complétement déridée, avait pris un air souriant.

— Vous êtes des ouvriers charpentiers, dit-il en regardant avec attention David, dont les formes pleines de force et d'élégance révélaient un rude travailleur.

— Oui, monsieur, répondit David.

— Et il n'y pas d'affront, dit File-ton-Nœud ; on n'est

que des charpentiers, mais je vous répète qu'il n'y a rien à craindre avec nous.

Et il recommença à tambouriner sur son gousset.

— Ces messieurs viennent sans doute des mines? demanda John Marshall avec inquiétude.

— Non, répondit David, nous débarquons à l'instant.

La figure de l'hôte s'illumina d'un éclair de satisfaction.

— Nous étions à bord d'un brick qui vient de faire naufrage presqu'en vue du port, dit File-ton-Nœud.

— Ces messieurs sont des naufragés! s'écria l'hôte, passant aussitôt de son ton bourru à une politesse presque obséquieuse, que n'avez-vous dit cela tout de suite? de braves charpentiers qui ont fait naufrage et qui me font l'honneur de descendre à mon modeste établissement. Que puis-je faire pour eux? Je suis à vos ordres.

— Nous voudrions dîner, dit David; donnez-nous la première chose venue... un morceau de bœuf...

— A des charpentiers! je veux dire à des naufragés malheureux!... non, messieurs, il ne sera pas que dit John Marshall, de la province de Maryland et pour le moment simple hôtelier à San-Francisco, aura donné la première chose venue à des naufragés, ouvriers français, si j'en juge par l'accent. Je vais vous préparer un petit dîner fin, et en attendant vous régaler d'un verre de vieux Madère qui vous fera prendre patience.

— Ohé, James! cria-t-il, du Madère et deux verres!

Trois verres, James! ajouta-t-il. Si ces messieurs me l permettent, nous trinquerons à l'union de la France e de la Californie.

James, vieillard, d'une soixantaine d'années et qui étai le garçon du *boarding house,* apporta le plateau.

Les verres s'entrechoquèrent. Deux tostes furent por tés.

— A la France! dit l'hôte.

— A la Californie! répondirent les deux ouvriers.

— Puisse-t-elle nous être hospitalière! ajouta David.

— Elle vous le sera, reprit l'hôte; John Marshall vous le promet. Maintenant, continua-t-il avec une volubilité extrême, en attendant le dîner, James vous conduira, si vous le voulez, à un combat de taureaux que le senor don Luiz de Cardonano offre aux dames de la ville.

— Notre accoutrement ne nous permet pas d'assister à ce spectacle, répondit David.

— Je comprends! Vos effets ont été engloutis dans les flots; il faut vous procurer d'autres vêtements.

— Des vêtements! s'écria File-ton-Nœud, dont le cœur bondit de joie.

— James, dit l'hôtelier avec un sourire perfide, courez chez le voisin Perkins, et dites-lui d'apporter deux habillements complets pour leurs seigneuries.

James sortit.

— Permettez, objecta David, nos ressources ne nous permettront peut-être pas...

— Laissez-moi donc faire, interrompit l'hôte, cela me regarde, croyez-vous donc que ce soit une grande affaire que deux méchants habits dans un pays où l'on remue l'or à la pelle?

Perkins arriva. En quelques minutes, les deux ouvriers furent métamorphosés en gentlemen.

— Très-bien, monsieur Perkins, dit l'hôte en renvoyant le confectionneur; vous m'enverrez la note. — A la bonne heure, voilà des hommes! s'écria-t-il en retenant une envie de rire à l'aspect de File-ton-Nœud qui avait l'air assez embarrassé dans son nouveau costume; toutes mes casseroles sont sur le feu pour le dîner. En attendant qu'il soit prêt, James va vous conduire au combat de taureaux.

Deux palanquins magnifiquement ornés venaient de s'arrêter à la porte de l'hôtellerie.

— Serait-ce pour nous? pensa File-ton-Nœud.

— Encore un verre de Madère! le coup de l'étrier, dit l'hôte.

Et l'on trinqua une dernière fois.

— Les équipages de leurs seigneuries sont prêts, dit James.

— C'était pour nous! dit File-ton-Nœud, et en un clin d'œil il sauta dans la rue et s'élança dans le premier palanquin.

Il ne faut pas demander si le jeune Parisien était heu-

reux et fier; dans le trajet il ne cessait de passer la tête hors de la portière.

— Quelle réception ! disait-il à son ami. Qu'est-ce que l'hospitalité écossaise à côté de ça ? Du fromage, du lait, du pain bis ; parlez-moi de l'hospitalité californienne, de l'hospitalité au vin de Madère, aux habits neufs et aux palanquins dorés sur tranche!

— Je ne sais pas pourquoi, répondit David, la figure de notre hôte, d'abord si rébarbative, s'est adoucie tout-à-coup lorsque tu lui as dit que nous étions des ouvriers charpentiers ; que diantre ça peut-il lui faire ?

— C'est une si belle partie la charpente !

— Sans doute ! mais c'est étonnant ! à moins qu'il n'y ait eu des charpentiers dans sa famille, et que ça ne lui rappelle des souvenirs agréables.

— C'est égal, que ce soit ce que ça voudra, nous sommes un peu bien mis.

En devisant ainsi, ils étaient arrivés au Cirque. La foule s'y pressait déjà. James les fit placer sur les premiers gradins.

Là encore, c'était la même variété de costumes et de langages, c'était aussi le même éclat et la même profusion d'or. Tous les visages étaient animés par le plaisir que promettait le spectacle.

Nous ne raconterons pas dans ses moindres détails ce combat aujourd'hui si connu. A un signal donné, les *piccadores* à pied et à cheval parurent dans l'arène et exci-

tèrent le taureau. Un des cavaliers agita un drapeau rouge devant les yeux de l'animal qui, devenu furieux, allait percer de part en part son adversaire, si un *piccador* n'avait attiré sur lui toute sa rage, en lui enfonçant dans l'épaule le fer de sa lance. Cet exercice se renouvela plusieurs fois aux applaudissements des spectateurs, jusqu'au moment où le taureau, blessé et fatigué, se retira triste et morne dans un coin de l'arène. File-ton-Nœud, qui assistait pour la première fois à ce cruel spectacle, ne pouvait comprendre qu'on trouvât plaisir à maltraiter ainsi un animal presque sans défense..

—Mais ces gens-là sont donc des sans-cœur finis? disait-il à David.

— Calme-toi, répondait celui-ci, c'est leurs mélodrames dans ce pays.

— J'ai une envie qui me démange d'aller faire le coup de poing avec les gredins qui tourmentent ainsi cette malheureuse bête.

— Tiens-toi tranquille, disait David, cela ne servirait à rien.

Cependant, le taureau était toujours acculé dans un coin, presque mourant. Alors, pour ranimer sa fureur, on lui passa au col une espèce de collier surmonté de fils de fer, au bout de chacun desquels se trouvait un immense pétard, puis on y mit le feu. Alors l'animal, brûlé par les pièces d'artifices, poussa un mugissement furieux, et s'élança de nouveau au milieu de l'arène pour tomber

au bout de quelques instants sous l'épée du tauréador.

A cette vue, File-ton-Nœud n'avait pu se contenir plus longtemps, prompt comme la pensée, il s'était précipité dans l'arène, et, courant droit au tauréador, occupé à saluer la foule, il lui avait passé la jambe avec l'agilité d'un praticien consommé dans l'art de la *savatte* parisienne, et l'avait étendu de tout son long dans la poussière.

Cette scène extraordinaire souleva aussitôt des hourras sur tous les gradins; les uns riaient, les autres applaudissaient, personne n'y comprenait rien.

Le tauréador, renversé d'une façon si inattendue, s'était relevé furieux; heureusement pour notre héros, que l'épée de son adversaire était restée fixée dans le front du taureau, car il aurait infailliblement tué le trop chevaleresque File-ton-Nœud. Celui-ci voyant le tauréador prendre son élan, lui appliqua dans l'estomac un coup de pied qui le renversa une seconde fois, aux grands éclats de rire des tribunes; tout cela s'était accompli dans l'espace d'une minute.

David, aussi étonné que tout le monde, et voyant le danger que courait File-ton-Nœud assailli par les piccadores, s'élança à son tour de son gradin dans l'arène, et, nouveau taureau, se précipita dans la mêlée, renversant celui-ci, culbutant celui-là, puis prenant dans ses bras son ami qui venait d'être terrassé, il s'élança en trois bonds hors du Cirque et déguerpit au plus vite au milieu de la confusion qu'avait excitée cet étrange intermède.

Les piccadores voulurent poursuivre les fugitifs, mais des spectateurs cosmopolites, que la scène improvisée de File-ton-Nœud avait considérablement réjouis, intervinrent, et s'opposèrent à ce que l'affaire allât plus loin.

— Que le diable t'emporte ! dit David à File-ton-Nœud, quand ils furent loin de tout danger, tu as manqué nous mettre dans un bel embarras. A quoi donc pensais-tu ?

— Comment ! s'écria celui-ci qui trouvait sa conduite toute simple. Tu crois que ces gens-là ne sont pas des lâches de supplicier ainsi un pauvre bonhomme de bœuf qui ne leur a rien fait.

David eut beau dire, il neput jamais faire comprendre à son jeune ami que le spectacle auquel il venait d'assister était pour les Mexicains et les Espagnols ce qu'était pour lui, File-ton-Nœud, le spectacle du Cirque-Olympique.

Mais ce qu'il y avait de véritablement déplorable pour le jeune Parisien c'étaient les conséquences de cet incident dramatique ; son habit neuf dont il était si fier une heure auparavant était complétement déchiré.

Quand ils arrivèrent au *boarding-house*, la vue d'une table splendidement servie tempéra la tristesse que lui causaient les profondes blessures faites à son costume de gentleman.

Sur une nappe blanche comme la neige, entre deux rangées de flacons de diverses couleurs, au milieu de bateaux de hors-d'œuvre et d'assiettes de fruits, le vieux

James venait de poser un large plat duquel s'échappait une colonne de vapeurs succulentes.

— A table! s'écria John Marshall, la serviette sous le bras.

— A table! répétèrent en chœur les deux amis; et, sans plus songer à la mésaventure du Cirque, ils se jetèrent comme des loups affamés sur le festin de leur hôte.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Les deux amis absorbèrent en quelques instants un morceau d'élan (chevreuil de la grande espèce), arrosé d'un flacon de vin de Californie qu'ils firent disparaître de la même façon.

Un faisan à la broche eut le même sort et fut suivi d'un magnifique pudding de maïs en guise d'entremets.

— C'est un dîner qui nous coûtera les yeux de la tête, dit File-ton-Nœud, dans un moment où ils se trouvaient seuls, mais on ne fait pas naufrage tous les jours. Puis, levant son verre à la hauteur de l'œil, voilà un nectar vermeil qui a meilleur goût que l'eau de mer!

— Oui, dit David tristement, le vin est bon, et nous faisons une chère de princes! Mais il n'y a pas de plaisir

à rassasier son appétit, quand on laisse derrière soi un tas de pauvres diables, nos camarades de bord !... Que sont-ils devenus, grand Dieu !

— Mangés par les requins ! Le vieux juif qui vendait les pelles ! et le Mexicain avec ses breloques !... Et le pauvre capitaine !...

— Et Tom, l'Américain ! dit David en repoussant son assiette et laissant tomber sa tête entre ses mains, nous avions là un ami, qui voulait s'associer avec nous, qui m'avait confié son trésor ! Car cette carte dont il me parlait et qui devait nous guider ensemble vers les filons les plus riches... Elle est là, dit-il, en frappant sur sa poitrine.

— Il te l'avait remise ?

— Et penser que nous irons seuls nous enrichir... que nous n'avons pu le sauver... qu'il n'est pas là pour trinquer avec nous...

— Dieu sait que nous avons fait ce que nous avons pu...

— On ne se console pas d'un malheur en se disant qu'on n'a pas de reproches à se faire... Ah ! dieu de dieu ! s'il m'était possible de le retrouver... de me jeter dans ses deux bras qu'il nous tendait sur le tillac... s'il avait seulement un frère, une vieille mère.

— C'est ça ! une fois riches, nous chercherons sa famille ! et en attendant, une dernière santé à sa mémoire ! A notre ami l'Américain qui s'était associé avec deux ouvriers !

— Et à tous les bourgeois qui feront comme lui!

Les verres se choquaient, quand Marshall rentra portant sur un plateau d'argent le café et les liqueurs.

Après avoir versé le moka brûlant dans deux tasses de porcelaine de Chine, l'hôte s'assit à quelques pas d'eux.

— Ces messieurs viennent sans doute à San-Francisco pour tenter la fortune? demanda-t-il d'une manière indifférente.

— Et pourquoi pas? répondit David, chacun pour soi, et Dieu pour tous.

— C'est juste, murmura John Marshall, mais on ne creuse pas le roc, on ne tamise pas le sable des ruisseaux avec ses mains!... Ces messieurs ont sans doute les outils indispensables à la grande expédition qu'ils vont entreprendre?

— Flambés! s'écria File-ton-Nœud, tout est à fond de cale!

— Vous aurez donc besoin de pioches, de pelles, de haches, de tamis. J'ai tout cela heureusement à votre service.

— Comme cela se rencontre! touchez là! mon brave homme, dit File-ton-Nœud en frappant bruyamment dans la main de l'aubergiste. Et quand nous reviendrons de la mine tout cousus d'or, c'est chez vous que nous ferons la noce! Mais le vin qui est doux comme du cassis est capiteux en diable! Il faut être sur pied de bonne heure. Je ne serais pas fâché de taper de l'œil.

— Vos lits sont préparés, dit l'hôte.

— Des lits ! de vrais lits ! quand depuis six mois on n'a pas eu l'agrément de s'étendre entre deux draps ; quelle vie de cocagne ! Allons, vieux ! dit-il à David en le prenant à bras-le-corps, allons piquer une tête dans la paillasse.

L'hôte saisit un flambeau et conduisit lui-même nos voyageurs dans une chambre confortable à deux lits, où, comme on le pense bien, ils ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Quand l'hôte redescendit dans le *dining-room*, il se frotta les mains, et dit à James : Je les tiens.

Les songes les plus charmants vinrent visiter le sommeil de nos deux aventuriers, et les bercèrent agréablement jusqu'au matin. File-ton-Nœud rêva qu'il trouvait des rochers d'or et qu'il revenait à Paris où il faisait élever des phalanstères pour ses anciens camarades, et paver de marbre blanc la rue de la Lune qui l'avait vu naître ; il se voyait éclaboussant son ancien bourgeois dans un carrosse à quatre chevaux ; il dînait tous les soirs au *Veau-qui-tête,* et assistait aux premières représentations de l'Ambigu dans une loge de face. David ne fut pas moins heureux : il vit passer dans son sommeil une blonde jeune fille aux yeux noirs qui lui jetait un baiser dans un sourire. Nous verrons plus tard que ce rêve n'était que le souvenir d'une réalité.

Pendant que les deux amis sont tranquillement endor-

mis, nous allons dire quelques mots de cette merveilleuse Californie, où ils étaient enfin parvenus après tant de traverses et de difficultés.

Jusqu'au jour où le pavillon américain avait été arboré en Californie par le commodore Sloat (juillet 1846), toute industrie, tout esprit d'entreprise n'avait fait qu'y sommeiller. L'indolence héréditaire des habitants était merveilleusement favorisée par l'influence du climat. Un sol d'une fécondité admirable offrait à peine quelques essais de culture. On apercevait dans les plaines verdoyantes et sur le penchant des coteaux d'immenses troupeaux de bœufs, des milliers de vaches laitières, et cependant l'usage du lait, du beurre et du fromage était presque inconnu parmi les habitants. La viande fournie par les troupeaux formait le fonds de la nourriture commune à toutes les classes; un peu de froment et de seigle, le luxe de quelques fèves et de quelques citrouilles satisfaisaient aux besoins d'hommes qui ignoraient les raffinements ordinaires des civilisations plus avancées.

L'industrie du pays se renfermait à peu près exclusivement dans la vente des peaux et du suif que fournissaient les troupeaux dont les *Ranchos* étaient couverts. Mais le pavillon américain flottait à peine sur cette riche et sauvage contrée, qu'il s'opéra un changement profond dans les habitudes et les occupations de ses habitants.

La confiance devint générale; de toutes parts arrivèrent des masses d'émigrants : il en venait des montagnes,

les forêts, de l'Océan. Gens à l'écorce rude, aux manières incultes, et tous portant le cachet d'une incontestable origine anglo-américaine, tous venus pour chercher fortune dans un pays nouveau sous la protection du drapeau de l'Union. Les environs de San-Francisco prirent surtout alors une physionomie nouvelle; les forêts vierges disparurent, les prés naturels furent fauchés. Des familles de colons appliquèrent au sol de la Californie les procédés de l'agriculture et de l'horticulture américaines. Les ouvriers constructeurs et mécaniciens suivirent les pionniers à travers les forêts qui tombaient sous la hache. Le bruit continuel de la scie, du marteau retentit dans toutes les directions, et une foule de bourgades s'élevèrent comme par enchantement; San-Francisco, qui n'était qu'un petit village, se peupla en quelques mois de maisons et d'habitants, et, une année après, c'était une ville à laquelle on pouvait prédire les proportions d'une capitale. Mais dans les premiers jours de février 1848, un événement inattendu vint arrêter l'essor de ces améliorations et donner un cours tout nouveau à l'activité des colons et des habitants : un ouvrier employé par un gentleman à la construction d'une sucrerie sur la branche méridionale du *rio de los Americanos*, aperçut un jour au fond d'un nouvel aqueduc des morceaux d'or brillant au soleil. Le bruit de cette étrange découverte se répandit promptement, des recherches eurent lieu sur d'autres points de la rivière, et presque partout elles furent cou-

ronnées d'un plein succès. Alors la fièvre de l'or (the gold fever) s'empara de toute la contrée et des pays environnants. Hommes de loi, médecins, membres du clergé, fermiers, ouvriers, marchands, matelots, soldats, abandonnèrent soudainement leurs travaux ou leur poste pour se rendre là où chacun pouvait faire sa fortune en peu de jours. Des villages, des cantons entiers où tout était travail, industrie, progrès, furent en peu de jours désertés par la population. Presque partout les moissons avaient la plus belle apparence, mais elles devaient être perdues faute de bras pour les rentrer. Tout le monde se portait vers les mines, tandis que les travaux essentiels, les vrais intérêts de l'industrie et de la culture, les professions, les services publics même étaient entièrement abandonnés.

Tel était l'état général de la Californie au moment où les deux Parisiens arrivaient à San-Francisco.

Un soleil splendide inondait de ses rayons la chambre où ils avaient passé la nuit, lorsque David ouvrit le premier les yeux ; il rassembla ses souvenirs, et, se jetant en bas du lit, il alla réveiller File-ton-Nœud.

— Ah ! quel beau rêve j'ai fait cette nuit ! dit celui-ci en étendant les bras. Maintenant, je puis aller jusqu'au bout du monde ! J'ai dormi pour six mois !

La toilette de deux ouvriers n'est pas longue. Nos amis furent bientôt dans le *dining-room*, demandant leur compte, et très-contrariés, quand James leur apprit que l'hôte s'était absenté pour un instant.

— Si nous allions faire un tour dans la ville en l'attendant, dit File-ton-Nœud, j'avoue que je ne serais pas fâché de revoir les belles dames et les beaux messieurs qui se promenaient hier.

David se laissa entraîner.

Mais San-Francisco présentait un aspect tout différent de celui qu'il offrait la veille : les rues étaient désertes, des maisons à moitié bâties étaient abandonnées ; c'est tout au plus si David et File-ton-Nœud rencontraient de loin en loin quelque vieillard ou quelque soldat américain.

— Il faut que tout le monde dorme encore, ou que le choléra ait tout d'un coup dépeuplé la ville, dit David.

— Ma foi ! répondit File-ton-Nœud, je n'y comprends plus rien ; hier, le bruit, le mouvement, les jolies femmes... la ville entière n'était qu'un bal Mabille... et aujourd'hui, c'est un cimetière... Qu'est-ce que ça veut dire?

Il aperçut quelques mots écrits à la craie sur les portes d'un grand nombre de maisons ; David s'approcha et lut une des inscriptions : *Parti pour la mine!* File-ton-Nœud courut à une autre, même indication : *Parti pour la mine!*

— Voilà ! voilà ! cria-t-il, pendant que nous flânons, les mains dans nos poches, ils ont pris les devants... toute la ville est déjà lancée dans les filons, et sans nous prévenir ! Ce n'est pas poli !

— Rentrons, payons l'hôte et partons, dit David.

Ils revinrent sur leurs pas, et trouvèrent devant l'hô-

tellerie John Marshall occupé à charger trois mules de pioches, de pelles et d'autres ustensiles dont on se sert aux *placers*, endroits où l'on trouve la poussière d'or. Du plus loin qu'il aperçut nos aventuriers, il vint à eux avec un air riant, et leur demanda comment ils trouvaient la ville.

— C'est un tombeau, répondit David.

— Dans la semaine, continua l'hôte, parce que tout le monde court aux mines, et vous voyez que je me dispose à en faire autant. Mais tous les dimanches on revient au logis, et San-Francisco reprend alors son aspect pittoresque.

— Vous allez à la mine? s'écria File-ton-Nœud, alors nous vous suivrons.

— Je l'espère bien, répondit l'hôte avec un sourire narquois.

— Commençons, dit David, par solder notre dépense.

— C'est peu de chose, j'ai votre note... Où diable l'ai-je mise? continua Marshall en fouillant dans ses poches. Ah ! la voici ! et il la présenta à David, qui demeura foudroyé à l'aspect du total.

Cette note était ainsi détaillée :

Quatre verres de vin de Madère. .	6 dollars.
Quartier d'élan.	3
Faisan.	3
Pudding de maïs	2
Deux tasses de café	3

Trois bouteilles de vin de Californie.	10
Demi-bouteille d'eau-de-vie. . .	15
Une chambre à deux lits. . . .	10
Palanquin pour la promenade de leurs seigneuries.	20
Deux habillements complets pour leurs seigneuries.	125
Total.	197 dollars.

— Cent quatre-vingt-dix-sept dollars ! s'écria enfin David en sortant de sa stupeur.

— Cent quatre-vingt-dix-sept dollars ! dit à son tour File-ton-Nœud, qui venait de jeter un rapide coup d'œil sur la carte. Cent quatre-vingt-dix-sept dollars, c'est-à-dire sept cents francs pour un dîner, un gîte et de méchants habits qui se déchirent comme de l'amadou !

— Je ferai remarquer à vos seigneuries que tout est tarifié au plus bas prix, reprit John d'un air digne ; si vos seigneuries doutent de la parole d'un pauvre aubergiste, elles n'ont qu'à se rendre chez le *magistrate*, et elles sauront alors si John Marshall, de la province de Maryland, est un honnête homme.

— Cent quatre-vingt-dix-sept dollars ! répétait File-ton-Nœud abasourdi.

— C'est pourtant comme cela, votre honneur, dit l'hôte en se remettant à charger ses trois mules, que dira donc votre seigneurie quand elle sera aux *placers* où les prix sont cinq fois plus élevés qu'à San-Francisco ?

— Il n'y a pas de seigneurie ni de votre honneur, s'écria David impatienté ; je ne nie pas l'exactitude de vos prix, quoique je n'y comprenne rien, mais vous saviez que nous n'étions que des ouvriers, des naufragés étrangers au pays, et vous auriez dû nous avertir, et ne pas nous exciter par vos offres à une si grande dépense.

— Aussi, reprit l'hôte victorieusement, si vous vous rappelez bien, je ne voulais pas vous recevoir d'abord ; il n'y a que lorsque ce jeune homme (il désignait File-ton-Nœud) m'eut répété à satiété qu'il avait des piastres plein ses poches que j'ai supposé que vous pouviez payer. D'ailleurs, il n'est pas étonnant les dimanches de voir deux ouvriers faire une dépense pareille, ce n'est pas beaucoup par le temps qui court.

— C'est plus qu'il ne faut quand on n'a que trente-neuf piastres, dit File-ton-Nœud en frappant sur son gousset, mais cette fois d'un air piteux.

— Arrangez-vous comme vous pourrez ! quand on doit, il faut payer ! moi, je ne connais que ça.

— Eh bien, dit le jeune Parisien, voilà mes trente-neuf piastres ; prenez-les et que votre dîner m'étouffe si j'en fais jamais un pareil. Pour le reste, vous nous accorderez bien un crédit de quelques jours ; nous vous paierons avec le premier or que nous trouverons.

— Allons donc, reprit l'hôte tranquillement ; est-ce que nous savons si nous nous reverrons ? Une fois en route, on peut s'égarer. Ici, quand on ne peut pas payer,

on va en prison; les étrangers un peu plus vite que les autres.

— Et comment vous payer? interrompit David que cette scène commençait à échauffer.

— Vieux juif! murmurait File-ton-Nœud, j'ai aussi envie de lui passer la jambe, à celui-là.

— Voyons, dit John Marshall en se grattant le menton, vous êtes charpentiers, l'affaire peut s'arranger. Pour vous être agréable et vous utiliser, je consens à élever un hangar; vous vous chargerez de sa construction. Et, la besogne achevée, nous serons quittes.

— Nous sommes pincés! se dit David. Voilà la cause de son amour pour les charpentiers.

Quant à File-ton-Nœud, qui ne soupçonnait pas malice, il fut enchanté de la tournure que prenait l'affaire.

— Ça va! s'écria-t-il; en quelques jours nous élevons la baraque, et nous nous séparons bons amis.

— Un instant, reprit David; combien nous donnerez-vous par jour?

— Je suis rond en affaires, répond John, dix dollars à vous, cinq au petit, et je vous nourris.

— Vous nous donnerez à chacun dix dollars, ou il n'y a rien de fait.

L'hôte sembla réfléchir un instant, puis il dit :

— Eh bien, va pour les dix dollars à chacun, quoique ce soit bien de l'argent. Maintenant, signez-moi tous les

deux ce morceau de papier, et puis nous allons déjeuner et partir.

David apposa tristement sa signature au bas de l'engagement ; quant à File-ton-Nœud, qui croyait avoir conclu un marché superbe, il écrivit son nom en *coulée* et dessina d'un trait de plume un magnifique paraphe, dont les capricieux arabesques illustraient la page entière.

Après quoi ils déjeunèrent sobrement et se mirent en route.

LE PLACER.

Au *placer!* au *placer!* c'est-à-dire au plaisir ! aux délices ! — Dans cette langue espagnole, langue galante et romanesque, le *placer*, c'est le lieu du rendez-vous, c'est la promenade où l'on cligne de l'œil entre belles et cavaliers, c'est le salon où l'on se réunit le soir, c'est partout où l'on aime, où l'on joue, où l'on chante, où l'on s'amuse. Le *placer* était donc alors et avant tout l'endroit où l'on trouvait l'or, où l'on passait de l'extrême pauvreté à l'extrême opulence ; étonnez-vous que de tous côtés on n'entendît que ce mot : *Au placer!*

Tel est le cri que répétait gaîment l'hôtelier lui-même, en surveillant les préparatifs du départ.

Le lecteur comprendra cette gaîté et l'importance du marché que venait de conclure John Marshall, quand il saura que le rusé Américain n'avait pu encore élever, faute d'ouvriers, un hangar portatif dont il avait le plus grand besoin pour mettre ses chercheurs et ses laveurs d'or à l'abri du soleil : il aurait payé vingt et même vingt-cinq dollars la journée d'un charpentier s'il avait pu en trouver un seul dans toute la contrée qui eût daigné se contenter d'un salaire aussi mince vu le renchérissement de toutes les denrées. Mais les ouvriers de San-Francisco avaient tous déserté leur profession, chacun travaillait aux mines pour son compte, et l'aubergiste dut considérer comme un secours du ciel l'arrivée de deux charpentiers étrangers, ignorant les usages du pays et les prix de toutes choses. Il suffisait de les entraîner dans une dépense supérieure à leurs ressources pour obtenir d'eux, comme équivalent du solde de leur compte, l'engagement de construire la charpente tant désirée; ainsi qu'on l'a vu, le plan avait réussi. Les deux nouveaux débarqués étaient tombés en plein dans le traquenard de l'hôtelier.

John Marshall, ses domestiques et les deux Parisiens étaient montés chacun sur une mule aux jambes fines, au poil court et lustré, la véritable mule de selle (*mula de silla*). L'hôte ne laissait à son *boarding-house* que le vieux James, chargé de garder l'établissement en son absence.

Quand les cavaliers furent affermis sur leurs étriers,

John poussa un petit cri sauvage, et les mules partirent comme un flèche, à la grande satisfaction de File-ton-Nœud, qui ne pouvait assez admirer la surprenante vélocité de ces intéressants quadrupèdes.

— C'est égal! pensait-il, la Californie est un pays très-amusant; nous n'avons pas encore trouvé beaucoup d'or, mais rien qu'à voir la manière dont l'argent se dépense, il doit être facile à gagner.

— Dites donc, patron, demanda-t-il à John, est-ce que c'est loin où nous allons?

— Êtes-vous déjà fatigué? dit John en riant.

— Moi! j'irais comme ça jusqu'au Pérou! Oh! les chevaux, ça me connaît; à Paris, quand j'en menais à l'abreuvoir, je les montais à poil, et j'entrais à l'eau à fond de train.

— Ne tourmentez pas trop votre mule, parce qu'elle est très-entêtée, comme ses pareilles.

— Entêtée! s'écria File-ton-Nœud, je voudrais bien voir ça!

Et il marcha au grand trot vers un buisson de cactus et de lianes qui longeait la route à quelques centaines de pas.

— Retenez votre ami, dit Marshall à David, il va se faire désarçonner.

— Ne craignez rien, répondit David.

File-ton-Nœud venait de lancer sa mule au galop; il lui parlait, la flattait, la caressait en poussant un cri semblable à celui que l'hôte avait fait entendre au départ; la

mule, arrivée près du buisson, s'arrêta tout court; mais File-ton-Nœud la mania de tant de façons, en lui passant la main sur le cou, en l'excitant et en jouant avec elle, qu'elle se décida enfin à franchir l'obstacle.

— Bravo ! s'écria Marshall ; plus d'un franc muletier n'aurait pu en faire autant. Mais ne nous amusons pas à ces bagatelles, ajouta-t-il, nous avons près de quarante milles à courir, il faut que dans cinq heures nous soyons sur les bords de San-Joaquin ; c'est là où est situé mon *placer*.

— Houp ! houp ! cria File-ton-Nœud, qui venait de les rejoindre ; des jambes, ma petite, et gagnons du terrain.

Les trois voyageurs couraient, emportés à travers un pays superbe, où s'épanouissait, sous une température tiède, une végétation luxuriante et pittoresquement accidentée ; une chaîne de petites collines vertes et fraîches s'élevait à leur gauche ; à droite se déroulait une immense nappe de prairies et de champs couverts de moissons, coupée par des bouquets d'arbres et des ruisseaux semblables aux rivières d'un jardin anglais. Le soleil brillait dans toute sa splendeur ; mais une brise légère rendait supportable la chaleur de ses rayons. A voir les riches cultures de cette contrée bénie du ciel, on s'attendait à rencontrer à chaque pas une population nombreuse, aux mœurs patriarcales ; mais dans les villages et les *haciendas* (fermes) régnait un silence de mort, et ce beau pays, malgré ses troupeaux, ses prairies et ses abondantes mois-

sons sur pied, semblait une terre maudite dont les habitants avaient fui, chassés par quelque terrible fléau.

— C'est gai comme un enterrement! fit observer Fileton-Nœud; on se croirait au cimetière Montmartre.

— Chacun est aux mines, répondit John. Voulez-vous qu'on s'amuse à sarcler du blé ou à planter des citrouilles, quand à trois pas plus loin on remue l'or à la pelle?

Vers quatre heures les mules hennirent et s'arrêtèrent tout court. On était au *placer* du San-Joaquin.

La vallée du San-Joaquin est assez triste; la végétation en est riche, il est vrai; mais elle est interrompue par de vastes langues d'un sable gris-noir. Quelques arbustes rachitiques, disséminés dans la vallée, rompent seuls la monotonie de cette perspective droite et plane. Le San-Joaquin roule ses eaux limpides et tranquilles entre deux rives tellement rapprochées à certains endroits, qu'elles lui donnent l'apparence d'un simple ruisseau. Les cavaliers aperçurent des points de toute couleur qui se détachaient en relief aux bords de la rivière : c'étaient des chercheurs d'or.

— Voici le placer, dit John Marshall en se jetant au bas de sa mule essoufflée.

Le plus singulier spectacle s'offrit alors à la vue des deux Parisiens; ils virent un assemblage d'individus les plus étranges : ici, des Indiens se pavanant dans des chemises de calicot aux couleurs éclatantes, — les manières du sauvage sous les vêtements de l'homme civilisé. Là, des

gures bronzées, des corps maigres et musculeux dont les ›rmes fines et le regard ardent annoncent la race espanole, causaient avec des Yankees aux cheveux blonds, la figure en lame de couteau, gens habiles à conclure n marché et toujours prêts pour les coups; plus loin, à chemise de laine rouge ou bleue on reconnaissait le atelot déserteur de quelque baleinier. Plus loin encore, 'étaient des Nègres marrons qui, en cherchant de l'or, ausaient avec toute la volubilité particulière à leur race, elançaient leur tête laineuse, ou riaient aux éclats, en uvrant jusqu'aux oreilles une bouche immense que garissent toujours deux rangées de dents blanches comme ivoire.

John Marshall alla tranquillement attacher les mules à n pieu, après avoir jeté sur chacune d'elles une grosse ouverture de laine, car aux *placers* tout le monde, ommes et animaux, vit dehors, même aux heures où on se repose. Les tentes dressées, le long de la rivière, ont tellement étouffantes en été, qu'il n'est possible d'y éjourner que pendant la nuit.

L'arrivée de deux étrangers avait produit une certaine motion dans la colonie nomade; on craignait qu'ils ne inssent pour leur compte au pays d'or (*gold district*), ce ui eût diminué d'autant les chances des premiers occuants; mais toute crainte cessa bientôt quand on entendit ohn Marshall leur dire, en leur présentant des haches, es vrilles, des scies et tous les outils nécessaires au tra

vail de la charpente, qu'ils eussent à se mettre au plus tôt à l'ouvrage pour la construction du hangar.

Les deux amis prirent les outils et se mirent immédiatement à l'œuvre.

Ils travaillaient tout au bord de la rivière; mais, plus malheureux encore que Tantale, il ne leur était pas permis de se plonger dans les flots où l'or nageait en paillettes; ils entendaient les cris de joie, les exclamations de surprise que soulevait de temps en temps une trouvaille merveilleuse; alors, ils se mettaient à l'ouvrage avec une sorte de fureur. File-ton-Nœud surtout avait peine à modérer sa mauvaise humeur, et il ne trouvait plus aussi favorable le marché qu'il avait conclu le matin.

Cependant, ils suivaient du regard tous les mouvements des chercheurs d'or, et prenaient en quelque sorte des leçons pour le jour où, devenus libres, ils pourraient, eux aussi, se livrer à la pêche miraculeuse.

Les moyens employés par les chercheurs d'or étaient des plus simples.

Le San-Joaquin, comme la plupart des ruisseaux où l'or est charrié en parcelles entremêlées au sable, est un torrent qui se précipite de la montagne à travers des rochers. Le sol qu'il traverse est d'un rouge jaunâtre. L'or fin ne se trouve que dans les parties les plus basses du lit du torrent.

L'explication de ce phénomène est facile à donner: presque tous les rochers de la haute Californie sont d'une

›mposition molle, friable et incapable de résister à l'ac-
on dissolvante des variations de l'atmosphère. A une
poque reculée, ces montagnes se sont affaissées sur elles-
ièmes et pulvérisées en maint endroit. L'or qui s'y trou-
ait a été par ce fait dégagé des autres matières adhéren-
s au granit des rochers. Les lingots d'un certain poids
'ont pu être arrachés des flancs des montagnes, mais
or fin, réduit en imperceptibles parcelles, a été entraîné
usque dans les vallées par les pluies et les courants
u'elles formaient. C'est donc dans le gravier, et au mi-
ieu de cette terre rougeâtre qui formait le lit de la rivière,
ue l'or se trouvait en plus grande abondance. On le dé-
ageait du sable, auquel il était mêlé, au moyen de la-
ages opérés avec des terrines d'étain ou des vases de terre.

File-ton-Nœud fit observer à David le mouvement de
otation que les laveurs faisaient opérer à leurs tamis au
noment où ils séparaient les paillettes de la partie la plus
grossière du sable. Il les voyait, quand le tamis ne conte-
nait plus que l'or mêlé à un sable très-fin, exposer au
soleil le tout sur des planches ou sur des fourreaux de
drap; puis, quand l'humidité était absorbée, souffler, soit
avec la bouche, soit avec un soufflet, pour enlever le
sable, tandis que l'or restait, grâce à son poids spéci-
fique plus considérable. Les deux amis remarquaient que,
par ce procédé grossier, une assez grande partie de l'or
le plus fin était emportée avec le sable.

Quelquefois on découvrait dans le sable étendu au soleil,

des grains aurifères de la grosseur d'une lentille, et même d'une noisette; ces petits lingots nommés en espagnol *pepitas*, pepins, noyaux, à cause de la ressemblance qu'ils offrent avec les noyaux de certains fruits, étaient de formes diverses, et contenaient encore dans leurs flancs quelques veines et fragments de quartz.

D'autres mineurs avaient aussi recours à des machines très-simples, et dont la forme ressemblait à des berceaux d'enfants. L'action de bercer répondait au mouvement circulaire que les premiers imprimaient à leurs écuelles. L'eau, la bourbe et le sable fin s'échappaient par le fond de la machine, sur une série de barres croisées qui opposaient un obstacle suffisant au passage des grosses parties de l'or. Au sommet du berceau, ils plaçaient un tamis composé de larges mailles sur lesquelles ils jetaient la terre sulfureuse. La machine étant mise en mouvement, l'eau qu'ils versaient dans le tamis entraînait au fond l'or et le sable fin, pendant que le gravier était retiré.

Mais toutes ces méthodes très-imparfaites condamnaient les travaux à une lenteur considérable, et faisaient perdre la moitié du précieux métal qu'on aurait pu recueillir.

Le soir venu, et les travaux terminés, le *placer* se transformait en un rendez-vous de plaisir, et méritait bien son nom. Tous les rangs étaient mêlés, confondus; c'était l'égalité devant l'or. Les magistrats, les médecins, les ouvriers, tous jouaient, causaient, mangeaient ensemble. Les dames espagnoles qui avaient suivi leurs maris orga-

nisaient chaque soir un fandango sur le gazon devant les tentes. Le fandango qui, dans le principe, désigne une espèce de danse, s'applique dans ce pays à une soirée dansante. Les sons joyeux de la guitare et du violon se mêlaient aux cris des danseurs et des danseuses. Une assemblée des plus pittoresques formée en cercle, où chacun fumait son cigare, applaudissait les danseurs qui fumaient comme les autres. Les danseuses, dont on ne pouvait trop admirer les brillants costumes et les gracieux mouvements, ne semblaient pas seulement danser des pieds et des jambes, mais de tout le corps. File-ton-Nœud avait la tête tournée par ces fandangos, et il y jouait son rôle avec une verve et un entrain qui le faisaient d'autant plus remarquer qu'il brodait admirablement sur le canevas de la danse espagnole les fioritures échevelées du *cancan* parisien.

A une heure assez avancée de la nuit, les danses cessaient; on allait chercher le sommeil sous les tentes pendant que les sentinelles placées autour du camp veillaient, le fusil au bras, sur les trésors de la communauté.

Les deux ouvriers qui voyaient leurs compagnons s'enrichir heure par heure, pendant qu'ils ne gagnaient, eux, que dix malheureux dollars par jour, ne supportaient leur position qu'avec une impatience bien facile à concevoir. File-ton-Nœud surtout nourrissait contre l'hôte une haine profonde depuis que David lui avait révélé le

4.

machiavélisme dont celui-ci avait usé envers eux pour les forcer en quelque sorte à la construction de son hangar, et il proposait à son compagnon de fuir vers un autre *placer* pour faire fortune.

— Nous irons au Sacramento dont nous possédons la carte, disait-il, une rivière un peu plus poissonneuse en lingots que le San-Joaquin !

— Nous devons cent quatre-vingt-dix-sept dollars à ce juif américain, il faut le rembourser avec de l'argent ou avec de l'ouvrage, répondait David.

— Mais il s'est comporté avec nous comme un rien de rien ! s'écriait File-ton-Nœud exaspéré.

— Ce n'est pas une raison pour l'imiter. Et l'honnête ouvrier se remettait à la besogne.

File-ton-Nœud, tourmenté par l'idée de rembourser John Marshall, résolut d'employer l'heure et demie de repos dont il pouvait disposer chaque jour après son déjeuner à chercher de l'or. Sans communiquer son projet à David, il fit semblant de se promener, remonta le cours de la rivière à un quart de lieue du *placer*, et rapporta un peu de poudre d'or, mais en si petite quantité, qu'il était presque désespéré.

Il recommença pourtant son excursion le lendemain. Cette fois, il revint triomphalement apporter à David un lingot qui pesait douze onces d'or.

— Où as-tu pris cela ? demanda David.

— Pris ! répondit File-ton-Nœud ; c'est trouvé qu'il

faut dire, et il lui expliqua de quelle manière ce lingot était tombé en sa possession.

— Douze onces d'or à seize dollars l'once cela fait cent quatre-vingt-quatre dollars ; allons voir John Marshall, et qu'il fasse finir son hangar par qui il voudra. Dès ce moment, nous sommes libres.

— Vive la liberté ! s'écria File-ton-Nœud.

Mais les douze onces d'or ne faisaient pas l'affaire de John Marshall ; il exhiba le traité signé avec trop de précipitation par les deux ouvriers pour qu'ils en connussent les clauses. Par ce traité, David et File-ton-Nœud s'étaient engagés à payer l'hôte en travail, c'est-à-dire jusqu'à la parfaite construction du hangar ; l'*attorney general* de la reine des îles Sandwich, à qui la fièvre de l'or avait fait abandonner son poste et qui se trouvait au *placer*, ayant été consulté sur cette grave question, donna complétement raison à John Marshall.

File-ton-Nœud écumait. Quant à David, dont le parti était pris après ce qui venait de se passer, il fit semblant de se soumettre, mais, en revenant au chantier, il dit à son ami :

— Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour rembourser cet homme, notre conscience ne peut donc rien nous reprocher désormais ; nous décamperons à la première occasion.

— A la bonne heure ! répondit File-ton-Nœud. Mon plan de fuite est arrêté.

— Quel est-il ?

— Ce soir, c'est à mon tour de relever les sentinelles ; je suis le caporal de la chose ; à onze heures, quand tout dormira au camp, je viens te prendre, je dis le mot d'ordre et nous filons.

— C'est convenu, le reste à la grâce de Dieu.

Et ils se remirent au travail comme les jours précédents.

Le soir tout s'exécuta comme l'avait dit File-ton-Nœud. Les deux amis armés chacun d'un fusil dirent le mot d'ordre et passèrent. File-ton-Nœud, caporal, ce soir-là, allait relever la dernière sentinelle, c'était dans l'ordre ; mais, parvenus à cette dernière vedette, restait une difficulté à résoudre ; la sentinelle qui ne se voyait pas relevée laisserait-elle passer les deux fugitifs ? File-ton-Nœud paya d'audace : Camarade, dit-il au dernier factionnaire, on craint quelque attaque pour cette nuit ; on a vu tout le jour rôder autour du *placer* des figures sinistres ; j'ai reçu l'ordre d'aller poser une sentinelle perdue dans ce fourré là-bas (il désignait un bouquet d'arbres situé à deux cents pas environ) ; attendez quelques minutes, et je viens vous relever.

— *Muy bien* (très-bien), répondit l'homme en faction qui était mexicain.

Après avoir franchi le poste, les deux amis marchèrent d'abord en silence et sans presser le pas. Leurs cœurs battaient. Ils se croyaient arrivés au terme de leurs vœux ; ils étaient libres, ils foulaient le sol californien, *il*

ne s'agissait plus que de parvenir aux bords du Sacramento, et de retrouver, grâce à la carte qu'ils possédaient, les jalons des mines merveilleuses découvertes par l'ami de l'Américain.

Arrivés au cœur du fourré, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et passèrent rapidement leurs fusils en bandoulière.

— Maintenant, jouons des jambes, dit File-ton-Nœud, et bonsoir la compagnie !

A TRAVERS CHAMPS.

Les deux fugitifs se lancèrent dans l'obscurité, et coururent pendant près d'une heure sans autre but que de s'éloigner du *placer*.

Enfin, File-ton-Nœud s'arrêta essoufflé.

— Ouf ! je n'en puis plus, dit-il à David, dont les poumons jouaient comme un soufflet de forge.

— Nous sommes loin de toute atteinte, dit David ; délibérons.

— Le conseil est réuni ; mais, minute, il faut savoir si l'on ne nous poursuit pas.

Et File-ton-Nœud appliqua l'oreille contre terre.

— Rien, murmura-t-il.

— Il s'agit d'aller au *Sacramento*, où, avec l'aide de la carte de ce pauvre Tom, nous devons faire notre fortune en peu de temps. Mais la difficulté est de savoir le chemin.

— Dans cette obscurité, l'entreprise est difficile ; nous ne connaissons pas le pays, nous n'avons pas de boussole ; comment nous orienter ?

La lune venait de disparaître à l'horizon, les nuages commençaient à s'épaissir. On n'y voyait plus à quatre pas.

— Une idée ! s'écria File-ton-Nœud. Ce matin, le vent soufflait de l'est ; suivons le vent, et nous devons arriver dans la direction du *Sacramento* qui est à l'ouest.

— Mauvais moyen. J'ai remarqué que dans ce pays le vent change dix fois par jour.

— Alors, au petit bonheur !

— Nous n'avons qu'une chose à faire, dit David ; c'est de remonter le cours de San-Joaquin ; de cette façon, d'abord, nous ne nous égarerons pas. Puis, comme le Joaquin est parallèle au Sacramento, nous franchirons au jour la distance qui nous sépare des deux rivières, en nous réglant sur notre point de départ.

— Arme à volonté ! En avant ! marche ! dit File-ton-Nœud en replaçant son fusil en bandoulière.

— Un instant ! nous avons couru sans savoir où nous allions. Où est le San-Joaquin ? Je crois qu'il doit être à notre gauche.

— Non, il est à droite.

— Il est à gauche.

— Je te dis qu'il est à droite ! Écoute, ajouta-t-il, le petit bruit qui vient de ce côté, c'est le murmure de la rivière.

— En route donc.

Les ténèbres étaient complètes. Les rares étoiles que l'on avait aperçues au ciel çà et là entre de grands nuages fouettés par un vent rapide, avaient disparu sous un manteau de vapeurs opaques qui descendirent bientôt jusqu'au sol et enveloppèrent tous les objets d'un épais brouillard. Les deux amis marchèrent intrépidement en se tenant toujours à une distance raisonnable de l'endroit où ils supposaient que devait se trouver le Joaquin, car ils pensaient que s'il prenait fantaisie à John Marshall de les faire poursuivre, ce serait au bord de l'eau qu'il dirigerait son expédition.

File-ton-Nœud ne tarissait pas en lazzis sur l'étonnement qu'éprouverait l'hôte en apprenant la fugue de ses charpentiers.

— Ah ! tu donnes du Madère sec à tes hôtes, mon gaillard, disait-il. Ah ! tu leur fais cadeau de culottes neuves, tout ça pour la chose de te faire dresser un hangar portatif et pas cher. Eh bien ! cours après ton hangar, il a deux paires de jambes qui sont pour le quart d'heure sur le chemin du Sacramento.

Ils allèrent ainsi pendant plusieurs heures, n'interrom-

pant leur course que pour prêter l'oreille au murmure sauveur qui les guidait dans leur excursion, puis ils se remettaient en marche, gravissant des rochers, roulant dans des fossés et se heurtant contre des arbres que File-ton-Nœud était toujours disposé à prendre pour les gens du placer lui mettant la main sur le collet

— Ça ressemble plutôt à la route de l'enfer, disait-il, qu'à celle d'une rivière qui porte un nom si agréable, car tu sauras qu'en espagnol Sacramento veut dire Sacrement, ni plus, ni moins, ce qui est une manière honnête d'indiquer que l'or est le sacrement des gens qui n'ont pas le sou.

— Tu jacasses comme une pie borgne, et tu n'avances pas.

File-ton-Nœud fit tous ses efforts pour garder le silence, et, afin d'éviter la fréquente accolade des arbres, il emboîta, en homme prudent, le pas derrière son ami.

Cependant, malgré son courage et sa vigueur, David était lui-même obligé de s'arrêter pour reprendre haleine; depuis deux heures environ, ils s'apercevaient qu'ils ne marchaient plus sur une surface plane, le terrain présentait une côte rapide qu'ils ne gravissaient qu'avec une fatigue extrême et une grande difficulté en tournant d'énormes rochers et en s'accrochant à des racines d'arbustes.

— Nous aurons fait fausse route, dit David.

— J'entends toujours le murmure du Joaquin, répondait File-ton-Nœud.

David écouta : un léger bruissement semblable à celui d'un ruisseau qui coule sur un lit de cailloux, résonnait dans le lointain.

David se demanda un instant s'il continuerait son ascension ou s'il reviendrait sur ses pas, mais la crainte de retomber, après des marches et des contre-marches, dans les environs du placer, et le murmure moqueur qu'il entendait toujours à sa droite le déterminèrent à poursuivre sa route.

Ils s'armèrent d'un nouveau courage, et, pendant trois heures encore, ils montèrent sans prendre un moment de répit. File-ton-Nœud prétendait que ses jambes raccourcissaient considérablement.

— Si nous n'arrivons pas jusqu'à la lune, nous n'en serons pas loin, disait-il entre deux respirations.

Depuis quelques instants, ils sentaient que l'air devenait plus frais.

Après cinq heures de cette pénible ascension dans les nuages, ils furent tout-à-coup saisis d'un froid vif et pénétrant.

— Nous serons passés en Russie, c'est sûr, dit File-ton-Nœud, dont les dents claquaient par l'effet de la température.

Ils distinguèrent alors, à travers l'obscurité, une espèce de grande nappe blanchâtre s'étendant devant eux.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda David.

— N'avance pas, s'écria File-ton-Nœud, nous sommes

montés si haut que ça doit être un nuage qui est à nos pieds.

David fit quelques pas avec une certaine précaution; puis, s'apercevant que la matière blanchâtre craquait sous ses pieds, il se baissa et y porta la main.

— De la neige ! s'écria-t-il étonné.

— De la neige, dit File-ton-Nœud; au mois de mai, et sous les tropiques ! En voilà une chance !

Le phénomène qui émerveillait si fort les deux amis n'avait pourtant rien que de très-naturel dans ce climat où règne un été perpétuel au-dessous d'un éternel hiver. Dans la partie ouest de la Californie, les montagnes couvertes de neige regardent des vallées brillantes de verdure et parsemées de fleurs. Toutes les saisons se rencontrent à la fois dans cet étrange pays. Dans les basses vallées l'été, dans les vallées élevées le printemps, l'automne dans les plaines, et sur les montagnes l'hiver.

— Nous voici parvenus au sommet d'une montagne immense, dit David, car il y a bien des heures que nous montons : alors, nous sommes décidément égarés. Que le diable t'emporte, de t'être obstiné à prendre à droite !

— Bon ! répondit File-ton-Nœud, c'est la faute à Gringalet, à présent; n'as-tu pas entendu comme moi le gazouillement du Joaquin ? Tiens, écoute, je l'entends encore : toujours dans la même direction.

— Une rivière à six mille pieds au-dessus du sol, ça serait drôle.

— Il ne faudrait pas t'en étonner, ce gueux de pays est fait à l'inverse des autres. Est-ce que tu as jamais vu de la neige en été sur la butte Montmartre?

Ce raisonnement ne convainquit pas David, qui, prêtant encore l'oreille au murmure lointain, reconnut enfin, grâce à la réverbération de la neige, d'où provenait la cause de leur erreur. Ils longeaient la lisière d'une forêt d'arbres séculaires.

— Imbéciles que nous sommes! s'écria-t-il, nous avons pris pour le murmure d'un ruisseau le bruissement du vent dans les feuilles!

File-ton-Nœud baissa la tête.

— Il faut pourtant prendre un parti, dit David.

— Comment faire? demanda File-ton-Nœud devenu tout-à-coup beaucoup plus modeste.

— Nous attendrons le jour ici. Le soleil se lève du côté de la mer, nous irons du côté du soleil, et nous parviendrons ainsi à l'embouchure du Sacramento.

— Ça me paraît juste; seulement, je gèle.

— Nous n'attendrons pas longtemps : vois ce petit point qui blanchit là-bas; c'est l'aube.

En effet, le plus magnifique spectacle qu'il soit donné à un homme de contempler ne tarda pas à se dérouler sous leurs yeux.

Le point blanchâtre que montrait David s'élargit peu à peu et répandit sur une partie du paysage une clarté vague et indécise, pendant que l'autre partie nageait en-

core dans les ténèbres. Puis, le soleil, ce dieu des tropiques, dont les peuples du Nord ne connaissent que la pâle contrefaçon, s'élança radieux de sa couche de vapeurs, et caressa de son sourire matinal la nature endormie. Tous les objets et tous les êtres, jusqu'alors immobiles, se réveillèrent au contact du fluide bienfaisant : les grands cèdres relevaient fièrement leur cime abattue, les fleurs des prairies resplendissaient comme des étoiles bariolées, une multitude d'oiseaux, des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés grimpaient en circulant au haut des cyprès et des pins qui peuplaient le versant de la montagne, pendant que les serpents oiseleurs sifflaient en s'entrelaçant dans les lianes ; puis, la brise, animant ces solitudes, balançait ces corps flottants, confondait ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, mêlait toutes les couleurs et réunissait tous les murmures qui semblaient l'hymne dont la nature entière saluait son étincelant souverain.

— C'est magnifique, c'est sublime ! murmura David.

— Ça enfonce un peu les décors de la Porte-Saint-Martin, dit File-ton-Nœud ; décidément, le bon Dieu est encore un autre artiste que M. Ciceri.

— Oui, c'est un fier ouvrier ; quand on voit ça, on se sent le cœur à l'ouvrage.

— Ah ! si le Sacramento était là, comme j'en taillerais de cette besogne !

Lorsque les deux amis eurent contemplé cette grande

scène, ils songèrent à descendre de l'autre côté de la montagne.

— Cré coquin, quelle montagne russe ! dit File-ton-Nœud, je n'aurai pas tant de peine à la descendre que j'en ai eu à la monter.

Et, se couchant de tout son long sur le bord de la plate-forme, il se laissa glisser ; mais il fut emporté avec une telle vitesse sur la pente rapide, qu'il aurait été broyé si un pin ne l'eût arrêté à une cinquantaine de pas dans sa course vagabonde.

— Où vas-tu donc? lui cria David effrayé.

— Je fais boule de neige, répondit-il en faisant allusion à l'énorme quantité de neige qu'il entraînait avec lui.

— Et ton fusil que tu allais oublier.

— Ah ! c'est vrai, je l'avais placé tout amorcé contre un arbre pour tâcher de tuer un vautour.

File-ton-Nœud remit son fusil sur son dos, et, après deux heures de fatigues nouvelles et de glissades sur les reins, ils se trouvèrent au milieu d'une plaine immense bordée à droite et à gauche par des forêts qui semblaient s'étendre sur une vaste superficie.

— Ouf ! s'écria File-ton-Nœud, nous voilà en rase campagne, j'aime mieux ça. Maintenant, il s'agit de déjeuner.

— Avec quoi? demanda David.

— File-ton-Nœud ne s'embarque pas sans biscuit :

voici de la galette de maïs, c'est pour le solide; quant au breuvage, je me suis approprié hier une gourde pleine d'eau-de-vie, qui doit appartenir à John Marshall. — Quinze dollars de plus à ajouter sur la carte.

— Nous lui paierons cela plus tard, répondit David, qui s'apprêtait à casser la galette en deux parties égales.

— Un instant, j'aperçois quelque chose qui se promène sur la lisière du bois. Laisse-moi faire.

Et, sans attendre les objections de son ami, il se glissa comme une couleuvre dans les herbes : au bout de cinq minutes, David entendit une détonnation qui, répercutée dans les flancs de la montagne, éclata comme un coup de tonnerre dans cette solitude.

Des troupes d'oiseaux effrayés s'envolèrent en poussant des cris sauvages.

File-ton-Nœud rapporta triomphalement un coq de bruyère.

— Il ne manque que de l'amadou pour faire du feu, dit David.

— De l'amadou ! s'écria File-ton-Nœud en fouillant dans sa poche, c'est bon pour les invalides ; on a mieux que ça : allumettes chimiques allemandes fabriquées à Paris par un Espagnol, première qualité ! Cette boîte-là ne m'a pas quitté depuis le boulevard Saint-Denis. Ménageons-la, vu que le marchand est loin.

Les deux amis ramassèrent des branches sèches et y mirent le feu : File-ton-Nœud planta en terre deux petits

morceaux de bois fourchus, sur lesquels il posa un troisième morceau de bois qui tenait embroché le coq de bruyère, fort délicatement plumé ; puis il se mit à tourner la broche avec toute la grâce d'un marmiton consommé.

— Ce que c'est que la civilisation, disait-il ; une allumette chimique dans le désert. Quel sujet de méditation !

Quand le coq fut rôti à point, File-ton-Nœud le découpa très-proprement, et, plaçant de grandes feuilles sèches sur une pierre, il s'improvisa, comme il disait, l'assiette de la nature.

Le repas terminé, ils replacèrent leurs fusils sur l'épaule.

— Toujours tout droit, dans la direction où le soleil s'est levé ce matin, dit David.

Et, réconfortés par le déjeuner, ils se lancèrent avec une nouvelle ardeur dans la clairière.

Ils marchèrent ainsi pendant une demi-journée sur un sol sablonneux et brûlant ; de temps en temps, ils voyaient passer au bout de l'horizon et rasant la terre des bandes d'animaux noirs, qu'ils prenaient pour des troupes de corbeaux. File-ton-Nœud n'était plus tout-à-fait aussi loquace, ses réflexions étaient empreintes d'une profonde mélancolie. David lui-même reconnut avec un certain effroi que la maudite clairière semblait se dérouler et s'étendre à mesure qu'ils s'efforçaient de la franchir.

Ils avaient à droite et à gauche des forêts profondes; devant et derrière eux, le sable et l'immensité du désert.

Après avoir encore tristement marché pendant quelques heures, File-ton-Nœud rompit enfin le silence.

— Ton soleil ressemble un peu à mon ruisseau.

David ne répondit pas.

— Nous sommes comme Robinson dans son île; pas une baraque en vue, rien de rien.

David déploya la carte de Tom, mais elle ne marquait que la topographie des points les plus rapprochés du Sacramento; il n'y découvrait aucune trace de la maudite clairière.

— Nous sommes complétement égarés, dit-il avec un soupir.

— C'est bien la peine de venir en Californie, pour rester empêtrés dans ce sable comme de vieilles chaloupes au rebut. Qu'est-ce qu'on pensera de nous à Paris, quand on saura que nous avons fait naufrage dans un désert!

— Il s'agit bien de ça, répondit David impatienté.

— Merci, continua File-ton-Nœud; et ma tante Cadiche qui croit que nous pêchons des poissons d'or, car elle aura bien pensé, la brave femme, que du moment que j'étais dans les environs du pays de l'or, j'aurais poussé jusque-là; elle s'attend à me voir revenir avec des millions de milliasses pour lui acheter une robe neuve;

elle est propre la robe! Et le petit Filochard, celui qui avait des parents concierges, et qui faisait tant sa tête par rapport à sa famille, va-t-il se ficher de nous! il est capable de faire mettre la chose dans le journal. Gredin, va ! moi qui aurais eu tant de plaisir à l'humilier.

C'est ainsi que le romanesque File-ton-Nœud laissait exhaler sa douleur avec ses soupirs.

Le soleil déclinait derrière eux, et ils ne voyaient pas sans une secrète horreur que la nuit les surprendrait au milieu de la plaine.

Ils résolurent de se rapprocher du bois qui longeait la clairière sur la gauche.

Quand ils y furent parvenus, File-ton-Nœud harassé déclara qu'il ne pouvait aller plus loin, et il s'étendit au pied d'un arbre.

— Allons, mon garçon, encore un peu de courage, dit David.

— C'est fini, je ne démarre plus : d'ailleurs, j'ai une faim de dromadaire, et nous n'avons plus de pain : il faut guetter un second coq.

Il avait à peine achevé de parler qu'un grognement saccadé sortit du fourré.

— Oh ! oh ! s'écria File-ton-Nœud, en se levant tout-à-coup, j'entends le chant harmonieux d'un porc.

— C'est un sanglier, dit David.

— Porc ou sanglier, sa voix enrouée me va à l'âme. En chasse !

Les deux amis armèrent leurs fusils.

Ils suivirent la lisière du bois, prêts à faire feu.

— Attention ! disait File-ton-Nœud.

Le grognement retentit encore, mais plus éloigné ; il semblait s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt.

— Ah ! le gredin ! il bat en retraite ! s'écria File-ton-Nœud. Poursuivons-le.

Ils pénétrèrent dans le fourré, écartant avec leurs mains les branches touffues.

— Quel dîner nous allons faire ! pensait File-ton-Nœud, et déjà il rôtissait le porc en imagination.

Le grognement retentissait, tantôt à droite, tantôt à gauche; puis il se rapprochait et s'éloignait soudain.

Ils firent ainsi un mille à travers les broussailles.

— Voilà une chasse ! disait File-ton-Nœud, une vraie chasse ! c'est bien autre chose que celle de la plaine Saint-Denis.

—Notre dîner s'est sauvé, dit David, je n'entends plus rien.

— Les branches remuent par ici, répondit File-ton-Nœud. En avant !

— Diable de sanglier, murmurait David qui avait peine à suivre son compagnon.

— Je te dis que c'est un porc.

— Je te dis que c'est un sanglier.

— Tu verras plutôt, tiens, la broussaille s'agite par là. Silence !

Mais le grognement se fit entendre d'un autre côté.

— On dirait que le gredin joue à cache-cache.

— Il se moque de nous, c'est sûr, dit File-ton-Nœud.

— En ce moment, dix grognements semblables à celui u'ils avaient entendu retentirent à droite et à gauche.

— Il y a tout un troupeau de porcs, s'écria File-ton-Iœud. Quelle noce !

Les broussailles s'agitèrent en plusieurs endroits. Nos leux chasseurs retenaient leur respiration.

— En joue ! dit David, et les deux coups de feu retentirent en même temps.

Tout-à-coup, des êtres hideux qui semblaient sortir de terre leur arrachèrent leurs fusils au moment où ils s'attendaient le moins à cette attaque, et lèur lièrent les mains avec une corde à nœuds coulants après les avoir terrassés.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde, les deux amis étaient au pouvoir d'une horde de sauvages ! Le grognement perfide qu'ils avaient suivi jusque-là n'était qu'un stratagème pour les faire tomber dans l'embuscade.

Le premier mouvement des prisonniers surpris à l'improviste avait été de se défendre ; mais, privés de l'exercice de leurs bras et environnés d'hommes armés de lances, de flèches et des deux fusils dont les sauvages s'étaient emparés, David et File-ton-Nœud jugèrent que toute tentative de résistance était inutile.

— Nom d'un petit bonhomme ! s'écriait ce dernier, des

Parisiens, des citoyens français vaincus par des Iroquois !

Un sauvage qui paraissait être le chef de l'expédition articula quelques sons gutturaux, et on fit signe aux prisonniers qu'ils eussent à se mettre en marche.

— Dire qu'il y a encore des sauvages, murmurait Fileton-Nœud, qui est-ce qui aurait pensé ça ? C'est honteux pour la civilisation. Au fait, à quoi pourront-ils nous utiliser ? car je suis sûr qu'il n'y a pas moyen de se faire comprendre de ces Chinois-là. Et, se tournant vers le sauvage qui le tenait en laisse :

— Habla vuste el Castellano, senor ?

Mais le sauvage ne répondit pas.

Ayons recours à l'anglais, pensa-t-il.

— Do you speak english, sir ?

Cette fois-ci, le sauvage fit entendre le grognement perfide.

— Vieux sans cœur, il se fiche de nous. J'y suis, ajouta-t-il, ils vont nous faire couver des œufs ; car il paraît que chez ces peuples barbares, c'est l'emploi qui est réservé aux civilisés. J'ai lu ça dans un roman de M. Eugène Sue... Il est joli l'emploi, une place de poule mouillée. Je vous en ferai des omelettes, et des soignées encore... Des citoyens français ! Nom de nom ! Qu'est-ce qu'on dira à Paris ?

Ils arrivèrent ainsi dans une vallée couverte d'une centaine de petites huttes ; on les conduisit devant un

sauvage, d'une taille gigantesque et d'une force colossale. Ce sauvage qui paraissait être le roi de la tribu, était borgne ; des plumes de toutes couleurs ornaient son chef redoutable, et des colliers de cocos, roulés autour de son cou, tombaient négligemment sur sa poitrine huileuse. Il tenait à la main un énorme casse-tête qu'il maniait comme une badine.

David et File-ton-Nœud ne se doutaient pas qu'ils allaient rencontrer dans ce roi terrible une ancienne connaissance.

POLYPHÈME Ier, ROI DES SAUVAGES.

La tribu des Peaux-Rouges, au pouvoir de laquelle les deux Parisiens étaient tombés, dépendait de la grande horde des Apachès et en formait la partie la plus sauvage et la plus cruelle.

Campés au nord du haut Mexique, sur le Rio-Gila et le Rio-Colorado, les Apachès sont depuis longtemps la terreur des Mexicains. Que de fois les villes frontières d'Alamosa et de Chihuahua ont vu ces bandes de cavaliers sauvages, montés à cru sur les chevaux des savanes rocheuses, s'abattre dans leurs environs comme une nuée d'oiseaux de proie!

Alors, malheur au muletier attardé, malheur au laboureur matinal, malheur au mineur qui revient des mines d'argent, aux vendeuses de fruits et de volaille qui se rendent au marché. L'assassinat, le pillage désolent la contrée. Les caravanes retardent leur départ, les communications commerciales sont suspendues : on ferme les portes des villes ; les jeunes gens s'arment et ne se hasardent à faire des battues qu'en troupes nombreuses, trop heureux quand, au retour de leurs expéditions, ils ne retrouvent pas quelques-uns des leurs, victimes d'une embuscade, la tête scalpée et pendus aux *higueras*, arbres gigantesques aux feuilles lustrées qui bordent les chemins. Une fois leurs ceintures de peaux ornées de chevelures et leurs chevaux chargés de butin, ces espèces de centaures retournent dans leurs savanes, comme ils sont venus, ventre à terre, ne prenant, au lever et au coucher du soleil, que quelques heures de repos et faisant souvent trois ou quatre cents lieues en moins de dix jours.

Plus on s'avance au nord du Rio-Gila, plus les tribus de cette horde ont les traits hideux et les habitudes sanguinaires. Par exception avec la généralité de la race des Peaux-Rouges, il y a même sur l'extrême lisière de la Californie, non loin des montagnes Rocheuses, des groupes d'Apachès cannibales, qui sont tatoués et peints à la manière des sauvages de la mer du Sud, ce qui fait penser qu'ils tirent de là leur origine.

C'est au milieu d'une de ces tribus féroces que David File-ton-Nœud étaient tombés.

Pendant le court trajet qu'ils avaient fait de la clairière squ'à l'endroit où étaient dressées les huttes, ils avaient i le temps de se livrer à une multitude de réflexions et observations peu rassurantes.

Les armes des sauvages avaient attiré particulièrement ur attention.

Le dard des flèches était en acier trempé, la lame des nces, large et tranchante, les faisait ressembler plu-t aux hallebardes des suisses qu'aux javelots ordinaires es Peaux-Rouges, leurs casse-têtes se dressaient armés e larges bandes de fer poli. Enfin, leur attirail de guerre nnonçait qu'il existait dans cette tribu des procédés vancés dans l'art du forgeron. Ces êtres hideux n'en taient que plus redoutables. La plupart portaient à leur einturon, à côté du couteau à scalper, des chevelures umaines, horribles dépouilles qui auraient inspiré aux lus braves la terreur et le dégoût. Leurs visages maigres t osseux, leurs dents blanches et effilées qu'ils frappaient le temps en temps les unes contre les autres en poussant les cris rauques et avec des grimaces démoniaques, tout cela n'annonçait pas chez cette peuplade, comme File-on-Nœud le fit observer à son ami, des sentiments d'hospitalité fraternelle ; aussi commençait-il à regretter le séjour du placer de John Marshall.

Parvenus au village des Peaux-Rouges, les deux Pari-

siens sentirent redoubler l'horreur qu'ils éprouvaient quand ils se virent entraînés aux pieds du chef de la tribu, de ce colosse terrible que nous avons dépeint, monté sur un tertre et armé d'un énorme casse-tête, qu'à la vue des étrangers il fit rouler dans l'espace d'un air menaçant et avec des hurlements abominables.

Mais quels ne furent pas le saisissement, la stupéfaction, le délire de joie des deux amis, quand la bouche du géant, s'ouvrant comme une caverne, fit retentir dans une langue, et avec un accent bien connu, des paroles dont la tendresse formait un contraste touchant et grotesque avec les contorsions de cannibale de celui qui les proférait.

— Ah ! mes bons amis ! Troun de l'air ! chers petits Parisiens, criait le colosse avec un grasseyement marseillais prononcé, en se déhanchant comme un possédé, et en frappant l'air de son casse-tête avec l'expression de la plus grande fureur. C'est vous... c'est lui... J'étouffe !.. Quelle joie !... Je pleure comme un veau... Que je voudrais vous serrer dans mes bras.

Et en prononçant ces paroles amicales, le géant, l'œil étincelant, le poil hérissé, faisait mine de s'élancer comme une hyène sur les deux Parisiens en ouvrant ses mâchoires jusqu'aux oreilles, au grand applaudissement des Peaux-Rouges qui frappèrent sur leurs armes en signe de satisfaction.

— Nom de nom ! en voilà une accolade ! dit File-tou-

Nœud en baissant involontairement la tête sous les moulinets du chef des Peaux-Rouges en qui il reconnaissait un vieil ami, absent depuis plus de deux années de Paris, mais dont il ne pouvait s'expliquer ni la présence parmi les sauvages ni la haute dignité dont il paraissait revêtu.

— C'est bien lui pourtant ! c'est le forgeron provençal !

— Polyphème ?

— Regarde son œil ! quelle satanée parade joue-t-il là ? est-ce qu'il va nous assommer ?

Le géant, en effet, continuait ses contorsions et ses moulinets en affectant des poses, des froncements de sourcils et des éclats de voix de plus en plus redoutables, pendant que sa bouche contractée par une colère factice exprimait son contentement intérieur par des paroles de plus en plus douces.

— Ah ! mes chérubins !... mon petit File-ton-Nœud ! que la joie fait de bien ! Et les amis ? et la tante Cadiche ?

— Elle marronne toujours, hasarda File-ton-Nœud tout en évitant le casse-tête qui ne discontinuait pas de rouler en sifflant sur son front.

— Mais auras-tu bientôt fini tous ces moulinets ?

— C'est la danse du sacrifice ! c'est ce qui vous sauve !... je prends possession des prisonniers comme chef de tribu... Vous saurez tout ! mais cachons notre

joie ! et pour te désennuyer, écoute là-bas hurler Calicot... qui te flaire... ce bon chien que tu m'as donné.

File-ton-Nœud leva la tête et aperçut en effet dans le lointain, près d'une hutte plus grande que les autres, un boule-dogue attaché à un pieu et qui faisait d'incroyables efforts pour briser sa chaîne.

— C'est lui ! c'est Calicot ! s'écria File-ton-Nœud ; et, oubliant la pantomime féroce de Polyphème et son casse-tête, il se mit à siffler son chien.

— Pas de bêtises, mon petit ! cria d'une voix de tonnerre le chef des Peaux-Rouges, auquel nous rendrons désormais son vrai nom de Polyphème. Puis, redoublant de convulsions et de pirouettes : J'exécute la danse du festin, du festin qui suit les huit jours du grand jeûne ! Ces brigands de sauvages doivent attendre jusqu'au point du jour, mais ils ont le ventre creux ! Il s'agit pour le quart-d'heure d'empêcher que vous ne soyez mangés.

— Mangés ! dit File-ton-Nœud.

— Mangés ? répéta David.

— A plat ventre, et plus vite que ça ! Feignez la terreur ! implorez-moi en tremblant ! s'écria Polyphème qui continuait sa danse infernale en rapprochant de plus en plus les courbes que traçait dans l'air son casse-tête du front des deux captifs.

David s'était à peine incliné, mais File-ton-Nœud, prompt à entrer dans une situation et à saisir la réplique, se roulait déjà sur la poussière, et imprimant à tout son

corps un tremblement convulsif ; il joignit les mains, et, faisant claquer ses dents, il s'écria d'un ton suppliant et avec des signes de la plus grande consternation :

— Gredin de Polyphème ! V'là le régal que tu offres à tes hôtes ? Tyran de cyclope ! Vieil aristo ! C'est quand il n'y a plus de rois que tu te fais monarque !

— Qu'est-ce qu'il chante ?... Il n'y a plus de rois ?...

— La France est en république ! dit David.

— Nous sommes tous républicains ! Toi aussi, malgré ton diadème de plumes de cacatoës !

— Vont-ils m'en conter !... Mais ne bougez pas ! c'est le moment du scalp. Ce n'est qu'une frime ! ça ne fait pas de mal ; et Polyphème, hurlant et dansant toujours, tirait de sa gaîne et brandissait en l'air un couteau à scaper.

— Une frime ! Qu'est-ce qu'il entend par là ? dit File-ton-Nœud.

Polyphème venait de tracer sur leurs têtes, mais sans les toucher, l'horrible tonsure des Peaux-Rouges ; et il acheva sa pantomime infernale par un trépignement de pieds, des renversements de tête et des grincements de dents qui firent courir sur tout le corps de File-ton-Nœud une sueur froide, bien que Polyphème, pendant ces dernières convulsions cadencées, ajoutât : Je vous sauverai ! mes bons amis ! on va vous saisir... laissez-vous faire... vous portez sur vous votre salut. Et si tu as un bout de chique, File-ton-Nœud, laisse-le tomber ! il y a

plus de deux ans que je n'ai mis du tabac sous ma dent!

Cette dernière partie du dialogue avait été articulée par Polyphème avec des éclats de voix formidables et des gestes de plus en plus menaçants. David qui, plus d'une fois pendant cette scène, avait été tenté de rire, se sentit lui-même un moment troublé en voyant avec quelle vérité son vieil ami Polyphème, la peau huilée, affublé de plumes et d'oripeaux, exprimait l'extase d'une ivresse de cannibale. Le malaise des deux amis s'accrut quand ils virent Polyphème disparaître en courant, et à sa danse succéder les cris et les contorsions de tous les guerriers de la tribu.

Tous s'ébranlèrent confusément en brandissant leurs armes, et enfermèrent les captifs dans un cercle de plus en plus étroit, en tournant autour d'eux avec une telle rapidité que le vertige saisit les deux Parisiens.

Ils ne virent plus rien. Ils se sentirent enlevés de terre et emportés rapidement. Quand ils revinrent à eux, ils étaient dans une hutte, dont la porte massive venait de se refermer bruyamment en les privant de toute lumière, et ils entendaient à l'extérieur grincer dans leurs gonds deux verrous, qui leur rappelaient d'une manière peu agréable la présence, au milieu des Peaux-Rouges, de leur ancien ami le forgeron.

LA HUTTE.

Quand ils se sentirent enfermés dans la hutte étroite où les avaient déposés les Peaux-Rouges, privés de toute lumière, menacés d'une mort prochaine, et n'ayant d'autre chance de salut que la promesse énigmatique de leur ami le forgeron, le premier soin des deux Parisiens fut de se rapprocher l'un de l'autre.

File-ton-Nœud rompit le premier le silence.

— Quelle aventure! dit-il. Si nous n'avions pas rencontré le Marseillais, nous ne serions pas à la noce! Mais qui aurait pu jamais penser ça! Retrouver Calicot et Polyphème dans le pays des Iroquois! et dans quel état! lui qu'on appelait *le Pacifique!* Quelles contorsions! quelle danse de Saint-Guy!... J'en ai le tremblement rien que d'y penser.

— Il faut hurler avec les loups! c'est ce qui lui donnera le pouvoir de nous sauver...

— S'il nous sauve. Je ne suis pas encore trop rassuré. Tout roi qu'il est, il n'a pas l'air d'un maître chez lui. As-tu vu comme ces gredins de sauvages ont des dents pointues? Quels crocs! Et ces têtes de morts clouées aux arbres! Tas de brigands! C'est ça la Cali-

fornie ? Ça n'est pas possible ! Nous en sommes à dix millions de lieues !

— Espérons, dit David.

— Non ! répondit File-ton-Nœud qui se rongeait les poings de colère, il n'y a que moi pour avoir des chances pareilles ; on vient en Californie s'enrichir, on y est, il n'y a pas à dire, on foule le sol californien, et, au lieu de ramasser de l'or à la pelle, comme le dernier des derniers du pays peut le faire, on sert de beefteaks à des canailles de Peaux-Rouges : voilà qui est humiliant !

— Allons, dit David, ça ne sert à rien de s'agiter, calme-toi.

— Je ne veux pas me calmer, nom de nom ! continua File-ton-Nœud en donnant des coups de pied contre la porte de la hutte. Oui, je veux être mangé tout de suite, j'aime mieux ça que de passer pour un oison ! Dire que nous touchions à la toison d'or, et qu'au point *du jour*, c'est peut-être nous qui serons plumés et dorés... à petit feu... comme de vrais dindons que nous sommes, pendant qu'ils s'imaginent, au faubourg du Temple, que nous roulons sur des lingots. Comme ils se ficheront de nous, et que ça sera bien fait.

— Attendons Polyphème ! Il l'a dit... avant le jour... il nous tirera de là.

— Polyphème ! c'est un gueux !... un tyran qui s'est abruti au milieu des sauvages ! J'ai vu ça tout de suite : c'est un rien de rien ! Voilà mon opinion.

Et File-ton-Nœud, qui se sentait froissé surtout dans sa vanité de faubourien, se démenait en tous sens en proie à une agitation fébrile.

Les deux amis restèrent ainsi pendant plusieurs heures dans la plus cruelle anxiété.

— Tu vois bien qu'il ne vient pas ton Polyphème de malheur, s'écriait File-ton-Nœud ; j'avais raison de dire que ce n'était qu'un pas grand'chose : la nuit se passe ! le carême de ces orangs-outangs tire à sa fin.

— J'entends des pas, dit David.

File-ton-Nœud prêta l'oreille.

— Oui, on vient, s'écria-t-il, en reprenant toute sa gaîté. Allons, mettons que je n'ai rien dit. Polyphème est un bon enfant, il tient parole !

Un bruit de ferraille se fit entendre ; on tirait les verrous. Les deux amis s'avancèrent vers l'entrée, prêts à se jeter dans les bras de leur sauveur. Mais quand la porte s'ouvrit, à la place de Polyphème, ils aperçurent, éclairées par la lueur noirâtre de branches de cèdre enflammées, quatre figures de Peaux-Rouges.

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire ? murmura File-ton-Nœud.

— Nous verrons bien ! répondit David. La résistance est impossible. Tâche de te contenir.

Les quatre sauvages se mirent à entonner des chants funèbres. Leurs yeux brillaient d'un éclat sinistre. La contraction des muscles de leurs visages, donnait un ca-

ractère d'horrible convoitise à la mélopée traînarde et rauque qui sortait de leurs gosiers affamés.

Après cette espèce de *requiem* anticipé, les sauvages s'approchèrent des prisonniers et tâtèrent avec un sourire de satisfaction les parties charnues de leurs corps ; puis ils se mirent en devoir de les dépouiller.

— Adieu, mon pauvre David ! dit tristement File-ton-Nœud. Polyphème est une canaille ! c'est mon dernier mot.

Les Peaux-Rouges leur enlevèrent successivement ce qu'ils avaient dans leurs poches, leurs couteaux, leur argent, la boîte d'allumettes chimiques; mais à la vue de ces objets, leur figure si expressive n'indiquait que le désappointement. Tout-à-coup, un sauvage aperçut la gourde que File-ton-Nœud portait en sautoir; il s'en empara, la flaira et l'agita pour savoir si elle était pleine. Comme les deux amis n'avaient avalé chacun qu'une gorgée d'eau-de-vie, elle en contenait encore une certaine quantité. Les quatre sauvages s'en étant assurés poussèrent des cris de joie et sortirent de la hutte en se livrant à mille contorsions grotesques.

— Le sacrifice est différé, dit David.

— Ouf ! encore une alerte de ce numéro-là, et je bats la breloque, dit File-ton-Nœud.

— Polyphème a promis de venir, il viendra !

— Polyphème ! ah ! je voudrais le voir. Je voudrais le tenir... vieux brigand de cyclope !

— De quoi, de quoi? on se fâche! on marronne! on fait de l'opposition dans mes états!... dit une voix bien connue. Et Polyphème se montra à l'entrée de la hutte, non plus en chef de tribu, avec ses colliers de noix de cocos et son diadème de plumes de perroquet, mais la tête et la poitrine nues, avec son grand tablier de cuir dont le ceinturon était armé d'un marteau, d'une pince, d'une scie à manche, d'une lime et d'un sac à clous, enfin dans l'attirail complet du forgeron, et tenant dans ses puissantes mains les deux fusils, les couteaux et tous les menus objets qui venaient d'être ravis aux deux Parisiens.

Le lecteur se figurera sans peine la joie des captifs. Ils se jetèrent silencieusement dans les bras du Marseillais, et File-ton-Nœud put enfin se laisser aller à son épanchement de tendresse pour Calicot, qui venait d'entrer dans la hutte et qui l'embrassait, le léchait et lui témoignait, par l'agitation de sa queue, tout le plaisir qu'il éprouvait à retrouver son ancien maître.

— Mes bons amis, mes chers camarades, leur disait Polyphème en leur serrant la main, j'espère bien que vous ne m'en voulez pas de la scène de tantôt. C'est la frime... le tremblement obligé... Si j'avais bronché, c'en était fait de vous et de moi. Ah! les gueux!... ils m'en ont fait avaler des couleuvres!... Il fallait bien dissimuler... attendre une occasion!... Maintenant ils peuvent courir après le forgeron!...

— Tu pars avec nous ? A la bonne heure ! s'écria File-ton-Nœud. Je retrouve mon vieux Polyphème.

— Eh bien ! détalons ! dit David.

— Un instant, interrompit le Marseillais, qui regardait de temps en temps par la porte entrebâillée, il n'est pas l'heure encore.

— Tu dois connaître le pays, dit File-ton-Nœud ; tu nous indiqueras le chemin. Le chemin du Sacramento ! car c'est là où nous voulons aller à l'effet de nous régaler d'une petite friture de goujons d'or.

— De quelle friture veux-tu parler ? dit tranquillement Polyphème qui observait toujours l'extérieur de la hutte. Il n'y a pas dans toute la contrée de rivière où l'on pêche des goujons.

— Le Sacramento !... Tu ne connais pas le Sacramento, et tu es à côté ! Une rivière sacrée, mon vieux, un fleuve béni du ciel où l'or se ramasse avec le creux de la main. C'est une découverte qu'on vient de faire.

— De l'or ! des paillettes d'or ?

— Oui ! On accourt déjà de tous les pays pour ça ; on fait des fortunes de banquier en trois jours. C'est là où nous voulons nous rendre.

— Bon ! dit Polyphème en se grattant le front ; c'est la rivière où les Peaux-Rouges vont chercher la parure de leurs femmes. Je puis vous y conduire.

— Tu y a été ?

— Non.

— Mais tu sais où c'est?

— Je n'en sais rien.

— Et comment trouveras-tu le chemin?...

— Ah! voilà!... Il y a un moyen, un moyen sûr d'y arriver, vu la saison... S'il est de votre goût... on l'emploiera... Répondez-moi d'abord : Avez-vous remarqué quelque chose en traversant la clairière?

— Rien.

— Rien, dit File-ton-Nœud.

— Diable! murmura Polyphème, l'été approche pourtant! Comment, vous n'avez pas vu près de vous ou dans le lointain des bandes d'animaux...

— Attends! dit File-ton-Nœud qui suivait l'œil inquiet, bouche béante et sans comprendre les raisonnements du forgeron... oui... j'ai distingué à perte de vue des troupes de volatiles qui rasaient le sol!... c'étaient des corbeaux.

— Eh bien! si le cœur vous en dit... nous pouvons parvenir au fleuve d'or.

— En ballon, tiré par des corbeaux! en guise de colombes!

— Nous recauserons de cela, dit Polyphème qui se tenait toujours près de la porte, l'œil et l'oreille au guet : Enfin voilà les grands juges du royaume, *Courre-Toujours* et *Petit-Buffle* sur le dos! *Étoile-qui-Scintille*, n'y voit plus que d'un œil et *Pieds-Percés* ne peut plus marcher! Gueux de pochards! j'avais trouvé bien des ma-

niganees pour filer ! mais l'âme du complot me manquait ! quand j'ai vu la gourde, j'ai dit l'heure de la délivrance a sonné. Ils ronflent comme des tuyaux d'orgues !... vite ! les fusils en bandoulière ! pas de bruit !... Calicot, le nez au vent ! et filons !

Les trois amis sortirent de la hutte à pas de loup. Le boule-dogue, qui semblait deviner leurs pensées, les précédait en retenant son souffle et trottinant avec précaution. Les huttes étaient silencieuses ; on n'entendait d'autre bruit que le frémissement de la brise dans les hautes herbes, déjà desséchées, qui garnissaient tout le plateau calcaire sur lequel était situé le village des Peaux-Rouges.

En franchissant la palissade qui protégeait la tribu contre une surprise de l'extérieur, Polyphème dit à ses amis : — Nous avons encore deux heures de nuit ; mais la lune brille, il faut se presser ! Emboîtez le pas derrière moi.

— Qu'est-ce que tu crains maintenant ; ils ne pourraient pas retrouver nos traces !

— Ils ont plus de nez que Calicot !... et ils voient la nuit comme des chats-huants. Si l'un d'eux donnait l'alarme !...

Il achevait à peine ces mots qu'un cri perçant se fit entendre derrière eux.

David se retourna vivement, et File-ton-Nœud arma son fusil.

— Pas de ça, dit Polyphème en étouffant sa voix. Tournons ce rocher au pas de course, et gagnons le marais, ou nous sommes perdus.

L'INCENDIE.

Le cri perçant qui avait retenti dans la solitude comme le son du beffroi avait glacé d'horreur les trois amis. Polyphéme prêta l'oreille en se dirigeant vers les marais.

— C'est Courre-Toujours qui ne s'est pas endormi, dit-il, je reconnais son cri de guerre ; il a vu la hutte vide. Dans un instant toute la tribu sera à nos trousses. Ici, Calicot ; attention, mon vieux... au rocher Blanc... de la voix... de la voix... à pleine gueule, et ventre à terre dans la grande clairière.

— Comment veux-tu qu'il comprenne tout ça? demanda File-ton-Nœud.

— Il me comprend, puisqu'il est parti.

— Tu en as donc fait un chien savant?

— Je lui ai fait répéter deux cents fois un manége que j'avais imaginé pour mon évasion et qui va nous servir à dépister les Peaux-Rouges... mais pressons le pas et taisons-nous.

Les trois amis suivaient une direction opposée à celle que venait de prendre Calicot. En quelques minutes, ils furent près d'un immense marais qui s'étendait devant eux et derrière eux. Ce marais situé du côté opposé à celui par lequel étaient arrivés les deux Parisiens, était coupé au milieu par une espèce de chaussée naturelle, qui aboutissait à la plate-forme sur laquelle était construit le village des Peaux-Rouges. Sa position avait été admirablement choisie en cas d'attaque, car de ce côté le village n'était abordable que par l'étroite chaussée, que dix hommes pouvaient défendre contre toute une tribu.

Cet immense marais était entouré de toutes parts de collines calcaires, semées d'herbes sèches, et d'arbres rabougris brûlés par le soleil; dans le bas-fond, seulement, se dressait une végétation compacte et plus verte, qui formait un contraste frappant avec cette nature aride et calcinée.

Calicot, par ses aboiements réitérés, avait attiré vers le rocher Blanc la tribu des Peaux-Rouges qui poussaient d'horribles rugissements. Tous ces êtres hideux, excités par la crainte de voir leur proie leur échapper, s'étaient précipités du côté où se faisaient entendre les aboiements du chien, persuadés qu'il était lui-même sur la piste des fugitifs.

— Ils donnent en plein dans le traquenard, dit Polyphème, le manége a complétement réussi ; et déjà il se

disposait, suivi de ses compagnons, à couper horizontalement la plate-forme, en laissant à sa droite les huttes abandonnées, pendant que les Peaux-Rouges se répandaient à gauche dans la direction du rocher Blanc, lorsqu'ils entendirent les aboiements de Calicot se rapprocher de leur côté.

— Perdus ! s'écria Polyphème ; Calicot a oublié sa leçon.

En effet, soit que la joie de revoir File-ton-Nœud eût troublé la mémoire de Calicot, soit qu'il fût ahuri par les cris des Peaux-Rouges, au lieu de se jeter dans le fourré en courant vers la clairière, il se dirigea en aboyant vers le marais.

Polyphème fit entendre un épouvantable juron ; puis reprenant aussitôt son sang-froid.

— Vite dans le marais, s'écria-t-il, l'eau est le seul chemin qui ne laisse pas de trace.

Et ils traversèrent le marais à gué, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe.

Calicot les avait rejoints.

Quand ils furent arrivés à l'autre bord et qu'ils se furent cachés dans les herbes, les sauvages arrivèrent en flairant les traces sur la rive qu'ils avaient quittée.

— Maintenant, dit Polyphème, un dernier moyen qui mettra en défaut le flaire de ces gredins-là. Le feu aux herbes, le feu partout !

Et prenant chacun une allumette, ils mirent le feu aux

herbes sèches qui s'enflammèrent aussitôt, en vomissant des tourbillons de fumée; le vent, propageant l'incendie, la lame de flamme s'élança dans toutes les directions comme une traînée de salpêtre. En un instant, toute la colline fut en feu.

Puis les trois amis, suivant le marais dans la direction de la chaussée, la traversèrent en courant et parvinrent aux huttes.

Là encore, ils semèrent partout l'incendie et la destruction.

C'eût été un spectacle terrible que de voir ces trois hommes armés de branches enflammées, mettant le feu aux buissons, aux ajoncs, qui pétillaient comme du bois mort; aux huttes construites avec des branchages résineux, et qui flambaient comme des torches; de tous les côtés, la flamme s'élançait avec des sifflements horribles et courait de hutte en hutte, d'arbre en arbre, de buisson en buisson, poussée par un vent d'ouest : ce n'était plus seulement la pensée d'échapper à leurs ennemis qui semblait les faire agir, c'était de la fureur, de la rage; ils ne se voyaient plus qu'à travers les flammes comme trois ombres infernales; ils lançaient à droite et à gauche des débris de branches incendiées, comme s'ils eussent craint qu'un seul brin d'herbe n'échappât à la destruction générale; et ils ne s'apercevaient pas que le feu avait gagné jusqu'au fourré qui devait être leur chemin de retraite.

— Assez, dit enfin Polyphème; les Peaux-Rouges le

sont plus à craindre; mais il nous reste un autre ennemi à combattre, et ce n'est pas le moins terrible.

— Lequel ? demanda File-ton-Nœud tout entier à l'ivresse de l'incendie.

— Le feu ! ne vois-tu pas que d'ici à quelques minutes le fourré va flamber comme une allumette ! le vent souffle à droite, s'écriait-il; prenons à gauche, c'est par là que l'embrasement est le moins à craindre.

Les trois amis s'élancèrent à travers les flammes dans la direction indiquée par Polyphème, et se jetèrent dans la partie du fourré qui n'était pas encore la proie de l'incendie.

— A présent, si nous ne voulons pas être brûlés ou étouffés par la fumée, courons jusqu'à demain sans reprendre haleine.

Ils prirent leurs jambes à leur cou, gravissant les rochers à la course, franchissant les ravins comme une troupe d'élans, se heurtant, tombant, se relevant, et courant toujours sans prendre le temps de tourner la tête; ils entendaient à quelques pas le craquement des lianes et des hautes herbes pendant que la flamme léchait, en grimpant, les pins et les grands arbres qui faisaient entendre de temps en temps d'effrayantes détonnations. Les branches pétillaient comme de la résine, et le vent apportait jusqu'à leur visage des bouffées de fumée noirâtre qui les aveuglaient; les oiseaux de proie tourbillonnaient dans l'air, effarouchés et poussant des cris sinistres; les

fugitifs entendaient les rugissements des bêtes fauves qui fuyaient, chassées de leurs repaires devant la flamme sans cesse envahissante. Ils allaient, ils allaient, toujours poursuivis par cet ennemi indomptable, qui lançait quelquefois jusque sur eux une de ses lames enflammées, le danger doublait leurs forces; haletants, épuisés, ils reprenaient, dans le sentiment de la conservation une ardeur nouvelle, et ils parvinrent ainsi avant le point du jour au sommet d'un mamelon pierreux et désert qui semblait un immense rocher isolé au milieu de la forêt; ils s'arrêtèrent essoufflés pour reprendre haleine, et de là ils purent contempler dans toute son horreur l'affreux spectacle qui s'offrait à leur vue.

Toute la partie du plateau où était situé le village des Peaux-Rouges, ainsi que les collines qui environnaient le marais n'étaient plus qu'un immense brasier qui apparaissait de loin comme un lac de feu; les pins, les cèdres, les cyprès, tordus par la flamme, se balançaient dans l'air et tombaient engloutis dans la lave, le vent balayait dans les airs des nuages d'étincelles qui allaient semer ailleurs l'incendie et la mort; ce gigantesque bûcher où les arbres s'amoncelaient sur les arbres, et sur lequel la flamme serpentait comme une fusée, projetait sur une étendue de plusieurs milles une lueur rouge qui donnait aux objets une teinte de sang : on eût dit d'un de ces pays maudits dont parle la Bible, et dévastés par le feu du ciel.

Mais un spectacle des plus étrange encore frappa les

ıis amis; du point culminant où ils étaient placés, ırs regards embrassaient toute l'étendue du pays qu'ils naient d'abandonner; ils virent à la lueur de cette ef-ıyante illumination, dont chaque arbre était une torche, s points noirs se détacher sur le fond rouge du marais.. :s points étaient mobiles, et apparaissaient dans le loin-in comme une fourmilière d'êtres humains.

— Vois-tu ces points noirs là-bas? dit Polyphème en endant sa main dans la direction des marais.

— Ce sont des canards! s'écria File-ton-Nœud.

— Ce sont nos ennemis, dit Polyphème; ils sont pris ıns un cercle de feu.

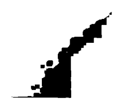
En effet, les malheureux sauvages, refoulés de tous les ıtés par l'incendie, n'avaient trouvé pour dernier refuge ue les eaux du marais, et ils assistaient, impuissants et n proie à toutes les convulsions de la rage et du déses-oir, à cette scène de ruine et de mort.

Le forgeron et David contemplaient leurs ennemis avec ın sentiment de compassion; quant à File-ton-Nœud qui tait toujours poursuivi par le souvenir des dents pointues les cannibales, il s'écria :

— Ah! les Sybarites! ils vont prendre un bain chaud.

— Assez, dit Polyphème, ils ne sont plus à craindre, ıyons pour eux la pitié qu'on ne refuserait pas à des ırutes. Puis il ajouta avec une certaine mélancolie :

— Dire qu'il a fallu faire tant de ruines pour sauver la ie de trois hommes!



Les trois amis assistèrent jusqu'au jour à ce spectacle à la fois terrible et grandiose, puis ils se remirent en marche.

DANS LA CLAIRIÈRE.

Ils marchèrent pendant une grande partie de la journée, sans quitter le fourré pour être à l'abri des rayons du soleil; et vers deux heures à peu près ils parvinrent à un endroit où la clairière s'élargissait et où diverses sources tombaient en cascades des rochers.

— Oh! oh! dit File-ton-Nœud, il faut que nous ayons crânement joué des jambes; je n'aperçois même plus la montagne par laquelle David et moi nous sommes descendus dans ce maudit désert.

En effet, ils avaient devant eux et derrière eux une immense plaine couverte d'un tapis de verdure composé de mousses et de gazons émaillés de fleurs, et coupés çà et là par des bouquets d'arbres séculaires.

— Nous en sortirons si nous voulons, répondit Polyphème; mais d'abord reposons-nous.

— Nous venons de te raconter notre histoire en mar-

chant, dit File-ton-Nœud, c'est à toi à nous raconter la tienne.

— Ça va, mes enfants, répondit le Marseillais, et ça ne sera pas long.

Ils s'étendirent à l'ombre de mélèzes gigantesques, et Polyphème commença son récit :

— Vous savez comment j'ai quitté Paris, il y a de ça bientôt quatre ans : je partis pour la Belgique ; j'allais travailler à une grande fabrique d'Anvers ; les amis me firent la conduite jusqu'à Chantilly. Au moment de nous séparer, nous avions le cœur gros : quand on se quitte, on ne sait pas si on se reverra ; cette idée-là vous chagrine. Pour lors, ce brave garçon de File-ton-Nœud me dit : — Tu ne peux pas t'en aller comme ça tout seul ! emmène Calicot, il te tiendra compagnie. On trinqua une dernière fois, on s'embrassa, et j'emmenai Calicot.

Le pauvre animal était bien triste les premiers jours : le long de la route, il se retournait à chaque instant, comme s'il pouvait apercevoir encore son ancien maître ; il hurlait, il se lamentait, et je me disais, moi : Voilà une bête que File-ton-Nœud a bien tourmentée quelquefois quand il lui attachait des poêles à frire au bout de la queue ; mais c'est égal, elle a oublié ses farces, et elle ne se souvient que de ses caresses ; elle est reconnaissante du morceau de pain qu'ils partageaient ensemble. Pourquoi faut-il que les hommes ne tiennent pas un peu du chien sous ce rapport-là !

Je ne restai à Anvers qu'un petit bout de temps; faut vous dire que je n'étais pas content de tout ce qui se passait par là-bas. Toujours la même rengaine! Les uns qui flânent toute la sainte journée les mains dans leurs poches, sans songer que chacun a sa tâche en ce monde, et que si le bon Dieu nous a donné à tous deux bras, c'est pour nous en servir; les autres, des casse-cous, des cerveaux brûlés qui veulent chauffer la machine à triple vitesse, au risque de la faire sauter. Ça n'est pas ça, que je me disais: tout le monde s'en veut, tout le monde se regarde de travers, et pourtant on est tous frères; si on voulait s'entendre, tout serait bientôt dit, ça n'est pas bien malin! Et quand je leur parlais comme ça, ce n'était pas pour nous; nous autres, nous avons de bonnes poignes, et pour peu que l'ouvrage donne, on trouve toujours moyen de se retourner.

Mais je pensais à ces pauvres enfants qui meurent de froid au coin des rues, chères créatures du bon Dieu qu'il serait si facile de réchauffer, et dont on ferait des hommes solides ou des femmes honnêtes. Je pensais à ces pauvres vieux abandonnés, et qui ne peuvent remuer ni pieds ni pattes, tout ça me fendait le cœur, et je me disais: Misère du bon Dieu! il y a pourtant de braves gens dans le monde! Et ce n'est pas les savants qui manquent ni le blé non plus! Un peu d'instruction pour ceux-ci, un peu de pain pour ceux-là, des soins et de l'amour à ceux qui n'ont pas encore la force, des secours et de l'amitié à

ceux qui ne l'ont plus ! Ça ne serait pas encore le paradis, mais on boulotterait... Passons. Il y avait donc au chantier un tas de ravageurs, des brandons finis ; ils me dirent un jour : Demain, on se réunit au petit village de Risquons-Tout.

— Pourquoi faire ? que je leur dis

— Tu le sauras.

Je vas au rendez-vous, n'augurant rien de bon. Là, on parle de cogner par-ci, de cogner par-là, et de mettre tout les jambes en l'air.

— Qu'est-ce que tu en penses ? qu'il me disent.

— Ça n'est pas ça : vous voulez faire avaler aux gens des dragées de plomb qui ne réjouissent personne ; un vieux moyen qui ne prendra plus. Votre association de coups de fusils ne me va pas.

— Tu n'es qu'un mérinos, qu'ils me répondent.

— Va pour mouton, j'aime mieux être tondu que tondeur.

Tout ça, c'est donc pour vous dire que ça n'allait pas à mon idée ; je vivais seul, tout seul avec Calicot. Oh ! celui-là, je n'avais pas besoin de lui en dire long, il me comprenait. S'il voyait dans la rue un petit enfant, assis au coin d'une borne et tremblant de froid, il remuait la queue comme un éventail, il tournait autour de lui, le léchait et le caressait. — Bon camarade, va !

Et le narrateur s'interrompit pour frapper amicale-

ment sur la tête de l'animal couché à ses pieds ; le chien se redressa, frotta son museau contre les mains de Polyphème, et se rendormit.

— Sur ces entrefaites, continua le Marseillais, une colonie d'émigrants belges se disposait à partir pour le Nouveau-Monde ; il s'agissait d'aller chercher sa vie dans les déserts, et de transformer en plaines fertiles des terres incultes, de peupler d'êtres humains des solitudes qui n'avaient connu jusque-là que le reptile et la bête fauve ; on me proposa d'en faire partie.

— Des reptiles ? dit File-ton-Nœud.

— Eh non, moutard ! de l'expédition.

Je m'embarquai. Au moment de lever l'ancre, je jetai un regard d'adieu à cette terre qui m'avait hébergé pendant trente ans. Adieu, que je lui disais en moi-même : vieille mère nourrice, tous tes enfants ne peuvent pas encore vivre heureux suspendus à ta mamelle, je vais demander à une mère plus jeune cette nourriture dont tu as été quelquefois avare envers un pauvre travailleur, mais, en échange, je lui porte les dons que je tiens de toi, le travail et l'industrie. Adieu, les anciens, car je pensais aussi à vous, Polyphème ne vous oubliera pas dans sa nouvelle patrie ! Les dernières maisons avaient disparu, nous étions en pleine mer.

A bord, j'étais heureux : des masses d'enfants sur le pont, des hommes, des femmes, des outils, et puis le

espérances que chacun bâtissait. Ah ! la crâne vie que nous allons mener là-bas, que je pensais ; comme nous changerons la face de ce morceau de l'univers ; j'établirai le labourage et le pâturage, ces deux grands magasins de l'homme et de la bête ! Le sol palpitera sous le soc de mes charrues, car, selon la parole du grand Isaïe, un savant et un bien brave homme qui vivait autrefois, *je transformerai les fers de lance en socs de charrue ;* c'était mon idée. Nous nous aimerons tous comme d'honnêtes gens, me disais-je ; et puisque je n'ai plus que Calicot au monde, je serai père de toute cette marmaille d'enfants, Calicot ne sera pas jaloux.

Nous arrivons à la Nouvelle-Orléans : là, nous ne nous amusons pas à entendre ce qui se dit ni à regarder ce qui passe, nous nous lançons en avant ; nous parcourons une étendue de pays inimaginable, nous traversons des forêts, nous arpentons des plaines, nous franchissons des montagnes ; mais nous n'allions pas vite par rapport aux jupons et aux moutards. Il y avait là des pauvres chérubins qui mangeaient de la fatigue comme des petits hommes ; j'en portais deux, trois sur mes épaules, j'aurais voulu les porter tous, pour leur éviter de la peine à ces petits anges, et je leur disais : Polyphème n'est pas beau, il n'a qu'un œil, mais il vous aime bien, il vous fera des petites charrues bien gentilles pour ne pas vous fatiguer quand nous serons arrivés où nous allons ; et tout ça riait, gigotait et jouait à saute-mouton sur mon dos, que

c'était une bénédiction ! les mères me criaient : Vous allez vous tuer, monsieur Polyphème ! Ah bien oui ! me tuer, est-ce qu'une vieille bête de somme comme moi peut mourir à la peine? et je doublais la charge, nom d'un nom! ca me faisait oublier la fatigue et trouver la route moins longue.

Quel pays, mes amis ! et comme Dieu est grand dans tout ce qu'il a fait ! des terres où les arbres fruitiers poussent comme des champignons ; des pâturages magnifiques, des oiseaux de toutes couleurs ! ah ! tout ça est bien beau, bien fertile, bien réjouissant à l'œil. Mais ça sera bien autre chose, que je pensais, quand la terre se sentira aidée par des mains vigoureuses ; ça me ravigotait le cœur rien que d'y songer, et je me voyais déjà à mon enclume, soufflant la forge, faisant jaillir les étincelles, et travaillant jour et nuit comme un vieux cyclope que je suis.

Après trois mois de marches, de fatigues et de tourments, nous voilà arrivés : aussitôt on dresse les tentes, on coupe le bois, on remue la terre, et j'établis une forge superbe; oh ! mais une forge, comme il y en a peu, même dans les usines de par là-bas. Pour lors, je me mets à l'ouvrage, je souffle, je cogne, je bats le fer, que c'était un plaisir à me voir m'essouffler ; je fais une charrue à celui-ci, une charrue à celui-là ; je couvre la terre de charrues : c'était superbe.

Tout allait à merveille dans la colonie, la terre pré-

nait un aspect magnifique; la forêt vaincue faisait place à une plaine fertile; moi j'étais comme un poisson dans l'eau au milieu de ma petite famille de bambins; mais nous n'avions pas compté sur les Peaux-Rouges; et ces gredins-là étaient nos voisins: fichu voisinage! Figurez-vous que tantôt c'était une pioche qui disparaissait, tantôt une charrue; on avait beau faire bonne garde, rien n'y faisait: ces êtres-là sont malins comme des singes. Jusque-là, ça va encore; mais voilà qu'un jour un petit manque à l'appel; je ne peux pas vous dire le mal que ça m'a fait, les mères jetaient les hauts cris, les pères se désolaient, et moi, je pleurais comme une bête, parce que c'était précisément un pauvre enfant malingre et souffreteux que j'aimais encore plus que les autres à cause de sa faiblesse, et je ne pouvais me faire à l'idée qu'il avait servi de pâture à ces oiseaux de proie de sauvages.

Pour lors, aussitôt que j'apprends la nouvelle, je quitte mon enclume, et je me lance avec Calicot à la recherche du petit; dans mon ardeur, j'avais oublié de détacher mon tablier de cuir et je tenais mon marteau à la main. Je cours, je cours dans tous les sens; je bats les buissons, je vais toujours; j'arrive dans cette gueuse de clairière.

Ce jour-là, il faisait un soleil comme on n'en voit qu'ici. Tout-à-coup, j'entends partir du côté du fourré comme le cri d'un enfant: c'est le petit, que je me dis,

et en deux bonds je suis dans les broussailles ; mais, va te promener, ça n'était pas le moutard, c'étaient les Peaux-Rouges qui m'avaient tendu un piége en contrefaisant le cri de l'innocent.

— Aye ! s'écria File-ton-Nœud, qui tremblait encore au souvenir de la veille.

— Je fus pris et entraîné comme vous dans la vallée des huttes ; on allait me tuer, lorsque, dans un mouvement de rage, je levai mon marteau pour casser la tête au premier qui s'avancerait. Ce geste désespéré me sauva, et par des imaginations de ces gredins-là que personne n'aurait pu prévoir, voilà qu'aussitôt ils font trente-six salamalecs, qu'ils lèvent les bras en l'air, qu'ils sautent comme des cabris, et qu'ils m'emmènent en continuant leurs exercices. Je voyais bien qu'il ne s'agissait plus de me tuer, mais je ne savais pas encore de quoi il retournait. On me conduit devant une grande pierre, et puis on me fait signe de frapper dessus avec mon marteau ; il faut vous dire que cette pierre était leur enclume. Il y avait là des cailloux emmanchés en manière d'outils, ça faisait pitié. Commençant à comprendre l'idée des sauvages, j'allume du feu ; je prends le fer, je le fais rougir, ce qui leur cause des ébahissements ; je frappe, je cogne, je tambourine sur l'enclume, que c'en était effrayant ; plus je frappais fort, plus ces canailles-là étaient satisfaites ; je voyais pourtant un vieil Iroquois qui me regardait de travers, c'était le forgeron de la tribu. A la façon dont je

manœuvrais, il se doutait bien qu'il allait être dégommé, ce qui arriva effectivement : je fus installé forgeron en chef au grand désespoir de cette Peau-Rouge.

Je ne me doutais guère du chien de métier que j'allais être obligé de faire. Voilà-t-il pas que je vois un beau jour ces Belzébut m'apporter une charrue, la mettre au feu et me passer tenailles et marteau en me montrant leurs piques, qui n'avaient en guise de fer que des arrètes de poisson. Ce qu'ils voulaient, les gredins ! c'était facile à comprendre. Nom de nom ! et c'était une charrue qu'ils avaient volée à la colonie. Une de mes charrues ! marquée de mon chiffre P. P., Polyphème Pacifique ! Et moi qui n'avais qu'un rêve, qu'un paradis, moi qui me faisais une douceur, comme dit l'ancien déjà cité, de transformer les fers de lance en socs de charrue, voilà six mois, mes vieux, que je ne suis occupé qu'à transformer mes propres charrues en fers de lance ! Coquin de sort !

A cet endroit de son récit un soupir de cachalot s'échappa de la poitrine de Polyphème. Les deux amis lui serrèrent la main, et il continua :

Quand ils eurent tous leurs hallebardes bien trempées et damasquinées... parce qu'une fois à l'ouvrage on n'aime pas à faire de la camelotte, mes coquins d'Iroquois remportèrent une victoire sur une tribu ennemie, grâce à la supériorité des armes. Pour reconnaître le service que je leur avais rendu, ils me nommèrent chef : je crus

alors que je trouverais l'occasion de m'échapper !... Ah bien oui ! j'avais une garde d'honneur qui ne me quittait plus. Toujours des factionnaires à ma porte; et puis d'ailleurs, où serais-je allé ? seul dans l'immensité ! sans boussole, sans jalons. Je me contentais donc de marronner dans ma barbe et je n'espérais plus que dans la Providence. Et j'avais raison d'y compter, puisqu'elle vous a envoyés à mon aide.

— Oui, c'est la Providence qui nous a réunis, dit David.

— Pour ne plus nous quitter, ajouta File-ton-Nœud.

— Non, jamais ! répétèrent en chœur les trois amis; et leurs mains se serrèrent dans une commune étreinte.

En ce moment, un hennissement se fit entendre à leur gauche, à cinq ou six cents pas. Ils tournèrent les regards du côté d'où venait le bruit et aperçurent une quarantaine de chevaux qui accouraient se désaltérer aux sources.

— Eh bien ! dit Polyphème à File-ton-Nœud, prendras-tu encore ces animaux-là pour des corbeaux ?

— Ce sont des chevaux ! s'écria celui-ci émerveillé.

— Oui, des chevaux sauvages ; mais le soleil baisse, il va en arriver d'autres, et le moment est venu de vous dire comment il est possible de se diriger à coup sûr et sans boussole vers le Sacramento.

— Vers le Sacramento ! s'écrièrent les deux Parisiens dans un transport de joie.

— Minute ! il n'y a pas de quoi se réjouir. Le moyen est périlleux ; on ne peut l'employer sans risquer sa peau !

— Nous avons déjà bravé bien des dangers, dit David.

— Et nous ne reculerons pas devant celui-là, ajouta File-ton-Nœud.

— Ainsi, vous êtes décidés ? Je vous avertis d'avance qu'il y a des chances terribles à courir, il sera impossible de se porter mutuellement secours : si l'un de nous reste broyé sur la route, il n'y aura pas de reproches ?

— Jamais ! répondirent ensemble File-ton-Nœud et David.

— Courageux enfants ! reprit Polyphème. Écoutez-moi donc.

LA COURSE FANTASTIQUE.

David et son compagnon ne pouvaient comprendre de quel danger les menaçait le seul moyen de parvenir au Sacramento que le forgeron allait leur révéler. Frappés

des précautions oratoires qu'il avait cru devoir prendre, ils le regardèrent avec étonnement et prêtèrent à ses paroles la plus vive attention.

— Les chevaux sauvages qui arrivent à cette heure, dit Polyphème, ne sont ordinairement que l'avant-garde de troupes beaucoup plus nombreuses qui s'abattent dans la clairière au soleil couchant. On nomme ces troupeaux sauvages les chevaux du Sacramento, parce que, chaque année, quand viennent les chaleurs de l'été, ils accourent de plus de deux cents milles à la ronde pour aller camper sur les bords plus frais de cette rivière. Ces chevaux, mes amis, seront notre salut ou notre perte, il n'y a pas de milieu. Le seul moyen de nous diriger à travers ces déserts inconnus, c'est d'en saisir trois au moment de leur passage, de les enfourcher et de nous laisser emporter par la caravane à la grâce de Dieu.

— Tiens! tiens! tiens! ce sera très-amusant, interrompit File-ton-Nœud.

— Un jour, continua tranquillement Polyphème, ceux de la tribu dont j'étais le chef eurent la barbarie de lier sur le dos d'un de ces chevaux une pauvre femme que son mari avait surprise en adultère. Le cheval partit comme un éclair emportant son fardeau et disparut dans les profondeurs des prairies... Le lendemain, c'était la grande chasse des buffles : nous nous éloignâmes des huttes d'une journée de marche, et, sur le soir, j'aperçus

du haut d'un ravin le cheval et la femme qu'on avait liée dessus...

— Et que leur était-il arrivé ? demanda File-ton-Nœud.

— Tués, tous deux ! répondit Polyphème. Ainsi, mes amis, si pendant la course nous ne sommes pas broyés contre les arbres, écrasés le long des rochers ou précipités dans les abîmes, nous sommes certains d'arriver au Sacramento ; car c'est là le but de ces animaux indomptés, dont la course est d'autant plus folle que, voyageant en masse compacte, ils s'excitent les uns les autres.

— Eh bien ! êtes-vous toujours décidés ? ajouta Polyphème en regardand File-ton-Nœud et David.

— Toujours, dit tranquillement David.

— Plus que jamais ! s'écria File-ton-Nœud avec exaltation.

— Alors, touchez là ! et que Dieu fasse le reste !

Le courage de ces trois hommes était égal, leur résolution inébranlable. Néanmoins, après quelques moments de réflexion, le moyen que venait d'indiquer le forgeron avait quelque peu rembruni la physionomie des deux Parisiens ; s'ils n'étaient point hommes à reculer devant l'expédient aventureux de leur ami, ils ne pouvaient s'empêcher de mesurer le dernier obstacle qu'ils avaient encore à vaincre avant d'arriver à cet introuvable Rio-Sacramento.

Polyphème affecta, au contraire, à partir de ce moment, de l'assurance et de la gaîté.

— Le voyage sera rude, dit-il, mais, comme dit l'autre, qui ne risque rien n'a rien.

— C'est vrai ! s'écria File-ton-Nœud. Les millions du Sacramento valent bien la peine de risquer le paquet. Aussi, soyez calmes, je ne serai pas le dernier à enfourcher le poulet d'Inde.

— Nous l'enfourcherons tous, dit David, qui craignait qu'on n'attribuât son silence à un sentiment de crainte.

— Il faut te dire, ajouta File-ton-Nœud en s'adressant à Polyphème, que David a dans sa poche de quoi enfoncer les richesses de tous les banquiers de l'univers; une carte, mon petit, qui indique les gîtes où est le magot : nous n'aurons que la peine de nous baisser et de mettre les louis d'or dans nos poches. Ça sera très-fatigant, n'est-ce pas ?

— Oui, dit David, j'ai là une exploration qui m'a été remise à bord par un brave Américain que nous avons vu disparaître dans la tempête ; mais pas moyen de lui porter secours, des vagues grosses comme des maisons, notre barque entraînée loin du navire... tout le tremblement... Cette carte, vois-tu, c'est en effet notre fortune.

— On sera cousu d'or comme des notaires, ajouta File-ton-Nœud, ce qui permettra à David qui est amoureux comme un sanglier ...

— Passons, interrompit Polyphème.

— Eh bien, de quoi! il épousera sa passion, le gueux! une de la haute... une princesse, une carrossière... quelque chose comme ça!...

— Et toi, que feras-tu quand tu seras riche?

— Table ouverte à tous les amis! des bombances à faire trembler la nature! un phalanstère de noceurs, et du cachet rouge à discrétion.

— Tu aimes la noce, mon garçon, c'est fort bien; toi, David, tu es amoureux, c'est encore mieux! Moi, j'ai aussi mon idée, et je ne serai pas le dernier à l'ouvrage, parce que, voyez-vous, l'or ça vaut mieux que les belles paroles qui ne convertissent personne. Avec de l'or, on peut faire bien des choses... Enfin, suffit... je m'entends... qui vivra verra. Pour le quart-d'heure, il s'agit de se lester, je commence à avoir faim.

— Laisse-moi faire, dit File-ton-Nœud qui s'empressa d'armer son fusil. La volaille est encore plus nombreuse ici qu'au marché; si je n'ai pas écrasé cette nuit, dans notre fuite, dix coqs de bruyère et dix lapereaux, je veux être condamné à ne voir jamais le Sacramento qu'en rêve.

— Ne jetons pas notre poudre aux moineaux, elle est trop rare, interrompit Polyphème; Calicot n'a pas besoin de fusil.... Allons, mon garçon, en chasse! ajouta-t-il en regardant fixement le chien

Calicot ne se le fit pas dire deux fois ; en trois bonds il disparut dans les broussailles.

— Ce gueux de Calicot fait donc tous les métiers, dit File-ton-Nœud ?

— C'était le plus grand chasseur de la tribu. Figurez-vous qu'un jour ce gredin-là ne s'est-il pas mis dans l'idée de poursuivre une vache sauvage ; il l'a, ma foi, étranglée tout net. Depuis un an, il ne fait que chasser du matin au soir.

En ce moment le chien donna de la voix.

— Oh ! oh ! dit Polyphème, c'est un gaillard qui n'aboie pas pour peu de chose... Il chasse la grosse bête.

Au bout d'un quart-d'heure, Calicot sortit du fourré traînant un chevreuil.

— Le tour est fait, dit File-ton-Nœud, allumons du feu et retroussons nos manches. Voici une allumette ; justement, il m'en reste deux.

— L'allumette pourra servir plus tard, répondit Poliphème ; ici, nous sommes à la campagne, il n'y a pas besoin de faire de façons.

Et se dirigeant vers un arbre, il en arracha une espèce de mousse sèche, résineuse, et la plaça sur un caillou qu'il frappa du dos de son couteau en s'en servant comme d'un briquet. En un instant la matière résineuse s'enflamma.

— Voilà ! dit-il.

Les deux cuisses de chevreuil furent bientôt dépouillées

t rôties, et, une demi-heure après, les trois amis avaient chevé un repas sauvage et succulent.

Quand ils eurent mangé, File-ton-Nœud qui n'avait essé de diriger ses regards du côté où piaffaient les chevaux sauvages, se glissa sans rien dire le long du fourré, t parvint ainsi jusqu'aux sources.

— Qu'est-ce qu'il va faire par là? dit Polyphème; il va effrayer les chevaux. Ohé! File-ton-Nœud! cria-t-il.

Mais File-ton-Nœud ne l'entendait pas.

Aussitôt que ces animaux eurent aperçu à quelques pas d'eux le jeune Parisien, ils se sauvèrent à la débandade en caracolant dans la prairie.

— Il s'imagine, dit le forgeron, qu'on prend ces chevaux-là comme des oiseaux, en leur mettant un grain de sel sur la queue! Va-t'en voir s'ils viennent. Heureusement que j'ai des lacets, et quand il sera temps, nous aviserons.

Cependant, les chevaux effrayés, après avoir effectué leurs évolutions, revenaient au petit trot à l'endroit de leur rendez-vous aux sources....

File-ton-Nœud, au lieu de quitter la place, se mit à sauter et à se rouler sur la pelouse.

Les chevaux se tenaient immobiles, le col allongé en avant, leurs grands yeux ronds arrêtés sur File-ton-Nœud, qui commença à faire la roue devant eux, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant de la troupe.

Les chevaux se débandèrent encore, s'élancèrent au galop en sautant les uns sur les autres, revinrent, repartirent, et recommencèrent dix fois ce manége en se rapprochant chaque fois davantage du jeune Parisien.

File-ton-Nœud, qui, on se le rappelle, contrefaisait avec le plus grand succès le cri de tous les animaux, se mit à imiter en sautant et en gambadant, le hennissement de ces quadrupèdes.

L'imitation était si complète qu'une jeune pouliche noire, marquée de taches blanches, et moins sauvage que les autres, s'approcha de lui, comme si elle eût voulu le flairer; puis, d'un bond, elle lui passa par-dessus la tête.

File-ton-Nœud, encouragé par ce premier succès, recommença à tourner autour de la pouliche, en poussant son hennissement, en cabriolant et faisant la roue devant elle... si bien qu'au bout d'un quart-d'heure, la pouliche, de moins en moins effarouchée, répondait à ses gambades et jouait avec lui.

— Le diable m'emporte, si ce moutard-là ne l'apprivoise pas ! dit Polyphème, qui, depuis quelques instants, suivait ce manége avec attention.

Cependant la pouliche se tenait toujours à une certaine distance de File-ton-Nœud ; elle le poursuivait, sautait par-dessus lui, courait follement la tête au vent et les crins dressés; mais aussitôt qu'il faisait mine de la

saisir, elle frappait la terre de ses sabots, et d'un bond s'élançait à trente pas.

File-ton-Nœud, désespérant de s'emparer de l'animal, s'était étendu essoufflé sur le gazon. Bientôt il vit venir au pas la pouliche qui se rapprochait de lui en tournant. Il fit le mort; la bête, la tête tendue, le corps en arrêt, le flaira, et s'approcha si bien cette fois, que File-ton-Nœud eut le temps de la prendre par le col, et, en un tour de reins, il fut à califourchon.

— Bravo! s'écrièrent à la fois David et Polyphème, qui suivaient tous ses mouvements.

Mais File-ton-Nœud ne put entendre les applaudissements de ses amis. La pouliche, étonnée, avait fait vainement trois bonds pour désarçonner le cavalier cramponné à sa crinière; puis, elle était partie à fond de train, suivie de tous les autres chevaux, qui n'apparurent bientôt que comme une ligne noire au bout de l'horizon.

Dans le premier saisissement, David et Polyphème s'étaient regardés épouvantés; mais ce dernier vit Calicot se lancer en chasse aux trousses des chevaux, et rassura son compagnon.

— Il n'y a pas de gibier que mon chien ne rabatte quand il tient la piste. Un peu de patience, nous allons les voir revenir.

Au bout d'une demi-heure, la ligne noire reparut dans le lointain.

C'étaient les mêmes chevaux; la pouliche tenait la tête

de la bande, et File-ton-Nœud, lancé en flèche, semblait un général d'armée. Soit lassitude, soit que son cavalier l'eût domptée, la pouliche arrivait au petit galop de chasse.

Quand les chevaux parvinrent aux sources, la pouliche, désespérant sans doute de se débarrasser de File-ton-Nœud qui semblait rivé et chevillé à son dos, se mit à paître tranquillement, en continuant de temps en temps ses sauts de mouton.

— Comment diable as-tu fait ? lui cria David.

— Domptée, mon cher, ça n'est pas plus difficile que ça; quand j'ai vu qu'elle m'emportait, je lui ai mis les talons dans le ventre. Comme elle s'est aperçue que je ne boudais pas, elle est devenue plus sage....

Et il frappait le col de l'animal, le caressait et l'embrassait.

— Ne t'y fie pas, lui dit Polyphème. Tiens, voilà un lacet, passe-le autour du col de la bête, et attachons-la à un arbre.

Cette opération fut bientôt terminée.

— Maintenant, dit Polyphème, notre affaire est sûre; avec cette pouliche nous pouvons prendre toute la troupe si nous voulons. Cachons-nous derrière ce massif et faisons silence.

En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que trois ou quatre beaux chevaux fringants vinrent, les

oreilles dressées et le poil hérissé, tourner autour de la jument.

Polyphème, caché derrière le bouquet d'arbres, lança un de ces longs lacets à l'aide desquels les Peaux-Rouges prennent les chevaux sauvages, et s'empara ainsi de l'un de ces animaux : le second fut pris de la même manière; puis, il coupa une branche d'arbre, et façonna trois mors. Quand tous ces préparatifs furent exécutés, les trois amis sautèrent sur le dos de leurs montures.

— Et Calicot, dit File-ton-Nœud.

— Ah diable ! s'écria Polyphème, je n'avais pas pensé à lui.

— Est-ce qu'il ne pourra pas nous suivre? demanda David.

— Nous suivre, oui, si le Sacramento n'est qu'à une trentaine de milles; mais si nous voyageons toute la nuit, nous courons risque de le perdre.

— J'ai trouvé le joint, dit File-ton-Nœud... Ici, Calicot... Et plaçant le chien devant lui sur le dos de la pouliche, il l'attacha avec des cordes, en forme de valise. Maintenant, dit-il, rien ne nous empêche plus de filer.

— Ça ne se fait pas comme ça, répondit Polyphème; attendez, et au moment où je vous le dirai, coupez les lacets qui retiennent vos montures.

Le soleil avait tout-à-fait disparu derrière les arbres; la clairière était encore éclairée çà et là par une lueur

vague et crépusculaire; le silence n'était troublé que par le piétinement des chevaux. Bientôt, un roulement sourd et confus, qui ressemblait au bruit lointain du tonnerre, se fit entendre.

— Attention ! s'écria Polyphème.

Le bruit se rapprochait à chaque seconde. Il devint formidable. Tout-à-coup, un nuage noir sembla s'abattre sur la clairière. Les chevaux poussèrent des hennissements terribles.

— Coupez les lacets, cria Polyphème, et vogue la galère !

Il achevait à peine ces mots que les trois chevaux partirent comme une flèche dans la direction d'où venait le bruit : bientôt ils se trouvèrent au milieu de *douze à* quinze cents chevaux qui semblaient raser le sol. Les trois amis, couchés sur leurs montures, ne voyaient plus rien, n'entendaient plus rien; la terre fuyait sous le sabot sonore de ces animaux sauvages; les arbres, les rochers disparaissaient à leur approche, emportés bien loin *derrière* eux ; c'était une fantasmagorie qui tenait du cauchemar. Hurra ! hurra ! Le vent sifflait aux oreilles des cavaliers, qui respiraient à peine ; dans les cieux roulaient des flots d'étoiles qui semblaient s'entre-choquer; tout s'élançait, bondissait et disparaissait; la nature entière avait le *mors* aux dents.

Ils se tenaient aux crins de leurs chevaux, emportés dans l'espace, avec une espèce de contraction fébrile, les

cheveux hérissés, les yeux hagards, la bouche ouverte, semblables à ces pâles fantômes dont parlent les ballades allemandes; assourdis par les cris des chevaux, qui s'animaient, se mêlaient, se croisaient, se heurtaient et bondissaient les uns par dessus les autres, ils n'avaient plus le sentiment de leur position, leurs oreilles tintaient comme un glas, et la course devenait toujours plus précipitée. Hurra! hurra! le désert est franchi, les vallées, les collines, les précipices, tout fuit, tout disparaît, tout s'abîme dans l'espace. Hurra! depuis quatre heures ils roulent dans des flots de poussière. Polyphème, plus maître de lui-même que ses deux compagnons, les cherche au milieu des chevaux noirs; il ne les voit plus, il est seul... il est seul, et c'est lui qui a conseillé la fuite. Tout-à-coup, un cavalier passe à sa droite; c'est David... il a la force de lui crier : Courage!... A sa gauche, un autre cavalier bondit sur la pouliche noire marquée de taches blanches!

Hurra! les chevaux vont vite, mais la nuit va plus vite que les chevaux! Voici le soleil, voici les fleurs, voici les arbres aux branches vertes, voici la nature qui sourit! Ils sont tout au haut d'une colline, et l'espace s'étend sans limite devant eux. La course se précipite encore, les chevaux couverts d'écume rasent le sol avec une ardeur nouvelle; les trois centaures vont succomber à la fatigue; File-ton-Nœud pâlit, ses forces l'abandonnent, il ne tient plus que d'une main convulsive les crins de sa monture,

quand, tout-à-coup, tout disparaît, au milieu du bruit aux regards des cavaliers qui sentent la terre manquer sous les pieds de leurs chevaux.

— Adieu! s'écrient-ils en même temps, c'est l'abîme!...

Et ils ne reprennent leurs sens que dans la rivière débordée par le reflux de la mer, et où les quinze cents chevaux s'étaient précipités dans un dernier bond.

Ils étaient au Sacramento.

AU SACRAMENTO.

La vallée du Sacramento présente au premier coup d'œil un aspect assez triste. Cependant la nature y est riche et puissante : une végétation couleur vert-sombre s'étend comme une nappe sur un terrain uni jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Le sol est dénué d'accidents; des massifs plantés çà et là, au hasard, et une chaîne de petites collines qui domine un des côtés de la vallée, tempèrent seuls la monotonie du paysage. Le Sacramento, ce Pactole si vanté, roule ses eaux limpides entre deux rives assez distantes l'une de l'autre et ombragées en de certains endroits d'un rideau de saules. A mesure qu'on se rapproche vers la mer, les bords du fleuve

deviennent de plus en plus secs et arides ; de vastes landes d'un sable gris noir, parsemées d'arbres rares et rabougris, s'étendent à perte de vue. De ce côté, le voyageur ne rencontrerait pas le moindre bouquet d'arbres verts pour se mettre à l'abri du soleil. C'est vers cette partie basse du fleuve que sont généralement établis les *placeres*, parce que c'est surtout près de l'embouchure du Sacramento que la précieuse poussière se trouve en plus grande quantité. Les chercheurs d'or, qui n'ont d'autre abri que l'ombre de leurs tentes, sont exposés tout le jour à une chaleur insupportable, et les fièvres déciment ces populations nomades recrutées incessamment de nouveaux aventuriers.

A l'endroit où le Sacramento prend sa source, la nature présente un spectacle tout opposé. Là, le voyageur foule sous ses pieds des prés fleuris et verdoyants, il respire un air frais et pur. Des collines étagées les unes sur les autres en amphithéâtre et couronnées de pins gigantesques, des rochers noirs et difformes au sommet desquels bondit l'élan effarouché, des massifs profonds que le soleil n'a jamais percés de ses flèches, quelque chose de grand et d'abrupte, tel est le haut pays du Sacramento, nature sauvage et vigoureuse qui vous étonne sans vous effrayer, car on sent que la vie circule dans ces grands arbres peuplés d'oiseaux, dans ces collines aux flancs touffus, et jusque dans ces blocs de rochers couverts de mousse et ombragés de rameaux verts.

Les intrépides amis qui s'étaient crus perdus au moment où ils avaient senti le sol manquer sous les pieds de leurs chevaux, ne furent pas médiocrement surpris quand ils se retrouvèrent tous trois étourdis par leur longue course, et nageant machinalement après leur plongeon dans le Sacramento. L'impression subite causée par la fraîcheur de l'eau et la suffocation les rappelant au sentiment de la vie, ils s'étaient laissés glisser sur le dos de leurs montures dans les flots de la rivière. Après s'être débattus parmi tous ces animaux qui nageaient dans tous les sens, ils parvinrent sur l'autre bord, haletants et épuisés. Ils demeurèrent pendant quelques instants silencieux, puis, mesurant rapidement dans leur esprit l'étendue du péril auquel ils venaient d'échapper, ils se précipitèrent en même temps, mus par la même pensée, dans les bras les uns des autres.

— Quel voyage! dit File-ton-Nœud, qui rompit le premier le silence.

— Mes amis, s'écria Polyphème en prenant la main des deux Parisiens, rendons d'abord grâce à *Dieu* qui nous a sauvés si miraculeusement!

— C'est vrai, s'écria File-ton-Nœud, j'oublie souvent de le prier, mais aujourd'hui c'est de bon cœur que je le remercie... Brrr! quelle course! mes oreilles tintent comme une cloche... Aye! quelle compote! je suis écorché pour toute ma vie.

— Est-ce que les oiseaux sont dénichés? dit Polyphème.

La plus vive anxiété était peinte sur le visage des trois amis.

— C'est bien là pourtant, disait David en frappant du pied le sol.

Pendant que Polyphème et David fouillaient tous les endroits où ils supposaient que devaient être cachés les jalons, File-ton-Nœud s'était penché vers la carte étendue sur l'herbe.

Une note écrite dans un des coins, en anglais et en caractères très-fins presque entièrement effacés par l'action de l'eau, attira son attention. Il épela chaque mot, se rendit compte, à l'aide des lettres qui n'étaient pas effacées, de celles qui manquaient, et parvint à compléter le sens général de l'hiéroglyphe. C'était une note explicative qui simplifiait singulièrement la difficulté de la découverte des jalons.

File-ton-Nœud se leva aussitôt, et se dirigea vers un pin isolé, situé en face de la colline; puis, mesurant des pas, il en compta cent cinquante-deux, et se baissa en fouillant l'herbe.

— Je tiens un jalon! s'écria-t-il.

David et Polyphème bondirent jusqu'à l'endroit où était File-ton-Nœud, et se convainquirent que leur jeune ami ne s'était pas trompé.

— Comment as-tu fait? demanda Polyphème émerveillé.

— Belle malice! répondit File-ton-Nœud; je vais trouver tous les autres par le même procédé. David n'a pas aperçu une petite note écrite en pattes de mouche, effacée par l'effet du bain de ce matin, et qui explique que le premier jalon est planté à cent cinquante-deux pas de ce pin dans la direction de la colline. La note ajoute que les autres sont fixés de quarante pas en quarante pas, toujours dans la même direction.

— Allons, mon garçon, dit David, tu as bien gagné ta journée; mais ne perdons pas de temps.

File-ton-Nœud recommença à compter les pas, et trouva successivement cinq jalons.

—Pauvre Tom, murmurait David, comme il serait heureux s'il était là avec nous!

— Attention! dit File-ton-Nœud, les pattes de mouche disent qu'il n'y a que six jalons; nous brûlons, mes amis, nous brûlons. Le sixième et dernier doit être ici.

Ils se trouvaient devant un rocher situé à mi-côte de la colline, et environné à sa base d'un immense buisson, dont les épines menaçantes en défendaient l'approche.

— J'ai lu, dit Polyphème, dans de beaux livres, qu'il y avait dans l'ancien temps une toison tout en or, qui était gardée par une canaille de dragon qui ne

plaisantait pas. Eh bien! mes amis, il y a pour sûr une toison dans ce rocher : le dragon, c'est ce gueux de buisson.

— Si nous y mettions le feu? dit File-ton-Nœud.

— Pas besoin, répondit Polyphème; et, prenant sa hache suspendue à sa ceinture, il se fraya un passage jusqu'au rocher.

Le dernier jalon apparut fixé dans une crevasse du rocher.

Les trois amis poussèrent en même temps une exclamation de joie.

— La *Marseillaise!* s'écria File-ton-Nœud.

Calicot lui-même, mis en belle humeur par les contorsions joyeuses de son premier maître, salua de ses aboiements la découverte de l'endroit où gisait le trésor.

Polyphème, plus grand que ses amis, put examiner de près la crevasse du rocher, à travers laquelle l'eau suintait goutte à goutte; il remarqua avec étonnement qu'un orifice avait été pratiqué, et qu'on l'avait rebouché à l'aide d'une pierre cimentée dans le rocher.

Il fit part de sa découverte à ses deux compagnons.

— C'est l'ami de Tom, répondit David, qui a dû faire ce travail.

— En deux jours, reprit Polyphème, nous aurons fait une ouverture assez grande pour que File-ton-Nœud se glisse dans l'intérieur du rocher comme une couleuvre.

— Et on s'y glissera, dit celui-ci. L'embarras, ce sera

de faire passer les pavés d'or par un si petit trou. Nom de nom ! quels richards nous allons faire ! Je ne veux plus toucher de ma vie à une pièce de cent sous. L'argent! c'est bon pour les bourgeois ! Vivent la joie et les poléons!

— Maintenant, dit David, il s'agit d'établir notre baraque au pied de cette colline; car il ne faut pas nous dissimuler que l'extraction de l'or ne se fait pas facilement : ça nous demandera du temps et de la peine. Préparons donc d'abord notre établissement : nous lutterons après avec le rocher; mais, quelques difficultés que nous ayons à vaincre, jurons que nous ne quitterons la source du Sacramento que lorsque nous aurons des millions.

En parlant ainsi, la figure de l'ouvrier resplendissait.

— Ça va ! s'était écrié File-ton-Nœud.

— Eh bien ! répondit froidement Polyphème, jurons de rester ici ensemble, et de travailler les uns pour les autres jusqu'à ce que nous ayons assez de richesses pour faire trois heureux. C'est David qui a apporté la carte, il est juste qu'il passe le premier. Je piocherai pour son compte jusqu'à ce qu'il dise : Assez ! et quand il tiendra son mago...

— Il ne quittera la mine qu'après avoir fait le tien ! Je le jure ! s'écria David.

Ils replacèrent les broussailles autour du rocher, et redescendirent dans la vallée pour commencer la construction de leur charpente.

La forêt retentit bientôt sous les coups de la cognée. Ces trois hommes animés par une même pensée, mais dans un but différent, n'ayant que des outils imparfaits, travaillaient avec une ardeur merveilleuse. Polyphème avait établi sa forge dans l'anfractuosité d'un rocher, et là le silencieux cyclope aidait au travail des charpentiers en transformant les deux seuls outils dont ils étaient en possession en autant d'instruments que le travail de la charpente en nécessitait. Sur son enclume, le marteau se changeait en hachette, et une masse de gros clous qu'il portait dans la poche de son tablier en cognée, puis la cognée devenait une herminette. A voir l'air calme et serein de Polyphème attisant, à défaut de soufflet, son fourneau avec son large tablier de cuir, tournant et battant le fer sur une pierre du rocher qui lui servait d'enclume, suppléant par toutes sortes de moyens ingénieux aux ustensiles qui lui manquaient, et redoublant de courage en raison même de la difficulté, on eût dit un géant des époques mythologiques.

Jamais un mot d'impatience, jamais une plainte ne s'échappait des lèvres de cet homme éminemment bon ; il ne se contentait pas de courber le fer et de façonner les outils selon le besoin du moment, il aidait ses amis dans l'œuvre de la charpente, portait les fardeaux les plus lourds, donnait les deux outils qui méritaient véritablement ce nom à File-ton-Nœud et à David, et s'en fabriquait de grossiers pour lui-même, à l'aide de cailloux



aiguisés sur la pierre, à la façon des sauvages, ses anciens sujets.

David, lui, travaillait avec une ardeur fébrile : à son gré, la besogne n'avançait jamais assez ; il ne prenait pas un seul instant de repos, chaque minute perdue lui semblait un vol fait à son impatience, et il gourmandait Filon-Nœud qui oubliait quelquefois, dans ses jeux avec Calicot, l'engagement mutuel qui avait servi de base à l'association.

C'est que David poursuivait un autre but que la possession de l'or. Pour lui, l'or était le moyen qui devait réaliser sa plus opiniâtre pensée. David était amoureux; et, bien que chez l'ouvrier l'amour ne soit pas généralement une préoccupation persévérante, nous verrons dans le chapitre suivant par quelle singulière circonstance une passion vive et sérieuse s'était glissée dans le cœur de David et s'y était enracinée.

LE MODÈLE.

David était une nature modeste et laborieuse : en dehors des travaux de la journée, il avait trouvé le moyen de s'instruire aux heures de repos par quelques lectures substantielles; sans se croire à l'étroit dans la sphère où

le sort l'avait placé, il avait eu quelques inspirations vers un idéal vague et confus. Il lui semblait que la tâche manuelle qui lui était imposée n'excluait pas les plaisirs de l'intelligence et les tendres émotions qu'ils procurent. Il était, en un mot, la personnification sérieuse de cette classe de travailleurs honnêtes et intelligents dont Fileton-Nœud, lui, était l'expression joyeuse et insouciante.

S'il avait quitté Paris pour se lancer dans la carrière aventureuse des voyages, c'était moitié par désir de voir du pays, moitié par l'espérance de trouver en Amérique un travail que l'ancien monde ne lui donnait pas toujours, mais il n'avait aucun but déterminé, et il s'était embarqué sur la *Belle-Amélie,* qui transportait les premiers émigrants en Icarie, moins pour aller directement dans cette petite colonie du Texas que pour se fixer dans le premier endroit où il trouverait de l'ouvrage et où il serait bien.

Arrivé à New-York, l'hôtelier chez lequel il était descendu, appréciant en peu de jours les bonnes qualités de David, lui avait demandé s'il se chargerait volontiers d'un travail à exécuter à la maison de campagne d'un riche négociant, nommé M. William Hamilton. David s'était empressé d'accepter avec reconnaissance, et le jour même il était parti avec une lettre de l'hôtelier pour l'habitation du négociant.

Lorsqu'il se présenta au *cottage*, M. Hamilton ne s'y trouvait pas : il était en visite chez un de ses voisins; le

jeune homme, sans expliquer le but de son arrivée, avait répondu à l'homme de confiance auquel il s'était adressé, qu'il demandait la permission d'attendre M. Hamilton. Sur la réponse affirmative de l'intendant, il s'était assis dans le coin d'une chambre basse qui servait de salle d'attente.

David était là depuis un quart-d'heure environ, lorsqu'une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, s'élança en chantant et en sautant du parloir dans la salle d'attente.

A la vue d'un étranger, la jeune fille qui se croyait seule resta un moment interdite. David se leva avec une gaucherie qui n'était pas sans grâce parce qu'elle pouvait passer pour de la timidité.

La jeune fille avait traversé la salle en laissant la porte entr'ouverte, et David avait pu saisir le dialogue suivant qui avait lieu dans le vestibule entre la jeune miss et l'intendant :

— Quel est ce gentleman? avait-elle demandé à celui-ci.

— Je ne le connais pas; il attend l'arrivée de l'oncle de mademoiselle.

L'épithète de gentleman qui venait de lui être appliqué par la jeune fille avait fait sourire David en même temps qu'elle lui avait causé une certaine satisfaction, car en Amérique comme en Angleterre la qualification de gent-

man ne s'accorde jamais qu'à un homme de bonne ompagnie.

Le jeune ouvrier jeta un coup-d'œil sur son costume t parut assez satisfait du résultat de sa rapide investigaon. Il avait un pantalon noir et une redingote noire outonnée à moitié, qui laissait voir une chemise de toile 'une blancheur irréprochable.

Quelques instants après, une voiture roula dans la our; c'était la voiture de M. Hamilton.

David avait vu par la fenêtre la jeune fille courir auevant du négociant et l'embrasser. En arrivant dans la alle d'attente, M. Hamilton, qui donnait le bras à sa ièce, ouvrit le parloir, et, après avoir salué David, lui it signe d'entrer et de passer devant.

David, embarrassé de toutes ces formalités auxquelles l savait qu'il n'avait pas droit, était désolé de n'avoir pas révélé tout de suite à l'intendant le motif qui l'amenait. Il craignait que le négociant ne lui fît payer par quelque parole bien dure sa méprise d'un instant, lorsqu'il saurait qu'il n'avait qu'un ouvrier devant lui.

M. Hamilton approcha un fauteuil, et engagea David à s'asseoir.

Cette fois, le charpentier tint bon, malgré la présence de la jeune fille qui lui causait un trouble dont il ne pouvait se rendre compte; et, tirant la lettre d'introduction de sa poche, il la présenta au négociant en se tenant debout.

— Ah! ah! dit M. Hamillon, c'est vous, mon brave; vous m'avez été fortement recommandé par l'honnête hôtelier Peterson. Je suis enchanté de votre arrivée. Quand vous mettrez-vous à l'ouvrage?

— Quand vous voudrez, monsieur, répondit David qui crut remarquer une espèce de désappointement sur la physionomie de la jeune miss. Je suis tout prêt.

— Eh bien! mon garçon, Sampson mon intendant va vous conduire à l'atelier; vous trouverez là tous les outils nécessaires. Faites-nous de la bonne besogne, et vous serez content de moi.

David s'inclina et sortit.

Quand il fut dans l'atelier, il se disait en lui-même en ôtant sa redingote pour passer son costume de travail, c'est étonnant comme je me sens bête aujourd'hui, et comme la vue de cette jeune fille m'a interloqué; et tout le reste de la journée, il songea malgré lui à l'erreur de la jeune miss, qui au premier abord l'avait pris pour un gentleman.

Le lendemain, il vit arriver au cottage, sur un cheval fringant, un élégant jeune homme qui jeta sa cravache aux domestiques et leur abandonna sa monture, avec le sans-gêne d'un habitué de la maison.

David se hasarda à demander à M. Sampson l'intendant, qui le regardait travailler, quel était le nouvel arrivant

— C'est M. Edward Parker, répondit celui-ci, le cousin de miss Anna et son prétendu.

— Ah ! avait dit David en se relevant, elle va se marier ?

— Oui et non, reprit Sampson, parce que, entre nous, le mariage n'est pas encore fait ; la jeune miss est capricieuse en diable, et elle n'a pas l'air d'aimer beaucoup M. Edward. Un brave garçon, pourtant, et très-riche ; son père est gouverneur d'une province très-éloignée dans l'ouest, la Californie.

— Le pays de l'or, dit David.

— Oui, répondit l'intendant, si les dernières nouvelles des journaux ne sont pas un canard (*a puff*).

David s'était remis à son travail, et, sans savoir pourquoi, il était enchanté d'apprendre que miss Anna n'aimait pas M. Edward.

Le soir, quand M. Edward fut reparti pour la ville, M. Hamilton et sa nièce vinrent voir où en étaient les travaux de la charpente. Le négociant parut enchanté de l'ouvrage de David et lui en fit compliment.

— On fait ce qu'on peut, répondit modestement le jeune ouvrier.

— Vous êtes Français, monsieur ? lui demanda miss Anna.

— Oui, mademoiselle.

— Vous connaissez Paris ?

— C'est le lieu de ma naissance.

— Que vous êtes heureux d'avoir vu Paris ! s'écria la jeune miss ; comment avez-vous pu le quitter !

— Ah ! répondit David, Paris est une belle ville pour ceux qui sont riches ; mais une grande partie de ses enfants est obligée de l'abandonner et d'aller chercher fortune ailleurs, dans votre Amérique, par exemple, qui est hospitalière et généreuse.

— Oui, interrompit M. Hamilton, l'Amérique est un bon pays : ici le travail mène à tout. Voyez, moi, il y a trente ans, j'étais ouvrier comme vous.

— Vous avez été ouvrier, vous, monsieur ! s'écria David étonné.

— Sans doute, et je ne suis pas le seul qui se soit élevé par l'amour du travail, l'ordre et la probité. Le frère de ma femme, le père de ma nièce, qui est là devant vous, est un des plus riches commerçants de Mexico, eh bien, il a été mon camarade d'atelier ; nous avons commencé ensemble, et nous avons fait fortune ensemble. Vous aussi, mon garçon, vous serez peut-être riche un jour.

Ils causèrent encore pendant quelques instants. Quand M. Hamilton se fut éloigné avec sa nièce, David se disait : Oui, je comprends le bonheur d'être riche, car il n'y a que les riches à qui il soit permis d'aimer des femmes comme miss Anna.

Miss Anna était en effet une jeune fille d'une remarquable beauté. Des grappes de cheveux châtains tombant en boucles jusque sur ses épaules, encadraient son visage

l'une pureté de lignes qui eût fait le désespoir et l'admiation d'un peintre. Son teint avait des reflets bistrés et les tons orangés qui révélaient une origine tropicale (sa nère était Mexicaine); la gracieuse nonchalance de toute a personne contrastait singulièrement avec l'animation xpressive de ses yeux qui brillaient comme deux diamants noirs ; grande, svelte, élancée, elle avait des mains le marquise et des pieds de créole; jamais un partisan du système des races n'eût pu admettre que la jeune miss était la fille d'un commerçant qui avait commencé par être ouvrier.

Deux ou trois jours après la conversation qui avait eu lieu au chantier, M. Hamilton fit demander David dans son cabinet.

— Mon ami, lui dit-il, il paraît que vous êtes décidément un très-beau garçon, car voici quelques jours déjà que ma nièce qui s'occupe de peinture, me tourmente pour que je vous demande si vous ne consentiriez pas à poser devant elle : une idée de jeune fille; elle a commencé à Mexico un tableau des neuf muses, et elle prétend que vous avez les traits du dieu du soleil. Elle veut prendre une esquisse... Les traits de la figure seulement... C'est l'affaire de deux ou trois séances. Cela vous va-t-il ?

David était loin de s'attendre à une pareille proposition. Il contint le plaisir qu'elle lui faisait éprouver, et répondit au négociant :

— Je suis à vos ordres, monsieur; je ferai ce que vous voudrez.

— Oh ! si cela vous déplaît, en quoi que ce soit, il n'en sera plus question, dit M. Hamilton, qui craignait de blesser la susceptibilité du jeune ouvrier.

— Si mademoiselle votre nièce désire que je lui rende ce petit service, dit David pour bien faire comprendre qu'il n'accepterait en échange aucune rémunération, j'aurais mauvaise grâce à refuser.

— Eh bien ! mon garçon, je vais vous conduire à l'atelier de ma nièce. Puis il ajouta avec bonhomie : Je ne suis pas fâché que cette fantaisie lui ait passé par la tête; vous parlerez français, cela perfectionnera son accent.

— Ma chère enfant, dit le négociant en ouvrant la porte du boudoir de miss Anna, qui était occupée à montrer à broder à sa petite cousine âgée de neuf à dix ans ; je t'amène ton Apollon, qui a accédé de la meilleure grâce au désir que tu m'exprimais hier.

David salua la jeune fille, qui s'empressa de le remercier.

Quand son oncle fut sorti, miss Anna fit placer David à quelques pas devant elle, et alla s'asseoir à son chevalet.

David alors put admirer à son aise pendant une heure cette gracieuse jeune fille tout entière à son travail, et qui ne se doutait pas des sentiments qui agitaient le cœur de l'ouvrier; le regard du jeune homme glissait amou-

reusement sur cette tête penchée, sur ce corps jeune et charmant. Miss Anna, qui était précisément occupée à esquisser les yeux de son modèle, trouvait dans le regard de David une animation qui répandait sur toute sa physionomie une expression rêveuse et fière qu'elle n'avait pas remarquée jusque-là.

— Cela vient très-bien, dit miss Anna; vous posez mieux qu'un modèle de profession. Je n'ai plus qu'à vous remercier pour aujourd'hui, car je ne veux pas prolonger la séance. Si vous voulez venir demain à la même heure, nous reprendrons notre travail; et elle le congédia avec un sourire.

David avait salué en balbutiant quelques mots, et était sorti.

Toute la nuit il ne rêva que de miss Anna.

Le lendemain, il se présenta à l'heure exacte; cette fois, il avait revêtu sa redingote et son pantalon noir: il portait, en un mot, son costume de gentleman.

Il reprit la position qu'il avait la veille, et la jeune fille travaillait depuis un quart-d'heure en causant avec lui, lorsqu'un domestique vint annoncer que M. Edward Parker était au parloir.

— Que c'est ennuyeux! murmura la jeune miss; puis elle ajouta résolument: Priez-le d'attendre quelques instants, je suis occupée.

Et, se remettant à son chevalet, elle leva les yeux vers son modèle; mais en ce moment elle surprit dans le re-

gard de David une expression si étrange, qu'elle les rebaissa sur-le-champ et se sentit rougir.

IL Y AVAIT UNE FOIS UNE PRINCESSE.

En voyant les regards de miss Anna se détourner des siens, et un léger incarnat couvrir ses joues, David éprouva un trouble extraordinaire. Ce trouble était mêlé d'un bien-être qu'il n'avait pas connu jusque-là. Il restait immobile, tremblant, silencieux, le regard toujours attaché sur la jeune fille qui, sans se rendre compte de ce qui se passait en elle, jouait machinalement avec ses crayons. Pendant un moment, l'artiste, non plus que le modèle, ne savait trop quelle contenance tenir.

Pour mettre fin à cet embarras réciproque, la jeune fille prétexta un violent mal de tête et leva la séance.

Quand David fut de retour au chantier, il se mit à gambader comme un fou, il chantait, il riait tout seul, il était heureux; mais ce premier mouvement d'ivresse fit bientôt place à de tristes réflexions.

—A quoi ai-je pensé? disait-il, en se parlant à lui-même. Me voilà amoureux d'une jeune fille riche qui va bientôt retourner dans son pays où elle finira par épouser son cousin; d'ailleurs, ne suis-je pas séparé d'elle par une

barrière plus infranchissable encore? La fortune. Ah! David, mon ami, tu t'es préparé bien des tourments, il vaudrait mieux pour toi que tu n'eusses jamais mis le pied dans le cottage de M. Hamilton.

Puis, à un autre moment, il se laissait aller à des pensées plus consolantes; le père de miss Anna n'avait-il pas commencé par être ouvrier comme lui? Ne pouvait-il pas, lui aussi, devenir riche comme le négociant de Mexico? En Amérique, on ne regarde pas à la naissance; la fortune égalise tous les rangs. Oui, disait-il, en proie à son exaltation amoureuse, je veux conquérir miss Anna par mon travail, je veux combler de pièces d'or l'abîme qui me sépare d'elle; on parle en ce moment de gens qui font en quelques mois des fortunes considérables aux mines de la Californie, eh bien! j'irai en Californie; d'ailleurs ça me rapprochera toujours du pays de miss Anna. Et, pour calmer un peu l'agitation de son âme, il redoublait d'ardeur au travail, mais il avait beau faire, l'image de la jeune fille était toujours présente à sa pensée.

Le lendemain matin, miss Anna partit pour New-York, où elle allait passer quelques jours.

Pendant cette absence, David put mesurer toute l'étendue de son amour; il était triste, ennuyé, malheureux, il ne pensait qu'à miss Anna, son image, comme une ombre charmante, le poursuivait partout et toujours, il se surprenait à prononcer son nom, il songeait à sa subite apparition dans la salle d'attente le jour de son arri-

vée, il la voyait à son chevalet levant sur lui ses grands yeux noirs, et à ce souvenir un frémissement involontaire s'emparait de tout son être, il maudissait l'instant où il l'avait vue, et pourtant il ne se sentait pas le courage de résister au désir de la voir encore.

Miss Anna revint; mais au lieu d'apporter l'espérance au cœur de David, son retour devait y jeter le désespoir. Le jeune ouvrier apprit par l'intendant que la nièce de M. Hamilton allait retourner au Mexique auprès de sa famille.

— Elle va partir, pensait-il, et je ne la verrai plus, sa vue me rendait si heureux! Je ne suis qu'un ouvrier, mais pour conquérir cette femme je me sentirais la force de soulever le monde.

Après la première explosion de douleur, il devint plus calme : son parti était pris.

Sur ces entrefaites, la jeune fille le fit appeler. David quitta aussitôt son travail.

— Monsieur David, lui dit la jeune fille en souriant, je n'ai plus qu'une séance à vous demander, je quitte demain le cottage.

— Je le savais, interrompit David.

Ces mots avaient été accentués avec un ton si significatif, que miss Anna regarda le jeune ouvrier avec étonnement. A partir de ce moment, elle comprit ce qui se passait dans le cœur de David; mais cet amour, dont elle aurait ri peut-être si elle l'avait découvert dans un

homme de sa condition, lui parut une chose si nouvelle, si étrange, et si peu dangereuse pour elle, que bien loin de s'en formaliser elle l'accepta en quelque sorte comme un naïf hommage rendu à sa jeunesse et à sa beauté.

— Puisque j'ai commencé cette étude, reprit-elle, pour faire cesser un silence embarrassant, il faut que je l'achève aujourd'hui même.

Au bout d'une heure environ l'étude était entièrement terminée.

— Monsieur David, dit la jeune fille en se levant, il ne me reste plus qu'à vous remercier. Maintenant, ajouta-t-elle en agitant dans sa main une petite bourse dans laquelle sonnaient des pièces d'or, il faut vous montrer raisonnable : je sais que l'ouvrier français est fier, mais cette fierté doit être généreuse ; en souvenir des moments agréables que j'ai passés avec vous et des leçons de français que vous m'avez données, acceptez ce petit cadeau.

— De l'or? dit David; oh! non, mademoiselle ne pense pas que je puisse prendre de l'or de sa main.

Miss Anna parut vivement contrariée de ce refus.

— Si je vous en priais bien cependant, ajouta-t-elle.

— Non, dit David en rougissant. Mais, tout-à-coup, il pâlit et ajouta en hésitant et en baissant les yeux : Je ne l'accepterai qu'à une condition.

— Une condition, et laquelle ?

— Il se fit un moment de silence, pendant lequel David cherchait évidemment à ses pieds une grande résolu-

tion et des paroles convenables pour exprimer sa pensée... Il commença plusieurs phrases en tournant son chapeau de paille dans ses mains; puis, ses regards se portant sur cette fraîche et belle créature, dont la vue lui donnait l'envie de tomber à deux genoux, la hardiesse lui vint au cœur et il dit :

— Est-ce que mademoiselle tient beaucoup à se marier avant la fin de l'année?

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit miss Anna.

— C'est que... c'est que je prendrais la bourse, si vous me promettiez de ne pas vous marier avant un an.

Miss Anna étouffa un petit cri de surprise, et regarda fixement David.

— Et pourquoi cette condition! dit-elle, en prenant le parti de rire de cette singulière sortie.

— C'est une idée, répondit David en tournant toujours son chapeau entre ses doigts.

— Eh bien! s'il ne faut que cette condition pour vous faire accepter mon cadeau, prenez-le, dit la jeune fille en souriant, je ne me marierai pas avant un an.

David prit la bourse, salua miss Anna en silence, et sortit. Son cœur bondissait de joie, deux grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Le soir même, il quittait le cottage de M. Hamilton. La charpente qui lui avait été commandée était terminée.

Ordinairement le repas de famille était égayé par la vi-

vacité de miss Anna et les malices gracieuses qu'elle dirigeait contre son cousin et futur, M. Edward Parker.

Mais ce jour-là, miss Anna mangea et parla peu.

M. Hamilton, tout entier au souvenir des opérations de la journée, ne faisait aucun effort pour soutenir la conversation, et bientôt un silence prolongé vint rompre les habitudes du logis.

Le jeune dandy américain, qui en était déjà à son sixième verre de porto, le rompit par une observation qui devait amener un orage sentimental dans le petit Eden domestique.

— Ah çà, mon cher oncle, dit-il, vous avez donc donné des rouleaux de pièces d'or à ce charpentier qui travaillait ici? En partant, ne s'est-il pas avisé de distribuer des dollars à tous les domestiques; il n'y a pas jusqu'à mon groom qui n'en ait reçu sa part. Un duc et pair des trois royaumes n'agirait pas avec plus de magnificence que cet ouvrier français : c'est héroïque!

— Moi! répondit M. Hamilton, je ne lui ai donné que ce qui lui revenait; mais ma nièce, ajouta-t-il, t'en dira peut-être plus long que moi à ce sujet.

— Oui, dit miss Anna d'un air qui jouait l'indifférence, je lui ai remis dix pièces d'or pour le remercier d'avoir posé comme modèle. J'ai eu assez de peine à les lui faire accepter.

— L'ouvrier ne voulait pas les prendre, dit la petite cousine de dix ans, qui avait assisté à la scène du matin,

et qui pour le moment remplissait le rôle d'enfant terrible, il ne les a prises que parce que cousine Anna lui a promis de ne pas se marier cette année.

M. Hamilton partit d'un grand éclat de rire.

— Serait-ce vrai, ce que dit cette enfant, miss Anna? demanda M. Edward d'un ton visiblement inquiet et blessé.

— Qu'y aurait-il d'étonnant? répondit la jeune fille.

— Mais il me semble, reprit Edward, que cette parole serait doublement inconvenante.

— En quoi donc, s'il vous plaît? dit miss Anna tranquillement.

— En quoi? vous me demandez en quoi, miss? D'abord, parce que c'est une de ces confidences qu'une jeune fille de votre condition ne fait pas à un ouvrier; ensuite, parce que vous n'avez plus le droit de faire une pareille promesse... puisque nous allons nous marier.

— Vous vous trompez, Edward, il n'a jamais été convenu que nous nous marierions avant un an.

— Il a été convenu, reprit M. Parker, que le mariage aura lieu, et je vous demande depuis quinze jours d'en fixer l'époque à votre retour à Mexico : c'est donc une manière indirecte de me signifier un refus.

— C'est tout ce qui vous plaira.

— Allons, mes enfants, parlons d'autre chose, s'écria M. Hamilton qui voyait avec peine le ton d'aigreur que prenait la conversation.

Mais M. Edward Parker était trop profondément ému

de la manière inattendue et inexplicable dont l'indifférence de sa cousine à son sujet venait de se trahir pour en rester là. Il se promit d'avoir avec elle une explication, et reçut de ses mains la tasse de thé habituelle en conservant une physionomie refrognée, et sans lui adresser un mot de remercîment.

De son côté, miss Anna était piquée au vif. Son mécontentement tenait moins peut-être aux prétentions, à la suffisance un peu cavalière de son cousin qu'au sentiment du trouble secret qu'il avait réveillé en elle. Elle s'assit à l'écart, en prenant sur ses genoux sa petite cousine Sophie qu'elle avait l'habitude d'endormir chaque soir avec des contes improvisés, et se promettant bien, à la première occasion, de donner une leçon à son prétendu.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. La petite Sophie réclama de sa bonne cousine l'histoire de chaque jour.

— Oui, oui, une histoire, dit le jeune Parker d'un air fat et moqueur. Cette chère Anna a tant d'imagination ! J'aime beaucoup ses histoires.

Et il acheva d'un trait sa tasse de thé.

— Ah ! vous aimez mes histoires, dit Anna. Eh bien ! je vais raconter la plus jolie de toutes.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria la petite Sophie.

— Attention ! dit l'oncle Hamilton, qui s'apprêtait à s'assoupir dans son grand fauteuil, et miss Anna commença ainsi :

— Il y avait une fois une belle princesse, bien belle, bien belle, qui avait un papa qui était roi du pays et qu'elle aimait beaucoup. Un jour comme elle courait dans les bois après les papillons, elle alla bien loin, bien loin, si loin qu'elle s'égara tout-à-fait. Ne pouvant plus reconnaître son chemin pour revenir au palais du roi, elle s'assit sur une pierre et se mit à pleurer.

Un jeune soldat vint à passer et demanda à la princesse la cause de son chagrin.

— Je ne peux plus trouver la route qui conduit au palais de mon père, dit-elle.

— Je veux bien vous l'indiquer, répondit le soldat, mais à une condition; c'est que vous ne vous marierez pas de l'année.

M. Edward, qui avait écouté jusque-là le récit avec indifférence, se tourna vers sa cousine, qui continua sans faire semblant de rien.

— La princesse qui craignait de ne jamais revoir le palais de son père, promit qu'elle ne se marierait pas de l'année; d'autant plus qu'elle avait un prétendu qui l'ennuyait toute la journée par les remontrances qu'il ne cessait de lui adresser, et le jeune soldat, qui connaissait le chemin, guida la princesse, et, pendant toute la route, il eut bien soin d'elle. Il la faisait passer dans les sentiers où elle ne pouvait pas se blesser les pieds, et il était prêt à la défendre si quelque animal eût voulu l'attaquer;

mais il n'y en eut pas, et il la conduisit sans accident, jusqu'à la porte du palais du roi.

— Et qu'est-ce qui est arrivé après? demanda la petite Sophie.

— Le soldat salua la princesse et retourna à l'armée.

— Et après? dit l'enfant.

— Il arriva, dit M. Edward qui perdait patience, que le roi fit bâtonner le soldat qui avait été assez hardi pour parler ainsi à sa fille.

— Non, monsieur, répondit miss Anna, vous ne savez pas l'histoire; puis, se tournant vers sa cousine, elle lui dit à demi voix, mais assez haut pour être entendue par l'interrupteur : le soldat devint général et, au retour de la guerre, il épousa la princesse.

— Miss Anna, dit M. Edward avec une colère concentrée, on voit clair à travers vos histoires romanesques. Vous voulez me pousser à bout. Eh bien, ajouta-t-il en frappant du pied, je ne sais qui me tient...

— Qu'est-ce que c'est? s'écria l'oncle en se réveillant en sursaut... encore une dispute... Allons! vous êtes deux enfants!.. Qu'on se donne la main, et qu'il ne soit plus question de toutes ces niaiseries.

Puis, prenant Edward à part, il lui dit: Es-tu fou? tu sais bien que c'est tout le caractère de ta mère. Elle parlera de cet ouvrier français qui est un beau garçon, ma foi, tant que tu la tourmenteras à ce sujet, et elle n'y pensera plus dès que tu n'en diras rien.

Cette observation calma le jeune prétendu qui, ainsi que tout prétendu doit faire, avoua ses torts et demanda grâce. Le pardon fut accordé, et Edward Parker quitta le cottage sans insister sur l'époque du mariage, jugeant, d'après l'observation de son oncle, qu'il était plus prudent de se reposer sur le temps pour faire justice d'une résolution exorbitante, choquante, impossible, et dont la malice habituelle de sa cousine et l'esprit de contradiction avaient sans doute fait tous les frais.

A quelques jours de là, miss Anna s'embarquait à New-York, avec sa gouvernante et son cousin, pour Mexico; David qui avait appris en faisant causer l'intendant le nom du bâtiment qui devait emmener la jeune fille, la suivit caché dans la foule, jusqu'à la chaloupe du navire. Il put la voir du quai s'établir sur le pont pour jouir de la brise molle et tiède du soir. Il resta immobile et suivit du regard le navire jusqu'à ce qu'il disparut à l'horizon.

— C'est mon bonheur qui s'en va, dit-il; maintenant, c'est à moi de l'aller chercher.

David quitta les États-Unis peu de temps après. Nous avons dit comment il retrouva son camarade File-ton-Nœud et comment ils se rendirent en Californie. Le lecteur comprendra l'ardeur extraordinaire et l'excès de travail qu'il apportait dans la recherche de l'or au milieu de ses deux compagnons.

LE DOCTEUR FILE-TON-NŒUD.

Malgré la bonne volonté et l'ardeur des trois amis, les travaux marchaient lentement à cause du manque d'outils. Cette charpente dont ils avaient tant besoin pour reposer pendant la nuit,eux qui depuis si longtemps couchaient à la belle étoile, ils l'auraient élevée en huit jours dans des conditions ordinaires, mais ils voyaient avec peine qu'il leur faudrait plus du double de temps pour l'achever. David, toujours le premir levé, ne quittait l'ouvrage que lorsque la nuit ne lui permettait plus de distinguer les objets. Alors on étendait un lit de feuilles sèches sous les massifs, on allumait du feu pour éloigner les bêtes fauves, et chacun s'endormait à quelques pas de ce trésor qu'on allait attaquer aussitôt la charpente terminée, pendant que Calicot, qui avait tout le temps de se reposer le jour, se tenait debout, l'oreille au guet, protégeant le sommeil de ses trois maîtres, et prêt à donner l'alarme au premier signal du danger.

Un matin, à leur réveil, David et Polyphème ne trouvèrent plus, comme à l'ordinaire, File-ton-Nœud et Calicot. En voyant qu'un des deux fusils de la communauté n'était pas à sa place, ils pensèrent qu'une velléité de chasse avait passé par la tête de File-ton-Nœud, et qu'il ne tarderait pas à revenir. Mais plusieurs heures s'écou-

lèrent dans cette attente. David murmurait entre ses dents, et se plaignait de la négligence de son ami, qui oubliait le travail pour courir le chevreuil.

— Que diable veux-tu? lui disait Polyphème, c'est jeune, il faut bien que ça s'amuse, ça ne poursuit pas comme toi et moi une idée sérieuse. Quand le petit trouve une occasion de prendre du bon temps, il ne faut pas lui en faire de reproche; que je travaille comme un bœuf, moi, c'est mon lot, que tu t'épuises à l'ouvrage, ça se conçoit encore, mais lui...

— C'est vrai, répondit David, mon impatience me rend injuste envers mes camarades.

— Ça n'est pas ça que je veux dire, mais les amoureux, ça ne raisonne pas, et tu es amoureux; quand bien même File-ton-Nœud ne m'aurait pas dit la chose, je me serais bien vite aperçu que tu as le cœur piqué.

— Je ne nie pas le fait, dit David que la solitude avait rendu communicatif; je suis poursuivi à toute heure, à tout instant par une même pensée, et ce qu'il y a de plus malheureux, vois-tu, c'est que cet amour-là est une folie.

— Je ne te demande pas ton secret, mon garçon; seulement je comprends ton infirmité, j'ai passé par là.

— Tu as été amoureux aussi? demanda David en se rapprochant du forgeron.

— Pourquoi pas? continua celui-ci; je n'ai pas toujours fait peur aux jolies femmes. Avant d'avoir, par

suite d'un éclat de fer rouge, attrapé cette balafre à la figure et perdu un œil, ce qui m'a valu l'avantage d'être surnommé Polyphème, je passais parmi les jolies filles de Marseille pour un garçon assez bien tourné. Tu ne t'en douterais pas, mais c'est pourtant la vérité.

— Et cet amour, qu'est-il devenu?

— Ah! voilà, répondit Polyphème avec un soupir; l'accident dont je te parlais tout-à-l'heure m'est arrivé juste la veille du jour où j'allais me marier. En me voyant si changé, ma promise n'a plus voulu de moi. J'étais bien triste, et j'ai eu un rude moment à passer. Je me tâtais pour savoir si je ne me ferais pas sauter le caisson. J'étais comme un boule-dogue en colère; je tournais à la méchanceté. Enfin, grâce à Dieu, j'ai pris le dessus. Polyphème, que je me suis dit, faut oublier les jupons, mon vieux, tu n'auras jamais de chance de ce côté-là. Et alors cet amour que j'avais pour une femme, je l'ai reporté ailleurs; ne pouvant avoir de famille à moi, je résolus de me faire une famille de tout ce qui souffre; je sais bien que ce n'est pas tout-à-fait la même chose, mais ça console toujours un peu.

Après ces paroles, David avait serré les mains du forgeron, et ils s'étaient remis silencieusement à l'ouvrage.

Pendant qu'ils sont occupés à travailler, nous allons suivre File-ton-Nœud dans sa course aventureuse.

File-ton-Nœud s'était aperçu que les fatigues qu'ils avaient endurées depuis leur fuite du placer de John

Marshall, jointe à la mauvaise nourriture avaient considérablement affaibli David. Dans ce pays chaud, où l'homme a besoin d'être reconforté par les toniques, les trois amis ne buvaient que de l'eau du Sacramento. Polyphème, habitué à la frugalité et à la manière de vivre des Peaux-Rouges, ne se préoccupait même pas de l'insuffisance de cette hygiène. Quant à File-ton-Nœud, qui n'avait jamais été malade, la fatigue glissait sur lui, suivant son expression, comme de l'eau sur du caoutchouc. Mais l'état de faiblesse de son ami David l'inquiétait; de plus, il trouvait que l'ouvrage n'avançait pas assez faute d'instruments; en conséquence, il avait résolu de tenter une expédition le long du Sacramento, où il savait que des placers étaient établis à une certaine distance, afin de se procurer, à l'aide des trente-sept dollars qui lui étaient restés à travers toutes ses aventures, une bouteille de rhum et quelques outils. Un beau matin donc il était parti ; voici de quelle manière.

Sur un signe, Calicot l'avait suivi, et il s'était rendu dans une prairie voisine de leur campement. Là, File-ton-Nœud avait fait entendre un hennissement, aussitôt un autre hennissement lui avait répondu, et la pouliche qui l'avait amené au Sacramento était accourue vers lui.

Nous dirons au lecteur pour l'intelligence de ce fait que le lendemain de son arrivée à la source, File-ton-Nœud étant occupé à abattre un arbre sur la lisière du

ıis, avait été très-étonné de se sentir tiré par la partie ıstérieure de ce vêtement indispensable que les Anaises appellent un *inexpressible* et que les gamins de ıris nomment tout simplement une culotte, il s'était reurné pensant que David ou Polyphème lui faisait une rce, mais il s'était trouvé nez à nez avec la pouliche de ı clairière.

File-ton-Nœud, enchanté de continuer la connaisance, s'était mis à jouer avec elle, et ils étaient devenus es meilleurs amis du monde.

Le jeune Parisien, en souvenir d'un sentiment que la ue de la Lune avait vu naître, avait donné à sa pouliche e nom de Paméla. Cette appellation faisait le plus grand honneur à la mémoire amoureuse de File-ton-Nœud.

Ce matin donc, il passa un mors dans la bouche de Paméla, sauta dessus et descendit le cours du Sacramento.

Il n'avait pas fait vingt milles qu'il aperçut dans le lointain des points rouges et blancs qui se détachaient sur l'eau jaunâtre du fleuve. C'étaient les chercheurs d'or.

— Bon ! voici un placer, se dit File-ton-Nœud, modérons l'ardeur de Paméla, et avançons au petit trot.

Il était tout au plus à trois cents pas du lavage, lorsqu'il vit qu'il se faisait un grand mouvement parmi les mineurs, tous les regards étaient tournés vers lui. File-

ton-Nœud ne pouvait comprendre le motif de la sensation que causait son arrivée.

Deux chercheurs d'or se détachèrent du groupe, s'avancèrent vers lui et lui demandèrent en anglais, après avoir ôté leurs chapeaux jusqu'à terre, s'il n'était pas le très-honorable docteur Templeton.

— Templeton ? répéta File-ton-Nœud, connais pas.

Les deux chercheurs d'or remirent leurs chapeaux d'un air désappointé et revinrent sur leurs pas.

La façon dont on lui avait demandé s'il était le docteur Templeton, fit faire quelques réflexions à File-ton-Nœud.

— Il y a des malades dans la colonie, se dit-il; puisqu'ils sont assez californiens pour croire encore aux médecins, je vais leur en procurer un, moi, de vétérinaire.

Après cette improvisation mentale, il donna un coup de talon à Paméla, et rejoignit ses deux interlocuteurs.

— Mes gentlemen, leur dit-il, est-ce que vous avez une confiance particulière dans le docteur Templeton ?

— Non, répondit un des mineurs, on nous a assuré que M. Templeton était à chercher de l'or à un des placers du Sacramento, et comme nous avons beaucoup de malades ici, nous avons dépêché vers lui un exprès.

— Menez-moi vers vos malades, leur dit résolument File-ton-Nœud.

— Est-ce que vous seriez médecin, monsieur?

— Un peu : le docteur File-ton-Nœud, de la Faculté de Paris.

Il avait à peine achevé ces mots que les mineurs se confondirent en salutations et supplièrent le docteur improvisé de vouloir bien les suivre au placer.

File-ton-Nœud descendit de cheval et fut bientôt entouré d'une population souffreteuse. Tous ces hommes aux traits amaigris par la fièvre et la fatigue lui tendaient les bras pour qu'il leur tâtât le pouls, lui montraient leur langue et se plaignaient tous en même temps; File-ton-Nœud répondait à chacun avec un sang-froid magnifique. Cependant, ahuri par les mille questions qui lui étaient adressées de toutes parts, il engagea les malades à rentrer dans leurs tentes, en leur promettant qu'il irait les visiter chacun à son tour.

Il faudrait ne pas connaître le caractère de File-ton-Nœud et douter des connaissances encyclopédiques du jeune Parisien, pour supposer qu'il fut un seul instant embarrassé de son rôle; File-ton-Nœud avait la foi la plus robuste dans un certain remède pratiqué par sa tante Cadiche, qui, suivant lui, en savait beaucoup plus long que toute la Faculté. La recette du remède n'était pas difficile à retenir. Faire tremper du pain rôti dans du vin chaud très-sucré, et boire le vin quand le pain en avait

en quelque sorte absorbé l'âcreté. Le jeune docteur commença donc sa tournée, préparant lui-même sa médecine, la faisant avaler aux malades et leur recommandant de se coucher immédiatement entre deux couvertures. Il avait déjà vu une quinzaine de fiévreux, lorsqu'il arriva dans la tente d'un mineur qui semblait beaucoup plus malade que les autres.

File-ton-Nœud s'approcha de lui pour lui tâter le pouls, comme doit faire tout médecin qui a passé cinq ans sur les bancs de l'école; mais, tout-à-coup, il reconnut dans le malade le gros Mexicain aux breloques d'or, qui était resté avec Tom sur le bâtiment, au moment où le flot avait entraîné la barque loin de *la Mouette*.

File-ton-Nœud fit alors cette réflexion que Tom aussi devait être sauvé. Il parla au Mexicain, le remua, le secoua pour l'interroger, mais il ne put en tirer aucune parole.

— Oh! oh! pensa-t-il, ça va mal; employons vite le remède de ma tante Cadiche, sinon il est perdu.

Par malheur, le Mexicain râlait effroyablement, et il fut impossible au jeune Esculape de lui introduire une seule goutte du précieux liquide dans le gosier.

— Allons, il est dit que je ne saurai rien, il va mourir sans vouloir desserrer les dents. Cet homme-là a toujours été entêté.

En effet, au bout de quelques heures, le Mexicain avait rendu le dernier soupir.

File-ton-Nœud s'informa auprès des gens du placer si le Mexicain ne s'était pas présenté au placer avec un compagnon ; mais on lui répondit qu'il était venu seul et dans le plus profond dénûment.

— Sacrebleu ! disait File-ton-Nœud, quel malheur que je sois arrivé si tard !

Le lendemain, le remède avait si bien agi que tous les malades étaient sur pied et avouaient qu'ils ne s'étaient jamais mieux portés. File-ton-Nœud était salué par tous comme un sauveur.

Ah ! si le Mexicain avait pu avaler le vin chaud, pensait File-ton-Nœud, il m'aurait dit si Tom est encore de ce monde.

Quand le triomphant docteur vit qu'on n'avait plus besoin de lui, il se disposa à partir malgré les supplications intéressées de sa clientèle qui voulait le conserver au placer; il résista à toutes les prières. Lorsqu'on reconnut que son parti était irrévocablement pris, on lui offrit de la poudre d'or en assez grande quantité pour la rémunération de ses soins; File-ton-Nœud refusa obstinément et finit par déclarer qu'il accepterait seulement, pour emporter un souvenir de ses malades, une bouteille de rhum et quelques outils.

— Ah ! vous voulez aussi chercher de l'or, lui dit un des deux Anglais qui étaient venus la veille à sa rencontre.

— De l'or ! répondit File-ton-Nœud avec un superbe dédain, de l'or ! j'ai le plus profond mépris pour ce mé-

tal, je fais partie d'une petite colonie qui poursuit un autre but que la recherche de l'or. Liés par une pensée de haute utilité sociale, nous sommes là quelques solitaires, qui menons une vie frugale et simple au sein des douceurs de l'agriculture.

— Ah! fit l'Anglais.

— Oui, nous nous sommes particulièrement voués à la culture de la pomme de terre. Nous appartenons au grand club, philanthropique de Philadelphie pour la propagation universelle de ce légume.

L'Anglais serra avec admiration la main du jeune docteur philanthrope qui put enfin monter sur Paméla, chargé de toutes sortes d'instruments et de deux bouteilles de rhum.

Au moment où il se disposait à partir, en promettant de revenir de temps en temps au placer, un des mineurs qu'il avait guéris lui dit avec enthousiasme :

— Dieu me damne! docteur, si je ne dis pas partout que M. File-ton-Nœud, de la Faculté de Paris, est le plus grand médecin du monde.

— Il n'y a pas de quoi, lui répondit celui-ci en lui serrant la main ; et il piqua des deux dans la direction de la source de Sacramento, emportant les deux bouteilles de rhum, une scie, une hache toute neuve, un pieu en fer et les bénédictions de la colonie.

L'ÉBOULEMENT.

Le retour de File-ton-Nœud chargé de richesses, nous voulons dire d'instruments de travail, avait singulièrement changé la face des choses. Les trois ouvriers, armés d'outils, n'étaient plus arrêtés à chaque instant par des difficultés insurmontables ; ils mirent tant de cœur à la besogne, qu'en peu de jours la baraque s'éleva comme par enchantement. Quoique les curieux ne fussent pas à redouter dans ce lieu sauvage, ils l'avaient dressée dans un des fourrés qui faisaient face à la colline, afin d'en soustraire l'aspect à tous les regards. La vue d'une maison à côté des rochers aurait pu donner l'éveil à la cupidité de quelque aventurier égaré, et ce qu'ils craignaient par-dessus tout, c'était que l'on découvrît le rocher où gisait leur trésor.

File-ton-Nœud, en faisant part à ses amis de ses aventures au placer où il avait obtenu un si beau succès médical, n'avait pas oublié de raconter à David l'étonnement que lui avait causé la vue du Mexicain, qu'ils avaient cru englouti dans les flots avec Tom. Cette nouvelle avait causé la joie la plus vive à David qui ne doutait plus que Tom n'eût échappé comme son compagnon à la fureur de la tempête, et il avait été convenu que le quart du trésor

que l'on trouverait dans le rocher serait réservé pour être remis à Tom le jour où l'on parviendrait à découvrir ses traces.

La baraque achevée, il ne restait plus qu'à attaquer la mine ; Polyphème se chargea de desceller la pierre qui avait été cimentée dans le rocher par l'ami de Tom, et en quelques heures le rocher présenta une ouverture assez large pour que File-ton-Nœud, aidé et poussé par ses camarades, pût y pénétrer.

Le jeune ouvrier était enfin dans les entrailles de la mine.

Il alluma une branche résineuse dont il se servit en guise de torche, et commença par examiner l'endroit où il se trouvait.

L'intérieur du rocher présentait l'aspect d'une vaste salle basse, dont la voûte allait toujours se rétrécissant, en sorte qu'après avoir fait une quarantaine de pas, File-ton-Nœud fut obligé de se baisser de plus en plus à mesure qu'il avançait dans la profondeur. L'eau, tombant goutte à goutte par des excavations pratiquées de tous les côtés, avait creusé une quantité infinie de petites rigoles qui allaient se jeter, fleuves lilliputiens, dans un océan en miniature d'un pied de large, lequel se perdait sous terre, et était sans doute un des mille ruisseaux qui composaient la source du Sacramento.

File-ton-Nœud remarqua qu'en de certains endroits la nature de la pierre était tellement friable et molle qu'il

suffisait de gratter le rocher avec l'ongle pour en détacher quelques grains poussiéreux. La première impression de File-ton-Nœud avait été une espèce de désappointement; il s'était fait d'une mine une idée si fantastique dans ses rêves de richesse, qu'il s'était attendu à voir a grotte toute ruisselante de lingots. Cependant il ne se découragea pas, il chercha, il examina minutieusement, et, promenant sa branche résineuse dans tous les coins, il découvrit une ligne aux reflets jaunes incrustée dans la pierre, et qui semblait un ruban se détachant en relief sur la muraille; il poussa un cri de joie. C'était un filon.

Il revint aussitôt à l'ouverture de la grotte, et fit part à ses amis de sa découverte.

— Passez-moi une pioche, leur dit-il, je vais vous en apporter un échantillon.

Il commença ce travail avec une ardeur que l'on comprendra facilement; mais la difficulté était plus grande qu'il ne l'avait supposé : cette partie du roc, qui contenait des linéaments jaunes, était tellement dure, que la pioche s'ébréchait contre la paroi granitique sans l'entamer. Pourtant, après un travail opiniâtre, il parvint à détacher du filon un petit morceau aurifère entouré de fragments de quartz, et qu'il rapporta triomphalement.

— Voici une preuve de la chose, dit-il.

Les deux amis examinèrent la pépite; c'était bien de l'or. David ne se contenait plus, il essaya de glisser par

l'ouverture de la grotte, mais tous ses efforts furent inutiles. File-ton-Nœud, beaucoup plus mince que lui, n'avait pénétré qu'avec la plus grande difficulté.

— Il faut absolument élargir l'ouverture, dit David à Polyphème.

Comme l'orifice était assez élevé dans le rocher, les deux amis construisirent un échafaudage et commencèrent l'opération. File-ton-Nœud les aidait en attaquant le roc à l'intérieur, pendant que David et Polyphème luttaient extérieurement contre le bloc de granit qui semblait se jouer de leurs efforts.

Après une demi-journée consacrée tout entière à ce travail, ils avaient enfin brisé, morceau par morceau, un fragment de roc assez considérable et purent rejoindre File-ton-Nœud dans la grotte.

— Mes amis, dit Polyphème, lorsqu'il eut examiné la ligne jaune qui coupait le mur horizontalement, nous sommes plus riches que l'empereur du Mogol : l'or natif se rencontre très-rarement en filons dans ce pays, on le trouve plus ordinairement en cube, en lames ou en paillettes, en grains ou en masses ; mais ce filon que vous voyez est inépuisable : dix générations de mineurs n'en verraient peut-être pas la fin.

— Est-il possible ! s'écria File-ton-Nœud.

— Comment sais-tu cela ? demanda David.

— J'ai souvent causé de ça avec des amis qui connaissaient bien la nature du minerai, ils m'ont expliqué que

s filons ou fentes irrégulières gisent entre deux espèces e roches aussi loin que ces roches se prolongent. Si nous ouvions arracher une des parties de ce roc vous verriez ı ligne aurifère s'étendre à l'intérieur telle qu'elle vous pparaît ici.

— C'est pourtant ce qu'il faut tenter, dit David, pour xtraire plus facilement le filon du rocher.

Il fut donc convenu qu'on allait attaquer le roc de ôté, de manière à former un angle qui mit à nu une ceraine partie du filon.

Polyphème redescendit à son enclume, aiguisa les pioches et l'œuvre fut entreprise.

C'était une tâche bien autrement difficile que l'érection de la charpente ; la matière granitique était si dure, qu'au bout d'une semaine les trois amis n'étaient guère plus avancés qu'au premier jour.

Quelquefois le désespoir s'emparait d'eux, ils avaient des millions sous la main, et il leur était impossible de s'en emparer.

File-ton-Nœud ouvrit un avis : les deux poires à poudre de la communauté étaient encore presque pleines, il proposa de faire sauter le rocher.

Cet avis fut adopté à l'unanimité.

Lorsque le travail de la mine fut préparé, les trois amis sortirent de la grotte, et Polyphème mit le feu à la traînée de poudre.

La colline craqua à sa base par le fait de la secousse électrique, et l'explosion retentit.

— C'est fait! s'écria File-ton-Nœud, et il se précipita dans la grotte suivi de Polyphème.

David se disposait à en faire autant, lorsque tout-à-coup une partie du rocher se détacha avec fracas : un immense éboulement venait d'avoir lieu.

A la vue de ce terrible désastre, David demeura foudroyé.

La grotte n'offrait plus qu'un amas de décombres : d'énormes blocs de granit s'étaient détachés de la voûte et interceptaient tout passage; David appela ses deux amis à plusieurs reprises, aucune voix ne lui répondit.

— Ils sont morts écrasés! pensa-t-il.

Cette pensée le fit frissonner d'horreur; il restait seul dans ce désert, au moment où il touchait au but de ses espérances : il ne pouvait croire à ce malheur, il lui semblait qu'il était sous le poids d'une hallucination.

— Pauvre File-ton-Nœud! pauvre Polyphème! s'écriait-il.

Le premier saisissement passé, il réfléchit que si par hasard ses amis n'avaient pas été écrasés, il parviendrait peut-être à les sauver. Il s'empara alors de sa pioche et tenta de se frayer un passage à travers les pierres et la terre. Ses forces étaient décuplées par cette idée que Polyphème et File-ton-Nœud respiraient peut-être encore.

Il travaillait avec fureur, avec rage, précipitant par l'ouverture du rocher des blocs qui roulaient le long de la colline jusque dans la vallée et redoutant à chaque pouce de terrain qu'il gagnait de trouver un cadavre sous les décombres. Des gouttes de sueur ruisselaient sur son visage et sur tout son corps. Depuis douze heures il travaillait ainsi sans avoir pris seulement le temps de respirer; il n'interrompait quelquefois son travail que pour écouter s'il n'entendrait pas enfin la voix de ses deux amis, il les appelait en frappant les rochers, en creusant la terre, et sa voix entrecoupée de sanglots ne trouvait aucun écho dans ces ruines. Enfin, vaincu par la fatigue, il était tombé épuisé, désespérant de la Providence, et ne voyant plus que la mort comme le seul refuge à sa douleur.

Il était là depuis quelques minutes roulant dans son esprit les projets les plus sinistres, lorsqu'il crut entendre dans la profondeur des décombres un bruit sourd et répété. Il prêta l'oreille : ce bruit était semblable à celui d'une pioche frappée contre la pierre. Plus de doute, l'un des deux au moins était encore vivant et tâchait de se frayer une voie pour sortir du tombeau. David, oubliant sa fatigue, se remit à l'œuvre en remerciant cette Providence qu'il blasphémait tout-à-l'heure; à mesure qu'il avançait dans son travail, le bruit qu'il avait entendu devenait plus distinct. Bientôt il comprit qu'il n'était plus séparé du travailleur souterrain que par quelques pieds

d'épaisseur. A un moment, deux cris de joie avaient retenti; en même temps deux pioches venaient de s'entrechoquer.

David et Polyphème étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Et File-ton-Nœud? s'écria tout-à-coup David.

— Voilà! s'écria celui-ci. Autant de tués que de blessés......

David ne le laissa pas achever, il était dans ses bras.

L'éboulement avait eu lieu au milieu de la voûte, en sorte que File-ton-Nœud et Polyphème, qui étaient parvenus vers l'autre extrémité, à l'endroit où se trouvait le filon, n'avaient pas été atteints par la chute du rocher. Seulement, ils étaient ensevelis, comme disait File-ton-Nœud, dans un tombeau d'or.

Quand ils furent sortis de leur sépulcre, et que Polyphème put examiner tout ce qu'il avait fallu à David de persévérance, de courage et de fatigue pour accomplir le rude labeur qui les avait sauvés, il lui dit en lui serrant fortement la main :

— Ah! tu nous aimes donc bien? Maintenant, mon vieux, après ce que tu viens de faire, c'est entre nous à a vie, à la mort!

— Ne me sais aucun gré, lui avait répondu David avec cette franchise qui ne se trouve que chez l'ouvrier; ce n'était pas seulement des amis que je voulais conser-

ver, c'étaient des bras forts dont j'ai besoin pour accomplir mon projet.

— C'est juste, murmura Polyphème, faisant allusion à l'amour de David, le cœur de l'homme ne peut contenir qu'une passion.

Plusieurs jours furent employés au déblaiement de la grotte.

Quand ce travail fut achevé, les trois amis purent voir l'effet qu'avait produit le jeu de la mine.

Un énorme bloc de rocher s'était détaché et avait laissé à découvert une grande partie du filon qui était bien plus riche encore qu'ils n'avaient osé l'espérer.

Ils se mirent sur-le-champ à l'exploiter ; Fileton-Nœud était occupé tout le jour à transporter de la grotte dans la maison de bois qu'ils avaient construite des fragments terreux où l'or reluisait en grande quantité.

Quand ils eurent recueilli un bon nombre de ces lingots rudimentaires, David dit à ses compagnons :

— Ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est d'aller débiter notre or à San-Francisco, et si nous ne trouvons pas d'acheteurs dans cette ville, à Monterey. Nous devons déjà en avoir pour une certaine somme : nous pourrons alors acheter les outils nécessaires pour exploiter la mine en grand. A présent, nous sommes tranquilles, nous voilà riches à millions ; la possession de tout cet or n'est plus qu'une

question de travail et de temps. Que dites-vous de mon projet ?

Polyphème et File-ton-Nœud se rangèrent à l'avis de leur camarade. Le voyage fut résolu.

Les trois mineurs bouchèrent l'ouverture du rocher, placèrent des broussailles à sa base, de manière à dérober toute trace de travail, qui eût pu révéler le lieu de leur richesse, et firent leurs préparatifs de départ.

Il leur était facile de se procurer des chevaux à l'aide du *lasso;* ils en prirent deux de la sorte, le troisième était toujours sous la main de File-ton-Nœud, *c'était* Paméla.

Sur les bords du Sacramento et dans toute la partie ouest de la Californie, en général, les troupeaux de chevaux sont si nombreux qu'il n'est pas rare de voir un seul fermier posséder *dix ou douze mille* de ces animaux; la prise de possession en est des plus simples. Quand on a saisi un cheval en lui jetant le *lasso* et qu'on veut se l'approprier, on n'a qu'une formalité à accomplir : on lui applique son chiffre ou l'initiale de son nom sur la croupe. A partir de ce moment le cheval a un maître, c'est un cheval *marqué*. On lâche ensuite l'animal qui va rejoindre ses camarades et pâturer dans ces vastes prairies où paissent tout le jour d'immenses troupeaux de chevaux et de buffles. Le propriétaire d'un cheval est toujours sûr de le retrouver quand il veut s'en servir, car, à l'exception des chevaux de passage qui campent pendant

quelques mois de l'année seulement sur les bords du Sacramento, ces animaux ne s'éloignent jamais des pâturages où ils sont nés.

Une seule chose les embarrassait. Comment les trois amis emporteraient-ils leur or? Ils n'avaient ni sacs, ni malles, ni paniers, ni rien de ce qui aurait pu servir au transport de leurs richesses. File-ton-Nœud, dont le génie inventif était rarement en défaut, trouva un moyen ingénieux. Il proposa de lier leurs pantalons par en bas, de les couper à la hauteur de la jambe, et de glisser leurs pépites dans ces sacs improvisés retenus par des ficelles à leur ceinture. De cette façon, ajoutait-il, nous aurons l'air de trois cavaliers qui se promènent pour leur agrément. L'expédient indiqué par File-ton-Nœud fut accueilli avec d'autant plus de faveur par Polyphème et David qu'ils ne trouvaient pas d'autres moyens de résoudre le problème de la translation des lingots. Quand les mors furent placés dans la bouche des chevaux, et lorsque l'opération des pantalons fut achevée, les trois amis montèrent à cheval et se dirigèrent vers San-Francisco.

L'ATTAQUE.

Les trois amis avaient quitté la mine vers le soir. Ils

voulaient voyager de nuit pour n'être point remarqués sur la route. Comme ils avaient à suivre le cours du Sacramento dans toute son étendue, ils devaient naturellement rencontrer un assez grand nombre de placers échelonnés sur leur chemin, et la prudence exigeait qu'ils se cachassent le plus possible aux regards pour ne pas stimuler la curiosité des chercheurs d'or, et surtout des Indiens qui joignent à la rapacité des nations civilisées la finesse et l'astuce des sauvages. L'embarras et même la souffrance que leur faisait éprouver le frottement du minerai aurifère enseveli dans leurs larges pantalons, les forçaient de modérer l'ardeur de leurs montures, ce qui n'était pas une mince occupation, car les chevaux californiens ne connaissent guère qu'une allure, le galop à fond de train. Polyphème et David, armés chacun d'un fusil à deux coups, tenaient la droite et la gauche, et File-ton-Nœud, chevauchant entre ses deux gigantesques amis, ne cessait de se plaindre joyeusement de la douleur que lui causait le frottement des pépites à chaque mouvement un peu brusque de Paméla.

— Gueux de métal ! s'écriait-il, qui est-ce qui aurait dit qu'un jour l'or devait m'écorcher la peau ?

— Parle plus bas, lui disait David, nous ne devons pas même confier notre secret à ces arbres.

Ils poursuivirent leur route sans encombre pendant plusieurs heures.

La nuit était magnifique, la lune répandait sur le

paysage une clarté molle et tremblante, qui permettait aux nocturnes cavaliers de distinguer les objets comme en plein jour. Le silence de la solitude n'était troublé que par le frôlement des feuilles agitées par la brise et par le murmure du Sacramento, qui roule ses flots de cascade en cascade sur un lit de cailloux.

Les trois voyageurs se laissaient aller au charme de cette nuit tranquille et sereine; David surtout, dont la nature contemplative sentait plus vivement la grandeur et la quiétude de ce spectacle, poursuivait dans le recueillement de sa pensée le doux fantôme de son amour, qui lui apparaissait continuellement dans ses souvenirs comme le point lumineux qui devait éclairer sa vie.

Tout-à-coup, un cri se fit entendre à une centaine de pas.

— Who goes there? (Qui va là) dit un homme qui apparut armé d'un fusil.

Les trois amis avaient arrêté leurs chevaux.

— C'est la sentinelle d'un placer, dit File-ton-Nœud, et il se hâta de répondre : Friend ! (ami).

Le factionnaire s'avança avec précaution, la main sur la gâchette de son fusil, au-devant des voyageurs, qui, de leur côté, s'étaient dirigés vers lui.

Il n'était plus qu'à quelques pas, lorsque File-ton-Nœud, qui venait de reconnaître dans la sentinelle un de ses malades du placer qu'il avait si miraculeusement guéris avec le remède de la tante Cadiche, s'écria, au grand étonnement de ses deux compagnons :

— It is you, my dear patient; how do you do? (C'est vous, mon cher malade; comment vous portez-vous?)

— Le docteur File-ton-Nœud ! s'écria le factionnaire.

— Lui-même qui voyage au clair de la lune avec deux de ses amis.

— Ah ! docteur, reprit le factionnaire, venez-vous passer quelques jours au placer?

— Non pas pour le moment; je me rends à San-Francisco.

— Tant pis ! docteur, tant pis ! La colonie vous aurait reçu avec la plus grande joie; il n'est question que de vous au placer. Vous savez que je vous ai promis, lorsque vous nous avez quittés, de vantor partout le talent du docteur File-ton-Nœud de la Faculté de Paris : *j'ai tenu* parole, docteur; j'ai été hier à San-Francisco et j'ai raconté à une soirée que donnait le commodore gouverneur Parker, de quelle façon miraculeuse vous aviez sauvé une trentaine de malheureux rongés par la fièvre; c'est une cure qui vous fera beaucoup d'honneur, et si, en votre qualité de membre de club philanthropique de Philadelphie pour la propagation universelle de la pomme de terre, vous ne professiez un dédain *profond* des richesses, rien ne vous empêcherait de faire une fortune considérable en Californie.

Cette phrase débitée tout d'un trait avait diversement agi sur les trois amis. File-ton-Nœud gardait avec la plus grande peine son sérieux; il se mordait les lèvres *jus-*

qu'au sang pour ne pas éclater de rire. David, à qui le nom du commodore Parker avait rappelé qu'il s'agissait de l'oncle de miss Anna, sentait son cœur battre à fendre sa poitrine. Quant à Polyphème qui ne comprenait absolument rien au club philanthropique de Philadelphie et à la propagation des patates, il ouvrait un œil démesuré qui prenait de plus en plus les proportions d'une porte cochère.

— Que diable nous chante-t-il là? demanda-t-il en français à File-ton-Nœud.

— Tais ton bec, répondit celui-ci; et s'adressant en anglais à la sentinelle :

— Vous êtes bien bon de vous être souvenu de moi, pour le petit service que j'ai pu vous rendre à vous et à vos amis; cela ne valait véritablement pas la peine d'en parler.

— J'admire votre modestie, docteur, vous êtes l'antipode de M. Templeton; car j'ai vu ce Templeton que nous avions envoyé chercher sans pouvoir mettre la main dessus. Je l'ai rencontré chez le commodore gouverneur. Figurez-vous qu'il nous a dit que vous nous aviez guéris en dehors de toutes les règles de l'art; il a même ajouté... Mais je me tais... docteur; il faut pardonner à la jalousie.

— Dites toujours, reprit File-ton-Nœud.

— Eh bien, il a prononcé le mot de charlatan; mais je l'ai bien relevé, je vous jure.

— Il m'a traité de charlatan? s'écria File-ton-Nœud, c'est très-bien ; le jour où je le rencontrerai, je veux que mon remède m'étouffe si je ne lui prouve pas qu'il n'est qu'un âne et un maroufle.

Et, après que File-ton-Nœud eut serré la main du factionnaire, les trois amis se mirent en route.

— Prenez garde aux attaques! cria la sentinelle, les chemins ne sont pas sûrs; tout le monde ne sait pas que vous êtes des agriculteurs qui méprisez la poudre d'or, et comme c'est précisément aujourd'hui samedi que l'on transporte à San-Francisco le gain de la semaine, vous pourriez faire de mauvaises rencontres.

— Merci, répondit File-ton-Nœud, nous tiendrons compte de votre avis.

— Si nous continuons à suivre le cours du Sacramento, dit David quand ils furent seuls, nous ne manquerons pas de tomber de placer en placer et de sentinelle en sentinelle; il nous faudra subir des interrogatoires qui n'en finiront pas. Je propose donc de couper par le premier sentier que nous trouverons. Qu'en dites-vous?

— Comme tu voudras, répondit philosophiquement Polyphème.

Le conseil de David fut adopté.

La route les conduisit pendant quelques milles à travers de petites montagnes coupées de vallées où domi-

taient les chênes verts, où s'élevaient de temps à autre quelques pins solitaires.

Au moment où ils gravissaient une chaîne peu élevée, ayant un bouquet de bois à leur gauche, David, qui était de quelques pas en avant de File-ton-Nœud et de Polyphème, aperçut, en tournant la tête, un cavalier qui sortait du bois derrière eux. En moins d'un instant, un second cavalier se montra, et avant que David eût pu donner l'alarme, ce cavalier, qui semblait être un Indien, se levant sur sa selle, lança son lasso qui, frappant juste au but, vint s'enrouler en sifflant autour de la tête et des épaules de File-ton-Nœud. David était aussitôt descendu de cheval; il prit son fusil et envoya une balle à l'Indien au moment où celui-ci repartait au galop. La balle, en frappant le cheval à la tête, l'arrêta presque sur place, et un instant après animal et cavalier roulaient ensemble; tandis que File-ton-Nœud, ne pouvant résister à l'impulsion inattendue du lasso, était lui-même jeté à bas de Paméla.

Polyphème, qui n'avait compris le péril qu'en entendant siffler le lasso, avait aussitôt mis pied à terre, et comme David se mettant à l'abri de son cheval, il envoya une balle à l'ennemi. Son fusil coucha par terre un de leurs agresseurs, un homme au teint bronzé, coiffé du sombrero mexicain. En un clin d'œil, ils remisèrent leurs chevaux derrière des rochers qui les protégeaient contre les coups de l'ennemi, et de là ils aperçurent quatre

hommes, qui avançaient sur eux au galop de charge. Polyphème et David se couchèrent à plat ventre et rechargèrent leurs armes. David tira le premier, mais sans succès. Quatre coups de fusil lui répondirent aussitôt, et les balles sifflèrent au-dessus de sa tête et de celle de Polyphème. Celui-ci tira à son tour : on aurait pu croire que la balle s'était partagée en quatre pour frapper chacun des bandits, car ils tournèrent bride aussitôt et se sauvèrent à fond de train.

Restés maîtres du terrain, ils quittèrent leur abri et se mirent à la recherche de File-ton-Nœud qui gisait toujours par terre les bras et le col embarrassés dans le lasso que Polyphème eut bientôt coupé avec son couteau. Ils relevèrent alors leur ami qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes. En ce moment, nouvelle alarme causée par un grand bruit de voix ; c'était une troupe de cavaliers qui accouraient à toute bride et semblaient venir du Sacramento. Pour le coup, nos trois voyageurs se croyaient perdus, lorsqu'ils reconnurent que les nouveaux venus étaient un parti de mineurs du placer qu'ils venaient de quitter, lesquels en entendant les coups de fusil s'étaient élancés à leur secours. David et Polyphème se rendirent compte alors de la fuite précipitée des voleurs ; c'était l'arrivée de ces défenseurs inattendus, bien plus que les coups de fusil de Polyphème qui avait causé leur déroute.

File-ton-Nœud se retrouva avec joie au milieu de ses

anciens malades; mais lui-même aurait eu bien besoin, dans cet instant, de l'admirable remède de la tante Cadiche, car il avait été renversé avec tant de violence qu'il n'était pas encore revenu à lui. Pendant qu'on lui faisait respirer des sels et qu'on le reconfortait par des toniques, David et Polyphème, désormais rassurés sur le sort de leur jeune ami, retrouvèrent le cheval de l'Indien; le lasso était encore attaché à la selle qu'ils s'approprièrent sans scrupule de conscience. Quant au cavalier, il avait pu se soustraire à toutes les recherches, quoiqu'il dût être dans un assez piteux état, car David avait vu que, dans leur chute, le cheval avait roulé sur lui. Le corps du brigand abattu par Polyphème gisait aussi par terre, ce n'était plus qu'un cadavre ; la balle avait traversé la poitrine et le cœur de part en part. Quelques mineurs, gens du pays, le reconnurent pour être l'un des soldats débandés de l'armée californienne, un bandit de la pire espèce, allié depuis quelque temps à une troupe de maraudeurs dont l'industrie s'exerçait à dépouiller les marchands, les mineurs et les rancheros qui passaient, sans être en force, à portée de leurs carabines. La bande avait quitté les parages de la côte, premier théâtre de ses exploits, pour venir chercher fortune dans le voisinage des mines, et, à en juger par ce que raconta un des mineurs, du nombre de vols commis depuis quelque temps dans le voisinage, leur campagne avait dû être très-productive.

Quand File-ton-Nœud fut tout-à-fait remis de son aven-

ture, la gaîté lui revint; il remercia les gens du placer et les assura qu'il n'oublierait jamais le service qu'ils venaient de lui rendre, ainsi qu'à ses deux amis. On lui répondit que c'était un prêté pour un rendu, et qu'on se trouvait trop heureux d'avoir pu venir au secours d'un illustre savant français qui avait si généreusement sauvé la vie à toute une colonie de mineurs. David et Polyphème purent juger en quelle estime particulière on tenait au placer le très-honorable (right honorable) docteur Fileton-Nœud. Tout leur fut offert, et l'on mit même à la disposition des voyageurs deux ou trois domestiques bien armés pour leur servir d'escorte jusqu'à San-Francisco

Les trois amis refusèrent toutes les offres qui leur furent faites, à l'exception d'une certaine quantité de cartouches acceptées avec reconnaissance; et, après l'échange de poignées de mains, les mineurs retournèrent au placer, et nos voyageurs, sans s'embarrasser cette fois de la douleur que leur faisait éprouver le frottement des lingots, se lancèrent au galop dans la direction de San-Francisco, où ils parvinrent au point du jour.

A SAN-FRANCISCO.

Le soleil inondait le golfe de ses rayons; Polyphème

qui venait pour la première fois à San-Francisco contemplait avec étonnement, du haut de la colline qui domine la ville, cette magnifique baie qui, de l'aveu même des Anglais, pourrait abriter toute la marine britannique (all the British navy). Les trois amis admiraient ces grandes falaises escarpées de couleur violâtre, ces dunes de sable mêlées de rochers épars et monstrueux, dont quelques-uns s'avancent de plusieurs centaines de mètres dans la mer, granitiques géants qui semblent les sentinelles avancées de San-Francisco, et dont les blanchâtres sommets apparaissent de loin à l'œil ravi du navigateur comme les phares de la terre promise.

Quand ils eurent promené pendant quelques instants leurs regards sur cette nature puissante et capricieuse, sur ce paysage large et profond, ils pénétrèrent dans la ville encore silencieuse et s'arrêtèrent devant une mauvaise auberge, dont la porte et les fenêtres ouvertes laissaient voir à l'intérieur quatre murs dénudés, un garde-manger désert et un foyer éteint. A la rigueur, la posada de San-Pablo (on voit qu'il s'agit d'une auberge espagnole) aurait pu passer pour le temple de la Famine.

Les trois amis demandèrent à l'hôtelier, qui se faisait appeler don Jose , sous le prétexte qu'il était cousin de la reine d'Espagne et par conséquent d'une incontestable noblesse, s'il était possible d'avoir une chambre et s'il avait de la place pour remiser trois chevaux.

Don Jose, qui fumait tranquillement son cigaretto,

releva la tête à cette interrogation et répondit sans se déranger :

— Ma maison et *mes* écuries sont à la disposition de leurs excellences.

— Il nous appelle excellences, dit tout bas File-ton-Nœud à David, voilà un titre qui nous vaudra dix piastres de plus sur la note.

Les voyageurs descendirent de cheval et reconnurent avec stupéfaction que les écuries de don Jose se composaient d'une espèce de hangar ouvert, dans lequel il n'y avait ni ratelier, ni paille, ni litière, ni rien, en un mot, de ce qui constitue une écurie dans toutes les parties du globe.

File-ton-Nœud voulut faire quelques observations ; mais, sur un signe de David, qui vit bien qu'il n'y avait rien à obtenir de plus, il se contint et se contenta d'attacher Paméla à l'un des anneaux en fer scellés dans le mur.

Quand leurs montures furent en sûreté, nos trois amis ne poussèrent pas l'audace du paradoxe jusqu'à manifester la prétention qu'on leur servît à déjeuner ; ils comprirent que don Jose était trop bon gentilhomme pour s'abaisser à faire la moindre cuisine. Don Jose, en effet, prêtait son feu et son fourneau aux voyageurs qui apportaient avec eux des comestibles, mais pour rien au monde il ne se fût occupé des vulgaires détails du service ; ce fier descendant de Pizarre (c'était encore une de ses pré-

entions) consentait bien à louer sa salle et ses ustensiles le cuisine moyennant une piécette d'argent, mais il n'eût pas passé une assiette à l'un de ses hôtes pour un doublon.

Des hôtes mexicains tel est le caractère.

Quand les trois amis furent enfermés dans une misérable chambre, située à l'étage supérieur, David exposa le plan qu'il y avait à suivre.

—Je vais d'abord aller acheter un sac pour y placer nos lingots ; après quoi, File-ton-Nœud et moi, nous irons par la ville pour louer une maison, car nous ne pouvons pas rester longtemps dans cette auberge où l'on est encore plus dénué de tout que dans la clairière. Pendant ce temps-là, Polyphème restera ici pour veiller sur le magot.

Quand David eut accompli son acquisition, chacun s'empressa de jeter dans le sac le contenu de ses pantalons.

—Il y a au moins pour soixante mille francs d'or, dit File-ton-Nœud en promenant un regard amoureux sur les lingots.

— Soixante mille francs, répondit David avec dédain, qu'est-ce que c'est que ça pour des hommes qui possèdent une mine de millions ? C'est tout au plus la dépense d'un voyage à San-Francisco.

— Comme tu y vas, interrompit Polyphème.

— Oh ! continua David, ne crains rien ; je ne veux pas faire la noce : il s'agit de changer une partie de cet or en outils, en vivres, en tout ce qu'il faut, en un mot, pour pouvoir travailler promptement et tranquillement à la mine ; je ne reviendrai plus ici dorénavant que lorsque je serai assez riche pour accomplir mon projet.

Après ces paroles, prononcées d'un ton décidé, David et File-ton-Nœud emplirent leurs poches de cailloux d'or et sortirent pour aller à la recherche d'une maison, pendant que Polyphème, passé à l'état de dragon des vieilles légendes, gardait le sac aux lingots.

Ils eurent bientôt trouvé ce qu'ils cherchaient : ce qui manquait à cette époque à San-Francisco et à Monterey, ce n'étaient pas les maisons, mais les habitants ; les deux Parisiens firent prix avec un propriétaire et lui payèrent d'avance la location à l'aide d'un de leurs précieux cailloux.

Celui-ci tira de sa poche une pierre de touche (depuis la découverte de l'or la pierre de touche était devenue un objet indispensable), frotta sur la pierre siliceuse la pépite qui laissa une trace jaune, et sans pousser plus loin son investigation, il empocha le lingot de l'air d'un homme qui vient de conclure un excellent marché.

— C'est une affaire faite, dit-il.

David lui répondit qu'ils viendraient s'installer dans le

courant de la journée ; puis il se dirigea du côté du port avec File-ton-Nœud.

Un brick caboteur, chargé de marchandises, avait jeté l'ancre depuis quelques jours ; les deux amis se rendirent à bord, et se procurèrent, outre les ustensiles dont ils avaient besoin pour le travail de la mine, des hamacs de toile, des moustiquaires de gaze, des souliers, des selles, des vestes de flanelle blanche, des pantalons de coutil, des chemises, des ceintures, ou *bandas* en soie, pour retenir le pantalon, des couvertures de laine, des *alfagoras,* ou bissacs de fil qu'on attache derrière la selle, et dans lesquels on met les provisions. Ils achetèrent aussi des fusils, des pistolets, des couteaux longs, enfin tout ce dont ils pensaient avoir besoin. Leur équipement complet pouvait rivaliser avec celui des plus riches mineurs ; trois énormes caisses suffisaient à peine à contenir les objets qu'ils venaient d'échanger contre une faible partie des pépites qu'ils avaient prises dans la pensée de cette acquisition. Au moment où ils allaient quitter le navire, le patron leur demanda s'ils avaient encore beaucoup de lingots comme ceux qu'ils venaient de lui donner en échange de la marchandise.

— Oui, il nous en reste quelques-uns, répondit File-ton-Nœud.

— Voulez-vous les troquer contre de la monnaie blanche? dit le patron, qui songeait à réaliser un beau bénéfice.

— Ça dépend, répondit David, qui devina l'intention de son interlocuteur.

— Donnez, dit le patron. Voici des balances, nous allons peser vos cailloux, et nous estimerons la somme d'après le poids, déduction faite du quartz qui entre bien pour un tiers dans la composition de vos lingots.

Les pépites furent pesées l'une après l'autre.

— Il y a là-dedans beaucoup de fragments pierreux, reprit le patron en faisant sauter un des morceaux aurifères dans le creux de sa main. Je veux n'avoir jamais d'autre habitation que le ventre d'un requin, si tout ce que vous avez là vaut plus de cinq cents piastres.

— Oh ! s'écria File-ton-Nœud, qui ne pouvait supposer qu'une si petite quantité d'or pût représenter une somme si élevée.

David comprit, au contraire, à l'air faussement dédaigneux du négociateur, que les pépites valaient trois fois davantage, il fit signe à File-ton-Nœud de modérer son enthousiasme, et, s'adressant au patron :

— Nous ferons marché ailleurs, dit-il.

— Je vous en donne six cents piastres, répondit le patron.

— Allons donc, vous plaisantez, mon vieux.

— Sept cents.

— Mille, s'écria David, ou il n'y a rien de fait.

— Mille piastres! repartit celui-ci, mais vous ne savez donc pas que cela fait plus de six mille francs, argent de France?

— Et vous ne savez donc pas, répondit David sur le même ton, qu'il y a dans tout cela pour plus de dix mille francs d'or, monnaie universelle?

— En voulez-vous huit cents piastres?

— Mille, pas un *tlaco* de moins, et vous me donnerez par-dessus le marché un paquet de *puros* de Havane.

Le patron se débattit encore pendant quelques instants et le marché fut conclu.

Quatre hommes de l'équipage portèrent les malles à la nouvelle maison; après quoi, David et File-ton-Nœud revinrent chercher Polyphème à l'hôtellerie de San-Pablo.

— Mon cher ami, dit File-ton-Nœud en jetant au milieu de la chambre sa sacoche de piastres, nous avions bêtement estimé nos cailloux à une soixante de mille francs, cela vaut plus du double.

Quand ils lui eurent raconté leurs acquisitions de la matinée, ils se disposèrent à payer leur hôtelier gentilhomme de la dépense qu'ils n'avaient pas faite chez lui, et à transporter les lingots dans leur nouvelle habitation.

Polyphème mit le sac sur ses épaules. David alla détacher les chevaux, et File-ton-Nœud donna généreuse-

ment cinq piastres à don Jose, qui les ensevelit avec indifférence dans les profondeurs de son gousset.

File-ton-Nœud, qui était toujours généreux, lui offrit en outre un des cigares que venait de leur donner le patron du bâtiment.

A la vue du cigare, les yeux de l'hôtelier mexicain s'illuminèrent, il s'en saisit précipitamment, l'examina, le flaira, et s'écria en donnant tous les signes de la plus vive satisfaction :

— Un puro! un vrai puro de Havane! Ah! excellence, c'est le plus beau cadeau que j'ai jamais reçu; voilà plus de vingt ans qu'il ne m'est arrivé d'en fumer un seul. Cher petit puro, ajoutait-il en le respirant, et en se livrant à toutes sortes de démonstrations extravagantes, quelle bonne journée va passer, grâce à toi, don Jose y Perrazo y Morillo y Quirino y Uriago y Nasario y Baradero.

File-ton-Nœud avait rejoint ses deux amis, pendant que l'hôtelier débitait sans respirer la litanie de ses noms. Il ne pouvait assez admirer le caractère de cet homme, que la vue de l'or ne faisait pas sourciller, et qui s'enthousiasmait à l'aspect d'un cigare.

La maison qu'ils avaient louée était spacieuse et assez bien disposée, elle ne brillait pas précisément par l'ameublement, quelques chaises et une table constituaient le luxe des chambres, dont les murs étaient détrempés à la chaux ; c'était cependant une des maisons les plus bel-

les de San-Francisco, dont les habitants, surtout avant la conquête des Américains, ne connaissaient pas les plus élémentaires notions du confortable.

Ils commencèrent par donner à manger à leurs chevaux, puis ensuite ils examinèrent avec une joie naïve les objets qu'ils avaient achetés au port. File-ton-Nœud ne se contint plus à la vue de tant de richesses; il se dépouilla immédiatement de ses vieux vêtements, endossa un pantalon de toile, une veste de nankin, chaussa des escarpins, et remplaça son couvre-chef bossué, écrasé, défiguré, par un élégant chapeau de paille de planteur; en un instant la chrysalide du Sacramento se transforma en un brillant papillon.

— Plus que ça de genre! s'écria-t-il, en portant les deux mains à son gilet, si je ne *fais* pas une Californienne aujourd'hui, j'aurai du malheur.

David, séduit par la bonne façon de File-ton-Nœud, s'empressa de suivre son exemple.

Quant à Polyphème qui pensait au solide, il ajourna ses projets de toilette et se prépara à faire la cuisine.

David et File-ton-Nœud, enchantés de se voir si magnifiquement vêtus, attendaient avec impatience que le déjeuner fût prêt, pour aller ensuite faire un tour par la ville; File-ton-Nœud, qui ne pouvait rester en place, se prélassait de chambre en chambre, essayant des poses, risquant quelques gestes hasardés et contrefaisant les dandies qu'il avait autrefois aperçus sur les boulevards

parisiens ; il montrait à David comment il se présenterait dans un salon quand il irait dans *la haute*, comment il saluerait, comment il donnerait la main aux dames, le tout entremêlé d'entrechats et d'expressions d'un pittoresque échevelé.

— Grenouille, va ! dit Polyphème, qui pour le moment s'occupait à éplucher des pommes de terre, je parie qu'avant longtemps ça sera aristocrate.

— Jamais ! dit File-ton-Nœud en continuant ses pirouettes, on est millionnaire, mais on a mangé de la vache enragée dans son bas-âge, et on s'en souviendra.

— A la bonne heure, mon garçon, ajouta le forgeron, quand la fortune vient à nous, il ne faut pas la rudoyer, mais ça ne fait jamais de mal de la partager avec les autres.

— On se conformera à la consigne, vieux prédicateur, répondit File-ton-Nœud ; puis, s'arrêtant tout-à-coup au milieu de sa répétition de belles manières, il dit à David :

— Et John Marshall, à qui nous devons cent quatre-vingt-dix-sept piastres, si nous nous donnions le plaisir d'aller le rembourser pendant que Polyphème prépare le festin ?

— Ça va, dit David.

Et ils se rendirent aussitôt au *boarding-house* de l'Américain.

LA RENCONTRE.

La position de John Marshall avait subi quelques modifications depuis le jour où les deux Parisiens avaient déserté le placer du San-Joaquin. L'hôtelier s'était bercé de la trompeuse espérance d'exploiter sur une vaste échelle le lavage de la poudre d'or, et, à cet effet, dès les premiers jours où le bruit des merveilles aurifères s'était répandu dans le pays, il avait embauché un assez grand nombre d'ouvriers et d'Indiens qui devaient travailler exclusivement pour lui; mais peu à peu tout son monde l'avait abandonné. John, demeuré seul, n'avait trouvé d'autre moyen pour continuer à récolter de l'or, que de vendre à ses anciens journaliers des instruments et des outils dont il avait fait une ample provision.

Jugeant par ce premier essai que le commerce d'échange était presqu'aussi productif que l'exploitation des mines, il élargit le cadre de sa spécialité et courut de placer en placer, vendant au poids de l'or de la farine de maïs, du bœuf séché, du rhum et de l'eau-de-vie. Il avait ainsi réalisé d'assez honnêtes bénéfices sans s'exposer aux rudes fatigues des mineurs.

Cependant, John Marshall n'était pas content. Il poursuivait toujours la pensée de faire une fortune considérable

en quelques jours. Les nouvelles qui lui parvenaient de droite et de gauche sur le bonheur de certains individus qui, en peu de temps, avaient amassé des sommes fabuleuses, entretenaient dans son esprit le désir de rejouer à cette bourse du placer. Ce jour-là, il était plus tourmenté que de coutume, il venait d'apprendre que trois cavaliers étaient arrivés le matin à San-Francisco, et, chose inouïe, avaient payé toutes leurs emplettes avec des lingots d'un volume extraordinaire, tandis que jusque-là les mineurs les plus heureux n'avaient rapporté des placers que de la poudre d'or et quelques pépites en mince quantité.

Surexcité par les bruits qui circulaient déjà sur les prodigieuses richesses des trois étrangers, John roulait dans sa tête un nouveau plan pour la reconstitution d'un placer, lorsque les deux amis se présentèrent lestes et pimpants sur le seuil de son hôtellerie.

L'Américain, qui ne s'attendait à rien moins qu'à leur visite, les contempla pendant quelques secondes comme s'il cherchait à fixer un souvenir; puis il s'écria tout-à-coup :

— Dieu me pardonne, ce sont mes charpentiers !

— De qui parlez-vous, John, dit File-ton-Nœud en jouant les façons du gentilhomme, vous croyez encore à cette vieille plaisanterie, mon garçon. Apprenez que nous avons voulu nous amuser de vous un instant : nous ne sommes pas des charpentiers, mais d'honnêtes millionnaires qui venons vous demander si vous avez été assez heureux pour faire terminer votre hangar.

— Ah ! vous êtes millionnaires ! s'écria Marshall en appuyant sur chacun de ces mots ; à d'autres, mes lurons, vous ne m'y prendrez pas : si ce que vous dites était vrai, vous m'auriez déjà payé les cent quatre-vingt-dix-sept piastres que vous me devez.

— N'est-ce que cela, John, dit File-ton-Nœud en jetant sur la table une gigantesque bourse qui contenait de quatre à cinq cents piastres, fouillez dans ceci, mon ami, et prenez ce qui vous revient.

La façon dédaigneuse avec laquelle File-ton-Nœud avait laissé tomber la bourse frappa Marshall de stupeur ; il compta les cent quatre-vingt-dix-sept piastres et remit le reste de l'argent à File-ton-Nœud, qui lui dit avec le plus magnifique sang-froid :

— Est-ce que James n'est plus à votre service, John ?

— Pardon, votre honneur, répondit machinalement l'hôte foudroyé de la superbe insolence de son interlocuteur, et il appela le garçon du *boarding-house*.

— Tiens, mon ami, lui dit File-ton-Nœud en lui mettant dans la main une poignée de piastres, voilà pour boire à la santé du seigneur David et à la mienne.

James reçut l'argent d'un air hébété.

— Ah çà, dit John de plus en plus étonné ; c'est donc vous qui êtes arrivés ce matin à San-Francisco, et qui avez été acheter toute la cargaison d'un navire marchand ?

— Cela pourrait bien être, répondit David.

— C'est donc vous, continua l'hôte qui avez des sacs de lingots?

— En voulez-vous un échantillon, John? dit File-ton-Nœud en lui donnant une de ses pépites.

— De l'or pur ! s'écria Marshall qui contemplait le lingot, le retournait et le faisait miroiter au soleil. De l'or comme je n'en ai jamais vu, tant il est resplendissant. Mais vous avez donc trouvé un rocher d'or?

— Mieux que cela, répondit froidement David.

— Nous avons découvert, dit File-ton-Nœud, une rivière qui roule des masses de cailloux semblables à celui-là : on n'a qu'à se baisser et à remplir ses poches ; mais on a beau faire, on ne ramasse pas plus d'un million par jour.

— Que dites-vous là, votre honneur? répondit John qui ne savait plus que croire de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait ; vous vous moquez de la crédulité d'un pauvre hôtelier.

— Impossible de ramasser plus d'un million par jour, répondit imperturbablement File-ton-Nœud.

— Ce que vous dit le seigneur File-ton-Nœud est de la plus grande exactitude, dit David.

— Pardonnez, dit John qui voulait apitoyer les deux Parisiens, si un pauvre hôtelier qui a perdu toute sa fortune dans ces derniers temps demande à vos seigneuries comment elles ont fait pour découvrir tous ces trésors.

— C'est notre secret, dit David, et nous ne le disons pas à tout le monde.

— Mais à un pauvre hôtelier...

— Nous verrons plus tard, interrompit File-ton-Nœud.

Les regards de John brillèrent comme des escarboucles, puis, feignant tout-à-coup de s'être oublié, il s'écria :

— Mais à quoi pensai-je de laisser ainsi attendre vos seigneuries? la vue de ce lingot m'a tourné la cervelle. James! s'écria-t-il, Patrick, Wilberforce! toutes les casseroles sur le feu, toutes les broches en l'air, et le meilleur vin sur la table. Allons, à l'ouvrage, mes drôles, et ne faites pas attendre le déjeuner de leurs excellences.

— A qui en avez-vous, John? demanda David; nous venons vous voir, mais nous ne déjeunons pas ici.

— Leurs seigneuries ne déjeunent pas chez moi, s'écria Marshall en jouant l'étonnement; leurs seigneuries ne dînent pas chez moi, ne soupent pas chez moi, ne couchent pas chez moi, mais vous voulez donc que John Marshall, de la province Maryland, la patrie du tabac jaune, soit à tout jamais déshonoré!

— Écoutez donc, lui dit tranquillement File-ton-Nœud, vous êtes un peu cher.

— Vous nous avez même pas mal étrillés la dernière fois, ajouta David.

— Cent quatre-vingt-dix-sept piastres ! continua File-ton-Nœud.

— Et nous n'avions pas encore découvert la rivière aux lingots, dit David en éclatant de rire à l'aspect de la figure rembrunie de John Marshall.

— Allons, c'est fini, dit l'hôte ; je vois bien que je suis perdu dans votre esprit... C'est ce maudit hangar qui en est cause.

— Oui, dit File-ton-Nœud, j'avoue que le hangar vous a fait du tort ; mais à tout péché miséricorde. Comme nous nous souvenons de votre dîner, nous ne vous gardons pas rancune de votre note. Aussi, quand nous retournerons à la rivière aux cailloux d'or, nous penserons à vous.

— Vous m'emmènerez ? s'écria l'hôte.

— Nous vous emmènerons.

— Bien vrai ?

— Ah çà, John, est-ce que vous nous prenez pour des hôteliers de San-Francisco, que vous croyez à un piége ?

— Non, excellence, non, répondit Marshall ; mais la joie... le plaisir.... le bonheur de vous voir... Enfin, croyez que je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

— A bientôt ! ajouta File-ton-Nœud, nous viendrons vous avertir de vous tenir prêt la veille de notre départ.

Et ils sortirent de l'hôtellerie.

— Hé ! votre honneur ! cria John, qui courut après File-ton-Nœud ; et votre pépite que vous oubliez...

— Gardez-la , John , répondit celui-ci ; cela paiera les intérêts des cent quatre-vingt-dix-sept piastres.

L'hôte se confondait en remercîments , en salutations, et se disposait à prendre congé de ses deux visiteurs , lorsque David, qui suivait depuis quelques instants du regard une litière dans laquelle il avait à peine entrevu une jeune femme cachée derrière des rideaux verts , lui demanda quelle était la belle Californienne qui se promenait de si bonne heure.

— Ce n'est point une dame de Californie, votre honneur, répondit Marshall , c'est la perle des deux Amériques, miss Anna Lawrence , la nièce du gouverneur, le commodore Parker.

— Miss Anna Lawrence ! s'était écrié David qui était devenu pâle d'émotion.

— Vous la connaissez, votre honneur ? dit John Marshall.

— Ne vous trompez-vous pas ? reprit David ; vous avez bien dit miss Anna Lawrence ?

— Miss Anna Lawrence, la fille de M. Lawrence, négociant à Mexico.

— Et depuis quand est-elle ici ?

— Depuis quinze jours, votre honneur.

— Miss Anna ! miss Anna ! répéta David en joignant les mains.

— Contiens-toi, lui dit en français File-ton-Nœud.

David, rappelé à la raison, salua l'hôte et partit brusquement, suivi de File-ton-Nœud, qui, pour ne pas troubler l'ivresse de son ami, ne lui adressa pas une parole.

En effet, le cœur de David débordait. Il ne pouvait comprendre comment miss Anna se trouvait à San-Francisco, mais il remerciait le ciel du fond de son âme de lui avoir fait rencontrer la femme qui vivait dans sa pensée, souvenir éternel, la jeune fille qui se penchait chaque nuit dans ses rêves, l'ange adoré du cottage Hamilton.

Lorsqu'ils entrèrent dans leur maison, Polyphème, qui avait préparé le déjeuner, et disposé la table sur laquelle fumait un magnifique rosbeef flanqué de pommes de terre, attendait avec impatience ses deux amis.

— Arrivez donc ! leur cria-t-il ; voyez quel beau coup d'œil !

Polyphème portait encore son costume de la mine.

— Est-ce que tu vas garder éternellement tes vieilles loques ? lui demanda David.

— Faut-il pas que je me mette en mirliflor pour te faire la pâtée ? répondit celui-ci.

— Il ne s'agit pas non plus de faire la cuisine ; un

mme comme toi n'est pas un marmiton, reprit David; n ne nous empêche d'avoir des cuisiniers.

— Des cuisiniers ! s'écria Polyphème, étonné du ton e prenait David, pourquoi pas des valets de chambre bas de soie?

— Eh bien ! après..... répondit celui-ci, quand nous rions des domestiques en livrée, est-ce que nous ne mmes pas riches? est-ce que nous devons thésauriser liarder comme des bourgeois? Nous sommes mis une façon dégoûtante, continua-t-il en jetant un up d'œil dédaigneux sur ses nouveaux vêtements, i'il trouvait superbes une heure auparavant. Des ntalons de coutil, des vestes de nankin, qu'est-e que c'est que ça? Je veux que nous portions les habits s plus riches, nom de nom ! je veux des domestiques n culotte rouge, avec un galon d'or à leurs chapeaux et es bottes à retroussis jaunes; je veux des chevaux e sang, des mules de prix, des palanquins dorés... out le tremblement... Et il se mit à sauter autour de la hambre.

— Ça va, dit File-ton-Nœud, qui fut immédiatement à l'unisson de l'enthousiasme de son ami. Nous aurons les chasseurs grands comme des cathédrales, et des grooms de deux pieds de haut; s'ils ont plus de deux pieds et plus de six ans, à la réforme! Nous aurons des nègres, des esclaves; combien ça coûte-t-il, un esclave? j'en veux un, et je l'appellerai Anaxagoras; il paraît qu'ils

ont tous des noms dans ce genre-là : Anaxagoras, apportez les bottes à ce maître ! Ça sera un peu bon genre.

Et en disant ces mots, il exécutait des entrechats qui surpassaient de beaucoup les gambades de David.

Polyphème les regardait, les bras croisés, et il se demandait si les deux Parisiens n'étaient pas devenus fous.

— Sur quelle herbe ont marché ces gaillards-là ? dit-il tout haut.

— Sur l'herbe d'une belle dame, reprit File-ton-Nœud. David a retrouvé son archiduchesse ; et voilà !

— Il fallait donc le dire tout de suite, s'écria Polyphème, qui, se laissant aller à la joie générale, risqua une pirouette qui fit gémir le plancher.

— Ainsi, c'est convenu, reprit David ; à partir d'aujourd'hui, grand train, guides à quatre chevaux. Nous montons une maison, nous recevons, nous allons dans le monde, c'est indispensable. Nous serons ouvriers à la mine, et gentlemen à San-Francisco.

— S'il le faut absolument, et pourvu que cette mascarade-là ne dure pas longtemps... répondit Polyphème.

— Rapporte-t'en à moi ; et maintenant, à table ! servons-nous pour la dernière fois ; demain, nous aurons des laquais qui nous verseront à boire.

— Vive la vie ! s'écria File-ton-Nœud, en attaquant le rosbeef.

AU PRÉSIDIO.

David, stimulé par la vue de miss Anna Lawrence, et ne voulant pas se présenter à elle sous l'aspect de l'ancien ouvrier charpentier, mais sous les dehors d'un homme qui avait fait fortune et qui par conséquent pouvait, sans témérité, aspirer à sa main, s'occupa immédiatement de monter sur un grand pied la maison de San-Francisco. Il se procura des domestiques, acheta des litières magnifiques, et commanda au confectionneur Peterson des habillements complets pour lui et pour ses amis; puis il se montra hardiment à toutes les promenades, dans l'espérance de rencontrer miss Anna.

Au bout de quelques jours, il ne fut question dans toute la ville que du luxe des trois amis; on débitait sur leur compte mille histoires extraordinaires. John Marshall, qui se berçait de l'espoir de suivre les heureux aventuriers à la rivière aux cailloux d'or, racontait à qui voulait l'entendre qu'ils avaient des tonnes de lingots et qu'ils étaient assez riches pour acheter à beaux deniers comptants la haute et la basse Californie. Les trois amis étaient devenus les lions de San-Francisco; les femmes qui, dans tous les pays, aiment le merveilleux, ne parlaient plus que des trois cavaliers français et décochaient à leur adresse leurs

plus aimables sourires, leurs œillades les plus assassines; des hommes qu'ils ne connaissaient pas, les saluaient jusqu'à terre quand ils passaient au Prado, emportés sur des mules fringantes et superbement caparaçonnées; mais, au milieu de ce bruit, de ce luxe et de cet éclat, David était triste, car, depuis le jour de son arrivée, il n'avait plus une seule fois rencontré, dans toutes ses courses et ses promenades, la seule femme pour laquelle il faisait toutes ces folies, miss Anna Lawrence.

Un matin, ils étaient réunis tous trois en conseil et se creusaient la tête pour trouver un moyen ingénieux de parvenir jusqu'à miss Anna, lorsqu'un domestique vint annoncer à File-ton-Nœud que quelqu'un demandait à lui parler.

Il passa au parloir, et là il apprit que le gouverneur priait le docteur français de se rendre au présidio le plus tôt possible.

Depuis que ses malades du placer lui avaient fait une si grande réputation de savoir et d'habileté, grâce au spécifique souverain de la tante Cadiche, File-ton-Nœud avait pris au sérieux son rôle d'Esculape, il ne doutait plus qu'il ne fût un médecin très-distingué, ou plutôt en sa qualité de sceptique gamin, il professait un dédain si profond pour l'art de la médecine qu'il se croyait aussi capable que le premier licencié venu. Comme depuis Molière, l'art médical a fait d'incontestables progrès et que les professeurs de la Faculté ne sont plus obligés d'éter-

uer du latin à chacune de leurs phrases, File-ton-Nœud, evenu docteur par circonstance, se disait avec raison ue, dans un cas grave, il s'en tirerait toujours par un ilence éloquent ; il répondit donc qu'il était aux ordres le son excellence, et que dans un quart-d'heure il se-ait chez le commodore. Puis, sans rien dire à ses deux mis, il fit préparer la plus riche litière, s'habilla en noir les pieds à la tête pour se donner une apparence plus doctorale, et escorté de deux laquais flamboyants, il se fit conduire au présidio.

Le présidio est un vaste bâtiment en ruines : sous la domination mexicaine, il servait de palais au gouverneur ; il est situé en face du fort qui, avant l'époque de la conquête de l'armée américaine, se composait d'une simple batterie en fer à cheval, percée de seize embrasures construites en briques et armées de trois pièces de fer hors de service, ainsi que de deux couleuvrines de seize montées sur des affûts à moitié pourris. L'abandon de ce fort était tel, que les gens des chaloupes mouillées sur la plage auraient pu emporter, à l'insu des habitants, les canons, qu'on pouvait faire rouler en bas de la falaise très-facile à gravir. Pour donner une idée exacte de l'état d'abandon dans lequel le gouvernement mexicain laissait ses possessions, nous ne citerons que le trait suivant :

En 1845, nous ne savons plus quel commodore américain, passant en vue de San-Francisco, eut la fantaisie

de saluer le fort d'un coup de canon; cependant, avant d'accomplir cet acte de haute courtoisie maritime, il fit demander au gouverneur si le fort lui rendrait son salut. Le gouverneur était très-embarrassé, et envoyait à tous les diables le trop poli officier américain, car il n'osait lui avouer qu'il n'y avait pas une pincée de poudre dans le fort ni à San-Francisco. Pourtant, il fut bien forcé, en face de la demande du commodore, d'exposer l'état de la situation. Le commodore s'empressa d'envoyer au gouverneur une livre de poudre, et, certain désormais qu'on lui rendrait son salut, il tira son coup de canon; mais il attendit vainement une demi-heure, une heure même, le fort de San-Francisco continuait à rester muet comme un poisson.

Piqué au vif de ce manque de procédés, le commodore fit mettre une nouvelle embarcation à la mer, avec ordre d'ordonner qu'on lui rendît son salut sur-le-champ. Alors, il apprit que, sur les cinq soldats mexicains, composant toute la garnison du fort, pas un seul ne savait comment s'y prendre pour charger un canon. Le commodore, après avoir ri avec son équipage, se vit contraint, pour qu'il ne fût pas dit que le pavillon américain avait reçu une insulte, d'envoyer au fort de San-Francisco deux canonniers de son bord, lesquels parvinrent enfin à mettre une pièce en état, et rendirent le salut. L'honneur était sauf; mais depuis cette époque jusqu'au jour de la conquête, jamais il ne prit fantaisie à un offi-

cier américain de faire saluer son pavillon par le fort de San-Francisco.

Tout avait pris une autre face avec les nouveaux possesseurs, les affûts jetés à la mer avaient été remplacés par une batterie véritablement digne de ce nom ; le présidio qui servait aussi d'habitation au gouverneur américain avait été restauré, et, bien que la fièvre de l'or causât quelques désertions parmi les soldats de l'armée d'occupation, la garnison de San-Francisco présentait un aspect formidable, si on la comparait surtout à la garnison dérisoire qu'y entretenait jadis la sérénissime république mexicaine.

File-ton-Nœud, qui avait vu dans l'invitation du gouverneur un moyen providentiel de rendre service à son ami David, se présenta au présidio avec cette fière assurance qui avait fait la moitié de son succès au placer.

Lorsque le jeune docteur fit son entrée dans la cour d'honneur, le commodore gouverneur était au balcon avec son fils, M. Edward Parker, que nous connaissons déjà.

— A qui est ce splendide palanquin, mon père? demanda M. Edward; je n'en ai pas encore vu d'aussi brillant depuis que je suis à San-Francisco.

Pendant qu'il était occupé à examiner la magnifique livrée du nouvel arrivant, un domestique annonça le docteur français, et File-ton-Nœud parut à la porte de la salle.

M. Edward enchâssa son lorgnon dans l'orbite de son œil gauche pour contempler le triomphant docteur qui avait un train de duc et pair des trois royaumes, pendant que le commodore faisait quelques pas au-devant du jeune homme.

— C'est vous, monsieur, lui dit le gouverneur avec étonnement, qui êtes ce célèbre médecin dont on m'a tant vanté les talents? vous êtes bien jeune.

— Quel âge me donne donc votre excellence? dit File-ton-Nœud avec le plus imperturbable sang-*froid*.

— Vous paraissez avoir vingt ans tout au plus, répondit M. Edward, et ce que je vous dis là, monsieur le docteur, ne doit pas vous désobliger, car je suis pour les jeunes médecins; mais seulement je me demande à quel âge vous avez pu être reçu *in docto corpore*.

— Je vous étonnerai bien, repartit gravement File-ton-Nœud; quand je vous aurai dit que j'ai trente-deux ans passés.

— Trente-deux ans? cela n'est pas possible! s'écria M. Edward.

— Rien n'est plus vrai pourtant. Si je parais *si jeune*, cela tient à la vie calme et réglée que j'ai toujours menée, et puis aussi à un certain élixir de ma composition qui répand sur la physionomie une fraîcheur juvénile. Regardez-moi bien, et sous cet aspect rose et en apparence enfantin, vous trouverez les traces de quelques *rides pré-*

oces qui ne se manifestent que dans la maturité de âge.

— Si cela est ainsi, s'écria M. Edward, vous avez là, locteur, un admirable élixir dont vous devriez bien me rendre la recette.

— Vendre! répondit dédaigneusement File-ton-Nœud, ce n'est pas l'appât du gain qui peut me séduire. Je m'empresserai de vous l'offrir, pour peu que vous y teniez. Mais, ajouta-t-il, avec une certaine impertinence qui allait à son rôle de médecin, pourriez-vous me dire la raison pour laquelle vous m'avez envoyé chercher?

— Voici de quoi il s'agit, monsieur le docteur, répondit le commodore: ma nièce est en proie, depuis quelque temps, à une maladie de langueur, à laquelle la science ne comprend rien. Le docteur Templeton y a complétement perdu son latin.

— Je suis toujours sûr de n'y pas perdre le mien, pensa à part soi File-ton-Nœud.

— Son état, continua le commodore, sans nous inspirer des inquiétudes sérieuses, nous chagrine beaucoup; je voudrais bien la voir guérie avant son mariage; mon fils est à la veille de l'épouser... et...

— Ah! interrompit File-ton-Nœud, qui ne put retenir cette exclamation.

— Oui, monsieur, dit M. Edward, et je vous serais personnellement reconnaissant si vous pouviez chasser

tous les diables bleus qui troublent le cerveau de ma cousine.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour répondre à votre confiance, répondit File-ton-Nœud en s'inclinant.

— Veuillez donc me suivre, dit le commodore. Et il introduisit le jeune docteur dans l'appartement de miss Anna, qui était négligemment étendue sur une ottomane

Après la présentation obligée, le commodore se retira.

File-ton-Nœud, à qui David avait raconté son histoire, et qui savait par conséquent l'éloignement de miss Anna pour son cousin, crut comprendre au premier aspect la cause de la maladie de la jeune miss.

— Mademoiselle, dit-il, après lui avoir tâté le pouls pour obéir au précepte élémentaire de son art, l'honorable M. Templeton vous a assuré que vous étiez très-malade, n'est-il pas vrai?

— Oui, monsieur.

— Et à ce sujet, il vous a accablée d'ordonnances...

— Que je n'ai pas suivies, interrompit en riant la jeune fille, et je dois vous déclarer, monsieur le docteur, que je suis bien décidée à n'en suivre aucune.

— C'est ce que nous verrons, répondit File-ton-Nœud sur le même ton.

— Je vous préviens tout d'abord que je ne crois ni aux médecins ni à la médecine.

— C'est comme moi, continua File-ton-Nœud.

— Comment, monsieur, vous médecin, vous ne croyez pas à votre art?

— Permettez, répondit le novice docteur, qui s'empressa de réparer l'imprudence de son aveu, je ne crois pas à une certaine médecine, et pour vous prouver que la mienne est supérieure à celle de M. Templeton, je vous dirai tout de suite, si vous le voulez, le nom de votre maladie.

— Quel est-il?

— L'ennui.

La jeune fille ne répondit pas.

— Ai-je deviné?

— Cela pourrait bien être, docteur; mais vous n'êtes guère plus avancé que M. Templeton, car il ne suffit pas de savoir le nom de la maladie, il faut guérir la malade.

— Attendez, reprit File-ton-Nœud, si vous ne croyez pas à ma science comme médecin, vous croirez peut-être à mon habileté comme sorcier. Je vous vois pour la première fois, et cependant, si vous voulez me permettre de vous parler franchement, je vous dirai peut-être de certaines choses qui vous surprendront fort.

— Que me direz-vous donc?

— Puis-je parler sans crainte?

— Parlez, répondit la jeune miss, qui trouvait son nouveau docteur bien plus amusant que le respectable M. Templeton.

— Commençons par le commencement, dit File-ton-

Nœud, qui s'était assis à quelques pas devant miss Anna. Votre maladie tient à plusieurs causes : d'abord nous allons nous marier.

— Je vous préviens que ce que vous me dites là n'est pas extraordinaire, docteur ; mon oncle vous a fait part de ses projets, et...

— C'est vrai, interrompit File-ton-Nœud, mais ce qu'il ne m'a pas dit, c'est que miss Anna Lawrence aimerait presque autant ne pas se marier que d'épouser son cousin M. Edward.

La jeune fille demeura interdite, puis elle dit gaiement :

— Oh ! mon Dieu, j'ai répété tant de fois cela à mon cousin, qu'il peut bien vous l'avoir confié dans un moment de dépit expansif.

— C'est une de ces confidences qu'on ne fait jamais, miss; mais je n'ai pas fini, ajouta-t-il.

— J'écoute, dit la jeune fille.

— Eh bien ! continua File-ton-Nœud, n'y aurait-il pas aussi dans un petit coin de notre cerveau quelque souvenir ?...

— Vous êtes en défaut, je ne connais ici personne que mon cousin...

— Ici ; mais avant de venir à San-Francisco ?

— J'étais à Mexico.

— Et vous n'avez jamais été ailleurs ? Voyons... cherchons bien... A New-York, par exemple ?

Miss Anna leva sur File-ton-Nœud un regard étonné, puis elle ajouta aussitôt en baissant les yeux :

— Que voulez-vous dire, monsieur le docteur?

— Puisque ma conversation vous contrarie, je me tairai, répondit File-ton-Nœud.

Il se fit quelques instants de silence ; mais la jeune fille se radoucissant tout-à-coup, lui dit :

— Je ne puis vous empêcher de parler, docteur.

— Ce que j'en fais, miss, c'est dans l'intérêt de votre guérison ; je cherche, j'interroge, je suppose. Je me demande si, à New-York ou ailleurs, vous n'auriez pas rencontré un brave jeune homme, dont l'amour vrai, le dévouement profond... sans bornes... Mais encore une fois, miss, tout cela, je vous le répète, n'est qu'une supposition.

Le sein de la jeune fille, fréquemment soulevé et abaissé, trahissait une vive émotion.

— Admettons, pour un instant, que tout cela soit vrai, dit miss Anna, qui se mit à jouer avec son éventail pour se donner une contenance.

— Oh ! si cela était vrai, répondit File-ton-Nœud, nous aurions trouvé le principe de la maladie, et alors il y aurait tout espoir de guérison.

— J'admets toujours votre admirable supposition, docteur, mais si le jeune homme se trouvait placé dans une situation telle qu'il ne pût jamais aspirer à la main de celle qu'il aime.

— Ce serait profondément triste, répondit File-ton-Nœud ; mais je veux croire qu'à force de résolution, de courage et peut-être de bonheur il aura surmonté tous les obstacles. Qui sait, miss, il est peut-être millionnaire à l'heure où je vous parle.

— Docteur, dit la jeune fille en se levant tout-à-coup, vous en savez plus que vous n'en voulez dire.

— Je n'ai pas besoin d'être sorcier, continua tranquillement File-ton-Nœud, pour ajouter qu'il n'a voulu être riche que pour vous et qu'il ne vit que pour miss Anna.

Et il sortit précipitamment, laissant la jeune fille plongée dans la stupéfaction et dans le ravissement.

— Eh bien? docteur, demanda le commodore lorsque File-ton-Nœud rentra dans le salon.

—Miss Anna Lawrence est guérie, excellence ; ce n'était rien du tout... je lui ai fait prendre une petite pincée d'une certaine poudre, et le mal a disparu.

En effet, au moment où File-ton-Nœud se retirait, miss Anna, qui se soutenait à peine une heure auparavant, accourut, l'air resplendissant, et se jeta dans les bras de son oncle.

— Décidément, ce jeune médecin est prodigieux, pensa le commodore.

LA SOIRÉE.

Il est nécessaire d'expliquer au lecteur comment miss Anna Lawrence se trouvait à San-Francisco.

Le père de miss Anna, riche négociant établi à Mexico, entretenait un immense commerce dans toutes les principales villes des États de l'Union. La multiplicité et l'étendue de ses affaires le contraignaient à mener, bien malgré lui, une vie nomade. Il était plus souvent à New-York, à Philadelphie et à Baltimore qu'au Mexique, et il soupirait après l'instant où il pourrait passer une vieillesse tranquille auprès de sa fille, qui n'avait plus sa mère depuis quelques années, et qu'il confiait pendant ses fréquentes absences à la garde d'une vieille gouvernante. A son dernier voyage dans le nord, M. Lawrence avait conduit sa fille à New-York, chez son beau-frère M. Hamilton, puis il avait pris le cours de ses excursions commerciales à travers l'Amérique. Après un séjour de trois mois au cottage Hamilton, miss Anna était repartie pour Mexico, où elle devait retrouver M. Lawrence.

Mais elle ne trouva qu'une lettre de son père qui lui disait de se rendre à San-Francisco, chez son oncle le commodore Parker, et d'attendre là son retour. M. Law-

rence terminait sa lettre en engageant sa fille à accepter l'alliance que lui proposait son cousin M. Edward.

La jeune fille, qui était depuis longtemps habituée aux fréquentes disparitions de son père, ne fut point étonnée de ne pas le rencontrer à Mexico, mais la tristesse qui s'exhalait de la lettre de M. Lawrence, jointe à la recommandation qui lui était faite d'épouser M. Edward, lui donna à songer; elle interrogea, elle surprit certains mots échappés aux gens qui l'entouraient, et elle acquit la certitude qu'un grand désastre avait frappé son père. En effet, M. Lawrence était ruiné.

La jeune fille était arrivée triste et malade à San-Francisco : ce qui la chagrinait, ce n'était pas la perte de sa fortune, mais la douleur que devait éprouver son père, dont l'inflexible probité avait sans doute été obligée de plier sous le poids de ses nombreux engagements; c'était aussi ce mariage qu'elle avait presque repoussé quand elle était riche, et qu'elle allait contracter dans des circonstances telles que son prétendu aurait peut-être le droit de supposer qu'elle n'obéissait qu'à une pensée d'intérêt personnel, et cependant, jamais M. Edward ne s'était montré plus empressé auprès de sa cousine, jamais il n'avait manifesté une plus vive impatience de devenir son époux.

Faut-il le dire aussi? Son cousin lui avait tant de fois rappelé en termes amers l'aventure du cottage Hamilton, nous voulons parler de la promesse sans conséquence

faite par miss Anna à l'ouvrier charpentier, que la jeune fille s'était peu à peu habituée à évoquer le souvenir de cet instant où David, le cœur oppressé, laissait éclater dans la tristesse de son regard, dans le tremblement de sa voix, l'aveu d'un amour franc et naïf. M. Edward, au lieu de laisser prudemment cet incident dans l'ombre, avait mis tant d'opiniâtreté, pour piquer sa cousine, à faire ressortir tout ce qu'il y avait de grotesque dans la prétention de l'ouvrier, que celle-ci, par esprit de contradiction d'abord, s'était crue obligée de prendre la défense de David; puis, à force de chercher des arguments en faveur de sa cause, elle avait fini par songer que l'homme qui avait eu le courage, dans la position inférieure où il se trouvait, de vaincre sa timidité au point de lui faire une pareille demande, devait avoir quelque vaste projet dans la tête, et qu'il aurait la volonté de l'accomplir. Quelquefois il lui semblait que cet homme, qu'elle avait laissé à New-York pauvre, isolé, allait tout-à-coup surgir riche et puissant; elle sentait qu'elle était le but, la conquête que poursuivait à toute heure, à tout instant un lutteur en quelque sorte inconnu. Elle se comparait à ces princesses des contes féeriques, pour lesquelles les chevaliers allaient courir les aventures; et cette idée, pénétrant chaque jour plus avant dans son âme, lui apparaissait comme un poétique souvenir, sinon comme une espérance, à travers les tristesses et les ennuis du présent.

C'était dans une de ces contemplations silencieuses qui constituaient en partie la maladie à laquelle le vénérable M. Templeton ne comprenait rien, que File-ton-Nœud s'était présenté à la jeune miss, sous l'apparence d'un très-habile docteur.

File-ton-Nœud était revenu magistralement porté dans son palanquin, et distribuant sur sa route des saluts à droite et à gauche, ainsi qu'il convenait à un si célèbre personnage. Aussitôt qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il s'élança de sa litière, et fut en trois bonds dans la chambre de David, qui marchait à grands pas, Polyphème ayant été se promener avec Calicot.

— Victoire sur toute la ligne ! s'écria File-ton-Nœud, sans prendre le temps de respirer.

— Qu'y a-t-il? demanda David.

— Je l'ai vue, je lui ai parlé; elle est plus belle que les anges du paradis.

— Explique-toi donc, dit David qui ne comprenait rien aux exclamations de son ami.

— Je te dis que j'ai vu miss Anna Lawrence.

— Tu as vu miss Anna?

— Elle-même. J'arrive du présidio où le docteur File-ton-Nœud a été reçu comme un sauveur.

— Comment! tu as osé continuer chez le gouverneur cette plaisanterie ridicule ?

— Il appelle cela une plaisanterie, dit froidement File-ton-Nœud; mais, malheureux! apprends donc que sans

moi tu serais resté une année entière à San-Francisco sans trouver le moyen de parler à miss Anna. C'est grâce au docteur File-ton-Nœud que miss Anna n'épousera pas son cousin M. Edward, un grand sec d'Américain qu'il suffirait de tremper dans du soufre pour en faire une allumette magnifique. Qui est-ce qui a tâté le pouls à miss Anna? c'est le docteur File-ton-Nœud. Qui est-ce qui lui a rappelé un certain souvenir qui l'a fait rougir et rêver? c'est le docteur File-ton-Nœud. Qui est-ce qui s'est aperçu que miss Anna aimait ce gredin de David? c'est encore cet imbécile de File-ton-Nœud.

— Est-ce possible! s'écria David.

— N'en parlons plus, répondit File-ton-Nœud, j'ai eu tort.

— Parle donc, dis-moi ce qui s'est passé.

— Non, à partir de ce jour, je jette le froc médical aux orties... Je suis File-ton-Nœud purement et simplement, et pas du tout docteur.

— Tu as donc résolu de me faire mourir d'impatience?

— Ah! File-ton-Nœud est une oie, un bélitre, un crétin. Eh bien! cherchez-en un autre, de messager boiteux.

— Voyons, mon cher ami, mon petit File-ton-Nœud, monsieur le docteur, dit David.

— Me voilà légitimé! s'écria File-ton-Nœud; ce dernier mot me désarme: je consens à te dire la chose; ouvre l'oreille.

Et il lui raconta mot pour mot ce qui s'était passé au présidio.

David fit recommencer deux ou trois fois son récit à File-ton-Nœud, qui, fort ignorant des choses du cœur, trouvait que l'amoureux est un être absurde et profondément inintelligent.

— Tout cela, lui dit David, ne résout pas la difficulté de l'entrevue. Comment verrai-je miss Anna?

— Tu la verras ce soir. Au moment où je quittais le gouverneur, il m'a invité à sa soirée et m'a prié de lui présenter mes deux amis.

— Bien vrai? s'écria David.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Ainsi, sois aimable et insinuant; souffle la belle sous les yeux de M. Edward, il y va de l'honneur de la charpente.

— Je la verrai donc ce soir! murmurait David.

Puis il ajouta tristement :

— Mais à quoi sert de la revoir, puisqu'elle va se marier?...

— Avec toi, si tu sais t'y prendre, interrompit File-ton-Nœud. Que te manque-t-il maintenant? n'es-tu pas riche? y a-t-il un banquier de la Chaussée-d'Antin qui ait ta fortune? Tu peux prétendre à la main d'une archiduchesse, et miss Anna, après tout, n'est que la fille d'un ouvrier. Ainsi, de l'audace, mon petit, les femmes aiment ça ; tu la vois, tu pousses ta pointe, elle t'écoute en faisant des petites mines, tu l'épouses et tu lui flanques des millions

dans son tablier, ça la flatte; après quoi, nous la conduisons à Paris dans un carrosse à quatre chevaux, domestiques par devant, domestiques par derrière, et vingt francs aux postillons pour faire claquer leur fouet; une entrée triomphale et qui fera du bruit.

En ce moment, Polyphème rentra.

— Vite à la besogne! lui cria File-ton-Nœud, lessive générale des pieds à la tête, nous allons ce soir chez le commodore, une mise décente est de rigueur.

— Un sacrifice à la patrie, mon vieux, lui dit David; il s'agit d'endosser un habit noir.

— Des bottes vernies et un lorgnon, ajouta File-ton-Nœud.

— Je fais tout ce que je peux pour m'habituer à votre nouvelle manière de vivre, dit Polyphème, mais ça ne prend pas; tous ces escogriffes de valets, tous vos palanquins, tout votre luxe me gêne; si ça continuait longtemps comme ça, je regretterais presque de n'être plus sauvage. Allez sans moi chez le gouverneur, je resterai ici avec Calicot, à fumer ma pipe.

— Mais tu es annoncé, lui dit File-ton-Nœud.

— Tu diras que je suis malade.

David et File-ton-Nœud insistèrent encore auprès de leur ami, celui-ci résista à toutes les supplications.

— Je n'ai pas de propension aux belles manières, comme vous, leur disait-il, je vous compromettrais. Que David réussisse, c'est tout ce que je demande.

Le soir, les deux Parisiens se firent transporter au présidio.

Il y avait foule chez le gouverneur, ce qui leur permit de pénétrer dans le salon sans être remarqués. File-ton-Nœud conduisit son ami vers M. Parker, et le lui présenta.

— Et la jeune malade? demanda File-ton-Nœud après les compliments d'usage.

— Elle va déjà beaucoup mieux, docteur, répondit le commodore. C'est une cure merveilleuse. Mais elle est ici ; tenez, elle parle en ce moment avec une de ses amies.

Miss Anna était assise sur une causeuse dans un coin du salon.

M. Edward jouait au wisth dans une pièce voisine.

File-ton-Nœud profita d'un moment où la jeune fille était seule pour s'approcher d'elle.

— Souffrez-vous encore? lui dit-il en lui prenant la main, selon la mode américaine.

— Ah! c'est vous, docteur, répondit la jeune fille en levant sur lui ses beaux yeux noirs. Je vous attendais...

— Vous m'attendiez?...

— Sans doute ; ce que vous m'avez dit ce matin est si extraordinaire, que j'ai bien le droit de vous demander une explication.

— Seriez-vous fâchée du résultat de la consultation?

— Je n'ai point à m'expliquer à ce sujet; j'avoue seulement que j'en suis étonnée.

— Je vous étonnerais bien davantage, si vous vouliez me permettre de reprendre la conversation au point où nous l'avons laissée ce matin?

— Où en étions-nous donc, docteur? dit la jeune fille en souriant.

— Au moment où le jeune homme, qui a eu l'audace, bien pardonnable, d'aimer une jeune fille, revient après avoir accompli la première partie de son projet, c'est-à-dire après avoir fait une immense fortune.

— Mais il n'est pas encore revenu, comme vous le prétendez, dit miss Anna d'un air mutin.

— Regardez dans cette glace, lui dit File-ton-Nœud.

La jeune fille tourna machinalement la tête vers une glace de côté qui reflétait l'image de David placé à quelques pas derrière elle, et elle poussa un cri étouffé.

— A toi de faire le reste, dit File-ton-Nœud, qui s'était levé et était allé auprès de David.

Miss Anna avait reporté ses regards de l'image de David sur David lui-même; elle demeura un instant comme frappée de stupeur à l'aspect de la métamorphose qui s'était opérée dans toute la personne de l'ancien ouvrier.

David, en effet, portait son nouveau costume avec tant d'aisance, il avait une tenue tellement irréprochable, que le plus sévère dandy n'eût pu trouver rien à reprendre dans cette mise, à la fois simple et élégante.

— Mademoiselle, dit David en s'approchant de la jeune fille, un an ne s'est pas écoulé depuis la promesse que vous m'avez faite, et pourtant on m'a dit que vous alliez vous marier.

Miss Anna rougit et pâlit tour à tour; puis, se remettant peu à peu :

— Tant que la cérémonie n'est pas faite, dit-elle avec enjouement, je suis toujours dans les limites de ma promesse.

— C'est que lorsque je vous ai fait cette demande, continua David, encouragé par la réponse de miss Anna, j'avais un but; j'avais entendu dire que, dans votre pays, la fortune comblait toutes les distances, et je m'étais promis de faire fortune dans l'espace d'un an, ou de mourir à la peine; aujourd'hui, miss, le ciel a exaucé une partie de mes vœux : je suis riche, très-riche!

— Et vous voilà heureux, sans doute?

— Non, miss, cette fortune n'a été dans ma pensée qu'un moyen; avant d'avoir mis le pied au cottage Hamilton, je n'avais jamais songé à la richesse.

Miss Anna baissa les yeux.

— Eh bien! monsieur, ajouta-t-elle, pendant que le sort vous favorisait, il frappait ma famille d'un rude coup;

trois faillites successives faisaient perdre à mon père le fruit de trente années de travail.

— Votre père est ruiné, miss? s'écria David ; où est-il? En dix jours, je peux le faire aussi riche, plus riche qu'il n'était avant la perte de sa fortune. Ah! c'est le ciel qui m'a envoyé vers vous.

Il y avait dans l'expression de David tant d'amour en prononçant ces derniers mots, que la jeune fille en fut profondément touchée.

— J'ignore où est mon père, répondit miss Anna ; ce que je sais bien, c'est qu'il est occupé à tâcher de rétablir sa fortune pour satisfaire aux engagements qu'il a contractés, et pour lesquels il a obtenu un délai.

— Miss Anna, dit David, promettez-moi que dans le cas où votre père ne serait pas assez heureux pour réussir, vous me préviendrez à temps.

— Mais, monsieur, répondit la jeune fille, vous prendriez peut-être un engagement téméraire, je ne connais pas le chiffre des obligations de mon père...

— Fallût-il dix millions, je les ai, interrompit David, qui comprenait pour la première fois toute la puissance de l'or.

Miss Anna était restée stupéfaite.

— Faites-moi cette nouvelle promesse, ajouta David, et je vous dégage de l'autre.

La jeune fille sentit tout ce qu'il y avait de noble dans

cette parole. David devenu riche ne voulait pas qu'elle se crût liée par un service rendu.

Elle arrêta un regard tendre et profond sur le jeune homme, et lui dit :

— Je vous jure que je ne m'appellerai jamais mistriss Parker.

A ces mots, David crut voir le ciel s'entr'ouvrir.

— Que ne puis-je me jeter à vos pieds et vous adorer ! lui dit-il.

En ce moment, M. Edward s'avançait avec File-ton-Nœud.

— J'ai eu un bonheur insolent ce soir, dit-il à sa cousine ; figurez-vous qu'en un rien de temps j'ai gagné cent piastres au docteur.

— Vous êtes toujours heureux, répondit la jeune fille avec ironie.

— Permettez-moi, dit File-ton-Nœud au jeune dandy, de vous présenter un de mes amis, M. David de Paris, à qui il a pris fantaisie de venir se promener comme tout le monde en Californie.

M. Edward abrita son œil droit derrière son lorgnon, et salua David, qui s'inclina de son côté.

— Monsieur ne joue pas? demanda M. Edward.

— Non, dit File-ton-Nœud... c'est un garçon très-malheureux...

— Au jeu, j'aime à croire, ajouta M. Edward avec fatuité.

Miss Anna ne put retenir un éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc ce soir, Anna? dit le jeune Parker, vous êtes bien joyeuse. Je vois avec plaisir que votre maladie mélancolique vous a abandonnée.

— Grâce à moi, dit File-ton-Nœud ; et, se retournant vers la jeune fille : — Croirez-vous dorénavant aux mécins?

— Oui, docteur, répondit miss Anna, je suis tout-à-fait convertie à votre art.

LE LINGOT.

Dans les jours qui suivirent la soirée du présidio, miss Anna qui, depuis quelque temps, se tenait enfermée chez elle, se mit à fréquenter les promenades, et se montra chaque jour au Prado au moment où défilait la procession de palanquins, ces équipages de l'Amérique du Sud. Dans ce pays où se sont conservées les galantes habitudes de la vieille Espagne, la vie des riches Mexicains se partage entre l'amour et le jeu, entre le tripot et le boudoir..A la promenade, les cavaliers viennent causer avec les dames en se tenant à la portière du palanquin; c'est là que se nouent les intrigues, que se donnent les

rendez-vous, que se déroulent ces romans du cœur qui sont la sérieuse occupation des nations tropicales; c'est là que les uns viennent pour voir, les autres pour être vus, tous pour courir la bague des aventures dans ce carrousel de l'amour, de la jeunesse et de la beauté.

David rencontrait donc chaque jour miss Anna à l'heure de la promenade, et les deux amants bâtissaient en commun l'édifice de leurs espérances : c'était de part et d'autre les rêves les plus charmants pour l'avenir; ils faisaient des projets de voyage à travers l'Europe. Miss Anna, âme romanesque, adorait les excursions lointaines, les émotions de la vie agitée et le spectacle des soleils levants sur les grandes routes; David était amoureux, c'est dire qu'il adoptait avec enthousiasme toutes les pensées de la jeune fille. Ils n'attendaient plus, pour réaliser toutes ces merveilles, que le moment où miss Anna pourrait enfin connaître l'endroit où était son père pour lui faire part de sa nouvelle résolution, et obtenir son consentement.

Un jour, miss Anna apporta d'excellentes nouvelles : le matin même le commodore avait reçu une lettre de M. Lawrence, il était à cinquante milles tout au plus, occupé à recueillir de l'or, et il avait la plus grande espérance de refaire sa fortune en peu de temps. La jeune fille raconta aussi à David qu'elle avait déclaré à son cousin qu'elle était résolue à ne pas l'épouser; M. Edward, après avoir laissé exhaler son désespoir, s'était décidé à

quitter San-Francisco, et se proposait de rejoindre son régiment, en garnison à Philadelphie, par le premier vaisseau qui ferait voile vers le nord.

— Il ne nous reste donc plus qu'à aller trouver mon père, ajouta miss Anna.

David était au comble de l'ivresse; cependant, comme il fallait qu'aidé de ses deux amis il tirât des flancs du rocher assez d'or pour n'avoir plus besoin de rester en Californie; comme il voulait des millions pour la femme qu'il aimait, il fut convenu qu'il s'absenterait pendant quinze jours, et qu'au bout de ce temps il viendrait chercher miss Anna pour aller trouver M. Lawrence.

Les deux amants se séparèrent, après avoir échangé chacun un anneau, selon l'habitude américaine.

David revint à la maison, heureux et fier de toucher enfin au moment suprême de sa destinée. Cette femme qu'il avait vue au cottage Hamilton, et qui avait occupé tous ses instants, elle allait être à lui! Quelquefois il croyait rêver, tant son bonheur dépassait toutes les espérances qu'il avait osé concevoir dans le silence de sa pensée.

— Assez de vie élégante comme ça, dit-il à ses deux amis en se dépouillant de son costume de ville; nous allons retourner à la mine.

— Enfin! s'écria Polyphème que la vie de San-Francisco avait considérablement ennuyé; nous allons donc être débarrassés de nos domestiques, de notre train d'en-

fer ; nous allons redevenir des ouvriers, de braves garçons de mineurs qui n'ont pas besoin de tant de façons pour vivre. Nous allons donc travailler ; les mains me démangent : depuis que je suis ici, je ne sais plus que faire de mes deux bras.

— Eh bien ! tu seras satisfait, car il va falloir piocher, et rudement.

File-ton-Nœud, très-accessible aux douceurs de la vie élégante, parut au premier abord beaucoup moins enchanté que son compagnon.

— Et miss Anna, tu la laisses donc aux ongles de M. Edward ? dit-il à David.

— Ne crains rien, répondit celui-ci ; toutes les précautions sont prises. Accordez-moi encore l'un et l'autre quinze jours de travail, et je ne vous demanderai plus rien.

— Va pour un mois, s'il le faut ! s'écria File-ton-Nœud. Du moment que tu as ton plan, on va se remettre à l'ouvrage ; nous referons les grands seigneurs plus tard.

Immédiatement, les domestiques furent congédiés, six mules furent chargées d'instruments, de bagages et de vivres, et, le soir venu, les trois aventuriers, armés chacun d'un excellent fusil à deux coups et d'un long couteau de chasse, se disposèrent à reprendre le chemin de la source du Sacramento.

Au moment de partir, File-ton-Nœud dessina à la

haie sur la porte de la maison un immense bonomme, dont les deux mains élevées à la hauteur du nez présentaient le geste narquois si familier aux gamins de aris.

— Que diable fais-tu là? demanda David, qui ne comrenait rien à cette rage de caricature.

— C'est une image à l'intention de John Marshall : 'ai été l'avertir tout-à-l'heure que nous partions denain matin pour la rivière aux cailloux d'or, il est lans l'enchantement, le brave hôtelier ; je lui ai dit le venir nous prendre au lever du soleil ; le geste expresif de ce bonhomme lui indiquera le chemin que nous avons pris.

Quand le dessin fut convenablement esquissé, les trois amis se mirent en route. Ils ne commirent plus cette fois l'imprudence de se lancer à travers le pays ; mais ils suivirent tout le cours du Sacramento, échelonné dans presque toute sa longueur de factionnaires des placers : de cette façon ils parvinrent le lendemain sans encombre au lieu de leur destination.

Rien n'était changé : les broussailles qui cachaient l'entrée de la mine n'avaient pas été remuées ; tout était dans le même état que le jour où ils étaient partis pour San-Francisco.

Les outils neufs furent déballés sur-le-champ, et les trois amis se remirent à l'œuvre.

Les nouveaux instruments qu'ils avaient achetés à

San-Francisco abrégeaient de beaucoup leur travail : ils faisaient plus de besogne en un jour que naguère en une semaine; l'ardeur qu'ils déployaient à l'envi prouvait que File-ton-Nœud lui-même ne s'était pas laissé amollir par les délices de la Capoue californienne.

Afin de se trouver prêt au jour qu'il avait fixé à miss Anna, David avait proposé de distribuer à chacun une partie de la tâche; il travaillait dans l'intérieur de la mine à l'extraction du minerai aurifère, Polyphème, plus fort que ses deux camarades, transportait, de la mine à la charpente, dans un sac de cuir, les fragments détachés du rocher, et File-ton-Nœud était plus spécialement chargé du lavage des pépites et de leur encaissement dans des tonneaux qu'ils avaient transportés à dos de mulet de San-Francisco.

Le travail s'opérait avec une telle facilité d'une part, et une telle ardeur de l'autre, qu'au bout d'une semaine ils avaient déjà obtenu des résultats considérables : le soir, quand fatigués par une préoccupation sans relâche, ils contemplaient leurs richesses, ils se laissaient aller à des transports de joie qui tenaient du délire ; les barils s'emplissaient, et en face de tout cet or amoncelé dont la valeur était incalculable, il n'était pas un rêve devant lequel pût reculer l'imagination la moins enthousiaste. Quant à File-ton-Nœud, qui avait jadis admiré avec le plus grand étonnement le palais de Versailles, il construisait dans son esprit des échafaudages babyloniens, tellement dis-

oportionnés, que la demeure de Louis XIV ne lui ap-
ıraissait plus dans le lointain de ses souvenirs que
ımme une misérable bicoque.

— Quels phalanstères je vais élever quand je serai de
:tour en France! disait-il. D'abord, j'achète la plaine
aint-Denis; ça ne vaut pas plus de trois à quatre mil-
ons, une bêtise! j'appelle à moi les architectes, les ma-
ons, les serruriers, les ébénistes, les artistes, toute la
outique. Je leur dis : Mes amis, il s'agit de me bâtir
ne ville qui ne se composera que d'une maison; mais il
aut me faire ça en marbre, tout ce qu'il y a de plus cossu;
es murs en marbre, des cours en marbre, des écuries
n marbre; et puis, je flanquerai là-dedans tous les pau-
res avec cent mille francs de rente à chacun. En voilà
lu socialisme! Le dimanche, j'inviterai cent mille hom-
nes à déjeuner au Champ-de-Mars. Si le gouvernement
ı'est pas content, je lui donnerai mon adresse, et nous
:auserons un peu.

— Oui, répondait Polyphème, avec tout cela il y a
quelque chose à faire; tout cet or, appliqué en guise
d'onguent, pourrait guérir bien des blessures.

David ne songeait qu'au présent; il était tout entier
à son amour, et il ne voyait rien au-delà de miss Law-
rence.

Un jour, que David venait de faire sauter une certaine
taine partie du rocher, il aperçut tout-à-coup, en suivant
les contours du filon, un immense bloc doré qui reluisait

dans l'ombre comme un soleil; il appela ses amis pour leur faire part de sa découverte : vérification faite, il se trouva que c'était, en effet, un gigantesque fragment aurifère. L'apparition de ce lingot cyclopéen fut salué, par les trois amis, par des hourras d'enthousiasme.

— Vous m'avez proposé, dit David, de faire ma part d'abord; eh bien! détachons ce lingot, et je ne vous demanderai plus rien pour moi.

Les trois mineurs se mirent à l'ouvrage et travaillèrent toute la journée à déraciner le bloc d'or qui était enclavé dans le rocher; comme David avait manifesté le désir qu'il ne fût pas brisé par morceaux, le travail devenait beaucoup plus difficile, car il fallait pratiquer une excavation circulaire qui permît d'extraire d'un seul coup la masse aurifère.

A la fin du jour le travail n'était pas achevé.

David, impatient d'avoir raison de ce lingot, qui constituait à lui seul une fortune considérable, n'abandonna le travail qu'avec peine, et, toute la nuit, il vit l'énorme pépite dans ses rêves.

Quand il se réveilla, il ne faisait pas jour; il se leva et se rendit à la mine pendant que ses deux amis dormaient encore.

— C'est pour moi que je travaille, pensait-il; il est juste que je me donne un peu plus de mal que les autres.

Il se remit donc à attaquer le bloc avec une ardeur qui

tenait de la rage : il secouait de ses deux bras nerveux la partie saillante du fragment, mais le bloc résistait à ses rudes embrassements ; alors, il reprenait sa pioche, frappait sur le rocher et essayait encore d'ébranler le lingot.

A un moment, il crut entendre un bruit semblable à celui que ferait une pioche frappée de l'autre côté du rocher.

Il écouta, mais il n'entendit plus rien.

Enfin, après plusieurs heures de travail, il sentit que le lingot commençait à céder quand il l'attirait vers lui ; mais, par un effet bizarre dont il ne se rendait pas compte, il lui semblait aussi qu'à de certains instants il s'enfonçait plus avant dans le rocher, comme s'il eût été tiré en sens contraire.

— Voilà un singulier phénomène, pensa-t-il.

Il examina encore avec attention, pour voir si le même fait se reproduirait, mais le lingot resta immobile.

— Allons, je suis fou ce matin, se dit-il, je crois entendre le bruit d'une pioche, je crois voir remuer ce lingot...

Mais, à ce moment même, le fragment aurifère s'agita de nouveau dans des oscillations répétées.

David, qui se croyait le jouet d'une hallucination, réunit toutes ses forces, étreignit le bloc, et, le secouant pendant plusieurs minutes, parvint enfin à le détacher du rocher.

Le fragment aurifère roula dans la grotte.

Tout-à-coup un homme se précipita par l'ouverture, laissée béante par l'extraction du bloc.

David crut voir un fantôme s'élancer des profondeurs du rocher.

— C'est à moi ! s'écria l'inconnu.

Ces mots rappelèrent David à la réalité.

— Non, c'est à moi ! répondit-il avec fureur.

— Rends-moi mon trésor !

— C'est le mien !

A ce moment, David reçut un coup de pioche qui lui fracassa l'épaule.

Alors, une lutte s'engagea dans l'ombre, car l'inconnu, en se précipitant dans la grotte, avait renversé la lanterne; lutte terrible, lutte atroce; le fer des pioches, frappé l'un contre l'autre, lançait des étincelles. Bientôt les deux lutteurs se prirent corps à corps, s'enlacèrent, roulèrent ensemble sur le sable; puis un soupir s'échappa de la poitrine de l'un des combattants; il était mort. C'était l'inconnu.

David n'eut pas plutôt compris qu'il venait de tuer un homme que l'ivresse de la fureur se dissipa sur-le-champ; il sentit des gouttes de sueur froide glisser sur son front; son premier soin fut de retrouver sa lanterne; mais, en cherchant à tâtons, il lui arrivait de poser la main sur le front de sa victime inondée de sang... Ses cheveux se dressaient sur sa tête; il se croyait en proie à un cauche-

mar... il voulait appeler ses camarades, mais sa voix ne pouvait sortir de son gosier. Enfin, il retrouva la lanterne, la ralluma et l'approcha du visage de l'inconnu.

Horreur ! c'était Tom l'Américain !...

LE RETOUR.

A l'aspect de cet homme qui s'était montré si généreux envers lui, à qui il devait sa fortune et son bonheur, David était atterré.

Il le secoua pour voir s'il ne respirait pas encore, se mit à genoux et le souleva dans ses bras pour le rappeler à la vie ; mais l'Américain avait rendu le dernier soupir.

David se sentait défaillir auprès de ce cadavre encore palpitant, il pleurait, appelait Tom et se frappait la poitrine en accusant le ciel de son malheur.

— Tom, Tom ! s'écriait-il dans ses embrassements insensés, reviens à toi, tu seras riche, j'ai des millions, je te les donnerai tous; ils t'appartiennent d'ailleurs. Tom, mon bienfaiteur, mon ami, il n'est pas possible que je l'aie tué; non, David n'est pas un assassin. Tom ! Tom !...

Les yeux ouverts du cadavre semblaient regarder David d'un air menaçant.

Cette vue le glaça d'horreur; il se leva tout-à-coup, en laissant tomber le cadavre dont le poids rendit un son mat et lugubre, et il se mit à courir à travers la grotte en proie au plus affreux désespoir.

— Je l'ai tué, disait-il; pauvre Tom, pauvre Tom!

— Tom, Tom! répéta une voix qui sembla sortir des profondeurs de la voûte.

— On a parlé! s'écria David.

Et il prêta l'oreille, mais il n'entendit plus rien que les battements de sa poitrine.

— Non, je m'étais trompé, dit-il, il n'y a que moi ici, et... Tom

— Tom! répéta la même voix.

— Cette fois, j'ai bien entendu, on m'a vu commettre mon crime... Oui, c'est moi qui suis l'assassin de Tom, mon bienfaiteur; me voilà, s'écria-t-il, venez me prendre, le meurtrier, c'est moi. Et il s'affaissa auprès du cadavre; il était évanoui.

Ce qu'il avait pris pour une voix humaine n'était que l'écho de la voûte.

Le lecteur comprendra comment Tom et David s'étaient rencontrés dans la grotte. Tom, après son naufrage, s'était dirigé vers la source du Sacramento, mais il y était arrivé par la vallée opposée à celle où travaillaient les trois ouvriers, et qui était séparée de l'autre val-

e par une immense colline. Comme les jalons avaient té plantés de chaque côté de la colline, Tom avait attaué le rocher d'un côté, pendant que les trois amis l'atıquaient de l'autre. La paroi granitique, dans laquelle tait enchâssé le lingot, séparait en quelque sorte la voûte n deux parties.

David était resté évanoui pendant une demi-heure à ›eu près; la fraîcheur du sable, sur lequel il était étendu, e rappela au sentiment de la vie.

Il regarda autour de lui pour s'assurer s'il n'y avait personne dans la grotte : ses regards ne rencontrèrent que le cadavre de Tom.

A cet aspect, tout son corps frissonna, il fut sur le point de retomber encore; mais le souvenir de miss Anna lui donna de l'énergie, et il résolut de faire disparaître la trace de ce crime involontaire.

Il s'arma de sa pioche, creusa une fosse dans un des coins de la grotte et y ensevelit le cadavre qu'il recouvrit de sable.

Quand cette funèbre opération fut achevée, il s'essuya le visage tout inondé de sueur froide, se lava les mains pour effacer la trace du sang, et sortit du rocher après avoir jeté vers l'endroit où était enterré Tom un dernier regard d'effroi, comme s'il eût craint que le cadavre ne se levât tout-à-coup de sa couche funéraire.

Le jour commençait à poindre : le soleil s'élançait de son lit de vapeur et secouait déjà sa crinière dorée; les

oiseaux chantaient sur les arbres, la vallée exhalait tous ses parfums, et David s'étonnait de cette radieuse sérénité de la nature quand la mort était dans son cœur.

Lorsqu'il revint à la charpente, pâle, défait, vieilli de plusieurs années en une heure, ses deux amis venaient de se réveiller.

— Voilà le scélérat! s'écria File-ton-Nœud.

— Scélérat! répondit David en pâlissant. Que veux-tu dire?

— Eh bien! on ne peut donc plus plaisanter, répliqua Polyphème. Oui, tu es un scélérat! tu aurais dû nous éveiller au lieu d'aller travailler tout seul... car je parie que tu viens de la mine...

— Oui, répondit tristement David.

— Comme tu es pâle, demanda File-ton-Nœud; te sentirais-tu malade?

— J'ai lutté pendant longtemps pour détacher le lingot; mais cela ne sera rien...

— Couche-toi, lui dit Polyphème; pendant ce temps-là nous irons à notre tour travailler à la mine.

— A la mine, répondit David.... il n'y a plus rien à faire... pour aujourd'hui du moins; nous repartons pour San-Francisco, j'ai promis à miss Anna d'être de retour demain.

— Et le lingot, on le laissera donc?

— Nous le trouverons plus tard; n'avons-nous pas assez de tous ceux qui sont ici?

— Allons, je vois que tu es mal disposé ce matin, reprit Polyphème ; couche-toi et tâche de dormir un peu, pendant que File-ton-Nœud et moi nous allons faire les préparatifs de départ.

David suivit le conseil de son ami.

— Faut-il confectionner le spécifique de la mère Cadiche ? s'écria File-ton-Nœud. Tu sais que le docteur n'est pas loin.

Mais, voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à dérider le front de leur camarade, Polyphème et File-ton-Nœud sortirent de la baraque.

David, épuisé par la fatigue et les terribles émotions qu'il venait d'éprouver, ne tarda pas à céder à un sommeil lourd et fiévreux.

Quand il se réveilla, tout était préparé pour le départ ; les chevaux étaient prêts et les mules étaient chargées des barils et des sacs de cuir remplis de lingots.

— Je comprends ton malaise de ce matin, lui dit File-ton-Nœud, tu étais épuisé par le travail. Aller s'acharner tout seul après ce lingot, ça n'est pas raisonnable.

— Vous avez donc été à la mine ?

— Sans doute, et nous avons emballé le moëllon d'or avec les autres cailloux. C'est un petit bijou qui fera un bel effet dans la corbeille de noces de ta fiancée. Crédié ! quel pavé de métal ! il n'en faudrait pas beaucoup comme celui-là pour acheter la moitié du Mexique.

Les trois amis attelèrent les six mules les unes à la fi des autres, et se mirent en route.

Le voyage fut triste; en vain File-ton-Nœud épuisa-t-il toute sa verve pour dissiper les nuages amoncelés sur le front de David, celui-ci demeurait silencieux; il avait toujours présente à sa pensée la scène sanglante de la matinée.

Il y eut surtout un moment affreux pour lui... File-ton-Nœud, parlant des immenses richesses qu'ils apportaient à San-Francisco, s'était écrié dans un élan de reconnaissance pour celui à qui ils devaient cette fortune :

— Ah ! si Tom était avec nous, comme il serait heureux !

— Tom ! avait dit David, comme s'il eût été réveillé en sursaut, qui est-ce qui a parlé de Tom ? Puis, tâchant de se contenir, il ajouta aussitôt :

— Il est mort dans la tempête.

— Cela n'est pas certain, continua File-ton-Nœud, le Mexicain qui était avec lui sur le pont de la *Mouette* s'est bien sauvé, puisque je l'ai vu mourir au placer.

— Tu auras rêvé cela, dit David. Et donnant un coup d'éperon dans le ventre de son cheval, il s'était lancé en avant.

— Que diable a-t-il donc depuis ce matin ? demanda File-ton-Nœud à Polyphème; je ne l'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

— Bah ! répondit celui-ci, les amoureux, c'est toujours agité, toujours inquiet; ça change de caractère à tout instant; tantôt le baromètre est au beau temps, tantôt à la tempête. Dans une heure il sera peut-être gai comme un pinson.

Cependant, à mesure qu'il s'éloignait de la mine, David sentait qu'il respirait plus à l'aise; quelquefois il lui semblait que la scène de la grotte n'était qu'un mauvais rêve, un cauchemar horrible. D'ailleurs, il s'était défendu contre un homme qu'il n'avait pas reconnu et qui le premier lui avait porté un coup de pioche... Il l'avait tué malgré lui : il n'était donc pas coupable; c'était tout au plus la faute de la fatalité.

Après avoir ainsi repassé dans son esprit toutes les circonstances qui pouvaient l'innocenter devant Dieu et devant sa conscience, il arriva plus calme à San-Francisco.

Quand les lingots eurent été transportés à l'étage supérieur de la maison, le premier soin de David fut d'écrire à miss Anna Lawrence pour lui annoncer son retour.

Une heure après l'envoi de la lettre, le commodore Parker entrait dans la chambre de David.

— Monsieur, lui dit-il, je viens d'apprendre votre arrivée, et je me rends aussitôt auprès de vous, pour vous parler au sujet de miss Lawrence.

— Qu'est-il donc arrivé? pensa en lui-même David qui devint pâle.

— Miss Anna, continua M. Parker, devait, comme vous le savez peut-être, épouser mon fils; elle ne s'était jamais montrée, je dois le dire, très-enthousiaste pour ce mariage : aussi, si la rupture qui a eu lieu entre miss Anna et Edward m'a affligé, elle ne m'a pas surpris. Miss Anna aime une autre personne, et cette personne, c'est vous, monsieur. Jusqu'à présent, je n'y vois rien à redire; ce que je veux avant tout, c'est le bonheur de ma nièce, et si elle peut être heureuse avec vous, tous mes vœux seront comblés.

David s'inclina, enchanté de la tournure que prenait l'entrevue.

— Mais, ajouta le commodore, les jeunes filles vont parfois très-vite sur le chemin du sentiment, et elles s'engagent avec légèreté. Ne trouvez donc pas mauvais, monsieur, que moi, qui dans ce moment tiens la place de M. Lawrence, je vienne vous demander, à vous que je n'ai pas l'honneur de connaître, qui vous êtes, et si je peux autoriser plus longtemps, sans être coupable, des entrevues entre vous et miss Anna.

David ne s'attendait pas à cet interrogatoire; il demeura un instant étourdi. Cependant il se remit presque aussitôt; et comme il n'avait pas dans l'esprit toutes les ressources de File-ton-Nœud pour jouer le rôle de grand seigneur, il se décida à avouer la vérité. Il dit qui il était,

comment il avait quitté la France, comment il avait vu, pour la première fois, miss Anna au cottage Hamilton ; il parla avec une simplicité et une bonne foi tellement évidentes que l'esprit le plus défiant n'eût pu suspecter ses paroles.

Le commodore l'écouta avec la plus grande attention, puis il lui dit quand il eut fini de parler :

— Je connais assez M. Lawrence pour être persuadé qu'il ne refuserait pas sa fille à un ouvrier honnête qui pourrait la rendre heureuse ; ancien ouvrier lui-même, il n'a pas renié son origine. D'ailleurs, dans notre pays, un grand nombre de maîtres, de fabricants, de commerçants ont commencé par travailler dans les ateliers ; là ne serait pas la difficulté : seulement, je dois vous avertir que miss Anna n'est plus riche et que l'homme qui l'épousera doit avoir de la fortune pour elle et pour lui.

— N'est-ce que cela ? répondit David ; je peux vous montrer mes richesses : il y a des princes qui sont moins bien partagés que moi sous ce rapport. Et faisant sauter le couvercle des barils qui contenaient les lingots, il étala tout son or aux regards de son visiteur.

Le commodore resta stupéfait.

— Tout cela est à vous ? demanda-t-il.

— Tout cela, ce n'est qu'une faible portion de mes richesses, répondit David, tout enorgueilli de l'effet que son or venait de produire sur le gouverneur.

— Mon cher monsieur, dit M. Parker, je n'ai plus rien

à dire, je sais plus d'une princesse qui serait heureuse d'épouser un ouvrier comme vous. Que la démarche que j'ai faite auprès de vous, ajouta-t-il en riant, ne vous empêche pas, si par hasard il vous prenait fantaisie d'acheter un royaume, de vous souvenir de moi dans le cas où vous auriez besoin d'un amiral pour commander votre flotte.

Et il se retira, après avoir invité David à dîner au présidio.

David, comme on le pense bien, ne balança pas à se rendre à l'invitation. Après le dîner, le gouverneur, en homme qui connaît les usages, laissa les deux amoureux seuls pendant quelques instants.

Miss Anna apprit à David que son père l'attendait, et qu'il lui avait envoyé un guide qui était à San-Francisco.

Il fut convenu que le lendemain même ils se rendraient auprès de M. Lawrence.

Lorsque David quitta le présidio, il était si heureux et si enchanté de miss Anna, qu'il avait tout-à-fait oublié la scène lugubre de la veille.

LA VISITE.

Le lendemain, de grand matin, la caravane était prête ; es mules fringantes piaffaient dans la cour du présidio : 'aimable docteur File-ton-Nœud était de la partie ; il accompagnait son ami David et miss Anna dans leur visite à M. Lawrence. Polyphème, lui, était resté à la maison pour garder les richesses, et il n'avait pas même la compagnie de Calicot pour se désennuyer, car File-ton-Nœud, qui savait quel service pouvait rendre le boule-dogue en cas d'attaque, n'avait pas oublié de l'emmener dans cette nouvelle expédition.

La jeune fille sortit donc de San-Francisco, accompagnée de trois cavaliers bien armés, selon la mode du pays. Ces cavaliers étaient David, File-ton-Nœud et le guide, jeune paysan californien, dont la présence était d'autant moins embarrassante qu'il ne comprenait pas un seul mot d'anglais ni de français.

Le voyage se fit à travers un pays charmant, coupé dans tous les sens de petites rivières et bordé de collines verdoyantes, qui s'étendaient à leur gauche comme un gigantesque serpent. Miss Anna, heureuse comme une écolière en vacances, franchissait les fossés, sautait pardessus les haies, traversait les gués qui se rencontraient

sur la route, et riait sous cape de la frayeur que causaient à David ses escapades de cavalière inexpérimentée ; puis, lorsqu'on parvenait à un bouquet de bois, la caravane se mettait au pas, et babillait joyeusement pendant que Calicot courait devant en jouant avec une petite chienne appartenant à la jeune fille et qu'elle appelait Gipsey.

Ils chevauchèrent ainsi pendant six ou sept heures, s'entretenant de leurs projets d'avenir et donnant le volée à tous ces beaux rêves, oiseaux charmants qui murmurent au cœur des amoureux, lorsque tout-à-coup un nuage sombre passa sur le front de David. Il regardait autour de lui avec inquiétude.

— Qu'avez-vous donc? lui dit miss Anna, vous semblez préoccupé.

— Moi? dit David, qui s'efforça de prendre un air souriant; pas du tout, je vous jure.

— Le chemin vous paraît long, je vois cela; et, s'adressant en espagnol au guide :

— Sommes-nous bientôt arrivés, Paquito?

— Oui, senora, dans une heure nous ne serons pas loin de la *hacienda* où vous attend votre père.

— Il me semble que nous sommes déjà passés par ici, disait David à File-ton-Nœud, pendant que la jeune fille parlait au guide.

— C'était précisément la réflexion que je faisais; cet endroit ressemble tout-à-fait aux environs de la source du Sacramento.

David devint pâle.

Ils marchèrent encore quelque temps, et File-ton-Nœud s'écria :

— Nous sommes à la source, mon cher, à la source même du fleuve, que j'aperçois à notre droite ; il paraît que, sans nous en douter, nous étions voisins de ton futur beau-père...

David ne répondit pas ; il paraissait accablé.

— Le guide nous a conduits par un chemin beaucoup plus court que celui que nous prenons ordinairement, dit File-ton-Nœud ; il a coupé à travers champs au lieu de suivre le cours de la rivière. J'aurai soin de prendre cette route une autre fois.

— Voyez quelle riche végétation, monsieur David, s'écriait miss Anna, en montrant les grands arbres et les rochers noirs qui se dressaient sur la colline.

David était tellement absorbé dans ses réflexions qu'il n'entendit pas l'exclamation de la jeune fille.

File-ton-Nœud regardait David avec étonnement; il ne comprenait rien à la subite tristesse qui s'était répandue sur les traits de son ami à l'aspect du Sacramento.

Le voilà qui retombe dans ses humeurs noires comme l'autre matin, pensait-il. Que diable a-t-il donc depuis quelques jours?

— Vous êtes préoccupé, parce que vous craignez peut-être l'embarras de la première entrevue, disait miss Anna.

— Je l'avoue, miss, répondit David, qui faisait tous ses efforts pour surmonter son émotion.

— Ne craignez rien, dit-elle, je me charge de prendre la parole ; vous ne savez pas combien mon père est bon, combien il adore sa fille : quand vous l'aurez connu pendant quelques jours seulement, vous ne pourrez vous empêcher de l'aimer.

En parlant ainsi, la caravane était arrivée à un endroit où le chemin se bifurquait en deux sentiers ; l'un conduisait tout droit aux rochers, où était située la mine des trois amis, l'autre se prolongeait, en tournant la colline, dans une direction opposée à la vallée où ils avaient établi leur charpente.

David arrêta sa mule par un mouvement involontaire ; il attendait avec anxiété pour savoir dans lequel des deux chemins allait s'engager le guide.

Celui-ci lança sa mule dans le second sentier, c'est-à-dire dans celui qui s'éloignait des rochers.

David respira, il avait un poids de cent livres de moins sur la poitrine.

Le sentier les conduisit, après deux heures de marche, à une ferme isolée, exploitée par un paysan et sa famille ; c'était la seule habitation humaine qui existât dans ce lieu sauvage.

— Nous sommes au gîte, dit le guide en sautant à bas de sa mule, et il fit claquer son fouet pour annoncer

'arrivée des voyageurs, qui descendirent aussi de leurs nontures.

Un vieillard, qui était le propriétaire de la ferme, vint ıu-devant d'eux.

— Où est mon père? lui dit miss Anna, que je coure l'embrasser. Est-il sorti que je ne le vois pas?

— Senora, répondit le fermier avec ce flegme espagnol que rien ne peut émouvoir, votre père n'a pas reparu à la *hacienda* depuis le lendemain du jour où Paquito est allé vous chercher.

— Il n'a pas reparu à la ferme depuis trois jours! s'écria miss Anna. Mais où est-il? où peut-il être?

— Je ne sais pas, senora : nous l'avons attendu chaque soir; nous l'avons même cherché partout, nous n'avons pu découvrir ses traces.

Pendant que le paysan parlait, un nuage était passé sur les yeux de David; il avait été obligé de s'appuyer contre le mur pour se soutenir.

Il craignait d'entrevoir toute l'horreur de la vérité.

Miss Anna, à cette triste nouvelle, s'était sentie défaillir, et elle ne revint à elle que lorsque File-ton-Nœud lui eut bassiné les tempes avec de l'eau fraîche.

Quant à David, il était anéanti, il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien, une pâleur mortelle couvrait son visage.

Tout-à-coup, miss Anna se leva, elle sembla puiser

dans le coup qui venait de la frapper une énergie nouvelle.

— Nous le chercherons, dit-elle à File-ton-Nœud et à David; nous le trouverons, mort ou vivant. Vous me le promettez?

—Et vous, David? dit la jeune fille, vous ne répondez pas.

David semblait sortir d'un songe; il regarda la jeune fille d'un air hébété.

— C'est singulier, pensait File-ton-Nœud, qui l'observait depuis quelques instants.

— Où allait mon père ordinairement? demanda miss Anna au fermier.

— Senora, répondit celui-ci, il s'absentait *tout le jour* et ne rentrait qu'à la nuit. Il ne disait pas où il allait; mais un jour je l'ai rencontré du côté de la source du Sacramento...

— La source du Sacramento! s'écria David. Non! non! c'est imposible!

— Je vous demande pardon, Excellence, répondit le fermier, c'était bien du côté des rochers, situés au-delà de l'endroit où le fleuve prend sa source, que je l'ai rencontré, j'en suis sûr.

— Pourquoi n'aurait-il pas été du côté de la source du Sacramento? dit miss Anna, que l'exclamation de David avait étonnée.

— J'ai entendu dire, répondit celui-ci, que c'était un

endroit dangereux; il y a beaucoup de bêtes féroces, à ce qu'on rapporte.

— Oh ! oh ! pensa File-ton-Nœud stupéfait de cette réponse, il y a un mystère là-dessous.

— Allons à la source du Sacramento ! s'écria résolument miss Anna : s'il est arrivé malheur à mon père, s'il a été éventré par les bêtes fauves, ou assassiné, ma chienne Gipsey saura bien me conduire jusqu'à son cadavre.

— C'est cela, dit File-ton-Nœud.

Et, remontant sur leurs mules, ils se dirigèrent vers l'endroit que leur avait indiqué le fermier. Ils parvinrent ainsi dans la vallée parallèle à celle où les trois amis avaient dressé leur établissement.

Là, ils attachèrent leurs mules à un arbre. David agissait en quelque sorte mécaniquement, il faisait ce qu'il voyait faire, sans dire une parole : sa langue était séchée à son palais.

Miss Anna lança sa chienne à travers les rochers et la suivit en l'excitant et en lui criant : Cherche, Gipsey ! La pauvre bête, qui semblait comprendre la douleur de sa maîtresse, furetait dans tous les taillis, dans tous les buissons en poussant des aboiements plaintifs ; puis, après avoir longtemps cherché, elle pénétra dans l'ouverture d'un rocher.

— Perdu ! murmura David.

— Hein ? dit File-ton-Nœud.

— Rien... je n'ai rien dit.

— Ton secret, dit File-ton-Nœud, il est peut-être encore temps de te sauver.

— Eh bien ! dit David, c'est moi... il est là...; et il montrait l'ouverture par laquelle venait d'entrer Gipsey.

— Assez !...

Et il courut auprès de miss Anna, qui n'avait pu entendre ces mots rapidement échangés à voix basse.

Ils pénétrèrent tous trois dans la grotte, et parvinrent, ainsi guidés par la chienne, jusqu'au mur qui séparait en deux parties la cavité du rocher.

— Vous voyez, miss, que nos recherches sont vaines, dit File-ton-Nœud : sortons, l'air que l'on respire ici vous ferait mal. Qui sait, M. Lawrence est peut-être revenu à la ferme, pendant que nous le cherchons ici.

La jeune fille allait céder, lorsque Gipsey s'élança par l'ouverture pratiquée quelques jours auparavant pour l'extraction du lingot.

— Le souterrain se continue par ici, dit miss Anna; cherchons encore.

File-ton-Nœud fit tous ses efforts pour l'empêcher de se glisser par l'ouverture, mais la jeune fille se saisissant de la branche résineuse que tenait David, pénétra dans la mine des trois ouvriers.

Ce qui frappa ses regards tout d'abord, ce furent les pioches et les outils.

David était blême, ses regards se portaient malgré lui vers l'endroit où il avait enterré Tom.

Tout-à-coup la chienne poussa des aboiements, flaira dans tous les coins, et, arrivée à la fosse de son maître, commença à gratter avec ses pattes.

Aussitôt, File-ton-Nœud, sans être aperçu de miss Anna, fit un signe à Calicot.

Le boule-dogue s'élança d'un seul bond sur la chienne.

David et File-ton-Nœud coururent bien vite au secours de Gipsey, mais ils savaient bien qu'ils n'arriveraient pas à temps.

— Gredin ! s'écria File-ton-Nœud en donnant la chasse à Calicot, et il souleva Gipsey : elle était étranglée.

La mort de sa chienne ne pouvait beaucoup affliger miss Anna dans un moment aussi solennel ; mais la rage subite du boule-dogue contre cette innocente bête avec laquelle il jouait quelques instants auparavant, lui fit faire des réflexions.

Après avoir encore poursuivi pendant plusieurs heures des recherches qui dès lors devaient être inutiles, ils revinrent à la ferme, où tout avait été préparé pour qu'ils y passassent la nuit.

Miss Anna occupa la chambre de son père, située à l'étage supérieur ; David et File-ton-Nœud avaient été logés dans une salle du rez-de-chaussée.

Lorsqu'elle fut seule, miss Anna repassa dans son esprit les événements de la journée; elle se rappela la livide pâleur de David, les étranges exclamations qui lui étaient échappées, son air préoccupé au moment où il avait aperçu de loin les rochers de la source, la mort de sa chienne étranglée d'une façon si extraordinaire. Puis elle vint à songer que David lui avait confié, quinze jours auparavant, que ses immenses richesses provenaient d'une mine qu'il avait découverte dans les environs de la source du Sacramento; elle sentit un frisson glisser sur tout son corps. Elle voulut éloigner cette idée qui l'obsédait, mais, vains efforts! elle était toujours présente à son esprit.

La jeune fille, en proie à cette obsession terrible, résolut de descendre dans la cour avec l'espoir que le grand air la calmerait peut-être. Quand elle passa devant la porte où étaient les deux amis, elle crut entendre quelques mots proférés à voix basse : elle ne put s'empêcher de prêter l'oreille.

La ferme était construite en bois, comme presque toutes les maisons de la Californie, en sorte qu'elle n'était séparée des deux interlocuteurs que par une mince cloison.

— Oui, chuchotait David, qui racontait à File-ton-Nœud les détails du drame qui s'était passé dans la grotte, au moment de l'extraction du lingot, un homme se précipita par l'ouverture du rocher, et me frappant d'un

coup de pioche, me mit dans la nécessité de me défendre...

— Et tu l'as tué? disait File-ton Nœud.

— Tué! oui, tué! répétait David qui se tordait dans les angoisses du désespoir; et cet homme, c'était notre bienfaiteur, notre ami, Tom l'Américain, lequel n'était autre que M. Lawrence.

Miss Anna ressentit au cœur une douleur semblable à celle que causerait un coup de poignard; elle eut encore la force de faire quelques pas, et tomba sans connaissance sur le sable de la cour.

LE JOURNAL.

Miss Anna Lawrence, revenue à elle, était remontée dans sa chambre : le coup qui venait de la frapper était si terrible, qu'elle doutait encore de ce qu'elle avait entendu; elle passait de l'ivresse de son amour à un sentiment d'insurmontable horreur pour l'homme qu'elle aimait une heure auparavant. David, qui, depuis le jour où il l'avait aperçue, n'avait poursuivi qu'un seul but à travers tant d'obstacles, David, qui n'avait pensé qu'à elle, respiré que pour elle, ne lui apparaissait plus que comme l'assassin de son père. Cette pensée la faisait fris-

sonner. Elle se demandait par quelle horrible fatalité David et M. Lawrence s'étaient rencontrés ; comment l'un était tombé victime de l'autre, au moment même où elle touchait au suprême bonheur, au moment où elle amenait à ce père, qu'elle ne devait plus revoir, l'époux qu'elle s'était choisi. Toutes ces pensées se heurtaient dans son cerveau brûlé par la fièvre ; elle se sentait prête à pleurer, mais pas une larme ne jaillissait de ses yeux ternes et fixes. Immobile, assise au pied de son lit, elle semblait la statue du désespoir.

Quand les premières lueurs du matin percèrent les rideaux de sa chambre, elle était encore à la même place plongée dans ses méditations et dans sa douleur ; elle ne savait si elle veillait ou si elle rêvait : la scène de la veille se déroulait à son souvenir comme une affreuse fantasmagorie, et quelquefois en songeant à la noblesse de cœur de David, à sa bonté, à la douceur de son caractère, elle était prête à aller le trouver pour lui demander si elle ne s'était pas trompée et si les paroles qu'elle avait entendues à travers la cloison n'avaient pas été proférées par un autre que par lui ; elle ne voulait pas croire qu'il pût être coupable, même involontairement, d'un crime qui lui arrachait son père. Mais bientôt la réalité s'offrait à son esprit sous son aspect lugubre. Oui, c'était bien lui, lui seul, qui était le meurtrier; cet homme qui s'était montré à elle comme un libérateur, l'avait plongée dans un éternel désespoir.

David avait passé une nuit aussi triste et aussi sombre ; sa douleur s'exhalait en imprécations contre le ciel. Fatalité infernale ! Il avait tué sans le connaître Tom, son bienfaiteur, Tom à qui il devait ses richesses ; et Tom se trouvait être le père de miss Anna Lawrence.

Il marchait à grands pas dans la chambre, et s'accusait tout haut de son crime, malgré les supplications de son ami qui craignait qu'on ne l'entendît.

— J'ai échappé aux fureurs de la tempête, disait-il ; Dieu a détourné de ma tête le tomahaw des sauvages, et de mon sein le poignard des Indiens ! J'aurais pu croire qu'il n'avait pris tant de soin de me sauver que pour me réserver à l'exécution de grandes choses ; et c'était pour faire de moi l'assassin de l'homme à qui je devais tout, de celui qui devait être mon père... Horreur !

— Mais ce n'est pas ta faute, lui disait File-ton-Nœud, tu ne le connaissais pas ; il t'attaquait, tu t'es défendu.

— Je l'ai tué pour un morceau d'or, interrompait David. Ah ! l'or, cet or que j'ai tant poursuivi, cet or qui devait assurer mon bonheur et celui de ma fiancée ! Que maudit soit le jour où j'ai touché à un lingot ! Pourquoi mon bras ne s'est-il pas desséché au contact de ce métal, la cause de tous les crimes parmi les hommes ?

Cependant File-ton-Nœud s'appliqua avec tant d'insistance à lui démontrer qu'il n'avait pas commis un crime, que tout homme à sa place eût agi comme lui, que David était devenu plus calme.

Miss Anna, après l'horrible nuit qu'elle venait de passer, était brisée de fatigue ; mais elle ne sentait rien, elle ne pensait qu'à son père assassiné et à son bonheur à jamais flétri. Lorsque le jour avait paru, elle avait ramassé tous les effets et tous les papiers de M. Lawrence... Un surtout avait frappé sa vue, elle avait trouvé une lettre qui portait pour toute suscription ces trois mots : *A ma fille.*

A cet aspect, la jeune fille, qui jusque-là n'avait pu pleurer, sentit des larmes abondantes s'échapper de ses yeux. Les larmes, même les plus amères, sont la rosée du cœur ; elles amollissent pour un instant toutes les fibres de notre être, mais elles le retrempent en même temps. Miss Anna se sentit moins abattue lorsque les sanglots eurent cessé.

Elle prit la lettre de M. Lawrence, la baisa plusieurs fois et la serra avec les autres. Elle voulait attendre pour la lire qu'elle fût plus calme et plus capable de comprendre les dernières volontés de son père.

Quand elle eut achevé tous ces préparatifs, elle songea à la conduite qu'elle allait tenir vis-à-vis de David ; elle savait qu'il n'était pas volontairement coupable, elle ne voulait donc pas le dénoncer comme meurtrier. Par un dernier respect pour le souvenir de son amour, elle résolut d'agir comme si elle n'avait rien entendu la veille au soir ; elle allait revenir à San-Francisco, et de là, elle partirait le plus tôt possible pour New-York, chez son oncle, M. Hamilton.

Elle avait donné l'ordre de préparer les mules.

Quand elle descendit dans la cour et qu'elle aperçut David, pâle, abattu, méconnaissable, tant il était changé, elle ne put retenir un mouvement d'horreur qui n'échappa pas à l'œil de son amant; mais à ce frémissement involontaire de la jeune fille se mêlait encore un sentiment de pitié.

Le voyage fut bien différent de ce qu'il avait été la veille ; File-ton-Nœud adressait de temps en temps la parole à miss Lawrence, mais David, qui se rappelait toujours l'effroi que sa vue avait causé à la jeune fille, se tenait derrière elle et craignait de rencontrer son regard.

Le soir, miss Anna rentrait au présidio, et les deux amis étaient de retour dans leur maison, naguère si gaie, et où un seul était encore heureux, parce qu'il ne savait rien des tristes événements que nous avons rapportés, c'était Polyphème.

Pendant plusieurs jours, David ne sortit pas ; il était tout entier à son désespoir.

File-ton-Nœud lui fit comprendre qu'il devait reparaître au présidio, ne fût-ce que pour éloigner tout soupçon.

— Miss Anna ne sait rien, lui disait-il; que veux-tu qu'elle pense si elle ne te revoit plus?

— Mais, malheureux! répondait David, tu ignores donc que je ne peux arracher mon amour de mon cœur.

J'aime miss Lawrence plus que jamais... je l'aime jusqu'au crime... car ce serait un crime de l'épouser.

File-ton-Nœud l'entraîna au présidio.

David remarqua avec effroi les traces que la souffrance avait imprimées sur le visage de miss Anna. Ses yeux caves, les pommettes de ses joues enflammées attestaient des nuits passées dans l'insomnie.

La jeune fille avait reçu les deux visiteurs sans manifester aucun étonnement; seulement, David avait cru remarquer qu'elle éprouvait à son aspect un tremblement nerveux qui l'avait déjà frappé dans la cour de la *hacienda*.

Quelques jours s'écoulèrent encore, au bout desquels M. Parker étonné de ne plus entendre parler du mariage projeté, prit la résolution d'avoir une conférence à ce sujet avec sa nièce.

— Ma chère Anna, lui dit-il un soir qu'il la voyait plongée dans un accablement profond, il faut lutter contre la douleur et la surmonter; si tu t'abandonnes ainsi à ton désespoir, tu succomberas toi-même.

— Que le ciel vous entende! interrompit la jeune fille.

— Allons, soyons raisonnable, continua le commodore en prenant la main de sa nièce. Songe qu'il te reste une grande mission à accomplir en ce monde.

— Laquelle? demanda la jeune fille.

— La mission d'acquitter les engagements de ton père... C'est le ciel, mon enfant, qui a envoyé vers toi ce riche

Français, à l'amour duquel tu as sacrifié l'alliance d'Edward.

Miss Anna se sentit frémir.

— Jamais Edward n'aurait pu sauver l'honneur de ton nom, du nom de ton père, il n'était pas assez riche..... M. David, au contraire.

— Jamais ! s'écria la jeune fille avec effroi.

— Chère Anna, continua le commodore, tu sais combien je me suis toujours soumis à tes moindres caprices... tu sais quel chagrin m'a causé la résolution d'épouser cet étranger ; cependant je n'ai rien dit. Edward, qui t'aimait, s'est éloigné sans plainte, sans murmure : il a laissé le champ libre à son heureux rival ; aujourd'hui, tu sembles éprouver de la répugnance pour cet homme que tu aimais hier... Eh bien ! cette répugnance, il faut la surmonter...

— Quoi ! s'écria miss Anna.

— M. David seul peut, je te le répète, sauver le nom de ton père de l'opprobre et de l'ignominie... S'il ne s'agissait que de quelques centaines de mille francs, Hamilton et moi pourrions peut-être les payer ; mais j'ai parcouru les papiers de Lawrence, j'ai vu clair dans sa situation financière. Il laisse un passif de plus de deux millions.

— Deux millions...

— Quel homme autre que ce riche Français pourrait payer cette somme énorme?..

— Oh ! mon Dieu ! dit miss Anna.

— Tu hésites encore, Anna ; tu hésites entre un caprice que je ne puis comprendre et l'honneur de ton père, car, si les engagements ne sont pas acquittés à l'échéance, on dira dans toute l'Amérique que M. Lawrence s'est tué dans un moment de désespoir. Les créanciers chargeront d'imprécations sa mémoire. Tu porteras un nom déshonoré.

— Que me demandez-vous, mon oncle ? dit miss Anna.

— Je te demande de réhabiliter le nom de ton père, ou plutôt de ne pas permettre que la moindre souillure vienne ternir ce nom honorable et respecté ; je te demande de ne pas sacrifier à un caprice la gloire de ta famille, car, je le répète, cet homme que tu repousses aujourd'hui, tu l'adorais il y a quelques jours. Si tu as aimé ton père, si tu comprends ce que te commandent l'honneur et le devoir, tu n'hésiteras pas plus longtemps.

Après ces paroles prononcées avec force, M. Parker était sorti.

— Oh ! mon père ! s'écria miss Anna restée seule, tu sais si je t'aimais, et si je t'aime encore.

Elle alla tirer d'un secrétaire les papiers de M. Lawrence et les parcourut.

Ses regards s'arrêtèrent sur un journal tenu par son père, et elle lut les passages suivants :

« Je pars pour la mine, Dieu me soit en aide ! Frappé

» dans ce qu'un commerçant a de plus cher, j'ai l'espoir
» que Dieu me permettra de m'acquitter envers mes
» créanciers avant de mourir. S'il me refusait cette der-
» nière grâce, si ma mémoire devait être flétrie... mais
» non, je n'achève pas, cette pensée est plus triste que la
» mort... »

A une autre date :

« Arrivé à la mine... je travaille quatorze heures par
» jour.... je succomberais à la fatigue si je n'étais sou-
» tenu par l'idée de remplir des engagements sacrés.....
» Dans trois mois, les délais qui m'ont été accordés expi-
» reront... Aurai-je le temps?... »

A une autre date :

« Ma chère fille, si je ne réussissais pas, ne pense qu'à
» une chose... ne poursuis qu'un but... celui de satisfaire
» aux engagements de ton père... Mais que demandais-
» je? une jeune fille peut-elle travailler... Ah ! si j'avais eu
» un fils... »

Miss Anna ne put poursuivre cette lecture. Cette préoccupation continuelle de son père, préoccupation qui se traduisait à chaque ligne, à chaque mot, lui faisait trop de mal... Le sang fouettait ses tempes, les soupirs s'échappaient de sa poitrine oppressée... elle se précipita à genoux au pied de son lit, et, avec la ferveur des âmes brisées par la souffrance :

— O mon Dieu ! inspirez-moi ! dit-elle.

En rêve, elle crut voir son père qui la conjurait de ne reculer devant aucun moyen pour sauver l'honneur de sa mémoire.

A son réveil, elle résolut encore, sous le poids des hallucinations de la nuit, de se sacrifier entièrement à la réhabilitation de son père... Elle prévint M. Parker qu'elle s'était rendue à ses conseils.

Mais cette détermination extrême cachait un projet sinistre : son parti était irrévocablement pris.

L'ADIEU.

Le commodore, qui avait ignoré les circonstances de la mort de M. Lawrence, et qui voyait dans le mariage de David avec sa nièce le seul moyen de faire honneur aux nombreux engagements contractés par l'infortuné négociant, avait été trouver David à l'issue de la déclaration que lui avait faite miss Anna d'accéder à ses propositions.

M. Parker avait été surpris de l'air à la fois triste et étonné de David, lorsqu'il lui avait expliqué le sujet de sa visite.

— Miss Anna consent à m'épouser ! s'était-il écrié.

— N'était-ce pas une chose convenue depuis longtemps?

— Je le sais bien, répondit David avec embarras; mais depuis quelques jours j'avais cru remarquer...

— N'aimeriez-vous plus ma nièce? demanda vivement M. Parker.

— Moi, ne plus aimer miss Anna! moi qui n'ai vécu que pour elle, qui n'ai eu qu'une seule ambition dans toute ma vie!..... Oh! non, vous ne le croyez pas..... seulement, j'avais pensé qu'elle éprouverait peut-être quelque répugnance..... à épouser..... un ancien ouvrier.

— Ne croyez pas cela, mon cher monsieur; ma nièce vous aimait avant que vous fussiez riche, et c'est peut-être parce qu'elle n'a plus rien aujourd'hui qu'elle a paru hésiter.

— Croyez-vous? s'écria David, à qui ces paroles semblaient rendre l'espérance.

— Quelle autre raison pourrait retenir miss Anna, qui vous a sacrifié une alliance honorable?

— Elle ne sait peut-être rien, pensa David.

— Tenez, dit le commodore en riant, vous me faites l'effet de deux amoureux qui se boudent sans savoir pourquoi; mais, moi, en ma qualité de grand parent, je viens souffler sur le nuage.

— Et où se célèbrera le mariage? demanda David, redevenu rêveur.

— Ma nièce désirerait que la cérémonie eût lieu à New-York, chez son oncle Hamilton.

— J'approuve complétement ce projet, répondit David, il faut commencer par acquitter les engagements de M. Lawrence, et c'est à New-York, avec l'aide de M. Hamilton, qui est lui-même négociant, que miss Anna pourra régler les affaires de son père.

—Vous êtes un noble caractère, lui dit le commodore, en lui prenant les mains qu'il serra avec force.

David sourit amèrement.

— Tout ce que j'ai est à miss Anna, répondit-il ; n'est-ce pas pour elle, pour elle seule que j'ai amassé toutes ces richesses ?

Le commodore était revenu enchanté au présidio.

Miss Anna avait conservé ce dernier espoir que David trouverait un prétexte pour rompre ce mariage impossible. Quand elle apprit qu'il persistait dans sa résolution de l'épouser, ce fut comme une dernière illusion qui tombait de son cœur.

— Je remplirai mes engagements envers la mémoire de mon père, pensait-elle... J'épouserai cet homme dont la fortune peut sauver du déshonneur le nom de ma famille ; mais il ne pressera dans ses bras qu'un cadavre : il aura tué du même coup le père et la fille.

Après cette héroïque résolution, elle devint plus calme, et M. Parker put croire que la douleur qu'elle éprouvait

encore de la mort de son père voilait seule ce beau visage qui ne souriait plus.

David ne perdit pas de temps ; aussitôt qu'il avait appris la résolution de miss Anna de retourner à New-York, il s'était arrangé avec le patron d'un navire mouillé dans le port.

Pendant plusieurs jours, il ne s'occupa qu'à faire transporter à bord du bâtiment les immenses richesses qu'il avait extraites de la mine avec l'aide de ses deux amis.

Quand le jour du départ fut fixé, miss Anna prétexta une visite chez une amie qui habitait dans les environs; puis, seule, sans guide, sans domestique, elle s'était dirigée vers la source du Sacramento.

Elle fit exhumer le corps de son père, et lui rendit les derniers devoirs.

— A bientôt ! pensa-t-elle en jetant un dernier regard sur la nouvelle tombe, où reposaient les dépouilles mortelles de M. Lawrence, et elle était revenue à San-Francisco.

Au jour fixé, ce fut File-ton-Nœud qui vint la chercher pour la conduire à bord, David étant occupé, lui dit-il, à surveiller les préparatifs du départ.

Une femme de chambre accompagnait la jeune fille.

A peine fut-elle à bord qu'elle alla s'enfermer seule dans sa cabine.

Le vaisseau leva l'ancre, et bientôt il sortit des eaux de la baie.

Miss Anna repassait dans son esprit les tristes événements qui s'étaient écoulés depuis quelques jours; elle se voyait au pouvoir de David, et malgré le fatal projet qu'elle avait conçu, elle redoutait de se trouver seule avec lui.

Elle examina sa cabine; David avait pris soin de l'orner avec luxe : il avait suspendu aux cloisons des tableaux de prix; il y avait fait placer les meubles les plus riches, les tapis les plus somptueux; il avait entassé dans ce boudoir les objets les plus charmants, mais la jeune fille jetait sur tout cela un regard distrait et indifférent.

Tout-à-coup, une lettre, placée sur un guéridon, frappa sa vue; elle s'approcha et vit qu'elle lui était adressée.

Elle eut comme un pressentiment, son cœur battit avec force; elle regardait cette lettre, dont elle croyait reconnaître l'écriture, sans oser l'ouvrir.

Enfin, elle rompit le cachet et lut les lignes suivantes :

« Miss Anna,

» Lorsque vous lirez cette lettre, nous serons séparés
» pour jamais; vous savez si je vous aimais, vous savez si

» toute ma vie n'eût pas été consacrée à votre bon-
» heur : pour vous j'aurais tout tenté. Mais au moment
» où je touchais à la félicité suprême, la fatalité détrui-
» sait toutes mes espérances. Dieu a-t-il voulu me punir
» d'avoir aspiré jusqu'à vous !...

» Toutes les richesses de la mine ont été déposées sur
» le navire ; elles sont enregistrées à bord à votre nom,
» elles vous appartiennent, puisque c'était pour vous
» seule que je les avais conquises.

» Adieu, miss, adieu et soyez heureuse..... Celui qui
» écrit ces lignes n'ose pas même vous demander un sou-
» venir.

» DAVID. »

La lettre s'était échappée des mains de la jeune fille...

A ce moment, File-ton-Nœud entra dans la cabine; il vit la lettre aux pieds de miss Anna, dont les yeux étaient mouillés de larmes.

— C'était un noble cœur, n'est-ce pas, miss? lui dit-il, en donnant lui-même un libre cours à ses sanglots.

— Oui, un noble cœur, répéta la jeune fille; mais il ne sera pas seul à souffrir, car je sens là, dit-elle en montrant son cœur, je sens que je l'aime encore. . .

. . . .

. . . .

David avait bien compris que miss Anna avait découvert le fatal mystère ; d'ailleurs, il ne pouvait plus songer à consacrer sa vie à cette jeune fille qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant encore, après le funeste événement de la grotte; il avait donc prié File-ton-Nœud de conduire miss Anna auprès de M. Hamilton, et celui-ci, qui craignait que son ami ne roulât dans sa tête quelque funèbre projet, n'avait accepté qu'après avoir prévenu Polyphème de veiller sur David.

Au moment où le vaisseau sortait de la grande baie de San-Francisco, David, placé sur la falaise, suivait de l'œil la voile de ce navire qui emportait toute sa vie... Il resta ainsi immobile pendant plusieurs heures, voyant le vaisseau disparaître peu à peu, puis s'effacer dans la brume : quand ses regards ne rencontrèrent plus rien dans ce vaste horizon, un soupir s'échappa de sa poitrine...

— Adieu donc à tout ce que j'ai aimé ! s'écria-t-il, et il prit son élan pour se précipiter dans la mer.

A ce moment il fut retenu par une main vigoureuse. Polyphème ne l'avait pas quitté une minute; seulement, dans sa préoccupation, David ne l'avait pas aperçu.

— Un instant, lui dit le géant en le serrant dans ses bras, tu as aimé, tu es malheureux, tu veux te tuer, je connais ça; comme toi j'ai voulu me tuer aussi à l'heure du désespoir, mais Dieu est venu à mon secours, et

j'ai bien fait d'écouter sa voix, puisque je t'empêche d'accomplir ton projet.

— Si tu m'aimes, s'écria David, laisse-moi !

— Non, répondit Polyphème, et un jour tu me remercieras ; le temps ne guérira peut-être pas entièrement ta blessure, mais il la cicatrisera. Il y a vingt ans que je souffre, moi... m'as-tu entendu me plaindre ?...

— Je n'ai pas ton courage, répondit David... Puis, il ajouta : Tu ne seras pas toujours auprès de moi...

— Toujours, s'il le faut, dit Polyphème... D'ailleurs, as-tu bien le droit de te tuer ?... ta vie t'appartient-elle tout entière ?... crois-tu donc qu'en allant travailler avec toi à la mine, je n'avais pas mon projet ?.. ne t'ai-je pas dit que l'or est un moyen d'accomplir de grandes choses ? Je ne me suis pas informé de ce que tu voulais faire de tes richesses ; mais souviens-toi de ce que tu me disais : Faites-moi ma part d'abord, et je vous aiderai à faire la vôtre. Eh bien, j'ai contribué à te faire ta part ; maintenant je viens, créancier inexorable, te demander de travailler à faire la mienne.

— Toi aussi, tu veux de l'or, malheureux ! Mais qu'en feras-tu ?

— Tu le sauras, et c'est l'emploi de ces richesses qui t'aidera peut-être à calmer ta douleur.

— Ainsi donc, dit David, je ne m'appartiens plus ; et il jeta un dernier regard à l'horizon.

— Partie, partie pour toujours ! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Qui sait? lui dit Polyphème, tu la reverras peut-être.

Le soir Polyphème ramenait David à la mine du Sacramento.

FIN DE LA TOISON D'OR.

MADEMOISELLE D'AULNAY.

A un quart de lieue de Rambouillet, sur la route de Chartres, on aperçoit sur la gauche une magnifique propriété dont l'avenue, plantée de tilleuls, conduit à un château d'une belle apparence ; de grandes nappes d'eau servent de réservoirs à des canaux qui se prómènent dans tous les sens, au milieu de ce domaine vraiment seigneurial ; le parc, d'une demi-lieue d'étendue, change d'aspect à chaque pas : ici c'est un jardin anglais, là un verger, là-bas de petites îles qui nagent comme des nids à la surface d'une eau mourante ; puis des collines artificielles, des grottes ravissantes, des allées sombres qui font rêver, des cabanes en coquillages au bord de pelouses vertes et fraîches ; on dirait d'un paradis terrestre en miniature.

Cette propriété, qui pouvait rivaliser en beauté et en coquetterie avec le domaine royal de Rambouillet, appartenait en 1819 à M. le marquis d'Aulnay.

M. le marquis d'Aulnay était un gentilhomme de la vieille roche, qui n'avait pas un seul instant hésité à abandonner ses biens dans les premières années de la Révolution pour partager l'exil de ses maîtres; il s'était rendu en Allemagne où il avait pris sa part de gloire et de périls à l'armée de Condé. Après le licenciement des troupes royalistes, il était passé en Angleterre : plus favorisé que beaucoup de ses compagnons, il avait trouvé là une grande position de fortune, par son union avec une riche Irlandaise; au bout de six ans d'un mariage heureux, sa femme mourut en lui laissant une fille qui avait été appelée Assomption, en souvenir du jour de sa naissance. M. d'Aulnay resta en Angleterre pendant tout le temps de la révolution et de l'empire, reportant bien souvent sa pensée vers sa patrie; mais à la Restauration, il réalisa toute sa fortune et revint dans son domaine, qu'il trouva envahi par ses anciens paysans; il voulut d'abord y rentrer en maître et expulser cette troupe de frelons qui avaient pris la place du propriétaire; mais les frelons prouvèrent, code en main, qu'ils avaient payé la propriété en beaux assignats comptants. M. d'Aulnay fit des démarches qui n'aboutirent à rien, et fut forcé de racheter son propre domaine à un prix énorme, en entendant fredonner à son oreille l'insolent refrain du marquis de Carabas ! ! !

A sa rentrée en France, le marquis s'était rendu tout droit à Aulnay, sans faire un détour par les Tuileries, de

sorte qu'il avait été oublié dans la dispensation des faveurs et des dignités. L'orgueil du vieil émigré avait été froissé de cet oubli, et sans se demander s'il ne devait pas un peu s'en prendre à sa négligence, il s'était retiré sous sa tente, Achille boudeur, mais prêt à revenir au premier sourire d'Agamemnon.

M. le marquis d'Aulnay employa les premières années de son retour à embellir et à fertiliser sa propriété. Le gentilhomme s'était fait cultivateur, et la satisfaction qu'il éprouvait dans l'accomplissement de cette tâche plébéienne faisait à son insu fermenter dans son esprit quelques velléités libérales; lorsqu'il s'était bien fatigué toute la journée à courir à travers ses champs, à présider aux semences, à la coupe des foins ou à la récolte des moissons, il rentrait dans son castel décrénelé, et trouvait dans la société de sa fille et dans la joie de la paternité un adoucissement à la perte de ses vieilles illusions.

Assomption avait dix-sept ans : c'était une blonde jeune fille d'une remarquable beauté; elle avait toute la fraîcheur d'une Anglaise et toute la grâce d'une Parisienne; sa physionomie douce et rêveuse prenait à de certains moments une expression mutine qui donnait à ses traits une piquante mobilité; ses cheveux, d'un blond cendré, encadraient de leurs nappes tombantes son visage ovale, dont les lignes auraient pu servir de modèle à un peintre pour représenter l'Amour mutin; sa taille, flexible comme une jeune branche, avait encore pris de

l'élasticité dans l'exercice presque continuel de la gymnastique, car Assomption, qui n'avait pas, comme son père, lieu de se plaindre ou d'espérer, employait, à des exercices violents et un peu masculins, tout le temps qu'elle ne donnait pas à sa chère musique ; elle gravissait les côtes, grimpait aux arbres, courait après les chevreuils qu'elle faisait fuir devant elle, en poussant un petit cri, et ramait elle-même dans ses promenades sur l'eau, sans pitié pour ses jolis doigts. Mais ce qu'elle préférait à tout cela, c'était *Dudeley*. — *Dudeley* était un cheval que M. d'Aulnay avait amené d'Angleterre, et qui semblait aussi fier de sa jeune maîtresse qu'Assomption était fière de lui. Il fallait voir *Dudeley* emporter la jeune fille à travers champs, s'élancer dans une allée, et glisser comme une ombre derrière les taillis et les haies de chèvre-feuilles, puis caracoler sur les pelouses, docile au moindre caprice d'Assomption, qui le ramenait ensuite au château à franc étrier, jetant ses sourires à tout ce qu'elle voyait, cassant les branches dans sa course, ou attrapant les fleurs au vol. Vingt fois les paysans qui la regardaient fendre l'espace avec une rapidité électrique s'attendaient à la voir rouler dans la poussière; alors Assomption, pour redoubler leur peur, se livrait à mille extravagances, franchissait les fossés, sautait des barrières, et revenait toujours sans encombre, fatiguée et rompue pour le moment, mais prête à recommencer une heure après.

Ce genre de vie, un peu en dehors de l'éducation ordinaire des jeunes filles, avait développé chez Assomption un irrésistible besoin d'activité; quand elle n'était pas assise devant son piano, ou préoccupée d'une idée, elle ne pouvait rester en place, elle allait et venait sans cesse comme un écolier en vacances; quelquefois pourtant, lorsqu'elle était seule dans les bois, elle se surprenait à écouter, au milieu de tous les bruits divers, le chant intérieur d'une rêverie indécise dont elle cherchait en vain la perception... Les soupirs du vent, les chants d'un oiseau, l'écho d'une voix lointaine, la faisaient tout-à-coup tressaillir; souvent elle prêtait l'oreille avec inquiétude aux mélodies des petits ruisseaux qui gazouillaient dans les prairies, et il lui semblait entendre au dedans d'elle-même le murmure d'un cantique inconnu; alors, troublée et confuse, la belle enfant se mettait à courir sans but, dans une direction indifférente, chantant de toute la force de ses poumons pour étourdir cette crainte vague dont elle ne pouvait se rendre compte. Son âme était comme un nid d'oiseau, et tous les chants qui s'en échappaient la faisaient rougir et trembler.

Avec ce tempérament actif que modérait une certaine propension à la mélancolie, Assomption avait un caractère fier et une fermeté que l'on rencontre rarement chez les toutes jeunes filles; la solitude dans laquelle elle avait vécu, les malheurs de son père, qui lui avait souvent raconté au coin du foyer les accidents de sa vie aventu-

reuse, n'avaient pas peu contribué à développer cette fermeté, apanage des âmes viriles, et qui est souvent pour les femmes la source de bien des tristesses et de bien des erreurs.

Assomption, privée des conseils maternels, abandonnée à tous ses instincts, ignorante des habitudes du monde, était une jeune sauvage qui ne connaissait que le soleil, le grand air et la liberté.

Jusque-là l'idée qu'il lui faudrait un jour se séparer de sa fille, et lui chercher un mari digne d'elle, n'avait que fort peu préoccupé M. d'Aulnay. Le vieux marquis pensait qu'elle était encore bien jeune, et il ajournait ses projets au jour de la présentation d'Assomption à la cour, car il n'avait pas tout-à-fait renoncé à la pensée de faire sa rentrée aux Tuileries, seulement il attendait une invitation formelle; alors le roi marierait tout naturellement mademoiselle d'Aulnay à un jeune gentilhomme, et signerait au contrat, comme cela se pratiquait autrefois à Versailles. On voit que le marquis n'avait rien oublié des anciennes coutumes dans son voyage de l'émigration.

Depuis sa venue en France, c'est-à-dire depuis deux ans, Assomption avait vécu à Aulnay dans une solitude complète; jamais personne, si ce n'est un vieux voisin de campagne, n'avait franchi la cour d'entrée du château; la jeune fille ne voyait que les paysans qui travaillaient

dans la propriété de son père, et dont elle était adorée; quelquefois ce genre de vie lui semblait bien triste, elle aurait voulu voir Paris, faire son entrée dans le monde, où sa fortune, sa naissance et sa beauté lui donnaient le droit de briller; mais elle n'osait laisser entrevoir ce désir au marquis, de peur de raviver dans l'âme du vieillard des douleurs assoupies; alors, dans ses moments de tristesse et d'abattement, elle faisait un violent effort sur elle-même, et tâchait de chasser les *diables-bleus* en recourant à ses distractions habituelles : les grandes courses dans les allées du parc, ou l'étude du piano, dont les sons venaient souvent mourir sur la grande route, et apportaient à l'oreille du voyageur le refrain mélancolique de l'*Exilé*, de Châteaubriand, cette romance en vogue de l'époque, qui est encore aujourd'hui la page la plus touchante de l'histoire de l'émigration.

Cependant depuis quelque temps le marquis n'avait pas été sans s'apercevoir des tristesses subites d'Assomption; il se reprochait de la laisser au fond d'une campagne, et de ne faire aucune tentative pour reparaître sur un théâtre plus digne de lui et de sa fille; mais d'un autre côté, l'amour-propre du vieux gentilhomme parlait plus haut, il ne pouvait oublier ses services passés, sa jeunesse et sa fortune sacrifiées, et toute démarche pour paraître à la cour, sans un ordre d'appel, lui semblait indigne de sa fierté. D'ailleurs il nourrissait toujours cette pensée, que le roi finirait par remarquer son absence,

et voudrait revoir quelque jour son fidèle compagnon d'Hartwell.

Sur ces entrefaites, il reçut un matin une lettre timbrée de Paris; brisant le cachet à la hâte, il la parcourut rapidement. Un de ses neveux, M. Alfred de Ristol, lui annonçait sa prochaine visite, avec un jeune cousin de la Bretagne, que le marquis n'avait jamais vu; quoique cette lettre ne s'appliquât en rien à ses espérances, elle lui fit plaisir. M. d'Aulnay n'était pas fâché de sortir un peu de ses habitudes d'agriculteur et de se distraire dans la compagnie de ses jeunes parents.

Cette nouvelle ne causa pas à Assomption la même joie qu'au marquis : l'arrivée prochaine de ces deux jeunes gens, qu'elle ne connaissait pas, la préoccupait; l'instinct de la femme commençait à se révéler en elle. Jusque-là confinée dans la propriété de son père, elle ne s'était jamais demandé si elle était jolie, si elle avait cette grâce si vantée des femmes de Paris, et si ses manières ne paraîtraient pas un peu extraordinaires à ses deux cousins, habitués à vivre au milieu du monde; pourtant elle fut un peu rassurée lorsque M. d'Aulnay lui apprit que M. de Ristol était un jeune séminariste, qui ne devait pas tarder à entrer dans les ordres. Aux yeux des jeunes filles, un prêtre n'a point de sexe, et l'on est toujours assez jolie pour un homme en soutane; mais toute sa crainte lui revint bientôt quand le marquis ajouta

que son second cousin était dans les pages de Sa Majesté.

— Un page! fit-elle avec un petit geste d'effroi.

— Sans doute, continua M. d'Aulnay, ton cousin Rodolphe de Kermonec est page, comme je l'ai été moi-même; et le marquis se mit à raconter à sa fille, mais avec une retenue toute paternelle, les tours charmants des pages de Louis XV et de Louis XVI, que les dames de la cour avaient surnommés les louveteaux en chapeaux à cornes.

Les jours suivants, Assomption fut plus rêveuse et plus inquiète, elle était tourmentée d'un pressentiment indéfini; mais il se mêlait à cette tristesse un vague intérêt de curiosité et comme une lointaine espérance.

Un matin, Assomption, qui revenait de sa promenade à cheval accoutumée, était remontée dans sa chambre, lorsqu'elle vit une chaise de poste traverser l'avenue et pénétrer dans la cour; deux jeunes gens en descendirent aussitôt et se précipitèrent l'un après l'autre dans les bras du marquis d'Aulnay.

Le marquis fit appeler sa fille pour lui présenter ses cousins, mais Assomption répondit qu'elle était indisposée et qu'elle ne pouvait descendre encore : elle avait une migraine affreuse, des maux de nerfs qui ne lui permettaient pas de quitter sa chambre; en réalité elle ne trouvait pas sa toilette convenable, elle voulait prendre tout son temps pour se rendre aussi jolie que possible.

M. d'Aulnay devina sur-le-champ le genre de maladie d'Assomption qu'il venait de voir sauter un instant auparavant à travers les prairies, et sans se préoccuper de cette subite migraine, il fit à ses parents l'honneur de sa maison en vieux gentilhomme plein de courtoisie et de savoir-vivre.

Ce ne fut qu'à l'heure du dîner que la présentation eut lieu. Assomption était ravissante de jeunesse, de beauté et d'une certaine coquetterie naissante qui paraissait promettre beaucoup pour l'avenir; M. d'Aulnay lui-même ne put retenir une exclamation de surprise; bref, la jeune campagnarde obtint un triomphe complet, et le jeune abbé de Ristol assura, en portant à ses lèvres les doigts roses d'Assomption, qu'il n'avait jamais vu de pêche plus vermeille que la jolie figure de sa cousine.

M. de Ristol était, en deux mots, un cadet de famille dont on voulait faire un évêque; peu désireux de prononcer ses vœux immédiatement après sa sortie du séminaire, le jeune abbé avait en quelque sorte jeté le froc aux orties, sans renoncer toutefois à l'idée de se faire prêtre; seulement il ajournait cet acte décisif, malgré les représentations de sa famille. D'une élégance très-recherchée dans sa mise et dans toute sa personne, il semblait avoir pris pour modèle ses devanciers de l'ancienne cour : c'était un diseur de riens charmant; sous Louis XV, il eût partagé avec un griffon l'honneur d'occuper les loisirs de la favorite. Il ne portait pas la soutane, et disait

à ce sujet, en jouant sur les mots : — Que ce n'était pas la peine d'avoir les charges d'un ministère dont on avait supprimé les bénéfices.

Rodolphe de Kermonec, au contraire, nature grave et timide, sans fortune et sans parents, avait été recommandé au duc de Berry, qui l'avait fait entrer dans les pages, et qui depuis ce temps l'avait honoré en plusieurs circonstances de sa protection.

Le dîner se passa fort gaiement, grâce aux réparties de M. l'abbé de Ristol, qui était au fait des chroniques de la cour, et savait même un peu les historiettes scandaleuses de la ville; il parlait de tout à propos de rien, avec cette élocution facile qui s'acquiert dans les salons, toutes ses phrases se terminaient par un compliment assez joliment tourné à l'adresse de sa cousine, laquelle baissait les yeux à chaque bouquet d'artifice tiré en son honneur; pour Rodolphe, il se contentait d'écouter la conversation pailletée de son cousin, et c'est à peine s'il osait jeter à la dérobée un coup d'œil sur mademoiselle d'Aulnay.

Le soir on alla se promener dans le parc. Rodolphe, qui s'en voulait un peu de sa contenance timide et embarrassée, se disposait à offrir son bras à Assomption, lorsqu'il fut prévenu par Alfred de Ristol; le jeune abbé prit les devants avec sa cousine, et peu à peu ils laissèrent le marquis bien loin derrière eux, racontant à Rodolphe ses souvenirs de l'émigration.

Au bout de vingt minutes, Assomption revenait près de son père en riant aux éclats; elle était suivie de Ristol, qui présentait l'aspect le plus comique; ce n'était plus ce jeune abbé pimpant et sautillant. Voici ce qui était arrivé : en passant dans une prairie, les deux jeunes gens avaient rencontré une petite rivière anglaise; Assomption, avec sa pétulance ordinaire, n'avait pas songé à faire un détour et avait franchi l'obstacle d'un seul bond; l'abbé, en voulant imiter la jeune fille, était tombé juste au milieu de l'eau bourbeuse et ne s'en était tiré qu'avec la plus grande difficulté et aidé de sa cousine. Le marquis avait eu grand'peine à tenir son sérieux au récit pittoresque de cette scène qu'Assomption entrecoupait de violents éclats de rire; quant à Ristol, il ne riait pas du tout et regagnait le château en pestant tout bas contre les rivières, les prairies et les petites filles de province.

Le marquis adressa des reproches à Assomption, lorsqu'il fut seul avec elle, sur sa conduite extravagante; mais la jeune fille lui donna des raisons si plausibles, qu'il finit par perdre son sérieux, et par rire lui-même, en se rappelant la contenance de son neveu.

Au bout de quelques jours mademoiselle d'Aulnay était tout-à-fait familiarisée avec ses deux nouveaux hôtes, le jeune abbé ne tenait plus rancune à Assomption de l'aventure du fossé, et avait repris auprès d'elle son rôle de papillon; Rodolphe, de son côté, s'était un peu appri-

voisé, mais il avait toujours cet air grave et triste qui avait tout d'abord frappé sa jeune cousine.

— Quelle singulière chose ! disait à ce sujet Assomption au marquis, vous m'aviez dit, cher père, que les pages étaient si étourdis et si extravagants : voyez mon cousin Rodolphe, il a l'air d'une jeune fille, il ne parle presque pas et ne sourit jamais. Il est vrai, ajouta-t-elle, que mon cousin de Ristol est bien gai et bien bruyant pour un futur évêque. Je crois qu'ils feraient bien de changer leurs rôles.

— C'est que Rodolphe a peut-être des chagrins secrets, avait répondu le marquis.

Cette réponse si simple, faite peut-être au hasard, impressionna vivement la jeune fille ; elle ne pouvait croire, elle si enfant et si insouciante, que la jeunesse eût ses orages ; cependant elle rêva longtemps en songeant à Rodolphe ; son âme compatissante se tourna aussitôt vers ce jeune homme, qu'elle croyait malheureux. Puis peu à peu elle se mit à comparer Rodolphe avec Alfred, et malgré ses prévenances et ses galanteries, ce dernier ne sortit peut-être pas victorieux de ce rapide examen.

Le lendemain, Assomption montait à cheval dans la cour où elle se croyait seule, lorsqu'en détournant la tête, elle vit à quelques pas Rodolphe immobile et les yeux arrêtés sur elle ; le regard du jeune homme avait quelque chose de si perçant et de si doux à la fois qu'Assomp-

tion devint rouge et lança *Dudeley* dans l'avenue, sans oser dire un mot à son cousin.—C'est étonnant, pensait-elle, Alfred a beau me regarder ainsi, jamais son regard ne me trouble au point de me faire rougir.

Une heure après, mademoiselle d'Aulnay revenait tout doucement par un petit sentier au bord de l'eau, plongée dans une rêverie qu'alimentait peut-être la scène muette de la cour, lorsqu'elle aperçut quelqu'un couché au pied d'un arbre : c'était Rodolphe, qui laissait, lui aussi, flotter ses rêves au grand air, et qui semblait suivre de l'œil les oiseaux perdus dans le ciel. Assomption mit pied à terre, et après avoir attaché son cheval à un arbre, elle se glissa derrière les massifs, et s'offrit à Rodolphe comme une apparition.

— Oh ! ma cousine, dit le jeune homme, vous m'avez fait peur.

— Comment, monsieur, je suis donc bien horrible ! répondit la jeune fille avec ce petit air mutin qu'elle prenait quelquefois.

— A défaut de votre miroir, mon cousin Alfred vous dit assez souvent que vous êtes jolie pour que vous ne conserviez plus aucun doute à cet égard.

Cette innocente épigramme, décochée contre les aimables fadeurs de M. de Ristol, ne parut pas déplaire à Assomption, qui répondit en conservant sa petite moue boudeuse : — Il faut avouer que M. Alfred est bien plus ai-

mable que vous, car depuis votre arrivée à Aulnay, vous ne m'avez pas adressé le plus petit compliment.

— Je me contente de penser de vous tout le bien que je n'ose vous dire, répliqua Rodolphe en levant sur sa cousine ce regard qui avait tant troublé Assomption une heure auparavant.

— Voyons, monsieur, dit la jeune fille, autant pour se donner une contenance que pour changer le cours de la conversation, dites-moi ce qui cause vos peines, car vous devez en avoir.

— Je n'ai aucun sujet d'affliction particulière, ma belle cousine, répondit Rodolphe; je viens ici sous ces grands arbres, parce que j'aime la solitude. Habitué dès mon enfance à l'isolement, je cherche des distractions en moi-même, et je me berce dans mes rêveries, comme ces insectes que vous voyez au-dessus de nos têtes s'endormir dans un rayon de soleil; ici, je songe à mes souvenirs et à mes espérances. Les peupliers qui frémissent et se plaignent comme des âmes continuent je ne sais quelle plainte mystérieuse qui pleure en moi; les bourdonnements confus de la campagne, les mille bruits qui s'échappent de la feuille ou du brin d'herbe, tout cela résonne à mon oreille comme un chant inconnu qui réveille au fond de mon être tout un monde de pensées assoupies.

— Oh ! je vous comprends, Rodolphe, s'écria la jeune fille ; vingt fois, à cette même place, il m'est arrivé d'éprouver ce que vous ressentez vous-même.

— Vous me comprenez, s'écria vivement le jeune homme... Oui, vous devez me comprendre... car vous avez vécu au sein de ce vaste horizon où l'air vivifie la pensée et élève l'âme vers la méditation; et puis, quand je regarde ces lieux paisibles, je me demande pourquoi le Ciel ne m'a pas jeté dans ces vertes prairies pour y vivre et pour y mourir... Oh! vivre ici, s'écria-t-il dans une sorte d'exaltation, n'avoir pour patrie que ces campagnes, pour spectacle que ce ciel bleu, pour horizon que cette ligne d'arbres! Mais! insensé que je suis, pourquoi vous parler de toutes ces choses? Retournons au château, ma cousine, et ne m'en veuillez pas trop si je ne suis pas aimable... quoiqu'il doive être si facile d'être aimable auprès de vous.

— Oh! non, continuez, s'écria Assomption émue, je vous écoute, il me semble que vous m'ouvrez les portes d'un monde tout nouveau pour moi!

— J'entends la cloche du château, répondit Rodolphe, ne faisons pas attendre votre père. Et, prenant le bras de la jeune fille, il la reconduisit à son cheval, et effleura pour la première fois de ses lèvres la blanche main de mademoiselle d'Aulnay.

Assomption jeta un sourire plein de charme à Rodolphe, et s'éloigna au grand trot, non sans tourner plusieurs fois la tête dans l'avenue.

Lorsque toute la famille fut réunie dans le salon,

M. de Ristol, qui continuait son personnage de dameret en vrai successeur de M. de Bernis, vint prendre place auprès d'Assomption, et dirigea contre la jeune fille une formidable artillerie de compliments, qu'elle aurait peut-être trouvés ingénieux deux heures auparavant, et qui ne lui semblaient plus, depuis sa conversation avec Rodolphe, qu'un jeu d'esprit assez fatigant ; Rodolphe, de son côté, hasarda deux ou trois reparties plaisantes contre la galanterie échevelée du futur ecclésiastique, ce qui mit le marquis et Assomption en belle humeur de moquerie.

— Mon cher cousin, disait mademoiselle d'Aulnay au jeune abbé, vous devez me trouver bien malhonnête de ne vous avoir point encore remercié de votre cadeau nocturne...

— Quel cadeau ? répondit M. de Ristol.

— Jouez donc l'étonnement, reprit Assomption. Quel autre que vous, ici, pousserait l'amabilité jusqu'à venir placer, chaque nuit, sur ma fenêtre, un charmant bouquet composé des plus jolies fleurs du parterre !

Au mot de bouquet, Rodolphe avait rougi involontairement ; M. de Ristol ne répondit rien et baissa la tête comme quelqu'un qui réfléchit.

L'air embarrassé de Rodolphe n'échappa pas à la jeune fille, qui transporta aussitôt la conversation sur un autre sujet.

— Mais, ma cousine, dit un instant après Alfred de

Ristol, quelle est donc cette histoire de bouquet dont vous me parliez tout-à-l'heure? Je vous avoue qu'elle m'intrigue beaucoup.

— Bon! vous y pensez encore? répondit vivement Assomption. C'était une plaisanterie que je vous faisais, et voilà tout.

Rodolphe regarda aussitôt Assomption; son regard semblait la remercier d'avoir coupé court aux interrogations d'Alfred.

Il paraît, pensait l'abbé, que c'est une leçon que ma cousine me donne.

Le soir, lorsque mademoiselle d'Aulnay se fut retirée dans sa chambre, le bouquet lui revint à la pensée; elle se reprochait d'avoir révélé ce petit secret, qui prenait tout-à-coup à ses yeux une importance véritable, depuis qu'elle ne pouvait plus l'attribuer à la galanterie sans conséquence de son cousin Alfred; elle rêvait à cet incident lorsqu'elle entendit un petit bruit derrière sa jalousie; elle s'approcha de la fenêtre et aperçut une main qui déposait un bouquet sur l'encorbellement du balcon, elle reconnut parfaitement Alfred qui s'éloignait à pas de loup; nous ne savons au juste ce qui se passa à cette vue dans l'âme de la jeune fille, mais sa physionomie exprimait tous les signes du désappointement.

— Si c'est lui, se disait-elle, qui m'apporte chaque nuit ce bouquet, pourquoi ce grand étonnement lorsque je lui parlais à dîner?

Elle prit machinalement le bouquet de M. de Ristol, mais elle s'aperçut aussitôt qu'il ne ressemblait en rien, dans l'arrangement des fleurs, aux bouquets des jours précédents; elle le compara avec celui du matin, qui n'était qu'une copie exacte de celui de la veille, et elle vit avec un tressaillement de joie que ce ne pouvait être la même main qui avait présidé à la confection des deux bouquets; dans celui d'Alfred, les *pensées* dominaient avec une affectation galante; dans les précédents, au contraire, une seule petite *pensée* se cachait discrètement au milieu des autres fleurs, comme si elle eût craint de se révéler aux yeux d'Assomption.

La jeune fille se coucha en proie à une inquiétude dont elle ne pouvait démêler le motif.

A son réveil, elle courut tout droit à sa fenêtre et vit son bouquet accoutumé, le vrai bouquet qu'elle recevait chaque matin depuis huit jours; elle le prit aussitôt et le porta à ses lèvres dans un mouvement de joie irréfléchie. Elle aperçut un petit billet qui se montrait timidement dans cet essaim systématique de fleurs : alors elle rougit et réfléchit un instant avant de l'ouvrir; mais tentée comme Ève par le démon de la curiosité, elle le saisit tout-à-coup et ne lut que ce seul mot : *Merci*.

Elle pensa que Rodolphe faisait allusion à la scène de la veille...

A dater de ce jour, Assomption montra vis-à-vis de Rodolphe une retenue qu'elle n'avait pas avec Alfred;

elle craignait de se trouver seule avec le premier, et il ne la regardait jamais sans que la jeune fille éprouvât une émotion qu'elle ne pouvait maîtriser. Cependant la correspondance des fleurs allait toujours son train ; seulement, au lieu d'un bouquet, Assomption en trouvait chaque matin deux sur sa fenêtre, mais il est, je crois, inutile d'ajouter qu'il n'y en avait qu'un seul qui eût une valeur à ses yeux.

Un jour que Rodolphe et Alfred se promenaient tous deux dans une allée du parc, ce dernier dit à son cousin :

— Il faut que je te confie un secret : je suis amoureux fou d'Assomption, cette petite fille me fait tourner la tête.

— Ah ! reprit vivement Rodolphe, devenu pâle aux aux premiers mots de cette confidence ; et où te conduira cet amour, puisque tu dois être prêtre ?

— C'est-à-dire, interrompit Alfred, que je n'ai encore pris aucune décision à cet égard ; on veut que je sois évêque, pour ne pas perdre les traditions de famille, mais le droit d'aînesse n'existe plus aujourd'hui, et j'aurai, comme mon frère aîné, une part égale de la fortune paternelle ; par conséquent, je ne vois pas ce qui pourrait s'opposer à mon mariage avec mademoiselle d'Aulnay.

— C'est juste, avait répondu Rodolphe avec un soupir.

Quelques jours après, Alfred dit à Rodolphe : — Eh

bien, je n'ai pas trop perdu de temps; je suis en très-bon chemin.

Où veut-il en venir? pensa Rodolphe.

— Figure-toi, mon cher ami, continua Alfred, que, tourmenté par l'idée d'épouser ma cousine, j'ai confié mes intentions au marquis.

— Et que t'a-t-il répondu ? demanda vivement Rodolphe, qui tremblait comme une feuille.

— Ah ! voilà où je me flatte d'avoir fait preuve d'une certaine science diplomatique. Je savais depuis longtemps que M. d'Aulnay était piqué contre la cour, qui a, dit-il, oublié ses services, j'ai commencé par faire entrevoir à notre cher cousin que, sans qu'il en coûtât rien à sa dignité, mon père ferait des démarches afin d'obtenir de S. M. une lettre d'invitation pour que le marquis se rendît aux Tuileries; puis je lui ai parlé de l'intimité qui avait toujours régné entre nos deux familles, qui n'en faisaient, à proprement parler, qu'une seule, et enfin j'ai absordé le sujet de face, et lui ai demandé la main d'Assomption.

— Et il a consenti? dit Rodolphe en frémissant.

— Il m'a répondu qu'il n'y voyait aucun inconvénient.

— Et Assomption, es-tu sûr qu'elle t'aime?

— Mais pourquoi ne m'aimerait-elle pas? dit Alfred un peu piqué. D'ailleurs, elle accueille parfaitement toutes mes prévenances, et j'ai lieu d'espérer qu'elle n'ap-

portera aucun obstacle à une union qui est aussi honorable pour elle que pour moi. Ainsi, mon cher Rodolphe, continua-t-il, je jette décidément le froc aux orties, je renvoie l'évêché aux calendes grecques, et dès ce soir j'écris à mon père pour lui faire part de ma détermination.

— Je te félicite de ton bonheur, répondit froidement Rodolphe ; et il regardait son cousin avec des yeux si étranges, qu'Alfred interdit se crut obligé de lui demander ce qu'il avait.

— Je n'ai rien, je souffre un peu depuis ce matin ; pardonne-moi, si je te quitte, mais il faut que je rentre, je vais me coucher jusqu'à l'heure du dîner.

Et Rodolphe s'éloigna.

Au dîner, Rodolphe, plus triste que de coutume, ne mangeait pas ; Alfred, au contraire, avait un petit air heureux et vainqueur, qui contrastait avec la physionomie bouleversée de son cousin.

— Pourquoi donc êtes-vous toujours pensif, disait le marquis à Rodolphe, vous ennuyez-vous dans notre compagnie, mon cher cousin ? Corbleu ! quand j'étais page, moi, je n'avais pas le temps de broyer de la mélancolie.

— S'il est un endroit au monde où il ne soit pas possible de s'ennuyer, c'est chez vous, répondit le jeune homme en levant tristement les yeux sur Assomption. Je conserverai le souvenir de votre gracieuse hospitalité, et je regrette de ne pouvoir prolonger mon séjour

au milieu de vous aussi longtemps que je l'aurais voulu.

— Quoi ! vous nous quittez, Rodolphe ? dit Assomption, qui était devenue pâle.

— Oui, ma cousine, une lettre qui est un ordre me force de partir demain même pour Versailles.

— Mais tes vacances ne sont pas terminées, interrompit Alfred.

— Il faut que je parte absolument, répondit Rodolphe d'une voix brève, qui ne permettait plus d'objection.

Le marquis ne crut pas lui-même devoir insister.

La soirée fut triste, on ne se parlait pas : Alfred pria sa cousine de se mettre au piano ; mais la jeune fille ne lui répondit même pas, elle regardait Rodolphe, pâle et triste, mais beau et fier dans sa douleur.

— Qui peut donc le forcer à nous quitter sitôt ? pensait-elle.

Lorsque vint le moment de se retirer, Rodolphe demanda d'une voix émue à sa cousine la permission de prendre congé d'elle, car il devait partir de très-bonne heure.

La jeune fille se leva toute tremblante ; Rodolphe déposa sur sa main un baiser et une larme et sortit du salon, accompagné du marquis et d'Alfred, qui le reconduisaient jusqu'à sa chambre.

Assomption, restée seule, contempla longtemps cette larme, qui brillait comme une perle ; puis elle appliqua ses lèvres sur la place où elle était tombée.

Le lendemain matin, de bonne heure, elle était à sa fenêtre : la voiture se trouvait déjà dans la cour; Rodolphe parut en habit de voyage, jeta un dernier regard vers la croisée de sa cousine, et monta dans sa chaise.

Lorsque Assomption entendit les premiers roulements de la voiture, elle sentit ses jambes fléchir. Oh ! je l'aimais, dit-elle ; et elle se laissa tomber sur un fauteuil.

II.

Le départ de Rodolphe laissa dans l'âme de mademoiselle d'Aulnay un vide affreux ; elle était d'une tristesse à laquelle le marquis et M. de Ristol ne pouvaient rien comprendre ; plus de courses à cheval, plus d'études au piano, plus rien de cette vie d'autrefois, l'enfant mutin et rieur avait fait place à la jeune fille rêveuse et méditative. Assomption cherchait les endroits solitaires, et restait de longues heures à songer aux jours disparus; *elle* repassait dans son esprit tous ces riens charmants qui l'avaient tant intéressée pendant le séjour de Rodolphe à Aulnay ; la solitude et le silence exaltaient cette jeune âme qui trouvait dans sa douleur un aliment à son amour.

Alfred de Ristol, la voyant en proie à cette tristesse dé-

vorante, faisait tous ses efforts pour la distraire; mais les jeux d'esprit de son cousin n'arrachaient pas même un sourire à Assomption, qui d'ailleurs commençait à savoir par cœur le vocabulaire du petit abbé. Il avait beau faire la roue autour de la jeune fille et emmaillotter un compliment dans chacune de ses phrases, l'esprit de mademoiselle d'Aulnay voyageait pendant ce temps-là sur la route de Versailles, puis allait s'égarer dans les allées du parc où s'était promené Rodolphe; elle ressentait même une naissante aversion pour Alfred; un secret instinct lui révélait qu'il n'était pas tout-à-fait étranger au départ de celui dont l'absence la faisait tant souffrir. Quelquefois elle se reprochait d'avoir affecté vis-à-vis de Rodolphe une contrainte qui n'était pas dans son cœur, et cependant, lorsque, rassemblant ses souvenirs, elle songeait aux regards tendres du jeune homme, à sa conversation dans le parc, à ses attentions pleines de réserve, une voix intérieure lui criait qu'elle était aimée!

Doux rêves des jeunes années! premières impressions de l'adolescence! nous vous avons tous ressentis quand nous avions vingt ans, nous avons tous caressé notre poétique chimère, et quand la voix du premier amour chantait dans notre âme son douloureux cantique, nous trouvions une volupté rêveuse dans l'amertume de nos souffrances. La jeunesse ne regrette pas les larmes qu'elle répand, parce que pour elle l'espérance se trouve toujours au fond de la douleur.

Souvent Assomption venait s'asseoir à la place où elle avait causé avec Rodolphe ; elle écoutait les gémissements du vent à travers les arbres, en songeant à cette heure perdue où le jeune homme l'avait mise de moitié dans ses rêveries. Un jour, le marquis la surprit dans son attitude mélancolique, et il commença à soupçonner la cause du changement qui s'était opéré dans sa fille.

A partir de ce moment, M. d'Aulnay fit tout ce qu'il put pour distraire Assomption de cette douleur qu'elle traînait partout flèche empoisonnée, il lui avait parlé des projets de mariage de M. de Ristol, mais la jeune fille avait repoussé cette proposition avec tant de froideur, que le marquis ne jugea pas à propos d'insister ; il voulut la conduire à Paris, Assomption refusa et déclara qu'elle se trouvait mieux à Aulnay que partout ailleurs.

M. de Ristol, malgré la bonne opinion qu'il avait de sa petite personne, fut bien forcé de céder à l'évidence et de voir qu'Assomption n'avait pour lui ni de l'amour ni même de l'amitié ; cependant, comme il était véritablement épris de sa cousine, il tint bon, et espéra vaincre sa froideur par une longue persistance. Il ne pouvait entrer en vainqueur dans la place ; aussi résolut-il de faire le siége de ce jeune cœur dans toutes les règles et de s'emparer des issues pour que nul autre au moins ne s'en rendît maître.

On était alors à l'époque des chasses, le comte d'Artois et les princes ses fils devaient chasser le cerf dans deux

jours ; M. de Ristol proposa à Assomption de se joindre au cortége royal ; Assomption refusa comme à son ordinaire, mais elle se reprit aussitôt et déclara qu'elle acceptait.

Elle venait de penser qu'elle pourrait peut-être apercevoir Rodolphe parmi les pages attachés à la personne du duc de Berry.

Le jour de la chasse arrivé, le marquis de Ristol et mademoiselle d'Aulnay montèrent à cheval et se dirigèrent vers le carrefour du *Poteau des Trois-Seigneurs,* qui était le rendez-vous indiqué. Assomption était charmante. Son amazone flottante, serrée à la ceinture, faisait ressortir la finesse de sa taille, d'une fière cambrure ; son voile vert, relevé par-dessus son chapeau, retombait sur ses épaules et encadrait son visage d'une ravissante tristesse : tout en elle indiquait la *race.* C'était bien la descendante de cette blanche aristocratie française, dont la grâce et la beauté ont toujours été célèbres en Europe. Le marquis contemplait Assomption, lancée en avant dans les sentiers de la forêt, avec cette fierté paternelle qui est comme la seconde jeunesse des vieillards ; quant à M. de Ristol, sa cousine lui faisait l'effet d'un être aérien ; il éperonnait son cheval pour la suivre, et jetait à Assomption des bouffées de compliments que le vent contraire apportait à l'oreille indifférente du marquis.

Il était midi lorsqu'ils arrivèrent au rendez-vous qui se

trouvait situé à une lieue au-delà de Rambouillet, c'était un rond-point très-vaste, dominé tout autour par plusieurs étages de terrains qui servaient de gradins à la foule accourue de tous les côtés pour voir les princes. Les femmes les plus élégantes, habituées ordinaires de ces fêtes, étaient sur le premier rang, et présentaient un front de toilettes formidables. Les cavaliers se tenaient dans les dix allées latérales, qui venaient aboutir au *Poteau des Trois-Seigneurs*. C'est dans une de ces allées que le marquis et mademoiselle d'Aulnay prirent place en attendant l'arrivée de la cour. Lorsque Assomption se présenta en caracolant à la barrière du carrefour, tous les regards se tournèrent vers elle; un murmure flatteur s'éleva de l'assemblée comme pour saluer la beauté et l'assurance de la jeune fille.

Au bout d'une demi-heure d'attente, il se fit un ébranlement dans la foule : deux gendarmes d'élite annoncèrent l'approche des équipages royaux, que l'on vit presque aussitôt déboucher dans la grande avenue. Quatre pages lancés au grand galop de leurs chevaux précédaient les voitures royales. Assomption, le cou tendu en avant, regardait avec une inquiétude qu'elle ne pouvait maîtriser, pour découvrir Rodolphe en tête du cortége; mais les flots de poussière soulevés par les pas des chevaux l'empêchaient de rien distinguer; encore quelques secondes, et elle allait acquérir une certitude, car les cavaliers approchaient. Tout d'un coup, elle devint rouge,

son sein battit avec force, elle venait de reconnaître son cousin parmi les quatre pages éclaireurs.

— Rodolphe ! s'écria-t-elle, Rodolphe !...

A ces mots, un des pages tourna la tête, et, saluant Assomption, continua sa route en traversant le rond-point qui devait rester entièrement libre, pour permettre aux princes de descendre de voiture et de se mettre en selle.

L'exclamation d'Assomption et la joie qui avait éclaté sur la figure de Rodolphe à la vue de sa cousine n'avaient échappé ni au marquis ni à M. de Ristol qui, se mordant les lèvres, dit à mademoiselle d'Aulnay, en faisant allusion à la poussière qui recouvrait les vêtements de Rodolphe :

— Mon cousin Kermonec est dans un assez triste état de toilette ; il aura bien fait de se précautionner d'un autre vêtement s'il veut se présenter convenablement devant vous.

Cette stupide observation, inspirée par un mouvement de jalousie, ne fut pas même relevée par Assomption, qui ne répondit que par un sourire froid et dédaigneux.

Lorsque les princes furent arrivés, M. d'Aulnay se retira dans la forêt, et laissa Assomption seule avec M. de Ristol. Le fier vieillard ne voulait pas avoir l'air de se placer exprès sur le passage des Altesses Royales comme pour leur reprocher leur oubli.

Les princes montèrent à cheval. Le comte d'Artois fit, selon son habitude, le tour du rond-point, saluant les dames et leur adressant de ces paroles bienveillantes, comme il en avait toujours sur les lèvres. Le duc de Berry, frappé de la beauté d'Assomption, qui faisait en ce moment tous ses efforts pour tâcher d'apercevoir Rodolphe, la considérait attentivement.

— Girardin, dit-il au personnage qui se trouvait à ses côtés, en lui désignant mademoiselle d'Aulnay, connaissez-vous cette jeune fille?

— Non, monseigneur, répondit le capitaine de la vénerie; mais d'Haneucourt, qui connaît toutes les habituées des chasses, pourra dire son nom à Votre Altesse royale.

M. d'Haneucourt fut appelé, et déclara qu'il voyait la jeune fille pour la première fois.

— Elle est bien belle, dit le duc de Berry.

— Allons, messieurs, en chasse! s'écria le comte d'Artois; et les fanfares donnèrent le signal du départ.

Rodolphe fit un salut gracieux à sa cousine en passant à ses côtés, et se joignit au cortége.

Assomption le suivit longtemps du regard; puis, lorsqu'il eut disparu, elle baissa la tête sur sa poitrine et parut réfléchir.

— Si nous suivions la chasse, mon cousin? dit-elle à M. de Ristol.

— Y pensez-vous? reprit Alfred, qui devinait la pensée d'Assomption.

— Pourquoi pas? fit-elle avec un petit air impatienté.

— Mais, ma cousine, nous crèverons nos chevaux!

— Oh! n'est-ce que cela? dit la jeune fille; *Dudeley* est dur à la course. Et appliquant à son cheval un vigoureux coup de cravache, elle se dirigea dans la direction du cortége, sans s'inquiéter si elle était ou non suivie par M. de Ristol.

Ce dernier ne voulait pas l'abandonner, il se mit à la suivre; mais *Dudeley* était un excellent coureur, et M. de Ristol était distancé; d'ailleurs, il n'excellait pas dans l'art de conduire un cheval, pour parler comme les auteurs grecs; Assomption venait de prendre un sentier de traverse, Alfred voulut pénétrer dans le sentier à son tour pour rattraper sa cousine; malheureusement son cheval lancé dans la grande allée l'emporta, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il put s'en rendre maître et le ramener sur ses pas; mais pendant ce temps *Dudeley* avait gagné du terrain, de sorte qu'au bout de dix minutes, M. de Ristol avait complétement perdu la trace de sa cousine.

— Que le diable emporte les chasses royales! s'écria le jeune homme; et c'est moi qui ai donné à Assomption l'idée de venir à celle-ci.

Nous laisserons, si nos lecteurs veulent bien nous le permettre, M. de Ristol se dépiter tout à son aise, et nous suivrons mademoiselle d'Aulnay.

Après avoir couru pendant une heure à peu près, elle parvint enfin à rattraper une partie du cortége; mais elle ne vit pas Rodolphe, qui venait de s'éloigner depuis quelques instants pour porter un ordre du duc de Berry. Le prince, à la vue d'Assomption, ne put retenir un nouveau cri d'admiration; cette fois, il s'approcha d'elle, lui adressa des compliments sur le courage dont elle faisait preuve en suivant une chasse aussi fatigante, et lui fit offrir des rafraîchissements qu'Assomption accepta de grand cœur et avec une grâce charmante.

— Monseigneur, dit tout bas un aide-de-camp au duc de Berry, si Votre Altesse royale veut savoir le nom de cette jeune fille, elle peut le demander à son page, M. de Kermonec, qui l'a saluée en quittant le rendez-vous.

— Ah! Kermonec la connaît! répondit le prince; c'est bien.

Le cerf venait d'être lancé, on se remit en chasse, et en moins de quelques minutes tout le cortége fut dispersé.

Assomption continua de battre les champs dans toutes les directions, toujours soutenue par l'espérance de rencontrer Rodolphe; mais elle courut ainsi quatre heures durant sans aucun succès, et lorsque fatiguée et rompue,

elle voulut revenir au point de départ, pour retrouver son père et M. de Ristol, qui l'attendaient probablement dans les environs de l'étang de la Tour, où le cerf devait se faire prendre, elle ne se reconnut plus, elle était égarée.

Il pouvait être sept heures. *Dudeley* avait fait au moins dix lieues au galop; le pauvre animal n'en pouvait plus. Seule au milieu de ces bois dont elle ne connaissait pas les issues, Assomption eut peur : on était alors vers le milieu de septembre, et la nuit était déjà complète. Mademoiselle d'Aulnay, se voyant égarée, descendit de cheval, et mit l'oreille contre terre pour saisir tous les bruits qui pourraient la guider. Elle entendit comme un écho mourant les sons lointains des cors qui sonnaient l'*hallali;* elle se dirigea dans la direction d'où venait le bruit, mais mille sentiers s'offraient à elle, et elle ne savait lequel suivre. Elle commençait à trembler, et poussait de petits cris perçants, dans l'espérance qu'elle serait peut-être entendue; mais ses cris étaient étouffés par les branches d'arbres qui craquaient sous le souffle du vent. Fatiguée, éperdue, elle prit le parti de s'arrêter et d'attendre, se confiant à la grâce de Dieu.

Elle était depuis une demi-heure sur les bords d'un fossé, n'osant faire le moindre mouvement, et tremblant à la moindre agitation des feuilles, lorsqu'elle crut entendre dans le lointain le galop d'un cheval; elle prêta l'oreille, mais bientôt tout bruit cessa, et elle retomba

dans son abattement. Tout-à-coup des pas de cheval retentirent une seconde fois à une distance plus rapprochée; elle appela, une voix répondit. Elle se dirigea aussitôt, en reprenant *Dudeley* par la bride, vers ce libérateur inconnu que le ciel lui envoyait.

— Est-ce vous, Assomption? lui cria le cavalier lorsqu'il fut à une cinquantaine de pas, car l'obscurité ne permettait pas de distinguer les objets.

— Rodolphe ! répondit la jeune fille qui venait de reconnaître la voix de son cousin.

Une seconde après, Rodolphe pressait Assomption sur son cœur.

— Oh ! ma cousine, dit le jeune homme, quelle inquiétude vous m'avez causée ! M. d'Aulnay, que j'ai rencontré, m'a appris votre disparition. Il vous cherche avec Alfred dans la partie du bois opposée.

Assomption riait et pleurait tout à la fois; cette succession d'émotions diverses l'avait tant troublée, qu'elle restait dans les bras de son cousin, sans savoir en quelque sorte ce qu'elle faisait.

— O Assomption ! lui dit Rodolphe, je remercie le ciel de ce qui est arrivé, puisqu'il m'a permis de vous retrouver, et que j'ai pu une fois au moins vous presser sur mon cœur.

A ces mots, la jeune fille, revenue à elle-même, se débarrassa doucement des bras de Rodolphe, et ils restèrent interdits en face l'un de l'autre.

— Partons ! dit Assomption en tremblant.

— Oh ! non, pas encore, ma cousine; un mot, rien qu'un mot, car je vous vois peut-être ce soir pour la dernière fois.

— Pour la dernière fois ! dit Assomption tout émue.

— Oui, pour la dernière fois, avant que vous ne soyez madame de Ristol.

— Moi, jamais ! répondit fièrement la jeune fille.

— Oh ! merci, Assomption !... Mais cette pensée m'a bien fait souffrir.

— Pauvre Rodolphe ! vous avez souffert...

— Oui, j'ai souffert toutes les tortures depuis huit jours... J'ai pleuré bien souvent... Mais, ne parlons plus du passé, dit le jeune homme en essuyant une larme.

— Parlez, au contraire, murmura la jeune fille en pressant le bras tremblant de son cousin.

— Hé bien ! pardonnez-moi si j'oublie qui vous êtes et qui je suis !... ma poitrine se brise... Assomption, je vous aime !...

Et, en disant ces derniers mots, il couvrait de ses pleurs la main de la jeune fille.

— Vous ne répondez pas ? dit Rodolphe tout tremblant.

Assomption garda encore un instant le silence, et tombant tout-à-coup dans les bras de son cousin :

— Ah ! Rodolphe, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez que depuis longtemps il a répondu pour moi.

Les deux enfants restèrent longtemps dans cette muette extase, qui suit un premier aveu, et que le cœur ne ressent qu'une fois.

Lorsqu'ils sortirent de ce céleste ravissement, ils se dirent tout ce qu'on dit quand on s'aime, quand on est aimé et qu'on a vingt ans. Ce furent des serments solennellement jurés à la face du ciel. Ce fut, en un mot, l'épanchement de leurs deux âmes, d'où s'échappaient comme d'une source les flots de cet amour longtemps comprimé.

— Je jure, disait la jeune fille, de n'être jamais qu'à vous, Rodolphe. Quoi qu'il arrive, comptez sur moi.

— Je crois en vous, répondait le jeune homme. Mais votre père, Assomption?

— Mon père !

— Il n'accordera jamais la main de sa fille à un pauvre page qui n'a pas de fortune.

— Oh ! mon Dieu ! dit mademoiselle d'Aulnay qui vint à penser aux idées ambitieuses du marquis, s'il allait refuser son consentement !

— Il le refusera, interrompit Rodolphe; mais je sais un moyen de vaincre les répugnances du marquis.

— Lequel?

— Le duc de Berry me protége, vous le savez; il m'a donné plusieurs fois des preuves de son affection. Allons le trouver ce soir tous deux; avouons-lui notre amour, et prions-le d'intercéder pour nous auprès de M. d'Aulnay.

— Vous avez raison, Rodolphe, partons sur-le-champ; le prince a l'air si bon, qu'il consentira peut-être à faire une démarche pour assurer notre bonheur, et mon père n'osera rien lui refuser.

Ils montèrent aussitôt à cheval, et se dirigèrent à travers les bois vers le château de Rambouillet.

Il était neuf heures lorsqu'ils parvinrent à l'entrée du jardin anglais qui entoure le château. Ils laissèrent leurs chevaux chez le garde, et arrivèrent sans être vus, en passant par le quinconce, jusqu'à la tour de François Ier où était la petite chambre de Rodolphe, contiguë aux appartements du prince. Rodolphe fit passer sa cousine par une porte dérobée, et, au bout d'une minute, Assomption se trouvait, sans avoir eu le temps de réfléchir à l'imprudence de sa démarche, dans la chambre du jeune homme.

— Maintenant, dit Rodolphe, je vais entrer chez monseigneur pour voir s'il est seul..... Il faut lui parler sur-le-champ, nous n'avons pas une minute à perdre. Le marquis doit être inquiet, et il faut que per-

sonne, à l'exception du prince, ne sache que vous êtes venue ici.

— Oui, répondit Assomption, dépêchons-nous ; je devrais déjà être à Aulnay.

Rodolphe entra chez le duc de Berry, qui lui dit aussitôt qu'il aperçut son page :

— D'où viens-tu donc, Kermonec? Je t'attendais.

— Monseigneur, je m'étais égaré dans les détours de la forêt.

— Écoute, continua le prince, j'ai une confidence à te faire : je suis amoureux.

— Bien, pensa Rodolphe, cela se trouve à merveille; il n'en sera que mieux disposé à accueillir nos prières.

— J'ai vu, continua le prince, ce matin, à la chasse, la plus ravissante jeune fille. Il faut que tu me viennes en aide.

— Je suis tout aux ordres de Son Altesse royale, répondit le page en s'inclinant.

— Oh ! je connais ton dévouement à ma personne ; mais d'abord il faut que tu commences par me dire son nom.

— Le nom de qui, Monseigneur? dit Rodolphe étonné.

— Eh ! le nom de la jeune fille que tu as saluée ce matin.

— Moi ! répondit Rodolphe, qui avait peur de com-

prendre, je ne me rappelle pas avoir salué quelqu'un.

— Ce matin, au rendez-vous, une jeune amazone avec un voile vert. On m'a dit que tu l'avais saluée en passant devant elle : tu la connais par conséquent.

Rodolphe était pâle comme un mort.

— Monseigneur, dit-il, on se sera trompé, je n'ai vu aucune jeune fille au rendez-vous.

— Allons, dit le prince d'un air de mauvaise humeur, il sera dit que je ne pourrai rien savoir.

Rodolphe était atterré. Le prince était amoureux d'Assomption, et elle était là, séparée par une porte, et c'était lui qui l'avait amenée, sans se douter de ce fatal incident.

— Je ne reconnais plus mon page d'autrefois, dit le prince en riant; tu as l'air d'un conspirateur. A quoi songes-tu là? Puisque tu ne connais pas cette jeune fille, prends des informations, et arrange-toi pour me dire quelle était l'amazone au voile vert. Je t'ai donné son signalement, le reste te regarde.

— Monseigneur sera satisfait, dit le jeune homme en se retirant; et il chancelait comme un homme ivre.

— Eh bien, dit Assomption lorsqu'elle revit Rodolphe, le moment est-il venu d'aller nous jeter aux pieds du prince?

— Assomption, il faut que vous partiez tout de suite pour Aulnay.

— Le prince n'est donc pas visible, ou il ne veut donc pas nous entendre? dit la jeune fille avec une petite moue.

— Il n'est pas visible, dit Rodolphe ; partons, partons vite. Et il se disposait à descendre l'escalier, lorsqu'en regardant par la fenêtre, il vit l'esplanade encombrée de gens du château qui allaient et venaient en tous sens.

— Impossible de sortir ! s'écria-t-il, on vous verrait. Comment faire?

— Je ne puis cependant pas rester ici, dit Assomption.

— Oh ! mon Dieu ! quelle fatale idée nous avons eue !..... Pourquoi ne vous ai-je pas conduite tout droit à Aulnay?

Puis il reprit aussitôt :

— Il n'y a qu'un moyen de sortir de cette prison. Vous allez mettre un manteau et un chapeau de page; alors, en me donnant le bras, nous passerons à travers la foule sans être remarqués.

— Donnez-moi vite ce manteau, dit Assomption.

— Je n'en ai point ici, reprit Rodolphe désespéré, il faut que je coure jusqu'à la vénerie pour avoir ce travestissement. Attendez-moi quelques minutes, et je reviens aussitôt.

— Ne restez pas longtemps, ami, dit la jeune fille qui tremblait.

— Un quart d'heure au plus, lui dit Rodolphe ; et il se sauva.

Assomption, restée seule, se mit à réfléchir aux incidents de la journée. Qu'allait penser son père ?... Le vieillard devait être inquiet ; il la faisait sans doute chercher à travers les bois. Elle oubliait tout dans ce moment, et son amour et sa souffrance, pour ne songer qu'à l'inquiétude qu'elle causait au marquis.

Elle demeura ainsi pendant une demi-heure en proie à ses réflexions, et Rodolphe ne revenait pas.

— Mon Dieu ! pensait-elle, que lui sera-t-il donc arrivé ?

Tout-à-coup elle entendit des pas dans le corridor latéral.

— Enfin le voilà, dit-elle ; il sera revenu par un autre chemin.

En ce moment la porte s'ouvrit, et elle se trouva en face du duc de Berry, qui passait quelquefois par la chambre de son page pour se rendre au jardin.

III.

A la vue de la jeune fille, le prince s'était arrêté tout court. Comment se trouvait-elle là ? qui l'avait amenée ? Il songea à sa conversation avec Rodolphe, et crut que

son page, après avoir découvert l'amazone, l'avait décidée à venir.

— Il paraît que c'est une beauté facile, pensa le prince... Quel dommage, elle est si belle !

— Qui vous a amenée ici, mon enfant ? dit le prince.

— Votre page, M. de Kermonec, Monseigneur, répondit Assomption tremblante comme la feuille.

— C'est bien cela, pensa-t-il. Ce diable de Kermonec est un Figaro ; il ne lui faut qu'une heure pour dénouer les intrigues les plus embrouillées. — Et comment vous appelez-vous ?

— Je suis la fille d'un des meilleurs serviteurs de Sa Majesté, le marquis d'Aulnay.

— D'Aulnay ! reprit vivement le duc de Berry, d'Aulnay ! Mais, en effet, c'est un des fidèles amis du roi..... Une fille noble, pensa-t-il. Mademoiselle, ajouta le prince, je suis fâché de ce qui vient d'arriver : soyez assurée que si j'avais connu votre nom et votre naissance, mon page ne vous aurait point amenée chez moi.

— Comment ! s'écria Assomption, qui entrevit tout-à-coup un horrible mystère, est-ce d'après les ordres de Votre Altesse royale que M. de Kermonec m'a conduite ici ?

— Je n'avais pas donné d'ordre, mademoiselle ; M. de Kermonec a outre-passé mes intentions... Seulement j'avais parlé de votre beauté, et, ne sachant pas qui vous étiez...

— Cela suffit, Monseigneur, interrompit fièrement la jeune fille. Veuillez me faire reconduire jusqu'au jardin ; là je trouverai mon cheval, et je retournerai à Aulnay ! Oh ! quelle infamie ! pensait-elle en dévorant ses larmes. Lui, que je croyais le plus honnête des hommes, me livrait à un autre !

Le prince reconduisit lui-même Assomption par une issue secrète jusqu'à la maison du garde, et ne revint au château que lorsqu'il l'eut vue s'éloigner.

— Elle était pourtant bien belle ! dit-il en poussant un soupir.

Et il rentra, persuadé qu'il avait accompli un acte de continence aussi grand que celui de Scipion - l'Africain.

Pendant que tout cela se passait dans les appartements du duc de Berry, Rodolphe, qui avait couru en toute hâte à la vénerie, fut fort étonné, à son retour, de trouver fermée la porte du pavillon par laquelle il était sorti. Il avait en vain demandé à la sentinelle de le laisser passer ! il avait montré ses aiguillettes de page, avait sollicité, prié, menacé, la sentinelle était restée sourde. Passé dix heures, nul ne pouvait pénétrer dans le château, à moins de dire le mot d'ordre, et Rodolphe ne le savait pas. Il était dans des transes mortelles. Qu'allait penser Assomption ? qu'allait-elle devenir seule dans cette chambre ?... Et si le prince appelait, que sa cousine fût découverte, elle était perdue à tout jamais. Enfin, après une demi-heure

de supplications, d'offres d'argent, de menaces, d'imprécations inutiles, il fit un grand détour par derrière le jardin, escalada un mur, au risque de recevoir un coup de fusil, et parvint, après une longue course, jusqu'au pied de la tour de François Ier. Il s'élança dans l'escalier, monta à sa chambre, tout ruisselant de sueur et accablé de fatigue, et la trouva vide. A cette vue, son cœur se serra comme s'il eût été pressé dans un étau, ses jambes faiblirent, et il tomba roide sur le parquet.

Lorsqu'il revint à lui il se présenta devant le prince et alors il apprit l'horrible vérité.

Rodolphe, anéanti, brisé par ce dernier coup, crut un instant que la raison allait lui échapper. Il se jeta en sanglotant aux pieds du duc de Berry, lui raconta toutes les particularités de l'aventure de la veille, et ne se releva que lorsque le prince, touché de sa douleur, lui eut promis de tout réparer.

— Je pars à l'instant pour Paris avec mon frère d'Angoulême, ajouta Son Altesse royale, mais je reviens dans cinq jours, alors j'irai parler au marquis, je lui dirai tout : ne crains rien, le mal est moins grand que tu ne penses. Je demanderai pour toi, à mon camarade d'Aulnay, la main de sa fille, et il ne me refusera pas.

Un instant après, les princes partaient pour Paris...

Rodolphe, resté seul, écrivit à Assomption une lettre, dans laquelle il expliquait toute sa conduite. Cette lettre,

envoyée par un exprès, lui fut rapportée sur-le-champ; on n'avait pas voulu la décacheter à Aulnay, seulement quelques lignes d'une écriture de femme se trouvaient sur l'enveloppe. Rodolphe lut ce mot qui flamboyait : *Lâche* !

A cette vue, le malheureux jeune homme était devenu fou ; le sang qui se portait au cerveau fit craindre une congestion cérébrale : le médecin fut mandé, de prompts secours furent administrés au malade, qui ne revint à lui que deux ou trois jours après... Ce fut pour apprendre l'assassinat du duc de Berry, le seul homme qui pût justifier Rodolphe aux yeux d'Assomption.

Cette succession de malheurs qui le frappaient coup sur coup avait fini par le rendre insensible... Il apprit cet attentat, qui lui retirait la protection et l'amitié d'un prince, et qui brisait à jamais son bonheur, comme s'il s'y fût en quelque sorte attendu. Il se crut poursuivi par une destinée implacable, et se résigna sans se plaindre, le cœur rongé par le désespoir. Le temps qu'il devait rester aux pages venait d'expirer ; il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie.

Assomption, après ce fatal événement, continua encore quelque temps de vivre à Aulnay , et résista aux prières de son père qui la pressait de se choisir un époux.

Cependant ce qu'avait prévu et espéré le marquis d'Aulnay arriva : il reçut une invitation de se rendre à la cour. Il en fut doublement satisfait : il espérait, en conduisant

sa fille à Paris, lui faire oublier ses chagrins, et effacer peu à peu sa tristesse. Assomption n'avait rien dit de l'horrible secret du château; son cœur fier ne voulait ni pitié ni adoucissement à sa douleur; mais le marquis avait surpris dans le sommeil agité de sa fille des mots entrecoupés qui lui avaient révélé une partie de ce triste mystère.

M. de Ristol, qui avait su gagner l'amitié du vieillard, lui parlait souvent du changement opéré dans le caractère d'Assomption. Le marquis, âme franche et loyale, ne pouvait accuser sa fille que d'avoir cédé à un penchant irrésistible, sans cependant s'être rendue coupable.

Au bout d'un mois passé auprès de sa cousine, M. de Ristol ne pouvant vaincre les répugnances d'Assomption, était revenu à Paris, sans toutefois renoncer à ses espérances et à son amour.

Le marquis et sa fille furent reçus à la cour quelques mois après la mort du duc de Berry. La présentation eut lieu au moment du grand deuil. Cette sombre parure allait bien aux idées d'Assomption, et cadrait avec l'air de langueur répandu sur les traits de son visage pâle et triste. Son entrée dans le monde eut un grand éclat; on admirait cette frêle et gracieuse beauté qui portait sur son front les traces d'une douleur cachée, mais personne, dans les suppositions que l'on faisait à ce sujet, ne pouvait deviner la souffrance de ce jeune lis courbé avant le temps par l'orage.

Plusieurs jeunes gens d'une haute naissance et d'une grande fortune avaient fait des démarches pour obtenir la main de mademoiselle d'Aulnay; Assomption s'était raidie contre toutes les supplications et toutes les prières : le cruel désenchantement de ses espérances était toujours présent à sa pensée. La crise avait été si violente, qu'elle n'avait laissé dans l'âme de la jeune fille qu'une force d'inertie; mais Assomption opposait cette force comme un rempart à de nouvelles désillusions. Le mot amour lui faisait peur; elle éloignait de son cœur jusqu'à l'espérance, pour n'avoir pas encore à souffrir un jour. A l'exception de son père, elle enveloppait tous les hommes dans son mépris pour celui qu'elle avait aimé; et, faut-il le dire? ce Rodolphe dont elle ne pouvait entendre prononcer le nom sans frémir, elle sentait que son image se reflétait encore dans sa pensée. Étrange contradiction du cœur! elle méprisait cet homme qu'elle croyait coupable, et elle pensait quelquefois à lui avec un amer attendrissement.

On avait tant parlé de mademoiselle d'Aulnay dans les salons de Paris, que l'on sut par le commandant de la vénerie, qui l'avait reconnue pour l'amazonne au voile vert, que le duc de Berry en avait été amoureux. M. de Ristol, en rapprochant ces propos des confidences arrachées au marquis, finit par se persuader, lui aussi, que la douleur de sa cousine provenait sans doute de l'infamie de Rodolphe, qui aurait sacrifié l'amour de la jeune fille

à son ambition, en se faisant le lâche complaisant d'un caprice du prince. Lorsqu'il crut n'avoir plus aucun doute à cet égard, M. de Ristol se promit de venger mademoiselle d'Aulnay, et de demander par les armes une réparation à M. de Kermonec.

Un soir, il y avait bal dans un salon du faubourg; M. d'Aulnay y conduisit sa fille, qui apportait dans toutes les fêtes l'incurable maladie de sa douleur. Les femmes les plus belles et les plus distinguées de la société parisienne se pressaient, avides de plaisir et étincelantes de toilette. Assomption, mise très-simplement, s'étant assise dans un coin à côté d'une vieille dame, amie de son père, s'entretenait avec elle, pendant que les laquais jetaient à toutes volées les plus grands noms de France. Tout-à-coup un nom retentit à son oreille, qui la fit pâlir : on avait annoncé le comte de Kermonec.

Rodolphe entra en effet, veilli de dix ans dans l'espace de quelques mois. Il aperçut aussitôt mademoiselle d'Aulnay : une sorte de frémissement nerveux s'empara de tout son être; il fut obligé de s'accouder sur le marbre de la cheminée pour se soutenir.

Assomption, à la vue de Rodolphe, avait éprouvé une telle émotion, qu'elle devint pâle comme une morte et s'évanouit.

M. d'Aulnay avait tout vu; il s'empara d'Assomption et l'emporta hors de l'appartement. On attribua cette subite indisposition à la grande chaleur, sauf quelques charita-

bles amies de la jeune fille, qui insinuèrent que mademoiselle d'Aulnay avait l'habitude de se trouver mal pour se rendre intéressante.

Rodolphe, la tête penchée sur sa poitrine, ne voyait plus rien, n'entendait plus rien ; il avait été sur le point de se jeter devant tout le monde aux pieds de sa cousine pour la conjurer de l'entendre et se justifier. L'aspect d'Assomption et l'effet qu'il venait de produire sur elle réveillaient dans son cœur des tortures terribles; lorsqu'il releva son front pâle et contracté par la douleur, il vit devant lui M. de Ristol, qui lui jeta à voix basse ces paroles sanglantes :

— Vous êtes un lâche !

Rodolphe sourit amèrement. Si Assomption l'eût vu dans ce moment, il était absous : il y avait dans ce sourire tant d'amertume et de résignation, qu'aucune femme n'eût méconnu tout ce qu'il révélait de souffrance imméritée.

—Vous aussi, monsieur, vous m'accusez, répondit Rodolphe en regardant tristement son cousin. Ce n'est pas devant vous que j'aurais à me justifier, si ma conduite avait été un instant déloyale : à demain, monsieur. Et il sortit.

Le lendemain, les deux jeunes gens se rencontrèrent ; ils étaient calmes et froids comme deux hommes courageux qui combattent l'un et l'autre pour une cause juste.

Le duel eut lieu au pistolet. Rodolphe tira sur M. de Ristol, et le manqua ; les témoins crurent s'apercevoir qu'au moment de viser il avait détourné son arme.

M. de Ristol ajusta Rodolphe, qui tomba percé d'une balle.

A l'aspect de son cousin étendu sanglant dans la poussière, M. de Ristol, entraîné par un sentiment de compassion, s'était approché de lui. Rodolphe fit signe qu'il voulait parler en particulier à son adversaire. Les témoins se tinrent à l'écart.

— Alfred, dit le blessé, je te pardonne ma mort; mais à ce moment solennel, jure-moi de me rendre un dernier service.

— Je le jure, répondit M. de Ristol en retenant ses larmes. La vue de son cousin baigné dans son sang ne rappelait plus à Alfred que ses anciens souvenirs de fraternité avec l'homme qu'il venait de tuer.

— Merci, dit Rodolphe. Tiens, ajouta-t-il, prends ce sachet suspendu à mon cou : tu y trouveras une lettre, porte-la à Assomption. Cette lettre me justifiera à ses yeux, et je mourrai content.

— Elle l'aura avant une heure, répondit M. de Ristol, qui s'empara vivement de la lettre; et il partit en laissant aux amis de Rodolphe le soin de ramener le blessé dans sa demeure.

M. de Ristol se rendit sur-le-champ chez M. d'Aulnay, et raconta l'issue de sa funeste rencontre. Au mot duel,

Assomption était devenue d'une pâleur mate, son sang se figeait dans ses veines.

— Voici une lettre, ma cousine, que Rodolphe m'a chargé de vous remettre, la recommandation d'un mourant est un ordre. Prenez-la donc et lisez.

Assomption reconnut cette lettre qu'elle n'avait pas voulu recevoir le lendemain de la chasse à Rambouillet. Elle vit la ligne qu'elle avait tracée dans un premier mouvement d'indignation et de haine... A la lecture de ce papier qui expliquait toute la conduite de Rodolphe, la jeune fille jeta un cri terrible, et se précipitant dans les bras du marquis : — O mon père ! s'écria-t-elle, il était innocent, et c'est moi qui l'ai tué...

— Pauvre Kermonec ! murmura le marquis.

— Mon père, dit Assomption d'une voix entrecoupée par les sanglots, laisserons-nous mourir Rodolphe ?...... Courons vite, il est peut-être temps encore.

Ils volèrent aussitôt à la demeure du blessé : il respirait encore. — Rodolphe ! s'écria Assomption en se précipitant au pied du lit de son cousin ; Rodolphe, pardonne-moi ! c'est à toi de me pardonner...

Au son de cette voix si chère, le malade ouvrit les yeux, et, faisant un dernier effort : — Assomption, c'est vous ! Oh ! merci ! elle ne me croit plus coupable ; maintenant je puis mourir...

— Non, non, vous ne mourrez pas ! — Oh ! mon Dieu !

disait-elle en se tordant auprès de ce lit de douleur, c'est moi qui l'ai tué, c'est moi qui suis son assassin !...

Rodolphe ouvrit encore une fois les yeux, les tourna vers sa cousine, et s'éteignit avec un sourire sur les lèvres.

Assomption se précipita sur le cadavre de Rodolphe et le tint longtemps embrassé. M. d'Aulnay ne put l'en arracher qu'avec peine. La jeune fille se releva tout-à-coup, et, regardant ce corps inanimé, ses traits prirent une sérénité céleste ; son regard s'illumina.

— Je le reverrai bientôt, dit-elle froidement.

Quelques jours après, mademoiselle d'Aulnay disait adieu au monde et prenait le voile au couvent de la Visitation.

M. de Ristol, encouragé par cet exemple et tourmenté par les remords de son duel, se réfugia dans le sacerdoce comme dans un lieu d'asile, et devint un prêtre pieux et austère.

FIN DE MADEMOISELLE D'AULNAY.

LE DIABLE A PARIS.

La danse des tables a fait tourner bien des esprits dans ces derniers temps ; on se lance à la piste du merveilleux ; on est assez disposé à ajouter foi aux puissances occultes, aux formules cabalistiques. Une très-jolie dame me demandait l'autre soir si je croyais au diable, et elle fut bien étonnée quand je lui répondis que j'avais d'excellentes raisons pour y croire, attendu que le diable avait ruiné un de mes amis.

— Un de vos amis !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Le diable en personne ?

— En personne ou par délégation ; je n'assistais pas à la catastrophe, mais je vais, si vous me le permettez, vous raconter cette histoire.

Il y a six mois je partis pour Londres. J'étais seul dans un wagon, et je profitai de cette bonne fortune pour m'étendre de tout mon long sur les banquettes où je ne tardai pas à m'endormir, avec la conscience tranquille d'un

homme qui, par ce temps de fugues politiques et industrielles, n'a pas la crainte de voir se dresser à chaque station le spectre d'un chapeau à cornes exigeant l'exhibition du passeport.

A Amiens, je fus réveillé en sursaut. Un homme de trente et quelques années venait de faire irruption dans mon compartiment. Il s'assit en face de moi après m'avoir légèrement salué. De mon côté, j'abandonnai ma posture horizontale et je me jetai dans un coin, promenant mes regards sur une campagne admirablement cultivée, où le trèfle, le colza et le sainfoin semblent exécuter la plus désordonnée des contredanses.

Au bout de quelques minutes, le nouvel arrivant, dont les regards s'étaient arrêtés sur moi avec une curiosité qui frisait l'impolitesse, me dit tout-à-coup :

— Parbleu, je ne me trompe pas, c'est bien toi...

Cette apostrophe me surprit tellement que je balbutiai du bout des lèvres une phrase dans le genre de celle-ci :

— Oui, je l'avoue... c'est bien moi... et vous ?

— Comment, reprit-il, tu as oublié à ce point ton ancien camarade Jonathas Baudran ?

A ce nom, qui me rappelait les plus lointains et les plus charmants souvenirs de mon enfance, je vis passer, en une seconde, tout un monde oublié... Les jeux sur les pelouses, les promenades au bord de la mer, les courses sous les grands arbres... J'embrassai d'un coup d'œil ra-

pide quinze années de ma vie, depuis les tartines de confiture que j'avais mangées avec Jonathas, jusqu'aux pensums universitaires qu'il m'avait fait copier pour lui, sous le prétexte peut-être abusif que nous étions *copins* et qu'il me *sauvait des volées*. Subjugué et attendri par le souvenir de ces impressions naïves, j'ouvris les bras, Jonathas en fit autant, et le mouvement d'oscillation du wagon m'envoya embrasser la portière de droite, pendant que mon ami donnait une accolade à la portière de gauche.

Après cette infructueuse tentative d'expansion, nous nous mîmes à dévider grain à grain le chapelet des souvenirs, et dix kilomètres étaient déjà parcourus que cet intéressant sujet n'était pas encore épuisé. Enfin je me hasardai à demander à Jonathas ce qu'il allait faire en Angleterre.

— Je me rends, me répondit-il, à Manchester où j'ai obtenu un emploi de cent livres sterling, dans une maison de commerce.

— Moi qui te croyais riche, répliquai-je étonné.

— Mon père m'a laissé cinq cent mille francs. De toute cette fortune il ne me reste plus cela, dit-il en faisant craquer son ongle sous ses dents.

— De fausses spéculations...

— Non, interrompit Jonathas, ma misère a une cause plus extravagante et, j'ose le dire, plus noble.... J'étais jeune, exalté... Enfin, continua mon ami en poussant un

ouff mélancolique qui semblait l'oraison funèbre de sa destinée..... La faute en est aux dieux, ou plutôt je me trompe, la faute en est au diable.

— Au diable...

— Écoute, bien des gens se sont livrés au diable pour devenir riches; moi, j'ai été ruiné pour m'être donné à lui.

— C'est jouer de malheur, répondis-je, sans trop savoir où voulait en venir mon interlocuteur.

— Je ne fais pas une métaphore puérile, ajouta-t-il; on dit vulgairement se donner au diable pour exprimer une pensée de découragement, moi, j'ai évoqué Satan en personne.

— Et il a été assez complaisant pour se rendre à ton invitation ?

— Puisque je me tue à te dire qu'il m'a ruiné, qu'il ma tondu comme un œuf et qu'il ne m'a pas même laissé cinquante centimes du demi-million paternel.

— Ce garçon-là est devenu fou, pensai-je en moi-même; mais il sembla deviner ma pensée, car il ajouta aussitôt :

— Ce que je te dis te paraît insensé. Eh bien ! écoute-moi.

— J'écoute, lui dis-je en m'établissant confortablement dans le coin de la diligence.

Jonathas toussa deux ou trois fois comme un chan-

teur qui se dispose à attaquer son grand air pendant le prélude de l'orchestre, puis il commença.

— C'était en 1832...

Jonathas s'arrêta et parut hésiter.

— Eh bien ? lui dis-je.

— Ce début est un peu vulgaire, me répondit-il ; les feuilletonistes en ont tellement abusé.

— Va toujours.

— Au fait, ce qu'il y a de plus difficile dans toute narration, c'est le début, et Petit-Jean était plus fort qu'il ne le croyait quand il disait :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

C'était donc en 1832, une belle année, si tu t'en souviens. Le vent était aux poétiques hallucinations, aux tentatives extravagantes. C'était le temps bien loin, hélas ! des titres flamboyants, des rimes folles et sonores, des alcades, des sérénades, des rêves sur les grèves, des gondoles et des barcarolles ; tout étudiant un peu bachelier ès-lettres semblait avoir pris ses grades à Salamanque, et chantait à tue-tête la fameuse romance :

Avez-vous vu, dans Barcelonne,
Une Andalouse...

et il se trouvait que tout le monde l'avait vue... en rêve ou en réalité. Enfin, mon cher, c'était la folie, c'était l'amour, c'était la poésie, la gaieté...

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite? c'était la jeunesse... notre jeunesse à nous.

— Oui, reprit mélancoliquement Jonathas, je donnais à plein collier dans toutes les charmantes excentricités de cette époque de passions littéraires et de chapeaux pointus. Je faisais des rondeaux, des églogues, des sixtines, des stances et des sonnets... des sonnets surtout. J'avais des plans de drames émaillés de vers brisés et enrichis de chœurs de lézards avec accompagnement d'intermèdes babyloniens. Celui qui m'aurait soutenu que le point sur l'*i* d'Alfred de Musset n'était pas la plus haute expression du lyrisme eût été mon ennemi ; je me serais fait écharper pour les *rayons brûlant jaunes* de M. Sainte-Beuve, et je regardais Lamartine comme un poëte médiocre depuis que j'étais parvenu à publier dans un journal rose une méditation qui débutait par ces deux vers impossibles :

Écoutez, l'heure sonne au vieux clocher de bronze :
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze.

— Nous avons tous deux vers comme ceux-ci à nous reprocher, dis-je à Jonathas pour ne pas le laisser sous le poids du second alexandrin.

— Tu es bien bon, me répondit-il en me serrant la main. Je continue :

Je demeurais dans un petit appartement de la rue du Helder. Mon père avait pris soin de le meubler convena-

blement. J'étais censé faire mon droit ; en réalité, je faisais des dettes, les cent écus de la pension paternelle ne pouvant suffire à une organisation aussi échevelée que la mienne. Rien ne pousse à la dépense comme le culte de l'art. Tout en face de ma fenêtre, sur la cour, je voyais de temps en temps apparaître, à travers les jalousies, une ravissante figure de seize ans, des cheveux blonds, des yeux noirs, des lèvres roses, une taille flexible comme une jeune tige. Ce charmant fantôme, qui rayonnait dans ma solitude, influa singulièrement sur mes destinées littéraires. Je restai des heures entières embusqué derrière mon rideau pour guetter cette amoureuse apparition, dont les formes indécises réalisaient les plus suaves créations de l'Olympe romantique. Ophélia, Juliette, Mignon, Charlotte, Desdémone, délicieux oiseaux qui voltigez sans cesse sur les lèvres des rêveurs, c'était vous que poursuivait ma pensée lorsque mon regard caressait les vagues contours de cet être inconnu !

Quelle était cette jeune fille ? je n'en savais rien. J'ignorais même son nom. Jamais l'idée ne m'était venue de lui écrire, encore moins de lui parler. Je me contentai de l'adorer en silence et d'aligner en son honneur des escadrons de strophes qui chevauchaient follement sur ma table encombrée. Quand les sonnets empilés sur les élégies avaient envahi toute la circonférence de mon bureau, je jetais aux flammes mes poétiques pyramides, et je recommençais le lendemain ce travail de Pénélope.

Pendant six mois, j'ai tiré à huis-clos le feu d'artifice de mon génie et de mon amour. Qui sait? j'ai peut-être immolé sur ce bûcher la réputation d'un grand poëte.

— C'est bien possible, répondis-je par politesse.

— Un matin, en rentrant chez moi, poursuivit Jonathas, je m'aperçus que la loge de mon portier était vide des commères du voisinage, et je fis alors un violent effort sur moi-même. — Comment donc nommez-vous cette jeune femme qui tapote du matin au soir sur un piano? demandai-je au cerbère en affectant un air de crânerie indifférent.

— Votre voisine de face?

— Oui.

— C'est mamzelle Olympia.

Je n'en voulus pas savoir davantage; je montai chez moi plus fou, plus amoureux que jamais. Olympia! *elle* s'appelle Olympia, pensai-je. Elle seule, en effet, me semblait digne de ce nom splendide.

A cet endroit de son récit, j'interrompis le narrateur.

— Tout cela, dis-je, n'a rien de bien diabolique.

— Un peu de patience, répliqua Jonathas, et il poursuivit :

J'avais à cette époque pour ami intime un jeune homme dont le nom était Étienne et qu'une passion immodérée pour le Moyen-Age avait porté à se faire appeler Stéphanus. Il était le confident de mon amour, mais il ne pré-

tait à mes récits enflammés qu'une oreille distraite. Stéphanus, puisque Sthéphanus il y a, prétendait déchiffrer, à la première vue, le sens mystérieux des centuries de Nostradamus et il avait une admiration sans bornes pour Nicolas Flamel. J'arrivai un soir chez lui, au moment où il était plongé dans un ravissement extatique causé par la lecture d'un affreux bouquin qu'il avait dû payer au moins vinq-cinq centimes.

— Que lis-tu? lui dis-je.

— Regarde, répondit-il triomphalement, et il me montrait un vieux livre intitulé *De Arcanis* et imprimé à Leipsick en 1670.

— Quel livre! quel trésor! s'écria-t-il, puis il ajouta : Crois-tu que les puissances occultes puissent entrer en correspondance avec les hommes?

— Je n'en sais, ma foi, rien.

— Eh bien, moi, continua-t-il, je suis convaincu qu'à l'aide de certaines formules, on peut conjurer les esprits invisibles et les forcer de se manifester à nos regards. Tu doutes de ce que je te dis, parce que tu es le fils d'une époque sceptique. Tu as été abruti par la lecture des œuvres de M. de Voltaire, mais qu'est-ce que cela prouve? Penses-tu que l'*Encyclopédie* prévaudra contre les traditions et les affirmations de ces honnêtes savants qui racontent, dans les plus minutieux détails, leurs rapports avec les êtres surnaturels?

— Tu crois au diable?

— Pourquoi pas? Au moment où tu es entré, je lisais précisément la formule d'évocation, et, si je remplissais toutes les conditions voulues, je serais ce soir en rapport...

— Avec le diable, m'écriai-je en éclatant de rire, et quelles sont les conditions?

— La première et la plus indispensable, c'est d'avoir conservé dans tout son lustre son innocence primitive. Le reste est d'une simplicité presque naïve : on place deux bougies allumées devant une glace, et au sixième coup de minuit, on crie par trois fois : « Satan, parais. »

Nous causâmes encore longtemps; Stéphanus s'exaltant de plus en plus.

Je revins chez moi tout agité, je m'étais si souvent vanté de mes prétendues bonnes fortunes que, pour Stéphanus comme pour tous mes amis, il était avéré que je manquais, au premier chef, de l'aptitude évocatrice essentielle. La vérité est que j'étais aussi immaculé que la rosière de Salencey. A cette époque, je ne l'aurais pas avoué pour un empire, aujourd'hui je le dis avec orgueil.

Quand je fus seul dans ma chambre, les plus extravagantes idées défilèrent dans mon cerveau comme un panorama fantastique. Les objets prenaient à mes yeux des formes et des couleurs étranges. Mes fauteuils affectaient des apparences de pieds fourchus, des voix inconnues bruissaient à mes oreilles, les rideaux de mon lit s'agi-

taient sans cause déterminée. J'étais dans une atmosphère sulfureuse et, à chaque instant, je m'attendais à voir le parquet s'entr'ouvrir comme au cinquième acte de *Robert*. Tout-à-coup, je me levai en proie à une excitation fébrile.

— Je tenterai l'aventure, m'écriai-je, je conjurerai les puissances infernales et je forcerai ces esclaves révoltés à exécuter mes volontés. Dès ce soir, je veux être aimé d'Olympia.

A peine eus-je prononcé ce dernier mot qu'il me sembla qu'un écho railleur répétait en s'affaiblissant par degrés, dans la profondeur de la muraille, Olympia, Olympia.

Je sentis un frisson me parcourir l'épiderme.

Je jetai un regard sur ma pendule; elle marquait onze heures trois quarts.

Dans un quart d'heure, pensai-je, l'épreuve sera tentée.

La maison était silencieuse. Au ciel pas une étoile. Je jetai un regard sur les fenêtres d'Olympia, elles n'étaient pas éclairées. Les bruits du boulevard arrivaient confus à mon oreille, comme le murmure monotone de l'Océan sur les grèves.

Je refermai ma fenêtre et je plaçai hardiment une bougie allumée de chaque côté de ma cheminée.

J'avais encore à attendre cinq minutes; ces cinq minutes me parurent cinq siècles.

J'étais là, debout, immobile, pantelant, n'entendant que les pulsations de mon cœur et suivant la marche lente de l'aiguille sur l'émail.

Tout-à-coup le premier tintement de l'aiguille rètentit. Une sueur glaciale m'inondait le visage. Je me sentais près de défaillir.

Mais rappelant toute l'énergie de ma volonté, je m'écriai : Satan, parais.

Un vent froid, semblable à celui que ferait le vol funèbre d'une chauve-souris passa sur mon front.

Je répétai la formule évocatrice ; alors je vis se former dans le cristallin de la glace une vapeur noirâtre qui se condensait en dessins bizarres.

J'étais épouvanté, poursuivit Jonathas, mais je réunis toutes mes forces et je renouvelai pour la troisième fois, en fermant les yeux, l'infernal appel.

A ce moment solennel, la porte de la chambre s'ouvrit toute grande et je vis entrer...

— Le diable? m'écriai-je en frissonnant.

— Oui, le diable, répondit Jonathas, sous les traits de mademoiselle Olympia qui s'était trompée d'appartement.

— Bon ! s'écria la dame à qui j'avais compté cette histoire, c'était bien la peine de parler si longtemps pour arriver à un pareil dénoûment.

— Le dénoûment est terrible, madame, répliquai-je, puisqu'il amène un diable qui, dans l'espace de quelques

années, à grignoté les cinq cent mille francs de mon ami Jonathas.

— Mais ce n'est pas le diable que je voulais voir, répliqua la dame, le vrai diable, le diable classique de la légende.

— Non, mais c'est le diable parisien, un diable très-authentique, celui-là, et qui a perdu plus d'âmes à lui seul, que tous les diablotins au front armé de cornes, un diable qui a une énorme puissance de fluide et qui fait tourner non-seulement les tables, mais les têtes; non-seulement les têtes, mais les billets de banque. Qui de nous ne s'est pas un peu donné au diable, sans avoir recours à la formule de mon ami Jonathas, et sans partager la foi robuste des modernes chevaliers de la table ronde?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.





